This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

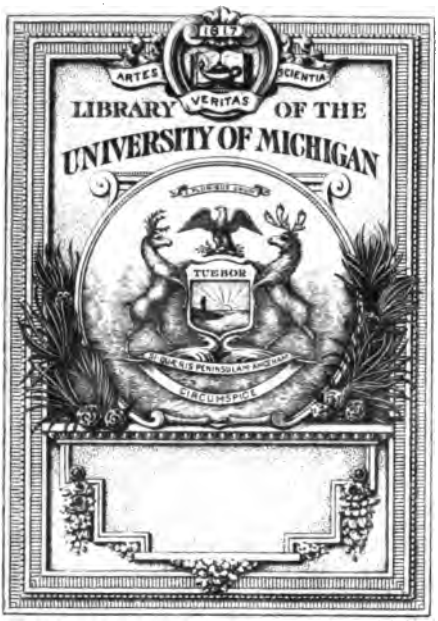
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Lo 12 .

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.18

Lo a



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.18

Année 1809.

Janvier

Le 25. Six mois d'absence, Rougemont.

Fevrier

Le 4. Béranger, Lafortelle, Victor
9. Les femmes Soldats, Chaulon, Darbois
25. Hector ou le Valet de Carreau, Desaugiers Rougemont, Gentil.

Mars

Le 11. Le Peintre français en Espagne, Barré, Radet & Desfontaines
27. Roger Bontems, h. Dupin, Favart

Avril

Le 10. Adam Montanciel Rougemont, Dansaugier
20. Le Petit Courrier, Bouilly, Moreau.

Mai

Le 8. Le Fandango, Barré Radet & Desfontaines
18. La Jeunesse de Préville, MM. xxx S. Maur

Juin

Le 28. Le Roi et le Pellerin, J. Pain et Dumersan Juillet, rien d'imprimé

Aout

Le 2. La présence d'Esprit, Raymond.

7bre

Le 6. Le Rival par amitié, Damolard Favard
18. Les femmes Rivaux, Darbois Chaulon

8bre 1809.

Le 2. Lantara, J. Barré, B. Picard, J. Rodet & J. Desfontaines

19. Lawater, M. Maurice

9bre

Le 4. L'intrigue impromptu, Dieulafoi, Gersin

23. Benoit ou le pauvre de Notre Dame

J. Pain Wxxx.

Xbre

Le 21. Fernand Cortez, Parodie

Moreau, Mongeuront, Jules

Theatre du Vaudeville

SIX MOIS D'ABSENCE,

OU

A DEUX DE JEU,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par B. DE ROUGEMONT, Michel Nicolas Balisson

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 25 Janvier* 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN.	M. LAPORTE.
LELIO, son ami.	M. SEVESTE.
Madame PANDOLPHE.	Mad. BODIN.
ISABELLE, nièce de madame Pandolphe.	Mlle. DESMARES.

La Scène se passe à Courville prés de Chartres, dans la maison de madame Pandolphe.

Le Théatre représente une chambre, à droite un cabinet.

SIX MOIS D'ABSENCE, OU A DEUX DE JEU.

SCENE PREMIERE.

LELIO, *seul.*

(*Il entre en scène en décachetant une lettre.*)

Il lit.

Paris ce 28 Juin.

MON CHER LELIO.

« J'ai reçu hier soir le montant du billet que tu m'avais » adressé, et je te remettrai dans trois jours les 150 » livres que j'ai touchés pour toi, car je pars aujour- » d'hui après mon dîner, et j'arriverai à Courville le » premier juillet, jour fixé pour le terme de mes épreu- » ves et pour mon mariage avec Isabelle. Je te remer- » cie du soin que tu as mis à me conserver le cœur » de celle que j'adore plus que jamais, et avec lequel » j'ai l'honneur d'être, ton ami ARLEQUIN.

Fut-il jamais situation plus cruelle que la mienne !... Arlequin est mon ami ; en partant il m'a chargé de veiller sur la fidélité de sa maîtresse, et séduit par les attraits d'Isabelle, mon cœur l'aime en secret et sans espoir, car Arlequin revient fidèle et je dois lui sacrifier mon amour.

Air *du Vaud. du Mameluck.*

Sacrifions ma tendresse,
La raison le veut ainsi ;
On retrouve une maîtresse
Plus aisément qu'un ami.
Puisqu'a l'amitié sincère,
Je dois conserver mon cœur,
Amour, il faut en bon frère,
Céder la place à ta sœur.

SCENE II.

Mad. PANDOLPHE, LELIO.

Mad. PANDOLPHE.

Eh ! bien Lélio, as tu reçu des nouvelles d'Arlequin ?

LELIO.

Oui, madame Pandolphe, cette lettre m'annonce son arrivée.

Mad. PANDOLPHE.

Et tu voulais en faire part à ma nièce !... c'est charmant ! En vérité Arlequin a un bonheur inouï ! trouver un ami vrai et une maîtresse fidèle ! ..

LELIO.

Je voudrais que l'amour d'Isabelle fût semblable à mon amitié !

Mad. PANDOLPHE.

Elle l'est, mon ami.

LELIO.

Vous croyez !..

Mad. PANDOLPHE.

Et c'est à toi qu'Arlequin devra son bonheur.

LELIO.

Comment, à moi ?

Mad. PANDOLPHE.

Isabelle voulant éprouver la fidélité d'Arlequin, lui prescrivit une absence de six mois, en lui promettant sa main, si au bout de ce temps il revenait fidèle, et cependant dès qu'Arlequin fut parti, piquée de la facilité avec laquelle il avait consenti à s'éloigner d'elle, Isabelle voulait se venger de lui en le privant de la récompense qu'elle lui avait promise.

LELIO.

Comment, Isabelle voulait écouter un nouvel amant !

Mad. PANDOLPHE.

Ah ! mon ami, le cœur d'une femme ne peut pas rester sans occupation. D'ailleurs souviens toi de la gaîté de ma nièce, lors du départ d'Arlequin.

LELIO.

Oh ! gaîté factice !

Mad. PANDOLPHE.

Des complimens qu'elle adressait à Gilles.

LELIO.

Pour se moquer de lui...

Mad. PANDOLPHE.

De l'intérêt qu'elle prenait à Pasquin...

LELIO.

C'est un enfant...

Mad. PANDOLPHE.

Ces regards qu'elle te lançait !...

LELIO.

Quoi, madame, vous croyez ?

Mad. PANDOLPHE.

Heureusement, tu es un honnête garçon qui as eu l'air de ne pas t'apercevoir du goût passager de ma nièce, ce

qui est très-beau de ta part, et tu as redoublé de soins pour la rendre digne de la constance de ton ami.

LELIO.

Oh ! oui, je suis un fort habile garçon !

Mad. PANDOLPHE.

Aussi, ma nièce me disait-elle beaucoup de bien de toi.

LELIO, *content.*

Beaucoup de bien de moi !

Mad. PANDOLPHE.

Oui, mon ami ; mais moi qui craignais que cet intérêt ne fit tort à son amour pour Arlequin, j'ai toujours eu soin de rabaisser les éloges qu'elle te prodiguait.

LELIO.

Trop honnête, en vérité !

Mad. PANDOLPHE.

Et pour lui faire perdre cette prévention dangereuse qu'elle montrait pour toi, j'ai été jusqu'à lui persuader que tu avais déjà séduit et trompé une demi-douzaine de jeunes personnes, qui avaient eu la faiblesse de t'écouter.

LELIO.

C'est charmant !

Mad. PANDOLPHE.

N'est-ce pas, mon ami ?.. j'étais sûre que tu serais enchanté !... aussi depuis ce temps, tu as dû t'apercevoir d'un grand changement dans les manières d'Isabelle à ton égard, elle ne te regarde plus et l'amour qu'elle avait pour Arlequin a repris un nouvel empire.

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Rien n'égale l'impatience
Qu'elle a de revoir son vainqueur
Et de couronner sa constance,
En consentant à son bonheur.
Présent à l'entrevue,
Mon cher, ton âme émue,
De leur commun plaisir
Saura jouir.
Grace à ta sage retenue,
Ces jeunes amans vont s'unir ;
J'entends Arlequin,
S'écrier enfin,
Quel heureux destin !
Je te dois sa main,
Et pour cet hymen,
J'arrive soudain,
De loin, très-loin,
Fort loin, bien loin.

Gardien fidèle, ami zèlé, tes soins m'ont conservé le

LÉLIO.

Air *de Léonce.*

A sa belle heureux d'obéir,
Lorsqu'un amant s'éloigne d'elle,
Il a pour escorte fidèle,
L'amour, l'espoir fils du désir. (bis.)

ISABELLE.

A peine il a fui le rivage,
L'espoir s'en va tout doucement,
L'amour cédant au moindre orage,
A moitié chemin fait naufrage,
Et quelque fois le pauvre amant,
Achève tout seul le voyage.

Mad. PANDOLPHE.

Tu es plus heureuse ; le tien revient après six mois d'absence, plus amoureux qu'à son départ ; il va reclamer ta promesse, c'est juste, très juste ; et je vais de ce pas chez tous nos parens, nos amis, les prevenir de ce retour, et les inviter à souper pour ce soir.

ISABELLE.

Quoi, ma tante, vous voulez ?..

Mad. PANDOLPHE.

Un amant fidèle ... Un phœnix !. je veux qu'on le reçoive avec la plus grande distinction, la joie la plus vive, je vais chez mon notaire ; j'augmente ta dot de deux mille écus.

ISABELLE.

Chère tante, que de bontés !

Mad. PANDOLPHE.

Sous la seule condition que tu seras mariée ce soir.

ISABELLE.

Ce soir ; mais ma tante !

Mad. PANDOLPHE.

A ton âge, j'étais plus résignée que cela... allons, ma chère amie, tu vas le recevoir, un peu de toilette, cela sied toujours. (*A Lélio.*) Vous, Lélio, allez au devant de votre ami, calmez ses desirs, son impatience et dites lui qu'on prépare son bonheur.

Air : *Allons au pré Saint-Gervais.*

D'Arlequin comblons l'espoir,
Il plait, il aime, il est fidèle,
Qu'à ma charmante Isabelle,
Il soit marié dès ce soir.
Si de plaire, la nature
Te prodigua le moyen,
Songes qu'un peu de parure
Ne gâte rien.

ISABELLE.

Ensemble.

Il faut remplir son espoir,
Et puisque l'amour le rappelle
A ma promesse fidèle,
Je l'épouserai dès ce soir.

LELIO.

C'en est fait, je perds l'espoir,
Arlequin m'enlève Isabelle ;
Mais à l'amitié fidèle,
J'ai du moins rempli mon devoir.

SCENE IV.

ISABELLE, LELIO.

ISABELLE, *à part.*

Me voilà donc forcée d'épouser un homme que je n'aime plus.

LELIO, *à part.*

Me voilà donc obligé de renoncer à une femme que j'aime ?

ISABELLE, *id.*

Et cela parce qu'il lui prend fantaisie d'être constant !

LELIO, *id.*

Et cela parce que j'ai eu la folie de me piquer de délicatesse !

ISABELLE, *regardant Lélio.*

Pauvre Isabelle, le seul homme auquel tu voudrais plaire est précisément celui dont le cœur est muet pour toi.

LELIO.

La seule femme que tu aimes, est précisément celle qui te déteste.

ISABELLE.

Peut-être me croit-il encore éprise d'Arlequin.

LELIO.

On lui aura dit tant de mal de moi.

ISABELLE.

Oublions-le.

LELIO.

N'y pensons plus.

ISABELLE.

Eh ! bien Lélio, vous ne courez pas au devant de votre ami ?

LELIO.

Mais vous, même, vous n'allez pas vous parer pour le recevoir ?

ISABELLE.

Ah ! je voudrais aujourd'hui être laide à faire peur.

LELIO.

Etre laide ! voilà de ces desirs qui viennent rarement dans le cœur d'une femme.

ISABELLE.

Je suis sûre que la constance d'Arlequin ne tiendrait pas contre cette dernière épreuve

LELIO.

Air : *En naissant promis à Thalie.* (Dorat.)

Au matin de votre existence,
Belle d'attraits et de candeur,
Vos yeux promettent l'innocence,
Vos charmes donnent le bonheur.
Si les plaisirs perdent vos traces,
Si l'âge enfin vous enlève à Vénus,
Le temps fuit emportant vos graces ;
Mais il respecte vos vertus.

ISABELLE, *à part.*

Parler si bien et se conduire si mal !.. (*Haut.*) Vous pensez donc que l'amour d'Arlequin?...

LELIO.

Est fondé sur tout ce qui plaît en vous.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Chaque femme a son beau côté,
Que l'aveugle amour déifie,
L'une plaît par sa gravité,
L'autre par sa coquetterie.

ISABELLE.

J'entends.

L'attrait que l'on possède hélas !
Excuse votre ardeur nouvelle,
Et le charme que l'on n'a pas,
Vous dispense d'être fidelle.

LELIO.

Fidèle !.. cette qualité là.

ISABELLE.

Excite l'admiration.

LELIO.

Il y a bien peu de femmes qui veulent être admirées.

ISABELLE.

A qui la faute ? à vous, messieurs. Une jeune fille est-elle jolie, mille pièges l'entourent, on flatte ses goûts, on excite ses penchants, on guette avec impatience l'instant où son cœur va s'ouvrir aux premières impressions de l'amour ;... Quinze ans arrivent, le besoin d'aimer, ce besoin si doux et si naturel, se fait sentir ;

le cœur appelle, les yeux cherchent; un maudit homme, auquel on n'eût peut-être jamais pensé, se trouve-là; le desir de plaire lui donne, je ne sais quoi, qui ressemble à de l'esprit, ses soins éveillent notre vanité, ses louanges endorment notre sagesse, il s'en apperçoit et nous prodigue des sermens auxquels on croit... parce qu'ils nous flattent, il demande un aveu qu'on n'a pas la force de lui refuser... c'est alors, que, sûr de sa conquête, il dédaigne, la fuit, l'abandonne, et voilà comme en amour les pauvres femmes commencent par être trompées, et finissent...

LELIO.

Pas tromper à leur tour.

Air : *Eh ! mais oui-dà.*

Sans doute voilà comme
Feignant des feux si doux,
Du crime d'un seul homme,
Vous vous vengez sur tous.

ISABELLE.

Eh ! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça.

LELIO.

Heureusement...

Même air.

Quand nos goûts infidèles,
Excitent leur courroux,
Pour se venger, les belles
Ne s'adressent qu'à nous.
Eh ! mais oui-da !...
Nous ne trouvons jamais de mal à ça.

ISABELLE.

Ah ! si toutes les femmes me ressemblaient ?....

LELIO.

On ne verrait pas d'infidèles...

ISABELLE.

Elles se vengeraient...

LELIO.

Laissez-les faire, elles ne sauraient se venger d'une manière plus cruelle... et plus douce. Au surplus, est-ce à vous à vous plaindre ? enchaîné par vos attraits, Arlequin vous est fidèle.

ISABELLE.

Je veux bien le croire...

LELIO

Air *du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Isabelle, au cœur d'Arlequin,
Votre heureuse image est placée;
Et vous fûtes, j'en suis certain,
Toujours présent à sa pensée,
Ah! s'il ne doit vous oublier
Que lorsqu'une femme plus belle
A ses regards viendra briller...
Peut-il jamais être infidèle?

ISABELLE.

Quel feu!.. et que diriez-vous donc de celle que vous aimeriez?..

LELIO.

Je n'en dirai pas davantage.

ISABELLE.

Vous me jugez avec des yeux bien prévenus.

LELIO.

Ce ne sont pas mes yeux qui vous jugent.

ISABELLE.

Que dites vous?..

LELIO.

Air : *Turlurette.*

Dès l'instant que je vous vis
Dans mon âme je sentis
Naître une amitié secrette.

ARLEQUIN, *en dehors.*

Turlurette, ma tanturlurette.

ISABELLE.

Ciel!.. Arlequin!..

LELIO.

On n'est jamais arrivé plus mal-à-propos.

ISABELLE.

Mon trouble!.. ma joie... cet entretien... *A Lélio.* De grace, prévenez-le que je ne puis le voir en ce moment. *A part, en sortant.* Ah! mon dieu, que les pauvres femmes ont de peine à garder leur cœur. *Elle sort.*

LELIO.

Evitons également la présence d'Arlequin et remettons nous un peu du trouble que cette entrevue m'a causé.

Il sort du côté opposé.

SCENE V.

ARLEQUIN, *un homme portant deux cartons.*

ARLEQUIN.

Air : *J'arrive à pied de province.*

J'arrive à pied sans bagage
Et léger d'argent;

C'est ainsi que je voyage
Ordinairement.
Car en route tout vous pèse,
Et moi je soutien
Qu'on est bien plus a son aise,
Lorsque l'on n'a rien.

(*Au Porteur.*)

Posez-là ces cartons ... Bien, bien... Tenez, buvez à ma santé... et du bon, entendez-vous !... me voilà donc chez Isabelle.. comme elle va me recevoir !.. et cependant c'est bien de sa faute si j'ai quelque petit reproche à me faire... Qu'avait-elle besoin de m'éprouver ?. n'était-elle pas sûre de ma constance ?.. mais, non, mademoiselle veut me faire voir du pays avant mon mariage ; elle m'ordonne une absence de six mois.. Docile à ses ordres, moi je pars, je m'exile à Paris, où ma fidélité a très-heureusement triomphé de tous les pièges qu'on lui a tendus... cinq mois et demi étaient passés, et mon amour ne passait pas ; le jour, la nuit, elle était là. (*Montrant sa tête.*) Là (*Montrant son cœur.*) Là, partout. Enfin, l'époque de mon retour approche, je quitte Paris, j'arrive à Chartres, il y a trois jours, je demande la meilleure auberge de la ville, on m'enseigne M. Cassandre, à la Tête noire, je vais à la Tête noire... j'y commande mon dîner : je vois entrer un pâté... et une jolie fille !... ô quel couple charmant !...

Air *du Vaud. du Mameluck.*

Elle sortait de l'enfance,
Le pâté sortait du four,
Et par leur double présence,
Ils me charmaient tour à tour.
Oh ! comme elle était gentille,
Comme il était apprêté ;
Je mangeais des yeux la fille,
En dévorant le pâté.

C'est qu'elle était jolie !.. c'est qu'il avait un goût !... ah ! jamais on n'a cherché à séduire un homme avec des armes si puissantes !.. aussi je ne sais comment cela s'est fait ; mais au bout d'un petit quart-d'heure, le pâté n'était plus sur la table, et la fille était à mes côtés ; M. Cassandre, son père, prévenu sans doute, par ma bonne mine, s'est tout-à-coup pris d'amitié pour moi, il m'a engagé à passer la journée chez lui... en payant. Sensible à cette honnêteté, j'ai accepté ; au souper, on me sert un macaroni divin !.... à la manière avec laquelle je l'expédiai... Je vis bien que j'étais séduit ; aussi je pris de suite la ferme résolution de partir le lendemain ; mais l'amour y avait mis bon ordre, toute la nuit je ne rêvai que pâté, Colombine, macaroni... et pas un mot d'Isa-

belle... A mon lever, cependant bien déterminé à fuir cette dangereuse maison, je demande à déjeûner pour lui faire mes adieux.... Colombine arrive et me verse elle-même d'un vin!.. Les Dieux n'en récoltent pas de pareil... je veux savoir d'où il vient, afin d'en faire provision... C'est mon père qui le fait, monsieur, me dit-elle avec une petite voix de Syrène que je crois toujours entendre.... Comment, monsieur votre père fait donc des bons pâtés, des jolies filles, et du vin délicieux!... mais c'est un homme admirable, et sa maison un vrai paradis!... le vin et l'amour avaient échauffé ma tête, yvre de joie et de tendresse, je tombe aux genoux de Colombine, M. Cassandre qui me surprend dans cette attitude respectueuse, prétend que je veux lui manquer de respect; moi, pour appaiser à la fois, le père qui crie et la fille qui pleure, je propose d'échanger ma liberté contre la main de Colombine, et la jouissance de la cave... Cassandre me relève, sa fille sourit, le notaire arrive, on signe le contrat, je dîne, je soupe... je l'épouse... et ce n'est que ce matin que je me suis souvenu qu'à trois lieues de là, existait une jeune personne qui m'attendait aussi pour l'épouser... Je m'arrache des bras de Colombine, après l'adieu le plus tendre, et j'arrive... Oh! avec des présens, qui du moins m'aideront à calmer la douleur et les regrets d'Isabelle; voyons un peu le chocolat!... (*Il ouvre un carton.*) Ah! mon dieu, est-ce que j'aurais mangé les quatre livres de chocolat, que j'avais acheté pour Isabelle, justement... pendant la route, je n'avais rien à faire et je me suis amusé... Je me reconnais bien là, je n'en fais jamais d'autres... Du moins je n'ai pas mangé la robe et le schall... oh! çà je suis sûr de ne pas les avoir mangés. *Il ouvre le second carton.* Sangodémi! la robe et le schall ont disparu... Je vois ce que c'est; madame Arlequin, que j'avais prié de serrer ce carton-là, aura cru que je lui faisais cadeau de ce qu'ils contenaient. Me voilà joli garçon!... Point de présens, point de futur, rien pour l'amour, rien pour l'amour-propre... Isabelle va m'arracher les yeux... Après tout, ce n'est pas ma faute!...

Air *du Vaud. de l'avare et son mari.*

Sans le vouloir, mon cœur s'enflamme
A l'aspect de deux jolis yeux,
En voyant une belle femme,
Qui n'en serait pas amoureux?
Objets des plus douces folies,
Femmes qui charmez en tout temps,
On verrait plus d'hommes constans,
Si vous n'étiez pas si jolies.

SCENE VI.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Eh ! bonjour mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Bonjour, Lélio. *Ils s'embrassent.*

LELIO.

Te voilà donc arrivé ?

ARLEQUIN.

Oui, mon bon ami.

LELIO.

Tu as fait un voyage ?...

ARLEQUIN.

Excellent.

LELIO.

Tu as dû voir des choses.

ARLEQUIN.

Admirables.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

J'ai vu des guerriers dont l'audace
Croissait encor dans le danger,
J'ai vu des beautés dont la grace
Passait comme un souffle léger.
J'ai vu par leur double éloquence,
La joie endormir le besoin,
L'or endormir la conscience ;

LELIO.

Tu n'as donc pas été bien loin.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas quitté Paris.

LELIO.

Et tu viens réclamer le prix de ta fidélité ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, (*A part.*) Cachons lui mon mariage.

LELIO, *à part.*

Ne lui laissons pas soupçonner mon amour.

ARLEQUIN.

Je viens calmer l'impatience d'Isabelle.

LELIO.

Elle a reçu la nouvelle de ton arrivée ? . . .

ARLEQUIN.

Avec chagrin ? . . .

LELIO.

Au contraire, avec une joie ! . . .

ARLEQUIN, *à part et chagrin.*

J'en étais sûr.

LELIO.

Ah ! mon ami, quelle femme !.. jeune, jolie, aimable, fidelle . . .

ARLEQUIN, *à part.*

Fidelle !.. il n'y a peut-être que celle là au monde, il faut que j'aie la douleur de la rencontrer.

LELIO.

Elle sait peindre, chanter, danser . . . .

ARLEQUIN.

Ah ! elle sait chanter et danser !... cela fera une bonne femme de ménage.

LELIO.

Juge de ton bonheur.

ARLEQUIN.

Il est unique; mais tant d'attrait, de qualité, de si belles choses, ont dû enflamer ?...

LELIO.

Oui

ARLEQUIN.

Et Isabelle, a-t-elle écouté ?...

LELIO.

Non.

ARLEQUIN.

Quoique je fusse absent, la ville ne manquait pas de jeunes gens aimables ?

LELIO.

Certainement.

ARLEQUIN.

Qui ont dû faire sur son cœur quelque impression.

LELIO.

Aucune.

ARLEQUIN.

On m'avait pourtant assuré qu'elle avais jeté les yeux sur un joli garçon.

LELIO.

Air : *Si des galans de la ville.*

Tous les galans de la ville,
En vain lui parlait d'amour.

ARLEQUIN.

Isabelle est difficile.

LELIO.

Elle attendait ton retour.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! combien je suis a plaindre,
Par les regrets consumé,

Hélas ! je ne puis éteindre
Tous les feux que j'allumai.

LELIO, *à part.*

Aux lieux où jamais un sage,
N'a peut-être résisté,
Le coquin a du naufrage
Sauvé sa fidélité.

ARLEQUIN, *à part.*

Pour le soutien des familles,
Que ne peut-on en ces lieux,
Épouser toutes les filles
Qui ne demandent pas mieux ?

LELIO, *à part.*

Ensemble.

Qui pouvait prévoir d'avance
Qu'il arriverait constant,
D'un pays où la constance
Se perd si facilement!

ARLEQUIN.

Ah ! voilà bien Isabelle.
Votre esprit contrariant !
Vous me seriez infidelle,
Si je vous étais constant.

ARLEQUIN, *à part.*

Un ami sincère, une maîtresse fidèle, ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi, comment faire pour éviter les reproches d'Isabelle ? si je pouvais la rendre elle même, inconstante ! Excellente idée ; *A Lélio.* Lélio, tu es mon ami, mon véritable ami.

LELIO.

En doutes tu ?

ARLEQUIN.

J'attends de toi, un service important.

LELIO.

Parle ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de faire la cour à ma maîtresse.

LELIO, *étonné.*

A ta . . .

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas, en conscience, me refuser ce plaisir là.

LELIO.

Fi, Arlequin ! . . . de la jalousie, des soupçons contre moi . . . vouloir éprouver Isabelle.

ARLEQUIN.

Pourquoi pas ? elle m'a bien éprouvé !. .

LELIO.

Tu veux que j'aille parler d'amour? . .

ARLEQUIN.

A une jolie femme, c'est si naturel.

LELIO.

La veille de son mariage.

ARLEQUIN.

Monsieur aimerait mieux que ce fut le lendemain.

LELIO.

Moi, ton ami?

ARLEQUIN, *fâché.*

Comment, monsieur, vous craignez de m'obliger.

LELIO, *à part.*

Défions nous du piège.

ARLEQUIN, *en colère.*

Au surplus, monsieur je n'ai qu'un mot à vous dire, je vous ai confié Isabelle pendant mon absence, elle est jeune, charmante, vous êtes un fort aimable garçon, oui, monsieur, un fort aimable garçon; vous avez fait tout a l'heure l'éloge d'Isabelle, avec une chaleur... qui m'a glacé d'effroy, il est donc possible, que d'un côté, le désir de plaire, un peu de coquetterie; de l'autre, la vue d'une jolie femme, qui . . . que. . . . Enfin, monsieur; vous ferez la cour a ma maitresse, ou je me brouille avec vous pour la vie.

LELIO.

Quel caprice?

ARLEQUIN

Je suis comme cela, moi, je veux voir, monsieur, si vous avez conservé intact, un dépot que vous avait confié l'amitié.

LELIO

Je ne puis consentir . . .

ARLEQUIN.

Ah! vous ne pouvez consentir! .. Mais vous avez donc oublié que j'ai aussi un dépot à vous.

LELIO.

Mes cinquante écus!

ARLEQUIN.

Justement, monsieur, il sont là .. Les entendez-vous? Eh! bien, monsieur, je vous déclare que je ne vous les rendrai que lorsque vous aurez cédé à la prière de votre ami.

LELIO.

Mais encore! . . .

ARLEQUIN.

J'aimerais mieux les manger... et vous savez que je suis homme à ne faire qu'une bouchée de vos cinquante écus.

LÉLIO.

Il le ferait comme il le dit.

ARLEQUIN.

Décidez-vous, monsieur, je n'ai pas encore déjeuné.

LÉLIO.

Tu le veux absolument... eh ! bien je parlerai à Isabelle.

ARLEQUIN.

A la bonne heure ! Et n'allez pas vous exprimer auprès d'Isabelle, avec ce ton froid, qui ne persuade jamais une femme, je veux, monsieur, des expressions brulantes, passionnées, qui peignent une âme vivement émue, un homme qui perd la tête.

LÉLIO.

Mais tu extravagues.

ARLEQUIN.

Oh ! je sais bien ce que je fais ; mais j'entends du bruit.... Souvenez vous bien, monsieur, que caché dans ce cabinet, je vous vois, je vous écoute (*Il va pour se cacher et revient*) Lélio, mon cher Lélio, par amitié pour moi, je t'en supplie, n'épargne rien pour séduire Isabelle. *A part.* Ah ! s'il pouvait lui plaire comme je serai heureux.

LÉLIO.

Est-ce un piège qu'il me tend ? soupçonnerait-il, en effet....

ARLEQUIN, *revenant.*

Dis-donc, Lélio, si tu crois qu'en disant un peu de mal de moi, tu puisses avancer tes affaires, ne te gêne pas.

Air : *On peut nommer la vie une chasse.*

Tu peux donner en toute assurance,
Un libre cours à tes malins propos,
Dis lui, mon cher, que le temps, l'absence,
Ont pour le moins centuplé mes défauts.

Peins moi, jaloux, inconstant, malhonnête,
Poltron, gourmand, paresseux, indiscret,
Tout ce qui peut te passer par la tête,
Mon bon ami, prends le sous ton bonnet.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN.	LÉLIO.
Des inconstans, déesse chérie,	Puis-je blâmer cette jalousie,
Ne souffre pas qu'elle échappe à ta loi,	Avec raison il soupçonne ma foi,
Ma voix t'implore, ô coquetterie !	Craignons surtout alors qu'il m'épie,
Ah ! rendez là, fidèle comme moi.	Que mon amour ne perce malgré moi.

ARLEQUIN.

Bonne chance, mon ami Lélio. (*Il va dans le cabinet.*)

SCÈNE VII.

LELIO, *seul.*

Plus de doutes, Arlequin, me soupçonne, et veut m'éprouver... Que faire ?

Air *de la Meunière.*

Faudra-t-il, pour garder l'ami,
Perdre la maîtresse?
Ou faut-il, en perdant l'ami,
Garder la maîtresse?
Que ne puis-je au gré de mes vœux,
Sortir d'un pas aussi fâcheux,
Et par mon adresse
Les garder tous deux.

Que vois-je, Isabelle ? Et elle ne sait rien... comment nous tirer de là ?

SCÈNE VIII.

LELIO, ISABELLE, ARLEQUIN, *dans le cabinet.*

ISABELLE.

Quoi vous êtes seul ?

LELIO.

A peu près.

ISABELLE, *piquée.*

Arlequin est déjà reparti !

LELIO.

Rassurez-vous il n'est pas loin.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! comme elle est gentille.

LELIO.

Son bonheur va faire bien des jaloux.

ISABELLE.

Vous croyez ?

LELIO.

Pouvoir à chaque instant vous peindre son amour recevoir a chaque moment une nouvelle preuve du vôtre . .

ARLEQUIN, *à Lélio.*

Un peu plus de chaleur . . .

ISABELLE.

Les hommes aussi constans que lui, sont si rares.

ARLEQUIN, *à part.*

Mais pas trop . . .

LELIO.

Il est des personnes envers lesquelles la constance devient moins un devoir qu'un plaisir.

ARLEQUIN, *à Lélio.*

C'est fort bien cela !

ISABELLE.

En vérité, Lélio, je ne vous conçois pas, vous êtes aujourd'hui d'une galanterie. . .

LÉLIO.

Ah ! si vous pouviez lire au fond de mon âme.

ARLEQUIN, *à part.*

Du pathétique ! à merveille !

ISABELLE, *souriant.*

Vous m'effrayez . . .

LÉLIO.

Isabelle, faut-il l'avouer, je vous perds, et vous aime.

ARLEQUIN, *à Lélio, en lui soufflant.*

Vous adore . . .

ISABELLE, *étonnée, sans colère.*

Vous ?

LÉLIO.

Oh ! je savais bien que cet aveu exciterait votre colère, mais emporté par une passion. *Il s'arrête craignant d'en dire trop devant Arlequin.*

ARLEQUIN, *à part.*

Le coquin !... il s'arrête au plus bel endroit ?

ISABELLE.

Lélio, vous oubliez un peu tard que ma main est promise, et qu'Arlequin est votre ami.

LÉLIO.

C'est précisément mon amitié pour lui qui, m'éclairant sur ses défauts, me persuade qu'il ne peut vous rendre heureuse ; car enfin, quelque soit votre amour pour lui, vous conviendrez qu'il est léger . . .

ARLEQUIN, *soufflant.*

Gourmand ?

LÉLIO.

Indiscret...

ARLEQUIN, *appuyant vivement.*

Poltron, bavard, menteur, jaloux, tous les défauts possibles.

ISABELLE.

C'en est assez, Monsieur, la calomnie ne réussit pas auprès de moi, et je me reproche la patience avec laquelle je vous ai entendue.

LÉLIO.

Daignez, de grace . . .

ISABELLE.

Sortez.

LÉLIO.

Allons, plus d'espoir, *A Arlequin en sortant.* Tu vois que j'ai fait tout mon possible . . .

ARLEQUIN, *lui serrant la main.*

Je t'en remercie bien sincèrement.

ISABELLE, *à part, sur le devant de la scène.*

Je l'ai peut-être traité avec trop de rigueur! Ah! si j'étais sûre qu'il m'aimât.

SCENE IX.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *s'avance doucement.*

Allons, un peu de courage.

ISABELLE.

Ciel! Arlequin.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! sangodémi, comme elle a embelli pendant mon absence.

ISABELLE, *se remettant.*

Ce cher Arlequin, le voilà donc enfin arrivé!

ARLEQUIN, *à part.*

Cher Arlequin! elle est encore folle de moi. *A Isabelle.* Oui, charmante Isabelle.

ISABELLE, *à part.*

Charmante Isabelle! il m'adore toujours.

ARLEQUIN.

Je reviens au terme fixé par vous même.

ISABELLE.

On ne saurait avoir plus d'empressement.

ARLEQUIN.

C'est bien le moins, l'orsqu'on revient auprès d'une jolie femme. *A part.* Doucement, Arlequin, n'allez pas la r'aimer.

ISABELLE.

Ce retour prouve votre constance.

ARLEQUIN.

Ne parlons pas de cela, toutes mes qualités sont éclipsées par les vôtres.

ISABELLE.

Moi, je ne suis qu'une femme ordinaire; mais vous, mon ami!...

ARLEQUIN.

Oh! moi je suis un homme très-ordinaire aussi.

ISABELLE.

Quelle modestie!

ARLEQUIN.

Oh! non je vous assure.

ISABELLE.

Vous qui restez à Paris, et qui me conservez une fidélité . . . . . .

ARLEQUIN.

Ah ! çà c'est vrai, ma fidélité n'a rien souffert de mon séjour à Paris.

DUO *de M. Doche.*

ISABELLE.

De plaire à ces femmes charmantes,
Vous n'avez pas été tenté ?

ARLEQUIN

A leurs attaques séduisantes,
Moi, comme un roc, j'ai résisté.

ISABELLE.

Eh ! quoi, vous avez résisté ?

ARLEQUIN

De Paris, je sortis fidèle.

ISABELLE

Ah ! quel tourment !

ARLEQUIN.

On ne peut plus fidèle.

ISABELLE.

Est-ce bien sûr ?

ARLEQUIN.

Assurément.

ISABELLE.

Quoi, très fidèle ?

ARLEQUIN.

Absolument.

ISABELLE, *a part.*

Il est constant ! ah ! quel tourment !

ARLEQUIN, *a part.*

Malgré moi je charme Isabelle.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN.

Elle est aimable, jeune et belle,
Ses talens charmeraient un roi,
Et je la retrouve fidèle ;
Est-on plus malheureux que moi.

ISABELLE.

De ce pays où chaque belle,
Dût livrer un piége a sa foi,
Arlequin arrive fidéle ;
Est-on plus à plaindre que moi ?

ISABELLE.

Votre conduite est exemplaire,
Vous méritez bien d'être heureux.

ARLEQUIN.

On dit que vous avez su plaire
A la jeunesse de ces lieux.

ISABELLE.

Qui vous l'a dit?

ARLEQUIN.

C'est un mystère.

ISABELLE.

En vérité?

ARLEQUIN.

Vous voulez taire
L'intérêt qu'on vous inspire.

ISABELLE.

Nul ne m'a parlé de tendresse.

ARLEQUIN.

Eh! quoi, pas un?

ISABELLE.

Je le confesse,
On fut discret sur ce point-là.

ARLEQUIN.

Je ne soupçonnais pas cela.

ISABELLE.

L'amour vrai sait charmer l'absence.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle m'adore! ah! quel tourment!

ISABELLE.

Le temps augmente sa puissance.

ARLEQUIN.

Pourtant un peu de changement...

ISABELLE.

Mon cœur sait aimer constamment!...

ENSEMBLE.

ARLEQUIN. Elle est aimable, jeune et belle, etc. | ISABELLE. De ce pays où chaque belle, etc.

ARLEQUIN, *à part.*

Il faut pourtant bien que je lui apprenne le petit obstacle qui s'oppose à mon mariage avec elle.

ISABELLE, *à part.*

Lélio avait raison, Arlequin ne peut me rendre heureuse; je ne l'aime plus et je dois le désabuser.

ARLEQUIN.

Enfin me voilà donc arrivé sain et sauf au terme du plus heureux voyage.

ISABELLE.

La joie brille dans vos yeux..... Ah! malheureux Arlequin!

ARLEQUIN.

Serait-il possible ? je serais malheureux. Quel bonheur!

ISABELLE.

Le temps, l'absence. . . .

ARLEQUIN.

Eh bien ?

ISABELLE.

Notre sexe est si faible . . .

ARLEQUIN.

Achevez . . .

ISABELLE.

Un nouvel amour . . .

ARLEQUIN

Perfide !

ISABELLE.

Eh ! mon ami, si vous saviez combien j'ai combattu ce nouveau penchant.

ARLEQUIN.

Il fallait le vaincre, madame. M'oublier... moi ! . . . moi qui viens en poste, le cœur plein de remords . . .

ISABELLE.

De remords ; vous ne m'aimeriez plus ?

ARLEQUIN.

Moi, je vous aime toujours ; mais . . .

ISABELLE.

Mais . . .

ARLEQUIN.

Mais, je me suis marié hier matin.

ISABELLE.

Perfide ! *Souriant.* Mais pourtant si je vous avais été fidèle ?

ARLEQUIN.

Oh, j'avais un peu compté sur mon bonheur.

Air *de la belle Marie.*

Légère comme un zéphir,
Plus inconstante que l'onde ;
D'une impression profonde,
Femme sait se garantir,
L'amant, qui par sa tendresse,
Veut la captiver sans cesse :
Aux regards de sa maîtresse
Doit s'offrir à chaque instant,
Car son cœur est une glace
Qui jamais ne lui retrace
Les traits d'un objet absent.

ISABELLE.

Fort bien ; et vous avez épousé sans doute une fille jeune!

ARLEQUIN.

Dix sept ans.

ISABELLE.

Jolie ?

ARLEQUIN.

Comme vous ; aussi, voir Colombine, l'aimer, l'épouser, tout cela a été l'affaire d'un jour.

ISABELLE.

D'un jour ?

ARLEQUIN.

La réflexion tue l'amour.

ISABELLE.

Prenez garde de réfléchir après le mariage.

ARLEQUIN.

Il est vrai que d'après ce qui m'est arrivé.

ISABELLE.

Ce qui nous est arrivé.

ARLEQUIN.

Il est difficile de prévoir le sentiment que nous éprouverons l'un pour l'autre.

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

Air : *Le souci loin de la pensée.* (Arlequin à Alger.)

Par l'amour nous fûmes séduits;
Mais il passa comme un nuage,
Par l'amitié soyons unis,
L'amitié dure d'avantage,
Tendre, naïve, sans détour,
Pour deux cœurs à ses lois fidèles,
L'amitié ressemble à l'amour
Qu'on a dépouillé de ses ailes.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

C'est d'amitié !

SCENE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mad. PANDOLPHE.

Air : *Allez vous en.*

Arrivez donc, gens de la noce,
Parens, amis, notaire aussi.

ARLEQUIN, *à part.*

L'invitation est précoce.

ISABELLE, *à part.*

Ma tante a fort bien réussi.

Mad. PANDOLPHE.

Arrivez donc, (bis.)
Arrivez donc, gens de la noce,
Nous allons les trouver ici.

Elle entre avec le parens, Lélio, va auprès d'Arlequin.

Mad. PANDOLPHE.

J'en étais sure. *A Arlequin, qu'elle embrasse.* Te voilà donc, mon pauvre Arlequin ! comme il est engraissé ! l'air de Paris t'a fait du bien.

ARLEQUIN.

Oui, Mad. Pandolphe.

Mad. PANDOLPHE.

Appelle moi, ta tante, mon ami, voilà le contrat auquel il ne manque plus que ta signature.

ARLEQUIN.

Ahie, ahie.

Mad. PANDOLPHE, *montrant les parens.*

Voilà tes nouveaux parens.

ARLEQUIN, *à part.*

Ahie, ahie.

Mad. PANDOLPHE.

Et nos amis qui vont passer la journée avec nous. *D'un ton gai.* Je viens de commander le repas de noces.

ARLEQUIN.

Le repas de noces ; ahie, ahie. *A mad. Pandolphe.* Si nous ne signions le contrat qu'après le repas.

Mad. PANDOLPHE.

Non, non, avant.

ARLEQUIN, *contrarié.*

Avant ?

Mad. PANDOLPHE.

Eh ! bien qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Rien c'est qu'il y a une petite difficulté.

Mad. PANDOLPHE.

Une difficulté ?

ARLEQUIN.

Oh ! que cela ne vous allarme pas.

Mad. PANDOLPHE.

Explique toi ?

ARLEQUIN, *naïvement.*

C'est que j'ai déjà une femme !

TOUS.

Une femme !

ARLEQUIN.

Et que la justice ne permet pas qu'un honnête homme en prenne deux !

LELIO, *allant auprès d'Isabelle.*

Il est marié !

Mad. PANDOLPHE.

Marié !

ARLEQUIN.

Depuis hier matin, à Colombine, la fille de M. Cassandre le meilleur pâtissier de Chartres.

Mad. PANDOLPHE, *furieuse.*

Et tu oses venir ici ?

ARLEQUIN.

Est ce que je n'avais pas promis à Isabelle, d'arriver le premier juillet ; je ne manque jamais à ma parole.

Mad. PANDOLPHE.

Se jouer ainsi de moi, d'une famille entière, que vont devenir mes invitations, mon repas ?

ARLEQUIN.

Oh ! quant au repas on n'a pas besoin de se marier pour manger le repas.

Mad PANDOLPHE, *à Isabelle.*

Ma pauvre Isabelle, tu dois être dans une fureur !

ISABELLE.

Du tout, ma tante.

Mad. PANDOLPHE.

Tu es si bonne.

ISABELLE.

Tandis qu'Arlequin achevait une infidélité là bas j'en commençais une ici et sans le mal que vous m'avez dit de Lélio . . .

Mad. PANDOLPHE.

Lui, c'est un brave garçon que j'ai calomnié, parceque je craignais que tu m'y prisse trop d'intérêt.

ISABELLE

Ah ! ma tante, si je l'avais su plutôt, j'aurais donné l'exemple au lieu de le recevoir.

ARLEQUIN.

Le coquin hérite de ma veuve.

Mad. PANDOLPHE.

Mais, enfin, tu t'es donc marié comme un coup de foudre ?

ARLEQUIN.

Ne m'en parlez pas, tout cela s'est fait si promptement que j'avais épousé ma femme, que je ne m'en doutais pas encore.

Mad. PANDOLPHE.

Oublier ma nièce !

ARLEQUIN

Que voulez-vous ?

VAUDEVILLE.

Air *nouveau de M. Doche.*

ARLEQUIN.

Six mois de constance,
Sont un effort plus qu'humain,
Les amours en France,
Sont vieux dès le lendemain.

TOUS.

Six mois de constance, etc.

ARLEQUIN.

Le cœur d'Isabelle
A brûlé d'un nouveau feu,
Je fus infidèle...
Nous sommes à deux de jeu.

TOUS.

Six mois de constance, etc.

Mad. PANDOLPHE.

Hommes, on excuse
Vos tours qui blessent un peu,
Car en fait de ruse...
Nous sommes à deux de jeu.

TOUS.

Six mois de constance, etc.

ISABELLE, *au Public.*

Quand votre suffrage
Ne couronne pas ses vœux,
L'auteur de l'ouvrage,
Se dérobe à tous les yeux;
Le nôtre craint d'être
Oublié comme Arlequin.
Ah! pour le connaître,
N'attendez pas à demain.

FIN.

PIÈCES DE THEATRE

Qui se trouvent chez le méme Libraire.

Anaximandre, ou le sacrifice aux Grâces, comédie en un acte, en vers, de M. Andrieux, nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur, seule conforme à la représentation du Théâtre Français.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'Avoine, vaudeville nouv. de MM. Dieulafoy et Gersin.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville nouveau de MM. Moreau, Francis et Désaugiers.

La Comédie chez l'Epicier, ou le Manuscrit retrouvé, vaudeville nouveau de MM. Désaugiers et Gentil.

Clara, ou le Malheur et la Conscience, mélodrame nouveau, en trois actes, tiré du roman du Siège de la Rochelle, de Madame de Genlis, par M. Hubert.

Cosme de Médicis, mélodrame nouveau, en trois actes, de madame Barthelemy Hadot et M. René Perin.

Chambre à louer, comédie nouvelle, en un acte, en prose de M. Varez. *A cinq acteurs.*

Les Deux n'en font qu'un, vaudeville.

Les Ecriteaux, ou René Lesage à la Foire Saint-Germain, vaudeville nouveau en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'étourderie, ou comment sortira-t-il de là? vaudeville nouveau de M. Radet.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, vaudeville nouveau, *à deux acteurs*, par MM. Theaulon et d'Artois.

Gallet, ou le Chansonnier Droguiste, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Moreau et Francis.

Gentil Bernard, vaudeville en un acte, de MM. le Prevôt-D'Iray et Philipon-la-Madelaine.

Gessner, vaudeville en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade, vaudeville de M. Dupaty.

Le Mariage dans une Rose, vaudeville nouveau, en un acte, *à trois acteurs*.

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudeville en un acte de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Métempsycose, vaudeville nouv. en un acte.

Les Mystères d'Udolphe, ou le Testament, drame en 5 actes, de M. Lamartelière.

Le Parisienne à Madrid, vaudeville nouveau, en un acte de M. Maurice.

Poisson chez Colbert, vaudeville nouveau en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.

Le Rêve, ou la Colonne de Rosbach, vaudeville nouveau de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Salon rue du Coq, vaudeville nouveau de MM. De Rougemont et D[illegible].

Six mois d'Absence, ou à deux de jeu, vaudeville nouveau en un acte, *à quatre acteurs*, de M. De Rougemont.

La Tragédie au Vaudeville, folie-vaudeville.

La Tragédie de Maître André, perruquier.

Les trois Espiègles, ou les Arts et la Folie, com. en trois actes, de M. Lamartelière.

La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Dieulafoy et Gersin.

Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Desfontaines et Henri Dupin.

BÉRENGER,

OU

L'ANNEAU DE MARIAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. LAFORTELLE ET VICTOR.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 4 Février* 1809.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES. ACTEURS.

BÉRENGER. M. HENRY.
CAMILLE, dame espagnole, fille du duc de Montalvar. Mad. DESMARES.
LA COMTESSE DE TOULOUSE, sous le nom d'Elvire. Mad. HERVEY.
PÉDRO, domestique d'Elvire. M. CARLE.

La Scène se passe dans le château du duc de Montalvar, situé à quelques lieues de Valladolid.

Le Théâtre représente un salon.

BERENGER,

OU

L'ANNEAU DE MARIAGE.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ELVIRE.

CAMILLE.

Oui, ma chère Elvire, depuis l'arrivée de ce jeune seigneur à Madrid, je sens qu'une veuve espagnole a bien de la peine à se défendre contre un chevalier français.

Air : *Appelé par le dieu d'amour.*

De ses exploits suivant le cours
Un Français ne s'arrête guères,
Et de Bellonne et des amours
Les armes lui sont familières ;
On le connait à sa valeur :
Dès qu'il attaque avec audace,
Soit une ville, soit un cœur,
Il se rend maître de la place.

ELVIRE.

Quoi ! Bérenger a su vous plaire ?

CAMILLE.

Je ne l'ai dit qu'à vous. Mon père, qu'une correspondance suivie a lié au vôtre, m'a présenté la fille de son ami, et bientôt votre esprit délicat et enjoué, m'a inspiré pour vous le plus vif attachement ; sachez donc que Bérenger m'a donné des preuves de son amour. Le hasard me le présenta dans les cercles dont il faisait l'ornement. Il a su gagner l'amitié du duc de Montalvar, mon père ; qui, malgré sa fierté, consent à le nommer son gendre.

ELVIRE, *avec étonnement.*

Que me dites-vous ? Bérenger pourrait bien avoir d'autres vues et je crains....

CAMILLE.

Que craignez-vous ?

ELVIRE.

Air *de la Croisée.*

La place d'un consolateur,
Auprès d'une veuve charmante,
A, je crois, assez de douceur
Pour que Bérenger s'en contente.

CAMILLE.

Ah! pour moi, cessez de trembler;
Car je sens bien que du veuvage,
Je ne pourrais me consoler
Que par le mariage, (bis.)

Eh! pourquoi donc vouloir me détourner de l'aimer; savez-vous qu'on pourrait vous croire jalouse?

ELVIRE.

Ah! ce ne serait pas sans de justes raisons.

CAMILLE.

De justes raisons!

ELVIRE.

Oui; vous me confiez votre secret, je dois vous révéler le mien.

Air *du petit Matelot.*

Mes titres sont pleins d'évidence,
Vous conviendrez qu'enfin je dois
Avoir sur vous la préférence,
Quand vous saurez quels sont mes droits.

CAMILLE.

D'être aussi l'objet de sa flamme,
Je vois qu'il faut vous soupçonner.

ELVIRE.

Je suis bien plus,

CAMILLE.

Quoi donc?

ELVIRE.

Sa femme.

CAMILLE.

C'était trop fort à deviner.

Vous, sa femme! et comment se peut-il?...

ELVIRE.

Sous le beau ciel de la provence; Bérenger et moi, naquîmes tous deux [illegible], égaux en

richesses ainsi qu'en naissance, pour terminer des discussions de fortune, Bérenger à dix neuf ans, reçut l'ordre de son père de m'épouser. En vain, il allégua qu'il ne m'avait jamais vue, qu'il ne pouvait m'aimer; il fallut à la fin obéir et sa résignation aux ordres de son père, fut pour lui le seul moyen de recouvrer la liberté dont on l'avait privé, on nous maria de nuit; j'aimais Bérenger, qui, cependant, s'offrait pour la première fois à ma vue; mais l'éloge qu'on n'avait cessé de me faire de ses qualités personnelles m'avait prévenue en sa faveur. Je touchais au bonheur, jugez de ma peine quand j'appris que l'instant où j'avais reçu ses sermens, avait été celui de sa fuite : envain nos pères en allarmes envoyèrent à sa poursuite; on ne sut que long-tems après qu'il avait quitté la France pour venir chercher en Espagne un asile contre son père et des plaisirs de son âge.

CAMILLE.

Ah! que m'apprenez-vous? Mais pour ramener votre époux, n'avez-vous fait encore aucune tentative?

ELVIRE.

Elles n'ont pas été heureuses jusqu'a présent, trois lettres écrites par moi sont demeurées sans réponse; irrité de sa fuite, le baron d'Aquilas, mon frère, vint en Espagne, eut le malheur de l'y rencontrer, de lui en demander raison, Bérenger en triompha, et lui faisant poser les armes: « Retournez, lui dit il, vers la comtesse de Tou- » louse, et assurez la bien que pour que je rede- » vinsse son époux, il faudrait qu'elle parvînt... » à s'emparer de mon anneau. »

CAMILLE.

Condition singulière et difficile à remplir!

Air : *Si Dorilas.*

Le défit qu'il fait à sa femme,
L'obstacle qu'il vient opposer,
Rend votre époux digne de blâme,
Pourtant je prétends l'excuser

Et pour vous je sens moins d'alarmes,
En songeant que dans son dépit,
Si Bérenger oublia tous vos charmes,
Il n'oublia point votre esprit.

Mais, que nous veut Pédro ?

SCENE II.

CAMILLE, ELVIRE, PÉDRO.

PÉDRO.

Un courrier qui vient d'arriver au château, annonce qu'il précéde un grand seigneur.

CAMILLE.

Serait-ce le duc de Montalvar, mon père ?

PEDRO.

Non, madame, c'est ce seigneur étranger, si généreux, si magnifique.

ELVIRE.

Français, peut-être ?

PÉDRO.

Justement, c'est le comte de Bérenger.

ELVIRE.

Bérenger va venir.

CAMILLE, *à Elvire.*

Vous vous troublez ?

ELVIRE.

Qui, moi ! je ris d'avance.

CAMILLE, *à Pédro.*

Je lui avais recommandé de fuir l'éclat, de ne point amener une suite nombreuse.

PÉDRO.

Madame, il est presque seul.

ELVIRE.

A-t-il un page ?

PÉDRO.

Non, madame ; j'ai appris par son coureur, que le page de monsieur le comte, a trouvé à Madrid un superbe établissement.

CAMILLE.

A la cour, cela ne m'étonne pas.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Prodiguant l'or pour mieux paraître,
Qu'un grand seigneur soit en crédit;
Les serviteurs plus que le maître,
En ont souvent tout le profit.
La faveur est comme une source
Inutile aux lieux d'alentour,
Mais qui, grossissant dans sa course,
Fertilise un autre séjour.

Priez, monsieur le comte, de m'attendre au salon, j'irai bientôt le recevoir.

Pédro, sort.

SCENE III.

CAMILLE, ELVIRE.

CAMILLE.

Eh! bien, ma chère Elmire, quel parti comptez-vous prendre ? vous allez revoir votre volage époux.

ELVIRE.

Son arrivée me suggère une idée, peut être un peu singulière, et qui a besoin d'être approuvée de vous. Bérenger est sans page, si vous lui proposiez d'admettre en cette qualité un jeune napolitain qui vous est recommandé, je serais le jeune napolitain.

CAMILLE.

Vous, son page!

ELVIRE.

Air : *Cachez la femme sous des roses.*

Près de lui je serai sans cesse,
Bornant mes soins à le servir;
Si je n'ai part à sa tendresse,
Il me verra sans déplaisir;
J'aurai son amitié pour gage,
Et bien des femmes que je voi,
Après trois ans de mariage,
M'envieraient un pareil emploi.

CAMILLE.

Mais où trouver le costume nécessaire.

ELVIRE.

J'en possède un. Forcée en voyage de déguiser mon sexe, sous l'habit d'un page. J'en avais pris le ton, l'espiéglerie, la témérité.

Air : *Je ne veux pas.*

Sous cet habit par ce détour,
J'étais à l'abri du naufrage,
Tel m'eut osé parler d'amour
Qui respectait monsieur le page.
Des hommes craignant un éclat,
Craignant des femmes indiscrètes,
De peur qu'un sexe m'en contât,
A l'autre je contais fleurettes.

CAMILLE.

Cela devait bien vous réussir. Mais ne craignez-vous pas que Bérenger vous reconnaisse?

ELVIRE.

A peine m'a-t-il apperçue un moment dans la chapelle obscure, où l'on célébra nos noces; il me croit toujours en France, et là, quand ils voyagent, les époux ont bien vîte oublié leurs femmes.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Sans crainte vous pouvez m'en croire,
Telle est la mode en ce pays,
Et ce n'est pas par la mémoire
Que l'on distingue les maris.

CAMILLE.

Cet usage, ici comme en France,
Aura bientôt un plein succès.
Déjà même en fait d'inconstance,
Beaucoup d'Espagnols sont Français.

ELVIRE.

Le page met en vous toutes ses espérances. Il vous devra le bonheur de sa vie.

CAMILLE.

Comptez sur mon amitié, je compte sur votre adresse.

Air *du Vaudeville des Visitandines.*

C'est votre époux; ma conscience
M'oblige à le rendre aujourd'hui,
Car je dédaigne une opulence
Qu'on acquiert aux dépens d'autrui.
Tous vos intérêts sont les nôtres,
En pareil cas j'en crois mon cœur,
C'est travailler à son bonheur,
Que de faire celui des autres

PÉDRO, *revient.*

Monsieur le comte, demande la permision de vous présenter son hommage.

ELVIRE.

Une épouse soumise doit céder la place à son mari; je me retire.

CAMILLE, *à Pédro.*

Il peut venir

(*Pedro, sort.*)

SCENE IV.

CAMILLE, *seule.*

Ramener un époux, qui déjà peut-être est parvenu à briser ses nœuds, l'entreprise n'est pas facile ! N'importe, en secondant Elvire, faisons d'abord céder la fierté espagnole, à l'héroïsme de l'amitié, dussé-je être la dupe du tour nouveau que l'hymen m'apprête aujourd'hui ?

Air: *Fille à qui l'on dit un secret.*

Je badinais avec l'amour,
Avec un enfant on badine;
Je le lutinais : à son tour,
C'est lui vraiment qui me lutine;
Son procédé devient piquant,
Mais je pardonne et me résigne;
On doit caresser cet enfant,
Même alors qu'il vous egratigne.

SCENE V.

CAMILLE, BÉRENGER.

BERENGER.

Pardon, madame ; mais mon impatience ne m'a pas permis de rester plus long-temps éloigné de vous. Enfin, je vous revois loin du bruit de la ville; du faste de la cour, dans ce château solitaire ou j'ai gouté mille délices.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Je borne ici mon univers,
Car je trouve en ces lieux paisibles,
Loin des écueils, loin des travers,
Le meilleur des mondes possibles.
Ici du plus doux avenir,
Le passé me répond d'avance;
Le bonheur, fils du souvenir,
Adopte à son tour l'espérance.

CAMILLE.

Immoler l'éclat des grandeurs au silence de la campagne, le sacrifice est grand; pourtant, je ne suis pas sans inquiétudes.

BERENGER.

Vous, madame! quelle peut en être la cause?

CAMILLE.

Mon père m'écrit que son retour ici suivra de près le votre; il parait consentir à notre union; mais d'ou vient, monsieur le comte, que notre hymen si long-temps attendu est toujours différé?

BERENGER.

Madame, ce n'est pas moi...

CAMILLE.

Air: *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

Quel est ce bizarre destin,
Et quel soupçon en moi s'éveille;
Tous les projets du lendemain
Viennent rompre ceux de la veille.
D'un côté l'on presse, et pourtant
De l'autre à la fois on diffère,
On hésite, on marche en tremblant,
L'amour fait un pas en avant,
La crainte en fait deux en arrière.

BÉRENGER.

Ah! madame... qu'une telle plainte m'est agréable.

CAMILLE.

Il est sans doute un obstacle que vous connaissez, que vous vous obstinez à me taire; mais que bientôt j'espère découvrir,

BERENGER, *à part.*

Elle n'y parviendra jamais. (*Haut.*) Soyez sure, madame, que des circonstances particulières, un procès de monsieur le duc, sont les seuls empêchemens.

CAMILLE.

Je craignais que vous n'eussiez laissé en France, quelque objet de votre affection.

BÉRENGER.

En France! je l'ai quittée si jeune, à vingt ans!

CAMILLE.

C'est l'âge des folies.

BÉRENGER.

Que la raison dissipe quelques années après.

Air *de la Fille en loterie.*

De vagues desirs agité,
A vingt ans le cœur qui s'élance
De l'amour à la volupté,
Ne calcule pas la distance.
Trop jeune, on ne peut faire un choix,
Au bonheur il est plusieurs routes,
L'amour n'en prend qu'une à la fois,
Mais la volupté les prend toutes.

CAMILLE.

A cet âge-là, on contracte souvent des dettes que l'on acquitte plus tard ; si le souvenir de quelque provençale vous arrêtait au moment de vous engager à une autre, si tout-à-coup, venant à reparaître, elle vous disait : « Rappellez-vous vos » promesses ; j'ai quitté ma patrie pour voler sur » vos traces, j'ai attaché à votre retour le sort de » ma vie entière, la votre m'appartient, ainsi que » votre cœur. » Si elle accompagnait cet aveu de ces larmes touchantes, que fait naître la présence d'un ingrat chéri, et l'espoir de le ramener, que feriez-vous alors?

BÉRENGER.

Ce badinage n'a rien de réel.

CAMILLE.

Mais enfin que lui diriez-vous ?

BERENGER.

Je lui dirais... j'ai changé, c'est mon crime, mais, pour nous absoudre tous deux, devenons tous les deux coupables.

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Mon inconstance vous délivre
Des sermens faits pour enchaîner,
C'est un exemple qu'il faut suivre,
S'il ne faut jamais le donner.
Le plaisir meurt, c'est pour renaître,
Courons partout pour le saisir;
Eh ! pourquoi voudrions nous être
Moins inconstant que le plaisir ?

Mais, avec vous, madame, j'abjure de telles maximes.

CAMILLE, *à part.*

Il est pourtant aimable! quel dommage! (*Haut.*) Il faut donc vous croire et reconnaître les soins que vous m'avez prodigués vous êtes, m'a-t-on dit, sans page, dans ce moment, souffrez que j'imite l'exemple de plusieurs dames, en vous en proposant un. C'est un jeune étranger; vous pourrez faire beaucoup pour lui.

BERENGER.

Ah! madame.

CAMILLE.

Je veux qu'il ne vous quitte jamais, et je jugerai de votre amitié pour moi par votre attachement pour lui

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

En vous qui m'offrez votre cœur,
Quand j'acquiers un ami fidèle,
Je vous promets un serviteur
Soumis, exact, rempli de zèle.
De lui je veux que dès ce jour
Aucun motif ne vous sépare,
C'est un ami franc... à la cour,
C'est vous faire un présent bien rare.

Je vais vous le présenter à l'instant.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

BERENGER, *seul.*

Quel est donc ce jeune étranger qu'elle pro elle veut qu'il ne me quitte jamais; ne ser pas un piège? les dames espagnoles ont pr autant d'esprit et de finesse que nos français moi, impatient, jaloux et craignant qu'o découvre le nœud qui me lie!.. si ce page à surprendre et à révéler mon secret! d l'accepter?

RONDEAU.

Camille aussi fière que belle,
Se plaît surtout à commander;
C'est un tort que d'être rebelle,
Cen est un de toujours céder.

Etre soumis est mon précepte,
Mais dieux! quel étrange embarras!
Je suis esclave si j'accepte,
Banni si je n'accepte pas.

Camille aussi fière, etc.

Les feux dont son âme est remplie,
Craignant de se montrer au jour,
Laissent-ils a la jalousie
Le soin de prouver son amour?

Camille aussi fière que belle,
Se plaît surtout a commander;
C'est un tort que d'être rebelle,
C'en est un de toujours céder.

La voici, tâchons d'éluder.

SCENE VII.

CAMILLE, BÉRENGER, ELVIRE, *en page.*

CAMILLE, *à Elvire.*

Approchez, jeune homme. (*à Bérenger.*)
Comment le trouvez-vous?

BÉRENGER.

Très-bien, il faut en convenir.

Air: *J'ai vu le parnasse des dames.*

De la grâce dans sa tournure.

CAMILLE, *bas à Elvire.*

Il vous voit avec intérêt.

BERENGER.

Jolis yeux, piquante figure!

CAMILLE.

Mais je crois qu'il vous reconnait.

ELVIRE, *bas à Camille.*

Tant d'éloges doivent, madame,
Vous rassurer en pareil cas;
Quand un mari vante sa femme,
C'est qu'il ne la reconnait pas.

CAMILLE, *à Elvire.*

Vous avez trop de modestie.

BÉRENGER, *à part.*

On se parle tout bas, s'entendraient ils? *A Camille.* Il a sans doute quelque talent?

CAMILLE.

Oh! je réponds des siens. Adroit en plusieurs exercices, il sait encore se faire admirer dans un bal, des pas vifs et brillans, et embellir la fin d'un banquet par d'aimables chansons.

BERENGER, *a part.*

Air :

Quels doux regards elle lui lance,

ELVIRE, *a part.*

A son aspect mon cœur s'élance;

CAMILLE, *a Elvire.*

Chantez, chantez quelque romance.

ELVIRE, *a Camille.*

Un page soumis a vos lois,
Ne se fait pas prier deux fois.
Je vais chanter: l'Epouse délaissée.

BÉRENGER.

Non point de complainte forcée.
Chante-nous sur un autre ton,
Gai couplet, naïve chanson.

ELVIRE.

Vous me l'ordonnez, je commence.

LES AUTRES.

Faisons silence.

ELVIRE.

Doux chant d'amour
Plait tour-a-tour.
Dans un palais, dans un bocage,
Amant, oiseau, seigneur et Page
Vont répétant au point du jour,
Doux chant d'amour.

Au chant d'amour,
Le troubadour
Devra le prix de sa constance,
Plus d'orgueil, plus d'indifférence,
Tout doit enfin céder un jour
Au chant d'amour.

Le chant d'amour
Au noir séjour,
D'Orphée enleva la maîtresse,
La parque oublia sa rudesse,
Pluton a vu pleurer sa cour
Au chant d'amour.

CAMILLE.

J'aime beaucoup cette romance.

BÉRENGER.

Quel doux regard elle lui lance.

ELVIRE.

A son aspect mon cœur s'élance.

CAMILLE.

Ah ! convenez que ses accens,
Portent le trouble dans les sens.

BÉRENGER.

Oui, je vois bien que ses accens,
Portent le trouble dans les sens.

ELVIRE.

On est sensible a mes accens,
Dieux ! quel trouble agite mes sens.

CAMILLE.

Eh ! bien, monsieur le comte, puis-je espérer que ma protection ne lui sera pas inutile auprès de vous ?

BÉRENGER, *a Camille.*

Il est bien jeune, et ne me connait pas encore, pourra-t-il s'attacher à moi ?

CAMILLE.

Vos caractères ont de la simpathie.

Air :

Un contraste existe entre vous,
Mais utile et non pas funeste ;
Vous êtes vif, ce page est doux ;
Vous êtes fier, il est modeste.
Oui, vous devez être liés,
Car tout extrême se rassemble ;
Deux contrastes sont deux moitiés ;
Souvent faites pour être ensemble.

BÉRENGER.

Vous éxigez !...

CAMILLE.

Air :

Ce page devient en ce jour
De nos vœux le gage sincère,
C'est le confident de l'amour,
C'est le messager du mystère.

BÉRENGER.

Armé par vous, des preux guerriers,
J'aurais surpassé le courage;
Je suis, sans avoir leurs lauriers,
Le plus heureux des chevaliers,
En recevant de vous un page.

CAMILLE.

Vous l'acceptez. J'en étais sure. (*A Elvire.*) Allons, Monrose, voilà votre maître; suivez ses ordres, et profitez de ses leçons. *Elle sort.*

SCENE VIII.

ELVIRE, *en page*, BÉRENGER.

ELVIRE.

Je suis installé.

BÉRENGER, *a part.*

Il ne l'est pas encore, et comme un courrier doit m'annoncer aujourd'hui, que mon mariage rompu me rend toute ma liberté, profitons de la circonstance. (*Haut.*) Monrose, tu es à moi, je vais écrire au duc de Montalvar, et je te chargerai de la lettre.

ELVIRE.

Vous m'envoyez à Madrid?

BÉRENGER.

Je veux t'y placer avantageusement.

ELVIRE.

J'attendais plus de la protection de Camille.

BÉRENGER.

Elle ne veut que ton bonheur, et c'est lui qui m'excusera.

ELVIRE.

Air *du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Eh! quoi, seigneur, déja partir,
Moi qui m'étais flatté d'avance,
Que je serais a vous servir,
Animé par votre présence
Du bonheur d'être a votre cour,
A peine je jouis encore,
La faveur est donc un beau jour
Qui se termine a son aurore.

BÉRENGER.

C'est ton intérêt que je consulte.

ELVIRE.

Mon intérêt !

BÉRENGER.

Oui. En me privant de toi je te donne au seigneur, le plus en crédit à la cour.

ELVIRE, *a part.*

Quel contre-temps.

BÉRENGER,

Tu le serviras fidèlement.

ELVIRE.

Vous voulez...

BÉRENGER.

Je répondrai de toi.

ELVIRE.

Vous ferez donc plus que moi-même.

Air : *Mais pourquoi donc vous récrier.*

De grace, ne me livrez pas,
Seigneur, en des mains étrangères,
Je pourrais dès les premiers pas,
Du devoir franchir les barrières.
A mon âge tout est permis ;
Pour vous on vous croirait coupable,
Et des torts que j'aurais commis,
Votre honneur serait responsable.

BÉRENGER.

Ta candeur me rassure ; un ou deux préceptes suffiront pour t'apprendre à te bien conduire, et je vais te les donner sur le champ : travaille sans cesse a te faire craindre des hommes, et à te faire aimer des femmes.

ELVIRE.

Oh ! je sais bien qu'il faut toujours avoir une dame de ses pensées.

BÉRENGER.

Une seule, pour un page, ah ! mon ami ! attend du moins que tu sois chevalier.

Air : *L'Amour est un Dieu volage.*

L'austère chevalerie
Ne me permet qu'un seul choix ;
Mais un page étend ses lois ;
Voltiger voilà ses droits,
Tromper voilà son génie ;
Tout lui dit d'être inconstant,
Le beau sexe en fait autant.
Le ciel fit l'humeur légère,
Pour les pages aguerris,
La foi pour l'amant vulgaire,
Le repos pour les maris.

ELVIRE.

(*A part.*) Les jolis conseils qu'un mari donne à sa femme.

BÉRENGER.

Même air.

Des préjugés qu'on révère,
Que t'importe le traité,
Aux genoux de la beauté ?
C'est à sa témérité
Qu'un page doit l'art de plaire
Au boudoir, au champ d'honneur,
L'audace le rend vainqueur.
Or, si le succès te tente,
Il faut, retiens ma leçon,
Dans la carrière galante,
Etre dupe ou bien fripon.

ELVIRE.

Oh ! je serai fripon, monsieur le comte ; si vous m'accordiez quelques mois de leçons.

BÉRENGER.

Celle là doit te suffire ; songe à te rendre à Madrid.

ELVIRE, *à part.*

Je vais le forcer à me garder.

BERENGER.

Tu m'as entendu ?

ELVIRE.

Oui, seigneur, et je me dispose à partir. Aussi bien, mon voyage à Madrid, me fournira l'occasion de remplir la mission dont je suis chargé auprès d'un seigneur français, qui a fui sa femme et et sa patrie, pour venir habiter cette ville.

BÉRENGER.

Tu as une mission près d'un seigneur français ?

ELVIRE.

Pour laquelle j'ai besoin de renseignemens.

BÉRENGER.

Et quelqu'un ici saurait-il ?...

ELVIRE.

Je ne l'ai dit à personne ; mais j'en instruirai Camille, en lui demandant une lettre...

BÉRENGER, *à part.*

Serait-ce de moi qu'il s'agit ? Je le saurai bientôt. *Haut.* Tu ne partiras pas.

ELVIRE.

Quoi ! seigneur !

BÉRENGER.

En faveur des dispositions que tu annonces, je consens à te garder encore quelques jours ; mais à condition que tu ne parleras à qui que ce soit, de ta mission.

ELVIRE.

Je le jure.

BÉRENGER.

Seulement, quand tu verras Camille, dis-lui combien je l'aime, et combien il me tarde d'être son époux.

Air : *La Loterie est la chance.*

Elle hésite, elle balance,
De mes feux peins-lui l'excès,
C'est sur ton intelligence
Que je fonde mon succès.

ELVIRE.

Je vais dire à votre amie,
Seul objet de votre choix,
Que de la chevalerie,
Vous n'étendez point les lois.

BÉRENGER.

Elle hésite, elle balance, etc.

ELVIRE.

Ah! sur moi, comptez d'avance,
De vos feux je vois l'excès,
Et de mon intelligence
Attendez tous vos succès.

BÉRENGER.

Je vais écrire et charger un autre de mes dépêches.

SCENE IX.

ELVIRE, *seule.*

Je commence à l'intéresser ; il m'accorde quelques jours, enployons-les à l'arracher à sa nouvelle passion, à lui dérober, surtout, cet important anneau. O ciel! seconde mes vœux.

RONDEAU.

Grace à mon sexe et mon habit,
Deux attributs sont mon partage,
On joint le courage à l'esprit,
Quand on est femme et page.
A l'égard de mon Bérenger,
Un double sentiment m'inspire,
La femme est prête a se venger,
Toujours le page est prêt a rire.

Grace a mon sexe et mon habit, etc.

Vraiment je lui garde un trésor,
Quel époux après long voyage,
Ne voudrait voir sa femme encor
Telle qu'au jour du mariage.

Grace a mon sexe et mon habit, etc.

Tout m'encourage. Je ne puis douter du cœur de Camille, elle a pu se laisser éblouir un instant par les graces et l'esprit de Bérenger ; mais elle est [illegible]me, jolie, opulente ; vingt seigneurs Espagnols [illegible]lle a dédaignés, brigueront l'honneur de rem[illegible]r monsieur le comte... la voici.

SCENE X.

[illegible]RE, CAMILLE, *une lettre à la main.*

CAMILLE, *à part.*

[illegible]ns-je d'apprendre ? qu'elle nouvelle ! [illegible] Elvire [illegible]-vous parvenue au [illegible]

ELVIRE.

Bientôt j'y parviendrai.

CAMILLE.

Par surprise peut-être ?

ELVIRE.

Eh ! non pas, où serait le mérite !

CAMILLE.

Quel moyen emploirez-vous donc ?

ELVIRE.

Sa tête est vive ; mais son cœur est bon, et j'ai sur moi certain talisman...

CAMILLE.

Un talisman !

ELVIRE.

Certain anneau qui l'engagera à me donner le sien.

CAMILLE.

Je veux savoir comment...

ELVIRE.

Permettez-moi de vous le cacher.

CAMILLE.

A la bonne heure; mais moi, je ne vous cacherai point un incident fort extraordinaire.

ELVIRE.

ELVIRE.

Et lequel ?

CAMILLE.

Lisez cette lettre, que je reçois à l'instant même de l'intendant que j'ai laissé à Madrid.

ELVIRE, *prend la lettre et lit* :

Madame.

« Chargé par vous de prendre des informations » sur le comte de Bérenger, j'ai écrit en France, » et j'ai appris qu'il a été marié à la comtesse » de Toulouse ; mais comme cet hymen n'a été » formé que par un abus de l'autorité paternelle, » les tribunaux n'attendent plus qu'une signature du comte pour rompre entièrement ses nœuds. »

Quel coup de foudre !

CAMILLE.

Tel que je le souhaite. J'attends ici le duc de Montalvar : jusqu'à son retour, je crois devoir me soustraire à vos tendres protestations.

BERENGER.

Permettez-moi de vous suivre.

CAMILLE.

Je vous laisse avec Monrose.

Air *du Vaud. de Rien de Trop.*

A ce jeune interprête,
Daignez confier vos secrets,
Sa personne est discrette,
C'est pour elle qu'ils sont tous faits
D'une juste confiance
On peut l'honorer je crois,
Certe a votre confidence
Nul ici n'a plus de droits.
A ce jeune interpréte, etc.

BÉRENGER.

Ce perfide interprête,
M'a trahi, j'en vois les effets,
Et sa flamme indiscrette
Vient déranger tous mes projets.

ELVIRE.

Il croit que l'interprète
A dérangé tous ses projets,
De sa fureur secrette,
Je vais voir bientôt les effets.

Camille sort.

SCENE XII.

BÉRENGER, ELVIRE.

ELVIRE, *a part.*

Le danger est pressant, attaquons.

BÉRENGER.

Monrose, je ne serai point ta dupe. Tu ne te serais point jetté aux pieds de Camille, si tu n'avais parlé que pour moi.

ELVIRE.

Ma foi, Monsieur le comte, il faut l'avouer, en parlant pour vous, j'ai été entraîné à parler pour un autre.

BÉRENGER.

Pour un autre!

ELVIRE.

Et cet autre, c'est moi.

BÉRENGER.

Toi!

ELVIRE.

Ne m'avez-vous pas recommandé d'être téméraire?

BERENGER, *a part.*

Qui moi... perfide! mais il tient peut-être mon secret, il peut me nuire; dissimulons.

ELVIRE.

Ah! seigneur, que l'aveu de ma faute en obtienne le pardon. Mon cœur animé par vos préceptes n'a pu résister à l'occasion de les pratiquer. Camille a daigné m'excuser, ne soyez pas moins indulgent.

BERENGER, *a part.*

Si je n'étais certain d'être aujourd'hui son époux.

ELVIRE.

Mais.

Air :

Mon égarement entre nous,
Ne mérite pas qu'on le blâme,
Je devais être, disiez-vous,
Entreprenant près d'une femme.
De contrainte envers la beauté,
En exigeant que je m'abstienne,
Monseigneur n'a pas ajouté
Qu'il fallait excepter la sienne.

BÉRENGER, *a part.*

Il me raille. Avant de l'exiler loin d'elle, je veux, sans me découvrir, connaître la mission dont il est chargé. (*Haut.*) Va, Monrose, je pénètre le motif secret qui te fait agir.

Air

A ce procédé qui m'étonne,
La gloire aura pu t'engager
Et des conseils que je te donne,
Tu veux me montrer le danger.

Mais du voile du badinage,
Pour couvrir ainsi tes projets,
Pour joindre l'esprit au courage,
Il faut que tu sois né français.

ELVIRE.

Non, seigneur, je suis napolitain; mais j'ai mérité votre haine, et je dois m'en punir.

BÉRENGER.

T'en punir!

ELVIRE.

Oui, monsieur le comte, et dès ce moment.

BÉRENGER.

De quelle façon?

ELVIRE.

Ce n'est plus vous qui me renvoyez, c'est moi qui vous demande mon congé.

BÉRENGER.

Tu m'oses prévenir.

ELVIRE.

J'avoue que je ne vous quitte pas sans regrets; il me sera également pénible de fuir ce pays, où j'ai trouvé une patrie, une protectrice que j'aime. un maître que j'estime; mais je vous ai offensé, et je pars.

BÉRENGER,

Tu pars!

ELVIRE.

Je quitte la Castille.

BÉRENGER.

Et où vas-tu?

ELVIRE.

Au fond de la Provence où j'ai voyagé longtems.

BÉRENGER.

En Provence, dis-tu?

ELVIRE.

Sous la conduite de mon gouverneur. Quand le sire de Coucy y donna ce tournois si splendide à la petite nièce de l'illustre Laure de Noves, j'y fus admis.

BERENGER, *a part*

Et moi j'y fus vainqueur.

Air : *Ahi povero Calpigi.*

Un héros, j'en garde mémoire,
Au tournoi obtint la victoire,
De Pétrarque on chanta des vers,
Qui parcourent tout l'univers;
La dame qu'on dit insensible,
Aurait voulu qu'il fut possible
De ceindre du même laurier,
Et le poète et le guerrier.

BERENGER, *a part.*

Délicieux souvenir !

ELVIRE, *a part.*

Il s'attendrit ; poursuivons. *Haut.* Je fus même reçu chez le comte de Raimond.

BÉRENGER.

Le comte de Raimond, le père de la comtesse de Toulouse ! *A part.* O ciel ! il saurait tout.

ELVIRE.

Deux ans après, je pleurai, avec lui, la perte de sa fille.

BÉRENGER.

Que viens-tu m'apprendre ? la comtesse n'est plus ?

ELVIRE.

Elle a quitté le monde, sans se plaindre, en songeant qu'elle rendait à son époux toute sa liberté.

BERENGER.

Femme adorable ! a-t-on cherché à informer son mari de ce fatal événement ?

ELVIRE.

Sachant que je me rendais à Valladolid, pour y être page, on me confia un anneau, que la comtesse de Toulouse conservait toujours.

BERENGER, *voyant un anneau au doigt d'Elvire.*

Celui-là ?

ELVIRE.

Oui, seigneur ; je fus chargé de le rendre à son époux.

BERENGER.

Qui sans doute était devenu pour elle un objet de haine et de mépris.

ELVIRE.

Pour elle, oh ! non pas.

Air : *Lorsque vous verrez un Amant.*

Loin de l'époux qu'elle adorait,
Ne le devoir qu'à la contrainte,
Etait hélas ! son seul regret,
Ne plus le voir, sa seule crainte.
Elle eût voulu vers ce Vainqueur,
Dont la perte causait ses larmes,
N'avoir de guide que son cœur,
Et de protecteur que ses charmes.

BÉRENGER.

Eh ! quoi ! sans partager les idées de vengeance qui avaient égaré son frère...

ELVIRE.

Même air.

Elle déplorait sans détour,
Mais n'accusait point son absence,
Comme elle aurait à son retour
Forcé ses plaintes au silence !
Elle eut alors par son amour,
Fixant leurs douces destinées,
Tâché d'acquitter en un jour
La dette de plusieurs années.

BÉRENGER.

Et son époux a pu méconnaître des qualités si précieuses, et négliger des dons si rares, que ne vit-t-elle encore ! donne-moi cet anneau, je veux le joindre à celui-ci qui ne me quittera jamais, donne.

ELVIRE.

Pardon, seigneur, mais j'ai l'ordre de ne le remettre qu'à l'époux de la comtesse de Toulouse.

BERENGER.

Pourquoi ne t'es-tu pas encore acquitté de ta mission ? Tu ne le connais donc pas ?

ELVIRE.

Non, seigneur, je ne le connais pas. Après bien des recherches vaines, le tems et diverses circonstances ont effacé de ma mémoire le nom du mari.

BERENGER.

Laisse moi du moins y jetter les yeux.

ELVIRE, *le retirant de son doigt.*

Le voici, (*Elle le lui donne.*)

BERENGER, *le prenant.*

Je crains pour toi quelque méprise. Tu pourrais l'égarer. Je me rends dépositaire de cet anneau.

ELVIRE.

Vous le garderiez?

BÉRENGER.

Avec soin ; j'en réponds.

ELVIRE, *à part.*

Tout est perdu. *Haut.* Ah ! seigneur, songez que c'est à moi d'en rendre compte. Rendez-le moi.

BÉRENGER.

Mets-y le prix que tu voudras.

ELVIRE.

Eh ! bien... donnez m'en un autre à sa place. Le vôtre, par exemple ; oui, celui-là seul pourrait me consoler, il me rappellerait un maître qui m'est bien cher, et à qui j'aurais voulu appartenir toute ma vie.

BÉRENGER.

Adieu, Monrose, je vais voir Camille.

ELVIRE, *a part.*

Elle vient ; c'est en sa présence qu'il me donnera son anneau.

SCENE XIV.

Les Précédens, CAMILLE.

ELVIRE.

Ah ! madame, j'implore votre appui secourez-moi contre le maître que vous avez daigné me choisir.

CAMILLE, *a Bérenger.*

De quoi, s'agit-il ?

BÉRENGER.

Il ne s'agit que d'une bagatelle.

ELVIRE.

Un anneau. Il m'est confié, madame, et j'attache à sa possession mon honneur même et le bonheur de ma vie.

ELVIRE, *au Public.*

De doux nœuds terminent ma peine,
Resserrez-les par un bravo.
Et de peur de briser leur chaine,
Ne laissez pas tomber l'anneau
Que votre bonté favorable,
Dans nos jeux étant de moitié,
Rende le triomphe durable,
D'Amour, d'hymen et d'amitié.

FIN.

Theaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

LES

FEMMES SOLDATS,

OU

LA FORTERESSE MAL DÉFENDUE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

de Lambert

Par MM. MARIE THEAULON ET ARMAND D'ARTOIS;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 Février 1809.

Prix : 25 sous.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin des Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
OSMON, commandant d'une petite ville.	M. *Lenoble.*
HENRI, son fils, amant de Sophie.	M. *Armand.*
VICTOR, son neveu et son secrétaire.	M. *Guénée.*
VIEUBRIQUET, invalide.	M. *Edouard.*
SANSQUARTIER, invalide borgne.	M. *Thériot.*
BATAILLE, invalide.	M. *Carle.*
EMILIE, sœur de Victor.	Mlle. *Minette.*
SOPHIE, amante de Henri.	Mlle. *Rivière.*
ELISA.	Mad. *Lenoble.*
FÉLICIA.	Mlle. *Prosper.*

Trois autres Femmes.
Cinq Prisonniers, Frères de ces Demoiselles.
Un Courrier.

La scène est dans un vieux fort, à un quart de lieue d'une petite ville, sur les bords de la mer.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *du Vaud. d'Arlequin musard.*

Brûlant de belliqueuses flammes,
Pour combattre et chasser l'ennui,
Un joli régiment de femmes,
Se met en campagne aujourd'hui.
Que votre bonté l'accompagne,
Et pour prix de son dévouement,
N'allez pas, après la campagne,
Licencier le régiment.

AVIS.

Tous les exemplaires non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

LES FEMMES SOLDATS,

OU

LA FORTERESSE MAL DEFENDUE.

(*Le Théâtre représente l'intérieur d'un fort ; le fond est fermé par un rempart ; une grille de fer laisse voir la mer dans le lointain. A la première coulisse, du côté droit de l'acteur, est une caserne ; de l'autre est une prison ; l'escalier qui conduit au rempart doit descendre sur la scène, à droite de l'acteur.*)

SCENE PREMIERE.

VIEUBRIQUET, SANSQUARTIER, *assis sur un banc* ; BATAILLE, *en sentinelle sur le rempart.*

VIEUBRIQUET, *se levant.*

J'aurais crû que notre nouvelle garnison serait arrivée plus matin, la ville est si près.

SANSQUARTIER, *se levant.*

Êtes-vous bien sûr qu'elle viendra aujourd'hui?

VIEUBRIQUET.

Cette lettre que j'ai reçue hier est précise ; écoute : (*Il lit.*) « Le secrétaire en chef du commandant Os-
» mon, à M. Vieubriquet, commandant de la citadelle
» des vieilles tours.

» Monsieur.

» Monsieur le commandant, craignant quelque tenta-
» tive d'évasion de la part des prisonniers, vous enverra
» demain sept soldats, pour les tenir dans le respect.
» Comme ce sont de jeunes militaires, il vous prie de les
» traiter avec douceur, de les laisser communiquer avec
» les prisonniers, et particulièrement avec son fils.

» J'ai l'honneur, etc. VICTOR.

C'est le neveu et le secrétaire du commandant.

SANSQUARTIER, *regardant la lettre.*

Il y a un post-scriptum.

VIEUBRIQUET.

Oui.... (*Il lit.*) « A compter du jour de leur arrivée, » vous leur ferez faire à tous, généralement à tous....

SANSQUARTIER, *l'interrompant.*

Généralement parlant.

VIEUBRIQUET.

Paix donc !..... (*Il lit.*) « Vous leur ferez faire généra- » lement à tous, vers les cinq heures du soir, une pa- » trouille sur le rivage de la mer ; ce sont les ordres pré- » cis du commandant. »

Cet ordre m'étonne ; mais je m'y conformerai, le premier devoir d'un inférieur... est d'obéir à son supérieur... Entends-tu ça, toi ?

SANSQUARTIER.

Oui, généralement parlant.

VIEUBRIQUET.

La caserne est prête ; la garnison peut arriver quand elle voudra ; six prisonniers, sept soldats, deux vétérans et moi, peste ! mon fort prend une tournure, qu'en dis-tu.... toi ?

SANSQUARTIER.

Ce que j'en dis ? je dis que oui.

VIEUBRIQUET.

Depuis cinq ans que M. Osmon m'a fait commandant, je lui ai demandé, tous les jours, des soldats pour le service et le décorum de cette citadelle, il me les a constamment refusés.

SANSQUARTIER.

Oui, mais comme il est bon, généralement parlant, il vient enfin de faire droit à votre demande.

VIEUBRIQUET.

C'est un bien brave homme que ce M. Osmon : selon moi, et selon tout le pays, c'est le meilleur père, le meilleur soldat, le meilleur vivant, enfin....

SANSQUARTIER.

Il est un peu sévère pour son fils.... le tenir enfermé dans ce fort pendant le carnaval !

VIEUBRIQUET.

Il a ses raisons.

SANSQUARTIER.

Il y a de l'amour sous jeu ; je ne suis pas bête et j'y vois clair, généralement parlant; j'ai bien vu à sa tristesse.... (*On entend dans le lointain un mélange confus d'instrumens et de voix.*)

VIEUBRIQUET.

Les entends-tu? ils ne sont pas tristes, ceux-là. Ils ont fait de la tour un salon de musique.

SANSQUARTIER.

Ça me rappelle notre régiment.

BATAILLE, *du rempart.*

Capitaine, des soldats s'avancent vers le fort.

VIEUBRIQUET.

Je suis au comble de la joie.... Sansquartier ; aux armes ! (*Sansquartier prend un fusil, et se place à droite.*)

AIR : *Ah ! le bel Oiseau vraiment.*

Place-toi là vitement ;

SANSQUARTIER.

Notre garnison arrive !

VIEUBRIQUET.

Place-toi là vitement.
Portez-arme, alignement.
J'aime du jeune Français,
La valeur, la gaîté vive :

BATAILLE.

Qu'ils ont de brillans mousquets !

VIEUBRIQUET.

Bataille, criez : qui vive ?

SANSQUARTIER et VIEUBRIQUET.

Ah ! que mon cœur est content !
Notre garnison arrive ;
Ah ! que mon cœur est content !
Gardons notre alignement.

VIEUBRIQUET, *à Bataille.*

Sont-ils près du fort ?

BATAILLE.

Ils sont arrêtés ; le caporal leur fait un discours.

VIEUBRIQUET.

C'est l'usage ; il leur recommande de se bien comporter.

BATAILLE.

Ils se remettent en marche, ils sont là. (*D'une voix grêlée.*) Qui vive ?

EMILIE, *en dehors.*

Soldats Français.

BATAILLE.

Capitaine, allez reconnaître.

VIEUBRIQUET.

C'est reconnu ; nous les attendons. (*Il ouvre la grille.*)

BATAILLE.

Entrez.

SCENE II.

Les Précédens, EMILIE, SOPHIE, ELISA, FELICIA, Trois autres Femmes, *déguisées comme elles en soldats, elles entrent sur l'air : ran-tan-plan etc., et s'arrêtent devant la caserne.*

VIEUBRIQUET.

AIR : *Ran-tan-plan, etc.*

Ran-tan-plan tire lire,
Je saurai les instruire,
Dans l'art du manœuvrement.
En plein-plan-ran-tan-plan, tire lire, en plan.

ÉMILIE.

Alte ! front ! alignement !

(*Les femmes exécutent ce commandement.*) *Emilie, à part.*

Comme nous allons rire ! 4

VIEUBRIQUET.

Ils sont jeunes, mais ce sont de beaux hommes.

SANSQUARTIER.

Il parait généralement parlant, qu'il n'y a pas long-tems qu'ils sont au service.

EMILIE, *à Vieubriquet.*

Capitaine, M. Osmon nous envoie pour....

VIEUBRIQUET, *l'interrompant.*

Je le sais ; soyez les bien venus.

ÉMILIE.

Brisez vos rangs....

VIEUBRIQUET.

Un instant, s'il vous plait, il faut que je vous lise la consigne du fort.... voici les principaux articles. (*Il tire une pancarte de sa poche.*)

SOPHIE, *à Emilie.*

Emilie, le cœur me bat.

ÉMILIE.

Du courage.

ÉLISA.

Et de la patience.

VIEUBRIQUET.

AIR : *Gai, gai.*

Paix là, messieurs, ne parlez pas,
Ceci vous intéresse,
La discipline des soldats,
Soutient les grands états.

Article premier :

Dans cette forteresse,
Les soldats ne pourront,
Amener leur maîtresse,
Sous peine de prison.

CHŒUR.

Paix, là, messieurs, etc.

VIEUBRIQUET.

Article deuxième.

Toute femme surprise,
Parmi la garnison,
Pour sa folle entreprise,
Sera mise en prison.

CHŒUR.

Paix là, messieurs, etc.

VIEUBRIQUET.

Article troisième.

Quiconque aura l'audace,
Sans ma permission,
De sortir de la place,
Sera mis en prison.

CHŒUR.

Paix, là, messieurs, etc.

VIEUBRIQUET.

C'est assez, reposez-vous.... exactitude, vigilance, et tout ira bien.

EMILIE, *aux soldats.*

Songez à vous conformer aux ordres qu'on vient de vous prescrire..... bas les armes!

VIEUBRIQUET.

Un moment.... un moment, peste! j'oubliais un article essentiel. (*Les femmes se sont approchées.*)

Article vingt :

Même air :

Les troupes arrivantes,
Sans scandale et sans bruit,
Des troupes précédentes,
Partageront le lit.

ÉLISA.

L'article est intéressant.

CHŒUR.

Paix là, messieurs, etc.

VIEUBRIQUET.

Allez poser vos bagages.

ELISA, *bas à Emilie.*

C'est charmant, le plaisir commence.

EMILIE, *bas à Sophie.*

J'aime mieux cette mascarade, que le bal le plus brillant.

SOPHIE, *bas à Emilie.*

Quand je verrai Henri, je dirai comme toi.

AIR : *Au Champ de Victoire.* (Avant-Postes.)

Comme le courage,
La gaîté doit à jamais,
Etre le partage
Des soldats Français.

LES FEMMES.

Comme le courage, etc.

VIEUBRIQUET, *tirant Emilie par le bras.*

Caporal, je veux vous parler.

ÉMILIE.

Je suis à vous. (*Elle ôte son sac qu'elle donne à Elisa, à part.*) Je crains ses questions.

SCENE III.

VIEUBRIQUET, ÉMILIE, BATAILLE.

VIEUBRIQUET.

Vous savez que j'ai dans mon fort six prisonniers d'importance, parmi lesquels est le fils de M. Osmon.

ÉMILIE.

Je le sais; voici même une lettre pour M. Henri.... elle est de son père.

VIEUBRIQUET.

Vous sentez l'honneur que cela me fait.

ÉMILIE.

Quelle est la cause de leur détention?

VIEUBRIQUET.

La cause !.... tout le monde la connaît.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Ces jeunes et jolis garçons,
La nuit en mascarades
Allaient de maisons en maisons,
Donner des sérénades.
Leurs langoureux charivaris
Favorisaient leurs flammes,
Car ils endormaient les maris,
Et réveillaient les femmes.

ÉMILIE.

Après.....

VIEUBRIQUET.

AIR : *V'là c'que c'est qu'd'aller aux bois.*

Les maris s'éveillent enfin,

EMILIE.

V'la c'que c'est que d' fair' du train.

VIEUBRIQUET.

Et voulant que ce bruit finisse,
Aux maris, propice,
Bientôt la police,
Ici les enferme un matin.

EMILIE.

V'la c'que c'est que d'faire du train.

VIEUBRIQUET.

Et monsieur le commandant prétend les y laisser le reste du carnaval.

ÉMILIE.

C'est un peu sévère.... son fils !

VIEUBRIQUET.

Son fils n'était pas du nombre des tapageurs..... c'est un garçon sage.... très-sage.... il a seulement menacé son père d'enlever une jeune personne avec laquelle on ne veut pas le marier.

ÉMILIE.

Voyez-vous çà.... ces femmes sont terribles pour les jeunes gens.

VIEUBRIQUET.

Concevez-vous cette extravagance !.... vouloir se marier à vingt ans !

ÉMILIE.

Il n'a pas tout-à-fait tort.

AIR : *du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Ce n'est qu'au printems de ses jours,
Qu'on doit s'unir à son amie,
Et c'est alors que les amours,
Viennent embellir notre vie.

L'hymenée est un champ de fleurs,
Moissonnons-le dans la jeunesse,
Mais laissons-y, bons moissonneurs,
De quoi glaner dans la vieillesse.

VIEUBRIQUET,

Je suis un peu de votre avis; cependant, par amitié pour son père, je sermonne M. Henri, cinq à six fois par jour... on m'a recommandé de vous laisser communiquer ensemble.... Peignez-lui les dangers du mariage.... tâchez de le convertir, cela me fera beaucoup d'honneur.

ÉMILIE.

Le malade est en bonnes mains..... je me charge de sa guérison.

VIEUBRIQUET.

Je vais le mettre en liberté.... dans le fort, afin que vous fassiez sa connaissance. (*Il va ouvrir la prison.*)

EMILIE, *à part.*

Quelle surprise pour mon cousin.... il ne me reconnaîtra pas; amusons-nous un peu.... quand il en sera tems, cette lettre de Victor lui apprendra tout.

SCENE IV.

Les Précédens, HENRI.

VIEUBRIQUET.

Sortez, M. Henri, voilà un brave militaire qui veut faire votre connaissance. (*Bas avec importance.*) J'espère que vous ne démentirez pas le portrait flatteur que j'ai fait de vous.

HENRI, *à part.*

Quel contretems..... j'écrivais à Sophie....

EMILIE, *saluant.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur....

HENRI, *saluant de côté.*

Enchanté, monsieur de..... (*A part.*) Un caporal!

VIEUBRIQUET, *à Emilie.*

Il est bien amoureux, car il est bien maussade.

EMILIE, *à Vieubriquet.*

Laissez faire, je vais lui donner une leçon de politesse. (*A Henri.*) On prétend que vous êtes amoureux.

HENRI.

Eh! bien!

ÉMILIE.

Vous avez tort.

HENRI.

Comment?

VIEUBRIQUET.

Très-tort.

ÉMILIE.

Oui, vous avez tort d'aimer..... comme vous faites....

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.* (Rien de trop.)

Du Français la gaîté charmante
Ne doit jamais quitter son cœur;
Elle doit, plus que lui, constante,
L'accompagner dans le malheur.
Que votre âme au chagrin résiste,
Sortez de votre abattement,
Souvenez-vous qu'un amant triste;
Devient toujours un triste amant.

HENRI.

C'est mon plaisir d'être triste.

EMILIE.

Vous êtes fou.

HENRI.

Vous m'insultez.

VIEUBRIQUET.

Ceci pourrait devenir sérieux... rentrez M. Henri.

EMILIE.

Ne craignez rien; mes conseils sont bons; il les reçoit avec plaisir.... Il va même m'en remercier.

HENRI.

Joindre l'ironie à l'insulte, vous m'en rendrez raison.

EMILIE.

AIR : *Que d'Etablissemens nouveaux.*

Oui, je vous en rendrai raison;
Mais vous me demanderez grâce.

HENRI.

O quel insigne fanfaron!

VIEUBRIQUET.

O quelle belliqueuse audace!

ÉMILIE.

Mon petit monsieur, ce cartel,
Peut compromettre votre gloire...
Car encore en fait de duel,
Je n'ai pas cedé la victoire.

HENRI.

Nous verrons.

VIEUBRIQUET.

C'est tout vu.... en prison.

EMILIE, *donnant une lettre à Henri.*

Tenez, monsieur l'obstiné, voilà une lettre de votre père, qui pourra vous rendre plus poli.... Lisez.... lisez donc. (*A Vieubriquet.*) Je suis sûr qu'il va se calmer.

HENRI, *après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

Que vois-je!.. ô monsieur le caporal excusez ma vivacité.....

VIEUBRIQUET.

Là..... ces réprimandes paternelles ont toujours un bon effet. (*A Henri.*) A la bonne heure, vous êtes raisonnable, je vous laisse ensemble. (*A part en sortant.*) Il se convertira. (*Il entre dans la caserne.*)

SCENE V.

HENRI, EMILIE, BATAILLE, *sur le rempart.*

HENRI, *lisant.*

« Ces jeunes soldats qui t'environnent, sont des demoi-
» selles de la ville, qui pour voir leurs frères renfermés
» avec toi, font une espiéglerie de mon invention... Sophie
» est du régiment. Ton ami VICTOR.

O ma cousine! aurais-je pu penser?

EMILIE.

Que nous ferions une telle imprudence, n'est-ce pas?

HENRI,

Imprudence!

AIR : *Du Petit Matelot.*

C'est une sublime entreprise.

ÉMILIE.

Digne des petites maisons.

HENRI.

Mais le carnaval, l'autorise,
En carnaval, point de Catons.

ÉMILIE.

Va, nous sommes dignes de blâmes,

HENRI.

Tous vos amis l'ignoreront,

EMILIE.

L'ignorer!

Sois assuré que sur sept femmes,
Il en est six qui parleront.

HENRI.

Pour toi, tu sauras te taire.

EMILIE.

Je n'en réponds pas.

HENRI.

Conduis-moi vers Sophie.

EMILIE.

Elle va venir : ce soir nous irons dans une cabane voisine reprendre nos habits féminins que nous avons dans nos sacs..... C'est Victor qui nous a fourni ces bagages et donné les premières notions militaires.

HENRI.

Et quels sont les guerriers qui composent ton escouade?

EMILIE.

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

Près de la folâtre Elisa,
Marche ta rêveuse Sophie,
Auprés de la prude Zélie,
Est l'espiégle Félicia,
Que suit la timide Augusta.
Enfin, Caroline, Julie,
Les plus jeunes de nos héros,
Riant espoir de la patrie,
Pour te conduire ton amie,
Le sac, le fusil sur le dos,
Sont mes compagnons de folie.

HENRI

Ce sont effectivement les sœurs de mes camarades d'infortune.

EMILIE.

C'est ce qui nous a déterminées....

HENRI.

Mais si mon père allait venir!

EMILIE.

Victor a tout prévu.... voici Sophie ; que ta joie ne nous trahisse pas.

SCENE VI.

Les Précédens, TOUTES LES FEMMES et VIEUBRIQUET, *sortant de la caserne.*

CHŒUR.

AIR : *La Loterie est la chance.*

Vive l'état militaire,
Il présente à nos désirs,
La gloire pendant la guerre,
Et dans la paix, les plaisirs.

SOPHIE.

Lorsqu'en quittant sa maîtresse,
Un guerrier vole aux combats,
Il doit triompher sans cesse,
L'amour fait les bons soldats.

CHŒUR.

Vive l'état militaire, etc.

ÉMILIE.

Amis, tous tant que nous sommes,
Nous n'avons que des succès,
Aussi nous sommes des hommes,
Comme on n'en verra jamais.

CHŒUR.

Vive l'état militaire etc.

ÉMILIE.

Camarades, voilà un de mes amis que je vous présente : il aime les militaires de votre façon.

ÉLISA.

Il n'est pas difficile.

HENRI.

Permettez que je vous embrasse à la ronde. (*il les embrasse.*)

VIEUBRIQUET.

J'aime cette cordialité ; elle sied aux Français. Eh ! corbleu, mon cher Henri, au lieu de vouloir vous marier, que ne vous faites-vous soldat ?

ÉMILIE.

C'est ce que je lui disais.

ÉLISA.

Il faut qu'il s'enrôle dans notre régiment.

VIEUBRIQUET.

C'est ce qu'il a de mieux à faire ; mais il est tems que

vous entriez en fonctions. Caporal, quel est le premier homme de votre escouade ?

SOPHIE.

C'est moi.

VIEUBRIQUET, *à Sophie.*

Prenez votre fusil ; et vous, caporal, allez relever la sentinelle du rempart.

SOPHIE, *à part.*

O ciel !

ELISA, *à part.*

Le tour est plaisant.

ÉMILIE, *à part.*

Voilà du nouveau. (*Les femmes rient entre elles.*)

HENRI, *à Vieubriquet.*

Songez qu'ils sont fatigués.

VIEUBRIQUET.

Oh ! bien oui, fatigués ; dans quel régiment connaît-on la fatigue en France ?

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

Pacificateurs, conquérants,
Humains autant que redoutables :
En tous pays, comme en tous tems,
Nos guerriers sont infatigables.
Marchant et les nuits et les jours,
Sans peine ils atteignent la gloire ;

ÉLISA.

Cela n'est pas surprenant.

Ces messieurs, voyagent toujours,
Sur les ailes de la victoire.

VIEUBRIQUET, *lui tapant sur l'épaule.*

Tu m'as l'air d'être bientôt caporal, toi. (*à Sophie.*) en faction.... (*aux autres.*) et vous, camarades, venez goûter mon vin. (*Emilie va mettre Sophie en faction.*)

ÉLISA.

Nous n'avons pas soif, capitaine.

VIEUBRIQUET.

Des militaires, refuser de boire.

AIR : *Aussitôt que la lumière,*

Le vin, eut toujours des charmes,
Pour le soldat valeureux,

Haime, en quittant ses armes,
Jeune tendron et vin vieux.
Partisan de la bouteille,
J'estime mieux nos guerriers ;
Lorsque du jus de la treille,
Ils arrosent leurs lauriers.

CHŒUR.

Partisan de la bouteille,
Il aime mieux nos guerriers ;
Lorsque du jus de la treille
Ils arrosent leurs lauriers.

HENRI, *à Emilie.*

Allez, je resterai avec Sophie.

EMILIE, *à Vieubriquet.*

Capitaine, nous acceptons.

ELISA, *à Vieubriquet.*

Est-il bon votre vin?

VIEUBRIQUET.

Vous m'en direz des nouvelles.

BATAILLE, *qui est descendu du rempart ; (à part.)*

Il ne vaut pas le diable.

VIEUBRIQUET.

Venez-vous, M. Henri?

HENRI.

Je ne bois pas, moi.

VIEUBRIQUET.

Tant pis pour vous. (*à la sentinelle*) Sentinelle, que le prisonnier ne monte pas sur le parapet. (*à part*) La grille est fermée, je puis être tranquille. Allons, camarades.

AIR : *Que la chansonnette.*

De Paris à Rome,
De Rome à Pekin,
C'est le vin
Qui du cœur de l'homme ;
Bannit le chagrin.

CHŒUR.

De Paris à Rome etc.

(*Ils sortent par le quatrième plan, à gauche du spectateur. Cette route est censée conduire à l'habitation de Vieubriquet et aux tours de la citadelle.*)

SCENE VII.

HENRI, SOPHIE, *sur le rempart.* SANSQUARTIER *sortant de la caserne, un vieux livre à la main.*

HENRI.

O ma Sophie ! (*Il apperçoit Sansquartier.*) Peste soit de l'importun !

SANSQUARTIER, *à lui-même.*

Les Quatre Fils Aimond, voilà un beau livre ! bien écrit, généralement parlant. (*Il s'assied sur un banc.*)

HENRI.

Il ne s'en ira pas.

SOPHIE.

ROMANCE.

Air nouveau.

Les murs élevés d'un vieux fort,
Renferment l'amant de Sophie ;
Un argus, qui jamais ne dort,
En écarte sa douce amie.
Enfin, sous un déguisement,
Elle a trompé sa vigilance,
Sophie est près de son amant,
Mais elle a fait une imprudence.

SANSQUARTIER, *à Sophie.*

Est-ce que c'est arrivé, camarade, ce que tu chantes-là?

SOPHIE.

Je t'en réponds.

Deuxième Couplet.

Elle voit cet amant chéri,
De bonheur elle est énivrée,
Du tendre et malheureux Henri,
Sophie est toujours adorée :
Elle l'aime bien tendrement,
Elle a gémi de son absence,
Pour revoir un si cher amant
On peut bien faire une imprudence.

SANSQUARTIER.

Savez-vous qu'il chante bien, généralement parlant.

HENRI.

Oui, sa voix est touchante. Je sais le dernier couplet de cette romance.

SANSQUARTIER.

Chantez-nous çà.

[illegible] *[illegible] à l'épaule de Sansquartier.*

[illegible]

[illegible] d'elle ;

[illegible]

[illegible] expression ! on

[illegible] ou sont les

[illegible]

[illegible] Le Diable

[illegible] bouteilles

[illegible] gene-

[illegible]

[illegible] *descend du*

[illegible]

[illegible] *[illegible]*

[illegible]

[illegible] *[illegible]*

[illegible]

[illegible] *maman, que je* [illegible]

[illegible] grand Dieu [illegible]

[illegible] soldat [illegible]

HENRI.

Pardonnez, c'est un ami que j'embrasse.

VIEUBRIQUET.

Non, point de pardon.
Vîte qu'on le mette en prison.

SOPHIE, *effrayée.*

En prison !

ÉLISA.

Nous voilà bien.

ÉMILIE.

L'étourdie !

HENRI.

Excusez... c'est moi...

VIEUBRIQUET.

En prison.

SOPHIE, *à Emilie.*

Que faire ?

EMILIE, *a Sophie.*

Obéis, nous te délivrerons.

VIEUBRIQUET.

En prison... m'entendez-vous ?...

HENRI, *à Sophie.*

Combien je suis fâché, mon ami, d'être la cause de ton malheur !

SOPHIE.

Je ne t'en veux pas, mais délivre-moi bientôt.

VIEUBRIQUET.

Allons donc. (*Il la pousse dans la prison. Aux femmes*) Autant vous en pend à l'oreille.

ÉMILIE.

Ceci n'est pas du tout plaisant.

OSMON, *dans la coulisse.*

Je vais remonter à cheval.

VIEUBRIQUET.

Quelqu'un nous arrive. (*il va vers la grille.*)

HENRI.

C'est la voix de mon père !

LES FEMMES *effrayées.*

Le commandant (*Elles rentrent précipitamment dans la caserne.*)

ÉMILIE.

Mon oncle ! haie, haie, haie ! Maudit Victor.

VIEUBRIQUET.

Aux armes !

SCENE IX.

EMILIE, HENRI, VIEUBRIQUET, BATAILLE, SANSQUARTIER, OSMON, VICTOR, *paraissant à la grille du fond.*

OSMON.

AIR *de la Walse du Pauvre Diable.*

Le réglement veut qu'une sentinelle,
Sur ce rempart demeure en faction.

VIEUBRIQUET.

Voila pourquoi la vedette infidelle,
Vient de passer du rempart en prison.

OSMON.

Viens nous ouvrir.

VIEUBRIQUET.

Un instant, je vous prie...

(*Allant vers la caserne.*)

Venez, soldats, accourez à ma voix.

OSMON.

Laisse, mon cher, cette cérémonie.

VIEUBRIQUET.

Non pas : je sais tout ce que je vous dois.

OSMON, *à part.*

En carnaval on entend raillerie,
En d'autres tems, je saurais leur parler,
Je suis instruit de leur espièglerie,
D'un nouveau tour je veux les regaler.

VICTOR, *à part.*

En carnaval on entend raillerie,
En d'autres tems, il saurait leur parler ;
Il est instruit de leur espieglerie ;
D'un nouveau tour, il veut les régaler.

Ensemble.

VIEUBRIQUET, *aux femmes qui sont dans la caserne.*

Soldats ceci passe la raillerie,
Venez de suite, ou j'irai vous parler ;
Si vous voulez faire une espièglerie
De la prison on peut vous régaler.

SANSQUARTIER, BATAILLE.

Vraiment, ceci passe la raillerie,
Le commandant saura bien leur parler ;
Pour les punir de leur espièglerie,
De [illegible] les régaler.

Ensemble.

EMILIE, *à part.*

Mon oncle, hélas ! n'entend pas raillerie,
Et nous allons trouver à qui parler ;
Sans doute instruit de notre espièglerie.
D'un beau sermon il vient nous régaler.

HENRI, *à part.*

Mon père, hélas ! etc.

ENSEMBLE.

En carnaval on entend raillerie, etc.

OSMON, *impatienté.*

Me laisseras-tu tout le jour à la porte ?

VIEUBRIQUET.

Commandant, je veux vous rendre les honneurs qui vous sont dus ; j'aimerais mieux ne vous ouvrir jamais, que d'y manquer.

OSMON, *a Emilie.*

Caporal, appellez donc vos soldats.

EMILIE, *à Henri.*

Il se méprend, ô bonheur. (*appelant.*) Hola, camarades.

VIEUBRIQUET.

Je les mettrai en prison pour six mois.

EMILIE, *aux femmes qui entrent.*

Il ne sait rien.

SCENE X.

Les Précédens ; toutes les Femmes.

VIEUBRIQUET.

Placez-vous là... Portez arme... Comme c'est maladroit. (*Il va ouvrir la porte au Commandant, qui passe devant les femmes qui baissent la tête.*)

OSMON, *malignement.*

La tête haute, soldats.

VICTOR, *bas aux femmes, en passant après Osmon.*

Ne vous déconcertez pas, je lui ai fait un conte. (*à Henri.*) Bonjour Henri.

HENRI.

Bon jour. (*à part.*) Mon père ne les reconnaît pas....

OSMON.

Soldats, je suis charmé que vous ayez prévenu mes ordres.

VIEUBRIQUET.

Je ferai observer à monsieur le commandant qu'il ne me reste pas un prisonnier.

OSMON.

Il te reste des soldats, tu peux en faire. Ouvre-nous ; venez, mon fils. Mes braves, je me repose sur vous, plus encore que sur la nouvelle garnison, pour défendre cette forteresse, en cas d'attaque. Adieu.

HENRI.

AIR : *Ah quel beau jour ! ah quel plaisir !*

C'est le moment d'être contens,
Puisque nous sortons d'esclavage :
Si l'oiseau chante en cage,
Il chante bien mieux dans les champs.

CHŒUR DE PRISONNIERS.

C'est le moment, etc,

Vieubriquet ouvre la grille et la referme, quand les prisonniers, Osmon et Victor sont sortis.

SCENE XIII.

VIEUBRIQUET, SANSQUARTIER, BATAILLE.

VIEUBRIQUET.

Ah ! on m'enlève mes prisonniers ; à la première faute, je mets toute la garnison en prison.

BATAILLE.

Capitaine, je vais me remettre en vedette.

VIEUBRIQUET.

Va, et sois attentif ; que la frégate barbaresque ne te sorte pas de la tête. (*Bataille remonte sur le rempart.*)

SCENE XIV.

VIEUBRIQUET, SANSQUARTIER, BATAILLE, *sur le rempart*, Les Femmes, *sortant de la caserne.*

EMILIE, *aux femmes, après avoir regardé.*

AIR : *J'ai vu Magdelinette.*

Venez, que toute peur s'oublie,
Il est parti, l'excellent tour !

VIEUBRIQUET.

Approchez, il me prend envie
De vous enfermer dans la tour.

EMILIE.

Pourquoi cette rigueur nouvelle,
Qu'avons-nous fait ?

VIEUBRIQUET.

Tristes guerriers,
C'est pour vous donner plus de zèle,
Et remplacer mes prisonniers.

LES FEMMES, *à part.*

Ils ont quitté la forteresse ;
Henri nous abandonne ainsi !
Ah ! malgré toute notre adresse,
Comment sortirons-nous d'ici ?

VIEUBRIQUET.

Crainte que l'ennemi se hâte
De surprendre la garnison,
Pour appercevoir la frégate,
Je vais monter sur le donjon.

Il tire de sa poche sa lunette, et sort avec Sansquartier.

LES FEMMES.

Ils ont quitté la forteresse, etc.

SCENE XV.

LES FEMMES, *sur le devant de la scène ; elles se regardent sans parler ;* BATAILLE, *en sentinelle sur le rempart.*

EMILIE, *rompant le silence.*

AIR : *Du Méléagre Champenois.*

Quoi ! je vous vois changer de visage,
Vous commencez toutes à vous troubler ;
Rassurez-vous, reprenez courage,
Sous cet habit on ne doit pas trembler.

ELISA.

Des prisonniers, le départ nous effraye.

EMILIE.

Je ne vois là rien qui puisse effrayer.

ELISA

Cette aventure est bien loin d'être gaie.

EMILIE.

Voilà pourquoi nous devons l'égayer.
Rire de tout, voilà le plus sage,

De ce revers sachons faire un plaisir ;
En vrais Français, montrons du courage,
Si nous tremblons on va tout découvrir.

TOUTES.

Rire de tout, etc.

ÉLISA.

Je ne conçois rien à la méprise de ton oncle.

ÉMILIE.

Victor est si adroit.

ÉLISA.

Comment sortir de ces lieux, avec tous les honneurs de la guerre ?

ÉMILIE.

Tenons conseil, je préside; donnez vos avis.

ÉLISA.

AIR : *Çà n'se peut pas.*

Pour sortir de la forteresse,
Il faut, les armes à la main,
Dédaignant la ruse et l'adresse,
S'ouvrir un glorieux chemin.
Nous sortirons, la chose est claire,
Qui pourrait arrêter nos pas ?
Il faut montrer du caractère.

EMILIE.

Çà n'se peut pas. (*bis*)

Quand par une imprudence de plus, nous parviendrions à nous échapper, Sophie resterait et payerait pour toutes.

LES FEMMES.

Elle a raison.

FELICIA.

Ne faites donc pas tant les fières,
De trembler il nous est permis ;
On nous a parlé de corsaires :
Ces messieurs ne sont pas polis.
Pour le sexe ils sont redoutables,
Fuyons pour sortir d'embarras.
Une fois soyons raisonnables.

EMILIE.

Çà n'se peut pas. (*bis*)

ÉLISA.

Que faire en cette circonstance ?
Si nous allions tout découvrir !
Ce serait au moins, je le pense,
Le meilleur moyen de sortir.

Oui, dévoilons tout le mystère :
Cessons, cessons d'être soldats ;
Jusqu'à demain faut-il se taire ?

EMILIE.

Ça n' se peut pas. (*bis*)

Mon avis, est que nous attendions que Henri et Victor viennent nous délivrer ; comptons sur leur adresse.

ELISA, *aux femmes.*

Êtes-vous de cet avis ?

TOUTES.

Oui, oui.

ÉLISA.

Eh ! bien, occuppons-nous de Sophie.

ÉMILIE.

Voyons si elle pourra nous entendre. (*Elles s'avancent vers la porte de la prison.*) Sophie !... Sophie !...

SOPHIE, *de la prison.*

Ah ! c'est toi ma cousine !... je meurs d'ennui.

ELISA.

Et nous de peur.

SCENE XVI.

Les Précédens, VIEUBRIQUET.

VIEUBRIQUET, *une lunette d'approcae à la main.*

Je n'ai apperçu ni frégate, ni corsaires ; le commandant se sera trompé. (*Aux femmes.*) Préparez-vous à faire l'exercice.

SOPHIE, *de sa prison.*

Emilie !

VIEUBRIQUET.

Tiens, que chante-t-il donc avec son Emilie ?

ELISA.

C'est sans doute le nom de sa maîtresse.

VIEUBRIQUET.

Encore un amoureux !...

ÉMILIE.

Pourquoi pas ? il y a tant d'analogie, entre l'amour et un soldat français.

AIR : *Du vaud. d'Arlequin muscard.*

En Français, l'Amour fait la guerre,
Il livre, en chantant, le combat,
Et quelque soit son adversaire,
Il marche, il l'attaque, il le bat.
Tout l'univers est sa conquête,
Il court de succès en succès :
Mais quand l'Amour bat en retraite,
Ce n'est plus un soldat Français.!

LES FEMMES.

Oui, quand l'Amour bat en retraite,
Ce n'est plus un soldat Français.

VIEUBRIQUET.

C'est vrai.

SOPHIE, *de sa prison.*

Élisa ! Émilie ! Félicia !....

VIEUBRIQUET.

Oh ! oh !....

LES FEMMES.

Il est fou, il est fou.

VIEUBRIQUET.

AIR : *De la Fanfare.*

Tantôt il fallait me dire,
Qu'il avoit perdu l'esprit.

ÉLISA.

Le jeune homme est en délire.

ÉMILIE, *à part.*

Il sait pourtant ce qu'il dit.

ELISA, *à Vieubriquet.*

L'amour trouble sa cervelle,
Et comme il la trouble à tous !
Monsieur, votre citadelle,
Est un hopital de fous.

VIEUBRIQUET.

Ah ! vous êtes fous ! eh bien, je vous enfermerai.. Mais prenez vos armes, nous allons manœuvrer.

EMILIE.

Nouvel embarras....

ELISA.

Il va nous reconnaître à notre maladresse.

VIEUBRIQUET.

Prenez-donc vos armes ! (*Elles prennent leurs fusils.*) A vos rangs. (*Elles se placent.*) Portez-armes ! (*Elles exécutent le commandement.*) Soldats, l'art militaire....

BATAILLE, *du rempart.*

Capitaine, on apporte une dépêche.

VIEUBRIQUET.

Une dépêche !.... voyons. (*Il va vers la grille ; un courrier lui donne une lettre à travers la grille et se retire.*)

VIEUBRIQUET.

Elle est du commandant.

EMILIE, *aux femmes.*

Ceci nous regarde, sans doute.

VIEUBRIQUET, *après avoir lu.*

Sans quartier ! Bataille ! mes amis, réjouissez-vous ; écoutez ce que m'écrit le commandant.... mais avant tout, il faut que je délivre le prisonnier, il doit prendre part à notre gloire.

ELISA.

Bon !

ÉMILIE.

Qu'est-ce donc qu'on lui écrit ?

VIEUBRIQUET, *ouvrant la prison*

Sortez.... sortez.... je vous pardonne.

SOPHIE.

Ah ! je respire !

VIEUBRIQUET.

Silence..... le commandant m'apprend que le corsaire barbaresque à mouillé près de ces lieux, et il ajoute : (*il lit.*)

AIR : *de Catinat.*

« Prends bien garde à ton fort, mon cher, je te préviens
» Qu'il risque d'être pris par les Algériens.
» En cette occasion, il faut vaincre ou mourir :
» Fais battre tes soldats jusqu'au dernier soupir. »

(*Les femmes poussent un cri, en laissant tomber leurs armes.*)

VIEUBRIQUET.

Ce cri est le présage de la victoire !

AIR : *Du pas redoublé.*

Amis, en allant aux combats,
Nous allons à la gloire,
Un soldat français ne doit pas
Douter de la victoire ;
L'ennemi, près de ces créneaux,
Trouvera sa défaite.

EMILIE, *aux femmes.*

Laissons-les se battre en héros,
Et battons en retraite.

(*Elles s'enfuyent dans la caserne, et en ferment la porte.*)

VIEUBRIQUET.

Eh ! bien ! est-ce pour badiner...

SANSQUARTIER.

Non, c'est pour se cacher.

BATAILLE, *du rempart.*

Les voilà ! les voilà !...

VIEUBRIQUET.

Soldats, soldats, aux armes !

SANSQUARTIER.

Oui, ils se bouchent les oreilles pour ne pas entendre les coups de fusil.

VIEUBRIQUET.

C'est égal, nous n'en vaincrons pas moins. Sansquartier, combien nous reste-t-il de poudre dans l'arsenal ?

SANSQUARTIER.

Mais environ.... trois onces.

VIEUBRIQUET.

Et de plomb ?

SANSQUARTIER.

Pas de quoi rincer une bouteille.

VIEUBRIQUET.

Eh ! bien ! nous combattrons à l'arme blanche.

BATAILLE, *du rempart.*

Mon fusil est sans bayonnette.

SANSQUARTIER.

Mon sabre n'a point de lame, mais c'est égal.

BATAILLE.

Qui vive ? (*Un coup de fusil part de la coulisse.*)

VIEUBRIQUET.

On tire sur toi ?...

BATAILLE.

Oui, mon capitaine, mais on me manque. (*Plusieurs coups de fusil en dehors.*)

VIEUBRIQUET.

Replie-toi sur nous. (*Bataille descend du rempart.*)

SANSQUARTIER.

Généralement parlant, je ne vois pas trop comment la bataille se terminera. (*Marche militaire.*)

SCENE XVII.

Les Précédens, OSMON, VICTOR; Les Prisonniers, *déguisés en Turcs; ils paraissent à la grille, et portent des échelles.*

OSMON.

Ouvrez!

VIEUBRIQUET, BATAILLE, SANSQUARTIER.

Non.

OSMON.

Vous connaissez notre rigueur.

VIEUBRIQUET, BATAILLE, SANSQUARTIER.

Oui.

OSMON.

Rendez-vous.

VIEUBRIQUET, BATAILLE, SANSQUARTIER.

Non.

OSMON.

Par Mahomet! mes amis, à l'assaut. (*Ils escaladent les remparts.*)

BATAILLE.

Ils sont vaillants, messieurs les corsaires, ils prennent d'assaut les forts qu'on ne défend pas.

VIEUBRIQUET.

Sansquartier, aide-moi à tirer mon épée.

OSMON, VICTOR et LES PRISONNIERS, *descendant.*

AIR : *De la Caravanne.*

La victoire est à nous,
Répandons le carnage,
Et qu'un heureux pillage
Nous enrichisse tous.

OSMON.

Vous êtes nos prisonniers.

VIEUBRIQUET.

Pas encore. (*Il se met en garde.*)

OSMON, *ôtant sa moustache et la remettant de suite, à Vieubriquet.*

Arrête, mon brave, regarde....

VIEUBRIQUET, *étonné.*

Osmon!

OSMON, *bas.*

Silence!

SANSQUARTIER, *à Bataille.*

Je crois qu'il a peur.

BATAILLE.

Impossible.

VIEUBRIQUET, *rangainant son épée.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire !

VICTOR.

N'êtes-vous que trois dans cette citadelle.

SANSQUARTIER.

AIR : *Du Curé de Pomponne.*

Nous avons une garnison,
Qui pouvait se défendre,
Et c'est sa lâche trahison
Qui nous force à nous rendre.
Sans cet événement fatal,
Croyez, gens de mérite,
Qu'on eût, en carnaval,
Par un bal,
Fêté votre visite.

SANSQUARTIER, BATAILLE.

On eut, en carnaval, etc.

OSMON.

Même air.

Dans ce moment, pour vous fatal,
Quelle est votre folie ?
Vous parlez de donner le bal,
Regardez, je vous prie !
Pas un canon, pour repousser
Notre ardeur héroïque ;
Ah ! pour faire danser,
Walser,
Il faut de la musique.

LES PRISONNIERS.

Ah ! pour faire danser, etc.

VICTOR.

Où est cette vaillante garnison ?

BATAILLE.

Elle est cachée.

HENRI.

Où donc ?

BATAILLE, *montrant la caserne.*

Là.

VICTOR.

Nous l'emmènerons prisonnière à Alger. (*Ils vont tous à la porte de la caserne.*)

SANSQUARTIER.

Généralement parlant, c'est plutôt fait pour garder un sérail qu'une forteresse.

OSMON.

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

Ouvrez, ouvrez bien vîte,
Soldats, rendez-vous tous :
Si nous forçons ce gîte,
Craignez notre courroux.

BATAILLE ET SANSQUARTIER, *à part.*

Si, bien loin de se rendre,
En ce fatal moment,
Ils allaient se défendre,
Le tour serait charmant.

CHŒUR.

Ouvrez, ouvrez bien vîte,
Soldats, rendez-vous tous,
Abandonnez ce gîte :
Oui, sortez vîte,
Craignez notre courroux.

SCENE XVIII.

Les Précédens, LES FEMMES, *dans leurs costumes ordinaires, sortant, la tête baissée, de la caserne.*

TOUS, *excepté les femmes.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quelle est cette garnison là,
la la.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Les beaux défenseurs que voilà,
la la.

LES FEMMES:

AIR : *du Vaud. de la belle Marie.*

Entends nos voix plaintives ;
Ciel ! viens nous secourir,
Si nous sommes captives,
Qu'allons-nous devenir !

OSMON.

Ne craignez point notre furie,
Votre sort deviendra charmant,
Nous allons vous vendre en Turquie,
Pour le sérail du grand Sultan.

LES FEMMES.

Entends nos voix plaintives etc.

OSMON.

Par Mahomet! l'affaire est excellente!

VICTOR.

Hâtons-nous de nous rembarquer.

TOUS.

Partons!

SOPHIE.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Daignez écouter nos prières,
Rendez-nous à la liberté.

OSMON.

Quoi ! vous pensez que des corsaires ;
Ont de la générosité !

SOPHIE.

Renvoyez-nous dans nos familles,
A genoux, nous vous en prions.

(*Elles se mettent à genoux.*)

HENRI.

Non, non, vous êtes trop gentilles.

SOPHIE, *se relevant et faisant la révérence.*

Ah ! messieurs, vous êtes trop bons.

TOUTES, *de même.*

Ah ! messieurs, vous êtes trop bons.

VICTOR, *à Osmon.*

Pour éviter toute discussion, capitaine, faites le partage.

OSMON.

Arrangez-vous....

HENRI, *allant à Sophie.*

AIR : *De la Sauteuse.*

Moi, je fais le choix,
De ce gentil petit corsage.

VICTOR. *à Emilie.*

Ce joli minois.
M'a déja rangé sous ses lois.

UN PRISONNIER, *à Elisa.*

Ces yeux si fripons,
Doivent devenir mon partage.

UN AUTRE, *à Félicia.*

Pour moi, compagnons,
Je suis fou de ces pieds mignons.

TOUS *les autres en prenant une Femme.*

Choisissons gaîment
Et surtout point de jalousie,
Chacune a vraiment,
Quelque chose de séduisant.

LES FEMMES.

Nous avons eu tort,
De faire pareille folie;
Quel funeste sort,
Nous a conduites dans ce fort!

OSMON.

Quoi! mesdames, seriez-vous fâchées de nous suivre?... ne trouvez-vous pas les Turcs aimables?

VICTOR.

Elles nous aimeront.

LES FEMMES.

Jamais.

OSMON.

Il ne faut jurer de rien. Sont-ce nos moustaches qui vous font peur?... (*Ils ôtent leurs moustaches.*) Regardez-nous. (*Les femmes tournent la tête et les reconnaissent.*)

SOPHIE.

Henri!

EMILIE.

Victor!

LES AUTRES FEMMES.

Mon frère!

VIEUBRIQUET.

Tous mes prisonniers!....

SANSQUARTIER.

Généralement parlant.

BATAILLE.

Le commandant est de la partie.

EMILIE, *à Victor.*

Ah! méchant! tu nous a trahies!

VICTOR.

A peine étiez-vous sorties de la ville, que mon oncle m'a communiqué le dessein qu'il avait pris de ne plus s'opposer au bonheur de Henri, et j'ai cru devoir lui tout découvrir.

OSMON, *aux femmes.*

J'ai blâmé Victor de l'imprudence qu'il vous faisait faire et j'ai voulu vous donner une leçon.

SOPHIE.

Ah! monsieur, vous consentez donc....

OSMON, *les unissant.*

Voilà ma réponse.... soyez heureux.

SOPHIE.

Cher Henri !

EMILIE.

Quelle peur vous nous avez fait !

ELISA.

Je me croyais déjà sultane.

SANSQUARTIER.

Nous n'avons pas eu peur, nous.

OSMON.

Je vous connais, mes braves. (*A Vieubriquet en lui tendant la main.*) J'espère, mon ami, que tu ne m'en veux pas.

VAUDEVILLE.

EMILIE.

AIR : *du Vaud. de la Famille des Innocens.*

Vive, vive le carnavel,
C'est la saison où la folie,
Des plaisirs donne le signal,
Vive, vive le carnaval.

OSMON.

Quittez la prison pour le bal ;
Riant de votre étourderie,
J'accorde un pardon général ;
Tout est permis en carnaval.

VIEUBRIQUET.

Tandis que vous serez au bal
Si votre cave est dégarnie,
Direz-vous : ce n'est pas un mal,
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Vive, vive le carnaval ; etc.

VICTOR.

Qu'un autre amasse du métal ;
Je n'aime pas l'économie ;
Si je suis plus que libéral ;
Tout est permis en carnaval.

VIEUBRIQUET,

Par quelque fripon déloyal,
Votre bourse vous est ravie,
Mais vous n'y trouvez point de mal ;
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Vive, vive le carnaval etc.

HENRI.

L'hymen est un banquet fatal,
Dit-on, avec femme jolie ;
Moi, je veux tater du régal ;
Tout est permis en carnaval.

VIEUBRIQUET.

Un galant, d'un air amical,
Vient se mettre de la partie,
Mais vous n'y trouvez point de mal ;
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Vive, vive le carnaval etc.

ÉLISA.

Les maris sont en général,
Très-enclins à la jalousie,
Excusons ce tort marital ;
Tout est permis en carnaval.

VIEUBRIQUET.

Pour garder l'honneur conjugal,
On vous enferme, on vous épie,
Mais vous n'y trouvez point de mal ;
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Vive, vive le carnaval ; etc.

SANSQUARTIER.

A sa femme le gros Cornal
Reprochait une perfidie ;
Elle dit d'un ton jovial,
Tout est permis en carnaval.

VIEUBRIQUET.

L'époux, dans un transport brutal,
Tapa d'une main dégourdie,
Mais cela ne fait point de mal ;
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Vive, vive le carnaval, etc.

SOPHIE, *au Public.*

Pour le public impartial,
Dans ce tems un auteur s'oublie ;
S'il fait un ouvrage banal ;
Tout est permis en carnaval.

ÉMILIE, *a Sophie.*

Si l'ouvrage est original,
Et que le public le renie,
Direz-vous, ce n'est point un mal ;
Tout est permis en carnaval.

SOPHIE, *au Public.*

Qu'un bravo donne le signal,
Accueillez notre espièglerie,
Faites un tapage infernal,
Tout est permis en carnaval.

CHŒUR.

Qu'un bravo donne le signal, etc.

FIN.

PIECES DE THEATRE

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Anaximandre, ou le Sacrifice aux Grâces, comédie en un acte, en vers, de M. Andrieux, nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur, seule conforme à la représentation du Théâtre Français.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'avoine, vaudeville nouv. de MM. Dieulafoy et Gersin.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville nouveau de MM. Moreau, Francis et Désaugiers.

Bérenger, ou l'Anneau de Mariage, vaudeville nouveau en un acte (*à trois acteurs*) de MM. Lafortelle et Victor.

La Comédie chez l'Epicier, ou le Manuscrit retrouvé, vaudeville nouveau de MM. Désaugiers et Gentil.

Clara ou le Malheur et la Conscience, mélodrame nouveau, en trois actes, tiré du roman du Siège de la Rochelle, de Madame de Genlis, par M. Hubert.

Cosme de Médicis, mélodrame nouveau, en trois actes, de Madame Barthélemy Hadot et M. René Perin.

Chambre à louer, comédie nouvelle, en un acte, en prose de M. Varez. (*à cinq acteurs.*)

Les Deux n'en font qu'un, vaudeville.

Les Ecriteaux, ou René Lesage à la Foire Saint-Germain, vaudeville nouveau en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'étourderie, ou Comment sortira-t-il de là ? vaudeville nouveau de M. Radet.

Les Femmes soldats, ou la Forteresse mal défendue, folie-vaudeville nouv. en un acte, de MM. Marie Theaulon et Aarmand d'Artois.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, vaudeville nouveau, (*à deux acteurs*,) de MM. Theaulon et d'Artois.

Gallet, ou le Chansonnier Droguiste, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Moreau et Francis.

Gentil Bernard, vaudeville en un acte, de MM. le Prévôt-D'iray et Philippon-la-Madelaine.

Gessner, vaudeville en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade, vaudeville de M. Dupaty.

Le Mariage dans une Rose, vaudeville nouveau en un acte. (*à trois acteurs.*)

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudeville en un acte de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Métempsycose, vaudeville nouv. en un acte.

Les Mystères d'Udolphe, ou le Testament, drame en 5 acte, de M. Lamartelière.

La Parisienne, à Madrid, vaudeville nouveau, en un acte de M. Maurice.

Poisson chez Colbert, vaudeville nouveau en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.

Le Rêve, ou la Colonne de Rosback, vaudeville nouveau de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Salon rue du Coq, vaudeville nouveau de MM. De Rougemont et D***.

Six mois d'Absence, ou à deux de jeu, vaudeville nouveau en un acte (*à quatre acteurs*) de M. De Rougemont.

La Tragédie au Vaudeville, folie-vaudeville.

La Tragédie de Maître André, perruquier.

Les trois Espiègles, ou les Arts et la Folie, com. en trois actes, de M. Lamartelière.

La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Dieulafoy et Gersin.

Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Desfontaines et Henri Dupin.

HECTOR,

OU

LE VALET DE CARREAU,

JEU DE CARTES EN CINQ PARTIES,

Par MM. DESAUGIERS, DE ROUGEMONT et GENTIL,

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le samedi 25 février 1809.

PRIX : 30 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1809.

PERSONNAGES.

GRECS.

AGAMEMNON, roi de trèfle,	*M. Edouard.*
HÉLAS, roi de pique,	*M. Chapelle.*
TRANQUILLE, valet de pique,	*M. Guénée.*
PATRAQUE, valet de trèfle,	*M. Joly.*
HALÈNE, dame de pique,	*Mlle. Bodin.*
ARGINE, dame de trefle,	*Mlle. Rosalie.*
L'As de pique,	*M. Hyraut.*
L'As de trèfle,	*M. Carle.*
Autres basses cartes de pique et de trèfle, formant les soldats grecs.	
MELPOMÈNE,	*Mlle. Arsenne.*

TROYENS.

Le Père d'Andromaque, roi de cœur,	*M. Thériot.*
Priam, roi de carreau,	*M. Lenoble.*
Hecube, dame de cœur,	*Mlle. Lenoble.*
Andromaque, dame de carreau,	*Mlle. Rivière.*
Hector, valet de carreau,	*M. Laporte.*
Soupiris, valet de cœur,	*M. Deveste.*
L'As de cœur.	
Autres basses cartes rouges formant les soldats Troyens.	
Dix enfans d'Halène et Soupiris.	
Un machiniste,	*M. Carle.*

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

HECTOR

OU

LE VALET DE CARREAU.

ACTE I.

Le théâtre représente, un camp, à gauche une tour, à droite une tente ouverte, où l'on voit Tranquille endormi, dans le fond un poteau avec l'inscription : Quand des Graicq.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLAS, L'AS DE PIQUE.

HÉLAS, *sur la tour.*

L'AS DE PIQUE.

Hé bien, seigneur Hélas, ne voyez-vous rien venir?

HÉLAS.

Rien, mon cher Mic-mac, ah! ma femme, notre femme!.... quel tour vous m'avez joué!.....

L'AS DE PIQUE.

Quel est donc le téméraire qui a osé l'emporter?.... car enfin vous êtes roi sans que ça paraisse.

HÉLAS.

Air : *L'avez-vous*, etc.

Celui par qui je fus vaincu
Est un petit jeune homme
Bien suffisant, bien convaincu
Qu'il a partout la pomme,
C'est un galant bien amoureux
Bien langoureux
Bien doucereux,

Je n'ai pu d'un œil sec,
Voir les maux du pays grec,
Et ce matin j'envoye
L'ami Patraque à Troye,
De pleins pouvoirs pourvu
Offrir la paix ; pourvu
Que l'on rende en ce jour
Hélène à votre amour.

TOUS.

Ah ! pour nous quelle joie
Si les guerriers de Troye,
Faisaient la paix avec
Les soldats du pays grec.

HÉLAS.

Cher Agamemnon, croyez-vous que Soupiris me la rende.

AGAMEMNON.

Pourquoi pas, voilà dix ans qu'il l'a.

HÉLAS.

N'est-il pas affreux de garder pendant dix ans une femme qui n'est pas à nous.

AGAMEMNON.

Ecoutez donc, je ne puis pas trop le blâmer.

Air : *Le cœur de mon Annette.*

Lorsque votre coquette
Cédait à Soupiris,
N'ai-je pas en cachette
Enlevé Briséis,
Eh ! mais oui-dà,
Je ne peux pas trouver grand mal à çà.

HÉLAS.

Rappellez-vous les suites de ce petit coup d'autorité.

A défendre la Grèce,
Tranquille renonça,
Et grâce à sa paresse
Le Troyen nous rossa
Eh ! mais oui dà,
Je ne puis pas trouver grand bien à çà.

AGAMEMNON.

Vos reproches me touchent. Allez remercier Patraque du voyage qu'il veut bien faire pour vous.

HÉLAS.

En ce cas, je vais écrire deux mots à notre femme dont Patraque voudra bien se charger. (*Il rentre dans sa tente*).

(*Patraque arrive*).

SCÈNE IV.

Les mêmes, PATRAQUE, VALET DE TREFLE.

PATRAQUE.

Air : *De la p'tite poste de Paris.*

Me voilà prêt, je suis frisé,
Je suis botté, je suis rasé,
Je pars muni de vos paquets
Chercher Halène avec la paix
Si de Priam je les obtiens,
Je fais un saut et je reviens.

AGAMEMNON.

Ah çà! te voilà chargé d'une mission délicate; je t'ai donné carte blanche, n'agis pas en imbécille.

PATRAQUE.

Seigneur, je vous représenterai.

AGAMEMNON.

Veille également sur les deux objets que je te confie.

PATRAQUE.

Je serai à tout, par-tout.

AGAMEMNON.

Avant tout, sois honnête.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

N'épargne pas les complimens
Près des Troyens ils font fortune
Prône tous leurs exploits brillans,
Et celà plutôt dix fois qu'une
Dût-on sur toi lever le bras,
Dût-on te traiter comme un nègre,
Songe bien qu'on n'attrappe pas
Les mouches avec du vinaigre.

PATRAQUE.

Je serai tout sucre et tout miel.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Afin que cette affaire
Finisse à votre gré,
Tout ce qu'il faudra faire
Seigneur, je le ferai,
Mais entre nous, je tremble
D'en être pour mes frais,
Comment avoir ensemble
Une femme et la paix.

AGAMEMNON.

Voilà le paquet qui contient vos pouvoirs et vos dépêches.

HÉLAS, *sortant de sa tente.*

Voici le billet que je vous prie de remettre à ma femme. (*Il lui donne une très-grande lettre*).

PATRAQUE.

Mais si Soupiris s'opposait à mon message?....

HÉLAS.

Je m'en lave les mains.

PATRAQUE.

Il sera remis en main propre.

(*Il va pour sortir.*)

AGAMEMNON.

Un instant, je pense à une chose.

(*Patraque s'arrête*).

AGAMEMNON.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Comme plus d'un grec s'égare,
Lorsqu'il ne connaît pas bien
La rivière qui sépare
Notre camp du camp troyen.
(*A un garde*).
Vous, de peur qu'il ne s'écarte
Dirigez son battelet,

PATRAQUE.

Seigneur je connais ma carte,
Je suis bien votre valet.
(*Il sort*).

AGAMEMNON, *à Hélas.*

Vous avez votre lunette, suivons de l'œil tant que cela pourra s'étendre.

HÉLAS.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Amour, rends la perfide
A ce cœur trop épris,
Fais qu'elle se décide
A quitter Soupiris
Hélas à l'infidelle,
Veut pardonner,
Comment vivre sans elle!
(*à Tous.*)
Allons dîner.

CHŒUR:

Hélas à l'infidelle, etc.

(*Ils sortent, le théâtre change*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement du Palais de Priam. On voit inscrit sur la porte du fond, ces mots en gros caractères : Palais de Priam, roi de Troyes.

SCÈNE PREMIÈRE.

HALENE, HECUBE, ANDROMAQUE, ARGINE.

HALENE.

Air : *De Malborouch.*

Du récit de ma peine
LES 3 FEMMES.
C'est toujours, toujours la même antienne,
HALENE.
Souffrez que j'entretienne
Les échos d'alentour.
Soupiris un beau jour
Payé d'un doux retour,
Me voit, me prend, m'emmène,
LES 3 FEMMES, *avec humeur.*
C'est toujours, toujours la même antienne.
HALENE.
Loin d'un époux entraîne
Et mon cœur et mes pas,
Depuis ce jour hélas!
Halène pleure Hélas,
Hélas regrette Halène,
LES 3 FEMMES, *impatientées.*
C'est toujours, toujours la même antienne;
Votre histoire est ancienne,
Qui ne la connaît pas!

HECUBE.

D'ailleurs si votre position est triste, la nôtre n'est

pas plus gaie, et c'est vous..... vous seule qui en êtes la cause.

ANDROMAQUE.

Sans vous, Hector, mon époux, courrait moins de dangers.

HÉCUBE.

Sans vous, mon fils, Soupiris ferait moins de sottises.....

ANDROMAQUE.

Que faites-vous ici?.... On cite votre esprit, personne ne vous entend, on vante vos charmes et personne ne vous voit.

HALENE.

Ce n'est pas de ma faute.

HÉCUBE.

Croyez-moi, retournez dans votre pays, un plus beau rôle vous y attend; Hélas est roi, il est votre époux....

HALENE.

Ah! oui, il l'est depuis dix ans.

HÉCUBE.

Vous ne doutez pas de notre attachement.

ARGINE.

De l'intérêt que nous prenons à vous....

ANDROMAQUE.

Du plaisir que nous avons à vous voir.

HALENE.

Chères amies!....

HÉCUBE.

Eh bien, partez....

ARGINE.

Allez-vous-en.

ANDROMAQUE.

Quittez-nous.

TOUTES TROIS.

Le plutôt possible. (*Soupiris entre et écoute*).

HALENE.

Mais si Soupiris s'oppose à mon départ?

HÉCUBE.

Eh! renvoyez-le à ses moutons.

SOUPIRIS, *s'avançant.*

A ses moutons!...

LES TROIS FEMMES.

Ciel!.... il était là!.... (*Elles sortent en courant*).

SCENE II

SOUPIRIS, HALENE.

SOUPIRIS.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Quoi! c'est vous?.... c'est vous cruelle
Qui voulez, brisant nos nœuds,
A l'amant le plus fidèle
Faire d'éternels adieux,
Ah! cette fuite inhumaine
D'avance me fait frémir
La perte de mon Halène,
Serait mon dernier soupir.

HALENE.

Mettez-vous à ma place, madame votre mère me demande toujours quand je partirai, monsieur votre père, pourquoi je reste?....

SOUPIRIS.

Enfantillage!

HALENE.

Madame votre belle-sœur ne peut parler de moi sans pleurer, et elle en parle toujours.

SOUPIRIS.

Niaiserie.

HALENE.

Ajoutez à cela qu'ici je n'ai rien à moi.

SOUPIRIS.

Misère!....

HALENE.

Air : *Quelque chemin que tu prennes.*

J'affecte un époux qui m'adore,
J'arme le Grec et le Troyen,
Un remords secret me dévore,
Et ce climat ne me vaut rien,
Voyez combien je suis maigrie,
Je dépéris à chaque instant
Ah! rendez-moi, je vous en prie,
A la Grèce qui m'attend.

SOUPIRIS.

Vous rendre!.... moi, vous rendre!.... non, dussent

tous les Troyens expirer pour vous, je vous consacre ma vie.

HALÈNE.

Je n'attendais pas moins de votre valeur.

SOUPIRIS.

Et malheur à mon frère, lui-même, s'il osait traverser mes amours.

HALÈNE.

Vous résisteriez à votre frère.

SOUPIRIS.

Air : *Que le sultan Saladin*

Quoique je chérisse Hector,
Je ne veux pas de Mentor;
Tout mon frère qu'il peut être
Je n'aurai jamais pour maître
Que mon amour et ma foi.

HECTOR, *arrivant.*

Ma foi
Ma foi,
Il me méconnaît, je croi,
Vraiment, j'en demeure immobile,

HALÈNE.

Et moi je file (*bis*). (*Halène sort*).

SCÈNE III.

HECTOR, SOUPIRIS.

HECTOR.

Comment donc, Soupiris, vous faites le brave!...

SOUPIRIS.

Que voulez-vous?... On me fait sortir de mon caractère.

HECTOR.

Je ne vous croyais pas la tête si près du bonnet.

SOUPIRIS.

L'amour peut tout oser et fait tout oublier.

HECTOR.

Air : *Je ne t'ai jamais vu comme çà.*

Je n'tai jamais vu comm' çà
D'où vient mon frère
Cette colère ?
Je n'tai jamais vu comme çà,
Où prends-tu ce courage-là ?

SOUPIRIS.

Où je le prends?.... Quand on veut me ravir ma maîtresse, sous le simple prétexte qu'elle est la femme d'un autre.

HECTOR.

Songez au sang....

SOUPIRIS.

D'où j'ai l'honneur de descendre.

HECTOR.

Non, que vous faites répandre.

SOUPIRIS.

Quand Troye serait en cendres!....

HECTOL.

Que viens-je d'entendre!.....

SOUPIRIS.

Air : *Qu'on se batte*, (de Félix),

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe que Troye expire,
Halène et moi ne faisons qu'un;

HECTOR.

Vous n'avez pas le sens commun.

SOUPIRIS.

Je vous dis ce que je dois dire.

HECTOR.

Mon pauvre frère est en délire.
Songez que vous étiez troyen,
Qu'Halène encore n'était rien.

SOUPIRIS.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe..... que Troye expire;
Je garde Halène il me la faut,
Et dût-on me traiter de sot;
Mon frère, c'est mon dernier mot.

HECTOR, *à part.*

Plut au ciel!....

SOUPIRIS.

Il ne faut pas non plus me faire plus ridicule que je ne le suis.

PRIAM.

Oui, et toi?

SOUPIRIS.

Non.

PRIAM, *au garde.*

Qu'il entre.

SCÈNE X.

Les mêmes PATRAQUE. —

PATRAQUE.

Air: *J'arrive de Rome.*

J'arrive ici de Grèce
Presque dans un clin-d'œil
Pour affaire qui presse;

PRIAM.

Approchez un fauteuil.

PATRAQUE.

Vous avez su rabattre
L'orgueil de nos projets,
Et mon roi las de se voir battre
Vous accorde la paix.

SOUPIRIS.

La paix!

PRIAM.

Paix, Hector est mon bras droit, et je ne signe rien sans lui.

HECTOR.

Nous connaissons les Grecs, ils savent cacher leur jeu.

SOUPIRIS.

C'est peut-être un dessous de cartes.

HECTOR.

Qu'elles sont vos conditions?

PATRAQUE.

La restitution d'Halène.

SOUPIRIS.

Rendre Halène, jamais.

PRIAM.

Mon fils, vous la gardez depuis dix ans, chacun son tour.

SOUPIRIS.

Air : *De la belle Arsène.*

Non, de mon choix je suis trop vain,
Pour consentir à ce partage, } *bis.*

PATRAQUE.

Nous connaissons votre courage
Mais votre cœur honnête et sage,
Ne voudra pas ; j'en suis certain,
Garder le bien de son prochain.

SOUPIRIS.

Air : *Je suis Magdelon.*

Je me nomme Soupiris,
Et je me ris
Et je me moque
Je me nomme Soupiris,
Et je me moque
Des maris.

PRIAM, *à Hector.*

Es-tu d'avis de rendre Halène ?

HECTOR.

Oui.

PRIAM, *à Soupiris.*

Et toi?

SOUPIRIS, *avec force.*

Non.

PRIAM, *à Patraque.*

En ce cas, Seigneur.... je vais la remettre dans vos mains.

SOUPIRIS.

Arrêtez barbare . . . .

HECTOR.

Mon frère, si vous n'êtes pas content, prenez des cartes.

(*A un geste de Priam, deux gardes croisent leurs lances, et lui barrent le passage. Priam sort avec Hector et Patraque.*

SCENE VII.

SOUPIRIS, GARDES.

SOUPIRIS, *aux Gardes.*

Misérables!... Vous croyez me retenir!....

(*Il défait son fusil et ajuste les gardes qui s'enfuyent aussitôt*).

[illegible]

[illegible] Grèce, [illegible] permets d'aller [illegible]

SCÈNE V.

HÉLAS, SOUPIRIS.

SOUPIRIS, *effaré*

[illegible] *de bois.*

[illegible] la maîtresse,
[illegible]
[illegible] maîtresse,
[illegible] liquins,
[illegible] la Grèce,
[illegible] maîtresse, etc.

HÉLAS.

[illegible] Soupiris.

SOUPIRIS.

[illegible] Enchanté de vous voir.

HÉLAS.

[illegible] femme, je me suis douté que [illegible] *mettent à rire.*)

[illegible]

[illegible] rôle.

SOUPIRIS.

[illegible] des ennemis comme on en [illegible]

HÉLAS.

[illegible] moi, à ma place, commencerait par [illegible] cervelle.

SOUPIRIS.

[illegible] vrai que vous auriez d'assez bonnes raisons [illegible]

HÉLAS.

[illegible] pas du tout. Vous m'enlevez ma femme, je [illegible] faire; les Troyens se battent pour vous la [illegible], les Grecs se battent pour me la rendre.

SOUPIRIS.

[illegible] tous deux, les bras croisés, le ré- [illegible] affaire.

SCÈNE II.

HÉL'AS, UN GARDE.

LE GARDE.

Bonne nouvelle, Seigneur, bonne nouvelle.

Air : *Oui, noir n'est pas si diable.*

On a vu sur la rive,
Votre illustre envoyé
Qui dans l'instant arrive
Avec votre moitié. (*bis.*)

HÉLAS.

Ciel! que me dis-tu là,

LE GARDE.

Regardez les voilà

HÉLAS.

Qu'elle foule autour d'elle,
Qu'elle doit être belle,
Je l'entends qui m'appelle,
Que ses accens sont doux!

(*L'Orchestre joue coucou*).

HALENE, *arrivant et courant.*

Ah! voilà, ah! voilà mon époux,

PATRAQUE.

Oui voilà, oui voilà votre époux.

SCENE III.

HÉLAS, HALENE, PATRAQUE.

HÉLAS.

Ah! mon dieu!... qu'est-ce que c'est que çà, ce n'est pas là ma femme.

PATRAQUE.

Plaisantez-vous?

HALENE.

Ingrat me méconnaitrais-tu?

HÉLAS.

Laissez-moi donc, je ne vous ai jamais vu.

HALENE.

Si jamais je reviens en Grèce, je te permets d'aller le dire à Rome.

SCENE V.

HÉLAS, SOUPIRIS.

SOUPIRIS, *effaré*

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Rendez-moi, ma maîtresse,
Coquins,
Rendez-moi, ma maîtresse.
Si vous ne la rendez, faquins,
Je fondrai (*bis*) dans la Grèce,
Rendez-moi, ma maîtresse, etc.

HÉLAS.

Le Seigneur Soupiris.

SOUPIRIS.

Le Seigneur Hélas! . . . Enchanté de vous voir.

HÉLAS.

Ma foi, en voyant ma femme, je me suis douté que vous n'étiez pas loin. (*Ils se mettent à rire.*)

HÉLAS, *gaiement.*

Avouez que nous jouons un singulier rôle.

SOUPIRIS.

Aussi sommes-nous des ennemis comme on en voit peu.

HÉLAS.

Un autre que moi, à ma place, commencerait par vous brûler la cervelle.

SOUPIRIS.

Il est vrai que vous auriez d'assez bonnes raisons pour çà.

HÉLAS.

Eh bien, pas du tout. Vous m'enlevez ma femme, je laisse faire; les Troyens se battent pour vous la conserver, les Grecs se battent pour me la rendre.

SOUPIRIS.

Et nous attendons, tous deux, les bras croisés, le résultat de cette grande affaire.

SOUPIRIS.

Que voulez-vous ? . . . . On ne se fait pas soi-même.

SOUPIRIS.

Air : *Printems dans nos bocages.*

Qu'elle douce harmonie !

HÉLAS.

Quel étonnant rapport !

SOUPIRIS.

Moi, je tiens à la vie.

HÉLAS.

Et moi, je crains la mort.

SOUPIRIS.

Si j'avais du cœur
J'aurais défendu mon amie.

HÉLAS.

Si j'avais du cœur
J'aurais tué son ravisseur.

ENSEMBLE.

De notre ressemblance,
Rendons grace au destin,
Nous étions fait, je pense,
Pour nous donner la main.

(*Ils se donnent la main*).

HÉLAS.

Cependant craignons d'être vus, ceux qui savent ce que vous m'avez fait, pourraient se moquer de moi.

SOUPIRIS.

Air : *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

Point de craintes, point de scrupules,
De la paix le charme est si doux :
Dussions-nous sembler ridicules,
Mon cher Hélas, embrassons-nous.

HÉLAS.

Cher Soupiris, embrassons-nous.

(*Ils s'embrassent*).

SOUPIRIS.

Ah ! ce n'est pas quoiqu'on nous blâme,
La dernière fois Dieu merci,
Qu'on verra l'amant d'une femme
Etre l'ami de son mari.

SOUPIRIS.

On vient . . . je me sauve . . . Dites-moi seulement où est votre femme ?

HÉLAS.

Elle est repartie pour chez vous.

SOUPIRIS.

Partie! . . . à peine arrivée! . . .

HÉLAS.

Je vous expliquerai cela plus tard, mais dépêchez-vous, car elle doit avoir déjà fait du chemin et vous pourriez la manquer.

SCÈNE VI.

HÉLAS, AGAMEMNON, PATRAQUE, Gardes.

AGAMEMNON.

J'en apprends de belles sur votre compte, vous osez disposer de votre femme et la renvoyer sans ma participation. Que suis-je donc ici? . . Me prend-on pour un roi de carreau? Voilà mes projets flambés, la paix au diable, la guerre rallumée, et Tranquille qui dort toujours! . . .

PATRAQUE.

Quelle rancune!

(*Un corbeau descend du ceintre avec une légende dans son bec*).

TOUS.

Air: *Ah! le bel oiseau vraiment.*

Ah! le triste oiseau vraiment,
Qu'il est de mauvais augure,
Que conclure
En ce moment
D'un pareil événement!

LÉGENDE.

On ne verra l'endormi,
Ouvrir l'œil à la lumière,
Que quand son meilleur ami
Aura fermé la paupière.

Ah! le triste oiseau, etc.

PATRAQUE.

Je ne puis pas revenir de cet oracle-là.

AGAMEMNON.

Air: *Des fraises.*

Je vois celui qu'en secret
La prophétie attaque,
De Tranquille chacun sait
Que le meilleur ami c'est....

TOUS.

Patraque, Patraque, Patraque.

PATRAQUE.

Ah! ce titre ne me fut jamais plus cher!

HÉLAS.

J'envie votre sort, sans en être jaloux.

AGAMEMNON.

Vous mourrèz, n'est-ce pas?

PATRAQUE.

Avec le plus grand plaisir.

AGAMEMNON.

C'est la dernière preuve d'amitié que j'exigerai de vous . . . Mes amis, vous l'entendez, il va mourir pour nous.

TOUS.

Vive Patraque!

PATRAQUE.

Air : *Bon soir la compagnie.*

Je vais du fier Hector
Sur moi détourner la furie
En combattant Hector,
Je suis sûr de trouver la mort.
Pour moi quel heureux sort!

TOUS.

Quel généreux transport!

PATRAQUE.

Bon soir la compagnie,
V'la ma vie
Finie.
Bon soir jusqu'au revoir.
Jusqu'au revoir bon soir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Même décor qu'au second).

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, HÉCUBE, PRIAM, ANDROMAQUE, et Soldats *buvant et dansant.*

HECTOR.

Air : *Comme l'âge nous chasse.*

Mes amis, plus de guerres,
Que le vin ruisselle à grands flots,
Armons-nous de nos verres,
Et sablons, Champagne et Bordeaux.
Jeunes filles
Et bons drilles,
Vous allez vous marier;
Grecs et Troyens en familles,
Vont croître et multiplier.

CHŒUR.

Mes amis, plus de guerres, etc.

PRIAM.

Pour moi
Je suis ma foi
Plus guilleret qu'à l'ordinaire,
Et ce soir je prévoi
Qu'on verra sauter votre roi.

HÉCUBE.

Si tu sautes mon ami,
Moi, je veux sauter aussi,
Car nous dansons maintenant,
Vraiment,
Bien rarement.

(*Reprise du chœur*).

(*On danse la ritournelle, et une pierre lancée contre une vitre la casse . . .*)

HECTOR.

Qu'entends-je une vitre cassée dans ce palais!

LE ROI DE CŒUR, *entrant.*

Oui, Seigneur, et par la pierre que voici.

TOUS.

Une pierre!

PRIAM.

Et dans mes carreaux.

ANDROMAQUE.

Oh! le vilain trait.

PRIAM.

Air : *Le port Mahon.*

Malheur au misérable,
Qui de ce trait s'est
Rendu coupable,
Un Grec seul est capable
De se conduire ainsi

HALENE.

Me voici.

SCENE II.

Les Précédens, HALENE.

HALENE.

Me voici, me voici.

HECTOR.

Quoi! Madame, vous osez reparaître en ces lieux! une Grecque!

Air : *Pomme de Rainette.*

Pomm' de discorde, retournez
Dans votre patrie
Ennemie,
Pomm' de discorde retournez
Dans le pays d'où vous venez.

HALENE.

De chez les Grecs, chez les Troyens,
Je vais, je viens,
Et pour peu qu'on me voye
On me renvoye,
Sans nuls respects
De chez les Troyens, chez les Grecs,
Dans quels climats
Porter mes pas.

ANDROMAQUE et HECTOR.

Pomm' de discorde, etc.

HALENE.

Non, je vais trouver Soupiris.

HECTOR.

Mon frère, il a perdu l'esprit, il court après vous en Grèce.

HALENE.

En Grèce! eh bien, puisqu'il court après moi, je vais courir après lui, vous me reverrez, je ne fais qu'aller et venir.

HECTOR.

Gardes, reconduisez Madame.

(*Les Troyens sortent avec Halène*).

SCENE III.

HECTOR, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Pauvre femme! . . . Il faut qu'elle ait des bonnes jambes.

SCÈNE IV.

Les Précédens, SOUPIRIS.

SOUPIRIS.

Où est-elle? où est-elle?

HECTOR.

Elle vient de sortir.

SOUPIRIS.

Par où?

HECTOR.

Par ici.

SOUPIRIS.

Je vole sur ses pas. (*Il sort*).

SCENE V.

HECTOR, ANDROMAQUE, PRIAM, *effaré.*

PRIAM.

Air : *Du pas redoublé.*

Ah! quel fatal événement,
L'invincible Tranquille,
Vient sous la forme d'un géant
D'épouvanter la ville.
D'un long sommeil il a rompu
Les honteuses entraves
Et son réveil inattendu,
A fait fuir tous nos braves.

HECTOR.

Il se réveille, enfin, s'il a dormi dix ans,
Tranquille, cette fois, dormira plus long-tems. (*Il sort*).

SCENE IV.

Les mêmes, le ROI DE CŒUR, Troyens.

LE ROI DE CŒUR.

Seigneur, on apperçoit à l'écart la cavalerie grecque au piquet, elle n'attend que le signal de la bataille.

ANDROMAQUE.

O ciel!

LE ROI DE CŒUR.

Rassurez-vous, Madame, je réponds des troupes que je commande.

LE 7 DE CARREAU.

Moi, je me battrai comme sept.

LE 8 DE CŒUR.

Moi, comme huit.

LE 9 DE CARREAU.

Moi, comme neuf.

LE 10 DE CŒUR.

Et moi, comme dix!

ANDROMAQUE.

O Dieux! Grands dieux! justes dieux, protégez les jours d'un époux si parfait.

PRIAM.

D'un fils si tendre,

ANDROMAQUE.

D'un . . . .

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Bon fils, bon sujet, bon mari.
PRIAM.
Bon législateur et bon frère.
ANDROMAQUE.
Bon citoyen et bon ami,
PRIAM.
Bon soldat, bon chef et bon père.
ANDROMAQUE.
Bon en tout tems
PRIAM.
Bon en tout lieu.
ANDROMAQUE.
En bonté, son bon cœur abonde;
PRIAM.
C'est un ange, Phœnix, un Dieu!
ENSEMBLE.
C'est le plus bonhomme du monde.

(*L'Orchestre joue l'air :* la Victoire est à nous. *Hector entre.*)

SCENE VII.

Les mêmes, HECTOR.

HECTOR.

Air : *Il a voulu.*

Il a voulu,
Il n'a pas pu,
Fuir le coup qui l'accable,
Ce fier héros,
Que ses rivaux
Avaient fait intuable.

PRIAM.

Je ne te comprends pas,

ANDROMAQUE.

Que veux-tu dire?

HECTOR.

Air : *L'ours est-il mort.*

Tranquille est mort.

SCENE VIII.

Les Mêmes, TRANQUILLE.

TRANQUILLE, *paraissant.*

Non pas encor.

ANDROMAQUE.

Tranquille! . . . Malheureuse Andromaque!

HECTOR.

« *Devant un Grec, du moins, cachez votre frayeur.* »

TRANQUILLE.

Air : *Tu n'auras pas*, etc.

Ne pense pas, petit Hector,
Avoir tué le fier Tranquille,
Sous mes habits, Patraque est mort,
Crains d'éprouver le même sort.

HECTOR.

Suffit, je t'entends :

TRANQUILLE.

Et moi, je t'attends
Dans quelques instans
Sur les murs de la ville.

ANDROMAQUE.

Cette fois, hélas,
Ne le manque pas.

HECTOR.

Paix donc
J'aurai soin de viser au talon.

Apprends que la valeur d'Hector
Ne craint pas celle de Tranquille,
Sous tes habits, Patraque est mort,
Viens éprouver le même sort.

SCÈNE III.

HECTOR, TRANQUILLE.

TRANQUILLE, *lorgnant.*

Je crois enfin appercevoir mon ennemi sur la rive troyenne. Oui.... c'est lui, il est armé de toutes pièces; j'ai bien fait de me plastronner le talon.

(*Il montre sa plaque de fer-blanc au talon*).

HECTOR, *lorgnant de son côté.*

Je crois découvrir . . . Qui vive?

TRANQUILLE.

Tranquille, au poste.

HECTOR.

Tu n'échapperas pas à la mort qui te poursuit, elle est sur tes talons.

TRANQUILLE.

Je l'ai toujours bravée en face.

HECTOR.

Voyons si tu la braveras aujourd'ui.

TRANQUILLE.

J'ai pris mes mesures.

HECTOR.

Air: *Toujours seule disait Nina.*

Tranquille es-tu d'avis ou non,
De te battre au canon?

TRANQUILLE.

Non.

HECTOR.

Soit, j'ai
Mon pistolet chargé.
Vois si ton pistolet
l'est.

TRANQUILLE.

L'un de l'autre si loin tous deux,
Le fusil nous conviendrait mieux.

TOUS DEUX.

Vite ajustons
Nos mousquetons,
Pour voir si le coup répond :
(*Ils tirent*). Pon !. (*Hector tombe*).

SCÈNE IV.

GRECS ET TROYENS.

ENSEMBLE.

TROYENS.
Air : *Tout les hommes sont bons.*

O douleur! jour affreux!
Ce guerrier généreux
Ferme à jamais les yeux,
Chers amis, pleurons tous
Déplorons à genoux,
Sa dernière heure;
Ah! dans ce revers subit..
Le voisin est Jean qui rit.
Nous, Jean qui pleure.

GRECS.
Air : *Vive le Vin.*

O doux moment! ô jour heureux!
Le sort permet donc qu'à nos yeux,
Le plus fameux des Troyens meure;
Mais lorsque de sa dernière heure,
Chacun de nous est si content,
Le voisin n'en dit pas autant,
C'est Jean qui rit et Jean qui pleure.

SCÈNE V.

Les mêmes, SOUPIRIS.

SOUPIRIS.

Air : *De Maison à vendre.*

Toujours courant après ma belle,
Enfin me voilà de retour,
A l'honneur mon frère est fidèle,
Moi, je le suis à mon amour.
(*Il apperçoit Hector*).
O ciel!

Air : *L'ours est-il mort.*

Mon frère est mort.

UNE VOIX.

Non pas encor,

(*Un nuage descend*).

TROYENS. CHŒUR. GRECS.

Air : *Ah! quel scandale abominable!*

Ah quel prodige inconcevable,
Il ouvre encor les yeux au jour.
Quel est donc le dieu favorable,
Qui rend Hector à notre amour.

Ah! quel, etc.
Mais quel est donc le malin diable.
Qui rend Hector à leur amour.

Le nuage s'entr'ouvre et laisse voir Melpomène.

MELPOMENE.

Air : *Ce Magistrat.*

Reconnaissez tous Melpomène
Qui vient susprendre vos sanglots,
Et pour l'honneur de son domaine,
Ranimer les jours d'un héros.
Fils de Priam, ô toi que j'aime,
Du soleil revois la clarté.
Un jour, Hector à sa mort même
Devra son immortalité. (*Elle remonte.*)

CHŒUR.

Air : *Du tambourin de Rameau.*

Allons, puisque l'Olympe s'en mêle.
Il faut lui céder
Et s'accorder,
Embrassons-nous pêle-mêle,
Et faisons ainsi gaiement
Le dénouement.

(*Ils passent la rivière et s'embrassent.*)

CHŒUR.

Et zig, et zig et zog
Et fric, et fric, et fric et froc
Que les plus heureux liens.
Unissent Grecs et Troyens.

AGAMEMNON.

Si je dépose les armes,
Si la paix m'offre des charmes
Chez moi ce n'est pas vertu,
Mais c'est que vrai roi de paille,
En jouant à la bataille,
J'ai toujours été battu.

CHŒUR.

Et zig, etc.

SOUPIRIS.

Si par plaisir ou par pique,
De temps en temps je me pique,
De berner un sot mari
Aujourd'hui qu'amour m'engage
Avec vous le mariage,
Devient mon jeu favori.

CHŒUR.

Et zic, etc.

HÉLAS.

Un Troyen me prend ma femme,
Pour m'en venger, à sa flamme,
J'abandonne ce dépôt,
Depuis dix ans que je plante
Le piquet sous cette tente,
Je suis las d'être capot.

CHŒUR.

Et zic, etc.

PATRAQUE.

Après des efforts sans nombre,
Hector seul m'a mis à l'ombre,
Par un funeste trépas,
Défaite désespérante,
Pour moi que trente et quarante,
Jadis n'épouvantaient pas.

CHŒUR.

Et zig, etc.

PRIAM.

Piquet, triomphe, bataille,
Sont des jeux auxquels je baille.

HÉCUBE.

Moi, j'y baille également.

PRIAM.

Tant d'esprit tourne la tête,
Moi, je m'en tiens à la bête,

HÉCUBE.

Et ta femme en fait autant.

CHŒUR.

Et zic, etc.

HALENE.

Messieurs, souffrez, je vous prie,
Qu'à la fin de la partie,

LE PEINTRE FRANÇAIS

EN ESPAGNE,

OU

LE DERNIER SOUPIR DE L'INQUISITION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 11 *Mars* 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOM FELIX, Alcade Maior du lieu.	M. VERTPRÉ.
MERVAL, jeune peintre français, passant pour Castillan, sous le nom de LORENZO.	M. HENRI.
JACKSON, anglais, agent de son ministère.	M. SEVESTE.
UN OFFICIER FRANÇAIS.	M. HIPOLYTE.
ANGELO, militaire espagnol.	M. JOLY.
CAFARDINO, valet de Dom Barbarusco, moine, agent secret de l'Inquisition.	M. LAPORTE.
CARLO, valet de Dom Félix.	M. CARLE.
DONA CHRISTIANA, femme de Dom Félix.	Mlle. BODIN.
FLORA, leur fille.	Mlle. DESMARES.
BEATRIX, femme de chambre de Dona Chistiana.	Mlle. CHAPELLE.
Soldats français.	
Quatre alguasils.	
Espagnols de tous les états.	
Domestiques de D. Félix.	

La scène est en Espagne, dans une bourgade, aux environs de Madrid.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LE PEINTRE FRANÇAIS.

Le théâtre représente un jardin fermé au fond par une grille : un pavillon saillant à gauche du spectateur ; à droite un corps de bâtiment ayant en retour et en face une fenêtre.

SCENE PREMIERE.

MERVAL, *dans l'intérieur du bâtiment à droite, pinçant de la guitare.*

Air : *Je vous attends dans l'ombre de la nuit.*

Discrettement, tâchons au point du jour,
Tâchons d'apprendre à bien chanter l'amour } Bis.
Au point du jour
Chantons l'amour.

SCENE II.

MERVAL, D. FÉLIX, *arrivant de l'autre côté.*

D. FELIX.

J'entends une guitare... c'est Merval ; quand je dis Merval, c'est Lorenzo qui s'exerce ; il a raison, pour paraître espagnol, il faut savoir pincer de la guitare ; mais je serai bien aise de causer avec lui. (*Il approche de la fenêtre et appelle.*) Lorenzo... Lorenzo.

MERVAL, *à la fenêtre.*

C'est vous, Dom Félix... je descends. (*Il ferme sa fenêtre, et disparaît.*)

D. FELIX.

Tous les jours je m'applaudis d'avoir donné asile à ce jeune peintre français dont j'ai fait connaissance dans mon voyage à Burgos où j'ai eu occasion d'employer ses talens, et de plus, le bonheur de le sauver au moment de l'insurrection, en l'emmenant avec moi. (*Il va au devant de Merval qui sort de chez lui.*) Vous vous exercez de bonne heure, ce matin.

MERVAL.

Puisque vous m'avez fait Castillan, il faut bien que j'en prenne les habitudes.

D. FELIX.

Oui, cela est essentiel ; mais la musique ne fait-elle pas un peu de tort à la peinture ?

MERVAL.

Non, du tout.

D. FELIX.

Je vous ai logé dans ce bâtiment séparé, pour que vous puissiez travailler tout à votre aise.

MERVAL.

Oh ! j'emploie bien mon temps. J'ai fait les esquisses de plusieurs tableaux dont les sujets me plaisent beaucoup, et qui vous plairont aussi.

D. FELIX.

Toujours les hauts faits des Français.

MERVAL.

Toujours, mon ami; je n'ai quitté Paris que pour me rapprocher d'eux. Quel dommage qu'une maudite insurrection me sépare de l'armée !

Air : *Vaud. des amans sans amour.*

Quand il consacre la mémoire
Des braves, l'honneur des Français,
Le peintre partage leur gloire,
Et s'associe à leurs succès :
Oui, quand je peinds une conquête,
Un trait de ces vaillans guerriers,
Je crois attacher sur ma tête
Une feuille de leurs lauriers.

D. FELIX.

A ce noble enthousiame on reconnaît un artiste français.

MERVAL.

C'est que vous ne devinez pas les prodiges que peut opérer un monarque dont la volonté, fortement prononcée, vous dit avec l'accent de la puissance : tous les arts, tous les talens, je saurai les protéger, les encourager.

D. FELIX.

Je conçois l'espoir qui vous enflame.

MERVAL.

Air : *De M. Doche.*

Il faut bien mériter le signe précieux
Dont tout artiste doit se montrer envieux.
Cette marque brillante, et d'honneur et de gloire,
Que briguent les enfans de Mars et d'Apollon,
Le guerrier la reçoit au champ de la victoire,
Le peintre l'obtient au salon.

D. FELIX.

C'est là son champ de bataille.

MERVAL.

Oui, mais parlons de vous, mon ami, vous vous êtes levé de grand matin.

D. FELIX.

Eh ! je ne dors plus. Comment goûterais-je le repos, quand je vois notre Espagne en proie aux factions et à toutes les horreurs de la guerre civile.

MERVAL.

Ah ! je conçois vos inquiétudes.

D. FELIX.

Jusqu'ici, en ma qualité d'Alcade, j'ai maintenu le bon ordre et la paix dans cette bourgade ; j'ai empêché l'insurrection toujours au moment d'éclater, surtout depuis l'arrivée de ce Jackson, ce maudit anglais qui, j'en suis sûr, n'est ici que pour cabaler sourdement, pour exaspérer les esprits.

MERVAL.

Croyez-vous que ce Jackson soit ici l'homme le plus dangereux ?

D. FELIX.

Non, je crains bien plus encore *Dom Barbarusco*, son ami, ce vieux dominicain, l'un des principaux chefs de l'inquisition, qui s'est impatronisé dans ma maison, et que ma femme écoute comme un oracle.

MERVAL.

Oui, c'est ce méchant moine qui lui inspire l'aversion qu'elle a pour les Français ; aversion qu'heureusement vous êtes loin de partager.

D. FELIX.

Quand je n'aurais pas toujours aimé les Français par inclination, je les aimerais aujourd'hui par devoir.

MERVAL.

Mais comment se fait-il que Dona Christiana soit dupe de *Barbarusco* ?

D. FELIX.

Que voulez-vous ? ma femme est dévote, faible, crédule. . . .

MERVAL.

Et votre fille..... elle a pour mes compatriotes, une antipathie....

D. FELIX.

Comme sa mère ; mais vous l'en ferez revenir.

MERVAL.

Vous croyez ?

D. FELIX.

J'en suis sûr ; ma fille vous distingue, elle vous estime beaucoup ; mais je dis beaucoup.

MERVAL.

Quelquefois, j'en conviens, je serais tenté de croire que je ne suis pas indifférent à Flora ; mais l'instant d'après, le prestige s'évanouit ; au regard le plus doux, le plus encourageant, succède tout-à-coup un air froid et imposant qui m'ôte toute espérance.

D. FELIX.

C'est qu'elle a deviné votre amour, et qu'elle craint que vous ne lui en fassiez l'aveu.

MERVAL.

Elle ne m'aime donc pas ?

D. FELIX.

Elle vous aime.

MERVAL.

Et l'aveu de mon amour pourrait l'offenser ?

D. FELIX.

Certainement ! Oh ! vous n'êtes pas ici à Paris.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Autant et plus qu'une française,
Femme espagnole veut charmer ;
Mais elle exige qu'on lui taise
Le feu qu'elle sait allumer.
Soit prudence, soit fantaisie,
Imposer est son seul désir :
Trop fière pour être choisie, (Bis.)
C'est elle qui prétend choisir. (Bis.)

MERVAL.

Votre aimable fille me croit Castillan ; mais quand elle me connaîtra . . . . .

D. FELIX.

Mon cher Merval, si elle voit le Castillan avec plaisir, le Français ne lui fera pas peur.

MERVAL.

Puissiez-vous dire vrai.

D. FELIX.

Ma femme ne sait pas encore le dessein que j'ai de vous unir à ma fille ; j'attends pour l'en instruire que le calme soit rétabli dans notre pays, ce qui, j'espère, ne sera pas long. Jusque-là, gardez-vous de lui laisser soupçonner que vous êtes Français.

MERVAL.

Air : *Que vois-je ? quel jour radieux !*

Votre amitié me le défend,
Je n'avouerai point ma patrie ;
Mais combien mon déguisement
Me répugne et me contrarie !
Faut-il, au gré de vos souhaits,
Craindre de me faire connaître,
Et cacher que je suis français,
Quand tout Français est fier de l'être ?

D. FELIX.

Je sens tout ce qu'il vous en coûte ; mais c'était le seul moyen de vous mettre en sûreté.

MERVAL.

En me décidant à prendre cet habit, je n'ai cédé qu'à la crainte de vous compromettre.

D. FELIX.

Je le sais. Au reste, je vous le répète, tout ceci ne peut durer long-temps.

SCENE III.

Les Mêmes, CARLO, ensuite JACKSON.

CARLO.

Sir Jackson demande s'il peut avoir l'honneur de saluer monsieur l'Alcade.

D. FELIX.

Qu'il vienne. (*Carlo sort.*) Il faut, malgré soi, voir et accueillir ces gens-là.

JACKSON, *arrivant.*

Serviteur à monseigneur l'Alcade.

D. FELIX.

Je ne suis pas monseigneur.

JACKSON.

Bonjour au petit Lorenzo.

MERVAL.

Monsieur, je vous salue.

JACKSON.

Eh bien, comment vont les choses, dites? le peuple ici ne voulait donc pas suivre le parti des généraux *Black* et *la Romana*, avec les insurgés, pour la bonne cause? hein?

D. FELIX.

La bonne cause, monsieur, c'est la tranquillité, et je travaillerai sans cesse à la maintenir.

JACKSON, *à part.*

Et moi, je travaillais toujours au contraire. (*Haut.*) Avez-vous des nouvelles de Madrid? hein?

D. FELIX.

Air: *Vaud. de l'Opéra-Comique.*

Un de mes bons amis m'écrit
Qu'il est fort dans l'inquiétude;
On éprouve, a ce qu'il me dit,
La plus pénible incertitude.

JACKSON.

J'en saurai bientôt plus que lui;
J'avais des agens en campagne,
Et j'attends de Londre aujourd'hui
Des nouvelles d'Espagne.

MERVAL.

Ah! vous les tirez de Londres.

JACKSON.

Oui, parce que, voyez-vous, on les arrangeait là bas très bien meilleur, (*A part.*) Et à présent, nous les répandons par tout, au moyen des balons-colporteurs que nous venons d'imaginer.

D. FELIX.

Est-ce que le neveu de votre *Dom Barbarusco*, votre ami, n'a pas écrit à son oncle ?

JACKSON.

Non, il n'avait pas écrit du tout.

MERVAL.

Comment ? le héros de Salamanque, enrolé avec tous les étudians, ses camarades, qui devait sitôt battre les Français, piller Bayonne et Bourdeaux, n'a pas encore donné de ses nouvelles ?

JACKSON.

Il ne voulait apparemment écrire que de Paris.

MERVAL.

Je crois que sa lettre n'arrivera pas de long-temps.

D. FELIX.

C'est probable.

JACKSON.

Le saint homme, il avait beaucoup de l'impatience. Il voulait déjà savoir les victoires du neveu, avec çà que il était malade.

MERVAL.

Le neveu ?

JACKSON.

Non, le révérend père. Je le voyais ; il se plaignait fort de la tête ; il avait, dit-il, un malaise... et puis, il craignait que on ne voulait tourmenter les couvents ; et moi aussi, je craignais que ces bons religieux . . .

D. FELIX.

Vous !

JACKSON.

Certainement, et c'était affreux, c'était abominable, si l'on se permettait . . .

D. FELIX.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

JACKSON.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Attaquer ces moines pieux,
C'est attaquer les catholiques ;
Tous les Anglais sont furieux
Contre ces trames diaboliques.

D. FELIX.

J'admire votre grand courroux ;
Mais quels systêmes sont les vôtres !
L'église romaine chez vous
Est proscrite .. et pourquoi chez nous
Vous en rendez vous les apôtres ?

JACKSON.

Parce que... . c'est égal, il ne sera pas aisé de vaincre les révérends pères.

Air : *Vaud. du Mameluck.*

Ils pourront bien se défendre,
Ils sont braves, et pourtant
Ils craignaient de se voir prendre
Leurs saints et saintes d'argent ;
Mais nous pourrons en répondre ;
Car, à toute extrémité,
Nous les porterons à Londres
Pour les mettre en sûreté.

D. FELIX.

Oui, c'est pour les embarquer plus vîte, que nos chers alliés se tiennent sur les côtes.

JACKSON, *à part.*

C'était vrai ; mais je n'entendais pas... Changeons la conversation. (*Haut.*) A propos, jeune homme, et le dessin que j'avais demandé à vous, il était fait apparemment ? hein ?

MERVAL.

Oui, monsieur, et je vais le chercher. (*Il sort.*)

D. FELIX.

Ah ! ah ! vous faites travailler Lorenzo ! c'est bien, et quel est le sujet ?...

JACKSON.

Une allégorie charmante que moi je avais en l'invention : c'était le Lion Espagnol qu'il terrassait l'Aigle Français, tandis que le Léopard anglais il le dévorait. Hein ? c'était bien imaginé ?

D. FELIX.

Oh ! l'imagination, en pareil cas, n'est pas ce qui vous manque.

JACKSON, *à part.*

J'espérais bien que le Léopard il dévorerait tous les deux.

D. FELIX.

Et Lorenzo s'est chargé de vous faire un pareil dessin ?

JACKSON.

Certainement.

D. FELIX.

Vous m'étonnez.

JACKSON.

Je connaissais bien que il aimait les Français, mais s'il est véritable espagnol . . .

MERVAL, *revenant.*

Monsieur Jackson, voici votre dessin.

JACKSON.

Ah ! voyons, je étais sûr d'avance qu'il était bien. (*Jetant les yeux sur le dessin.*) Heim ! qu'est-ce que je voyais donc ?... comment, monsieur!...

Air : *Sous un tas de neige.*

Au lieu du Lion en furie,
Etouffant l'Aigle terrassé....

MERVAL.

J'ai peint l'Aigle donnant la vie
Au Lion qu'il tient renversé.
Votre idée était une fable,
Un conte fort mal inventé;
Mais la mienne, très vrai-semblable,
Sera bientôt la vérité.

D. FELIX, *bas à Lorenzo.*

Mon ami, vous oubliez que vous êtes espagnol.

JACKSON.

Goddem ! cet badinage est une abomination détestable, et je... je courais chez *Dom Barbarusco*, lui seul il pouvait nous venger... Oh ! ceci confirmait nos soupçons, fortement.

SCENE IV.

D. FELIX, MERVAL, CARLO.

CARLO, *à D. Félix.*

Monsieur, je suis chargé de vous prévenir qu'il y a du mouvement, du tumulte sur la place, et que votre présence y est nécessaire.

D. FELIX.

J'y vais. Apportez-moi ce qu'il me faut pour sortir.

(*Carlo rentre dans la maison.*)

JACKSON, *à part.*

Du mouvement, du tumulte, très-bien... je marrêtrais aussi sur la place pour tâcher de rendre moi utile ; mais de loin.

MERVAL.

Mon ami, je veux vous accompagner.

D. FELIX.

Non, non, restez... Je sors sans voir ni ma femme, ni ma fille ; ne leur dites rien de cette rumeur.

MERVAL.

Je m'en garderai bien. Allez, mon cher, allez remplir votre digne emploi.

D. FELIX.

Encore si j'étais sûr de réussir !

Air *du Vaud. de la Blanchisseuse.*

La circonstance est pénible,
Et comme vous j'en convien ;
Mais, mon cher, tout est possible
A l'homme qui veut le bien :
Que sa voix se fasse entendre,
Il dissipera l'erreur ;
Tôt ou tard il faut se rendre
A l'éloquence du cœur.

ENSEMBLE.

Ensemble.

D. FELIX.
Puissent-ils encor se rendre
A l'éloquence du cœur.

MERVAL.
Tôt ou tard il faut se rendre
A l'éloquence du cœur.

(*Pendant cette reprise, Carlo donne à Dom Félix son chapeau, son manteau et sa baguette ; ensuite il lui ouvre la grille, et sort avec lui.*)

SCENE V.

MERVAL, *seul.*

Ce que m'a dit Dom Félix du caractère de sa fille, m'inquiette un peu, et la conduite que je dois tenir avec Flora me paraît tout-à-fait nouvelle. En France, c'est à nous de prévenir les femmes ; en Espagne ce sont les femmes qui nous préviennent... Après tout, cela n'est pas très-désagréable, et je sens que je pourrai m'y soumettre.

Air : *Amati della villanella rapita.*

Tout homme sage
Doit à l'usage
Toujours se conformer.

Sachons nous taire ;
Avec mystère
Tâchons de plaire,
C'est la manière
De se faire aimer.

Tout homme sage
Doit à l'usage
Se conformer. } Bis.

O toi que j'aime!
Devine toi-même
L'amour extrême
De ton amant;
Devine toi-même
L'amour extrême
Du plus tendre amant.

Je ne vois personne. Sans doute il n'est pas jour chez ces dames... En attendant, allons voir ce qui se passe sur la place; peut-être, pourrai-je être utile à Dom Félix... et mon manteau. Diantre! ne l'oublions pas... Paraître en public sans manteau! . . . On vient . . . c'est le digne agent de sa révérence (*Il rentre chez lui.*)

SCENE VI.

CARLO, CAFARDINO, ensuite MERVAL.

CARLO.

Venez, seigneur Cafardino, demeurez ici tandis que j'irai savoir si Dona Christiana est visible.

CAFARDINO.

Dites à Madame que l'humble serviteur de *Dom Barbarusco* désire lui parler de la part de son respectable maître.

CARLO.

Dans l'instant.

CAFARDINO.

Allez, mon frère, et que Monseigneur l'ange Gabriel veille sur vous.

CARLO, *en s'en allant.*

Je vous remercie. (*A part.*) Voilà un domestique qui a l'air bien sage.

LORENZO *sort de chez lui, avec son manteau.*

CAFARDINO, *voyant Lorenzo.*

Ah! ah! c'est le peintre castillan . . . Vous sortez, seigneur Lorenzo?

MERVAL.

Si vous le permettez, seigneur Cafardino.

CAFARDINO.

Que le bienheureux Saint-Jacques de Compostelle vous accompagne.

MERVAL.

Il me fera plaisir. (*Il sort.*)

SCENE VII.

CAFARDINO, *seul.*

Ah ! tu te moques de moi. Patience ; il y a long-temps que ce peintre nous est suspect. Mon très-honoré maître sait qu'il aime les Français. Les Français ! ces audacieux impies, ces incrédules affreux, qui tous sont les ennemis de nos Madones, de nos processions et de nos moines. . . Que Lorenzo y prenne garde ; il a beau être protégé par Dom Félix. Qu'il tremble, lui et tous ceux qui partagent ses détestables opinions. Grâce à la Miséricorde divine, et avec l'assistance des gens de bien, nous allons rendre à l'admirable Inquisition son pouvoir immense, sa force bienfaisante, et son antique splendeur.

SCENE VIII.

CAFARDINO, CARLO, ensuite DONA CHRISTIANA, BEATRIX.

CARLO.

Attendez un instant, Madame est encore dans son oratoire.

CAFARDINO.

Ah ! je serais désolé de troubler sa sainte méditation.

(*Béatrix ouvre l'oratoire, dans lequel on voit Dona Christiana lisant.*)

CARLO.

On ouvre. . . Béatrix, annoncez.

BEATRIX, *à Dona Ghristiana.*

Madame. . . Madame. . .

D. CHRISTIANA.

Eh bien ? quoi ? qu'est-ce ?

BEATRIX.

Madame. . .

D. CHRISTIANA.

Ne vous ai-je pas défendu de m'interrompre quand je suis en oraison ?

BEATRIX.

C'est de la part de *Dom Barbarusco.*

D. CHRISTIANA, *se levant.*

De *Dom Barbarusco* !

BEATRIX.

Son serviteur est là. (*Elle rentre dans l'appartement.*)

D. CHRISTIANA.

Vous recevez peu de présens!

CAFARDINO.

Comment peut-on refuser des offrandes
A nos dignes religieux!
C'est pour leurs saints qu'ils nous font des demandes.

FLORA, *à part.*

Oui; mais ils les gardent pour eux.

SCENE IX.

DONA CHRISTIANA, FLORA.

FLORA.

Maintenant que nous sommes seules, permettez-moi, ma mère, de vous représenter que votre désir de me donner Angélo pour époux. . . .

D. CHRISTIANA.

Le neveu du révérend père!

FLORA.

Ce neveu m'a toujours paru une espèce d'imbécille.

D. CHRISTIANA.

Qu'appelez-vous un imbécille?

FLORA.

D'ailleurs, je crois à mon père des vues différentes des vôtres.

D. CHRISTIANA.

Les vues de votre père ne peuvent différer des miennes. . . . Je dois répondre à la lettre du révérend père; je vous laisse, ma fille; n'oubliez pas que, pour être véritablement heureuse, il vous faut suivre aveuglément mes conseils, et ceux de *Dom Barbarusco*, notre véritable ami.

SCENE X.

FLORA, *seule.*

Ah! fort bien! parce qu'il convient à l'ambition de votre directeur que j'épouse son neveu, il ne m'est plus permis de voir que ce neveu n'est qu'un sot. . . . Un moment, ma mère, je ne saurais être de votre avis. . . Cependant, quand je songe à l'ascendant terrible que *Dom Barbarusco* a sur l'esprit de Dona Christiana, je crains bien qu'il ne détruise les intentions que je suppose à mon père, relativement à Lorenzo. Ce jeune peintre est tout-à-fait intéressant; il m'aime, je n'en saurais douter, et plus d'une fois, je l'ai vu au moment de se déclarer; le respect l'a toujours retenu, et je lui sais gré de cette noble réserve.

Air : *A boire je passais ma vie.*

Quel que soit l'amour qui le presse,
Toujours timide et circonspect,
L'amant doit prouver sa tendresse
Par le silence et le respect.
Dans ses regards nous voulons lire,
De nos charmes l'heureux effet;
Mais ses yeux seuls doivent nous dire,
Doivent nous dire un tel secret.

Quoique du feu qu'elle a fait naître
Femme puisse s'apercevoir,
Feindre de ne rien voir, doit être,
Et sa conduite et son devoir:
Mais lorsque l'amant persévère,
Doit-on toujours l'intimider?
Non, sans doute, et quoique sévère,
Quoique sévère il faut céder.

Mais voici Lorenzo:

SCENE XI.

FLORA, MERVAL.

MERVAL.

Grâce au ciel, Dom Félix est encore parvenu à calmer les esprits . . . Ah! c'est vous, aimable Flora!

FLORA.

Approchez, Lorenzo.

MERVAL.

Je crains d'être importun.

FLORA.

Vous ne pouvez jamais l'être. (*A part.*) Toujours même respect et même retenue. Il mérite enfin que je m'explique librement avec lui.

MERVAL, *à part.*

Elle paraît avoir quelque chose à me dire.

FLORA, *avec un peu d'embarras.*

Je pensais à vous tout-à-l'heure.

MERVAL.

A moi! vous êtes charmante.

FLORA, *avec un peu de dignité.*

Eh! mais . . .

MERVAL, *à part.*

J'allais faire le français sans m'en apercevoir. . . . (*Haut.*) Croyez, belle Flora!

FLORA.

Ma mère vient de m'annoncer le retour prochain d'Angélo, et mon mariage avec lui.

MERVAL.

Avec Angélo! et vous y consentiriez ?

FLORA.

Pas tout à fait.

MERVAL.

Vous auriez le courage de refuser le neveu de *Dom Barbarusco ?*

FLORA.

Très-assurément, et si vous voulez m'obliger, vous cesserez de m'en parler; il ne m'est qu'indifférent, et vous finiriez par me le faire haïr.

MERVAL.

Haïr est bien fort.

FLORA.

L'idée d'un mariage avec Angélo me révolte à tel point... Tenez, je crois que j'aimerais autant épouser un français.

MERVAL, *à part.*

Voilà qui devient encourageant. *(Haut.)* Un français est donc pour vous un objet bien odieux ?

FLORA.

J'espère que vous n'en doutez pas; mais laissons ce sujet désagréable.

MERVAL.

Votre cœur serait-il donc insensible ?

FLORA.

Insensible !

MERVAL.

Vous ne connaissez pas un homme digne de vous intéresser ?

FLORA.

Je ne dis pas cela.

MERVAL.

Comment ?

FLORA.

Air *de l'Arioste.*

Il en est un sensible et tendre,
Discret, soumis, respectueux,
Qui, sans parler se fait entendre,
Et qui doit lire dans mes yeux.
Il a le noble caractère
D'un espagnol rempli d'honneur;
De m'aimer, s'il fait son bonheur,
Voilà l'amant qui sait me plaire.

MERVAL.

Et cet amant ? . .

FLORA, *souriant.*

Est-ce que je ne l'ai pas nommé ?

MERVAL.

Qu'entends-je !.. quoi ! belle Flora ! je ne vous serais pas indifférent ! vous répondriez à mon amour !

FLORA.

Oui, Lorenzo.

MERVAL.

Quel aimable aveu !

FLORA.

Votre réserve a commandé ma franchise.

MERVAL.

Je suis aimé ! ô bonheur inattendu !.. mais ce bonheur qui devrait combler tous mes vœux, n'est peut-être qu'une illusion passagère.

FLORA.

Que dites-vous ?

MERVAL.

Ah ! Flora ! si vous saviez . . .

FLORA.

Quoi donc ?

MERVAL.

Duo de Doche.

J'aurais un secret à vous dire,
Mais je n'ose le révéler.

FLORA.

Eh ! pourquoi ne pas m'en instruire ?
Qui vous empêche de parler ?

MERVAL.

Je crains de vous déplaire,
De m'attirer votre courroux.

FLORA.

Parlez, soyez sincère,
Et sans contrainte expliquez-vous.

MERVAL.

Je crains de vous déplaire.

FLORA.

Parlez, soyez sincère.

MERVAL.

Vous haïssez tous les Français...

FLORA.

Oh ! oui, je hais
Tous les Français.

MERVAL.

Si vous les connaissiez.. peut-être...

FLORA.

Dieu me garde de les connaître.

MERVAL.

Quoi ! si tout à l'heure en ces lieux
Il s'en offrait un à vos yeux...

FLORA.

Je m'enfuirais à l'instant même.

MERVAL.

Bon dieu ! quelle frayeur extrême !
Ainsi donc, si j'étais français...

FLORA.

Vous, Lorenzo, c'est impossible.

MERVAL.

Mais cependant si je l'étais...

FLORA.

Vous êtes bon, doux et sensible,
Vous ne pouvez être français.

MERVAL.

Et pourtant.... je le suis...

FLORA.

Ciel !

MERVAL.

J'ai dû vous le taire,
Ainsi l'a voulu votre père.

FLORA.

Quoi! vous êtes français !

MERVAL.

Allons, armez-vous de colère,
A mon destin je me soumets...
Eh bien... vous vous taisez..

FLORA.

Eh mais...

MERVAL.

De moi, Flora, dites-le sans mystère,
Que penserez-vous désormais ?

FLORA.

Hélas ! je sens, quoiqu'en dise ma mère,
Que l'on peut aimer un français.

MERVAL

O jour heureux ! ô jour prospère !
Vous pouvez aimer un français !

ENSEMBLE.

Hélas ! etc.
O jour, etc.

FLORA.

Mais comment se fait-il ? . . .

MERVAL.

Vous le saurez. (*On appelle dans la coulisse.*) J'entends quelqu'un, je vous laisse. (*Il entre chez lui.*)

FLORA.

Que viens-je d'apprendre !... Lorenzo, français.
(*Carlo arrive en continuant d'appeler.*)

SCENE XIII.

FLORA, CARLO, ensuite DONA CHRISTIANA.

CARLO, *arrive en sautant.*

Mam'zelle, Mam'zelle . . . vous ne savez pas . . .

FLORA.

Eh ! pourquoi ces grands cris ?

CARLO, *à la porte de Dona Christiana.*

Madame, Madame . . . Ah ! si vous saviez . . .

D. CHRISTIANA.

Qu'est-ce que c'est ?

CARLO.

Il est arrivé.

D. CHRISTIANA.

Qui ?

CARLO.

Le héros de Salamanque, le brave Angélo.

D. CHRISTIANA et FLORA.

Il est de retour !

CARLO.

On l'a vu sur la grande place.

D. CHRISTIANA.

Ils ont donc battu les Français, mes nouvelles ne m'ont pas trompée.

CARLO.

Pardi, puisque Angélo est revenu . . . le voici, le voici.

(*On entend la chaussée de Malborough.*)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, [illegible]

D. CHRISTIANA.

Ce cher Angélo !

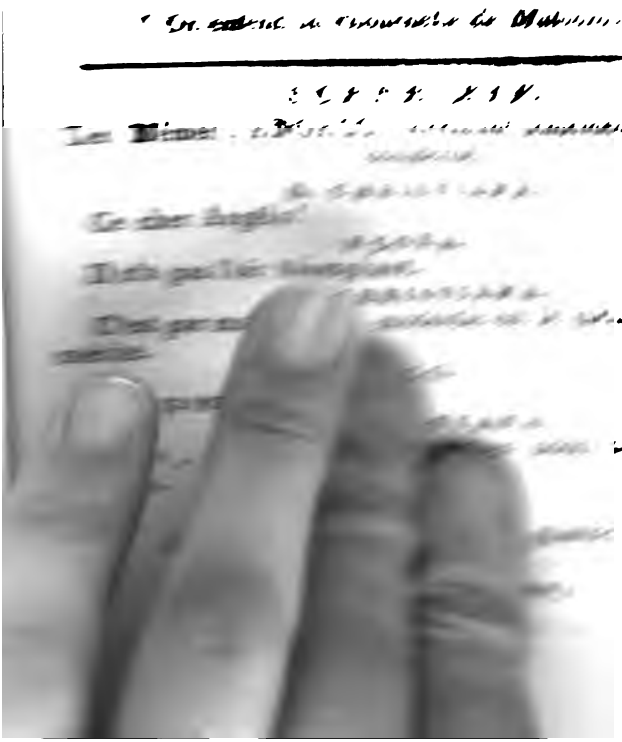
FLORA.

[illegible]

CHRISTIANA.

[illegible]

[illegible]



TOUS, *excepté Angélo.*
Vous n'y retournez pas !

ANGÉLO.
Non, par Saint-Nicolas.
Je reviens de la guerre, etc.

Ensemb.
TOUS, *excepté Angélo.*
Il revient de la guerre,
Son retour ne semble pas prospère,
Il revient de la guerre,
Et n'y retourne pas.

D. CHRISTIANA, *à Angelo.*
Que vous est-il donc arrivé ?

ANGÉLO.
Rien de bon.

CARLO.
Et les lauriers que vous deviez rapporter ?

ANGELO.
Les lauriers ? ils sont de l'autre côté.

D. CHRISTIANA.
Air : *Du Locataire.*

Les lauriers de l'autre côté !
Vous voulez nous en faire accroire ;
Allons, dites la vérité,
Et parlez-nous de la victoire.
De tous les Français aujourd'hui,
Vous nous annoncez la défaite ;
Vous avez battu...

ANGELO.
Vraiment oui,
Nous avons battu... la retraite.

D. CHRISTIANA, FLORA, CARLO.
La retraite !

D. CHRISTIANA.
Comment, ce beau corps d'étudians ? . . .

ANGELO.
Oh, c'est vrai que nous étions beaux . . . avant la bataille.

CARLO.
Oh, oui, superbes.

ANGELO.
Et nous étions si bien disposés.

CARLO.
C'est vrai.

ANGELO.
Air *Il fallait nous voir danser.*

Il fallait nous voir passer,
Et nous redresser,
Et nous exercer,
Et vingt fois recommencer,

Sans jamais, jamais nous lasser.
Marcher en avant, toujours le corps droit,
Et par le flanc gauche, et par le flanc droit.
Il fallait nous voir passer,
Et nous exercer.
Nous présagions tous les plus grands succès,
Et nous répétions : Malheur aux Français,
Oui, puisqu'ils veulent en découdre,
Nous les reduirons en poudre.
Courons, avançons hardiment;
Mais voilà que subitement,
Nous entendons gronder la foudre,
Le bruit des fusils, du canon :
Pan,
Patapan,
Pon,
Patapon,
La peur nous prend,
Dans chaque rang
La peur nous prend.
En vain, pauvres misérables!
Nous invoquons nos impuissans
Les saints, nos bienheureux patrons.
Trop hardis et trop reconnus,
Ces Français tout des démons,
Rien n'arrête leurs pas,
Rien n'échappe à leurs bras.
Ils nous ont percés,
Ils nous ont poussés,
Ils nous ont roués,
Ils nous ont foulés,
Puis dans les rangs
Nous ont renversés,
Et par-tout nous ont dispersés.
Ah! quel saint, quel carnage!
Je n'en veux plus, non, non, non, non.

D. CHRISTIANA.

Ce que vous dites là est-il bien vrai?

ANGELO.

Pardi, voyez.

FLORA.

Il est sûr que vous voilà dans un triste équipage.

ANGELO.

Ce n'est pas ma faute, j'avais une carabine, ils m'en ont débarassé; j'avais un casque, je n'ai plus que le plumet, j'avais un sabre, en voilà le fourreau, j'avais le plus joli petit cheval. . . Ils me l'ont pris. . . gris pommelé. . . Enfin, j'avais un habit neuf, il est en loques. (*Il se tourne et fait voir son habit déchiré.*)

D. CHRISTIANA.

Pauvre jeune homme.

CARLO.

Il fait pitié.

ANGELO.

Ils ne m'ont laissé que mes rosaires dont ils n'ont pas voulu.

FLORA, *à part.*

J'espère que ceci dérangera mon mariage avec ce grand imbécille.

ANGELO.

J'ai bien encore une autre crainte.

D. CHRISTIANA.

Laquelle ?

ANGELO.

C'est de tuer mon oncle.

TOUS.

Tuer votre oncle !

ANGELO.

Vraiment oui ; on dit qu'il est malade, s'il me voit dans l'état où je suis, autant de mort. . . Ma chère Madame. . . si vous aviez la bonté de le prévenir tout doucement. . .

D. CHRISTIANA.

Oui, oui, je le préviendrai.

ANGELO.

Charmante Flora, j'espère que ce petit revers ne vous aura pas changée à mon égard.

FLORA.

Oh, mon dieu ! M. Angélo, je suis toujours la même.

SCENE XV.

Les Mêmes, D. FELIX, JACKSON.

D. FELIX, *entrant avec Jackson.*

Mais encore une fois, Angélo assure. . .

JACKSON.

Il extravaguait, je vous dis.

D. FELIX.

Tenez, le voilà qui vous dira lui-même. . .

JACKSON, *à Angélo.*

Pourquoi, jeune homme, venez-vous ici jetter les alarmes avec les nouvelles mauvaises ?

ANGELO.

Je dis ce que j'ai vu.

D. FELIX.

Vous l'entendez ? ce qu'il a vu.

JACKSON.

C'était impossible.

ANGELO.

J'y étais, et vous n'y étiez pas, ni vous, ni les vôtres.

JACKSON.

La peur, il avait fait fuir cet nigaud.

ANGELO.

Nigaud? ah, je l'aurais été bien davantage en restant là.

JACKSON.

Mais tous les autres, ils marchaient toujours pour la victoire.

ANGELO.

Encore une fois, je vous répète . . .

JACKSON, *bas à Angélo.*

Taisez-vous, petit imprudent.

D. CHRISTIANA.

Vous croyez donc, M. Jackson? . . .

JACKSON.

Air: *Fournissez un canal au ruisseau.*

Pour appuis vous avez les Anglais,
Et sur le succès de la guerre
Ils n'étaient pas du tout inquiets.

ANGELO.

Je le crois, Monsieur de l'Angleterre;
Par un zèle toujours nouveau
Vous soufflez le feu sans le craindre,
Et ce n'est jamais pour l'éteindre
Que vous vous tenez près de l'eau.

D FELIX, *bas à Angélo.*

Pas mal pour un étudiant.

JACKSON.

Vous aurez bientôt des nouvelles qui détruiront tous les mensonges de cet visionnaire.

ANGELO.

Je vois ce qui est vrai.

JACKSON.

Ce qui n'est pas vrai.

ANGELO.

Pas vrai! . . . je m'en vas, car vous me feriez perdre l'esprit, et c'est tout ce qui me reste. (*Il va pour s'en aller et s'arrête.*)

D. FELIX.

Voilà un jeune homme ruiné.

ANGELO, *du fond du théâtre, et regardant en l'air.*

Ah! mon dieu! . . . ah! mon dieu, mon dieu! qu'est-ce que c'est que çà?

TOUS, *se retournant.*

Quoi donc?

SCENE XVI.

Les Mêmes, MERVAL *sortant de chez lui, ensuite, gens de tout état, paraissant derrière la grille.*

MERVAL, *accourant aux cris d'Angélo.*

Qu'est-il arrivé ?

JACKSON, *à part et se réjouissant.*

C'est notre ballon.

ANGELO.

Tiens ! la drôle de chose . . . une grosse boule sur un petit bateau.

MERVAL, *à Jackson.*

Vous savez ce que c'est. Hein ?

ANGELO.

Le voici, gâre, gâre.

(*Le ballon paraît et traverse le fond du théâtre. On voit dans la nacelle quelqu'un qui jette, de tous côtés, des papiers imprimés. A la fin du couplet, le ballon a disparu et le peuple le suit.*)

D. CHRISTIANA.

Air : *De la découpure.*

Mais voilà, voilà que sur nous,
Ces papiers qu'on lance,
Arrivent en abondance.

ANGELO, *ramassant.*

Je prends pour moi, prenez pour vous.

D. FELIX, MERVAL.

Il en pleut beaucoup, et nous en aurons tous.

CHOEUR.

Ramassons et lisons ; dépêchons-nous.

JACKSON, *un papier à la main.*

C'était des nouvelles
Les plus fraîches, les plus belles

MERVAL, *tenant un des papiers.*

Il dit vrai, mes amis ; il est bien clair
Qu'on répand ici des nouvelles en l'air.

JACKSON.

Eh bien, M. Dom Félix, quand je vous disais que la victoire il était certain . . . Lisez, lisez . . .

D. FELIX, *à Jackson.*

Vous savez cela par cœur ; n'est-ce pas ?

JACKSON, *lisant.*

Air : *De M. Doche.*

Ah ! pour vous quelle heureuse guerre !
Les Espagnols et les Anglais,
Par-tout ont battu les Français :

MERVAL.

Dans les gazettes d'Angleterre.

ANGELO.

Pardi, en voici une un peu forte. (*Il lit.*)

Nous n'avons plus qu'un pas à faire ;
Nous marchons en France, et Paris,
Avant quinze jours, sera pris
Par les braves de l'Angleterre.

MERVAL.

Paris pris dans quinze jours . . . Ah, M. Jackson ! corrigez cela : mettez un mois.

ANGELO.

Oh, c'est venu bien à propos ; je vais porter un de ces imprimés là à mon oncle, çà fait qu'il me recevra bien et qu'il se portera mieux. Mademoiselle Flora, je vous parlerai de mon amour quand je serai revenu.

FLORA.

Ne vous pressez pas. (*Angelo sort.*)

SCENE XVII.

Les Mêmes, *excepté Angelo.*

JACKSON.

Mesdames, vous êtes contentes, je pense... Hein ?

D. CHRISTIANA.

Le ciel a exaucé nos prières.

FLORA, *à part.*

Pauvre Merval ! ces nouvelles là doivent bien l'affliger.

JACKSON.

Je espérais que ce ballon il passera aussi sur l'armée ennemie, et que les petits papiers ils tomberont fortement beaucoup.

MERVAL.

On prétend qu'on y en reçoit souvent de pareils.

JACKSON.

Çà devait faire un effet diabolique.

MERVAL.

Pas du tout.

JACKSON.

Hein.

MERVAL.

Air : *Vaud. des Visitandines.*

Ces beaux écrits où l'on propage
Le désordre, et tous ses excès,
Savez-vous bien de quel usage
Ils sont dans le camp des Français ?
On fait, puisqu'il faut vous le dire,
Des cartouches de ces pamphlets ;
Puis on les renvoie aux Anglais
Pour leur apprendre à mieux écrire.

JACKSON.

Nous ne sommes pas pour recevoir des leçons de Messieurs les Français, et tel qui faisait le raisonneur . . .

MERVAL.

Que voulez-vous dire ?

JACKSON.

Je disais . . . suffit . . . (*A part.*) Le Cafardino il tardait beaucoup pour venir . . . Mais je le vois. . . (*Haut*) Ah, voici le petit Cafardino . . . (*A part.*) Bon.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, CAFARDINO, ensuite les Alguasils.

MERVAL, *à Dom Félix, voyant Cafardino.*

Comme il a l'air contrit.

D. FELIX.

C'est son état.

JACKSON, *à part.*

J'espère qu'il venait pour arrêter . . .

CAFARDINO.

Salut à notre cher Alcade, à sa digne épouse et à son aimable fille . . .

D. CHRISTIANA.

Quel sujet vous amène ?

CAFARDINO.

De la part de *Dom Barbarusco*, le plus respectable des Dominicains, et le plus indulgent des bons inquisiteurs...

D CHRISTIANA.

Eh bien ?

CAFARDINO.

Air : *Quand j'entends des gémissemens.*

Je viens ici vous annoncer
Qu'avec regret le Saint-Office
Vous commande un grand sacrifice ;
Rien ne peut vous en dispenser.

TOUS.

Un sacrifice!

CAFARDINO.

Ayez entière confiance
Dans la haute Inquisition ;
Ce n'est qu'à bonne intention
Qu'elle se livre à la vengeance.

Ensemble.

D. CHRISTIANA, CAFARDINO.
Ayons entière confiance
Dans la haute Inquisition ;
Ce n'est qu'à bonne intention
Qu'elle se livre à la vengeance.
D. FELIX, MERVAL, *à Cafardino.*
Parlez, donnez-nous connaissance
De cette bonne intention :
Que nous veut l'Inquisition ?
Quel est l'objet de sa vengeance ?
FLORA, *à part.*
Quelle funeste circonstance,
Et que je sens d'émotion !
Sur Merval l'Inquisition
Va-t-elle exercer sa puissance ?

D. CHRISTIANA.

Achevez.

D. FELIX.

Expliquez-vous.

CAFARDINO.

Avant toute chose, j'ai voulu vous donner une marque de mon sincère attachement . . .

D. FELIX.

Au fait.

CAFARDINO.

En vous préparant avec douceur . . .

D. FELIX.

De grace, finissons.

CAFARDINO, *a la cantonade.*

Entrez, Messieurs.

TOUS.

Des Alguasils !

CAFARDINO.

Les bons serviteurs de l'auguste tribunal.

D. FELIX.

Chez moi !

CAFARDINO.

Ecoutez, seigneur Alcade, la lecture du contenu de l'ordre que je suis chargé de mettre à exécution.

D. CHRISTIANA.

Un ordre !

FLORA, *à part.*

Je tremble.

JACKSON, *à part.*

Très-bien. Enfin nous allons être vengés.

CAFARDINO, *lisant.*

« Au nom de la très-sainte Inquisition, et en vertu » des pleins pouvoirs dont elle a daigné nous investir, » nous, *Dom Barbarusco*, prieur indigne des Religieux

» Dominicains de ce bourg, et membre de l'équitable » tribunal du *Saint-Office*, ordonnons qu'à l'instant » même, et sans aucun delai, sera traduit dans nos pri- » sons l'Alcade Maior Dom Félix de Divalta.

D. CHRISTIANA.

Mon époux !

FLORA.

Mon père !

D. FÉLIX.

Moi !

MERVAL.

Mon ami !

JACKSON.

Mais il se trompait . . . ce n'était pas . . .

MERVAL.

Quoi ? l'on ose arrêter un magistrat . . .

CAFARDINO.

Pour vous avoir reçu chez lui.

D. CHRISTIANA.

Qu'entends-je !

MERVAL.

Eh bien, je suis seul coupable, et l'on ne doit pas...

CAFARDINO.

Paix : écoutez jusqu'au bout... « sera pareillement ; » et après perquisition faite chez lui, arrêté et traduit » dans lesdites prisons, la peintre, se disant Castillan, » et n'étant autre qu'un français . . .

D. CHRISTIANA.

Lui ! français.

CAFARDINO, *continuant.*

« Caché sous le nom de Lorenzo.

FLORA, *à part.*

Malheureux Merval.

CAFARDINO, *aux Alguasils.*

Entrons chez lui. (*Il entre avec l'un d'eux chez Merval.*)

D. CHRISTIANA, *à Merval.*

Vous n'êtes pas Castillan ?

MERVAL.

Non, il y a trop long-temps que ce déguisement me pèse.

Air : *De votre bonté généreuse.*

Je suis français, tout me commande
D'avouer enfin mon pays ;
Quelque soit le sort qui m'attende,
D'avance, je m'en applaudis.

Si des enfans de la victoire,
Les travaux me sont étrangers,
Ne pouvant partager leur gloire,
Je partage au moins leurs dangers.

CAFARDINO, *sortant de chez Merval avec des dessins dans un porte-feuille.*

Voici, grâce au ciel, une collection de dessins qui ne laisse aucun doute sur les coupables intentions du prétendu Castillan.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Est-il possible?

CAFARDINO, *montrant successivement plusieurs dessins.*

Voyez, Madame, et frémissez. Déroute complette des insurgés Espagnols... Fuite précipitée des Anglais.

JACKSON.

Hein?

CAFARDINO, *continuant.*

Entrée triomphante des Français dans Madrid... Couronnement du roi *Joseph.*

D. CHRISTIANA.

Ah! grands dieux.

JACKSON.

Il avait supposé tout cela.

MERVAL.

Je n'ai rien supposé.

CAFARDINO, *continuant de parcourir le porte-feuille.*

Que vois-je? ô comble de profanation... Départ de *l'Inquisition* pour l'Angleterre.

D. CHRISTIANA.

Quel blasphême!

JACKSON.

Ça prouvait bien qu'il était hérétique.

FLORA, *à part.*

Tout le monde est contre lui.

D. CHRISTIANA, *à Dom Félix.*

Et vous lui avez donné retraite!

D. FELIX.

Oui, sans doute, et loin de m'en repentir, j'en fais gloire.

D. CHRISTIANA.

Imprudent, qu'osez-vous dire!

CAFARDINO.

Rassurez-vous, Madame, Dom Félix peut tout attendre de l'amitié de *Dom Barbarusco;* quant à ce français, c'est différent.

FLORA, *à part.*

Il est perdu.

CAFARDINO.

Air : *Vaudeville du Jaloux Malade.*

Nos bons juges, pour le confondre,
Ne seront point embarassés ;
Il n'aura rien à leur répondre,
Ses dessins en diront assez.

MERVAL.

Que votre tribunal se presse,
S'il ne veut pas que les Français,
Ici le gagnant de vîtesse,
Ne viennent juger le procès.

D. FELIX, *bas à Dona Christiana.*

Ils en sont capables.

CAFARDINO.

Quelle impudence !

Air : *Oui, oui, si je ne peux lui plaire.*

Non, non, de cet excès d'audace
Je ne peux revenir,
C'est lui qui nous menace,
Oh ciel ! lui qui devrait frémir !
Allons, qu'on soit inexorable,
Sur ce français, par trop coupable,
Que cet ordre soit accompli ;
Emmenez l'Alcade avec lui.

SCENE XIX.

Les Mêmes, CARLO, *à la tête des domestiques de la maison.*

CHŒUR.

Eh ! de quoi donc est-il coupable ?
Il est si bon, si respectable.

CAFARDINO.

Qu'on obéisse
Au Saint-Office.

LES ALGUASILS.

Obéissons au Saint-Office,
Tout doit céder à sa rigueur.

JACKSON.

Obéissez au Saint-Office,
Tout doit céder à sa rigueur.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Comment fléchir le Saint-Office ?
On doit trembler de sa rigueur.

D. FELIX, MERVAL.

Voilà sa dernière injustice,
Et cet espoir flatte mon cœur.

CAFARDINO.

Il nous bravait, mais par bonheur
Le Saint-*Office* est en vigueur.

GENS DE LA MAISON.

On les traduit au Saint-*Office*,
Ah ! je crains tout de sa rigueur.

(Cafardino à la tête des Alguasils, emmène D. Félix et Merval.)

FLORA.

Ah, mon dieu, ma mère, quel affreux événement !

D. CHRISTIANA.

C'est ce malheureux français.

FLORA.

Comment *Dom Barbarusco*, notre ami, notre protecteur, a-t-il pu signer un ordre si rigoureux ?

D. CHRISTIANA.

Ma fille, le devoir, l'intérêt du ciel . . . Mais je vais trouver le révérend ; je suis bien sure qu'il fera tout pour sauver Dom Félix . . . Béatrix . . .

BÉATRIX, *paraissant dans le pavillon.*

Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Mon voile pour sortir.

FLORA, *à part.*

Personnne ne parlera pour Merval.

SCENE XX.

Les Mêmes, ANGELO.

ANGELO.

Enfin, belle Flora, voici le moment où je puis vous entretenir de ma passion.

FLORA.

Je n'ai pas le temps de vous entendre.

D. CHRISTIANA.

Eh ! mon cher Angélo, quel moment prenez-vous !

ANGELO.

La présence d'une mère sensible ne peut qu'autoriser...

FLORA.

Eh ! monsieur . . .

ANGELO.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Plein d'une innocente ardeur,
Je viens vous offrir l'hommage
D'un jeune homme honnête et sage,
Bien fait pour vous faire honneur.

Ah ! si vous daignez m'admettre,
Si vous daignez le permettre,
Sans réserve je vais mettre
Ma dévotion en vous.
A vous seule je me donne,
Et vous serez la Madone
Du plus chaste des époux.

(*Il tombe aux genoux de Flora.*)

FLORA.

Je vous trouve bien impertinent.

ANGELO.

A vous seule je me donne, etc.

SCENE XXI.

Les Mêmes, CARLO, *ensuite* BEATRIX.

CARLO, *accourant.*

Grande nouvelle, bonne nouvelle.

ANGELO, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est ?

BEATRIX.

Madame, voici votre voile.

CARLO.

Ne sortez pas, Madame, ne sortez pas ; ils vont venir.

TOUS.

Qui ?

CARLO.

Dom Félix est en liberté.

D. CHRISTIANA, FLORA.

Est-il possible ?

ANGELO.

En liberté !

CARLO.

Le peintre aussi.

FLORA, *à part.*

Ah, je respire.

D. CHRISTIANA.

Expliquez-vous.

CARLO.

Des militaires français, qui viennent d'arriver....

TOUS.

Des Français !

CARLO.

Le capitaine a reconnu notre jeune peintre . . . Ils se sont embrassés, les sbires se sont sauvés ; Dom Félix vous amène les Français.

ANGELO.

Des français ! Sauvons-nous.

D. CHRISTIANA, *à Angélo.*

Eh bien ! vous nous laissez.

CARLO.

Il court trop vîte pour vous entendre.

D. CHRISTIANA.

Des français ici ! ah ! ma chère Flora ! (*A Carlo.*) Allez bien vîte chez le révérend père, et qu'il nous envoie du secours.

CARLO.

Mais Madame . . .

D. CHRISTIANA.

Courez, vous dis-je.

CARLO, *s'en allant.*

J'y cours.

(*Il sort d'un côté, et les Français arrivent de l'autre.*)

D. CHRISTIANA.

Rentrons, ma fille.

SCENE XXII.

Les Mêmes, MERVAL, DOM FELIX, UN OFFICIER FRANÇAIS, *à la tête de plusieurs soldats, et de plusieurs habitans de l'endroit.*

D. FELIX, *retenant Dona Christiana et Flora.*

Restez, Madame.

L'OFFICIER.

Air : *De M. Doche.*

Espagnols, après l'orage
Voyez venir le beau tems ;
Bonnes gens, prenez courage,
Ne craignez plus les méchans.
L'Anglais, peur d'être pris,
Fuit, regagnant le rivage ;
Chez vous, plus d'ennemis,
Les Français sont vos amis.

CHŒUR.

L'Anglais, peur d'être pris, etc.

L'OFFICIER, *au peuple.*

Point de crainte, point d'alarmes,
Contre nous point de soupçon,
La plus forte de nos armes
Est celle de la raison.
Au gré de nos souhaits,
De la paix goûtez les charmes,
N'ayez tous, désormais,
D'ennemis que les Anglais.

ENSEMBLE.

Espagnols, Français,
Au gré de nos souhaits,
De la paix goutons, etc.

Au gré de nos souhaits,
De la paix goûtez, etc.

L'OFFICIER.

Le peuple de Madrid a prêté, avec enthousiasme, le serment de fidélité au roi *Joseph Napoléon*, et tous à l'envi, manifestent la joie la plus vive d'être délivrés du joug des Anglais.

MERVAL.

Le génie et la puissance ont triomphé.

D. FELIX.

Et la Nation espagnole s'empressera de répondre à l'appel glorieux de son libérateur.

L'OFFICIER.

Air ; *Si Pauline est dans l'indigence.*

D'un tribunal trop redoutable
A la pensée, à la raison,
On brise le joug détestable,
Il n'est plus d'Inquisition.

D. CHRISTIANA.

On l'a détruite !

MERVAL.

L'Espagnol aujourd'hui respire,
Et désormais les bons esprits
Peuvent penser, parler, écrire,
Sans que vos moines l'aient permis.

D. FELIX.

Oui, sans la permission de *Dom Barbarusco.*

D. CHRISTIANA.

Le nouveau roi a donc fait son entrée dans Madrid ?

L'OFFICIER.

Oui, Madame, et bientôt l'Espagne entière bénira ce jour mémorable.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Ami des arts et des talens,
Ce Monarque, doux et sensible
Saura, contre tous les méchans,
Aux bons se montrer accessible :
Comme un bon père, gouvernant
Une nation généreuse,
Il ne veut user constamment
Que du droit de la rendre heureuse.

FLORA.

Ah ! s'il en est ainsi, combien nous le chérirons !

L'OFFICIER.

Un gouvernement libéral et protecteur va rendre à ce beau pays un éclat trop long-temps obscurci par l'hypocrisie et l'avarice. Les arts et les lettres, le commerce et l'industrie vont y renaître... Enfin, débarassé des abus et des entraves qui paralysaient son ancienne énergie, l'Espagne sera bientôt l'émule de la France dont l'unique ambition est de resserrer les nœuds d'une amitié qui n'aurait jamais dû être altérée.

(*Carlo amène Angélo qui a repris son habit d'étudiant.*)

SCENE XXIII et dernière.

Les Mêmes, CARLO, ANGELO.

CARLO.

Encore une fois, n'ayez pas peur; les Français ne vous feront pas de mal; ils seront bien aises de vous voir.

ANGELO.

Moi aussi, certainement, mais c'est que...

MERVAL, *à l'officier.*

Tu vois un ancien militaire.

L'OFFICIER, *à Angélo.*

Oui ?. . . Allons, mon brave, touchez là.

ANGELO.

Monsieur. . .

L'OFFICIER.

Touchez là, morbleu.

ANGELO, *lui touchant la main.*

Avec plaisir.

L'OFFICIER.

Sans rancune.

ANGELO.

Pas la moindre, et puisque, Monsieur, ne m'en veut pas. . .

CARLO, *à Dona Christiana.*

Madame, ne comptez pas sur le révérend père, je crois qu'il est au moment de nous quitter.

D. CHRISTIANA, *à Angélo.*

En vérité ?

ANGELO.

Çà se pourrait bien, avec l'Anglais, et la caisse du couvent.

ANGELO, *à l'officier.*

Pardi, puisque ces Messieurs sont nos amis, j'en suis bien aise, et je les invite à ma noce.

L'OFFICIER.

Une noce ! nous en sommes.

ANGELO.

Je me flatte que mon beau père, ma belle mère et mon épouse ne s'y opposeront pas. (*A Dom Félix.*) Vous y consentez?

D. FELIX.

Sans doute, ces Messieurs seront de la nôce, et toi aussi, mais ce ne sera pas de la tienne.

ANGELO.

Comment?

D. FELIX.

C'est Merval que ma fille épouse, et ce mariage sera la première alliance entre la France et l'Espagne. J'en suis convenu avec ma femme... N'est-il pas vrai Madame?

D. CHRISTIANA.

Je vois bien que cela doit être.

MERVAL.

Ah! Madame, mon ami! . . .

D. FELIX.

A moins que ma fille . . .

FLORA.

Mon père, vous connaissez mon obéissance.

MERVAL.

Ma chère Flora . . .

L'OFFICIER, *à Merval.*

Elle est charmante.

ANGELO.

Vous croyez peut-être que çà m'étonne? Eh bien pas du tout, je m'y attendais, et pour m'en consoler, j'irai finir mes études à l'université de Paris, et j'épouserai une Parisienne.

L'OFFICIER.

Il a raison. Le mélange des caractères espagnol et français ne peut qu'être utile aux deux Nations.

VAUDEVILLE.

Air : *de M. Doche.*

L'Espagnol a pour son partage
La raison et la gravité,
Le Français a pour apanage
La gaîté, la légèreté:
Que tous deux réunis, l'un soit plus raisonnable,
Que l'autre, et c'est aisé, devienne plus aimable.
L'Espagnol s'en trouvera bien,
Et le Français n'y perdra rien.

D. FELIX.

Un important millionnaire,
De son or est embarassé;
Un malheureux, un pauvre hère,
Par l'indigence est terrassé:
Que l'un à l'autre tende une main secourable,
Dont celui-ci conserve un souvenir durable,
Le pauvre s'en trouvera bien,
Et le riche n'y perdra rien.

MERVAL.

Un époux d'humeur indolente,
Est toujours froid et languissant,
Sa femme vive et pétulante
A l'esprit toujours agissant.
Que de rôle changeant, l'une par fois sommeille,
Et que l'autre souvent, s'anime et se réveille;
Le mari s'en trouvera bien,
Et sa femme n'y perdra rien.

ANGELO.

Quant à moi, sans qu'il y paraisse,
Je suis un garçon fort instruit,
Eh bien! je veux une maitresse,
Qui soit tout-à-fait sans esprit.
La belle me donnant toute son innocence,
Et moi lui faisant part de toute ma science,
Mon amour s'en trouvera bien,
Et ma tête n'y perdra rien.

FLORA, *au Public.*

Le Spectateur qui trop exige,
Souvent décourage l'Auteur,
Et l'Auteur qui trop se négligo
Déplait bien vite au Spectateur.
Que l'un use toujours d'une bonté nouvelle,
Et que l'autre redouble, et d'efforts et de zèle,
L'Auteur s'en trouvera très-bien,
Et le Public n'y perdra rien.

FIN.

ROGER-BONTEMS,

OU

LA FÊTE DES FOUS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. HENRI DUPIN et FAVART;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 27 Mars* 1809.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ROGER-DE-COLLERYE, surnommé BONTEMS.	M. SAINT-LÉGER.
ARMAND-DE-GIVERLAY, conseiller au Parlement.	M. CHAPELLE.
VICTOR, fils d'Armand, jeune officier.	M. AUGUSTE S.-ESTÈVE.
ELOI, vieux domestique d'Armand.	M. JOLY.
UN AVOCAT.	M. SEVESTE.
UN COMMISSAIRE, envoyé de François Ier.	M. FONTENAY.
UN HUISSIER.	M. EDOUARD.
ADELE, nièce de Roger.	Mlle. DESMARES.

Habitans composant la Société des Fous.

La Scène est à Dijon.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

ROGER-BONTEMS.

(*Le théâtre représente une place publique ; on apperçoit au fond une vue de paysage ; à droite, sur le premier plan, l'hôtel du conseiller Armand de Giverlay, du même côté, sur le second plan, un escalier gothique descendant d'un des faubourgs de la ville ; à gauche, sur le premier plan, la maisonnette de Roger-Bontems ; près de la porte est un banc et une table de pierre. Le jour commence à paraître.*)

SCENE PREMIERE.

ADELE, *seule.*

(*Elle sort mystérieusement de chez Roger.*)

Bon ! mon oncle n'est pas réveillé, sa goûte le fait un peu moins souffrir dans ce moment-ci ; il est à peine jour, nous aurons le temps de causer tout à notre aise... (*Regardant de tous côtés.*) Pas encore ici !..... (*S'approchant de la maison du conseiller, et appelant :*) Victor... Victor... Mais voyez un peu, toujours la première au rendez-vous..... (*On entend le refrein de l'air suivant.*) Ah ! mon dieu ! mon dieu ! j'entends du monde ; ce n'est pas Victor !.. cachons-nous, car je ne sais ce que l'on dirait de moi si l'on me voyait déjà sortie.

(*Elle se retire près de la croisée de la maison de Roger.*)

SCENE II.

ADELE, plusieurs FOUS.

(*Ils arrivent éclairés par des flambeaux, carillonnant avec des tambourins, des tambours de basques, des triangles et des clochettes ; un d'eux porte un guidon, sur lequel est peint une figure de la Folie, au-dessous de laquelle sont écrits ces deux vers.*)

« Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir,
« Doit se tenir tout seul, et casser son miroir.

LE CHOEUR.

Air *du Carillon.*

Carillonnons,
Proclâmons
Partout la fête ;
Que par ce bruit
Tout le monde en soit instruit.

PREMIER FOU.

Par nos chansons
Invitons
Que l'on s'apprête,
Et qu'aujourd'hui
Le plaisir chasse l'ennui.

TOUS.

Carillonnons, etc.

(*Quelques grouppes d'habitans paraissant sur la montagne et sur l'escalier pour entendre la proclamation.*)

PREMIER FOU.

Habitans de notre bonne ville de Dijon, au nom et comme hérault de la société des Fous, célèbre parmi nous depuis nombre de siècles, nous vous invitons à vous trouver sur cette place, une heure après le lever du soleil pour vous rendre delà à l'hôtel-de-ville où l'on procédera à la nomination d'un nouveau président. Quiconque manquerait à cette invitation, sans pouvoir nous donner d'excuses recevables, nous mettrait dans la nécessité de saccager sa maison, d'envahir ses biens, ainsi que nos réglemens nous le prescrivent.

Allons, camarades, continuons.

(*Ils sortent tous en reprenant le refrein.*)

Carillonnons, etc.

SCENE III.

ADELE, *seule, avec impatience.*

A merveille, M. Victor, vous vous faites toujours attendre ; déjà les rues se remplissent de monde... Ah ! je vais le gronder bien fort : je ne sais pourtant si c'est trop la peine, car j'ai beau me plaindre de venir la première au rendez-vous, quand nous sommes ensemble, je voudrais toujours m'en aller la dernière. Voilà comme ils sont tous, il y a quinze jours il était plus exact.

RONDEAU.

Air : *Voyez donc quel tourment.* (De l'Epicier.)

Voyez comme il vient tard ; (bis.)
Il m'afflige,
Il me néglige,
Ah ! ces hommes la plupart,
Oui vraiment la plupart,
Après le premier prestige
Restent toujours en retard.

Lorsque je suis mécontente
J'ordonne bien son départ ;

Mais hélas ! s'il se présente,
Je sens là qu'il est trop tard.

Voyez comme il vient tard, etc.

Mais c'est d'un mauvais présage,
Un amant qui vient si tard
Sera toujours en retard,
Après six mois de ménage.

Voyez comme il vient tard, etc.

SCENE IV.

VICTOR, ADELE.

VICTOR.

Ah ! c'est toi, mon aimable amie ?..... Eh ! bien, tu me fuis ?.....

ADELE, *boudant.*

Oui, monsieur.

VICTOR.

Tu m'en veux, peut-être, de ce que je suis venu si tard ; mais tu sais que je couche auprès de mon père...

ADELE.

Çà ne vous empêchait pas de vous lever plutôt.

VICTOR.

Mais, ma bonne amie.....

ADELE.

Fi, monsieur, que c'est vilain de faire le paresseux, et de dormir tandis que la pauvre Adèle veille.

VICTOR.

Tu n'en es pas moins toujours présente à mon imagination.

Air : *J'apprends qu'un jeune prisonnier.* (D'une Heure de Folie.)

Aux accens d'une douce voix,
Je crois entendre mon Adèle ;
Si je vois un joli minois,
Il me retrace mon Adèle ;
Si tout seul je parcours les champs,
C'est pour penser à mon Adèle ;
Si je m'endors quelques instans,
C'est encor pour rêver d'Adèle.

ADELE.

Tu ne me trompes pas ? Allons, je ne suis plus fâchée ; mais vous ne me faites pas compliment, tu ne vois pas comme je me suis fait belle ; dam' c'est que c'est aujourd'hui la fête des Fous, ils doivent nommer un président pour cette année, et tout le monde ici doit être gai.

VICTOR.

C'est bon pour M. Roger-Bontemps, qui, malgré un

procès et d'assez tristes affaires, n'en rit pas moins... mais nous autres.....

ADELE.

Que veux-tu dire ?

VICTOR.

Tiens, je ne puis rien te taire, mon père m'a défendu de te voir, et il a chargé ce maudit Eloi de veiller à l'exécution de ses ordres.

ELOI, *ouvrant sa lucarne.*

J'ai entendu un certain bruit, voyons, voyons. Ah ! je ne me suis donc pas trompé, descendons vite.

ADELE, *sans avoir entendu Eloi.*

Ah ! mon dieu, mon ami, comment faire ?

VICTOR.

Redoubler de précautions pour dérober la connaissance de nos petits rendez-vous.

ADELE.

Non, mon ami, il vaut mieux que j'en parle à mon oncle, ce matin ; il arrangerait tout cela dans la journée, et l'on pourrait nous marier ce soir.

SCENE V.

ADELE, VICTOR, ELOI.

ELOI, *arrivant en bonnet de nuit, et ayant entendu la dernière phrase.*

Ce soir !... c'est çà ; que ne vous mariez-vous tout de suite, sans parens ni notaire, çà serait plutôt fait. Ah ! je vous y prends, monsieur, vous croyez que je ne me reveillerai pas, vous saisissez l'instant où nous avons été souper en ville et où le papa s'en est tapé comme à l'ordinaire pour donner vos rendez-vous.....

VICTOR et ADELE.

Mon cher Eloi, le hasard.....

Monsieur Eloi, le hasard.....

ELOI.

Ah ! mon dieu oui ; Mademoiselle fait la partie d'y venir, vous y venez exprès, et vous vous y rencontrez tous les deux par hasard ; je connais cela.

VICTOR.

Veux-tu que je te parle franchement ?

ELOI.

Non, non, ne me parlez pas franchement, car vous ne me diriez pas un mot de vrai.

ADELE.

Ah ! M. Eloi, je puis vous assurer que nous ne parlions

pas d'amour; bien au contraire, car nous parlions de vous.

VICTOR.

Oui, elle me faisait ton éloge.

ADELE.

Je lui disais que vous aviez bien de l'esprit, que vous étiez bien aimable . . .

ELOI.

Mais . . . mais . . . il faut avouer que vous aimez bien à mentir?

VICTOR.

Oui, mon ami, nous disions . . .

ELOI.

Ah! qu'on ne m'en donne pas à garder.

VICTOR, *fouillant à sa poche.*

Il est, mon cher Eloi, des moyens d'accommodemens.

ELOI.

Ah! pour ce qui est de me corrompre, impossible; on ne serait pas bien venu de m'engager à tromper un homme tel que M. Armand de Giverlay.

VICTOR.

Je sais bien que tu dois ce que tu es à mon père.

ELOI.

C'est sur-tout à cause de notre ancienne amitié; car, au bout du compte, il m'a bien aussi des obligations.

Air : *De la parole.*

S'il a toujours eu très-grand soin
De bien payer mes bons offices,
Disons aussi, qu'il a besoin
Souvent de mes petits services.
Je guide ses pas chancelans,
Quand il a bu mainte bouteille;
Il me fait du bien je le sens,
Mais s'il me soutient je lui rends,
Presque tous les soirs (bis.) la pareille.

VICTOR.

Eh bien, puisque mon père t'a de si grandes obligations, tu pourrais bien me rendre des services, si tu voulais. . .

ELOI.

Pour épouser mademoiselle? non, certainement, je n'aime pas assez M. Roger-Bontems pour cela, et je cours prévenir le papa...

ADELE et VICTOR.

Air : *De M. Doche.*

Comment
Tu veux, méchant,
Nous découvrir
Et nous trahir;

Mais à vingt ans,
Dans ton printemps,
Tu fus pourtant
Amant.

ELOI.

J'en jure, sur mon âme,
Je fus, et c'est constant,
Le mari de ma femme;
Mais jamais son amant.

ADELE et VICTOR.

Comment
Tu veux, etc.

VICTOR, *à Adèle.*

J'entends mon père, sauvons-nous.

(*Adèle rentre, et Victor s'échappe par le fond du théâtre.*)

SCENE VI.

ARMAND, ELOI.

ELOI, *sans voir Armand.*

Oui, Monsieur, je me crois en droit de vous dire que vous êtes un étourdi, un mauvais sujet, un libertin...

ARMAND.

Comment, comment un libertin?

ELOI.

Ah! Monsieur, je suis sûr que vous allez dire comme moi. Je viens de surprendre M. Victor qui en conte toujours à la nièce de ce maudit Roger-Bontems, malgré la défense que nous lui en avons faite; depuis qu'il est revenu de son régiment, il n'est plus reconnaissable.

ARMAND.

En conter à cette petite fille, je n'entends pas cela. Voilà comme sont ces diables de militaires, ils soumettent les belles comme les ennemis de la France.

ELOI.

Si j'étais à votre place je défendrais encore plus sérieusement à votre fils de fréquenter les Roger-Bontems, et je n'attendrais pas davantage pour le paiement des quarante écus que vous leur avez prêtés à si mince intérêt.

ARMAND.

Tu sais bien que d'après tes sages avis j'ai déjà commencé les poursuites...

ELOI.

Et nous avons sagement fait; mais nous devons continuer.

ARMAND.

Tu en veux furieusement à ce pauvre Roger.

ELOI.

Certainement que je lui en veux et beaucoup : il y a bien de quoi, un goguenard, qui dit pis que pendre de vous.

ARMAND.

Comment de moi ?

ELOI.

Oui, de vous. Il dit.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Ce conseiller d'importance,
Ne comprend rien aux procès,
Et pour voir son ignorance,
Il faut le voir au palais ;
Il se sert de subterfuges
Pour rester toujours muet,
Et fait, comme bien des juges,
Il opine du bonnet.

ARMAND.

Du bonnet ! l'insolent.

ELOI.

Bah ! il dit bien pis encore. N'a-t-il pas eu le front de dire que toutes les fois que je montre mon nez à notre porte, je ressemble à un... à un nommé Cerbère, et depuis ce temps là, dans le quartier, on ne m'appelle plus que le vieux Cerbère.

ARMAND, *à part.*

Ces poëtes embellissent tout.

ADELE, *entr'ouvrant la porte de Roger.*

Ecoutons.

ELOI.

D'où je conclus que nous ne devons pas attendre plus long-temps pour le remboursement de l'argent que nous avons prêté à ce Roger.

ARMAND.

D'après les fortes raisons que tu viens de me donner, va passer ton habit, et nous irons ensemble..... (*On entend le prélude de l'air suivant.*) Mais qu'est-ce que j'entends là ?

ELOI, *court au fond du théâtre.*

C'est la fête des Fous ; irons-nous, monsieur ?

ARMAND.

Oh ! bah, bah ; j'y assistais autrefois, mais cela coûte toujours quelque chose ; rentrons, nous ferons notre visite après. Ferme bien la porte, ils nous croiront sortis.

(*Ils rentrent.*)

ADELE, *sortant tout-à-fait.*

Ah ! c'est un bien méchant homme que ce M. Eloi.

SCÈNE VII.

ADELE, PEUPLES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ DES FOUS.

CHŒUR, *dans la coulisse.*

Air : *Ronde d'Aline.*

Enfans de la Folie,

(*D'autres répondent du côté opposé.*)

Enfans de la Folie,

(*Ils entrent tous.*)

Enfans de la Folie,
Jamais de noir chagrin,
Egayons notre vie
Par un joyeux refrain;
C'est un refrain
Qui met en train,
Un refrain
Qui met en train.
Eh! non, non, non, jamais de noir chagrin,
Chantons toujours les dieux de l'amour et du vin.
Enfans de la Folie, etc.

LE PREMIER FOU.

Air: *Vaud. de au Feu.*

Des fous, chemin faisant,
Augmentons la cohorte,
Et frappons en passant,
Frappons à chaque porte,
Et pan, pan, pan,
Vite que chacun sorte,
Et pan, pan, pan,
Venez tous à l'instant.

LE CHŒUR, *en frappant à plusieurs portes.*

Et pan, pan, pan,
Venez, etc.

ELOI, *se montrant à sa lucarne.*

Chut, chut, frappez plus loin, nous n'y sommes pas.

PREMIER FOU.

Ah! tu ne veux pas ouvrir ta porte? ah! c'est bon...

TOUS.

Oui, c'est bon.

LES DEUX PREMIERS FOUS.

Air *du Vaudeville de Nice.*

On nous éloigne de céans,
Notre présence irrite,
Chez notre ami Roger-Bontems,
Nous entrerons de suite.

ADELE.

Ah ! messieurs, mon oncle sera bien fâché ; il est malade, il ne pourra pas vous voir.

ROGER, *sur le seuil de sa porte, tenant d'une main un broc, et de l'autre plusieurs timbales.*

Que dis-tu là ?

Suite de l'air.

Pour garder mon peu de santé,
Je n'admets pas la faculté ;
Mais des amis de la gaîté
Je reçois la visite.

LE CHOEUR.

Pour garder son peu de santé,
Il n'admet pas la faculté ;
Mais des amis de la gaîté
Il reçoit la visite.

ROGER, *distribuant des timballes et versant du vin.*

Allons, mes amis, trinquons ensemble...

PREMIER FOU.

Toujours le même.

ROGER.

Eh ! vive dieu, je ne changerai même pas quand j'irais rendre visite au sombre Pluton.

DEUXIEME FOU.

Eh bien, le dieu des morts pourra se vanter d'avoir chez lui un bon vivant.

ROGER.

Air : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

Quand pour passer le Cocyte,
Caron me crira, viens vite,
J'emporterai mon vieux vin :
A mon pilote moribonde,
J'en verse pleine rasade,
Et tous deux le verre en main,
Et tic, et tic, et toc, et tic, et toc, et tin, tin, tin,
Nous fesons, le verre en main,
Tous deux gaîment le chemin.

LE CHOEUR. (*Ils trinquent tous.*)

Ils font, le verre en main,
Tous deux gaîment le chemin.

ROGER.

Même air.

Quand Orphée au sombre empire,
Chantait son triste martyre,
On dormait à ses accords ;
Mais en trinquant en cadence,
Moi, je prétends mettre en danse

Le dieu même des enfers...
Et tic, et tic, et toc, et tic, et toc, et tin, tin, tin,
Pour danser un tel refrain,
Vaut celui du tambourin.

LE CHOEUR (*Ils trinquent tous.*)

Pour danser un tel refrain,
Vaut celui du tambourin.

PREMIER FOU.

Nous allons procéder à la nomination d'un président, et nous venons, mon cher Roger, te chercher pour être des nôtres.

ROGER, *portant la main à sa jambe.*

Oh! de partout les diables, voilà un petit obstacle qui s'y oppose malgré la bonne envie que j'en ai, ma maudite goûte me retient là, et je n'ose pas me risquer, de peur de faire comme tant de gens.

(*Pendant les couplets suivans, Adèle apporte sur la table un écritoire, et les cahiers de Roger.*)

Air : *Lon, lan, la.* (De Piron.)

Maint étourdi qui n'écoute
Que ce qu'il s'est fourré là,
Veut aller coute qui coute,
Qu'arrive-t-il de cela?
Et lon, lan, la,
A moitié route,
Et lon, lan, la,
Il reste là.

LE CHŒUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

Même air.

Au début de son ouvrage,
L'auteur dit qu'il surprendra,
Que vers le Pinde il voyage,
J'y crois mon homme déjà;
Et lon, lan, la,
Tournez la page,
Et lon, lan, la,
Il reste là.

LE CHOEUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

Même air.

Certain vieillard hypocondre,
Se vante qu'il parlera;
Sa femme pour le confondre,
La nuit lui dit; me voilà.

Et lon, lan, la,
Il veut répondre,
Et lon, lan, la,
Il reste là.

LE CHOEUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

Air : *Quand on est connu.* (Du Val-de-Vire.)

Il faut, mes enfans,
Il faut qu'on me quitte;
Mais revenez vite
Voir Roger-Bontems.

LE CHOEUR.

Il faut, pour un temps,
Il faut, etc.

ROGER.

Je veux à l'instant,
Comme il est d'usage,
Offrir mon hommage
A ce président.

LE CHOEUR, *en sortant.*

Il faut, etc.

SCENE VIII.

ROGER, ADELE.

(*Adèle ramenant Roger sur le devant de la scène.*)

ROGER, *s'asséyant.*

Ouf, qu'il est bon de s'asseoir.

ADELE.

Souffrez-vous beaucoup ce matin, mon oncle ?

ROGER.

Comme à l'ordinaire; mais la visite de ces braves gens m'a tout ragaillardi.

ADELE.

Je ne suis pourtant pas fâchée qu'ils soient partis.

ROGER.

Et pourquoi cela ?

ADELE.

Par ce que j'ai quelque chose de bien pressé à vous dire.

ROGER.

Oui dà, allons parle, mon enfant.

ADELE.

Vous connaissez bien, M. Victor, ce jeune militaire...

ROGER.

Le fils du conseiller Armand, notre voisin ?

ADELE.

Eh ! bien, mon oncle, c'est qu'il est amoureux de moi.

ROGER.

Et tu l'aimes aussi ?

ADELE.

Oui, beaucoup, et je voudrais l'épouser.

ROGER.

Mais sais-tu ce que c'est que le mariage?

ADELE.

Non, mon oncle, mais si vous vouliez...

ROGER.

Je ne blâme pas qu'une jeune personne cherche à s'instruire; mais à ton âge on ne sait pas que le mariage est souvent un malheur.

ADELE.

Mon oncle, je ne l'ignore pas, je sais bien que vous avez raison.

Air *du Vaudeville de l'Etourderie.*

On se laisse, avec trop d'ardeur,
Par le mariage séduire,
Oui, cette chaîne est un malheur,
On n'a pas tort de nous le dire;
Mais on est femme, on sent son cœur,
On prend un époux et pour cause...
C'est un malheur; mais ce malheur
Est bon à quelque chose.

ROGER.

Ah ! puisque tu ne peux pas te passer d'un époux...

ADELE.

Non, mon oncle, je ne peux pas m'en passer.

ROGER.

Allons, soit, tu ne choisis pas mal; ce mariage me convient d'autant mieux, qu'en épousant le fils de ce vieux richard, c'est un moyen tout naturel de m'acquitter envers lui, de l'argent qu'il m'a prêté.... Justement je crois l'entendre, nous allons lui en toucher deux mots.

ADELE.

Non, non, je n'ose pas rester là, je me sauve.

ARMAND, *dans sa maison.*

Eloi, allons, Eloi.

ROGER, *à Adèle qui est sur le point de rentrer.*

Vive dieu, repose toi sur moi, je vais lui parler de cette affaire avec tout le pathétique dont je suis susceptible.

SCENE IX.

ROGER, ARMAND, ELOI.

ARMAND, *sortant de sa maison, et regardant au fond du théâtre.*

Enfin, ils sont donc partis.

ELOI, *bas à Armand.*

Monsieur, monsieur, courage, voilà notre homme.

ROGER.

Serviteur, voisin. Eh! par quel hasard n'assistez-vous pas à la fête, vous êtes de la société pourtant, prenez-y garde, cela peut vous jouer un mauvais tour.

ARMAND.

Comment, un mauvais tour?

ROGER.

Vous connaissez les réglemens des Fous; quand après leur invitation, on manque d'assister à leur assemblée, ils ne respectent rien, et quoique vous soyez conseiller...

ARMAND.

J'ai vu trop long-temps ces extravagances, j'ai autre chose en tête.

ROGER.

En effet, vous avez l'air tout soucieux ce matin.

ARMAND.

J'ai peut-être sujet de l'être.

ROGER.

Faîtes comme moi.

Air: *j'ai vu la Meunière.*

Se moquer des évènemens,
Railler la sottise,
A table avec de bons vivans,
Rire des sots et des méchans,
Voilà la devise
De Roger-Bontems.

ARMAND.

Ce n'est pas là ce qui m'occupe, je songe à l'argent, et..

ROGER, *l'interrompant.*

Moi, çà ne m'embarrasse pas.

Même air.

Avoir toujours des bonnes gens,
L'honnête simplesse,
Le cœur de nos bons vieux parens,
Une bourse... mais rien dedans!...
Voilà la richesse
De Roger-Bontems.

ELOI, *a part.*

Avec çà il ira loin.

ROGER.

Même air.

Consoler les êtres souffrans,
Que l'abus opprime,
Le peu qu'il possède en tout temps,
Le prodiguer aux indigens,
Voilà la maxime
De Roger-Bontems.

ARMAND.

Superbe morale; mais cependant.

Même air.

Donner des preuves en tout temps,
D'inexactitude,
Oublier, comme tant de gens,
De payer ses engagemens;
Voilà l'habitude
De Roger-Bontems.

ELOI, *bas à Armand.*

Bravo, monsieur.

ROGER.

C'est là ce qui vous attriste, voisin, vive dieu, ne parlons pas de cela.

ARMAND.

Monsieur, ne perdons pas le fil.....

ROGER.

Si, si, perdons, perdons.....

ELOI, *bas à Armand.*

Je vous le disais bien, il veut vous faire perdre.

ARMAND.

Monsieur, votre dette m'inquiette beaucoup; j'ai besoin de mon argent.

ROGER.

Attendez quelques jours, que risquez-vous avec moi? mes affaires sont claires, j'ai un procès.....

ARMAND.

Monsieur, je sais ce que c'est que les procès, çà ne finit jamais.

ROGER.

Vous le savez mieux qu'un autre, monsieur le conseiller au parlement.

ARMAND.

Si je n'ai que cet hypothèque.....

ROGER.

Eh! morbleu! si mon procès se prolonge, n'ai-je pas

la seconde édition de mes œuvres, sur le point de paraître ?

ELOI, *bas à Armand.*

Une seconde édition, la première est encore toute entière, chez maître Collin, le libraire.

ARMAND.

Vos œuvres, monsieur, vos œuvres, on en vend cinquante exemplaires et deux cent critiques.

ROGER.

C'est ce qui m'a engagé à publier cette autre édition, dont le succès n'est pas douteux, et voilà le fruit de la critique.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Plus d'un auteur qui brille par son style,
A profité de ses sages avis ;
Et sans ses détracteurs, Virgile
Eût moins épuré ses écrits.
Oui, la critique en poésie,
Pour l'écrivain d'un esprit fort,
Est un creuset d'où l'or de son génie
Sort plus brillant encor.

ELOI, *bas à Armand.*

Entendez-vous un mot à tout cela ?

ARMAND.

Je ne me paie pas de tout ce galimathias.

ROGER.

Eh ! bien, cruel homme, il faut donc employer un argument contre lequel vous ne puissiez pas résister : j'ai une nièce, vous avez un fils, ils s'aiment tous deux tendrement, marions les ; je ne puis rien donner à ma nièce, il est vrai ; mais vous dotez votre fils ; vous faites les frais de noce, ma dette est le pot-de-vin de cette excellente affaire, et voilà tout arrangé.

ARMAND.

Tout arrangé !... Ah ! non content de ne pas me payer, vous osez m'insulter par des propositions aussi déraisonnables.

ROGER.

Comment déraisonnables ? c'est un moyen tout naturel de m'acquitter, je n'ai pas d'argent.

ARMAND.

Ah ! vous serez pourtant bien obligé de m'en trouver.

ROGER.

Eh ! quoi, voisin, de l'humeur ?

ARMAND.

De l'humeur ! c'est bien pis ; (*En s'en allant.*) vous allez voir, vous allez voir.

ELOI, *menaçant Roger.*

Oui, oui, vous allez voir. (*A Armand, au fond du théâtre.*) Monsieur, vous n'avez plus besoin de moi? je vais faire un tour à la fête.

SCENE X.

ROGER, *seul.*

Que prétend-il faire avec ses menaces? ma foi, je n'en sais rien. Au surplus qu'il fasse ce qu'il voudra, peu m'importe. Je n'ai rien à perdre, ainsi pourquoi m'affligerais-je?

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Quand des événemens contraires
Nous rendent le jouet du sort,
Doit-on se créer des chimères,
Que peut-on redouter encor?
Prévoir le malheur, la misère,
Du riche n'est pas le défaut;
L'homme heureux ne réfléchit guère,
Le malheureux réfléchit trop.

SCENE XI.

ROGER, L'AVOCAT.

L'AVOCAT, *dans la coulisse.*

Ah! nous verrons, nous verrons.

ROGER.

Je crois entendre la voix glapissante de mon très-cher avocat.

L'AVOCAT, *arrivant à pas précipités.*

Ah! mon féal ami, je te cherchais par tout. Je sors du palais; on devait y juger plusieurs causes, mais les avocats n'ayant pas les pièces nécessaires pour les plaider, on a appelé la tienne.

ROGER.

Quoi! mon procès est jugé?

L'AVOCAT.

Oui, mon ami; j'ai parlé, j'ai plaidé comme un dieu; j'ai ravi, j'ai enlevé tout l'auditoire: on croyait entendre un nouveau *Démosthène!*

ROGER, *vivement.*

Ainsi, mon ami, tu as . . . . .

L'AVOCAT.

Air : *J'avais trouvé l'ane?*

J'ai perdu ta cause,
J'ai perdu ta cause.
De ton droit, malgré la bonté,
Mon cher, à l'unanimité,
J'ai perdu ta cause,
J'ai perdu ta cause.

ROGER.

Comment? après avoir ravi . . . enlevé . . .

L'AVOCAT.

C'est l'auditoire dont je te parle ! Mais les juges . . .

ROGER.

Ah! tu m'aurais bien étonné si tu m'avais appris le gain de mon affaire.

L'AVOCAT.

Tu savais donc que les juges étaient gagnés? . . .

ROGER.

Non; je savais seulement que tu me défendais; çà me donnait un peu d'inquiétude. Au surplus il faut prendre son parti, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

L'AVOCAT.

Non, certes, ce qu'il y a de mieux à faire, est de replaider, d'attaquer de nouveau.

ROGER.

Eh ! qui donc à présent ?

L'AVOCAT.

Les juges mêmes.

ROGER.

Les juges ?...

L'AVOCAT.

Oui, je veux te venger.

ROGER.

Me venger des juges... Dis-moi ?

Air *du Vaud. de Figaro.*

Avec eux, en récompense,
T'es-tu long-temps querellé ?

L'AVOCAT.

Tout le temps de la séance
Aux magistrats j'ai parlé.

ROGER.

Pendant toute une audience,
A l'entendre être obligé,
Ah! je suis assez vengé,
Oui, je suis assez vengé.

L'AVOCAT.

Tu es toujours trop bon, car enfin, sais-tu comme ces juges se sont conduits, durant mon plaidoyer?

ROGER.

Non, conte-moi çà?

L'AVOCAT.

Air : *Le lendemain.*

Pendant cette audience
Quelques uns d'entre eux ronflaient,
Quand je faisais silence,
Alors ils se réveillaient.
Mais, hélas! rien ne les touche,
Ces juges mal-encontreux,
Dès que je r'ouvrais la bouche,
Fermaient les yeux.

ROGER.

Ces gens-là ne veulent donc pas perdre de temps?

L'AVOCAT.

Malgré tes plaisanteries je veux ton bien.

ROGER.

Tu n'en seras pas plus riche.

L'AVOCAT.

Et pour te prouver l'amitié que je te porte, je te tiens quitte de mes honoraires, (*S'essuyant le front.*) qui étaient pourtant bien laborieusement gagnés.

ROGER.

Voilà un beau trait.

L'AVOCAT.

Il n'en est pas de même de la justice, elle ne tient quitte de rien, et tu es condamné à payer les frais de procédures.

ROGER.

Ah! mon ami que je dois m'estimer heureux...

L'AVOCAT.

Heureux?

SCENE XII.

ROGER, L'AVOCAT, LE COMMISSAIRE.

ROGER, *continuant.*

Oui, je dois m'estimer bienheureux d'avoir la seconde édition de mes œuvres qui pourra me tirer d'un pareil embarras.

LE COMMISSAIRE, *dans le fond du théâtre.*

Ses œuvres ?.. Serait-ce l'homme à qui j'ai affaire? Voyons. (*Il s'avance.*) Est-ce à M. Roger-de-Collerye, surnommé Bontems, que j'ai l'honneur de parler?..

ROGER.

A lui-même, monsieur.

LE COMMISSAIRE.

De par le roi François Ier...

ROGER, *à l'avocat.*

François Ier.? (*Au Commissaire.*) Vous ne pouviez vous annoncer sous de plus heureux auspices; je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement ce prince, mais...

Air : *aussitôt que la lumière.*

On connaît le caractère,
Le cœur du chef des Français,
Chacun connaît dans la guerre
Sa valeur et ses succès;
Et, bien des rois qu'on renomme,
Et qui ne disent plus mot,
Sans avoir vu ce grand homme
Ne le connaissent que trop.

L'AVOCAT, LE COMMISSAIRE, ROGER, *reprennent ensemble.*

Oui, bien des rois, etc.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, tous ses sujets pensent comme vous. (*A part.*) Il me paraît un brave, et cette figure ouverte me revient tout-à-fait.

L'AVOCAT, *bas à Roger.*

Heureux coquin! je parierais qu'il t'apporte un brevet de pension de la part de ce protecteur des arts.

ROGER, *bas à l'avocat.*

Tu crois ?. . . eh! bien, sur ma parole, je ne le refuserais pas.

LE COMMISSAIRE, *à part.*

Je ne sais comment lui apprendre . . .

ROGER.

Enfin, monsieur, que peut me vouloir sa majesté ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, le roi a beaucoup entendu parler de vos poésies, dont le succès est complet dans la capitale.

L'AVOCAT, *bas à Roger.*

Ne te l'avais-je pas prédit ? nous y voilà.

ROGER.

Eh! quoi, monsieur, le roi, au milieu d'une cour brillante, entouré d'une si grande quantité d'écrivains célèbres, aurait pu jeter un coup-d'œil sur moi, faible rimeur.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur,

Air : *J'ai marié ma fille en Perse.*

Le talent laisse une trace,
Vous serez long-temps cité,
Tandis qu'un auteur sans grace,
Est bientôt mis de côté,
Son ouvrage passe, passe, passe,
Et le vôtre passe..... à la postérité.

ROGER.

Ah ! Monsieur . . .

LE COMMISSAIRE.

D'après un rapport fait à sa majesté, par son parlement, sur la licence de votre ouvrage . . . . .

ROGER, *à part.*

Aie, aie, aie.

LE COMMISSAIRE.

Je viens en son nom m'opposer à la publication de la seconde édition.

ROGER.

Il est vrai, monsieur, que je me suis bien permis quelques petites choses. .mais voici mes nouveaux cahiers, veuillez les parcourir, et après votre examen, je me conformerai aux volontés du roi, si vous le jugez nécessaire.

(*Le Commissaire prend les cahiers et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre.*)

L'AVOCAT.

Que parles-tu de se conformer ? non de par tous les diables, non. Nouveau motif à procès ; cause sans égale, de laquelle je me charge ; elle t'assure une fortune brillante, et à moi une réputation colossale ; tel on vit jadis *Cicéron*, plaider pour le poëte *Archias.*, tel on me verra plaider pour le docte Roger de Collerye, je crierai à l'injustice, j'attaquerai, je fulminerai contre le parlement, et je ferai condamner le parlement par le parlement même.

ROGER.

Dieu m'en garde, tu ne saurais me convaincre par ce ton persuasif, je renonce aux procès pour toujours, je suis content, je ne veux pas être une seconde fois condamné aux frais et dépens, le roi peut dormir tranquille il n'aura pas Roger-Bontems pour partie adverse.

L'AVOCAT.

Je veux plaider çà ; je te défendrai malgré toi.

SCENE XIII.

ROGER, L'AVOCAT, LE COMMISSAIRE, L'HUISSIER, UN CLERC D'HUISSIER.

L'HUISSIER, *à la cantonade.*

Arrivez, arrivez donc, voilà sa maison! . . .

ROGER.

Que me veut cette triste figure?

L'HUISSIER.

De par le roi . . .

ROGER.

Vive dieu, comme le roi s'occupe de moi aujourd'hui!

L'HUISSIER.

Je viens saisir au nom de Maître Armand-de-Giverlay.

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

Ce début est très-heureux.

L'AVOCAT.

Un moment, je demande la parole.

L'HUISSIER.

Monsieur, je n'écoute rien.

Air : *Gai, Coco.*

N'échauffez point ma bile,
Par un discours stérile,
La plainte est inutile,
J'arrive pour saisir.
Quand il faut que j'opère,
Jamais je ne diffère,
Et, monsieur, même un frère
Ne saurait m'attendrir.
D'un logis, quand j'emporte
Les meubles qu'il comporte,
La femme à moitié morte,
Peut pleurer, peut crier,
Ma foi, peu m'importe,
Moi, je suis huissier. (bis.)

ROGER.

Ah! c'est une galanterie du voisin.

L'AVOCAT.

Voyons, voyons si toutes les formalités sont remplies. Oui, ma foi, mon ami, tu ne peux pas t'opposer à ce qu'on enlève tes meubles aujourd'hui; mais demain. . .

ROGER.

C'est fâcheux, voilà ma maison dégarnie; mais tiens, au bout du compte il n'y a pas grand mal, mes meubles étaient gothiques.

L'AVOCAT.

Comment? tu prends cela aussi gaiment?

ROGER.

Il y a deux manières de se consoler.

Air : *C'est la petite Thérèse.*

La bonne humeur, la richesse,
Consolent de tous les maux,
Cependant, je le confesse,
Si l'on en faisait deux lots,
Et qu'il me fallut élire,
Bonne humeur, serait le mien:
Le bien ne nous fait pas rire,
Et le rire fait du bien.

Allons, monsieur l'huissier, vous pouvez tout emporter. (*Observant qu'il s'essuie le front.*) Eh! mais, mais, mon ami, vous me semblez avoir bien chaud, si vous vous reposiez un peu; si vous preniez d'abord un verre de vin avec moi?

L'HUISSIER.

Monsieur plaisante-t-il? je n'accepte rien.

ROGER.

Air : *La Boulangère.*

Ami, ne faites pas le fier.
Et prenez sans attendre,
D'où provient ce refus amer,
L'usage est de se rendre.
Refuser n'aurait pas bon air,
L'huissier doit toujours prendre, mon cher,
L'huissier doit toujours prendre.

Même air.

A recevoir ce qu'on vous sert,
Vous devez condescendre;
Si le régal vous est offert,

(*Faisant le geste des coups de bâton.*)

Je crois qu'il faut vous rendre,
Refuser n'aurait pas bon air,
L'huissier doit toujours prendre, mon cher,
L'huissier doit toujours prendre.

L'HUISSIER, *à part.*

Cela ne peut pas avoir de suite, je n'en ferai pas moins ma besogne après, prenons toujours; vous le voulez?... (*Il accepte le verre.*)

ROGER.

A la bonne-heure, c'est çà, mon camarade, je ne vous en veux pas, moi, vous faites votre métier, à votre santé.

L'HUISSIER.

Allons, à la votre, monsieur.

ROGER.

Ma foi je n'ai qu'un regret . . .

L'HUISSIER.

Lequel, monsieur ?

ROGER.

C'est de songer à toute la peine que vous avez prendre pour transporter mes meubles chez le voisin ; c'est vraiment dommage que ma maudite goutte m'empêche de vous donner un coup de main.

SCENE XIV.

Les Précédens, ARMAND et VICTOR, *au fond du théâtre.*

ARMAND, *à l'Huissier.*

Qu'aperçois-je ? qu'est-ce que cela veut dire, est-ce ainsi que vous faites votre devoir ?

ROGER.

Vous voyez, monsieur le conseiller, comme je reçois les gens que vous m'envoyez.

L'AVOCAT.

Quoi ! monsieur Armand, c'est vous qui attaquez ce brave Roger-Bontems ?

ARMAND.

Mêlez-vous de vos affaires.

L'AVOCAT.

Je le défens et je saurai au palais vous prouver...

ARMAND.

Eh ! monsieur, prouvez du bon sens, voilà dix ans que nous en attendons de vous.

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

Que de grâce dans ce dialogue.

L'AVOCAT.

Ah ! vous le prenez sur ce ton, eh ! bien j'en appelle à ces messieurs, ils sont témoins de l'insulte que vous venez de me faire, et je vais vous intenter un procès, en dommages et réparations.

ARMAND.

Monsieur l'huissier, entrez dans cette maison et faites votre devoir.

L'AVOCAT, *suivant Armand.*

Je ne vous quitte pas.

(*Ils entrent tous les trois chez Roger.*)

SCENE XV.

ROGER, LE COMMISSAIRE, ADELE, VICTOR, *au fond du théâtre.*

ADELE.

Ah ! mon dieu, mon dieu, mon oncle, on va emporter vos meubles, qu'est-ce que cela veut dire ?

ROGER.

Tranquilise-toi, mon enfant, ce n'est rien.

ADELE, *à Victor.*

Ah ! M. Victor, c'est cependant votre père, qui cause toutes ces peines à mon bon oncle, c'est bien mal.

VICTOR.

Je viens d'apprendre cela à l'instant ; M. Roger, c'est en vain que j'ai sollicité mon père . . .

ROGER.

Je connais ton cœur, mon ami, je connais aussi vos sentimens, mes enfans, et si çà ne dépendait que de moi, vous seriez heureux.

ADELE et VICTOR.

Air : *Muse des bois.*

Quand à la fois, tout le quitte sur terre,
Il reste, au moins, à Roger ses enfans,
Unissez-nous, et dans une chaumière
Dérobons-nous aux rigueurs des méchans.
Là, loin des grands qu'envain le pauvre implore,
Nous passerons tous trois des jours contens,
Et le bonheur, la paix de notre aurore
Embelliront le déclin de vos ans.

ROGER.

Tout cela s'arrangera.

SCENE XVI.

Les Précédens, ARMAND, L'AVOCAT, L'HUISSIER.

ARMAND, *d'un ton en colère à Victor.*

Quoi, monsieur, encore ici, malgré ma défense ?

VICTOR et ADELE.

Mon père ! . . .
Monsieur ! . . .

ARMAND.

Je n'écoute rien. (*Montrant le siége sur lequel est assis le commissaire.*) Monsieur l'huissier, emparez-vous encore de ce dernier meuble qui m'appartient aussi.

L'HUISSIER, *au commissaire.*

Monsieur, permettez ? (*Il prend le siége.*)

LE COMMISSAIRE.

Mais, mais, mais quel est donc ce grossier personnage ?

L'AVOCAT.

Quelle incivilité, quelle horreur ! quelle infamie, c'est une injustice, c'est criant!

ARMAND.

Pas tant que vous, Monsieur l'avocat.

L'AVOCAT.

Ah ! c'est trop fort.

L'AVOCAT, *seul.*

Air : *du Vaud de Bancelin.*

Voyez donc
Quelle arrogance,
Vit-on
Pareille insolence ?
Mais bientôt mon éloquence
Changera ce ton.

TOUS.

LE COMMISSAIRE.

Voyez donc
Quelle impudence,
Vit-on
Pareille insolence ?
D'une telle impertinence
Qu'elle est la raison ?

ARMAND, L'HUISSIER.

Voyez donc
Quelle insolence,
Vit-on
Pareille impudence ?
D'une telle impertinence
Nous aurons raison.

ADELE ET VICTOR.

Voyez donc
Quelle démence,
Vit-on
Pareille imprudence ?
De ce bavard l'éloquence
Eloigne un pardon.

ROGER.

Messieurs, calmez-vous,
Mes meubles ne m'importent guère,
Emportez-les tous
Sans vous mettre en courroux.

VICTOR.

Calmez-vous, mon père.

ADELE et ARMAND.

Soyez moins sévère.
Craignez ma colère.

L'AVOCAT.

Craignez un procès.

ARMAND.

J'en crains peu les effets.

TOUS, *excepté Roger.*

Voyez donc, etc.

SCENE XVII.

Les Précédens, ELOI.

ELOI, *accourant tout effaré.*

Ah! monsieur, monsieur, nous sommes perdus, où fuir? où nous cacher? sauvons-nous, c'est le plus sur.

ARMAND.

Comment, comment, que veux-tu dire, explique toi?

ELOI.

Ah! monsieur, vous savez bien que nous avons refusé ce matin, d'ouvrir notre porte à la fête; eh bien, monsieur, les fous en ont parlé tout-à-l'heure à l'assemblée, puis ils ont ouvert un gros livre dans lequel ils ont vu qu'ils pouvaient venir piller votre maison, et les voilà qui viennent armés de haches.

ARMAND.

Armés de haches! serait-il possible?

ELOI, *appercevant Roger.*

Ah! Monsieur de Roger-Bontems, je suis bien votre serviteur, vous avez été nommé président de la société.

TOUS.

Président!....

ROGER.

Ma foi, je crois pouvoir mériter cet honneur.

Air: *L'azile aux Muses consacré.*

L'homme qui n'a dans son chemin,
Pour compagnon que l'espérance,
Qui va toujours gaiment son train,
Malgré le besoin, la souffrance;
Qui du sort brave enfin les coups,
Doit obtenir dans tous les âges,
Un tabouret parmi les fous,
Un fauteuil au milieu des sages.

ELOI, *revenant du fond du théâtre.*

Ah! miséricorde, ils ne sont plus qu'à deux portées de fusil.

ARMAND, *tout tremblant.*

Allons, c'en est donc fait de nous.

VICTOR.

Mon père, ne suis-je pas près de vous?

ROGER.

Bien, jeune homme. Voisin, j'aurais bien quelques légers reproches à vous faire; mais j'oublie tout, je veux vous tirer de là.

ELOI.

Ah! monsieur de Roger-Bontems, je disais encore ce matin que vous étiez un bien digne homme.

ROGER.

Entrez dans ma maison, et reposez-vous sur moi.

TOUT LE MONDE.

Que va-t'il faire?

(*Armand entre dans la maisonnette de Roger, et regarde sur la place par une petite fenêtre, Eloi est en dehors, près de la croisée, tous deux sont tremblans.*)

ROGER.

Que dit-il donc, je ne vois que des femmes. Toi, Adèle, viens avec moi. (*Il entre dans l'hotel d'Armand avec sa nièce.*)

SCENE XVIII et dernière.

Les Précédens, LES FEMMES, *apportent un coussin sur lequel est la décoration destinée au président, et entrent en chantant.*

CHOEUR.

Air : *Et gai, gai, mon officier.*

Et, gai, gai, gai, que par nos chants,
Ce jour soit remarquable,
De la gaité que les accens
Prônent Roger-Bontems.

Ce choix sera durable,
Portons en à l'instant
Cette marque honorable
Au nouveau président.

(*Ils reprennent.*)

Et, gai, gai, gai, etc.

ELOI, *à Armand qui est dans la maison.*

Monsieur, monsieur, n'ayez pas peur, ce ne sont que des femmes.

(*Au même instant les Fous arrivent armés de haches.*)

LES DEUX PREMIERS FOUS.

D'un faux frère, pour tirer vengeance,
Il faut réunir tous nos efforts.

CHOEUR.

D'un faux frère, etc.

LES DEUX PREMIERS FOUS.

Punissons son insolence,
Vous connaissez tous ses torts.
Vengeons le corps.

CHOEUR.

Punissons, etc.

(*Ils frappent à coups de haches à la porte de la maison.*)

ROGER, *sortant de l'hotel d'Armand.*

Eh ! bien, messieurs, à qui en avez vous ? pourquoi ce tumulte, un jour de fête ?

LES DEUX PREMIERS FOUS, *avec étonnement.*

Roger-Bontems ?

LES FOUS.

Notre président ! (*Les femmes décorent Roger.*)

ROGER.

Vive dieu ! messieurs, je ne préside que parmi les enfans de Comus et de la Folie.

PREMIER FOU.

Nous espérons cependant que notre président va se mettre à notre tête, pour nous venger d'un traître, et détruire cette maison.

ROGER, *à part.*

Je ne vois qu'un moyen de la sauver. (*Haut.*) Un moment, messieurs, cette maison m'appartient.

PREMIER FOU.

A vous ?

ARMAND.

Comment à lui ?

ELOI.

Chut.

ROGER, *gaîment.*

Oui, messieurs, je viens de l'échanger pour la mienne, avec le conseiller Armand, et pour vous en donner la preuve, tenez, c'est qu'au moment où vous arriviez, il allait y faire honnêtement transporter mon mobilier

ARMAND.

Oh ! le menteur.

ELOI.

Chut.

ROGER.

Mais si vous voulez prendre les meubles de celle-là, (*désignant sa maison.*) vous en êtes bien les maîtres.

DEUXIEME FOU.

Il faut nous venger, mettons-y le feu tout bonnement.

LE CHŒUR.

Oui, oui, mettons-y le feu.

ARMAND.

Je grille d'en être dehors.

ELOI.

Tenez-vous tranquille.

ROGER, *à part.*

Diable, ma maison. (*Haut avec dignité.*) Un moment; comme votre président j'ai une grace à vous demander.

LE CHŒUR.

Nous n'avons rien à refuser à Roger-Bontems.

ROGER.

Mes amis, ma nièce est aimée de Victor, fils d'Armand, qui n'est en aucune manière responsable des torts de son père envers vous; nous devons marier nos enfans aujourd'hui . . .

ARMAND.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc là?

ELOI.

Taisez-vous donc; vous allez nous découvrir. Laissez faire monsieur de Roger-Bontems.

ROGER.

Nous leur avons donné mutuellement tous nos biens, cela serait faire tort à ma nièce que de la priver de ceux de son mari, et j'espère . . .

LE CHŒUR.

C'est différent.

ROGER.

Pour vous prouver que je ne vous en impose pas, je vais vous le faire dire par le conseiller, lui-même. (*Il va jusqu'à la porte de sa maisonnette; aux Fous.*) Vous me promettez d'oublier tout ressentiment?

LE CHŒUR.

Nous le promettons.

ROGER.

Eh bien, monsieur le conseiller, n'est-il pas vrai que nous avons troqué nos maisons, et consenti au mariage de nos enfans?

ARMAND.

Mais, mais, mais . . .

ELOI.

Consentez donc vîte, ou nous sommes flambés.

ARMAND.

Je ne le sens que trop, cependant ce mariage ne peut me convenir.

ELOI.

Il faut bien en passer par là car nous sommes cernés de tous côtés. (*Sortant de la cachette.*) Oui, oui, messieurs, j'ai été moi même témoin de ces deux affaires-là.

ARMAND.

Ah! mon dieu! mon dieu, il m'abandonne; oui, messieurs, tout cela est convenu entre nous. (*A part.*) Que le diable emporte la circonstance.

ROGER.

Touchez-là, mon voisin. (*A Eloi.*) Quant à toi, vieux Cerbère, je ne t'en veux pas non plus.

ELOI, *à part.*

Vieux Cerbère. (*Haut.*) Vous êtes bien bon, monsieur, de Roger-Bontems.

ROGER.

Vous, mes enfans, soyez heureux, je vous ai tout donné, il ne me reste rien, mais je suis satisfait, puisque j'ai assuré votre bonheur.

ADELE.

Ah! mon oncle!

VICTOR.

On reconnait bien là Roger.

ROGER.

Allons, mes amis, vive la joie! et pour terminer dignement la journée, que l'on monte de cette cave, (*Montrant l'hôtel d'Armand.*) Deux pièces du meilleur vin.

L'HUISSIER.

Voilà un brave.

ELOI, *à part.*

Ce vin là ne lui coûte pas cher.

LE COMMISSAIRE, *à Roger.*

Je vous remets vos cahiers, monsieur, je n'y ai rien trouvé de répréhensible, publiez votre seconde édition, l'empêcher de paraître, serait retenir captifs l'esprit et la grace.

L'AVOCAT, *à Roger.*

Mon ami, tout te réussit, il n'y a plus que ton procès; mais, tout-à-l'heure il vient de me venir une idée sublime, demain j'en appelle, et entre mes mains.....

ROGER, *l'interrompant.*

N'en parlons plus.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ARMAND, *s'avançant pour ne pas être entendu des autres personnages en scène.*

Je perds-là mon argent,
Et cela ne me fait pas rire;
Mais je veux cependant
Vous donner un avis prudent;
Vous voyez bien comme Armand,
Dans ce moment, messieurs, s'en tire:...
Ne prêtez en aucun temps
Votre bourse aux Roger-Bontems.

ADELE, *au Public.*

Roger à l'avenir,
Verrait s'embellir sa carrière,
Si l'on pouvait guérir
La goutte qui le fait souffrir.
On parle bien d'un savant,
Qui prétend qu'avec de l'eau claire,
Il fera dorénavant
Marcher les goutteux lestement;
Mais mieux que tous ses verres d'eau,
Le moindre bravo
Du parterre,
Pourrait faire
Encor long-temps,
Rire et marcher Roger-Bontems.

TOUS.

Mais mieux, etc.

FIN

PIÈCES DE THEATRE

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Anaximandre, ou le sacrifice aux Grâces, comédie en un acte, en vers, de M. Andrieux, nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur, seule conforme à la représentation du Théâtre Français.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'Avoine, vaudeville nouv. de MM. Dieulafoy et Gersin.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville nouveau de MM. Moreau, Francis et Désaugiers.

Bérenger ou l'Anneau de Mariage, vaudeville nouveau de MM. Lafortelle et Victor.

La Comédie chez l'Épicier, ou le Manuscrit retrouvé, vaudeville nouveau de MM. Désaugiers et Gentil.

Clara, ou le Malheur et la Conscience, mélodrame nouveau, en trois actes, tiré du roman du Siège de la Rochelle, de Madame de Genlis.

Cosme de Médicis, mélodrame nouveau, en trois actes, de madame Barthélemy Hadot et M. René Perin.

Chambre à louer, comédie nouvelle, en un acte, en prose de M. Varez. *A cinq acteurs.*

Les Deux n'en font qu'un, vaudeville.

Les Ecriteaux, ou René Lesage à la Foire Saint-Germain, vaudeville nouveau en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'étourderie, ou comment sortira-t-il de là? vaudeville nouveau de M. Radet.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, vaudeville nouveau, *à deux acteurs*, par MM. Theaulon et d'Artois.

Les Femmes Soldats, ou la Forteresse mal défendue, folie-vaudeville nouveau en un acte, des mêmes auteurs.

Gallet, ou le Chansonnier Droguiste, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Moreau et Francis.

Gentil Bernard, vaudeville en un acte, de MM. le Prévôt-D'iray et Philipon-la-Madelaine.

Gessner, vaudeville en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade, vaudeville de M. Dupaty.

Le Mariage dans une Rose, vaudeville nouveau.

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudeville en un acte de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Métempsycose, vaudeville nouv. en un acte.

Les Mystères d'Udolphe, ou le Testament, drâme en 5 actes, de M. Lamartelière.

La Parisienne à Madrid, vaudeville nouveau, en un acte de M. Maurice.

Le Peintre Français en Espagne, ou le dernier soupir de l'Inquisition, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Poisson chez Colbert, vaudeville nouveau en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.

Le Rêve, ou la Colonne de Rosback, vaudeville nouveau de MM. Barré; Radet et Desfontaines.

Roger-Bontems, ou la Fête des Fous, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Henri, Dupin et Favart.

Le Salon rue du Coq, vaudeville nouveau de MM. De Rougemont et D***.

Six mois d'Absence, ou à deux de jeu, vaudeville nouveau en un acte, *à quatre acteurs*, de M. De Rougemont.

La Tragédie au Vaudeville, folie-vaudeville.

La Tragédie de Maître André, perruquier.

Les trois Espiègles, ou les Arts et la Folie, com. en trois actes, de M. Lamartelière.

La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Dieulafoy et Gersin.

Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville nouveau en un acte, de MM. Desfontaines et H

ADAM-MONTAUCIEL,

OU

A QUI LA GLOIRE?

A PROPOS EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES,

Par MM. Gersin, de Rougemont et Désaugiers;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, *le* 10 *Avril* 1809.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, au Magasin de Pieces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADAM, Opéra.	M. HYPPOLITE.
ABEL, Opéra.	M. SEVESTE.
LE DIRECTEUR de la troupe des Comédiens de Falaise.	M. LENOBLE.
CLIC-CLAC, Entrepreneur de succès.	M. JOLY.
TAQUIN, DOUCETTE, Acteurs cherchant à se placer.	M. GUÉNÉE. Mlle. RIVIÈRE.
LE MÉDECIN de la troupe de Falaise.	M. EDOUARD.
LE DÉCORATEUR.	M. FONTENAY.
UN GARÇON DE THEATRE.	Mlle. ROSALIE.
BELLEROSE, FLORICOURT, VIRGINIE, Acteurs de la troupe.	M. ETIENNE. M. CARLE. Mlle. VIRGINIE.
Troupe de Claqueurs.	

La Scène est à Falaise.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Ne crois plus à mon trépas.*

Quand le père des humains,
Egayant un peu son style,
Sous les traits du vaudeville
Vient se remettre en vos mains;
Vous, qui toujours au parterre,
Ecartant l'humeur sévère,
Pour notre muse légère
Fûtes l'ange du bonheur,
N'allez pas, prenant le change,
Jouer le rôle de l'ange...
De l'ange exterminateur.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

ADAM-MONTAUCIEL.

Le théâtre représente un théâtre en désordre, avec deux armoires postérieures, avec cette inscription : anciens opéras nouveaux, reçus depuis 30 ans. Quelques cartons, une table et plusieurs chaises.

SCENE PREMIERE.

LE DIRECTEUR, *assis ;* FLORICOURT et BELLEROSE, *répétant ;* VIRGINIE, *dansant.*

FLORICOURT.

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins.

BELLEROSE.

Femmes voulez-vous éprouver ?

VIRGINIE, *dansant.*

Tra, la, deri, dera, tra, la, deri, dera.

LE DIRECTEUR, *impatienté.*

Allons, Messieurs, par égard pour votre directeur, un peu de silence ! allez faire vos roulades, et vos battemens au foyer... Vous savez mon embarras : depuis huit jours que nous sommes à Falaise, nous n'avons pu jouer qu'une seule pièce ; l'année théâtrale finit, mes acteurs me quittent et pour comble de malheur, j'engage un petit amour, il se marie demain ; un père noble, il tombe au sort ; un financier, il reste en gage chez son traiteur, et me voilà avec vingt ouvrages sur les bras et pas un acteur pour les jouer.

BELLEROSE, *déclamant.*

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est cela, mais quand au bout du mois je ne vous paierai pas, nous verrons ce que vous direz.

BELLEROSE.

Ne semble-t-il pas que nous tenions à l'argent ? nous vous plaindrons, voilà tout... Car vous savez combien nous vous sommes attachés !

LE DIRECTEUR.

Eh ! bien, mes amis, prouvez-le moi en m'aidant de vos conseils.

TOUS.

Très-volontiers... que ne parliez vous ?

Air : *Qu'un Poète souvent guette.* (de Bancelin.)

Eh ! bien, qu'est-ce ?
Eh ! bien, qu'est-ce ?

LE DIRECTEUR.

Il nous faudrait une pièce.

TOUS.

Quelle pièce ?
Quelle pièce ?

LE DIRECTEUR.

Mais une pièce de fond.

BELLEROSE.

Nous avons Bellérophon,
Cléopâtre et Fleur d'Epine.

LE DIRECTEUR.

Vous savez tous, j'imagine,
Ce que ces pièces-là font.

FLORICOURT.

Aucassin et Nicolette,
Ou le Seigneur Bienfaisant.

LE DIRECTEUR.

Cela ne fait plus recette.

TOUS.

Vous ne pensez qu'à l'argent.

UN GARÇON.

Messieurs, mesdames ?

TOUS, *avec impatience.*

Eh! bien, qu'est-ce?
Eh! bien, qu'est-ce?

LE GARÇON.

On vous attend
A la caisse.

TOUS, *se levant.*

A la caisse!
A la caisse!

(*Au Directeur.*)

Nous revenons à l'instant.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

LE DIRECTEUR, *seul.*

Quel zèle! allons, occupons-nous tout seul des intérêts de mon théâtre... et cherchons quelque ouvrage facile à monter, et qui puisse réveiller la curiosité du public... Je joue tous les genres, je puis choisir... voyons mon répertoire. *OEdipe à Colonne!* superbe ouvrage; mais qui ne le connaît pas? la *Caverne*... qui ne sait pas cette belle musique par cœur. Cherchons ailleurs. (*Il lit : carton des mélodrames. Il le reprend.*) Ah! que c'est lourd! (*Il en prend un.*) Ah! ah! voilà un beau titre!.. *le nouveau Nabuchodonosor*, mélodrame à machines... Diable! çà me conviendrait bien; mais voyons si j'ai tout ce qu'il me faut pour le jouer.

Air: *de Marcelin.*

Princesse, enfant, esprit, brigand,
Fleuve, proscrit et forteresse.

(*Il parle.*) C'est trop d'embarras!.. Voyons un autre : *la Fille des deux Pères.*

Forteresse, proscrit, enfant,
Brigand, fleuve, esprit et princesse.

Encore... ce n'est pourtant pas le même. (*Il le*

rejette, et en prend un autre ; dont il lit le titre.) Ah ! la *Conquête de Péloponèse.*

Princesse, enfant, brigand, esprit,
Forteresse qu'un fleuve arrose.

Mais c'est donc une gageure !.. (*Il en prend encore un.*) Ah ! pour le coup voici du nouveau... la *Caverne de l'Isle des Cyprès !.....*

Brigand, princesse, enfant, proscrit ;
(*Il le jette avec impatience.*)
Eh ! c'est toujours la même chose.

Carton de la bonne comédie. (*Il l'ouvre.*) Rien. — Carton des opéras comiques. (*Il l'ouvre et prend un papier sur lequel est écrit :*) Voyez aux mélodrames. — Au diable. (*Il regarde les deux armoires.*) Anciens opéras nouveaux, reçus depuis trente ans... Ah ! je dois trouver là quelque chose de neuf.

Air : *d'une folie.*

Grands personnages trépassés,
Qu'enveloppe une nuit profonde,
Et qui depuis long-temps passés
Pour les premiers sujets du monde,
C'est à vous seul que j'ai recours,
Venez, venez à mon secours.

(On entend frapper trois coups à droite, et trois à gauche.)

ADAM et ABEL, *qu'on ne voit pas.*

Air : *au clair de la lune.*

D'une ombre importune,
Daignez m'affranchir.

ABEL.

Je fais ta fortune.

ADAM.

Je puis t'enrichir.

LE DIRECTEUR.

Qui peut de la sorte
Parler en ce lieu ?

ABEL et ADAM.

Ouvres-nous ta porte
Pour l'amour de dieu.

LE DIRECTEUR.

Juste ciel !.. mes opéras qui parlent français ! Quel miracle !

(Il va leur ouvrir la porte, Adam et Abel sortent de leur armoire, et se reconnaissent.)

SCENE III.

LE DIRECTEUR, ABEL, ADAM.

ADAM, ABEL.

Air : *des découpures.*

O destin ! voilà de tes coups !
Rencontre prospère.

ADAM.

Abel ! mon fils !

ABEL.

Adam ! mon père !

TOUS.

O destin ! voilà de tes coups !

ADAM, *à son fils.*

Accours dans mes bras !...

ABEL.

Je tombe à vos genoux.

LE DIRECTEUR.

Secouez, secouez, secouez-vous.

ABEL, ADAM.

Nous craignons de faire
Après quinze ans trop de poussière.

LE DIRECTEUR.

Secouez, secouez-vous.

ADAM, ABEL.

Mais nous en faisons,
Plus que nous n'en ferons.

LE DIRECTEUR.

Ah ! Messieurs, soyez les bienvenus... J'ai remarqué, depuis quelque temps, que tous les morts faisaient fortune, et vous arrivez fort à propos pour me rendre la vie.

ABEL, ADAM.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Mais si nous devions rehausser,
Et votre caisse et votre gloire,
Pourquoi donc quinze ans nous laisser
Au fond de cette vieille armoire.

LE DIRECTEUR.

A ces petits désagrémens,
Chez nous il faut par fois s'attendre.

ADAM.

Nous faire dormir si long-temps !

LE DIRECTEUR.

Vous êtes gens à nous le rendre.

ADAM et ABEL.

Qu'appellez-vous, à vous le rendre.

ADAM.

Vous ignorez donc mes moyens de succès ?

Air : *Des portraits à la mode.*

Chez moi le public aura d'abord des fleurs,
De petits enfans de toutes les grandeurs.
Des prédictions, des prières, des pleurs,
Des chants d'une antique méthode.
Puis des cheveux noirs d'une extrême longueur,
De petits souliers d'une extrême blancheur,
Surtout des jupons d'une extrême fraîcheur,
Le tout dans la dernière mode.

LE DIRECTEUR, *à Adam.*

Vous aurez tout cela !...

ABEL.

Et moi donc.

Air : *D'un magistrat irréprochable.*

Empruntant pour plaider ma cause,
Des arts le prestige enchanteur,
Je veux, par mon apothéose,
Enivrer les yeux et le cœur.
Soudain le spectateur qu'embrâse
Ce chef-d'œuvre délicieux,
Saisi d'une divine extase,
Se croira porté dans les cieux.

LE DIRECTEUR.

Ecoutez donc, Messieurs, d'après tant de belles promesses.

Air : *Jeunes amans cueillez des fleurs.*

Ses droits sont égaux à vos droits,
Son mérite est égal au vôtre,
Et tous les deux je vous reçois.

ABEL.

Oui, mais quel rang sera le nôtre?

LE DIRECTEUR.

L'un des deux doit-il amuser,
Et l'autre ennuyer le parterre,
Un bon fils ne peut refuser
De céder le pas à son père.

ABEL.

Air : *Savez-vous l'astrologie.*

Le premier je dois paraître.

ADAM.

Qui? toi? non, c'est moi, c'est moi.

ABEL.

Vous, le premier, et pourquoi?

ADAM.

Je veux passer avant toi,
Je dois être ici le maître.

LE DIRECTEUR, ABEL.

Qui, vous? non, c'est moi.

TOUS.

C'est moi.

ADAM.

Ne suis-je pas ton père ?

ABEL.

Personne ne vous le dispute.

ADAM.

Ne suis-je pas né avant toi ?

ABEL.

Je suis mort avant vous.

ADAM.

J'ai droit d'ancienneté dans ce monde.

ABEL.

Et moi dans l'autre.

ADAM.

Air : *Des Tentations.*

Cher Abel,
D'où te vient tant de fiel ?
Toi, dont le naturel
Est tout miel.
Allons donc,
Soumets-toi sans façon.
Et rentre au fond
De ta prison.

ABEL.

Non...
Malgré ma vertu
Je suis têtu.

ADAM.

Tu m'obéiras,
Tu rentreras,
Tu dormiras.

LE DIRECTEUR.

Calmez ces débats,
Parlez plus bas,
Ou de ce bruit-là
Chacun rira,
Se moquera.

ADAM.

Moi, je dois
Faire valoir mes droits.

ABEL.

C'est mon tour
De reparaître au jour.

ADAM, *le poussant par les épaules.*

Pour le coup
C'est me pousser à bout,
Et te voilà malgré tes cris
Pris.

(*Il le renferme dans l'armoire d'où il était sorti.*)

SCENE IV.

LE DIRECTEUR, ADAM.

LE DIRECTEUR.

Je croyais Abel plus doux que cela.

ADAM.

Autrefois nous étions bons amis, mais depuis notre mort nous vivons mal ensemble. Ah! çà ne perdons pas de temps, combien de personnes avez-vous à me donner?

LE DIRECTEUR.

Très-peu; sans compter plusieurs sujets que j'attends et qui n'arrivent pas.

ADAM.

Tant pis; car j'ai besoin de bien du monde.

LE DIRECTEUR.

Oui, je conçois; plus on est de fous plus on rit.

ADAM.

Détrompez-vous; je ne suis pas gai du tout. J'ai six personnages de rigueur; d'abord Seth, rôle plein d'âme, de sentiment.

LE DIRECTEUR.

Un jeune homme?

ADAM.

De six cents ans.

LE DIRECTEUR.

Ou voulez-vous que je vous déterre cela?

ADAM.

Ah ! quand il n'en aurait que quarante, ce serait la même chose.

LE DIRECTEUR.

J'ai un comique qui fera bien votre affaire.

ADAM.

Puis Eve...

LE DIRECTEUR.

Votre femme ?..... Comment vous la faut-il ?

ADAM.

Pas de la première jeunesse, pourvu qu'elle ait seulement huit cent cinquante.....

LE DIRECTEUR.

J'ai une actrice qui ne les a pas encore ; mais qui vous jouera çà très-rondement.

ADAM.

Ensuite Sélime, ma fille chérie, l'innocence même, çà demande un enfant.

LE DIRECTEUR.

Voyons donc ce que je puis vous donner en fait d'innocence. D'abord mon épouse, et puis la femme de ma première clarinette, mais nous pourrons rencontrer mieux que cela.

ADAM.

Eh ! parbleu !... j'oubliais l'essentiel, Caïn.

LE DIRECTEUR.

Quel âge ?

ADAM.

Quelque chose de plus que son frère, huit cens ans.

LE DIRECTEUR.

J'entends, c'est l'aîné. Je ne sais qui vous donner..

ADAM.

Ah ! diable, tant pis, c'est le seul personnage qui donne un peu de mouvement à ma pièce ; ce maudit Caïn me contrariera toujours.

LE DIRECTEUR.

Attendez donc, j'ai entendu parler d'un très-bon sujet qui cherche de l'emploi.

ADAM.

Où loge-t-il ?

LE DIRECTEUR.

Rue des Mauvaises Paroles.

ADAM.

J'y cours.

Air : *Dans ma jeunesse.*

Fils trop coupable !
Jadis, j'aurais voulu
Ne t'avoir jamais vu,
Hélas ! aurait-on cru,
Qu'un jour j'eusse couru
Après toi, misérable ?
Dieu sait ce qu'il m'en reviendra !
Car malgré ses danses,
Ses chœurs, ses romances,
Ses décors immenses
Et ses doléances,
Peut-être, hélas ! Adam ira
Avec Caïn, cahin, caha.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE DIRECTEUR, *seul.*

Voici donc mon affaire terminée. (*Il appelle.*) Holà ! quelqu'un. Portez à mes acteurs la distribution de ces rôles, et qu'ils s'en occupent de suite.

LE PETIT GARÇON.

C'est-y bien farce, çà, Monsieur ?

LE DIRECTEUR.

Oui, d'une gaîté folle.

LE PETIT GARÇON.

Enfin nous allons donc rire ; à propos, Mon-

sieur, il y a là un grand jeune homme qui vous demande.

LE DIRECTEUR.

Fais entrer.

(Le Petit Garçon introduit M. Clic-Clac.)

SCENE VI.

CLIC-CLAC, LE DIRECTEUR.

CLIC-CLAC.

Moussu lé Directeur.

LE DIRECTEUR.

C'est moi, Monsieur.

CLIC-CLAC.

En cé cas.

Air : *De la Vaudreuil.*

Je viens vous faire
L'offre sincère
De mes talens,
Dans un art nécessaire ;
Seul au parterre
J'ai droit de faire,
Depuis dix ans,
La pluie et le beau temps.

Auteur comique,
Lyrique,
Tragique,
Pour réussir ont recours à ma clique,
Chez Melpomène,
Je me démène,
Je me débats comme un énergumène,
Et chez Thalie,
De la folie,
Mes cris, mes traits,
Offrent tous les accès.

Des pieds, des mains,
Harcelant mes voisins,
J'admire, j'applaudis,
J'entraîne, j'étourdis,

Et jusqu'au dénouement,
Mon œil en mouvement,
Donne enfin le signal
D'un bravo général.

Voilà j'espère,
Un savoir faire,
Qui sans orgueil offre la preuve claire,
Que j'ai dû faire
Dans le parterre,
Depuis long-temps,
La pluie et le beau temps.

LE DIRECTEUR.

Puis-je savoir, à qui j'ai l'honneur de parler ?

CLIC-CLAC.

Jé mé nomme Clic-Clac, entrepreneur en chef dé tous les succès de la capitale, et qui ayant appris que vous vous disposiez à donner uné pièce nouvelle.

LE DIRECTEUR.

Je viens effectivement d'en distribuer les rôles à l'instant même.

CLIC-CLAC.

La manière dont je remplirai le mien dans cette affaire me gagnera, j'espère, votre estime, et j'osé dire votre confiance.

LE DIRECTEUR.

J'accepte vos services ; non que je doute du mérite de l'ouvrage ; mais un peu d'aide fait grand bien.

CLIC-CLAC.

Surtout avec des sujets tels que les miens.

LE DIRECTEUR.

Vous m'en répondez?

CLIC-CLAC.

Véritable troupe d'élite ; et tous aussi intrépides que moi qui, comme vous le voyez, ne recule pas.

LE DIRECTEUR.

Comment, Monsieur, c'est à ce métier-là que vous avez perdu votre œil ?

CLIC-CLAC.

Oui, Moussu, à la défense de *L'Illustre Aveugle.*

LE DIRECTEUR.

Et cette jambe ?....

CLIC-CLAC.

Je l'ai laissée, à la *Bataille de Pultawa*, et je suis prêt à vous sacrifier l'autre; il faut qu'une pièce marche avant tout.

LE DIRECTEUR

Ah! monsieur, je serais désespéré d'avoir à me reprocher...

CLIC-CLAC.

Né craignez rien, moussu, je n'aurai plus de jambes que vous mé verriez encore faire feu des quatre pieds pour vous ; ah! moussu, quand il s'agit de rendre service... Ah! çà, combien me donnerez vous de places?

LE DIRECTEUR.

Comme à l'ordinaire huit ou dix.

CLIC-CLAC.

Eh! donc qué dites vous?.. Sandis, dix, belle vagatelle! avec céla jé né répondrais seulément pas d'un hémistiche.

LE DIRECTEUR.

Quel est donc votre tarif?

CLIC-CLAC.

Air *d'Arlequin afficheur.*

Avec cent billets, je soutiens
Une petite comédie,
Avec quatre cens, je préviens
La chûte d'une tragédie;
Un drame veut plus que cela,
Il réclame tout le parterre.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Et ce n'est pas de trop.

[illegible]

Et mes recettes, [illegible] pour rien ?

[illegible]

Oui, [illegible] représentations [illegible]

[illegible]

Je ne comprends [illegible]

[illegible]

Il est tout simple.

[illegible]

[illegible]

Merveilleuse [illegible]

[illegible]

Superbe [illegible]

([illegible])

[illegible]

Qu'entends-je ?

[illegible]

C'est [illegible] vous [illegible] mures de l'[illegible] Permettez [illegible] sa main.)

SCENE VII.

Les Précédens, CLAQUEURS.

LES CLAQUEURS.

Air ; *Et tic, et toc,*

Et clic, et clic, et clac,
Et tic, et tic, et tic, et tac,
Claquer ab hoc et ab hac,
Du métier voilà le tact

CLIC-CLAC.

Dispensateurs de la gloire,
Prouvez que de la victoire
Vous seuls ouvrez les chemins ;
Et que sans se compromettre,
Un directeur peut remettre
Sa fortune dans vos mains.

CHOEUR.

Et clic, etc.

CLIC-CLAC.

Quand la pièce est trop mauvaise,
Craignant qu'elle ne déplaise,
Nous faisons un si grand train,
Que le public a beau tendre
Ses oreilles pour l'entendre,
Il n'entend jusqu'à la fin.

CHOEUR.

Que clic, etc.

CLIC-CLAC.

Avant la toile levée,
Déjà ma troupe arrivée,
Claque dans le corridor ;
La toile baisse, et la foule
Qui de tout côté s'écoule,
Dans la rue entend encor.

CHOEUR.

Et clic, et clic, et clac,
Et tic, et tic, et tac,
Frapper ab hoc, et ab hac,
Du métier voilà le tact.

CLIC-CLAC.

Eh ! bien, moussu, êtes-vous content?

LE DIRECTEUR.

Ah! monsieur, pourquoi ceux qui payent n'applaudissent-ils pas comme vous?

CLIC-CLAC.

Dieu nous en préserve! cela nous couperait les vivres, et voyez si nous les volons. (*Il montre ses mains.*) Quatre cloches.

LE DIRECTEUR, *montrant un cabaleur.*

Et monsieur qui n'a l'usage que d'un seul bras, comment fait-il?

LE CLAQUEUR, *se frappant sur la joue.*

Comme cela... ce sont toujours des claques.

CLIC-CLAC.

Eh! donc marché conclu.

LE DIRECTEUR.

Soit : mais je vous recommande...

CLIC-CLAC.

Soyez tranquille, Moussu; aucun mot ne nous échappera.

LE DIRECTEUR.

Je n'en exige pas tant.

CLIC-CLAC.

Il y a les mots de rigueur, l'aurore et les roses dix claques; la bienfaisance, quinze : et la nature, le quarteron ; nous avons aussi les bravos et les bis ; le manchot, il est pour les *bis*. Sur ce pied là j'ai bien l'honnur d'être... Enfans, saluez Moussu, et suivez votre général.

(*Ils saluent et sortent en chantant.*)

Et clic, et cliç, et clac.

SCENE VIII.

LE DIRECTEUR, *seul.*

Ma foi je sens qu'il est difficile de résister au feu d'une pareille artillerie... Il est dommage seulement que les triomphes qu'on lui doit ne

soient pas toujours légitimes. Jeunes auteurs, quelle erreur est la vôtre !

Air ; *De la Chaumière.*

A vos ouvrages
Lorsqu'ils prodiguent leurs efforts,
Que prouvent ces amis à gages ?
Qu'ils sont et plus chauds et plus forts
Que vos ouvrages.

Tous tes ouvrages
MOLIERE furent applaudis,
Et pour enlever les suffrages
Tu n'eus pas de meilleurs amis,
Que tes ouvrages.

Quel bruit se fait entendre !

SCENE IX.

TAQUIN, LE DIRECTEUR.

TAQUIN, *il entre en fredonnant.*

Le fils des Dieux, le successeur d'Alcide,
Thésée arme aujourd'hui pour moi.

(*Il gesticule, et fait toutes les contorsions d'un acteur de mélodrame. Au Directeur en récitatif.*)

Me reconnaissez-vous à ce délire extrême ?

LE DIRECTEUR.

Oui, vous êtes Taquin.

TAQUIN, *récitatif.*

Justement, c'est moi-même.

LE DIRECTEUR.

Vous sortez de la rue des Mauvaises Paroles, n°. 17. Vous habitez le second.

TAQUIN, *récitatif.*

Dites-donc le troisième.

SCENE X.

Les Précédens, DOUCETTE.

DOUCETTE.

Air : *V'là le petit commissionnaire.*

Innocent' comme au village,
N'ayant qu'une rose en partage ;
J'arrive ici de l'Opéra,
Me v'la, me v'la,
D'moi, daignez faire usage,
Me v'la, me v'là.

LE DIRECTEUR.

Qui vous envoie ici ?

DOUCETTE.

Un grand maigre vieillard, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam.

LE DIRECTEUR.

Ah ! j'y suis ! c'est lui ! en ce cas, vous, Monsieur, qui êtes arrivé le premier, que me demandez-vous pour jouer le rôle qui vous est confié ?

TAQUIN.

Je vous demande dix-huit francs.

LE DIRECTEUR.

Dix-huit francs, Monsieur !

TAQUIN.

C'est à prendre, ou à laisser.

DOUCETTE.

Moi, Monsieur ! votre ingénuité étant de l'âge d'or, cela vaut un louis.

LE DIRECTEUR.

Un louis !

DOUCETTE.

Par représentation ; songez-donc que pendant toute la pièce je parle.

LE DIRECTEUR.

Et vous ne dites rien.

TAQUIN.

Et moi donc qui crie !.....

LE DIRECTEUR.

Vous me faites rire tous deux, avec vos prétentions ridicules.

DOUCETTE.

Mon rôle ne roule que sur trois mots : *O mon père !... O ma mère !... O mon frère !...* Vous sentez qu'il faut de l'adresse pour varier cela.

LE DIRECTEUR.

Elle a raison.

TAQUIN.

Et moi, Monsieur, songez que tout dépend du premier pas..... Il me faudra un art infini pour faire applaudir mon entrée. (*Il chante.*) « *Je suis ton premier né.* » Vous sentez que si je n'escamote pas ce premier né là, il donne prise à la critique.

LE DIRECTEUR.

Vous direz tout ce que vous voudrez ; mais dix-huit francs, un louis !... c'est beaucoup plus que les rôles ne valent... et ma foi, toute réflexion faite...

Air : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Pour mourir, je crois entre nous,
Qu'Adam peut se passer de vous,
Car vous ne faites dans la pièce,
Que prier, maudir et bénir,
On vous voit aller et venir,
Sans que l'un ni l'autre intéresse.

Il déchire quelques feuilles du manuscrit.

Sans façons,
Arrachons,
Déchirons
Cette page.

TAQUIN et DOUCETTE.

Quel dommage !

LE DIRECTEUR.

Cela fait du bien à l'ouvrage.

SCENE XI.

Les Précédens, ADAM.

ADAM.

Eh ! bien, mon cher directeur, j'espère que je vous ai envoyé deux sujets magnifiques et pas chers.

DOUCETTE.

C'est pour cela qu'on nous reçoit si bien !

TAQUIN, *rendant son rôle.*

Air *des Fleurettes.*

Sachez que l'on m'offense,
Par un honteux refus.

DOUCETTE, *rendant le sien.*

Gardez votre innocence
Qui ne me convient plus.

ADAM, *offrant à Taquin du tabac.*

Mais d'où vient donc ce caprice?

DOUCETTE.

Me faire venir en vain.

TAQUIN.

Le diable emporte Caïn !

Il éternue.

ADAM, *à Taquin.*

Dieu vous bénisse.

DOUCETTE.

Quelle voix pour son âge !

TAQUIN.

Air : *çà n'se peut pas.*

J'aurais entraîné l'auditoire.

DOUCETTE.

Ma voix eût ému tous les cœurs

TAQUIN.

Mais, monsieur ne veut pas nous croire.

DOUCETTE.

Puissiez-vous trouver mieux ailleurs.

TAQUIN, DOUCETTE, *à Adam.*

Au dernier jour de votre vie,
Vous avez besoin de soutien,
Nous vous laissons à l'agonie,
Portez-vous bien.

SCENE XII.

LE DIRECTEUR, ADAM.

ADAM.

Eh ! bien qu'est-ce que cela signifie?

LE DIRECTEUR.

Que pour votre intérêt et le mien je les ai supprimés tous deux.

ADAM.

Comment ! comment !.. il me semble pourtant que leurs rôles étaient...

LE DIRECTEUR.

Trop faibles, et leurs prétentions trop fortes : d'ailleurs ne vous reste-t-il pas votre second fils?

ADAM.

Pour ce qu'il dit !....

LE DIRECTEUR.

Votre femme ?

ADAM.

Pour ce que j'en fais !....

LE DIRECTEUR.

Votre petit enfant.

ADAM.

Pour ce qu'il chante !...

SCENE XIII.

Les Précédens, LE MÉDECIN.

LE DIRECTEUR.

Eh ! mais, que nous veut le médecin de la troupe ?

LE MÉDECIN.

Air : *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Cher directeur, une fièvre subite,
Retient au lit quatre de vos acteurs,
Et de la troupe c'est l'élite.

ADAM, LE DIRECTEUR.

Mais c'est donc malheurs sur malheurs ! (bis.)

LE MEDECIN.

C'est Floricourt, Bellerose et sa femme.

LE DIRECTEUR.

Qui devaient tous trois nous servir.

LE MEDECIN.

Et chacun d'eux à la fois me réclâme.

ADAM et LE DIRECTEUR.

Ah! c'est pour en mourir!

LE DIRECTEUR.

Eh! bien morbleu... la pièce ira. Après tout je ne vois pas l'utilité de tout ce monde là... Ah! messieurs les malades vous croyez qu'on ne peut pas se passer de vous? Attendez, nous verrons. (*Il prend le manuscrit et le parcourt.*) Voici d'abord deux scènes fort peu nécessaires à l'action, je puis donc... (*Il déchire.*) En voici trois autres qu'on peut supprimer sans nuire aux plaisirs du public...*Comme il dort d'un sommeil...*(*Il déchire.*) Et puis ces deux scènes de lamentations, (*Il déchire.*) voilà ce que c'est!.. De cette manière, vous chancelez au premier acte, vous palissez au second, et vous tombez au troisième..... Que faisiez-vous de plus avant?..

(*Adam chancelle et tombe dans les bras du médecin.*)

LE MÉDECIN.

Arrêtez, directeur, il n'en peut plus.

Air: *N'en demandez pas davantage.*

Les danses, les chants et les fleurs,
Echauffaient un peu son vieil âge,
Privé de leurs charmes flatteurs,
Il joue un triste personnage.

ADAM.

Ah! je sens trop bien,
Que je n'ai plus rien...
Ne m'en ôtez pas davantage.

LE DIRECTEUR.

Cher docteur!... Vîte une ordonnance.

LE MÉDECIN, *écrivant.*

M'y voilà, m'y voilà.

Air: *Du ballet des Pierrots.*

Il faut à ce grand personnage,
Quinze cassollettes d'encens,

Quatre cents aunes de nuages,
Soixante chérubins dansans;
Un chœur de céleste louanges,
Dans les airs un trône élevé,
Des feux sacrés, des grouppes d'anges,
Et grace au ciel il est sauvé.

Portez cela à l'apothicaire... Je veux dire au machiniste.

ADAM.

Vous croyez donc que cela me fera du bien ?

LE MEDECIN.

Du bien !... Vous seriez mourant à dix heures, qu'à dix heures un quart vous vous trouveriez sur pied.

ADAM, *criant.*

Le peintre, le décorateur, le machiniste!... à moi !... arrivez tous !

SCENE XIV.

Les Précédens, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Eh ! bien quoi ?... Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

ADAM.

Air : *Mon père était pot.*

Je suis menacé du trépas,
Sans votre ministère,
Adam se jette dans vos bras.
Soyez son second père;
Dans les cas urgens,
On sait quels talens,
Quels bienfaits sont les vôtres,
Cher décorateur,
Soyez mon sauveur.

LE DECORATEUR.

J'en ai sauvé bien d'autres.

Que vous faut-il ?

ADAM.

Lisez; voilà ce que le médecin m'ordonne de prendre.

LE DÉCORATEUR.

Eh ! bien, Monsieur, c'est une gloire ; ma foi, vous ne pouviez pas mieux tomber, j'ai précisément cette gloire là.

ADAM.

Telle que je vous la demande.

LE DÉCORATEUR.

Absolument.

ADAM.

Pour quel ouvrage l'aviez-vous déjà faite ?

LE DÉCORATEUR.

Air : *Eh ! lon, lan, la.*

Je n'ai plus dans ma mémoire,
Le nom de cet opéra,
Mais qu'importe, j'ose croire,
Que dès qu'elle paraîtra,
Eh ! lon, lan, la,
De cette gloire,
Eh ! lon, lan, là,
On parlera.

Je réponds de la victoire,
Avec ce talisman-là,
Et si chez vous l'auditoire
Ne vient pas pour l'opéra,
Eh ! lon, lan, la,
C'est pour la gloire,
Eh ! lon, lan, la,
Qu'il y viendra.

Pour poème un long grimoire,
Pour musique un libéra,
De cent pièces, c'est l'histoire,
Mais le machiniste est là,
Eh ! lon, lan, la,
Qui fait la gloire,
Eh ! lon, lan, la,
De l'Opéra.

LE DIRECTEUR.

Mon ami, dépêchez-vous.

LE MÉDECIN.

Vous voyez dans quel état il est.

ADAM.

Oui, car sans votre secours; je craindrais.....

Le Décorateur donne un coup de sifflet, et la gloire descend. On entend Abel crier, se démener dans l'armoire, en prononçant ces mots.

Arrêtez, arrêtez !... (*Il enfonce la porte.*)

LE DIRECTEUR.

Quel bruit ?

ABEL.

Arrêtez donc.

Air : *ah! maman*, etc.

Rendez-moi, rendez-moi cette gloire,
Messieurs, je soutien
Qu'elle est mon bien,
On doit m'en croire ;
Rendez-moi, rendez-moi cette gloire.
Tout mort que l'on soit,
On sait encor venger son droit.

ADAM.

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Quel acharnement extrême,
De la part d'un fils que j'aime !

ABEL.

Si de vous j'étais chéri,
Vous conduiriez-vous ainsi ?
Vous au ciel, moi sur la terre,
Cela nous séparera.

ADAM.

Un bon fils, un tendre père,
N' connaiss'nt pas ces distanc'-là.

ABEL.

Attrape minette que tout cela !

ADAM.

Attrappe minette !... Fils dénaturé, tu me pousses à bout !...

ABEL.

Eh ! bien ?...

ADAM.

Air : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Tu n'auras pas, petit Abel,
L'honneur de supplanter ton père.

ABEL.

Vous n'aurez pas, père cruel,
La gloire de monter au ciel.

LE DIRECTEUR.

Quel scandale affreux !

LE MÉDECIN.

Quels débats honteux !

ADAM.

Le traître préfère,
Sa gloire, à son père.

ABEL.

Puis-je froidement,
Voir un firmament,
A moi destiné,
Me passer sous le nez ?
C'est bien à vous, père cruel,
De l'emporter dans cette affaire !
Vous n'aurez pas, avant Abel,
La gloire de monter au ciel.

ADAM.

Tu n'auras pas, petit Abel,
L'honneur de supplanter son père,
Tu n'auras pas, petit Abel,
La gloire de monter au ciel.

Abel et Adam se débattent, Abel pousse son père dans l'armoire, et l'enferme.

ABEL.

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Cher directeur, à cette affaire,
Croyez que vous ne perdrez rien.

LE DIRECTEUR.

Eh ! que m'importe, fils ou père,
Pourvu que cela tourne à bien.

ABEL.

Je vais sur la voûte éthérée,
Enchanter la troupe sacrée,
Par un bel air, en sol mineur,
Qui me fera beaucoup d'honneur.
Ah ! comme je serai chéri !
Ah ! comme je serai fleuri !
Ah ! comme je serai nourri !

L'orchestre joue l'air : va-t-en voir s'ils viennent, Jean,

et pendant qu'Abel a chanté le couplet, Adam est sorti de l'armoire, que le médecin lui a ouverte, s'est assis sur le nuage, et s'enlève au moment où Abel veut s'y placer, de manière que ce dernier tombe à terre.

ABEL, *se relevant.*

Je suis joué !

LE DIRECTEUR.

Au contraire, vous ne le serez pas.

ABEL.

Air : *Vive le vin de Ramponneau.*

Oh ! quelle affreuse trahison !
Et de la part d'un père,
Jamais à son fils osa-t-on,
Faire un trait de cette façon ?
Non.

CHOEUR.

Le tour n'est point paternel,
Mais il est naturel
De saisir l'avantage,
Voyez le malin vieillard,
Comme il est roguenard,
Et gaillard
Pour son âge !

ABEL.

Oh ! quelle affreuse trahison ! etc.

CHOEUR.

Cette petite trahison
A droit de vous déplaire,
Mais contre un père, Abel, doit-on
Se fâcher de cette façon ?
Non.

SCENE XV.

Les Précédens, TAQUIN, DOUCETTE et autres ACTEURS et ACTRICES.

Air : *Bonne Fête M. Denis.*

CHOEUR.

Bon voyage, mon cher Abel,
On va dit-on vous élever aux nues,

Bon voyage, mon cher Abel,
Envoyez-nous des nouvelles du ciel.

ABEL.

Vos complimens sont paroles perdues,
On m'a joué le tour le plus sanglant.

CHOEUR.

N'est-ce pas vous qui montez dans les nues?

ABEL.

Eh! non, messieurs, regardez, c'est Adam.

CHOEUR.

En ce cas là. (*Regardant en l'air.*)
Bon voyage,
Mon cher Adam,
Comme les vents font aller son nuage!
Bon voyage;
Mais sois prudent,
Le moindre vent
Peut culbuter Adam.

DOUCETTE.

Air: *du Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Du sort de ce vieillard honnête,
Un seul moment a décidé,
Aux vents qui ménaçaient sa tête,
Le calme a déjà succédé.

TAQUIN.

Tout droit du ciel il prend la route,
Si vous m'en croyez, mes enfans,
Regardez le bien, car sans doute,
On ne le verra pas long-temps.

SCENE XVI et dernière.

Les Précédens, ADAM, *au paradis.*

ADAM, *appelant.*

Abel, Abel, mon fils Abel!

TOUS.

Qu'est-ce?

ABEL, *rentrant.*

Est-il tombé?

ADAM.

Ah ! je t'avais bien dit que je serais au paradis avant toi ?

Air : *Eh ! gai, gai, etc.*

Eh ! gai, gai, gai, sans désespoir,
Vois le succès d'un père,
Eh ! gai, gai, gai, bien le bon soir,

(*au Public.*)

Vous, messieurs au revoir.

ABEL.

Il triomphe, qu'y faire ?
Faut-il s'en chagriner ?
Après tout, c'est mon père,
Je dois lui pardonner.

TOUS, *à Abel.*

Eh ! gai, gai, gai, sans désespoir,
Vois le succès d'un père,
Eh ! gai, gai, gai, bien le bon soir,

(*au Public.*)

Vous, messieurs, au revoir.

FIN.

« Nous sommes inséparables
» C'est tout ce que je demande ».

LE
PETIT COURRIER,
OU
COMME LES FEMMES SE VENGENT,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. J. N. BOUILLY ET A. MOREAU.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le jeudi 20 Avril 1809.

In-8°. avec fig. — 1 fr. 50 c.

PARIS,

DEMONVILLE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue Christine, n°. 2.

1809.

AVIS DES AUTEURS.

C'est dans le joli roman de madame *Chemin*, intitulé *le Courrier Russe* (1), que nous avons pris le sujet de cet Ouvrage. Nous avons pensé qu'une femme qui ne se venge de l'abandon d'un époux inconstant et léger, qu'en se rendant plus digne de son amour et de ses hommages, par les charmes de l'esprit et les qualités du cœur, devait intéresser et plaire. Notre attente n'a point été trompée. Le Public qui daigne se porter en foule aux représentations de notre *Petit Courrier*, nous prouve que nous avons fait un bon choix, et que les différens épisodes que nous avons créés, ne sont pas indignes du fond intéressant que nous a fourni l'aimable auteur du *Courrier Russe*, à qui nous nous faisons un devoir de donner un témoignage authentique de notre respectueuse gratitude.

---

(1) Deux volumes in-12, 4 fr., chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue Christine, n°. 2.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINT-ESTEVE, colonel de cavalerie.	M. Henry.
Mad. de SAINT-ESTEVE, née Sophie de Justal. D'abord en Courrier, sous le nom de Charles, ensuite sous celui de mad. de Valmire, nièce de M. Demoranges.	Mad. Hervey.
M. DEMORANGES, riche banquier, oncle de mad. de Saint-Estève, homme aimable, caractère gai.	M. Vertpré.
M. DES ETAMINES, grand amateur de botanique, personnage ridicule, amoureux de mad. de Valmire.	M. Séveste.
Madame D'HERBIN, dame de compagnie, chargée de l'éducation de Sophie.	Mlle. Bodin.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.	

La Scène se passe à Livry, à cinq lieues de Paris, dans un château appartenant à M. Demoranges.

LE PETIT COURRIER,

OU

COMME LES FEMMES SE VENGENT.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon élégant; un Secrétaire sur la gauche, dans le fond, une grande Porte donnant sur les jardins; M. de Moranges et madame d'Herbin sont assis près d'un riche Guéridon, et déjeûnent.

SCENE PREMIERE.

M. DEMORANGES, Mad. D'HERBIN.

M. DEMORANGES.

Je ne me lasse point de vous entendre, ma chère madame d'Herbin. Achevez, achevez de m'instruire de tout ce qu'a fait ma nièce.

Madame D'HERBIN.

Vous savez qu'il y a trois mois, Sophie apprit que le colonel de Saint-Estève, son époux, venait d'être blessé dans la mémorable bataille

d'Ulm : oubliant aussitôt les torts et l'abandon de cet homme injuste, elle part et s'expose sans crainte à toutes les fatigues d'un si long voyage.

M. DEMORANGES.

Heureusement vous l'accompagnez. Habituée à diriger les jeux de son enfance, vous présidez encore à ses belles actions, à ses actes d'un véritable héroïsme.

Madame D'HERBIN.

Oui, Monsieur, d'héroïsme.... Il fallait voir ma Sophie sous la livrée d'un jeune courrier de l'ambassadeur de France, se faire jour à travers les deux armées qui combattaient encore, pénétrer jusqu'à l'appartement du Colonel prêt à payer de sa vie la gloire dont il s'était couvert, lui prodiguer sous ce déguisement les plus tendres soins, et devenir, en un mot, si nécessaire à son existence, que Saint-Estève, sauvé comme par miracle, ne forme plus d'autre vœu que de fixer auprès de lui son jeune libérateur.

M. DEMORANGES.

Et c'est-là cette femme que Saint-Estève a dédaignée, méprisée !.... Mais comment n'a-t-il pas connu cette voix si douce, cette figure si expressive, si piquante ?....

Madame D'HERBIN.

Vous n'avez pas oublié sans doute qu'à peine âgée de quatorze ans, privée encore de ces dons heureux que la nature a si bien développés depuis chez elle, Sophie, cédant aux ordres

d'un père, marin brusque et sauvage, unit sa destinée à celle du jeune et brillant Saint-Estève, qui lui-même ne faisait qu'obéir aux volontés d'un père avide d'une grande fortune, indispensable pour soutenir l'éclat de son rang.

M. DEMORANGES.

Pauvre Sophie !... j'étais alors en Amérique, et mon frère ne put me consulter sur ce mariage dont les suites....

Madame D'HERBIN.

Furent affreuses pour votre nièce. Son époux, habitué aux prestiges du grand monde, emporté par une imagination ardente, devait méconnaître un enfant élevé dans la solitude. Il prit pour absence d'esprit ce qui n'était que timidité; pour ignorance ce qui n'était que défaut d'usage; et crut voir de la laideur sur des traits que la nature avait à peine formés.

M. DEMORANGES.

Erreur trop commune!

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

D'un jugement précipité
Il est rare qu'on s'applaudisse,
Et pour juger de sa bonté,
Attendons que le fruit murisse.
Sans choix et sans comparaison,
Le jardinier cultive, arrose,
Et ne va pas sur le bouton
D'avance condamner la rose.

Madame D'HERBIN.

Sophie, abandonnée par son époux le jour

même de son mariage, et reléguée dans la solitude la plus profonde, ne songea plus qu'à se venger du mépris du Colonel. S'adonner à l'étude, cultiver les arts, enrichir son esprit, élever son ame, voilà les armes qu'elle employa. Le ciel parut seconder de si généreux desseins; il lui fallait un guide, un second père; vous arrivâtes.

M. DEMORANGES.

Combien je me félicitai de mon retour en France! avec quel plaisir je pressai dans mes bras cette jeune orpheline, que l'abandon de son époux ne rendait que plus intéressante encore. Les biens de Saint-Estève étaient en vente; Sophie me fit acheter ce château, où le Colonel passa son enfance, où se fit, il y a dix ans, une union trop funeste..... Mais peut-être est-il encore quelque espoir; Saint-Estève est loin de se douter que l'oncle de Sophie est possesseur de tous ses biens: il ne m'a jamais vu, il ignore jusqu'à mon nom; c'est ici que je l'attends pour éprouver son cœur et suivre des projets... (*Il se lève*). Mais êtes-vous bien sure qu'il vienne aujourd'hui même?

Madame D'HERBIN.

N'en doutez pas, le Colonel, en arrivant à Paris, s'informe de l'acquéreur de ce château; la réputation dont vous jouissez, des renseignemens importans que vous seul, dit-il, pouvez lui donner, tout lui fait desirer de vous voir, de vous connaître. Sophie, toujours sous le nom de Charles et les habits d'un

jeune courrier, doit l'accompagner près de vous, et j'ai quitté Paris un jour avant eux, pour vous prévenir d'une visite....

M. DEMORANGES.

Que je saurai mettre à profit. Ma nièce n'est connue ici que sous le nom de madame de Valmire. Lorsque vous me quittâtes il y a trois mois pour l'accompagner près de son époux, je fis courir le bruit qu'elle était allée passer quelque tems en Suisse chez une de ses parentes; personne ne sait au château qu'elle est l'épouse de Saint-Estève, et le Colonel ne pourra concevoir aucun soupçon.

Madame D'HERBIN.

Tout semble favoriser nos projets.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Ne trouvez-vous pas plaisant de voir notre fugitif passer trois mois près de la femme qu'il croit fuir, et faire son confident, son ami de celle qu'il a dédaignée comme épouse? Tenez, j'ai dans l'idée que ce petit courrier le menera plus loin qu'il ne pense.

Air: *Traitant l'amour sans pitié* (de Voltaire chez Ninon).

Sans prendre de tels habits,
Plus d'une femme légère,
A son mari débonnaire,
Fait voir souvent du pays.
Long-tems l'époux de Sophie,
Sur le chemin de la vie,
Égaré par la folie,
Suivit un guide trompeur;
Mais ce courrier qui l'éclaire,
Le ramenera, j'espère,
Dans la route du bonheur.

Madame D'HERBIN.

Ne nous en flattons pas encore. Saint-Estève conserve toujours cette prévention défavorable contre son épouse, cette première impression qui s'efface si difficilement; il accepte d'un jeune courrier des soins qu'il refuserait de sa femme. D'un autre côté, Sophie, trop fière pour se faire connaître, craindrait, en avouant ses services, d'humilier le Colonel, et de paraître à ses yeux demander la récompense d'une conduite que lui prescrivait le devoir.

Air : *Du Vaudeville de Florian.*

Avec ivresse elle se tait.
Fait-on rougir celui qu'on aime?
Pour elle l'aveu d'un bienfait
Coûte plus que le bienfait même.
La payant enfin de retour,
L'ingrat qui sut trop bien lui plaire,
Peut seul au flambeau de l'amour
Brûler le voile du mystère.

M. DEMORANGES.

Je voudrais bien voir que Saint-Estève ne sût pas apprécier tout le mérite de ma nièce.

Air : *De Calpigi.*

Il n'est pas commun, sur mon ame,
De rencontrer pareille femme.
En voit-on beaucoup dans Paris
Qui courent après leurs maris. (*bis*).
On doit bénir la Providence
D'être épargné dans son absence,
Lorsque tant de maris présens
Sont traités comme des absens.

Mais je crois entendre l'infatigable botaniste M. Des Etamines, dont la terre touche

à ce château, et qui veut à toute force épouser ma nièce qu'il croit veuve : il m'amuse beaucoup ; un homme comme celui-là est un trésor à la campagne. Pas un mot, je vous prie, qui puisse le tirer de son heureuse sécurité.

SCENE II.

LES MÊMES, M. DES ETAMINES.

DES ETAMINES (*entrant précipitamment, plusieurs bottes de simples sous le bras et dans les poches*).

Que viens-je d'apprendre ?... Serait-il vrai !... Madame de Valmire arrive aujourd'hui même... Ah ! c'est vous, madame d'Herbin ? (*Il la salue*). Rassurez mon ame agitée.... Votre présence en ces lieux.....

Madame D'HERBIN.

Oui, Monsieur ; nous sommes depuis hier à Paris. Quelques affaires y ont retenu madame de Valmire ; mais la journée ne se passera pas sans que nous la possédions ici.

DES ETAMINES (*toujours avec emphase*).

La journée !.... c'est un siècle loin d'elle.

Madame D'HERBIN (*souriant*).

Elle occupe donc toujours votre pensée ?

M. DEMORANGES.

Eh ! bien, mon voisin, la Botanique ?

DES ETAMINES (*répondant à mad. d'Herbin*).

Vous m'en voyez plus que jamais enthousiasmé.

M. DEMORANGES.

Je sais que vous l'aimez beaucoup.

DES ETAMINES.

Si je l'aime !

M. DEMORANGES.

Je conviens qu'elle a bien des attraits....

DES ETAMINES.

Que trop pour mon repos.

M. DEMORANGES.

Et je conçois qu'un amateur tel que vous.....

DES ETAMINES.

Eh ! qui n'en serait épris ?

M. DEMORANGES.

C'est ce que disent tous ceux qui la connaissent.

DES ETAMINES.

Vous ne me blâmez donc pas de m'être livré à cette passion ?.....

M. DEMORANGES.

Non, sans doute : elle convient à votre âge ; et puisqu'elle fait votre bonheur.....

DES ETAMINES.

Oui, Monsieur, elle le fera : et sitôt que les nœuds de l'hymen.....

M. DEMORANGES.

De l'hymen ! Et de qui donc me parlez-vous ?

DES ETAMINES.

De votre adorable nièce.

M. DEMORANGES.

Je vous parle, moi, de la botanique.

DES ETAMINES.

Eh ! puis-je m'en occuper, quand Madame de Valmire reparaît en ces lieux ? (*à madame d'Herbin*). Sans doute, Madame, les belles montagnes de la Suisse ont retenti de son éloge ; c'est là sur-tout qu'elle se sera perfectionnée dans la botanique, étude délicieuse, dans laquelle je fus assez heureux pour guider ses premiers pas.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Le premier pas des femmes. Ah ! mon ami, on ne sait pas où cela les mène.

Air *nouveau de M. Doche.*

PREMIER COUPLET.

Le premier pas se fait sans qu'on y pense :
Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas ?
Heureux celui dont la douce éloquence,
En badinant fait faire à l'innocence
Le premier pas.

M. DES ETAMINES.

Oui, je conçois que celà doit être.....

M. DEMORANGES.

IIe. COUPLET. *Même air.*

Au premier pas un bonheur qu'on ignore
Sait à nos cœurs présenter tant d'appas,
Qu'à son déclin, regrettant son aurore,
Femme souvent veut qu'on la croie encore
Au premier pas.

Madame D'HERBIN.

IIIe. COUPLET. *Même air.*

Le premier pas rarement inquiète
Jeune beauté qu'Amour prend dans ses lacs ;

Mais sur la route, où le fripon la jette,
Plus elle avance et plus elle regrette
Le premier pas.

DES ETAMINES.

Madame de Valmire ne regrettera jamais ceux que je lui ai fait faire; et je connais assez la délicatesse de ses sentimens, pour être sûr que dans les ravins les plus profonds de la Suisse, comme aux sommets de ses plus hautes montagnes, mon nom toujours fut présent à sa mémoire.

Air : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Ne craignez pas que jeune Élève oublie
Celui qui fut son premier précepteur.
Les beaux sites de l'Helvétie
N'ont pu m'effacer de son cœur. (*bis.*)
Comme j'ai su, je dois m'en faire gloire,
Des *simples* lui montrer l'emploi;
Quand elle en cueillait, j'aime à croire
Qu'elle pensait à moi.

M. DEMORANGES.

J'en suis sûr.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, peu après SAINT-ESTEVE, et SOPHIE.

LE DOMESTIQUE.

M. le colonel de Saint-Estève.

M. DEMORANGES (*bas à madame d'Herbin*).

Comment, déjà!

Madame D'HERBIN (*bas à M. Demoranges*).

Je vous l'avais bien dit.

DES ETAMINES.

Une visite ! Je vous laisse, et vais mettre en ordre le nouvel herbier dont je me propose de faire hommage à madame de Valmire. (*Il sort d'un côté, Saint-Estève et Sophie entrent par le fond*).

SCÈNE IV.

SAINT-ESTÈVE, SOPHIE (*en Courrier, un porte-manteau militaire sur l'épaule*), M. DEMORANGES, madame D'HERBIN. (*Pendant le commencement de cette scène, Sophie se tient modestement en arrière*).

SAINT-ESTÈVE.

Air : *O Ciel que lui dire ! (de Rien de Trop*).

La reconnaissance
Me guide en ces lieux ;
Ici ma présence.....

M. DEMORANGES (*allant au-devant de lui*).

Comble tous mes vœux ;
Sans cérémonie
On agit chez nous.
Daignez, je vous prie,
Vous croire chez vous.

ENSEMBLE.

SAINT-ESTÈVE (*à part*).

Quel trouble m'enflamme
Sans le définir ;
Ici pour mon ame
Tout est souvenir.

M. DEMORANGES (*à part*).

Je ris sur mon ame
De le voir venir ;
Conduit par la femme
Qu'il croit toujours fuir.

ENSEMBLE.

SOPHIE (*à part, et remarquant le trouble de Saint-Estève*).

Ah! si de sa femme
Le seul souvenir
Agitait son ame,
Quel doux avenir!

Madame D'HERBIN (*à part*).

Adorable femme!
Tu dois réussir.
Tant d'esprit, tant d'ame,
Sauront l'attendrir.

(*Un domestique prend le porte-manteau des mains de Sophie, et l'emporte*).

M. DEMORANGES (*à part*).

Que j'ai de plaisir à la revoir! (*haut*) Puis-je vous demander, M. le colonel, ce qui me procure l'honneur de vous recevoir?

SAINT-ESTEVE.

Votre caractère connu, Monsieur, la haute réputation dont vous jouissez.

M. DEMORANGES.

De grace, expliquez-vous?

SAINT-ESTEVE.

Je vais le faire avec franchise. Unique rejeton d'une famille distinguée par ses longs services militaires, possesseur d'une grande fortune, jeune et sans expérience, je lui portai bientôt de fortes atteintes. Quel jeune homme de qualité n'en fait autant? Bref, quand je quittai la France, il ne me restait plus pour payer mes créanciers que cette terre où je suis né. J'apprends que vous l'avez achetée. Son prix,

je le sais, ne pouvait suffire pour acquitter mes dettes ; cependant, elles le sont toutes, et j'ai lieu de croire, Monsieur, quoique vous possédiez tous mes biens, que je suis encore votre débiteur.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Il est loin de penser que c'est sa femme....

M. DEMORANGES.

J'ignore, M. le colonel, sur quoi vous fondez de pareilles conjectures. J'ai payé le prix de cette terre, voilà tout. Mais puisqu'elle fut votre berceau, puisqu'elle appartint à vos ancêtres, j'ose me flatter que vous voudrez bien y passer quelques jours, et je tâcherai que vous ne vous aperceviez pas qu'elle a changé de propriétaire. (*A part, en regardant Sophie*) Et je ne puis l'embrasser !

SAINT-ESTEVE.

C'est une manière fort aimable, sans doute, de détourner la conversation ; mais vous n'échapperez pas à ma reconnaissance. Et s'il est vrai que ce soit à vous que je doive.....

M. DEMORANGES.

Pardon, M. de Saint-Estève, mais à la campagne je ne parle jamais d'affaires : c'est bien assez de m'en occuper à Paris.

Air : *Suzon sortait de son Village.*

Dès le matin, dans ma demeure,
Un Public nombreux m'assaillit :
La hausse et la baisse, à toute heure,
Viennent occuper mon esprit.

Voir en détail,
Tout le travail,
Dans mes bureaux, aller, venir sans cesse;
Compter, signer,
Perdre et gagner:
Voilà le cours
Et l'emploi de mes jours.
Ici du moins avec ivresse,
Jouissant de ma liberté,
Je retrouve un fond de gaîté
Qui ne craint pas la baisse.

Au lieu d'une séance à la bourse, je fais une partie de chasse; mes commis sont mes piqueurs; ma correspondance se borne à des invitations à dîner, mes calculs, aux différens vins que je puis offrir; une nièce d'une figure piquante, (*fixant Sophie*) et j'ose le dire, d'un mérite assez rare, fait ordinairement les honneurs de mon château. Elle est absente depuis quelque tems; mais j'espère aujourd'hui même la presser dans mes bras. Vous ne pouvez être indifférent à la société d'une femme aimable, et vous ne me refuserez pas le plaisir de vous la présenter.

SAINT-ESTEVE.

C'est une grace que j'oserais réclamer moi-même.....

M. DEMORANGES.

Vous acceptez: franchement, j'y comptais. (*Regardant Sophie*). Ce jeune homme..... vous appartient?

SAINT-ESTEVE.

Par les liens les plus sacrés. (*Mouvement de Sophie*).

Madame D'HERBIN.

Il porte sur sa figure une expression !....

SAINT-ESTEVE.

C'est qu'elle est l'image de son ame. Ce que je lui dois est au-dessus de tout éloge. Blessé mortellement dans les dernières guerres d'Allemagne, j'allais périr, lorsqu'envoyé par l'ambassadeur de France, mon parent, ce jeune courrier vint s'établir auprès de moi, et devint mon gardien fidèle, mon ange tutélaire.

Air : *Du vaudeville des Amans sans amour.*

Son ardeur et sa prévoyance,
Que n'arrêtait aucun danger,
Ont su me rendre une existence
Qu'avec lui je veux partager.
(*Serrant la main de Sophie*).
Dût s'en plaindre un orgueil bizarre,
Charles, ne crains pas que jamais,
Un fatal préjugé sépare
Ceux qu'ont réunis les bienfaits.

SOPHIE (*avec abandon*).

Une pareille promesse met le comble à mes vœux..... (*soupirant*) mais je n'ose y compter.

SAINT-ESTEVE.

Pourquoi non?

SOPHIE (*gaîment*).

Air : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Jeune, Français et militaire,
De vos destins suivant le cours,
Vous partagez votre carrière
Entre Bellonne et les Amours.

Et courant sans que rien vous coûte
Après le myrthe ou le laurier ;
Vous pourriez fort bien sur la route
Oublier le petit Courrier.

SAINT-ESTEVE.

Moi t'oublier !.... Tu me suivras par-tout.

SOPHIE.

Je vous le promets, mon colonel.

SAINT-ESTEVE (*lui prenant la main*).

Nous sommes inséparables.

SOPHIE (*à part et à demi-voix*).

C'est tout ce que je demande.

SAINT-ESTEVE (*à M. Demorangès*).

Pardon, Monsieur, si devant vous.....

M. DEMORANGES.

Comment donc ! ceux qui sauvent les braves ont des droits à notre reconnaissance.... Viens, mon ami, que je t'embrasse..... (*à part*). Aussi bien je n'y peux plus tenir. (*Il la presse dans ses bras*).

SOPHIE.

Monsieur, c'est un honneur !.... (*à demi voix*). Ah ! mon oncle ! (*haut, gaîment*) Ma foi, mon colonel, je crois que nous serons bien ici.

Madame D'HERBIN (*à part.*)

Elle m'étonne toujours et sait éloigner le soupçon par une gaîté....

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève.*)

Ah! ça, je vous quitte un instant : je vais ordonner les apprêts d'une chasse pour ce soir. Je veux que vous retrouviez à Livry une des belles journées de votre jeunesse.

AIR : *Du Vaudeville de Méléagre.*

Notre amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens,
Dans ce château vous pourrez peut-être
Vous croire encore au sein de vos parens.

SAINT-ESTÈVE.

D'un tel accueil j'admire la franchise.

M. DE MORANGES.

Dans ce séjour, pour retenir vos pas,
Je vous ménage une aimable surprise
Et des plaisirs que vous n'attendez pas

ENSEMBLE.

M. DE MORANGES.

Notre amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens,
Dans ce château vous pourrez peut-être
Vous croire encore au sein de vos parens.

SAINT-ESTÈVE.

Notre amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens
Dans ce château je crois encore être
A mon jeune âge au sein de mes parens.

SOPHIE et Mad. D'HERBIN.

Leur amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens
Dans ce séjour il croit encore être
A son jeune âge au sein de ses parens.

SAINT-ESTÈVE (*à M. de Moranges.*)

Je suis tout prêt à partir pour la chasse.

SOPHIE (*à Mad. d'Herbin.*)

De mes efforts obtiendrai-je le prix ?

SAINT-ESTÈVE.

Du fin renard nous y suivrons la trace.

M. DEMORANGES (*à part.*)

Dans nos filets je le crois déjà pris.

ENSEMBLE.

Notre } amitié ne fait que de naître, etc., etc.
Leur }

SCENE V.

SAINT-ESTÈVE, SOPHIE.

SAINT-ESTÈVE.

Eh bien, Charles, comment trouves-tu ce château ?

SOPHIE.

Oh! mon colonel, je le connais depuis long-tems.

SAINT-ESTÈVE.

Tu le connais, dis-tu ?

SOPHIE.

Je vous ai déjà dit que je suis né au Raincy, que nous avons vu sur la route à une petite lieue d'ici. C'est là que je fus assez heureux pour être distingué par votre parent M. l'ambassadeur, qui souvent dirigeait ses chasses de ce côté, et qui daigna me charger de vous porter les secours qui vous étaient si nécessaires.

SAINT-ESTÈVE.

Ah! tu es du Raincy? Je ne suis plus étonné

de l'émotion que tu éprouvais en venant à ce château.

SOPHIE.

Mais, vous-même, mon colonel, vous n'avez pu vous défendre, en le revoyant, d'un trouble..., et pourtant il y a si long-tems que vous l'avez quitté...

SAINT-ESTÈVE.

Ah! mon ami, c'est qu'il est des choses que l'on n'oublie jamais.

AIR : *Muses des jeux et des accords champêtres.*

Ce fut ici que pour un nœud funeste
Il me fallut renoncer au bonheur :
Lien fatal, hymen que je déteste,
Tu m'enchaînas sans captiver mon cœur.
Malheur à ceux qu'un vil intérêt guide ;
Sur le contrat qui va fixer nos droits,
Lorsque Plutus porte sa main avide,
L'amour s'envole et brise son carquois.

SOPHIE. (*avec altération.*)

Ah! mon Dieu, mon colonel.... Eh! qui fûtes-vous donc obligé d'épouser ?

SAINT-ESTÈVE.

L'unique héritière d'un riche capitaine de vaisseau, élevée par sa bisaïeule, dans un château gothique, au fond du Périgord. Figure-toi les traits les plus insignifians, la démarche la plus gauche, les manières les plus risibles, une mise du tems du roi Dagobert, mules à talons, large vertu-gadin, du rouge, des mouches ; en un mot, une petite antique de quatorze ans.

SOPHIE (*à part en souriant.*)

Le portrait n'est que trop fidèle. (*gaîment.*) Ma foi, mon colonel, à votre place, cela ne m'aurait point effrayé. J'ai souvent entendu dire que ces innocentes n'étaient pas tant à dédaigner; et peut-être (*d'un ton piqué*) la petite antique de quatorze ans...

SAINT-ESTÈVE.

Tu vas la juger. Le soir même de notre hymen un hasard, qu'on nous ménageait sans doute, me fit trouver tête-à-tête avec elle. La bienséance m'obligeait à lui donner la main. Une main de femme! je la serrai par habitude. Oubliant la promesse que je m'étais faite, j'allais peut-être devenir plus entreprenant, lorsqu'avec un sérieux à faire mourir de rire, elle me proposa de danser.... un menuet.... Oh! j'avoue que je n'eus pas le courage de pousser plus loin mes recherches.

SOPHIE.

Je vous croyais plus brave que cela, mon colonel.

SAINT-ESTÈVE.

AIR : *Du Vaudeville de l'Avare.*

Dans l'âge heureux de la folie
Je ne pouvais pas, en honneur,
Me faire à cette gaucherie
Qu'on appelait de la pudeur.
Près de ces femmes ignorantes
Le cœur jamais n'éprouve rien.

SOPHIE (*avec ironie.*)

Mon colonel, je le vois bien,
Aime à les trouver plus savantes.

(*Avec ironie.*) Qu'attendre, en effet, d'une jeune personne élevée au fond du Périgord... dont la tête, sans doute, était remplie de ces vieux préjugés de fidélité... de constance... qui croyait peut-être qu'aimer son mari suffisait pour lui plaire..., ignorant, en un mot, tous les usages du grand monde?... (*D'un ton piqué.*) Vous avez raison, mon colonel; ce n'était pas là la femme qu'il vous fallait.

SAINT-ESTÈVE.

Comment?

SOPHIE (*gaîment.*)

M. le colonel sait bien qu'il ne hait pas les aventures : qu'il résiste difficilement aux moindres agaceries d'une coquette : qu'il suffit quelquefois d'un sourire, d'un coup-d'œil, pour lui faire tourner la tête.

SAINT-ESTÈVE (*à part et gaîment.*)

Le petit drôle ne me connaît que trop bien.

SOPHIE.

Tenez, mon colonel, tout bien considéré, je crois qu'il est très-heureux pour votre jeune épouse de n'avoir pas eu le tems de vous connaître davantage..., elle eût été folle de vous; et peut-être le seul jour de votre hymen a-t-il laissé dans son ame...

SAINT-ESTÈVE (*avec force.*)

C'est assez me parler d'un être qui, n'ayant pu me donner le bonheur, me prive, en m'enchaînant, de faire un autre choix...., d'une

femme qu'il m'est impossible d'aimer, et que j'ai fait vœu d'éviter à jamais.

SOPHIE (*troublée.*)

D'éviter à jamais !...

SAINT-ESTÈVE.

Mais, tu prends à elle un intérêt...

SOPHIE (*changeant de ton.*)

Ah ! c'est que tel que vous me voyez, mon colonel, j'ai éprouvé tout cela moi. Ne me suis-je pas avisé de devenir amoureux à quatorze ans ?

SAINT-ESTÈVE.

Et de qui donc ?

SOPHIE (*cherchant.*)

De qui... De la fille de l'intendant du Raincy. Trop jeune alors pour exprimer tout ce que j'éprouvais, je parus à l'objet de mon amour d'un ridicule... (*appuyant*), d'une gaucherie... Aussi j'en fus payé du plus profond mépris.

Air nouveau : *De M. Doche.*

Par l'objet d'un funeste amour
En vain mon ame est poursuivie.
Perdant l'espoir d'un doux retour
Je devrais le fuir pour la vie.
Mais, hélas, un pouvoir vainqueur
M'enchaîne à l'objet qui m'outrage :
Et ses mépris ont déchiré mon cœur
Sans en arracher son image.

SAINT-ESTÈVE (*lui serrant la main.*)

Pauvre Charles ! qui mieux que toi méritait d'être payé d

SOPHIE (*gaîment.*)

Oh ! je ne me suis pas tenu pour battu, mon colonel. Vous sentez bien que mon petit amour-propre fut humilié : et je ne cherchai plus que les moyens de me venger. Le hasard me servit. Ce fut à cette époque que j'entrai au service de votre parent, M. l'ambassadeur. Quelques mois à Paris, mes voyages, et surtout mon séjour auprès de vous... tout cela m'a donné un courage... un espoir...

SAINT-ESTÈVE.

Mais, qu'espères-tu d'une personne qui sut se méconnaître à ce point ?

SOPHIE (*plus gaîment.*)

C'est ce que je me suis dit souvent. Mais que voulez-vous, mon colonel, il est des projets qu'on n'abandonne pas facilement. On a tant de plaisir à détruire certaines préventions..., (*très-gaîment.*) et je suis maintenant trop avancé pour reculer.

SAINT-ESTÈVE.

Ainsi, ton dessein est donc ?...

SOPHIE (*avec gaîté et intention.*)

De me rendre au Raincy ; de revoir encore l'objet de tous mes vœux : il ne me reconnaîtra pas : le tems et les voyages ont tellement changé mes traits... Je ne serai plus cet enfant timide, dont l'amour naissant ne put obtenir de retour. J'attaquerai maintenant avec des armes plus sûres ; et grace à vous, mon colonel, oui, grace à vous, on ne verra plus en

moi qu'un jeune courrier alerte, expéditif, qui sait vaincre tous les obstacles pour arriver à son but.

SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Tu pourrais donc m'abandonner!...

SOPHIE (*très-gaîment.*)

O! mon colonel, je ne vous quitterai pas pour cela.

SAINT-ESTÈVE.

A la bonne heure.

SOPHIE.

Je pars. Une petite lieue à faire ce n'est rien pour moi.

DUO.

SAINT-ESTÈVE.

Pars, mon ami, que l'amour te conduise.
Au succès de ton entreprise
Je m'intéresse autant que toi.

SOPHIE.

Croyez que dans cette entreprise
Vos volontés seront ma loi.

SAINT-ESTÈVE.

Tu reviendras demain.

SOPHIE.

Avant, peut-être,
Ici, je serai de retour.

SAINT-ESTÈVE (*gaîment.*)

Parbleu, je voudrais bien connaître
L'objet d'un si constant amour.

SOPHIE.

Vous le connaîtrez quelque jour.

SAINT-ESTÈVE.

Ne crains-tu rien de son humeur légère ?

SOPHIE.

Je ne suis pas encor tout-à-fait rassurée.

SAINT-ESTÈVE.

Crois-tu, du moins, son cœur franc et sincère ?

SOPHIE (*avec intention.*)

Je crois qu'il ne fut qu'égaré.

SAINT-ESTÈVE.

Fuis l'hymen et sa loi sévère:
Redoute les fers d'un époux.

SOPHIE.

Pour rendre ma chaîne légère,
Je prendrai modèle sur vous.

SAINT-ESTÈVE.

Cours obtenir le prix de ta constance.
Mais songe-bien que ta présence
Est nécessaire à mon bonheur.

SOPHIE.

Ah ! croyez que malgré l'absence
Vous serez présent à mon cœur.

ENSEMBLE.

SAINT-ESTÈVE.

Oui, je sens trop que sa présence
Est nécessaire à mon bonheur.

SOPHIE (*à part.*)

Serait-il vrai que ma présence,
Fût nécessaire à son bonheur !

SAINT-ESTÈVE (*lui serrant la main.*)

A demain.

SOPHIE (*avec émotion.*)

A demain.

(*Saint-Estève sort.*)

SCENE VI.

SOPHIE (*seule.*)

Quelle étrange situation ! Ah ! monsieur de Saint-Estève, vous ne voulez pas entendre parler de votre femme, et vous ne pouvez vous passer de votre petit courrier ! La vue seule de Sophie vous ferait fuir, et Charles vous afflige en vous quittant pour un seul jour... Ce que c'est que la prévention !

AIR nouveau : *de M. Doche.*

Epoux volage, ta Sophie
N'emprunte, en cette occasion,
Le masque de l'étourderie
Que pour te rendre à la raison.
Déjà la plus douce espérance...
(*gaiment.*) Petit courrier trop indiscret,
Il ne faut pas d'avance
Faire claquer son fouet.

Doublons de courage et d'adresse.
Nouveaux dédains, nouveaux mépris,
De mes soins et de ma tendresse
Peut-être hélas seront le prix...
Mais si l'orgueil qu'il fait paraître
A mes pieds enfin échouait,
Charles pourrait peut-être
Faire claquer son fouet.

SCENE VII.

SOPHIE, Madame D'HERBIN.

Madame D'HERBIN.

Eh ! bien, petit courrier, où en sont nos projets ?

SOPHIE.

C'est vous, mon amie ! qu'il me tardait de

vous entretenir seule ! Je viens de faire mes adieux au colonel.

Madame D'HERBIN.

Vos adieux, dites-vous ?

SOPHIE.

Sans doute ; ne dois-je pas suivre le plan que j'ai formé ? J'ai prétexté, comme nous en étions convenus, un voyage au Raincy. Oh ! si vous aviez vu avec quelle peine il a consenti à m'accorder seulement vingt-quatre heures ! Il ne peut plus se passer de moi. Mais le tems presse, je crois apercevoir le tendre et langoureux botaniste, il est important qu'il ne me voie pas sous cet habit : je vous quitte et reparais bientôt aux yeux de Saint-Estève sous le nom de madame de Valmire, à laquelle il vous faudra bien pardonner les petites ruses de la séduction et le manège adroit de la coquetterie, qui le plus souvent, hélas ! a tant d'empire sur les hommes.

Madame D'HERBIN.

Ah ! si toutes les coquettes ressemblaient à Sophie !

SOPHIE.

Changer de costume est l'affaire d'un instant. Je sors par la petite porte du parc, où les postillons de Livry m'attendent ; j'arrive par l'avenue, accablée de la fatigue d'un si long voyage. Vous, mon amie, jouez bien la surprise, l'empressement, et sur-tout n'oubliez pas que je reviens de la Suisse.

Madame D'HERBIN.

Comptez sur moi pour vous seconder.

(*Sophie sort; Des Etamines entre du côté opposé*).

SCENE VIII.

Madame D'HERBIN, DES ETAMINES.

DES ETAMINES.

Quel est ce petit drôle qui court si lestement?

Madame D'HERBIN.

C'est une personne..... attachée au colonel de Saint-Estève.

DES ETAMINES.

Quelque jockey, sans doute? Il les choisit alertes.

Madame D'HERBIN.

Oui. Celui-ci paraît rempli d'intelligence; il va rejoindre son maître qui, je le présume, fait un peu de toilette pour être présenté à madame de Valmire.

DES ETAMINES.

Madame de Valmire!

Madame D'HERBIN.

Son valet-de-chambre vient d'arriver en courrier. Elle n'est pas à un quart de lieue d'ici.

DES ETAMINES.

Il n'existera donc bientôt plus de distance entre nous..... Mais j'oublie que je suis dans mon négligé de botanique..... Après tout,

qu'importe ? Au point où nous en sommes, s'offense-t-on du plus ou du moins de toilette ?

Madame D'HERBIN (*à part*).

Il est d'une confiance !

DES ETAMINES.

Mais peut-être est-elle déjà près du château : Je cours à sa rencontre.

Air : *Dans mon printems naïve et confiante.*

Ces postillons sont d'une maladresse !
Ils ont souvent des chevaux ombrageux :
Et pour l'objet de ma vive tendresse,
Je crains un accident fâcheux.
Prévoir le mal fut toujours ma devise :
Près du parc vingt fois on versa ;
Et s'il se fait quelque sottise,
Il faut que je sois là.

(*Il sort en courant*).

SCENE IX.

Madame D'HERBIN (*seule*).

L'amour de ce ridicule personnage doit servir aujourd'hui les projets de ma Sophie, et Saint-Estève ne pourra jamais reconnaître dans madame de Valmire, séduisante et coquette, ce petit courrier si modeste et si prévenant, (*Gaîment.*) qu'il croit déjà loin du château, et qu'il a bien raison de regarder comme nécessaire à son bonheur.

SCENE X.

Madame D'HERBIN, M. DEMORANGES, SAINT-ESTEVE (*en uniforme et sans bottes*).

M. DE MORANGES (*à Saint-Estève*).

Oui, vous dis-je ; c'est ma nièce. (*A mad.*

d'Herbin.) Nous allons l'embrasser, ma chère madame d'Herbin; le Colonel et moi nous venons d'appercevoir sa voiture dans l'avenue.

SAINT-ESTEVE.

Elle arrive d'une vîtesse....

M. DEMORANGES.

Il paraît qu'elle paye bien ses postillons.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Leur course n'est pas longue.

M. DEMORANGES.

Comment donc, Colonel? mais je crois en vérité que vous avez fait une toilette?

SAINT-ESTEVE.

Etait-il convenable que je me présentasse en habit de voyage devant une jeune dame.... que je n'ai jamais vue?

M. DEMORANGES.

C'est juste: c'est juste. J'en faisais autant à votre âge, et quelquefois encore une ancienne habitude..... Mais hélas!

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

C'est envain que du tems jaloux
Je cherche à réparer l'outrage;
Je fais bien plus de frais que vous,
Et vous obtenez davantage.
Malgré les prestiges de l'art,
Belle préfère avec sagesse
A la parure d'un vieillard
Le négligé de la jeunesse.

Mais je ne me trompe pas, une voiture s'arrête.

Madame D'HERBIN.

Je crois entendre sa voix.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Je brûle de la connaître.

M. DEMORANGES.

Il y a si long-tems que je ne l'ai vue. Je cours au-devant d'elle.

Madame D'HERBIN.

Je l'aperçois.

SCENE XI.

LES MÊMES, SOPHIE (*sous le nom de madame de Valmire, en négligé de voyage, chapeau avec un demi-voile*). M. DES ETAMINES (*lui donnant une main, et de l'autre portant un herbier et plusieurs paquets*).

SOPHIE (*se jetant dans les bras de M. Demoranges*).

Mon oncle!

M. DEMORANGES.

Ensemble. { Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi* (du Pauvre Diable).

Je puis enfin te presser sur mon cœur!

SOPHIE.

Je puis enfin vous presser sur mon cœur!

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Dans son maintien que de grace et d'aisance!

M. DEMORANGES, SOPHIE.

De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

SOPHIE.

Lorsque mon cœur me ramenait vers vous,
J'éprouvais un plaisir extrême.
Ah! pour moi quel moment plus doux?
(*Fixant Saint-Estève*).
Je vois ici tout ce que j'aime.
(*Elle embrasse madame d'Herbin*).

M. DEMORANGES.

Je puis enfin te presser sur mon cœur!
Tout va renaître ici par ta présence;
De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

SOPHIE.

Je puis enfin vous presser sur mon cœur!
Ce jour tardait à mon impatience;
De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

M. DES ETAMINES (*à part.*)

ENSEMBLE.

Je vais enfin goûter le vrai bonheur;
J'étais bien sûr de toute sa constance;
Oui, l'amour vrai dans un sensible cœur
Ne fait qu'augmenter par l'absence.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Ce son de voix pénètre jusqu'au cœur.
Dans son maintien que de grace et d'aisance!
Non, le portrait n'était pas trop flatteur,
Tout en elle prévient d'avance.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Du Colonel tout complette l'erreur.
O ma Sophie, arme-toi de constance,
Et de tes soins, en regagnant son cœur,
Tu recevras la récompense.

M. DEMORANGES.

Ma nièce, je te présente M. le colonel de Saint-Estève.

SOPHIE (*se tournant pour la première fois vers Saint-Estève*).

Mille pardons, Monsieur, mais après un long voyage, nos regards se portent malgré nous.... sur ce qu'on a de plus cher.

SAINT-ESTÈVE.

Cela me fait regretter davantage, Madame, de ne vous voir aujourd'hui que pour la première fois. (*A part.*) Il est quelquefois de ces ressemblances....

SOPHIE (*à Saint-Estève*),

M. le Colonel est-il depuis quelque tems au château ?

M. DEMORANGES.

Il ne fait que d'arriver; mais j'ai compté sur toi pour m'aider à le retenir.

SOPHIE (*à Saint-Estève*).

Si mes instances....

SAINT-ESTEVE.

Des instances ! Madame, épargnez-moi, de grace.

M. DEMORANGES (*à part, à Sophie*).

Nous le tenons.

DES ETAMINES (*à part*).

M. Demoranges avait bien besoin de garder

ici ce colonel. (*haut*) Eh ! bien, mon adorable élève, avez-vous fait un voyage agréable ?

SOPHIE (*vivement, d'un ton marqué, en regardant Saint-Estève*).

Agréable.... Mais, oui ; et j'espère qu'il ne m'aura pas été tout-à-fait inutile.

DES ETAMINES (*vivement*).

Ah ! j'en étais bien sûr. Le tems que la plupart des femmes emploient à des futilités, madame de Valmire le consacre tout entier à l'étude de la botanique, à l'exacte observation....

SOPHIE (*toujours d'un ton marqué*).

Oui, je crois avoir fait d'heureuses observations.

DES ETAMINES (*vivement*).

Vous me les communiquerez ?

M. DEMORANGES.

A propos, ma nièce, cette personne si chère, qui t'a retenue si long-tems, et sur le sort de laquelle tu m'avais témoigné tant de crainte, est donc entièrement rétablie ?

SOPHIE.

Oui, mon oncle : le ciel l'a rendue à nos soins, à notre tendresse. (*fixant Saint-Estève*) Et j'ai maintenant le bonheur de pouvoir répondre de ses jours.

DES ETAMINES.

Voilà pourtant ce que c'est que d'étudier la botanique.

SAINT-ESTEVE.

Quoi! Madame, cette science austère et si peu faite pour les belles?....

SOPHIE.

N'en dites pas de mal, M. le colonel; elle m'a servie à conserver des jours....

SAINT-ESTEVE (*avec un sentiment gradué*).

Qui deviennent encore plus chers, Madame, quand on a le bonheur de vous les devoir.

SOPHIE.

Jugez d'après cela si je puis jamais cesser d'étudier, de cultiver les simples.

DES ETAMINES (*à part.*)

C'est une manière indirecte de me prouver sa constance. Le colonel ne comprend pas cela.

Madame D'HERBIN.

Mais après une si longue route, mon aimable amie, vous avez peut-être besoin de repos?

M. DEMORANGES.

Nous te laissons, mon enfant.

SOPHIE.

Non, mon oncle; demeurez, je vous prie; je n'éprouve aucune fatigue; et jamais je ne revins en ces lieux avec plus de plaisir.

DES ETAMINES (*à part*).

C'est encore pour moi.... On n'est pas plus adroite.

M. DEMORANGES (*avec intention*).

Eh! bien, ma nièce, tu me rapportes sans

doute quelques-unes de ces jolies gouaches que tu fais avec tant de facilité ?

SAINT-ESTÈVE.

Madame cultiverait aussi.... la peinture ?

SOPHIE.

Quelques faibles esquisses.... voilà tout.

M. DEMORANGES.

Des esquisses ! des tableaux délicieux.... vous verrez, colonel. De l'expression..... du sentiment..... et par-tout une vérité.....

SOPHIE.

Mon oncle est d'une indulgence.....

M. DEMORANGES.

Tiens, j'aime sur-tout *ton Militaire blessé.*

SAINT-ESTÈVE.

Un militaire blessé !...

M. DEMORANGES.

C'est son dernier tableau. Figurez-vous un site sauvage et couvert de frimats ; un champ de bataille que l'on distingue à travers la fumée ; un fort que l'on attaque ; un jeune officier mourant porté par ses soldats.... Elle a mis dans tout cela une ame.... un mouvement.....

Madame D'HERBIN.

Oui, c'est ce qu'elle a fait de mieux.

SOPHIE (*troublée, bas à son oncle*).

Mon oncle....

M. DEMORANGES.

Oh ! ta modestie ne m'empêchera pas de parler.

SAINT-ESTÈVE.

Mais, Madame, ce ne sont plus là de simples esquisses.

DES ETAMINES (*à Sophie*).

Vous ne m'aviez rien dit de ce dernier tableau là ?

SOPHIE (*au colonel*).

En peinture, le sujet peut seul faire excuser la faiblesse de l'exécution.

AIR : *Loin des grandeurs je vis le jour.*

Celui qui fait un choix heureux
Dans les annales de l'histoire,
En rappelant des noms fameux
Par fois s'associe à leur gloire ;
Et lorsqu'il offre au monde entier
Les traits d'un enfant de Bellone,
Il peut saisir les feuilles de laurier
Qui s'échappent de sa couronne.

SAINT-ESTÈVE.

De pareils sujets doivent intéresser sans doute ; mais il me semble que c'est dans les voyages sur-tout que l'on peut observer....

SOPHIE (*gaîment et avec l'intention de séduire*).

M. le colonel a bien raison. Quoi de plus propre à échauffer l'imagination, que cette succession rapide de caractères différens, de scènes variées, d'événemens imprévus? On met tout à profit ; les contrariétés même ont quelquefois du charme. Là, ce sont de bons villa-

geois, dont les refrains joyeux vous font maudire la vîtesse de vos chevaux : plus loin, des voyageurs qui viennent de verser, et dont la colère s'exhale en imprécations ; ici, près d'une chaumière, c'est une famille indigente qu'on a le bonheur de secourir, et dont on emporte en courant les bénédictions ; là, sous l'ombrage, c'est un couple amoureux qui n'entend seulement pas le bruit de votre équipage. Le Poète, le Peintre, le Philosophe, y trouvent des sujets, des tableaux, de la morale ; en un mot, pour tout être organisé qui sait observer et sentir, rien de divin comme les voyages.

SAINT-ESTÈVE (*à part*).

Comment donc, de l'esprit, des connaissances, des talens ? On n'est pas plus séduisante.

M. DEMORANGES (*à Sophie*).

La première impression ne t'est pas défavorable.

UN DOMESTIQUE (*une serviette au bras*).

Monsieur, vous êtes servi.

SOPHIE.

Mais puis-je me présenter à table dans un pareil négligé ?

M. DEMORANGES.

Eh ! parbleu tu es en habit de voyage. Vous nous restez, M. Des Etamines.

DES ETAMINES.

Voisin, c'est un plaisir..... (*à part*) Mais que vient faire ici ce maudit colonel ?

Madame D'HERBIN (*bas à Sophie*).

Le botaniste est sur les épines.

M. DEMORANGES.

Air : *Allons tous rendre hommage* (de l'Epreuve Villageoise).

Allons nous mettre à table :
Et qu'un vin délectable
A la saillie aimable
Vienne donner l'essor.
(*à part à sa nièce*).
Pour le charmer double d'effort,
L'instant est favorable :
Il faut réunir en ce jour
L'Hymen avec l'Amour.

TOUS.

Allons nous mettre à table,
Et qu'un vin délectable,
A la saillie aimable,
Vienne donner l'essor.

(*Saint-Estève donne la main à Sophie, M. Demoranges à madame d'Herbin, et Des Etamines les suit*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES ETAMINES (*seul*).

Je n'ai pu tenir à table plus long-tems; j'étais au supplice. Madame de Valmire coquette et perfide! Je ne puis encore le croire! Comme à chaque instant elle jetait sur ce colonel des regards.... Elle ne m'a jamais regardé comme cela. Ah! les femmes! les femmes!.... Et ce Monsieur de Saint-Estève, qui s'imagine emporter d'assaut une place que depuis deux ans je tiens en état de siége, et que j'étais au moment de faire capituler. Oh! nous verrons, nous verrons.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

L'ennemi me croit en défaut;
Mais adroitement je l'observe,
Et vois aujourd'hui qu'il me faut
Quitter mon quartier de réserve.
L'assiégeant fait un vain effort:
Il peut compter sur mes ripostes;
Et l'on n'emporte pas un fort
Dont je garde les avant-postes.

Ces militaires ne doutent de rien: et l'on croit, parce que je ne suis qu'un simple botaniste, que je me laisserai couper l'herbe sous le pied... Mais on vient, contraignons-nous.

SCÈNE II.

DES ETAMINES, M. DEMORANGES, SAINT-ESTEVE, SOPHIE, Madame D'HERBIN.

(*Saint-Estève donne la main à Sophie, et M. Demoranges à madame d'Herbin*).

M. DEMORANGES.

Comment donc, mon voisin, nous quitter au dessert! mais cela n'est pas bien.

SOPHIE.

Monsieur Des Etamines, je ne reconnais pas là votre galanterie ordinaire.

DES ETAMINES (*avec contrainte*).

Pardon, Madame; mais une indisposition subite.....

SAINT-ESTEVE.

En effet, Monsieur paraissait souffrir.

DES ETAMINES (*d'un ton piqué*).

Monsieur le colonel a daigné s'en apercevoir? (*à part*). Je crois qu'il me raille.

Madame D'HERBIN.

Vous étiez si joyeux du retour de Madame.

DES ETAMINES (*très-sérieusement*).

Mais je le suis encore.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Ah! çà, M. de Saint-Estève n'a point encore visité le parc. La soirée est délicieuse, si nous

faisions une petite promenade. Qu'en dites-vous, Mesdames ?

SOPHIE.

Dispensez-m'en, de grace ; un reste de fatigue, quelques lettres à écrire....,

DES ETAMINES (*à part*).

Bon, je pourrai lui parler seul.

M. DEMORANGES.

Liberté toute entière, ma chère enfant ; cela n'empêchera pas M.le colonel.....

SAINT-ESTEVE (*vivement*).

Pourquoi donc ? Nous tiendrons compagnie à ces dames.

M. DEMORANGES.

Oh ! des cérémonies ! mais songez donc que nous sommes à la campagne. Je suis bien aise, d'ailleurs, de vous faire voir si j'ai su respecter ce qu'ont fait ici vos aïeux. C'est que je ne suis point moi de ces acquéreurs qui se font un plaisir de tout dénaturer.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Loin de m'occuper d'embellir
Un gothique domaine,
Lorsque je m'y promène
Chaque objet m'offre un souvenir.
Là, j'aime à dire
« On venait rire ;
Là, j'aime à dire
« On venait boire et rire,
« Combien l'Amour lança de traits
« Dans ces mystérieux bosquets !
« Respectons-les ».

J'aime à prendre le frais
Sous ces voûtes légères,
Où respiraient nos pères,
Où respiraient, où s'égayaient nos pères.

SOPHIE (*à son oncle*).

Vous méritez bien aussi, mon oncle, qu'on se souvienne un jour de tout ce que vous aurez fait.

M. DEMORANGES (*lui prenant la main*).

Ma chère amie, ce sera ma récompense.

SOPHIE (*jetant un regard sur Saint-Estève*).

Mais peut-être M. le colonel n'est-il pas disposé à faire la promenade que vous lui proposez?

DES ETAMINES (*à part*).

Voudrait-elle le retenir?

SAINT-ESTÈVE (*avec contrainte*).

Je suis entièrement aux ordres de Monsieur.

M. DEMORANGES (*gaiment*),

J'étais bien sûr qu'il aurait quelque plaisir à revoir les lieux de son enfance, à parcourir ces jardins.....

SOPHIE.

Prenez garde, mon oncle. Vous ne devez pas ressembler à ces propriétaires ridicules, qui, sans songer à quel point ils vous contrarient, vous promènent sans pitié du parterre aux potagers, du bois à l'orangerie, du pont chinois à l'hermitage; vous forcent à suivre les sinuosités d'un filet d'eau qu'ils appellent une rivière; ne vous feraient pas grace d'une plante, et s'arrangent de sorte, que ce qui ne devait

être qu'une partie de plaisir, devient, avec eux, le plus fatigant inventaire. Quant à moi, si jamais je suis dame de château, voici quel est mon plan.

Air : *Contredanse de la Trenitz.*

A la gaîté
Joignant la liberté,
Chacun, comme chez soi,
N'a que ses goûts pour loi.
Chez moi,
L'étiquette jamais
N'y trouvera d'accès.
Devant ses
Arrêts
Nous voyons le plaisir
Fuir.
De Phœbé qu'il efface,
Phébus prend-il la place ?
L'amateur de la chasse
Va courir les forêts ;
Mais bientôt hors d'haleine
L'appétit le ramène
Dans mon joyeux domaine
Où l'attend un vin frais.
Après déjeûner,
Jusqu'au dîner,
L'on se promène.
L'un va lire à part
La Fontaine ou gentil Bernard ;
Celui-ci veut voir
L'espoir
De la moisson prochaine.
L'un joue au billard,
L'autre va rimer à l'écart ;
Mais du dîner
La cloche va sonner ;
A ce son argentin
On quitte le jardin
Soudain ;

Car de chaque plaisir,
La table, sans mentir,
Est le seul, entre nous,
Qui soit de tous
Les goûts.
Après mainte saillie
Qu'inspire la folie,
Une douce harmonie
Nous ramène au salon.
Suivant sa fantaisie,
L'un parle comédie,
L'autre fait sa partie
De Wisk ou de Boston.
Maint propos joyeux,
De petits jeux
Viennent distraire;
Tandis que Mondor
Dans un coin paisiblement dort.
A certain signal,
Danse du schall,
Walse légère
Couronnent gaîment
Un jour qui m'a paru charmant.

(*fixant le Colonel*).

A ce projet
Trouvez-vous quelque attrait.
Peut-on, par son secours,
Embellir de ses jours
Le cours.
Parlez de bonne foi,
Croyez-vous que chez moi
On puisse réunir
Et bonheur et plaisir.

SAINT-ESTÈVE.

Qui ne serait heureux, madame, d'en faire la douce épreuve.

Madame D'HERBIN (*à part.*)

Elle n'oublie rien pour le séduire.

DES ÉTAMINES (*à part.*)

C'est moi qui ferai cette épreuve-là.

M. DEMORANGES.

Ton projet doit plaire à tout le monde : et pour mettre en action tes aimables principes nous te laissons.

DES ÉTAMINES (*à part.*)

Et moi, je ne quitte pas la place.

Madame D'HERBIN (*à M. Des Etamines.*)

Vous allez me donner, j'espère, une nouvelle leçon de botanique; il y a si long-tems que nous n'avons herborisé ensemble.

DES ÉTAMINES.

Excusez-moi, madame, le moment...

Madame D'HERBIN.

Est favorable. Il fait un tems superbe.

M. DEMORANGES.

Venez-vous, monsieur le colonel?

SAINT-ESTÈVE.

Je vous suis. (*à part.*) Tâchons adroitement de m'en débarrasser.

M. DEMORANGES (*à part.*)

Il enrage! tant mieux.

SOPHIE (*bas à Mad. d'Herbin.*)

N'oubliez pas sur-tout, de faire de cette lettre

l'usage dont nous sommes convenus. (*Elle tire une lettre de son sein et la lui remet.*)

Madame D'HERBIN (*bas à Sophie.*)

Reposez-vous sur moi. (*haut.*) Eh ! bien, M. Des Étamines, vous vous ferez prier ?

DES ÉTAMINES.

Comment donc, madame, je suis trop flatté !... (*à part.*) La belle écolière que j'ai là.

SOPHIE.

Messieurs, que l'attrait de la promenade ne vous entraîne cependant pas trop loin. N'oubliez pas, de grace (*fixant le colonel*) que je reste seule au château.

SAINT-ESTÈVE (*à part.*)

Et je n'en profiterais pas!

M. DEMORANGE (*l'entraînant.*)

Allons d'abord visiter les bosquets.

DES ÉTAMINES (*entraîné par Mad. d'Herbin.*)

C'est avec elle que je voudrais herboriser.

SCENE III.

SOPHIE (*seule.*)

Je crois avoir jetté déjà quelque trouble dans l'ame de Saint-Estève. Mais, si madame de Valmire a pu le fixer un moment, au seul nom de Sophie le charme serait détruit.... N'a-t-il pas juré de la fuir à jamais... (*Elle sonne.*) Il est tems de l'attaquer plus vivement encore et d'offrir à ses yeux... (*Un domestique entre.*) Que l'on apporte à l'instant les trois tableaux qui sont sur la cheminée de mon appartement.

(*Le domestique sort.*) Ces différentes allégories doivent produire sur le colonel la plus forte impression. Son cœur, que j'étudie sans cesse depuis trois mois, est susceptible des plus nobles sentimens, et malgré ses cruelles préventions contre sa femme.., (*Au domestique qui entre.*) Là, sur ce bureau. (*Lui faisant signe de se retirer.*) Il suffit. (*Tirant le devant du bureau et posant dessus les trois cadres.*) Plaçons-les dans l'ordre qui leur convient. Mais, j'entends du bruit, serait-ce déjà le colonel!.... C'est lui-même. (*Le colonel paraît.*)

SCENE IV.

SOPHIE (*assise et feignant de travailler à l'un des tableaux.*) SAINT-ESTÈVE.

SAINT-ESTÈVE (*au fond du théâtre.*)

Je me suis adroitement débarrassé de l'oncle, en entrant dans les bosquets.

SOPHIE (*sur le devant de la scène.*)

Je le crois bien, nous en étions convenus.

SAINT-ESTÈVE.

Elle est occupée à peindre. J'éprouve en la revoyant, un charme que je ne puis définir.

SOPHIE (*se levant et jouant la surprise.*)

Eh quoi! déjà de retour, monsieur le colonel.

SAINT-ESTÈVE.

Pardon, madame,... mais séparé tout-à-coup de monsieur votre oncle...

SOPHIE (*gaîment.*)

Vous vous êtes égaré, peut-être?

SAINT-ESTÈVE.

Égaré... Mais oui, madame.

AIR *nouveau de Doche.*

De m'être perdu sur ma route;
Croyez que je ne me plains pas,
Puisqu'ici même un Dieu sans doute
Prit soin de diriger mes pas.
Oui, tout mortel, je le confesse,
Envierait un destin si doux
Et voudrait s'égarer sans cesse
Pour se retrouver près de vous.

SOPHIE.

On n'a pas plus de galanterie.

SAINT-ESTÈVE.

Dites plus de franchise... Mais vous étiez occupée; et je vous dérange peut-être. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

SOPHIE.

Restez, de grace!... Je retouchais, en effet, quelques gouaches commencées pendant mon séjour en Suisse: et loin de m'importuner, vos avis, au contraire...

SAINT-ESTÈVE.

Je suis peu connaisseur.

SOPHIE.

C'est le moyen de juger sans préventions.

SAINT-ESTÈVE.

Oserais-je vous demander quels sont ces différens sujets?

SOPHIE (*désignant le premier cadre.*)

Ici l'hymen trop jeune encore pour connaître l'art de plaire, s'est vainement flatté de fixer l'amour. L'enfant de Cypris, effrayé de la chaîne la plus légère, brise les nœuds de fleurs dont on l'avait enlacé, et court porter ailleurs son inconstant hommage... Là, dans ce second cadre...

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Ce pauvre hymen abandonné
Sentant bien son insuffisance,
Pour mieux assurer sa puissance
Des beaux arts s'est environné;
Déjà leur brillant assemblage
A doublé l'éclat de sa cour :
Pour plaire il met tout en usage,
Espérant que le Dieu volage
Pourrait bien enfin quelque jour
Vers lui faire encore un voyage.

SAINT-ESTÈVE.

Ce sont deux enfans qui ont si grand besoin l'un de l'autre.

SOPHIE (*continuant.*)

Dans ce troisième dessin... qui n'est pas encore terminé... l'hymen n'est plus reconnaissable. Enflammé du desir de plaire, il se croit digne enfin d'être aimé pour lui-même. Déjà les plus douces illusions l'environnent. Les fleurs naissent sous ses pas, mais rien ne peut lui faire oublier l'outrage qu'il a reçu. Les yeux fixés sur ce lointain, il attend vainement.....

SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Mais enfin, ne ramènerez-vous pas ce fugitif?

SOPHIE.

C'est assez mon intention; mais il me faut sur ses traits l'expression de la surprise, du regret le plus sincère.,... Je dirai même du repentir... (*fixant Saint-Estève.*) Et, je n'ai pas encore trouvé cette figure-là.

SAINT-ESTÈVE.

Vous la trouverez, madame... Il serait dommage qu'un dessin aussi bien conçu, demeurât imparfait.

SOPHIE (*gaîment.*)

N'est-il pas vrai, monsieur le colonel?

SAINT-ESTÈVE (*avec chaleur.*)

Ah! si l'on était toujours libre de son choix, s'il n'était pas aussi souvent dicté par l'intérêt et l'ambition, cet hymen qu'on ridiculise et qu'on nous peint si redoutable...

SOPHIE (*avec un peu d'ironie.*)

Vous défendez sa cause avec une chaleur...

SAINT-ESTÈVE.

Permettez-moi de vous faire observer que vous l'attaquez d'une manière un peu forte; et ces tableaux...

SOPHIE (*avec négligence.*)

L'idée ne m'en appartient pas; une jeune

SAINT-ESTÈVE.

Quoi ! madame, le ressentiment et la vengeance auraient dicté cette ingénieuse allégorie.

AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Craignez l'erreur qui vous entraîne ;
Daignez l'abjurer sans retour :
Devez-vous nous peindre la haîne ?
Vous inspirez si bien l'amour.
Offrez plutôt l'amant fidèle ;
Brûlant de feux toujours nouveaux ;
Et s'il vous manquait un modèle...
(*tombant à ses pieds.*)
Vous pouvez prendre vos pinceaux.

SOPHIE (*vivement.*)

Vous à mes pieds, monsieur le colonel.... (*avec ame.*) Vous !...

SAINT-ESTÈVE (*hors de lui.*)

Je ne puis résister au délire qui m'entraîne.

SOPHIE (*avec dignité.*)

Levez-vous, je l'exige. Si l'on vous surprenait à mes genoux... (*à part, en souriant.*) Mon mari... Quel scandale !

SCENE V.

LES MÊMES, M. DEMORANGES.

M. DEMORANGES. (*Il entre en riant.*)

Ah ! ah ! ce pauvre Des Étamines.

SOPHIE (*jouant le trouble.*)

Ciel ! mon oncle !

M. DEMORANGES (*au fond du théâtre.*)

(*A part.*) A merveille. (*Haut.*) Ah ! c'est donc pour cela, monsieur le colonel, qu'en sortant du bosquet de l'amitié, vous vous êtes si adroitement esquivé au moment où je me flattais de vous conduire au temple de l'hymen.

SAINT-ESTÈVE.

Daignez excuser, monsieur.

M. DEMORANGES (*gaîment.*)

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Je sais que les enfans de Mars,
Suivant leur noble destinée,
Portent sagement leurs regards
Vers le temple de l'hyménée.

(*S'approchant de Saint-Estève, et d'un ton marqué*)

Mais monsieur se rappellera
Que réprimant sa folle ivresse,
Ce n'est que dans ce temple-là
Qu'on tombe aux genoux de ma nièce.

SOPHIE.

Croyez, mon oncle, que Monsieur n'a rien dit.... qui pût m'offenser.

SAINT-ESTÈVE (*à part*).

Elle me défend, je suis aimé.

M. DEMORANGES.

Oh ! voilà bien les femmes ; on ne les offense jamais quand on leur parle à genoux. Au surplus, je ne suis point de ces oncles inexorables ! ma nièce est veuve, et je la connais

assez pour être sûr que si elle écoutait votre déclaration..... (*S'approchant du Colonel.*) Car vous ne me nierez point, Monsieur, que c'était une déclaration.

SAINT-ESTÈVE.

Je ne puis dissimuler qu'un ascendant aussi prompt qu'invincible....

M. DEMORANGES (*vivement*).

Vous aimeriez ma nièce ?

SAINT-ESTEVE.

J'avouerai que jusqu'à ce jour aucune femme n'avait fait sur mon ame une aussi vive impression. Tant d'esprit et de graces, tant de talens et de rares qualités.....

SOPHIE (*avec intention et modestie*).

On voit bien que M. le Colonel cède facilement à ses premières impressions.

SAINT-ESTÈVE.

Non, Madame, ce n'est point un sentiment passager, c'est une atteinte profonde que je voudrais braver, et qui m'entraîne malgré moi.... Ah ! pourquoi, lorsqu'enfin j'ai rencontré celle qui pourrait assurer le bonheur de ma vie, ne m'est-il pas permis d'espérer !...

M. DEMORANGES.

Pourquoi donc, Colonel ? avec les femmes, il ne faut jamais désespérer de rien. Cherchez à plaire : vous êtes fait pour réussir, et ma nièce sait d'avance que j'approuve le choix qu'elle pourra faire.

SAINT-ESTÈVE.

Je n'oserais me flatter que Madame....

M. DEMORANGES.

L'indulgence avec laquelle on vous excusait tout-à-l'heure, prouve cependant assez qu'on ne vous voit point ici.... avec indifférence.

SOPHIE (*avec modestie*).

Mais, mon oncle....

M. DEMORANGES (*au Colonel*).

Ma nièce est mon héritière unique; j'ai toujours desiré que ma grande fortune fût la récompense de services militaires. Le nom que vous portez, les rapports d'intérêt qui nous lient, la réputation que vous vous êtes faite à l'armée, tout me ferait souscrire avec plaisir à une alliance....

SAINT-ESTÈVE (*vivement*).

Quoi! Monsieur, je serais assez heureux!....

M. DEMORANGES.

Vous connaissez ma franchise : eh bien, je vous avouerai que je ne sais par quel pressentiment secret, en vous voyant entrer au château, je me suis dit : voilà mon neveu.

SAINT-ESTEVE (*avec ivresse*).

Moi, vous appartenir! moi, l'époux de madame de Valmire!.... Ah! Monsieur!.... (*Changeant de ton*). Vous voyez le plus malheureux des hommes.

M. DEMORANGES.

Je ne vous comprends pas.

Par d'autres liens engagé,
Cédant à votre folle ivresse,
Vous cherchiez à tromper.... à séduire ma nièce
J'étais bien loin, je le confesse,
De croire qu'à ce point vous m'auriez outragé.

SAINT-ESTEVE.

Moi la tromper quand je l'adore!

SOPHIE (*bas à son oncle*).

Ah! je suis prête à me trahir.

M. DEMORANGES (*bas à sa nièce*).

Garde-toi bien de te trahir.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Fatal hymen! ô cruel souvenir!

SOPHIE (*à part*).

Sous ce déguisement si j'ai su l'éblouir,
Aux genoux de sa femme il faut qu'il tombe encore.

M. DEMORANGES (*haut*).

Non, rien ne peut vous excuser.

SAINT-ESTEVE.

Daignez me plaindre et ne pas m'accuser.

ENSEMBLE.

M. DEMORANGES.

Observons-nous, etc.

SOPHIE.

Ah! n'augmentons pas sa souffrance, etc.

SAINT-ESTEVE.

O trop funeste obéissance! etc.

M. DEMORANGES.

Comment, Monsieur, vous êtes marié!

SAINT-ESTÈVE.

Il n'est que trop vrai, monsieur, la franchise de votre accueil, et le respect que madame ins-

pire, ne me permettaient pas de vous le cacher plus long-tems.

M. DEMORANGES.

Je n'en reviens pas encore.

SOPHIE.

(*Avec intention.*) Et, sans doute, monsieur le colonel ne peut s'être engagé... que par inclination.

SAINT-ESTÈVE.

Moi, madame! j'aurais pu librement associer mon sort à l'être le plus disgracié de la nature, à la femme la moins faite pour fixer, à celle dont les ridicules et la gaucherie ne m'attirèrent que des railleries piquantes, et me forcèrent à m'en éloigner pour jamais.

M. DEMORANGES.

Quoi! vous l'auriez abandonnée?

SAINT-ESTÈVE.

Il n'était pas en mon pouvoir de surmonter la répugnance que m'inspirait cette union et que partageait la femme à qui l'on m'avait forcé d'unir ma destinée. (*avec une chaleur et un dépit gradués.*) Elle voyage, m'a-t-on dit, sous un nom emprunté; nous avons gardé l'un et l'autre le silence le plus profond : je ne la reverrai peut-être jamais... Sans doute elle le desire; mais privé par elle de mon indépendance et de l'espoir si doux d'associer mon sort... (*En fixant Sophie.*) à la seule femme qui pourrait l'embellir... Je ne puis songer à ce lien fatal sans éprouver une émotion que vous pouvez

juger à mon trouble... à l'altération de mes traits.

SOPHIE (*à part.*)

Il n'est pas encore aux genoux de Sophie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE en courrier et à livrée.

LE DOMESTIQUE.

Je suis chargé de remettre ce billet à madame de Valmire.

SOPHIE.

C'est moi : donnez... (*Elle prend le billet.*) Vous permettez, messieurs. (*Elle le décachette.*) Je ne me trompe pas, c'est l'écriture de cette jeune Emmeline que j'ai rencontrée en Suisse... (*au colonel.*) et dont je vous parlais tantôt... (*au domestique, après avoir parcouru le billet.*) Elle serait à la poste de Livry ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SOPHIE (*achevant de lire la lettre.*)

« Je vous disais bien, madame, que je serais » de retour en France presqu'aussitôt que vous. » Je n'ai pas voulu passer devant le château de » M. votre oncle, sans avoir le plaisir de vous » voir et d'apprendre si vous portez encore » quelque intérêt à la malheureuse Emme- » line... (*appuyant.*) De Saint-Estève. »

TOUS.

De Saint-Estève !

SAINT-ESTÈVE.

Que viens-je d'entendre !... Ce serait-elle ?... Ce serait ma femme.

SOPHIE.

N'en doutez pas, monsieur le colonel : voilà le nom qu'elle nous cachait.

M. DEMORANGES.

Quel singulier hasard.

SAINT-ESTÈVE.

Mais le portrait que vous m'en avez fait, était si loin de ressembler...

SOPHIE.

Le malheur rend toujours une femme intéressante. (*Lui montrant la lettre.*) Reconnaissez-vous cette écriture ?

SAINT-ESTÈVE (*regardant la lettre.*)

Plus de doute, c'est elle-même. Je ne veux point la voir. Je pars à l'instant même... et Charles qui n'est point ici...

SOPHIE.

Votre présence en ces lieux, à laquelle elle est loin de s'attendre, produirait sans doute sur madame de Saint-Estève, l'effet le plus terrible ! Je cours la préparer à cette rencontre imprévue ; et vais d'abord la conduire dans mon appartement... (*bas à son oncle en sortant.*) Songez à le retenir. (*Elle sort avec précipitation.*)

SCENE VII.

SAINT-ESTÈVE, M. DEMORANGES.

SAINT-ESTÈVE (*dans la plus vive agitation.*)

Qui peut la ramener à Paris ? Aurait-elle appris mon retour en France ?... Daignez excuser, monsieur, le trouble où me jette un évènement.

M. DEMORANGES.

Pourquoi donc, monsieur le colonel ?..... Vous n'imaginez pas toute la part que j'y prends.

SAINT-ESTÈVE.

Il faut que je m'éloigne... Je veux... Je dois éviter sa présence.

M. DEMORANGES (*avec intention.*)

Je ne vous conçois pas, monsieur de Saint-Estève, vous supportez avec peine une chaîne que tout semble concourir à vous rendre odieuse. Il paraît qu'elle n'est pas moins pesante à madame votre épouse. Que ne profitez-vous de cet heureux hasard, pour rompre des nœuds...

SAINT-ESTÈVE.

Quoi, monsieur, vous voudriez que dans votre château ?...

M. DEMORANGES.

Pourquoi non ? C'est ici que le mal s'est fait : c'est ici qu'il faut le réparer. (*à part.*) Frappons le dernier coup.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes* (*de Voltaire, chez Ninon.*)

Quand, victime de l'hyménée,
L'Amour, enchaîné malgré lui,
A vu flétrir sa destinée
Par les chagrins et par l'ennui ;
Est-on coupable aux yeux du sage,
En brisant son joug rigoureux ?
C'est un prisonnier malheureux
Dont on abrège l'esclavage.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame D'HERBIN.

Madame D'HERBIN (*entrant précipitamment.*)

Ah ! messieurs, je vous cherchais.

M. DEMORANGES.

Eh ! bien, notre jeune voyageuse ?...

Madame D'HERBIN.

Est instruite de la présence de monsieur le colonel au château.

SAINT-ESTEVE.

Et, sans doute, elle craint une entrevue ?...

Madame D'HERBIN.

Au contraire, monsieur, son ame adroitement préparée par madame de Valmire, semble avoir pris une nouvelle force. Elle desire, elle veut un entretien, et je suis accourue vers vous pour vous en instruire.

SAINT-ESTÈVE (*avec force.*)

Eh ! bien, j'y consens, oui je desire autant

qu'elle cette importante entrevue ; elle peut fixer le moment...

M, DEMORANGES.

J'aime à vous voir prendre cette résolution.

Madame D'HERBIN.

Elle n'attend que ma réponse pour se rendre auprès de vous ; et je cours la lui porter. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

(*Cette Scène et les précédentes doivent être jouées le plus lentement possible, pour donner à l'Actrice le tems de changer de costume.*)

M. DEMORANGES, SAINT-ESTÈVE.

M. DEMORANGES.

Convenez, colonel, que vous ne vous attendiez pas à tout ce qui vous arrive ici.

SAINT-ESTÈVE

Il semble que ce château soit destiné aux évènemens les plus remarquables de ma vie. Mais combien il m'en coûte, monsieur, de vous rendre témoin d'une explication pénible... dont je ne puis encore prévoir toutes les suites.

M. DEMORANGES.

Croyez que j'en serais bien dédommagé, si je pouvais contribuer à un rapprochement...

SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Jamais, monsieur... jamais. Ne vous en flattez pas.

M DEMORANGES.

Mais, on vient... C'est, sans doute madame

de Saint-Estève. Allons, colonel, du courage!... je vous laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SAINT-ESTÈVE, SOPHIE (*conduite par madame d'Herbin. Nouveau costume de voyage à manches longues. Sur le visage un grand voile blanc chargé de broderie.*)

SAINT-ESTÈVE (*sur le devant de la scène.*)

Parens cruels, à quelle extrémité me réduisez-vous!

(*Madame d'Herbin sort à un signe de Sophie. Saint-Estève et Sophie se regardent d'abord : moment d'embarras et de silence mutuel.*)

SOPHIE (*d'une voix très-altérée.*)

Enfin, monsieur, j'ai donc l'avantage de vous voir... Il fallait que le hasard me procurât cette faveur.

SAINT-ESTÈVE.

Je ne suis pas moins surpris que vous, madame, de nous retrouver en ces lieux.

SOPHIE.

Que de tems s'est écoulé depuis notre dernière entrevue.

SAINT-ESTÈVE (*avec ironie.*)

Il a dû passer rapidement pour vous... De

longs voyages, votre séjour en Suisse..., mille plaisirs, sans doute, attachés sur vos pas...

SOPHIE.

Cet entretien doit être important pour tous deux, et va fixer à jamais notre sort.

SAINT-ESTÈVE.

Je vous comprends, madame.

Air : *Pardonnez, je vous en supplie* (de la jeune Mère).

Vous brûlez de rompre une chaîne
Qui nous accable tous les deux!
Ah! loin d'y souscrire avec peine,
Je vole au-devant de vos vœux.
De nos parens, si fiers de leur puissance,
Il est bien tems de réparer l'erreur,
Puisque pour eux un jour d'obéissance
Fut acheté par dix ans de malheurs.

SOPHIE.

Et sur quoi pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de rompre la chaîne qui nous lie?

SAINT-ESTÈVE.

Je ne me fais pas illusion sur mes premiers torts envers vous, Madame, et je sais que vous avez le droit de me haïr.

SOPHIE (*avec ame*).

Vous haïr!... Ah! M. de Saint-Estève!..... l'expression est trop forte.

SAINT-ESTÈVE.

Si je ne vous étais au moins indifférent, seriez-vous restée dix ans sans vous intéresser à

mon sort ? Tous mes amis, malgré la guerre, sont parvenus à m'écrire : vous seule avez gardé le plus profond silence.

SOPHIE (*réprimant un mouvement*).

Il ne m'est pas possible de répondre encore à ce reproche... (*changeant de ton*). Mais revenons au sujet important d'une éternelle séparation.

SAINT-ESTEVE (*avec amertume*).

J'oubliais, en effet, que c'est le seul motif qui vous a fait desirer cet entretien.

SOPHIE.

Ecoutez-moi, de grace, et suspendez un instant vos injustes préventions.

SAINT-ESTEVE (*marchant avec agitation*).

Parlez, Madame... parlez... je vous écoute.

SOPHIE.

Lorsque dans ce château.... dans ce même salon on nous força de nous unir, je n'offris à vos yeux que des traits insignifians, qu'un assemblage fatiguant de préjugés gothiques : vous m'abandonnâtes. (*Mouvement de Saint-Estève*).

Air : *En deux moitiés, le Ciel, dit-on.*

D'avoir pu me fuir sans regrets
Ne pensez pas que je vous blâme ;
Vous n'aperçûtes que mes traits,
Vous ne pouviez juger mon ame.
Oui, vous deviez m'abandonner ;
Et loin que mon cœur vous accuse,
Quand je voulais vous condamner,
Mon miroir était votre excuse.

SAINT-ESTEVE.

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Mais moi, malheureuse victime d'une éducation ridicule ; et cependant éblouie, charmée par mille qualités aimables que je trouvais en vous, heureuse et fière de porter le nom de votre épouse, pensez-vous que j'aie pu rompre aussi légèrement les liens sacrés qui nous unissaient ?.... Ah ! si vous pouviez savoir tout ce que j'ai souffert !

SAINT-ESTEVE (*un peu troublé*).

Mais enfin, Madame.....

SOPHIE.

Si j'ai quitté Paris, si j'ai voyagé dans l'étranger, ce n'était que pour me distraire de ma douleur, que pour essayer de vous effacer de mon souvenir ; déjà même vous étiez moins présent à ma pensée, lorsque tout-à-coup le bruit de vos exploits militaires retentit jusqu'à moi. J'apprends que, couvert de gloire, vous êtes parvenu au rang de Colonel, et qu'enfin blessé mortellement.... Comment ne pas s'intéresser à vos succès, comment n'être pas orgueilleuse de vous appartenir ? comment ne pas chercher à partager les dangers..... Ah ! M. de Saint-Estève, que vous êtes loin de savoir ce qui s'est passé dans mon cœur !

SAINT-ESTEVE.

Quoi ! Madame, j'aurais pu me méprendre,

vous méconnaître à ce point !.... Ce serait là cette Sophie ?.....

SOPHIE (*lui saisissant une main involontairement*).

Ah ! répétez ce nom là... j'ai cru que vous l'aviez oublié tout-à-fait.

SAINT-ESTEVE.

Plus je vous entends, Sophie, et plus vous augmentez mon trouble et ma surprise.

SOPHIE (*d'un ton plus pénétrant encore*).

Vous desirez rompre entièrement nos nœuds. Eh ! bien, connaissez-moi, Saint-Estève. Fixé peut-être par des charmes que le sort m'a refusés, vous brûlez, je le vois, de former une autre alliance. J'y consens : jouissez de l'indépendance la plus absolue.

Air : *Voilà bien ces lâches Mortels.*

Soyez libre aux yeux de la loi :
A vos moindres desirs soumise,
Je vous rends aujourd'hui la foi
Que vous m'aviez en vain promise.
Laissez-moi, pour seule faveur,
Votre nom cher à la victoire...
(*Avec beaucoup d'expression*).
Et si je renonce au bonheur,
Ne me privez pas de la gloire.

SAINT-ESTEVE (*avec chaleur*).

Moi, vous abandonner encore ! Non, Sophie, vous venez de me rendre à l'honneur, à moi-même. Qui pourrait résister à tant de grandeur d'ame, à cette voix si touchante.... (*Ici*

M. de Morange et Mad. d'Herbin paraissent à la porte du fond, et les écoutent.) Mais pourquoi me cacher aussi cruellement ces traits... (*Il veut lever le voile*).

SOPHIE (*l'arrêtant*).

Souvenez-vous, Saint-Estève, qu'ils furent l'objet de vos mépris, et des railleries les plus amères.

SAINT-ESTEVE.

Ah! ne m'accablez pas.

SOPHIE.

Ces traits furent cause de votre premier abandon, et peut-être qu'en les revoyant...

SAINT-ESTEVE.

Non, dût votre figure être aussi peu séduisante, que votre ame est noble et belle. Je proclame tous mes torts, et jure de ne jamais me séparer de Sophie....

SOPHIE (*levant son voile*).

Vous l'exigez!

SAINT-ESTEVE.

Que vois-je! Madame de Valmire!

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. DEMORANGES, Madame D'HERBIN, M. DES ETAMINES.

M. DEMORANGES (*accourant entre eux deux.*)

Oui, mon ami, c'est ma nièce que tu as trop

long-tems méconnue, et qui, d'accord avec moi, te donne une leçon que tu méritais, et que tu nous pardonneras sans doute.

DES ÉTAMINES.

C'est sa femme !

SAINT-ESTEVE.

Est-ce une illusion !.... Sophie ! Monsieur !.... Quoi ! vous seriez cet oncle ?...

M. DEMORANGES.

Revenu tout exprès d'Amérique pour acheter cette terre que ton épouse a payée ; pour acquitter tes dettes, dont je te remettrai les billets. Avoue qu'en te voyant entrer ici, j'avais bien raison de dire : « Voilà mon neveu ».

SAINT-ESTEVE.

Ah ! mon oncle ! (*Ils s'embrassent*).

M. DEMORANGES.

Air : *On prétend qu'à ce Monsieur* (de Beaucelin).

Profitant de ton erreur
Nous avons usé de ruse ;
Heureux celui qu'on n'abuse
Que pour le rendre au bonheur !
Ah ! bénis ta destinée :
Il faut dans cette journée
Du plus aimable hymenée,
Resserrer les doux liens.
Voilà ton château, ta femme ;
Quel doux plaisir pour ton ame !...
Tu rentres dans tous tes biens.

SAINT-ESTEVE (*avec ivresse*).

Je crois rêver encore.... Non, jamais le bonheur ne fut entouré de plus de charmes....

M. DEMORANGES (*avec intention.*)

Il ne te manque plus que ton petit Courrier...

SAINT-ESTEVE.

Qui sera bien étonné, sans doute....

SOPHIE (*doucement et lui prenant la main.*)

Vous l'aimez donc beaucoup, Saint-Estève ?

SAINT-ESTEVE.

J'ai juré de ne le quitter jamais.

SOPHIE (*vivement, et reprenant le langage de Charles*).

Je m'en souviens, mon colonel.

SAINT-ESTEVE (*la fixant avec stupéfaction*).

Qu'entends-je ?

SOPHIE (*reprenant son ton naturel*).

Et s'il tardait trop à revenir, pour vous rendre votre chère illusion, je reprendrais des habits...

Madame D'HERBIN.

Sous lesquels elle eut le bonheur de conserver vos jours.

SAINT-ESTEVE (*pressant Sophie dans ses bras.*)

Sophie !... adorable Sophie !...

DES ETAMINES.

Ce petit Courrier là me fait verser en chemin.

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève*).

Tu l'avais abandonnée ; elle a couru partager tes souffrances. Tu l'avais jugée sans mérite et sans esprit ; elle t'a séduit par ses talens : tu l'avais trouvée laide, regarde là !... Et voilà, mon ami, comme les femmes se vengent.

VAUDEVILLE.

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève*).

Air *nouveau de M. Doche.*

Ce jour en éclairant ton cœur,
Te prouve bien ta maladresse ;
Ce n'est pas en courant sans cesse
Que l'on peut fixer le bonheur.
Sous les lois d'un hymen prospère,
Ma nièce va te retenir ;
Et saura te prouver, j'espère,
Qu'il vaut mieux tenir que courir.

SAINT-ESTEVE (*à Sophie*).

Lorsque de toi je m'éloignais,
J'étais bien coupable sans doute ;
Mais comment s'arrêter en route,
Quand on suit les guerriers Français ?
Si, dans le chemin de la gloire,
Ils courent sans se ralentir ;
C'est, qu'assurés de la victoire,
Pour eux c'est tenir que courir.

DES ETAMINES.

Courant les champs au point du jour,
Pour cultiver la botanique,
Au sein d'une plante exotique
J'avais concentré mon amour.

A quarante ans célibataire,
Hélas ! je commence à sentir
Qu'une femme m'est nécessaire :
Il vaut mieux tenir que courir.

Madame D'HERBIN.

Quand nous avons fait la moitié
Du trop court chemin de la vie,
Pour rendre la route fleurie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Lorsque l'un nous quitte en voyage,
L'autre est là pour nous secourir ;
Et l'on pense, quand on est sage,
Qu'il vaut mieux tenir que courir.

SOPHIE (*au Public*).

L'indulgence de vos arrêts
Soutient ce soir notre espérance :
On court toujours plus d'une chance
Quand on court après les succès.
Qu'un bruit flatteur nous encourage ;
Il ne peut trop tôt retentir :
Car pour nous, en fait de suffrage,
Il vaut mieux tenir que courir.

FIN.

LE PROCÈS
DU FANDANGO,
OU
LA FANDANGOMANIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

Par MM. BARRÉ, RADET et DESFONTAINES.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 8 *Mai* 1809.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PRUDANDIN, lieutenant-général du baillage.	M. CHAPELLE.
M. CLOPINEAU, ex-président au grenier à sel.	M. JOLY.
GAVOTINO, espagnol et maître à danser.	M. SEVESTE.
POUPARDIN, avocat.	M. GUENÉE.
Mad. FOLIGNAC, jeune veuve provençale.	Mlle. RIVIÈRE.
La Mère BICHON, servante de M. Prudandin.	Mad. DUCHAUME.
GRIFFONET, greffier du baillage.	M. EDOUARD.
UN HUISSIER.	M. CARLE.

Hommes et jeunes femmes de différens états.

La Scène est à Saint-Jean de Luz, chez M. Prudandin.

COUPLET D'ANNONCE.

Air *de Florian.*

Le Vaudeville va danser,
Et l'Opéra s'en épouvante,
C'est chose facile à penser,
L'enfant danse aussi bien qu'il chante;
Mais pour régler ses mouvemens
Sur la croche, ou la double croche,
Vous voyez (*montrant l'orchestre.*) tous ses instrumens,
N'en cherchez point dans votre poche.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LE PROCES DU FANDANGO.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une salle précédant la salle d'audience ; elle est fermée au fond par un rideau qui tient toute la longeur de la scène, jusqu'à hauteur d'appui.

La Mère BICHON, *seule, entrant un houssoir à la main.*

Dieu merci, notre salle d'audience est bien propre, et je puis me flatter d'avoir joliment balayé le palais... Nous allons avoir un monde, un monde... Mais M. Prudandin, mon maître, et lieutenant général de notre baillage, prétend quil n'y en aura jamais trop, vu l'importance de la cause. Pardi, c'est une drôle de chose que ce procès-là ! Un monsieur Gavotino, espagnol, et maître à danser, vient, il y a environ six mois, s'établir à Saint-Jean de Luz ; il y enseigne une danse de son pays, qu'il appelle le Fandango, et il gagne, avec cela, beaucoup d'argent.

Air : *Si tu veux un ami véritable.*

Cette danse est ici la folie
De tous nos aimables jeunes gens ;
Dame, c'est qu'on la dit fort jolie,
Et surtout, favorable aux amans.
Mais ce Fandango qui sait leur plaire,
Excite chez nous de la rumeur,
Car il met les maris en colère,
Et les femmes de trop bonne humeur.

Si bien que M. Gavotino, dénoncé par les maris, et protégé par les femmes, va être jugé aujourd'hui même, et dieu sait comme il s'en tirera..... Heureusement, il a pour lui sa meilleure écolière, et la plus jolie danseuse du pays... Madame Folignac, veuve d'un sénéchal, et cou-

sine de M. Prudandin..... laquelle, à la mort de son vieux mari, a quitté Carpentras pour venir demeurer chez nous... Ah ! voici notre petit greffier.

SCENE II.

LA MERE BICHON, GRIFFONET.

La Mère BICHON.

Eh ! bon dieu, M. Griffonet, quelle mine vous faites ! est-ce que vous avez du chagrin ?

GRIFFONET.

Non pas pour moi, mère Bichon ; mais pour le maître de danse ; je sors de la buvette, j'ai vu l'air du bureau, et ma foi.....

La mère BICHON.

Est-ce qu'il y a du danger pour M. Gavotino ?

CRIFFONNET.

S'il y en a ?

La Mère BICHON.

Vous disiez que ces Messieurs feraient une plaisanterie de cette procédure ?

GRIFFONET.

Je le croyais ; mais pas du tout.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Ils séviront fortement
Contre celui que l'on dénonce,
Et d'avance, hautement,
Chacun des juges se prononce.

La Mère BICHON.

Vraiment je conçois leur courroux,
Une telle cause, entre nous,
Est celle des maris jaloux,
Et nos messieurs le sont tous.

GRIFFONET.

Oui, nos Messieurs le sont tous.

La Mère BICHON.

C'est malheureux pour Gavotino.

Costume de JOLY, rôle de [illegible]
Le Procès du Vaisseau

Th. du Vaudeville

GRIFFONET.

J'étais présent au délibéré. Je n'ai jamais vu des juges prendre une affaire avec une telle chaleur, et mettre tant d'acharnement dans leurs opinions.

La Mère BICHON.

En vérité !

GRIFFONET.

Si vous les aviez entendus ?.... (*Imitant différentes voix.*) Ajournement personnel, disait l'un. — Décret de prise-de-corps, disait un autre. — Peine infamante. — Peine afflictive. — Défendons la danse. — Proscrivons la musique. — Supprimons les spectacles. — Oui, anathême à tous ces prétendus arts d'agrément, qui ne servent qu'à corrompre les mœurs, à favoriser les intrigues des coquettes, à troubler le repos des maris. — Je sais les dangers que j'ai couru, s'écriait Monsieur Maigret. — Et moi, Messieurs, ajoutait tristement M. Lamentin, vous savez ce qui m'est arrivé ? — Oui, nous le savons. — Nous le savons tous. Enfin, un tapage infernal. M. Prudandin avait toutes les peines du monde à les contenir et à les calmer.

La Mère BICHON.

Et pourtant il n'est pas content de Madame Folignac : les leçons qu'elle prend de ce Gavotino pourraient bien la mener un peu loin.

GRIFFONET.

Elle est déjà bien avancée, la petite dansomane ; car elle est dansomane, c'est-à-dire folle de la danse.

La Mère BICHON.

C'est vrai. Ah ! quelle tête !

GRIFFONET.

Je ne serais pas étonné de la voir devenir Madame Gavotino.

La Mère BICHON.

Et mon maître souffrirait que sa cousine...

GRIFFONET.

Ah! M. Prudandin est un si bonhomme, si calme, si tranquille... et puis, la petite dame a du caractère.

La Mère BICHON.

La veuve d'un sénéchal! se remarier avec un maître à danser! tandis qu'elle peut épouser un ancien président au grenier à sel, M. Clopineau.

GRIFFONET.

Pardi oui, encore un joli danseur que votre M. Clopineau avec sa jambe de là... (*Il fait le signe d'un homme qui boîte.*)

La Mère BICHON.

Il voit ce qui se passe, il en a beaucoup d'humeur, et vous savez qu'il ne badine pas.

GRIFFONET.

Oh! non, il est violent, colère, emporté.

La Mère BICHON.

Que madame Folignac y prenne garde.

GRIFFONET.

Elle n'a pas peur.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

C'est en vain que l'on blâmera
Son goût pour le maître de danse,
De tout elle se moquera,
Elle est femme et née en Provence;
Or, l'esprit altier et mutin,
Qui chez ce sexe-là s'instale,
Est quatre fois plus féminin
Dans une tête provençale.

M. CLOPINEAU, *qu'on ne voit pas encore.*

C'est affreux, c'est abominable : on n'a pas d'idée d'une telle conduite.

GRIFFONET.

Ah! mon dieu, c'est M. Clopineau!

La Mère BICHON.

Comme il est en colère !

GRIFFONET.

Je me sauve. (*Il sort.*)

SCENE III.

LA MÈRE BICHON, M. CLOPINEAU.

M. CLOPINEAU.

M. Prudandin, où est-il ?

La Mère BICHON.

Il est sorti : mais pas pour long-temps ; si monsieur veut l'attendre...

M. CLOPINEAU, *se jettant dans un fauteuil.*

Je l'attends... Morbleu ! ventrebleu !... Je suis d'une fureur...

La Mère BICHON.

Contre qui donc, M. Clopineau ?

M. CLOPINEAU.

Contre qui ! Parbleu ! contre madame Folignac.

La Mère BICHON.

Et pourquoi ?

M. CLOPINEAU.

Pourquoi ? je me présente chez elle, et l'on me dit qu'elle n'est pas visible, lorsque je l'entends, elle, son maître de danse, et leurs maudites castagnettes.

La Mère BICHON.

Mais, monsieur, êtes-vous bien sûr...

M. CLOPINEAU.

Si j'en suis sûr ? N'ai-je pas vu à la porte le carosse de Gavotino ? Un pareil faquin aller en carosse !

La Mère BICHON.

Oh ! dame, il garde ses pieds pour danser ; il ne les use pas à marcher.

M. CLOPINEAU.

Air : *De M. Doche.*

Le luxe de ce beau danseur,
A bon droit, me met en fureur,
Appuyé d'un talent fort mince,
Un maître à danser de province,
En carosse court le cachet;
C'est un vrai sujet de scandale,
Lorsque ceux de la capitale
Ont à peine un cabriolet.

La Mère BICHON.

Monsieur, c'est peut-être son carosse qui le met en crédit auprès de nos belles dames.

M. CLOPINEAU.

Mais madame Folignac devrait-elle...

La Mère BICHON.

Que voulez vous? jeune et vive, aimable et jolie, il est naturel qu'elle aime la danse.

M. CLOPINEAU.

Qu'elle aime la danse avec passion, avec fureur?

La Mère BICHON.

Air : *J'ai du bon tabac.*

Monsieur, croyez-moi, prenez patience,
Ce délire-là pourra se passer.

M. CLOPINEAU.

Oh! je saurai bien la forcer,
D'en finir et d'y renoncer;
Afin d'arrêter son goût pour la danse,
Je ferai sauter le maître à danser.

La Mère BICHON.

Oh! il n'a pas besoin de vous; il saute bien tout seul.

M. CLOPINEAU.

J'ai plus d'un sujet de plainte contre ce maudit étranger; je lui soupçonne de l'inclination pour madame Folignac.

La Mère BICHON.

Qui, je crois, n'y est pas indifférente.

M. CLOPINEAU.

Pas indifférente!.. J'aurais un pareil rival! Moi! ex-président au grenier à sel de Saint-Jean Pied-de-Port!

La Mère BICHON.

Ma foi, monsieur...

M. CLOPINEAU

N'est-ce pas une chose honteuse?

La Mère BICHON.

Vous aimez donc beaucoup cette jolie veuve?

M. CLOPINEAU.

Si je l'aime!.. je l'adore, mère Bichon.

La Mère BICHON.

Eh bien, monsieur, je vous le répète; il faut patienter; c'est une femme que l'on entraîne.

M. CLOPINEAU.

Que l'on entraîne! pas du tout..

Air *du Roi et le Fermier.*

« D'elle-même
» Et sans effort,
» Elle prend ce fol essor.
» Dieux! se peut-il que je l'aime!
» Se peut-il que je l'aime encor!

La Mère BICHON.

Vous avez là un terrible penchant pour elle... Mais je l'entends qui vient; je vous laisse: tâchez de lui faire entendre raison.

M. CLOPINEAU.

Lui faire entendre raison! j'en désespère.

(*La mère Bichon sort d'un côté, et madame Folignac entre de l'autre.*)

SCÈNE IV.

M. CLOPINEAU, Madame FOLIGNAC.

Mad. FOLIGNAC, *avec expression.*

Air : *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

Comme en dansant le cœur bat et s'anime !
Le sentiment dévelope les bras,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Au charme heureux qu'à nos sens elle imprime,
On s'attendrit, on soupire tout bas,
Ah ! ah ! ah ! ah !

M. CLOPINEAU.

Ah ! l'extravagante femme !

Mad. FOLIGNAC.

Toujours charmant, M. Clopineau.

M. CLOPINEAU.

Et vous, toujours en délire, madame Foligнac.

Mad. FOLIGNAC.

Comme vous dites. Le délire est mon élément. Eh ! quoi de plus délicieux, de plus ravissant que d'éprouver un aimable délire, un tendre délire..... Ah ! grave président, que je vous plains ! vous ne vous connaissez pas en délire.

M. CLOPINEAU.

C'est possible : mais je me connais en politesse, et vous venez d'en manquer avec moi d'une manière révoltante.

Mad. FOLIGNAC.

Eh ! comment s'il vous plaît ?

M. CLOPINEAU.

Comment ! en me faisant refuser votre porte.

Mad. FOLIGNAC.

C'est là ce grand sujet d'humeur !

M. CLOPINEAU.

Oui, certes c'est un sujet d'humeur, et je crois qu'il y a de quoi.

Air : *Cet illustre Aveugle sans doute.*

Quand au gré du feu qui me presse,
Cédant à l'élan de mon cœur,
Près de l'objet de ma tendresse,
Je viens, j'accours avec ardeur.

Mad. FOLIGNAC.

Près de l'objet de sa tendresse,
C'est fort bien fait d'être dispos.
Mais une grande maladresse,
C'est d'y venir mal-à-propos.

M. CLOPINEAU.

Mal-à-propos ! lorsque je sais que vous êtes avec quelqu'un ?

Mad. FOLIGNAC.

Eh oui, monsieur. Quand je suis avec quelqu'un il me convient d'être seule.

M. CLOPINEAU.

Oui, pour prendre plus à votre aise une leçon de M. Gavotino ; ce diable d'espagnol qui...

Mad. FOLIGNAC.

Ah ! de grace, président, ne dites pas de mal de notre espagnol ; n'en dites pas de mal, je vous conjure.

M. CLOPINEAU.

Heureusement, avant la fin du jour, un bon arrêt va nous en débarasser.

Mad. FOLIGNAC.

Il gagnera sa cause ; il doit la gagner.

M. CLOPINEAU.

Ah ! par exemple, celui-là serait fort.

Mad. FOLIGNAC.

Vous ne savez pas tout ce que je puis profiter à ses leçons ?...

M. CLOPINEAU.

Oui ; quand vous serez la première danseuse de la ville, vous en vaudrez beaucoup mieux, et cela sera bien agréable pour celui qui vous épousera.

GAVOTINO.

Vous me rendez l'équilibre.

Mad. FOLIGNAC.

Je lui rends l'équilibre !... Pécaïre ! on n'a pas des expressions plus vives et plus aimables.

GAVOTINO.

Je les prends dans l'art que je professe.

Mad. FOLIGNAC.

Art enchanteur, danse ravissante, danse divine ! tu n'es pas fille d'Apollon ; c'est l'amour qui te donna l'être.

GAVOTINO.

Nous l'avons toujours pensé, nous autres danseurs.

Mad. FOLIGNAC.

DUO *de M. Doche.*

Ah ! qu'elle parle bien la danse !
Sans compromettre la pudeur,
Elle exprime avec éloquence
Les plus doux mouvemens du cœur.

GAVOTINO.

Elle écrit et dit tout dans le pied du danseur.

(*Ils font alternativement les pas qu'indique ce Duo.*)

Voyez, d'abord je vous salue,
Et vers vous je risque un jetté.

Mad. FOLIGNAC.

Moi, je rougis à votre vue,
Et je fais un pas de côté.

GAVOTINO.

Je m'élance, beauté discrette,
Et soudain, par une pirouette,
Tout auprès de vous me voilà.

Mad. FOLIGNAC.

Rapproché par une pirouette...
Quoi de plus galant que cela !

GAVOTINO.

Comme je suis ingambe !
Voyez, voyez, ce rond de jambe ;
Il doit vous attendrir.

Mad. FOLIGNAC.
Oh! oui, je sens qu'au rond de jambe,
Je ne saurais tenir.

ENSEMBLE.
Ah! qu'elle parle bien la danse, etc.

GAVOTINO.
Les deux mains.... nous formons la chaîne.

Mad. FOLIGNAC.
Nous formons la chaîne.

ENSEMBLE.
De l'air charmant qui nous entraîne,
La mélodie a tant d'appas!

Mad. FOLIGNAC.
Ce balancé...

GAVOTINO.
Comme il m'engage!

Mad. FOLIGNAC.
Et ce plié...

GAVOTINO.
Qu'il m'encourage!
Souffrez que je baise ce bras.

Mad. FOLIGNAC.
Le baiser... ce n'est pas un pas.

GAVOTINO.
Si, quand je le baise en cadence,
Vers le cœur c'est un pas de fait.

Mad. FOLIGNAC.
Oui, j'en ressens le tendre effet;
Je m'en offense,
En apparence;
Mais je vous approuve en secret.

GAVOTINO.
Ce regard me comble de gloire;
Il m'éblouit de son éclat,
Et je célèbre ma victoire
Par un double entrechat.

Mad. FOLIGNAC.
Il célèbre sa victoire
Par un double entrechat!
Quoi de plus délicat
Que ce double entrechat!

ENSEMBLE.
Ah! qu'elle parle bien la danse, etc.

Mad. FOLIGNAC.

J'entends venir le cousin ; laissez-moi le solliciter en votre faveur ; mais ne vous éloignez pas, et revenez savoir le résultat de l'entretien.

GAVOTINO.

Soit. Je m'esquive par un pas de bourée allongé.

(*Il sort.*)

Mad. FOLIGNAC, *le suivant des yeux.*

Que de charmes ! que de graces !

SCÈNE VII.

Mad. FOLIGNAC, PRUDANDIN.

PRUDANDIN, *entrant par le côté opposé à la sortie de Gavotino, et des papiers à la main.*

N'est-ce pas monsieur Gavotino que je vois disparaître comme un éclair ?

Mad. FOLIGNAC.

Il n'a pas le tems de rester en place. Par-tout attendu, desiré, recherché...

PRUDANDIN.

Il ne fait que trop parler de lui.

Mad. FOLIGNAC.

Air : *Du partage de la richesse.*

Chaque jour ce danseur agile,
Enfant et favori des Dieux,
Sur ses pas mène par la ville,
Les plaisirs, les ris et les jeux.
Toujours alerte, toujours leste,
Et plus léger que nos ballons,
Comme le messager céleste,
Il a des ailes aux talons.

PRUDANDIN.

Oui, mais ces ailes, la justice se dispose à les lui rogner.

Mad. FOLIGNAC.

Que dites-vous là ? J'espère que vous n'allez pas donner de suite à ce procès ridicule ?

PRUDANDIN, *montrant les papiers qu'il tient.*

Il y a plainte rendue, requête appointée ; le qui-

dam est assigné; il va comparoir par devant nous, et...

Mad. FOLIGNAC.

De quoi diantre vous avisez-vous de faire droit à de pareilles plaintes ?

PRUDANDIN.

C'est notre devoir.

Mad. FOLIGNAC.

Air : *Lorsque d'une rose chérie.*

Apprenez, juges équitables,
A mieux employer vos loisirs,
Laissez en paix les gens aimables,
Qui s'occupent de nos plaisirs.
Poursuivez, vous et vos confrères,
Les ennuieux et les pedans,
Et je réponds que les affaires
Ne vous manqueront de long-temps.

PRUDANDIN.

Ce ne sont pas les affaires qui nous manquent, et nous en avons, grace au ciel, plus que nous n'en pouvons juger.

Mad. FOLIGNAC.

Je soupçonne certain maussade personage, de vous avoir prévenu contre Gavotino.

PRUDANDIN.

Madame Folignac, sachez que je ne me laisse jamais prévenir.

Mad. FOLIGNAC.

Au reste, tout ceci n'est qu'une bagatelle, et...

PRUDANDIN.

Cousine, je ne connais point de petite causes, et celle ci...

Mad. FOLIGNAC.

Ne devrait pas être jugée par de graves personnages...

PRUDANDIN.

Non, mais par toutes les jeunes folles de pays, n'est-ce pas ?

Mad. FOLIGNAC.

Air : *Du petit Matelot.*

De zéphir vous avez la grace ;
Mais comme lui, vif et léger,
Ne pouvant demeurer en place,
Vous voudrez toujours voltiger.

GAVOTINO.

Non, je suis las de voltiger ;
Entraîné par un doux prestige,
De me fixer je suis jaloux,
Et si désormais je voltige,
Ce ne sera qu'autour de vous. (bis.)

Mad. FOLIGNAC.

Ah ! cette promesse de constance, achève de me déterminer.

Air : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Si vous succombez en ce jour,
Sous les traits méchans de l'envie,
S'il vous faut quitter ce séjour,
Je vous suis dans votre patrie :
Vous serez, en dépit de tous,
L'arbitre de mes destinées,
Et d'un pas de basque, avec vous,
Je franchirai les Pyrennées.
Oui, d'un, etc.

GAVOTINO.

Qu'entends-je ? quoi ! je serais assez heureux...

Mad. FOLIGNAC.

Voici votre avocat.

SCENE IX.

Les Mêmes, POUPARDIN.

GAVOTINO.

Eh bien, maître Poupardin, où en sommes-nous ? Avez-vous mûrement examiné la question ?

POUPARDIN.

Oui, mon cher maître.

GAVOTINO.

Mon ami, vous savez avec quel zèle je vous ai donné des leçons ?

POUPARDIN.

Mon ami, vous savez avec quel plaisir je les ai reçues ?

GAVOTINO.

Vous me défendrez bien ?

POUPARDIN.

Ah ! dieux !.....

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Ma gratitude me l'impose,
Je vous consacre mes talens,
En me chargeant de votre cause,
C'est la mienne que je défends :
Avec ivresse je l'embrasse,
Mon maître, je n'oublirai pas,
Comme pour plaider avec grace
Vous m'avez arrondi les bras.

Mad. FOLIGNAC.

Eh bien, mon cher, arrondissez vos phrases de manière à faire entrer dans la tête des juges, que les adversaires de Gavotino ne peuvent être que des méchans, ou des imbécilles.

POUPARDIN.

Je me flatte de les en convaincre ; mais indépendamment de mes ressources oratoires, je compte beaucoup sur un moyen de défense que j'ai communiqué à mon client. (*A Gavotino.*) Vous en avez fait part à madame ?

GAVOTINO.

Pas encore.

Mad. FOLIGNAC.

De quoi s'agit-il ?

GAVOTINO.

Nous sommes convenus, monsieur Poupardin et moi.....

POUPARDIN.

On vient.

Mad. FOLIGNAC.

C'est M. Clopineau, à la tête de la sequelle des maris et des jaloux qui vous attaquent.

POUPARDIN.

L'heure de l'audience approche... Retirez-vous.

GAVOTINO.

Sortons.

Mad. FOLIGNAC, *à Gavotino.*

Venez bien vîte me mettre au fait.

(*Elle sort avec Gavotino.*)

SCÆNE X.

POUPARDIN, M. CLOPINEAU, *à la tête des maris.*

CLOPINEAU.

Air : *Sunt cornua cum cornibus.*

Les maris qui ne dorment plus,
Sont *à quia*, sont abattus;
Oui, des hommes pleins de vertus,
Par un intrus,
A Saint-Jean de Luz.
Sont *à quia*, sont abattus.

TOUS LES MARIS.

Oui, des hommes, etc.

CLOPINEAU.

Ah! c'est vous, maître Poupardin.

POUPARDIN.

Moi-même, M. Clopineau.

CLOPINEAU.

Je m'attendais à vous trouver ici.

POUPARDIN.

Et moi, à vous y rencontrer.

CLOPINEAU.

On sait pourquoi vous plaidez pour la danse, parce que..... (*Il fait les beaux bras.*)

POUPARDIN.

On sait pourquoi vous l'attaquez... parce que...
(*Il fait le bolteux.*)

M. CLOPINEAU, *élevant la voix.*

Monsieur l'avocat...

POUPARDIN.

Monsieur l'ex-président.....

M. CLOPINEAU.

L'ex-président vous renverra au bal.

POUPARDIN.

Et moi, je vous laisserai au grenier à sel.

M. CLOPINEAU.

Petit avocat d'hier.

POUPARDIN.

Grand président d'autrefois.

M. CLOPINEAU.

Ose me regarder en face.

POUPARDIN.

Contempler le soleil!

M. CLOPINEAU.

Ose envisager mes respectables cliens.

POUPARDIN.

Je ne prendrai pas cette liberté-là.

M. CLOPINEAU.

Air : *Le mariage est une envie:*

De ces messieurs que je l'oppose,
L'aspect intéressant d'avance te confond;
Vois la justice de ma cause,
Elle est écrite sur leur front.

POUPARDIN.

Variante du même air.

Ces messieurs qu'on m'oppose,
Dont selon vous la présence m'impose,
J'ai pour eux tous un respect très-profond,

Mais rien ne me confond,
Tout du gain de ma cause,
Me répond.
Oui, quoique l'on suppose,
Sur mon bon droit, ici je me repose,
En ma faveur, j'ai la forme et le fond,
Oui, la forme et le fond,
L'équité m'en répond.

ENSEMBLE.

M. CLOPINEAU.

De ces messieurs que je t'oppose, etc.

POUPARDIN.

Ces messieurs qu'on m'oppose, etc.

M. CLOPINEAU.

Oh ! j'obtiendrai justice, et quand un ancien magistrat descend jusqu'à la fonction d'avocat...

POUPARDIN.

Il perd son procès tout comme un autre, quand sa cause est mauvaise.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

M. CLOPINEAU.

Qu'est ceci ?

SCÈNE XI.

Les Mêmes, JEUNES FILLES ET JEUNES FEMMES.

CHOEUR DES JEUNES FEMMES ET JEUNES FILLES.

Air : *De l'Enfantine.*

Nous venons à l'audience,
Où, dit-on, par une sentence,
On veut défendre la danse;
Pour voir cela,
Nous sommes-là.

POUPARDIN, *à Clopineau.*

Contemplez cette jeunesse;
Contre vous, cher président,
Sa gaîté, sa gentillesse,
Sont un terrible argument.

M. CLOPINEAU.

Des juges incorruptibles,
Et par état insensibles,
Ne seront point accessibles
A des regards caressans.

POUPARDIN.

Sur les cœurs les plus languissans,
Regards caressans
Sont toujours puissans,
Et toujours pressans,
Ils charment les sens;
De ces incidens,
Les exemples sont fréquens.

LES MARIS.	CLOPINEAU.	POUPARDIN.
Nous restons à l'audience,	Oh! je plaide à l'audience,	Moi, je plaide à l'audience,
Où, par une bonne sentence,	Où je suis sûr de la sentence,	Où je vais obtenir sentence,
On va proscrire la danse;	Qui va proscrire la danse,	Qui protégera la danse,
Pour voir cela	C'est pour cela	C'est pour cela
Nous serons là.	Que je suis là.	Que je suis là.

LES JEUNES FEMMES.

Nous restons a l'audience,
Où, dit-on, par une sentence,
On veut proscrire la danse;
Pour voir cela,
Nous serons la.

(*Pendant la dernière reprise de l'air, les rideaux s'ouvrent et laissent voir le siége des juges; la place du lieutenant-général est surmontée d'un dais; le lambris d'appui du fond se déploie sur chacun des côtés, et forme les séparations où doivent se placer les spectateurs de l'audience.*)

SCENE XII.

Les Mêmes, LA MERE BICHON, GRIFFONET.

POUPARDIN.

L'audience s'ouvre.

GRIFFONET.

Messieurs, les juges vont paraître.

La Mère BICHON.

Place, place, rangez-vous tous.

M. CLOPINEAU, *avec chaleur.*

Mais ici, messieurs, de quelle danse s'agit-il ? du *Fandango* ; de ce *Fandango* si bien signalé dans la requête dont lecture vient de vous être faite, de ce *Fandango* dont les gambades, pirouettes et figures sont, comme vous l'avez entendu, tortionaires, vexatoires et attentatoires à la sûreté publique, et dont la répression est d'autant plus urgente, qu'il y a *periculum in mora.*

TOUS LES HOMMES.

C'est vrai.

L'HUISSIER.

Silence, messieurs.

M. CLOPINEAU.

Air : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Mais la vérité qui m'enflame,
Vous a saisis, touchés, émus ;
Elle a pénétré dans votre âme,
Je finis donc, et je conclus
Que, pour prix de mainte incartade,
Le Fandango soit interdit,
Et que, de brigade en brigade,
En Espagne il soit reconduit. } bis.

LES FEMMES.

En Espagne !

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

M. PRUDANDIN.

A vous, maître Poupardin.

POUPARDIN, *se levant.*

Messieurs, vous venez d'entendre une requête, laquelle, il faut le dire, est moins une supplique modeste et sage, qu'un libelle honteux et diffamatoire.

M. CLOPINEAU.

Un libelle !

POUPARDIN.

Je ne vous ai pas interrompu.

LES FEMMES.

Non, sûrement.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

POUPARDIN.

Ensuite, on vous a dénoncé la danse comme un amusement dangereux et condamnable, moi, messieurs, (*Lisant des notes.*) J'ouvre l'histoire et je lis qu'*Ampuse* et *Prothée*, inventèrent la danse chez les Grecs et que *Batyle* et *Piladé*, l'introduisirent chez les Romains. Les Grecs et les Romains, messieurs, deux peuples dont la sagesse vous est si bien connue : chez ces derniers je vois danser dans toutes les fêtes publiques et particulières, profanes ou religieuses; et qui vois-je danser dans ces fêtes mémorables ? Qui, messieurs? *César*, *Héliogabale*, *Marc-Antoine*, *Auguste*, et tant d'autres, messieurs, et tant d'autres.

M. CÉPINEAU.

Eh ! qui vous dit le contraire.

POUPARDIN.

A la vérité, on veut bien nous permettre le triste menuet..... Certes, la faveur est grande : mais, messieurs.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quand jadis à Rome on voyait
Danser des héros et des sages,
Ce n'était pas le menuet
Qui charmait ces grands personnages.
Quand sous les murs de *Jérico*,
Tout Israël était en marche,
Eh bien, c'était le *Fandango*
Que *David* dansait devant l'arche.

LES HOMMES.

Le *Fandango*!

POUPARDIN.

Eh oui, c'était le *Fandango*
Que *David* dansait devant l'arche.

M. CLOPINEAU.

Je nie le fait.

POUPARDIN.

Je le prouverai, messieurs, je le prouverai : mais qu'est-il besoin de preuves historiques, voyons la cause dans toute sa simplicité.

Air : *Vit-on pareil emportement.*

On vous dénonce un innocent,
On vous engage à le proscrire,
Et vous voyez qu'il est absent,
Lorsque contre lui l'on conspire.
Le *Fandango* nouveau venu,
Messieurs, ne vous est pas connu,
Or, s'il ne vous est pas connu,
Qu'en voulez-vous dire?
Qu'en pouvez-vous dire?
Je conclus donc qu'il est sensé,
Que devant vous il soit dansé.

LES HOMMES.

Dansé !

LES FEMMES

C'est très bien dit, il est sensé
Qu'à l'audience il soit dansé.

(*Les juges se lèvent et vont aux opinions.*)

M. CLOPINEAU.

Air : *Le cœur de mon Annette.*

Danser à l'audience !

POUPARDIN.

Pourquoi pas ?

M. CLOPINEAU.

C'est une absurdité.

POUPARDIN.

Si l'on peut en cadence
Trouver la vérité,
Eh mais, oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

LES FEMMES.

Eh mais, oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

(*Les Juges se remettent à leurs places.*)

PRUDANDIN, *prononçant le jugement de l'incident.*

Le tribunal, ouï maître Poupardin, en son plaidoyer, et faisant droit sur ses conclusions, tendantes à ce que le *Fandango*, son client, soit admis à l'audience avant jugement à intervenir; considérant qu'il est juste et équitable que tout accusé soit préalablement entendu, ordonne qu'à l'instant même, et sans désemparer, ledit *Fandango* sera tenu de comparoir devant nous, aux fins d'y être vu, examiné, interrogé et voir prendre à son égard telles mesures que le tribunal avisera bon être.

LES FEMMES.

A la bonne heure.

M. CLOPINEAU.

Mais je représenterai à la cour.....

LES FEMMES.

C'est jugé, c'est jugé.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

M. PRUDANDIN.

Huissier, introduisez le quidam.

(*L'Huissier sort.*)

La Mère BICHON.

Ah! je vais donc savoir ce que c'est que le *Fandango*.

POUPARDIN.

Ah! si les juges étaient connaisseurs!

SCENE XIV et dernière.

Les Mêmes, GAVOTINO, Mad. FOLIGNAC, LE PREVOT DE GAVATINO.

(*Ils sont introduits par l'huissier qui les précède, le petit prévôt monte sur la table du greffier, et joue de la poche tandis que madame Folignac et Gavotino exécutent le Fandango ; ils sont vêtus à l'espagnol.*)

M. CLOPINEAU.

Madame Folignac!

M. PRUDANDIN.

Ma cousine!

La Mère BICHON.

C'est ma foi vrai.

M. CLOPINEAU.

Elle est tout-à-fait folle.

L'HUISSIER.

Silence, messieurs.

(*On danse.*)

POUPARDIN.

Second air du Fandango, dit *des Batteries.*

Voilà ce Fandango qui trouble les époux,
Qui les allarme tous.

LES FEMMES.

Pauvres époux!

POUPARDIN.

Messieurs, on veut en vain contre un plaisir si doux,
Armer votre courroux.
Qu'y trouvez-vous de condamnable?
On n'y voit rien que d'innocent,
Tout à vos yeux en est aimable.
(*S'appercevant que les juges s'animent gaîment.*)
Chacun de vous cède au charme puissant
De ce pas ravissant.

CHOEUR *de jeunes femmes.*

Quel joli pas! (bis.)
On n'y tient pas.

POUPARDIN.

Qu'y trouvez-vous de condamnable? etc.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Quel joli pas!
On n'y tient pas.

(*Les juges paraissent prendre beaucoup d'intérêt à cette danse; cet intérêt partagé par tout l'auditoire, s'accroît au point que les juges et les spectateurs enchantés suivent les mouvemens des danseurs, et le tribunal est tellement ravi d'aise, que Prudandin, entraîné par la cadence, prononce le jugement sur les dernières mesures de l'air.*)

M. PRUDANDIN.

Air : *Du Fandango.*

Vu la requête
De ces maris,
Qui se sont mis
Martel en tête,
Plus qu'à Paris,
Et vu la danse
Dont l'innocence
A ramené nos esprits,
La cour ordonne
Qu'en sa personne
Le *Fandango* soit permis,
Et qu'ayant gagné son procès,
Le *Fandango* soit désormais
Pour sa gaîté reconnu bon français.

CHOEUR DE FEMMES.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

Oh! la belle sentence,
On protège la danse,
On nous rend nos joyeux ébats,
Et le plaisir fait un grand pas.

Mad. FOLIGNAC.

Air : *Ah! le bel oiseau vraiment.*

Mon ami Gavotino
A remporté la victoire,
On absout le *Fandango*,
Pour Saint-Jean de Luz quelle gloire!
Vive, vive Prudandin,
Comme ce grand juge,
Juge!
Jamais jugeur, depuis Dandin,
N'a jugé comme Prudandin.

CHOEUR.

Vive, vive Prudandin, etc.

PRUDANDIN, *descendu de son siège.*

Ecoutez donc, M. Gavotino.

GAVOTINO.

Plait-il, monsieur.

NOTA.

Dans les villes où les Acteurs chargés des Rôles de *Gavotino* et de *madame Folignac*, ne seraient pas en état de danser le *Fandango*, cette danse sera exécutée par deux danseurs ordinaires, et dans ce cas, voici le petit changement à faire à la dernière scène.

Après que le juge a dit : *introduisez le quidam*, Gavotino paraît, avec madame Folignac.

GAVOTINO, *au tribunal.*

Messieurs, deux de mes élèves, pour lesquels je réclame votre indulgence, vont vous donner une idée de ce *Fandango* que mes ennemis n'ont pas rougi de vous peindre sous les couleurs les plus odieuses.

Mad. FOLIGNAC.

Oui, messieurs; vous allez juger la danse et le professeur.

PRUDANDIN.

Il suffit.

Mad. FOLIGNAC.

Non, mais c'est que...

L'HUISSIER.

Silence, madame. (*Madame Folignac se place parmi les femmes.*)

GAVOTINO, *à la cantonnade.*

Paraissez.

(*Deux danseurs, vêtus lestement, et à l'espagnol, exécutent le Fandango, Gavotino jouant de la poche et les dirigeant. Les paroles que l'Avocat chante, le sont aussi par madame Folignac, et la suite est la même. Madame Folignac, sortira de la séparation pour son couplet.*)

PRUDANDIN, *au lieu du couplet :* à ma cousine en dansant, etc.

Vous avez par vos talens,
Si bien enflammé madame,
Que je juge qu'il est temps
D'en faire aujourd'hui votre femme, etc.

(*A l'égard du duo de la sixième scène, il est de toute nécessité qu'il soit figuré le mieux possible.*)

Bibliothèque de Saint Pierre, Jean Pierre Emile.

LA JEUNESSE DE PRÉVILLE,

OU

LES COMEDIENS DE CAMPAGNE,

COMEDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM***.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 18 *Mai* 1809.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'AMBULANT, Directeur d'une troupe de Comédiens.	M. CHAPELLE.
ALINE, sa fille, jeune Première.	Mlle. DESMARES.
PRÉVILLE, Acteur de la troupe.	M. AUGUSTE S.-ESTÈVE.
TRAGICOUR, acteur de la troupe.	M. LENOBLE.
FATENVILLE, particulier de la ville.	M. GUÉNÉE.
DORSEIN, particulier de la ville.	M. FICHET.
GIGNAC, Perruquier de la troupe.	M. JOLY.

La Scène est dans l'Appartement du Directeur.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Du Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Le gai Préville, au sein des morts,
Se rappelant qu'il sut vous plaire,
Quitte aujourd'hui les sombres bords;
Accueillez son ombre légère.
Nous le ramenons en tremblant,
Que votre bonté nous seconde.
Empêchez notre revenant
De retourner dans l'autre monde

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA JEUNESSE DE PRÉVILLE.

SCENE PREMIERE.

L'AMBULANT, *feuilletant des registres.*

Frais journaliers . . . c'est beaucoup . . . Liste des abonnés, 35, 45, 50; c'est bien peu. Recette ordinaire, ce n'est presque rien. Enfin, je ne puis rester plus longtemps dans cette petite ville, et si la représentation de ce soir . . . si *Athalie* et les *Plaideurs* ne nous sortent pas d'affaire, je ne vois plus de ressource pour nous. J'ai huit personnes à soutenir, et quelles gens encore! Tous paitris d'amour-propre, et tous, hors un seul, me reprochant sans cesse la position dans laquelle nous nous trouvons, et dont ma fille et moi sommes les premiers à souffrir.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Avec moi le tragique prend,
Les tons emportés d'Orosmane,
Notre Duègne, en glapissant,
Toujours se fâche, et me chicane.
Notre soubrette m'étourdit,
Mon Crispin ricane sans cesse;
Si de leur rôle ils ont l'esprit,
Hélas! ce n'est qu'avant la pièce.

Avoir sa fille à marier,
Troupe à mener, quelle entreprise!
Je crains que du jeune premier,
Mon Aline ne soit éprise;
Quand ils ont fait les amoureux,
L'un l'amant, l'autre la maitresse,
Je m'apperçois que chacun d'eux,
Est dans son rôle après la pièce.

Mais, M. Préville, je ne consentirai jamais à vous donner ma fille.

SCENE II.

L'AMBULANT, ALINE.

ALINE.

Que dites-vous là, mon père?

L'AMBULANT.

Je dis, Mademoiselle, que les assiduités de Préville auprès de vous ne me contentent guère, et que je serai forcé, si elles ne cessent, à ne pas renouveler son engagement.

ALINE.

Eh ! pourquoi donc ? l'attachement de M. Préville [illegible] sincère, je vous ai souvent entendu apprécier son mérite et vanter son talent.

L'AMBULANT.

J'en conviens, mais il est sans fortune, abandonné de sa famille.

ALINE.

Eh ! mon père, n'en est-il pas plus intéressant ?

AIR : *Que m'importe ma liberté.*

Blessé de l'injuste rigueur,
Dont l'accabl[illegible] sans cesse un père,
L[illegible] force par le malheur,
A [illegible] ce jeune sévère ;
Il [illegible] mais que de talens
Ont [illegible] cette [illegible],
S[illegible] bannis par ses parens
Il est adopté par Thalie.

Chaque jour on voit ses succès
A [illegible] l'[illegible],
S[illegible] Préville les progrès
O[illegible] votre espérance,
La fille de son directeur,
Par le destin, semble choisie,
Pour donner sa main et son cœur
A l'enfant chéri de Thalie.

L'AMBULANT.

C'est fort bien, Mademoiselle, mais j'ai d'autres vues pour vous, et l'attachement que vous témoigne M. de Fatenville, jeune homme riche et bien né, me présente d'autres avantages.

ALINE.

M. de Fatenville ! Je répugnerais autant à lui donner ma main, que je le crois peu disposé à vous la demander de bonne foi.

L'AMBULANT.

Je sais beaucoup mieux que vous ce qui vous convient ; le soin de votre établissement me regarde, et.. Mais voici M. de Fatenville lui-même, M. Dorsein est avec lui.

ALINE.

Permettez que je me retire, mon père, j'ai bien mieux à faire que d'écouter ces Messieurs.

(*L'Ambulant donne un signe d'humeur.*)

SCENE III.

L'AMBULANT, FATENVILLE, DORSEIN.

DORSEIN.

[illegible]nes nouvelles, M. l'Ambulant ; votre représenta-

tion de ce soir met toute la ville en mouvement, et fait venir la campagne.

Air : *Du Pas redoublé.*

On voit un tas d'originaux
Venus du voisinage ;
Dans sa calèche à trois chevaux
J'ai vu la juge-mage ;
J'ai vu sur son maigre bidet
Arriver Dandinière
Et madame du Pujolet
Accourant... en litière.

Pour le spectacle de ce soir,
Par tout c'est une rage ;
Tous nos campagnards pour le voir
Désertent leur village.
On ne voit que des arrivans
Pour votre tragédie,
Et chacun d'avance, aux passans,
Donne la comédie.

FATENVILLE.

M. Dorsein dit vrai : je n'ai jamais vu une fermentation pareille dans cette contrée ; c'est un petit volcan ! je vous promets, madame la subdéléguée. Elle viendra, elle avait une migraine affreuse, mais j'ai parlé, il n'en est plus question. Et mon cousin le juge criminel qui est un espiègle, comme vous savez, m'a promis d'amener sa femme à l'insçu de son oncle le chanoine, qui viendra lui-même dans une loge grillée, à l'insçu de tout le monde. Vous voyez, M. l'Ambulant, que je suis le Mécène de votre troupe, et le protecteur des arts.

DORSEIN.

On sait que vous avez pour eux une tendresse aveugle.

FATENVILLE.

Mais j'ai beau chercher la charmante Aline.... Où est-elle ? que fait-elle, M. l'Ambulant ?

L'AMBULANT.

Elle étudie son rôle.

DORSEIN.

M. l'Ambulant, je retiens la loge N°. 4, je fais des politesses à dix de mes parens que je vous amène ce soir.

L'AMBULANT.

Mais la loge n'est que de six places.

DORSEIN.

N'importe, nous nous arrangerons, et comme les enfans ne comptent pas, j'amène dans le nombre un petit neveu qui n'a que dix-sept ans ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas, j'espère, que j'ai le droit de réclamer mes entrées

L'AMBULANT.

Comment donc? monsieur.

DORSEIN.

Comme auteur. Il y aura cinq ans . . . aux Innocens, Messieurs, que je fis jouer dans cette ville, par une troupe comme la vôtre, une pastorale qui eut un grand succès: on y voyait des bergers, des bergères et des troupeaux nombreux; et, sans me vanter, messieurs, je suis le premier qui ait ôsé introduire des moutons sur la scène française.

L'AMBULANT.

Diable! monsieur, vous méritez une place à l'académie.

DORSEIN.

Je le crois, monsieur, mais en attendant, j'obtins la gloire et l'honneur d'entrer en correspondance avec les deux grands hommes du siècle.

Air : *du Vaudeville des Vélocifères:*

A Poinsinet, à Latteignant,
J'osai dédier mon ouvrage,
Tous deux, par un quatrain charmant,
Répondirent à cet hommage;
J'ai les vers de ces beaux esprits,
Ils louaient beaucoup mon génie,
Et je suis d'après leur avis,
Fait exprès pour la bergerie.

L'AMBULANT.

Oui, c'est bien là votre place.

FATENVILLE.

M. l'Ambulant, avez-vous fait réparer la salle?

L'AMBULANT.

Pourquoi cela?

FATENVILLE.

Vous savez que l'autre jour, nous fûmes contraints d'envoyer chercher nos parapluies, et de nous en servir pendant le dernier acte. Il pleuvait dans la salle comme dans la rue.

DORSEIN.

Eh! bien, je vous assure que, vu du théâtre, cela ne faisait point un mauvais effet; mais à propos, monsieur le directeur, vous jouez ce soir Athalie. Cette pièce est bien, j'en conviens; cependant, connaissant à fonds l'esprit de mes compatriotes; je crois qu'elle produirait plus d'effet si on lui faisait, avec discrétion, quelques corrections imperceptibles.

L'AMBULANT.

Corriger Athalie, ce chef-d'œuvre immortel !

DORSEIN.

Je sais bien que tout le monde ne sera pas de cet avis ; mais enfin, voici le mien.

Air ; *Ainsi jadis un troubadour.* (des Avant-Postes.)

Abner est un peu trop bouillant,
Le Grand-Prêtre, un peu trop facile,
Joas me paraît trop enfant,
Et Josabeth une imbécille,
Je hais la douceur de Mathan,
Les vers sentent un peu la prose.
Enfin, vous dirais-je une chose ?
Il faut changer le dénouement.

L'AMBULANT (*à part*).

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Jusqu'où peut aller le délire.
D'un mince versificateur !

(*A Dorsein.*)

Vous osez prophaner la lyre
De l'élégant peintre du cœur !
On va vous croire, j'imagin,
Sorti des Petites-Maisons ;
Mon ami, respectez Racine
Et retournez à vos moutons.

FATENVILLE.

Ces discussions littéraires me plaisent infiniment ; mais ne nous oublions pas, je vais encore réchauffer le zèle de nos amis, et recruter pour Athalie.

DORSEIN.

Je vais en faire autant de mon côté ; nous nous rejoindrons à la répétition.

(*Ils sortent.*)

L'AMBULANT (*seul*).

L'ardeur de M. de Fatenville ne se dément pas ; je le crois honnête et sincère, et je tiens beaucoup à mes projets.

SCENE IV.

L'AMBULANT, PREVILLE.

PREVILLE.

Eh bien ! toujours enfoncé dans vos calculs dramatiques ?

L'AMBULANT

Vous en riez, vous qui n'avez qu'à jouer gaîment la

comédie, et qui êtes étranger à tous les ennuis de la direction.

PRÉVILLE.

Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Votre air me semble lugubre et noir ? Pourquoi se tourmenter ainsi ? Allons,

Air : *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Déridez ce front sérieux,
Que sert de s'affliger sans cesse ?
Exempt de soins, toujours joyeux,
Mon cœur ignore la tristesse.
Si le présent trompe nos vœux,
L'avenir offre l'espérance,
Je crois qu'il faut pour être heureux
Un peu d'imprévoyance.

Fêter et Thalie et l'Amour,
Est ma seule philosophie ;
Je les encense tour-à-tour,
Et, si l'un d'eux me contrarie,
Je m'endors bravant le destin
Et jamais, quand je me réveille,
Je ne redis au lendemain,
Les soucis de la veille.

L'AMBULANT.

Tout cela est fort bon dans le propos, mon cher, mais nous sommes perdus si la représentation de ce soir n'améliore pas nos affaires, et j'ai grand'peur que toute ma troupe ne soit bientôt réduite à mourir de faim.

PRÉVILLE.

Que de gaîté dans cette idée ! Mais vraiment, mon cher directeur, ce serait une belle catastrophe, et, avant d'expirer, je trouverais fort amusant de faire l'épitaphe de la troupe. Par exemple, tenez, celle-ci :

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

Ci-gît la troupe comique,
Qui, sous monsieur l'Ambulant,
Toujours pauvre et famélique,
Ne dînait que rarement ;
Cette disette effroyable,
S'accrut tellement, qu'enfin,
Un jour, en sortant de table,
La troupe mourut de faim.

Mais, rassurez-vous, votre troupe a des talens ; les talens amènent les bonnes recettes, et les bonnes recettes, les dîners fins et délicats dont nous sommes privés depuis si long-temps.

L'AMBULANT.

Oui, ma troupe a des talens, et vous plus encore que tout autre, et, je vous l'avoue avec plaisir, vous vous formez tous les jours.

PRÉVILLE.

Bon ! je n'ose pourtant plus me livrer à la moitié de ma gaité. Depuis long-temps j'apercevais tous les soirs, dans un coin du parterre, un petit bossu qui, pendant que tout le monde m'applaudissait, me donnait très-distinctement des marques d'improbation. Je me décidai un jour à lui en demander la cause.

L'AMBULANT.

Eh ! je connais votre censeur, il a du goût, il entend la scène, et son jugement est sûr.

PRÉVILLE.

Je fus frappé de la plupart des reflexions qu'il me fit ; je le priai de me continuer ses avis. Eh bien ! me dit-il.

Air : *Du partage de la richesse.*

Je vous propose une partie ;
Venez chez-moi demain matin,
Nous discuterons sur Thalie,
Et ce sera le verre en main ;
A cette Muse un peu fantasque
Nous sommes tous les deux dévôts ;
Conservez-lui son joli masque,
Sans ajouter à ses grelots.

Depuis ce temps je le vois tous les jours, et je me trouve bien des conseils qu'il me donne.

L'AMBULANT

Mon ami, si, par des études reflechies, vous venez au secours de la nature qui a déjà tant fait pour vous, vous illustrerez la scène française.

PRÉVILLE, *à part.*

Il se déride, profitons-en. (*Haut.*) Mon art m'est bien précieux, sans doute ; mais les intérêts de mon cœur me sont bien chers aussi. M. l'Ambulant, je vous dois un aveu, vous avez une fille charmante !

L'AMBULANT, *à part.*

Ah! voici l'instant critique. (*Haut.*) Eh bien ! j'ai une fille . . .

PRÉVILLE.

Air: *Voulant par ses œuvres compl.* (de Volt. chez Ninon.)

Votre Aline est jeune et gentille
Et j'ose vous la demander.

L'AMBULANT.

C'est beaucoup d'honneur pour ma fille,
Mais je ne puis vous l'accorder.

PRÉVILLE.

Ce refus m'étonne et me peine.

L'AMBULANT.

Allons, reprenez vos esprits,
Mon cher, vous serez mon beau fils,
Ce soir même.

PRÉVILLE.

Dieux!

L'AMBULANT.

Sur la scène.
Vous serez mon fils sur la scène.

PRÉVILLE.

Vous plaisantez à votre tour, mais parlons sérieusement : voulez-vous me la donner ?

L'AMBULANT.

Ah ! vous prenez donc sur vous de parler sérieusement. Eh bien ! c'est très-sérieusement que je vous la refuse. Préville, écoutez-moi : vous êtes jeune, vous avez du talent, un bon cœur, mais vous avez contre vous une chose qui motive mon refus.

PRÉVILLE.

Et laquelle ?

L'AMBULANT.

Votre état. C'est le mien, j'en conviens, mais c'est parce que j'en connais tous les désavantages, que j'ai résolu de ne jamais marier ma fille à un comédien de province.

PREVILLE.

Comédien de province ! Eh ! qui vous dit que je le serai toujours ? Ne savez-vous pas quelles sont mes espérances ? Grandval et mademoiselle Dumesnil s'intéressent à moi, et j'ose me flatter d'obtenir bientôt de messieurs les gentilshommes de la chambre un ordre de début pour remplacer Poisson.

L'AMBULANT.

La belle illusion que vous vous faites-là !

PREVILLE.

C'est vous qui vous bercez du plus fol espoir. Dites-moi donc un peu si vous espérez marier votre fille à un conseiller ou à un intendant ?

L'AMBULANT.

Mais réfléchissez qu'entre vous et un intendant, il y a quelques échelons ; et quant à mes illusions, ma fille est assez jolie pour les justifier toutes.

PREVILLE.

A qui le dites-vous, qu'elle est jolie ? Enfin, c'est votre dernier mot ?

L'AMBULANT.

Ah! mon Dieu, oui; et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne plus y penser. Adieu.

PREVILLE.

Adieu donc, celui que j'espérais appeler du doux nom de père.

L'AMBULANT.

Adieu, celui que je n'appelerai jamais du doux nom de fils.

SCENE V.

PREVILLE, ALINE.

ALINE.

Devais-je accourir avec tant d'empressement pour entendre les derniers mots de votre conversation qui me désespèrent?

PREVILLE.

Eh bien! ma chère Aline, que m'a servi de faire ingénument l'aveu de mon amour? Votre père a rejetté ma demande, et même il avait l'air de s'y attendre, car il n'a paru ni étonné, ni ému, et son cœur est aussi sec que sa bourse.

ALINE.

Vous le dirai-je? il est prévenu pour un autre.

PREVILLE.

Je devine pour qui, c'est pour ce monsieur de Fatenville, qui vous poursuit avec tant d'obstination, et qui a su éblouir votre père, en lui parlant sans cesse de ses châteaux, de sa fortune, de son nom, et en laissant échapper quelques mots vagues de mariage; mais en dépit de sa prévention, je ne puis me défendre des pressentimens les plus heureux, et tout me dit qu'avant la fin du jour, je deviendrai l'époux d'Aline.

ALINE.

D'où naissent ces pressentimens?..

PREVILLE.

Que vous dirai-je? je les prends dans notre état et dans les principes de notre art. N'est-il pas convenable que l'intrigue d'un comédien soit soumise à la règle de vingt-quatre heures?

Air *du Vaudeville de la Laitière de Bercy.*

Un acteur aux lois dramatiques,
Doit assujétir son amour,
Jamais les intrigues comiques,
Ne doivent durer plus d'un jour;

Or, comme époux à votre père
Ce matin, si j'osai m'offrir,
Grâce à cette règle sévère,
Ce soir je dois vous obtenir

ALINE.

En vérité, voilà qui est concluant, et cela me prouve, ce que je sais déjà trop bien, que vous êtes le plus fou et le plus léger des hommes. Préville, en y pensant sérieusement, votre légèreté n'est pas sans dangers pour moi.

Air *du Duo de ma Tante Aurore.*

Je crains un peu votre inconstance.

PREVILLE.

Vous connaissez bien mal mon cœur,
Une telle crainte m'offense.

ALINE.

Tout homme est léger et trompeur,
Si vous trouviez une maîtresse,
Plus jeune et plus riche que moi,
Dégageriez-vous votre foi?

PREVILLE.

Jamais. Pourquoi soupçonner ma tendresse,
Je n'aurai pas d'autre maîtresse,
Et je vous garderai ma foi.

ALINE.

Quoi! si quelque belle marquise
Voulait faire votre bonheur?

PREVILLE.

Je rirais de son entreprise
Et je vous garderais mon cœur.

ENSEMBLE.

Bannissons les peines,
Et vivons toujours
Dans les douces chaînes
Des tendres amours.

Le vif badinage,
Et la volupté,
Plaisirs du bel âge
Qu'accroît la gaîté,
Donnent en ménage
La félicité.

PREVILLE.

A présent me voilà rassuré, et je défie tous mes rivaux.

ALINE.

Vous savez donc que Fatenville n'est pas le seul qui m'obsède?

PREVILLE.

Parbleu! comment ignorer que le Tragicour vous fait les yeux doux, puisqu'il ma pris pour son confident?

ALINE.

Le choix est ingénieux. Mais que ferons-nous enfin, ou plutôt que prétendez-vous faire ?

PREVILLE.

Je veux me débarrasser de mes deux rivaux et détromper M. l'Ambulant.

ALINE.

Quels moyens comptez-vous employer ?

PREVILLE.

Tous ceux que l'amour saura m'inspirer, ma chère Aline, je vais y songer.

ALINE.

Et moi je vais retrouver mon père et tâcher de le fléchir, mais je compte bien plus sur vous que sur moi-même.

SCENE VI.

PREVILLE, *seul.*

Allons Préville, ne démentons point l'espoir d'Aline. Que faire de ces deux concurrens ? les écarter, non sans doute ; je me servirai d'eux pour assurer mes projets. Fatenville est parvenu à aveugler M. l'Ambulant ; il faut que je le force à se démasquer lui-même ; je saurai gagner sa confiance, en précipitant les démarches qu'il médite peut-être ; car il n'est pas délicat dans ses moyens. Mettons à profit toute sa sottise ; et quant à Tragicour, son amour ridicule me servira aussi. Je dois donc les tromper un peu, les flatter beaucoup, les jouer tous deux, et ma fortune fera le reste.

Air : *de Dorilas.*

De Tragicour, de Fatenville
Qui viennent barrer mon chemin,
Je prétends en acteur habile
Tirer parti pour mon dessein !
Ces deux messieurs, que tout m'invite
A baffouer comme des sots,
Au défaut d'un autre mérite
Auront celui de l'à-propos.

SCENE VII.

PREVILLE, GIGNAC.

GIGNAC.

Air : *Allez-vous en, gens de la nôce.*

J'ai rajeuni toute la ville,
J'ai distribué des attraits,
Et grâce à mon rasoir habile,
Tous les barbons ont le teint frais.

Qué dé toupets,
Qué dé crochets,
Et beaux apprets
Par moi sont faits.
Combien dé femmes dans la ville
Mé dévront cé soir leurs attraits!

M. Préville, la troupe est en train de répétion, et réclame votre présence.

PREVILLE.

C'est bon, je m'y rends. (*A part.*) Mais voici M. de Fatenville. Je vais à la salle faire un acte d'apparition, et je reviens pour saisir cet instant favorable.

SCENE VIII.

GIGNAC, FATENVILLE.

FATENVILLE, *à part.*

Je serais bien trompé, ou cet homme pourrait m'être fort utile; tâchons de le gagner. (*Haut.*) Eh bien! M. Gignac, vous êtes le perruquier à la mode, le coëffeur par excellence.

GIGNAC.

Jé fais tout cé qué jé peux pour m'attirer l'estime et l'affection des naturels du pays.

FATENVILLE.

Toutes nos dames raffolent dé votre talent; je mets en fait qu'elles ne peuvent plus se passer de vous, et que le jour de votre départ sera une calamité publique.

GIGNAC.

Monsieur, jé lé crois; car, sans vanité, jé rends des services importans. Grace à la variété dé mes petits talens, jé né mé borné pas à la science du peigne, et quand un acteur tombé malade, jé prends sa place, et manie le poignard avec autant de facilité que le rasoir. J'endosse l'habit d'un chevalier, d'un tyran, d'un romain, suivant le cas. (*A demi-voix.*) Cé n'est pas tout.

Air *nouveau de M. Doche.*

D'un époux,
D'un jaloux,
D'une mère,
D'un tuteur, d'un surveillant,
Pour servir un galant
J'affronte l'air sévère
Jé mé rends
Aux amants
Nécéssaire
Et sais en homme d'honneur,
Quoique barbier et coëffeur.
Mé taire.

Dépuis qué jé suis en ville
L'hymen est bien plus facile ;
J'entretiens,
Les liens,
Des familles.
Grâce a mes soins assidus
En ville on né voit plus
De filles.

FATENVILLE.

Mon cher Gignac, je suis enchanté de ce que vous me dites, et je n'hésite plus à vous demander un service, mais pour que ma reconnaissance soit aussi prompte que l'épreuve à laquelle je vous soumets, acceptez cette bourse.

GIGNAC.

Arrêtez, jé né mé laisse pas guider par un vil intérêt ; j'accepte cependant, mais une autre fois ne vous adressez qu'à mon cœur.

Air *du Vaudeville du Mameluck.*

Ayant à cœur de vous plaire
Veuillez dire sur le champ,
Ce que pour vous il faut faire,
De moi vous serez content.
Car monsieur de Fatenville,
Sait fort bien qu'a chaque instant,
Dans cette petite ville,
On me trouve accommodant.

Que puis-je faire pour vous ?

FATENVILLE.

Je desirerais avoir un entretien avec Aline, pouvez-vous me le procurer ?

GIGNAC.

Cé n'est qué cela seulement, je vais vous arranger tout cela, attendez un moment, je vole. (*Il s'en va en chantant* : d'un époux, d'un jaloux.)

FATENVILLE.

Allez ; mais j'apperçois Préville. Funeste contre-temps !

SCENE IX.

FATENVILLE, PREVILLE.

PREVILLE.

Ah ! vous voilà, M. de Fatenville. Eh bien ! comment gouvernez-vous les plaisirs.

FATENVILLE.

Ce sont les plaisirs qui me gouvernent, et je me laisse faire.

PREVILLE.

Charmante docilité ! Savez-vous bien que personne n'est plus heureux que vous ? De l'esprit, l'amour de la dépense, et le moyen d'y suffire. Est-il surprenant qu'avec ces avantages vous ayez conquis tous les cœurs?

FATENVILLE.

J'en conviens, entre nous, j'ai obtenu des succès incroyables, mais...

Air : *Avec vous sous le même toît.*

Ce pays à l'homme galant
Offre une bien petite sphère
A peine a-t-il pris son élan,
Qu'il touche au bout de la carrière ;
Et dans ce séjour peu charmant
Je suis... quelle disette extrême !
Réduit à glaner tristement,
Aux champs moissonnés par moi même.

PREVILLE.

Aussi m'apperçois-je que vous êtes disposé à faire quelques incursions sur nos domaines, (*En confidence.*) et qu'Aline vous tient au cœur.

FATENVILLE.

Vous l'avez deviné, c'est une fatalité, aucune de mes démarches ne peut rester ignorée.

PREVILLE.

Il est bien naturel qu'on ait les yeux fixés sur vous.

FATENVILLE.

C'est gênant à la longue, et je trouvais piquant et neuf, de mettre cette fois-ci un peu de mystère dans cette petite intrigue. Je suis accablé des succès trop faciles, et je cherche des difficultés.

PREVILLE.

Vous aurez de la peine à vous satisfaire.

FATENVILLE.

La naïveté d'Aline m'amuse et m'intéresse; mais son indifférence, que je crois jouée, me pique au jeu, sans pourtant m'embarrasser.

PREVILLE.

Auriez-vous la folie, comme on ose le faire entendre, de songer au mariage ?

FATENVILLE, *en confidence.*

Il faut le dire au moins.

PREVILLE.

Fort bien. Cette espérance flatte le père et le rend d'une sécurité parfaite.

FATENVILLE.

Comme vous dites, il est tout à moi.

PREVILLE.

Mais pour vous rendre la jeune personne favorable, quels expédiens comptez-vous employer?

FATENVILLE.

Mais ceux que les circonstances exigeront. Mon cher, vous me témoignez un intérêt qui me flatte, et je suis charmé de pouvoir compter sur vous.

PREVILLE.

Comptez-y, comme sur votre mérite.

FATENVILLE.

Vous croyez son cœur déjà pris.

PREVILLE.

Tout-à-fait. (*A part.*) Par l'un ou par l'autre.

FATENVILLE, *en confidence.*

Vous saurez donc qu'elle va bientôt se rendre ici.

PREVILLE.

J'entends! je sais ce qu'un confident doit faire en pareille circonstance, et je vais vous laisser seul. (*A part.*) Tout va au mieux; mais envoyons Tragicour pour abréger l'entretien et toute la troupe s'il le faut.

FATENVILLE.

La voici, qu'elle est jolie!

SCENE X.

FATENVILLE, ALINE.

FATENVILLE.

Mademoiselle, permettez-moi...

ALINE.

Monsieur, je ne puis m'arrêter, je vais me rendre auprès de mon père qui m'a fait demander, et que je comptais trouver ici.

FATENVILLE.

Ah! ne me dérobez pas le seul instant qui s'offre à mon cœur; il y a si long-temps que j'ose vous dire que je vous aime.

ALINE.

Il y a si long-temps que j'ose vous dire que je ne puis vous aimer; car enfin, monsieur, comment se fait-il que vous, dont toutes les femmes s'occupent, vous recherchiez avec tant d'obstination celle qui ne s'occupe nullement de vous.

Air : *Nouveau.*

Le cœur plein d'un tendre délire,
Les jeunes beautés de ces lieux,
De tous côtés viennent s'inscrire
Sur vos registres amoureux;
Moi, de vieux préjugés imbue,
Je crois, non sans quelque raison,
Que sur cette liste connue
On ne verra jamais mon nom.

FATENVILLE.

Il est vrai que je n'aurais rien à desirer, si vous répondiez à ma tendresse; mais écoutez, aimable Aline, près d'ici, je possède une charmante habitation, consentez à m'y suivre, et venez régner dans mon château comme sur moi-même.

ALINE.

Vous me faites beaucoup d'honneur, mais dois-je vous l'avouer?

Air *du Vaud. des deux Chasseurs et la Laitière.*

Je crains beaucoup les aventures,
Depuis que je lis des romans
Les châteaux et les tours obscures
Les souterrains, les revenans;
Le théâtre fait ma folie
Il charme seul mes jeunes ans,
Et je m'en tiens pour quelque temps
A des amours de comédie.

Mais ne craignez-vous pas que j'avertisse mon père de vos jolies propositions.

FATENVILLE.

Cruelle! c'est en vain que vous me menacez; recevez le serment que je fais à vos pieds, de vous aimer toute ma vie.

ALINE.

Votre prétendue passion, monsieur, n'est qu'un caprice, et vous m'obligerez de n'en plus parler.

FATENVILLE.

Ingrate! (*A part.*) Je vois bien qu'il faudra recourir à des moyens plus surs. (*Il voit entrer Tragicour et sort.*)

SCENE XI.

ALINE, TRAGICOUR.

TRAGICOUR.

Fille de l'Ambulant, en croirai-je mes yeux?
Fatenville à vos pieds, ce rival odieux
Osait...

ALINE.

Il n'osait rien, il me priait de vouloir bien l'aimer, comme si cela m'était possible.

TRAGICOUR.

Mon aspect l'a fait fuir, et j'en rends grâce aux dieux!

ALINE.

Quoi! toujours dans la tragédie, parlez donc plus naturellement.

TRAGICOUR.

Ah! madame.

Vous voyez devant vous, un amant déplorable,
D'un téméraire amour exemple mémorable,

ALINE.

Comment, vous ne pouyez pas prendre sur vous de me faire une déclaration en prose?

TRAGICOUR.

Que mon bonheur ne tienne qu'à cela, et je vous dirai:

Si vous aimer hélas! est faire un si grand crime,
Fatenville n'est pas seul coupable aujourd'hui,
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

ALINE.

Encore! eh bien, moi, je vous répondrais:

Air *de la Confession.*

Je suis, Tragicour,
A votre amour
Indifférente;
Et jamais mon cœur
Ne partagera votre ardeur.
Votre ton tragique m'épouvante
Et me rend tremblante.
Je suis, Tragicour,
A votre amour
Indifférente
Et ce beau roman
N'aura jamais de dénouement.

Enfin, sachez que mon père ne consentira jamais à me donner à un acteur de province.

TRAGICOUR.

Grands Dieux! qu'ai-je entendu? votre père trouverait-il mieux à Paris?

Air: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

On parle dans la capitale
D'acteurs fameux à peu de frais,
Ce n'est pas qu'ici je ravale
Et leurs talens et leurs succès
Mais le même jour je vous prie
Vit-on un de ces grands acteurs,
Jouer Abner dans Athalie
Et Petit-Jean dans les Plaideurs?

C'est pourtant ce que je ferai ce soir, et avec succès, je m'en flatte.

ALINE.

Livrez-vous donc à la gloire, et renoncez à l'amour.

TRAGICOUR.

Vous me percez le cœur par ces cruelles plaisanteries.

Air : *Nouveau de M. Doche.*

Ah daignez me sourire,
Calmez votre rigueur;
Ou devant vous j'expire
D'amour et de douleur
Je veux vous consacrer ma vie
Daignez m'accepter pour époux.

ALINE.

Que faites-vous là, je vous prie ?

TRAGICOUR.

Je vous implore à deux genoux.

ENSEMBLE.

ALINE.	TRAGICOUR.
Calmez ce beau délire, Calmez votre douleur, Votre amour me fait rire Loin de toucher mon cœur.	Ah! daignez me sourire, Calmez votre rigueur, Ou devant vous j'expire, D'amour et de douleur.

ALINE, *déclamant.*

Sans consumer le temps en de vaines paroles,
Pénétrez-vous, Monsieur, de l'esprit de vos rôles !

SCENE XII.

PREVILLE, TRAGICOUR.

TRAGICOUR, *sans l'appercevoir.*

O rage ! ô désespoir !

PREVILLE, *le contrefaisant.*

O perruque ! ma mie !

TRAGICOUR.

Le voilà cet heureux mortel qui rit de tout !

PREVILLE.

Et quelques fois de moi-même pour ne pas en perdre l'habitude. Le voilà cet homme aux grandes passions !

TRAGICOUR.

Pourquoi non ? n'en a pas qui veut.

PREVILLE.

Enfin, mon respectable camarade, vous êtes amoureux, et vous prenez la chose au tragique, c'est très-naturel; mais votre sort me touche... Tenez, voulez-

vous que je pleure avec vous, je ne peux pas mieux vous dire, ce sera la première fois de ma vie.

TRAGICOUR.

Gardez vos larmes et donnez moi vos conseils.

PREVILLE.

J'y consens. Vous n'ignorez pas que vous avez un rival.

TRAGICOUR.

Je ne le sais que trop, et tout-à-l'heure, ici même, je l'ai trouvé avec Aline. (*Déclamant.*)

L'insolent à mes yeux...

PREVILLE.

Point de vers, et sur-tout point de bruit. Tragicour, vous aimez Aline sincèrement, et pour elle plus que pour vous même.

TRAGICOUR.

Sans doute.

PREVILLE.

Eh bien ! le témoignage le plus flatteur que vous puissiez lui offrir de votre amour, c'est de déjouer les complots de cet homme dangereux, si l'occasion s'en présente; vous y engagez-vous ?

TRAGICOUR.

Si je m'y engage.

J'en jure par l'honneur...

PREVILLE, *l'interrompant.*

Je ne veux point de vos sermens, il me suffit de vos promesses, mais on vient, c'est lui même, laissez nous seuls, partez.

TRAGICOUR.

Ah ! puisque je rencontre un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

SCENE XIII.

PREVILLE, FATENVILLE.

PREVILLE, *à part.*

Déclame, mon ami, déclame, mais tu ne dérangeras pas dans les coulisses la marche invariable des emplois... Voici l'autre, c'est le moment de l'achever...

FATENVILLE.

Enfin vous voilà, mon cher Préville, je perds mes forces à vous chercher.

PREVILLE.

Que se passe-t-il donc ?

FATENVILLE.

Toutes mes tentatives ont été infructueuses.

Air *nouveau de M. Wicht.*

La cruelle aurait dû m'entendre.
J'ai supplié, j'ai soupiré,
J'avais la voix plaintive et tendre,
Je crois même que j'ai pleuré.
Mais par un contretemps terrible,
Cette jeune et fière beauté,
A fait semblant d'être insensible,
A tant de sensibilité.

PREVILLE.

Cela m'étonne moins depuis que j'ai appris que Tragicour.....

FATENVILLE.

Oui, je connais ce nouveau soupirant.

PREVILLE.

Il n'est pas bien redoutable, mais il peut-être la cause de cette hésitation dont vous vous plaignez, d'ailleurs qui peut répondre des caprices d'une femme?

Air: *du Vaudeville de la récréation du monde.*

Vous êtes gai, vif, sémillant,
Votre rival est lamentable,
Tragicour est triste et pésant
Et vous êtes toujours aimable;
J'en conviens, mais c'est un malheur
Dans ce sexe, plein d'artifice
L'amour fut toujours une erreur,
Et naquit, dit-on, d'un caprice.

FATENVILLE.

Quoiqu'il en soit, je pense que je dois en venir aux grands moyens.

Air: *Nouveau de M. Doche.*

J'ai toujours fait l'amour en téméraire,
Et l'on m'a vu dans certains cas pressants,
Escalader un monastère,
Et tenter vingt déguisemens,
Mais j'en conviens dans cette joyeuse guerre,
Oui, j'ai fait plus d'un tour charmant;
S'il me reste une chose à faire,
C'est un enlèvement.

PREVILLE.

Eh! pourquoi pas enlever? enlevez mon cher, cette idée est très raisonnable.

FATENVILLE.

Puis-je compter sur vous dans cette entreprise?

PREVILLE.

Non, ce n'est pas moi, qu'il vous faut, je me reserve pour le conseil; votre esprit et sur-tout votre argent feront le reste; je vous y laisse songer, adieu. *(A part.)*

Les choses prennent une bonne tournure ; mais ne le perdons pas de vue.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

FATENVILLE, *seul.*

Il a du bon, ce Préville, et même quelque imagination. J'ai du m'en servir, comme de tous ses camarades, et voilà les avantages de l'esprit.

Air : *Frère Jacques à la cuisine.* (Jean Monet.)

Princes, rois, Crispins, soubrettes,
Reçoivent ici ma loi,
Tyrans et grandes coquettes,
Toute la troupe est à moi
Les humains,
En mes mains,
Sont tous des marionnettes,
A se mouvoir toujours prêtes,
Pour seconder mes desseins.

Voici Gignac, c'est mon bon génie qui semble me l'envoyer.

SCENE XV.

GIGNAC, FATENVILLE.

GIGNAC.

Eh bien ! monsieur le marquis, vous n'avez pas langui long-temps, et je vous ai décoché d'un trait mademoiselle Aline.

FATENVILLE.

Oui, elle est venue, mais pour m'accabler de ses mépris.

GIGNAC.

C'est un véritable rocher qué lé cœur dé cette pétite.

FATENVILLE.

Croiriez vous que l'offre de ma main n'a pu même la séduire.

GIGNAC.

Aucunément ? vous m'étonnez ; si j'étais elle, jé voudrais ce soir même dévénir madame Fatenville. Ah ! monsieur, que n'a-t-elle mon estime pour votré noblé personné !

FATENVILLE.

Sommes-nous seuls, et puis-je compter sur ta fidélité ?

GIGNAC.

Nous sommes seuls, et quant à ma discrétion je suis un puits.

FATENVILLE.

Si tu veux me seconder ce soir, à l'instant même, j'enlève cette ingrate Aline.

GIGNAC.

L'enlever, sandis!

FATENVILLE.

Pourquoi t'effrayer? quel est mon but? assurer son sort en l'unissant à moi.

GIGNAC.

(*A part.*) Faisons le difficile, il a peut-être une bourse dans l'autre poche. (*Haut.*) Monsieur, je ne puis consciencieusement prêter les mains à un enlèvement.

FATENVILLE.

Insensé, à un enlèvement qui va se terminer par un mariage. L'honneur m'en fait un devoir.

GIGNAC, *indécis.*

L'honneur!

FATENVILLE

Eh bien!

GIGNAC.

C'est qu'en fait d'honneur, je ne crois qu'au mien.

FATENVILLE.

Que veux-tu dire?

GIGNAC.

Au mien et au vôtre.

Air : *du Vaudeville du Printemps.*

L'un en vous tuant vous démontre,
Qu'il ne lé fait que par honneur;
L'autre en vous dérobant la montre,
Vous parlé encor dé son honneur;
En le voyant porter aux nues,
Entre nous j'ai quelques soupçons,
Que puisque l'honneur court les rues,
Il en est peu dans les maisons.

Je suis à vous, parlez.

FATENVILLE.

Voici mon plan; Aline chaque soir se rend au théâtre, par une rue peu fréquentée qui abrège le chemin, suis-là sans qu'elle s'en doute, et si quelque camarade l'accompagnait, écarte-le adroitement. Je me trouverai dans l'endroit le plus obscur avec une chaise de poste et deux de mes gens, qui se saisiront d'Aline, et la placeront dans ma voiture; j'aurai dans un instant gagné les portes de la ville.

GIGNAC.

Et moi, j'aurai peut-être gagné sur mon dos... N'importe jé né songé qu'à votre bonheur et à celui d'Aline. Allez tout préparer et comptez sur moi.

FATENVILLE.

Par la petite rue.

GIGNAC.

C'est convenu.

FATENVILLE.

Dans dix minutes, je suis prêt.

SCENE XVI.

GIGNAC, *seul.*

Ah! l'imbécillé, qui ne s'apperçoit pas qué jé caresse l'oison pour en avoir la plume. Pense-t-il que je vais immoler mon honnur et ma délicatesse, à une somme aussi chétive.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Dans sa pétité confidence,
Moussu Fatenville, m'a mis,
Et pour avoir mon assistance,
M'a peu donné, beaucoup promis;
Jé vais dévoiler ce mystère,
Car à ma main sur mon honneur,
Sa bourse paraît si légère,
Qué son sécret pèse à mon cœur.

Ah! voici fort à propos moussu Préville.

SCENE XVII.

PREVILLE, GIGNAC.

GIGNAC.

Ah! moussu Préville, rendez grace au destin qu'il existe encore un homme de génie dans la troupe. Sans moi, Mademoiselle Aline, cette innocente colombe, dévénait la proie du plus cruel vautour.

PREVILLE.

Comment? que veux-tu dire?

GIGNAC.

Sans moi M. de Fatenville l'enlevait; rien qué céla.

PREVILLE.

Quoi! M. de Fatenville veut déjà exécuter son projet?

GIGNAC.

Le lieu n'est pas sûr. Jé vais, à deux pas d'ici, vous dévoiler les fils de cette horrible conspiration.

PRÉVILLE.

Bon ! cet incident peut tourner à mon profit; j'imagine un moyen excellent. Oui.. Je veux que ce fat se prenne dans ses propres filets. Gignac, puis-je compter sur toi ?

GIGNAC.

Vous me blessez le cœur par ce doute injurieux. Parlez : qui faut-il tuer, poignarder ou accommoder ?

PRÉVILLE.

Ne tuons personne : mais mistifions M. de Fatenville, et déjouons les projets de cet honnête ravisseur.

GIGNAC.

La réussite est sûre. Vous êtes aimé de la démoiselle, c'est l'essentiel. Pour le papa, on lui jettera de la poudre aux yeux. Quant au petit Fatenville, autant de rasé.

Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Votre belle, et Gignac, et l'enfer et les dieux.

PRÉVILLE.

J'entends du bruit, il faut se concerter avec Aline; suis moi.

SCENE XVIII.

L'AMBULANT, *seul.*

Allons, courage l'Ambulant, la salle se remplit, et la bourse aussi; mais où diable sont-ils? Aline, Aline, Gignac... Voyez-moi ce drôle-là qui n'est pas encore au théâtre, où vingt têtes en papillottes réclament ses soins... Je n'ai trouvé au foyer que Tragicour, déjà habillé, pour le rôle d'Abner. Préville ne paraît pas, tout ceci ne me paraît point naturel. Retournons au théâtre, c'est le moyen de tout éclaircir.

SCENE XIX.

L'AMBULANT, DORSEIN.

DORSEIN.

Eh bien ! tout va-t-il au gré de vos désirs ?

L'AMBULANT.

Non, je ne suis pas sans inquiétude.

DORSEIN.

Cependant le public afflue dans la salle, jamais je ne vis autant de monde.

L'AMBULANT.

Oh ! de ce côté-là je suis au comble de mes vœux;

mais le croiriez-vous, M. Dorsein ? mes acteurs, toujours inexacts affectent ce soir de l'être encore davantage, plusieurs d'entr'eux ne sont pas encore au théâtre, ma fille elle-même a disparu comme les autres.

SCENE XX.

L'AMBULANT, DORSEIN, GIGNAC.

GIGNAC, *en arrivant, paraît très-ému, et s'évente avec son chapeau.*

Ah ! moussu... sandis !

L'AMBULANT.

Qu'est-ce donc, Gignac, tu parais bien agité ?

GIGNAC.

Tout est perdu, moussu !

L'AMBULANT.

Air *du Vaud. du Jaloux Malade.*

Quelle est la nouvelle fatale,
Qu'ici tu me fais pressentir ?
Le feu serait-il à la salle ?
Ou bien va-t-elle s'engloutir ?

GIGNAC.

Le ciel hélas ! dans sa colère,
Vous frappe d'un coup bien plus grand.

L'AMBULANT, *très-ému.*

Eh quoi ! cher Gignac, le parterre.
S'est-il fait rendre son argent ?

GIGNAC.

C'est bien pis, j'ai vu qu'on l'enlevait.

L'AMBULANT.

Qui ?

GIGNAC.

Moussu de Fatenville.

L'AMBULANT.

On enlevait Monsieur de Fatenville !

GIGNAC.

Non, c'est lui qui enlève votre fille.

L'AMBULANT.

Est-il possible ? ah ! le traître ! courons s'il en est temps encore.

SCENE XXI.

Les Précédens, TRAGICOUR, *a demi habillé pour le rôle d'Abner*, PREVILLE, *déguisé en costume d'Aline*, GARDES d'Athalie.

TRAGICOUR.

Arrêtez, arrêtez, je vous ramène votre fille.

L'AMBULANT.

Ah! ma fille! mon Aline! Et vous, Tragicour, quel hasard heureux vous a rendu son libérateur? et dans un pareil costume!

TRAGICOUR.

J'étais dans le foyer à me préparer pour le rôle d'Abner, lorsque j'apprends que M. de Fatenville enlève votre fille. Je n'écoute alors que ma fureur, et prenant avec moi la garde d'Athalie, je vole, j'arrive au lieu indiqué, j'aposte mes hommes. Bientôt une voiture se présente; j'arrête les chevaux, je m'élance à la portière; je prends dans mes bras la victime tremblante, et je la ramène soudain dans les bras paternels.

L'AMBULANT.

Tragicour, quelle reconnaissance! Et toi, ma fille...

SCENE XXII et dernière.

Les Mêmes, ALINE *arrivant de l'autre côté du théâtre.*

ALINE.

Mon père, me voilà. (*Tout le monde se tourne vers Aline.*)

L'AMBULANT.

Oh ciel! par quel prestige?

DORSEIN.

Comment se fait-il?

TRAGICOUR.

Qu'ai-je donc délivré? (*Ils se tournent tous vers Préville.*)

PREVILLE, *se dévoilant et contrefaisant sa voix.*

C'est moi dont vous avez préservé l'innocence.

TOUS.

Ah! ah!... Préville.

ALINE.

Mon père, c'est à lui que je dois de n'être pas tombée dans le piége que me tendait M. de Fatenville.

PREVILLE.

Et c'est, grace à ce travestissement, que je me suis fait enlever par cet original. M. l'Ambulant, je vous ai demandé ce matin votre fille, vous me l'avez refusée; je vous la demande de nouveau, et je crois avoir quelques droits pour l'obtenir.

L'AMBULANT.

Je ne demanderais pas mieux que de consentir à votre union; mais pour votre intérêt même je dois m'y refuser. Mon ami, je vous l'ai déjà dit, notre état est si précaire en province.

PREVILLE.

Cet obstacle n'en est plus un, mon sort est désormais fixé. Voici ce que je viens de recevoir; lisez. (*Il lui présente un papier.*)

L'AMBULANT, *lisant.*

Que vois-je? c'est un ordre de début à la Comédie Française; je vous félicite, mon ami, et je me félicite à mon tour, d'embrasser mon gendre.

ALINE.

Ah! mon père, vous comblez mes vœux.

PREVILLE, *à Aline.*

Vous allez donc être à moi pour toujours.

TRAGICOUR.

C'était bien la peine de quitter le théâtre, à moitié habillé.

PREVILLE, *en déclamant.*

Reviens-y, cher Abner, et n'aie point d'autre crainte.

GIGNAC.

Le public, M. le directeur....

L'AMBULANT.

Rendons-nous à la salle; heureux, si nous pouvons mériter les applaudissemens du public.

Le Jaloux malade, vaudeville de M. Dupaty.
La Jeunesse de Préville, ou les Comédiens de Campagne, vaudeville nouveau.
Le Mariage dans une Rose, vaudeville nouveau.
Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudeville en un acte de MM. Barré, Radet et Desfontaines.
La Métempsycose, vaudeville nouv. en un acte.
Les Mystères d'Udolphe, ou le Testament, drame en 5 actes, de M. Lamartelière.
La Parisienne à Madrid, vaudeville nouveau, en un acte de M. Maurice.
Le Peintre Français en Espagne, ou le dernier soupir de l'Inquisition, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.
Poisson chez Colbert, vaudeville nouveau en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.
Le Procès du Fandango, ou la Fandangomanie, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.
Le Rêve, ou la Colonne de Rosback, vaudeville nouveau de MM. Barré; Radet et Desfontaines.
Roger-Bontems, ou la Fête des Fous, vaudeville nouveau, de MM. Henri Dupin, et Favart.
Le Salon rue du Coq, vaudeville nouveau de MM. De Rougemont et D***.
Six mois d'Absence, ou à deux de jeu, vaudeville nouveau en un acte, *à quatre acteurs*, de M. De Rougemont.
La Tragédie au Vaudeville, folie-vaudeville.
La Tragédie de Maître André, perruquier.
Les trois Espiègles, ou les Arts et la Folie, com. en trois actes, de M. Lamartelière.
La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Dieulafoy et Gersin.
Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville nouveau, en un acte, de MM. Desfontaines et Henri Dupin.

LE ROI

ET

LE PÈLERIN,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. JOSEPH PAIN ET D***.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 28 *juin* 1809.

PRIX : 30 SOUS.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

1809.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JESSID, Roi de Perse.	M. Auguste St.-Estève.
LE PÉLERIN.	M. St.-Légé.
ZAIDE.	Mlle. Desmares.
HULKEM, Visir.	M. Fontenal.
FAKIRA, nourrice de Zaïde.	Mlle. Bodin.
AZA, eunuque noir, esclave de Zaïde.	M. Guénée.
JANAGAR, eunuque blanc, esclave de Jessid.	M. Joly.
Ier. SOLLICITEUR.	M. Justin.
IIe.	M. Etienne.
IIIe.	M. Tériot.
IVe.	M. Carle.
Esclaves de Zaïde.	
Esclaves de Jessid.	
Suite du prince.	
Chasseurs.	

La scène est dans le royaume de Perse : au premier acte, dans une forêt peu éloignée d'Ispahan; au second acte, à Ispahan, dans une maison de plaisance du roi.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Une fille est un oiseau.*

En pélerinage on dit
Que le petit Vaudeville
S'en est allé par la ville,
Pour y chercher de l'esprit.
Infidèle à la folie,
Il a couru vers Thalie;
Mais dans sa marche étourdie,
S'il reste à moitié chemin,
Que, pour finir le voyage,
Votre indulgence encourage
Notre petit Pélerin.

LE ROI
ET
LE PÉLERIN.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une forêt à peu de distance d'Ispahan. A la droite des spectateurs, on voit des arbres dont la position, l'alignement et l'élégance font soupçonner le voisinage d'une habitation.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AZA, *un bouquet à la main, entrant par la droite du spectateur.*

Aujourd'hui fête de Nourouz, premier jour du printems, jour de naissance à Zaïde. Soleil vient de se lever plus brillant..... Fleurs sont plus fraîches.... Ah! pas si fraîches que Zaïde.... Pauvre Aza! pourquoi cruels parens ont-ils fait quitter à toi pays natal! Soif de l'or a rendu Aza esclave.... Esclave! et plus encore! Ai cueilli bouquet pour belle maîtresse; ai mis lis et roses pour elle : pour moi, une seule pensée avec tristes soucis!

(Il reste pensif.)

SCÈNE II.

AZA, FAKIRA.

FAKIRA, *en dedans.*

Aza! Aza! *(entrant.)* Eh bien! n'entends-tu

pas que je t'appelle ? Que fais-tu là les mains jointes ? Est-ce pour être sans cesse à rêver que l'on te nourrit ici ?

AZA.

Mahomet te conserve, bonne Fakira !

FAKIRA.

Je n'ai que faire de tes souhaits. Fakira est mon nom, mais bonne ne l'est pas : si je l'étais avec des paresseux comme vous autres, tout irait bien dans la maison.

AZA.

Toi avoir bien tort.

FAKIRA.

Tu répliques, je crois.

AZA.

Ecoute, Fakira.

AIR : *Je t'aime tant.*

Pourquoi toujours cris superflus,
Faire d'un rien affaire grave ?
Toi paraître dix ans de plus,
Lorsque toi gronder pauvre esclave.
Tâche d'avoir de la bonté
Pour être encore un peu jolie ;
Si ce n'est par humanité,
Que ce soit par coquetterie.

FAKIRA.

Insolent ! vieille ou jeune, qu'est-ce que cela te fait à toi ? Et les esclaves, où sont-elles ? Ne leur as-tu pas dit que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de leur maîtresse ?

AZA.

Oh ! moi ne l'avoir pas oublié.

FAKIRA.

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Si l'on fête Zaïde ici,
Toi qui devrais toujours me plaire,

Ne sais-tu pas qu'on doit aussi
Célébrer mon anniversaire?
Oui, toutes deux dans ce séjour,
Du ciel la suprême puissance
Nous fit naître le même jour....

AZA.

A quarante ans de distance.

FAKIRA.

Tu n'y avais pas pensé, j'en suis sûre. Pourquoi les esclaves ne sont-elles pas ici? Zaïde va se lever; elle a coutume de venir le matin respirer le frais sous ces arbres..... Ah! si je ne me mêlais pas de tout! *(elle frappe plusieurs fois dans ses mains.)* Fatmé! Zulime! Roxane! Hirza!

SCENE III.

AZA, FAKIRA, ESCLAVES.

AZA: Chœur d'Esclaves.

AIR: *de Richard Cœur de Lion.*

Quels cris! quel tapage tu fais!
Eh quoi! nous vois-tu jamais
Négligentes....

FAKIRA.

Insolentes.

AZA, Chœur.

Ou méchantes?
Donne { nous / leur } donc la paix.

FAKIRA.

Vous êtes négligentes.

AZA et le Chœur.

Comment te contenter jamais?
Rends-nous, rends-nous donc la paix.

FAKIRA.

J'attends Zaïde en ces bosquets,
Tous vos bouquets sont-ils prêts?

AZA et le Chœur.

Vois nos bouquets, ils sont tous prêts. (*bis*)
Ne gronde plus désormais.

FAKIRA.

Craignez de me déplaire.
Si vous méritez ma colère,
Le plus sévère châtiment
Ne sera pas assez grand
Pour vous punir justement.

AZA et le Chœur.

Point de repos;
A tout propos
On nous traite durement;
On parle de châtiment.
Ah! quel tourment!

AZA.

Voici maîtresse à nous.

SCENE IV.

LES MÊMES, ZAIDE.

CHOEUR.

AIR : *du Calife de Bagdad.*

Du printemps, fille si jolie,
Tu naquis au milieu des fleurs:
Vois se faner de jalousie,
Près de toi tes nombreuses sœurs.

ZAÏDE.

Qu'est-ce que cela signifie, ma bonne? Pourquoi ces esclaves m'offrent-ils des fleurs?

FAKIRA.

N'entrons-nous pas aujourd'hui dans la lune de Ferverdin (*)?

(*) Prononcez *Ferverdine*.

ZAÏDE.

Quoi ! c'est le Nourouz, le premier jour de la fête du printemps?

FAKIRA.

Et n'avez-vous pas aujourd'hui dix-huit ans?

ZAÏDE.

Déjà, ma bonne? Ah ! tant mieux ! je suis bien aise d'avoir dix-huit ans *(aux esclaves)*. Merci, mes chères amies, je reçois tous vos bouquets. Ma bonne, il faudra leur donner quelque chose.

FAKIRA.

Je ne vois pas la nécessité. . . .

ZAÏDE.

A toi aussi, Aza *(Aza fait quelques signes)*. Eh bien ! qu'as-tu donc?

FAKIRA, *à Aza.*

Allons, retire-toi.

ZAÏDE.

Laisse-le, je t'en prie.... Il a l'air d'avoir quelque chose à me dire.... Parle, mon cher Aza, je t'aime beaucoup !

AZA, *transporté.*

Oh ! oh ! oh !

ZAÏDE.

Eh bien ! parle donc.

AZA.

AIR : *Hermite, bon hermite.*

Ai cherché dans ma tête,
Et puis dans ce bosquet,
Pour célébrer ta fête,
Compliment et bouquet.
En te voyant j'ignore
Pourquoi moi suis tremblant ;
J'ai mon bouquet encore,
N'ai plus mon compliment.

Maîtresse daigne prendre
Rose et soucis de moi,
Rêve compliment tendre,
Pour bien comprendre
Ce que sens pour toi.

FAKIRA, *à part.*

Voyez s'il me dira quelque chose à moi !

ZAÏDE.

Donne-moi ton bouquet, Aza.

FAKIRA.

C'est bon, c'est bon ; retournez tous à l'ouvrage.

ZAÏDE.

Ma bonne, tu as toujours de l'humeur.

FAKIRA.

Ne suis-je pas payée pour être contente, et la vie que nous menons ici n'est-elle pas bien agréable ?

ZAÏDE.

Que nous manque-t-il ?

FAKIRA.

Etre depuis dix ans dans cette forêt, ne voir que des femmes, sans compter ce vilain Aza, au lieu de vivre à la cour,

ZAÏDE.

A la cour !

FAKIRA.

Sans doute : c'est là qu'était votre frère, et c'est là que vous devriez être.

ZAÏDE.

Voilà la première fois que tu me tiens ce langage.

FAKIRA.

C'est que je ne devais vous dire tout cela que le jour où vous auriez dix-huit ans..... Je m'en vais donc parler !.... Il était tems que ce jour là vint. *(aux esclaves.)* Vous êtes encore ici ?

ZAÏDE.

Rentrez, mes amis, rentrez; ne la mettez pas en colère.

AZA, Chœur d'Esclaves.

Du printems, fille si jolie,
Tu naquis, etc.

(Zaïde les suit de l'œil, en leur faisant des signes d'amitié.)

SCENE V.

ZAIDE, FAKIRA.

ZAÏDE.

Vîte, vîte, apprends-moi ce que c'est que la cour, comment mon frère y était, comment j'y devrais être?.... Dis-moi qui je suis; car je m'ignore. Je t'ai fait par fois des questions.... ; tu n'y répondais pas, et moi j'oubliais le moment d'après que je t'en avais fait. Je suis si heureuse ici! Mes fleurs, mes oiseaux, la promenade occupent tous mes instans.... cependant je pense quelquefois à mon frère.... mais je ne sais quoi de vague vient se mêler à son souvenir; il y a long-tems qu'il est parti?

FAKIRA.

Dix ans; vous en aviez huit.

ZAÏDE.

Je ne le reconnaîtrais sans doute pas; ses traits ne sont pas restés dans ma mémoire, pourtant je me rappelle qu'il m'aimait.... où est-il mon frère? pourquoi est-il parti? pourquoi ne revient-il pas? j'espère qu'aujourd'hui tu répondras à toutes mes questions?

FAKIRA.

Quand vous m'en donnerez le tems.

J'aurais eu le moyen,
Un bon moyen;
Jamais on ne s'ennuie
Lorsque l'on fait du bien.

FAKIRA.

Vous n'auriez guère ressemblé au seigneur Hulkem.

ZAÏDE.

Qu'est-ce que c'est que le seigneur Hulkem ?

FAKIRA.

Le persécuteur de votre frère; celui qui, par ses intrigues et ses calomnies, parvint à faire disgracier le vertueux Hassan.

ZAÏDE.

Et pourquoi en voulait-il à mon frère?

FAKIRA.

Pourquoi!

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

L'homme en place, à mille envieux
Dans ses travaux se voit en butte;
L'intrigant et l'ambitieux
Sourdement préparent sa chute;
Puis, l'accusant avec éclat,
On assure mieux sa disgrace;
On le peint comme un scélérat;
On le perd pour sauver l'Etat....
Et pour se mettre à sa place.

ZAÏDE.

Ainsi, cet Hulkem fut nommé visir?

FAKIRA.

Et l'est encore. Votre frère avait pressenti le triomphe de ses ennemis; il vint un jour ici. « Fakira, me dit-il, la calomnie est assise près du » trône; je vais visiter des contrées lointaines. » Bonne Fakira, je connais ta sagesse et ta discré- » tion ». *(s'interrompant)* Il avait toute confiance en

moi. « Tu as élevé Zaïde ; tiens lui encore lieu de » mère ». *(s'interrompant)* Vous savez si j'ai rempli ses intentions. « J'ignore quand je reverrai ma pa- » trie : si dans dix ans je ne suis pas revenu, révèle » à Zaïde mes malheurs, le rang pour lequel elle » était née, et fais ensuite pour son bonheur ce que » te dicteront ta prudence et ton attachement à » ma maison ». Il me confia une partie de ses trésors, cacha le reste dans un lieu sûr, et s'éloigna après vous avoir pressée plus d'une fois sur son cœur.

ZAÏDE.

Et depuis, aucune nouvelle ?

FAKIRA.

Aucune.

ZAÏDE.

Pauvre Hassan !

FAKIRA.

Aujourd'hui, j'ai exécuté ses ordres ; je vous ai dévoilé ses secrets : voici maintenant les conseils que vous dicte ma prudence.

SCENE VI.

LES MÊMES, AZA.

AZA.

Fakira, esclaves n'avoir plus d'ouvrage.

FAKIRA, *à Aza.*

C'est bon, je vais leur en donner *(à Zaïde)*. D'abord, de garder le silence sur tout ce que vous venez d'apprendre ; ensuite, comme vous vous ennuyez sans doute autant que moi de la vie que nous menons ici....

ZAÏDE.

Moi, ma bonne, point du tout.

FAKIRA.

Si fait, Zaïde, si fait. Nous irons nous établir à Ispahan : là le hasard nous mettra sans doute en présence du roi; votre vue fera impression sur lui, il aime les jolies femmes; peut-être alors pourrez-vous lui rappeller la promesse qu'il fit de vous épouser, et si notre divin prophète a conservé votre frère et qu'il revienne, vous le ferez rentrer en grâce et réintégrer dans tous ses honneurs. Je vous quitte un moment; attendez-moi, je vais revenir pour faire avec vous la promenade accoutumée. (*A Aza.*) Toi, reste près d'ici; ta maîtresse pourrait avoir besoin de toi. (*Elle sort avec Aza.*)

SCENE VII.

ZAIDE.

Que de choses je viens d'apprendre! je suis sœur d'un visir disgracié, et j'ai été promise au roi qui ne se souvient plus de moi. Fakira dit qu'il faut que nous allions à la cour, que je tâche d'attirer les regards du roi.... brillante destinée! être renfermée dans un sérail avec les rivales qu'il lui plairait chaque jour de me donner.... Non, non; je ne connais pas encore le monde; mais j'ai du caractère.

AIR : *Il ne vient pas, où peut-il être?*

Je ne serais que favorite;
Ce titre n'est rien pour mon cœur;
Mon amour-propre s'en irrite:
Doit-on partager son bonheur?
Contre cette loi que tu blâmes,
Amour, tu réclames....
Mais sans doute ailleurs comme ici
Les maris ont jusqu'à vingt femmes,
Et les femmes n'ont qu'un mari.

Il faudra que je m'en informe. J'apperçois un

homme : je n'ai pas peur; mais regardons-le, sans être vue.

(*Elle se met derrière un arbre*)

SCENE VIII.

JESSID, ZAIDE, AZA.

JESSID, *un arc, un carquois et une lance à la main.*

Où suis-je? je ne connais pas cette partie de la forêt, et je m'égare de plus en plus.

ZAÏDE, *à part.*

Il est fort bien fait.

JESSID.

L'ardeur de la chasse m'a emporté.... ma suite est peut-être bien loin.

ZAÏDE, *de même.*

C'est un chasseur.

JESSID.

Je suis accablé de lassitude. (*Il s'assied sur le banc de gazon.*) La soif me dévore. (*Sur un signe de Zaïde, Aza pose aux pieds de Jessid une corbeille pleine de fruits.*) Pas un palmier.... aucun arbre à fruit.... pas même une fontaine... D'où me vient cette corbeille?.... ces dattes sont excellentes!.. mais ceci est un enchantement!.. allons, je suis aujourd'hui favorisé par le génie du bonheur.

ZAÏDE, *se montrant.*

Ce génie là, c'est moi.

DUETTO.

AIR : *du Mariage de Figaro.* (Sull' aria soave, etc.)

JESSID.

Que vois-je! êtes-vous l'enchanteresse?....

ZAÏDE.

L'enchanteresse?

JESSID.

Qui règne en ces lieux charmans?

ZAÏDE.

J'habite ces lieux charmans.

JESSID.

Mon cœur éprouve une douce ivresse.

ZAÏDE.

Une ivresse?

JESSID.

Mon cœur éprouve une douce ivresse.

ZAÏDE.

Quelle ivresse?

JESSID.

Elle passe en tous mes sens.

ZAÏDE.

Ah! quel trouble je ressens!

ENSEMBLE.

JESSID.

Quel trouble agite mes sens!

ZAÏDE.

Ah! quel trouble je ressens!

JESSID.

Je devine, enchanteresse....

ZAÏDE, *à part.*

Il veut me faire la cour.

JESSID.

Que le trouble qui me presse.....

ZAÏDE, *à part.*

Il veut me faire la cour.

JESSID.

Est la flamme de l'amour!

ZAÏDE.

Quoi! de l'amour?

JESSID.

Oui, de l'amour.

ZAÏDE.

ENSEMBLE. La flamme de l'amour ?

JESSID.

La flamme de l'amour ;
Oui, de l'amour.

ZAÏDE.

Flamme d'amour !

JESSID.

Charmante créature ! comment vous témoigner ma reconnaissance ? Daignez accepter cette bague.

ZAÏDE, *avec dignité.*

Tiens, Aza, c'est pour toi. (*Elle la donne à Aza.*)

JESSID.

Comment !

ZAÏDE, *à part.*

Je me ressouviens que je suis la sœur d'un visir.

JESSID.

Vous refusez mon présent ?

ZAÏDE.

Non, je le donne. Vous n'avez plus besoin de moi, adieu, Seigneur.

JESSID.

Quoi ! vous éloigner sitôt ! Ne vous montrez-vous que pour causer des regrets ?

AIR : *Comme vous il faudrait peut-être.* (Berquin.)

Dans la vive ardeur qui l'entraîne,
Après avoir lancé ses traits,
Un chasseur cherche dans la plaine
Le repos et l'ombrage frais.
Il s'arrête sous ce feuillage,
Il admire des yeux si beaux :
Le chasseur a trouvé l'ombrage,
Mais il a perdu le repos.

ZAÏDE, *à part.*

Il est fort aimable.

JESSID.

J'étais loin de me douter que cette forêt renfermât un semblable trésor.

ZAÏDE.

Est-ce que vous êtes obligé de tout savoir?

JESSID.

Comme vous me parlez !... *(à part)* C'est un enfant. *(haut)* Allons, je vous pardonne cette familiarité.

ZAÏDE, *avec noblesse.*

Me prendriez-vous pour une esclave? C'est le mien qui vous a servi tout-à-l'heure. *(gaiement)* Mais, qui êtes vous, pour me pardonner ma familiarité?

JESSID.

Qui je suis?.... Si j'étais de la cour?

ZAÏDE.

Après?

JESSID.

Si j'approchais le roi?

ZAÏDE.

Est-ce qu'il est difficile à approcher?

JESSID.

Quelquefois.

ZAÏDE.

Eh bien! il a tort.

JESSID.

Il a tort.... Et si j'étais?....

ZAÏDE.

Le visir?

JESSID.

Plus encore.

ZAÏDE.

Qui donc?

JESSID.

Le roi.

ZAÏDE, *à part.*

Quelle heureuse rencontre! O mon frère! *(haut)* Ah! vous êtes Jessid! On m'a parlé de vous.

JESSID, *souriant.*

Ah! l'on vous en a parlé?

ZAÏDE.

Il n'y a pas long-tems.

JESSID.

Que vous en a-t-on dit?

ZAÏDE.

Du bien et du mal.

JESSID.

Du mal?

ZAÏDE.

Seigneur Jessid, n'avez-vous jamais eu rien à vous reprocher?

JESSID.

Ce langage est nouveau pour moi.

ZAÏDE.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.* (Rien de Trop.)

Seigneur, n'êtes-vous pas un homme
Comme nous sujet à l'erreur?

JESSID.

Pour la bonté l'on me renomme.

ZAÏDE.

Je n'accuse point votre cœur.

JESSID.

Quelle faute commet, de grâce;
Un roi de ses sujets l'appui?

ZAÏDE.

Je ne vous dis pas qu'il en fasse;
Mais que de gens en font pour lui!

JESSID.

Elle peut vous accompagner..... Je vais moi-même l'y déterminer.... Mais qu'entends-je? d'où viennent ces cris? C'est Janagar, mon premier eunuque.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JANAGAR.

JANAGAR.

Au secours! au secours! Ah! Seigneur!

JESSID.

Qu'as-tu donc?

JANAGAR.

Je suis poursuivi.

JESSID.

Par qui?

JANAGAR.

Je n'en sais rien; je n'ai pas osé regarder derrière moi.... Tenez, là-bas.

JESSID.

Je ne vois qu'un pélerin qui descend la montagne.

JANAGAR.

Comment! est-ce que c'est lui qui m'a fait peur?

JESSID.

Il a l'air fatigué.

JANAGAR.

Ah! je commence à le voir. Il s'assied. Ah! mon dieu! que je suis bête!

JESSID.

Poltron!

JANAGAR.

Comme on donne aux choses de vilains noms! Je suis prudent; on m'appelle poltron.

JESSID.

Tu viens troubler un entretien....

JANAGAR.

Pendant lequel nous étions fort inquiets de vous. Toute la chasse vous cherche depuis une heure, le visir Hulkem lui-même.

JESSID.

Je reconnais bien là son amitié.

JANAGAR.

Et moi, votre confident, premier eunuque de votre sérail.... *(bas)* Seigneur, quelle est cette jeune beauté?

JESSID.

Tais-toi. *(à Zaïde)* Eh bien! vous réfléchissez?

ZAÏDE.

Non, Seigneur.... Je vais trouver ma bonne.

SCENE X.

LES MÊMES, FAKIRA.

FAKIRA.

Eh quoi! Zaïde, un homme avec vous?

ZAÏDE.

Pourquoi pas, ma chère Fakira?

FAKIRA.

Et nos mœurs! Excusez-là, Seigneur : élevée dans cette forêt, elle ignore nos usages; mais bientôt.....

JESSID.

Je ne m'en plains pas, ma bonne mère; je voudrais même lui parler encore un instant....

FAKIRA.

Point du tout, s'il vous plaît. Ecoutez, Zaïde :

une jeune fille doit baisser les yeux devant un homme, et sur-tout garder le silence.

JESSID, *bas à Janagar.*

Janagar, débarrasse-moi de cette femme-là.

JANAGAR.

Eh! comment l'adoucir? elle est vieille et laide.

JESSID.

Parle-lui d'amour.

JANAGAR.

Lui parler d'amour! Moi, Seigneur! je ne saurai que dire.

JESSID.

Tant mieux; moins tu auras le sens commun, plus tu paraîtras amoureux.

JANAGAR.

Quel embarras!

JESSID.

Belle Zaïde, consentez-vous à choisir mon palais pour asile? *(Il continue à lui parler bas.)*

JANAGAR, *à part.*

Fesons donc le galant. *(à Fakira.)* Etoile de l'Orient, aimable houri.....

FAKIRA.

Que venez-vous me conter?

ZAÏDE.

Je ne vous connais pas encore assez pour me fier à vous.

FAKIRA, *à Janagar.*

Qui êtes-vous?

JESSID, *à Zaïde.*

Mon rang doit vous attester la pureté de mes intentions.

JANAGAR, *à Fakira, contrefaisant son maître.*

Mon habit doit vous faire voir que je ne suis point un homme.... ordinaire.

FAKIRA.

Et vous êtes?

JANAGAR.

Janagar, eun.... un des officiers du roi.

FAKIRA.

Ah! ah! c'est différent.

JESSID.

Adorable Zaïde, venez embellir ma cour!

JANAGAR.

Respectable Fakira, venez régner sur mon cœur!

JESSID, *à Zaïde.*

AIR : *Vous ne prononcez plus Edouard.* (Fanchon.)

Voudriez-vous dans ces forêts
Voir s'écouler votre jeune âge?

JANAGAR, *à Fakira.*

Ces bois ont caché vos attraits
Pendant un siècle..... Quel dommage!

JESSID, *à Zaïde.*

Dans mes jardins, jeune bouton,
Puissé-je voir ta fleur éclore!

JANAGAR, *à Fakira.*

En vous greffant, beau sauvageon,
Vous pouvez refleurir encore.

FAKIRA.

Belle comparaison!

JANAGAR, *bas à Jessid.*

Seigneur, elle n'a pas l'air de s'attendrir.

JESSID, *bas à Janagar.*

C'est que tu n'es pas assez empressé : échauffe-toi donc?

JANAGAR, *à part.*

Comment faire?

JESSID, *à Zaïde.*

Oui, belle Zaïde, mon trône même, si vous daigniez le partager.....

JANAGAR, *à Fakira.*

Mon trône même, si j'en avais un....

FAKIRA.

Qu'est-ce que vous dites donc là? Voudriez-vous m'emmener à la cour?

JANAGAR, *bas à Jessid.*

Faut-il l'emmener à la cour?

JESSID.

Sans doute, j'engage Zaïde à y venir.

JANAGAR.

Oui, belle Fakira, je vous conduis à la cour, mon maître fait la même proposition à cette belle enfant?

FAKIRA.

Votre maître? Ce serait donc?....

JANAGAR.

Le roi lui-même.

FAKIRA.

Le roi! Prince, excusez une familiarité....

JESSID.

C'est bien.

FAKIRA.

Je verrai donc la cour! Seigneur, nous allons faire nos préparatifs.

JESSID.

Oui, bonne mère, allez.

ZAÏDE.

Mais, ma bonne....

FAKIRA.

Comment, Zaïde, vous hésitez? *(bas)* Pensez à votre frère Hassan.

ZAÏDE.

Allons donc à la cour.

JESSID.

Vous êtes charmante. Toi, Janagar, va chercher ma suite.

JANAGAR, *à part.*

Pour un début, je ne m'en suis pas trop mal tiré!

FAKIRA.

Seigneur Janagar, nous nous reverrons. (*Janagar sort.*) Allons, Zaïde, allons. Aza, esclaves, nous allons à la cour. Par Mahomet! je crois que j'en deviendrai folle! (*Elle sort avec Zaïde.*)

SCENE XI.

JESSID.

Présage de bonheur! j'ai rencontré Zaïde le premier jour de notre année; quelle différence entre cette aimable fille de la nature et les insipides beautés de mon sérail qui, pour me plaire, employent chaque jour les mêmes artifices et la même coquetterie!

AIR : *J'aime Henriette.*

Oui, si j'admire un moment le parterre
Que dessina le jardinier savant,
De ses contours la forme régulière
Déplaît bientôt à mon œil inconstant.
J'y puis cueillir la tulipe inodore;
Le lis, l'œillet, sont-là pour mes plaisirs;
Mais aux buissons la rose vierge encore,
En me piquant réveille mes desirs.

Zuléma sera furieuse.... au fond, je crois que je ne l'aime pas. Ah! Zaïde! Zaïde!

(*Il tombe dans la réverie.*)

SCENE XII.

JESSID, LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN, *sans voir Jessid.*

Comme ma sœur doit-être embellie ! allons.... eh bien ! malgré mes beaux projets, j'hésite encore !... Courage donc ! n'ai-je pas l'habitude de m'attendre à tout ce qui peut arriver de pire?... Je ne reconnais pas ce chemin.... ces arbres.... ah ! c'est moi qui les ai plantés ; avançons.... *(Appercevant Jessid.)* Eh !... je ne puis me tromper, le roi dans ces lieux ! dix ans d'absence et cet habit doivent me rendre méconnaissable ; abordons-le. *(haut.)* Eh bien ! voyageur, vous rêvez au lieu de suivre votre route ? ce n'est pas le moyen d'arriver.

JESSID.

Qui me parle ?... ah ! c'est le pélerin que j'avais aperçu. Vous venez de loin, pélerin?

LE PÉLERIN.

J'ai parcouru toute l'Asie.

JESSID.

Vous avez sans doute vu dans vos voyages?...

LE PÉLERIN.

Des villes et des déserts, des hommes et du sable.

AIR : *Ne crois plus à mon trépas.* (Belle Marie.)

J'ai vu ce pauvre immortel,
L'homme, jouet de ses songes,
Chaque jour à des mensonges
Elever plus d'un autel ;
Sur le bord des précipices
Construire des édifices ;
Pour mille grandeurs factices
Aux hasards livrer son sort ;
Et, dans sa sublime audace,
Conquérir juste la place
Qu'il occupe après sa mort.

JESSID.

Avec cet habit respectable, vous avez été bien reçu partout?

LE PÉLERIN.

J'ai été volé dans des villes policées; j'ai reçu l'hospitalité chez les voleurs de l'Arabie.

JESSID.

Enfin, vous rapportez?...

LE PÉLERIN.

De l'expérience, cela ne fatigue pas en route.

JESSID.

Et de la gaîté.

LE PÉLERIN.

Cela abrège tous les chemins.

JESSID.

Auriez-vous rencontré le sage Amram, si célèbre dans l'Orient?

LE PÉLERIN.

Je l'ai vu.

JESSID.

Eh bien?

LE PÉLERIN.

On le dit sage; il est seulement moins fou que les autres.

JESSID.

Seriez-vous jaloux?

LE PÉLERIN.

Je ne saurais l'être de lui.

JESSID.

Vous êtes au moins bien sévère.

LE PÉLERIN.

Je me méfie toujours de l'enthousiasme.

JESSID.

AIR: *De prendre femme un jour, dit-on*; ou: *L'autre il était venu de France.* (Dugai-Trouin.)

On vente partout son savoir.

LE PÉLERIN.

Au bonheur que fait la science ?

JESSID.

En tous lieux on voudrait l'avoir.

LE PÉLERIN.

L'éclat nuit à l'indépendance.

JESSID.

Cet apôtre de la raison
Est le plus sage de l'Asie.

LE PÉLERIN.

La raison n'est qu'un beau surnom
Qu'emprunte souvent la folie.

JESSID.

Croyez-moi, pélerin; heureux serait le jeune roi qui aurait Amram près de son trône!

LE PÉLERIN.

Oui, s'il en pouvait fermer les avenues à la flatterie et à la méchanceté. Tenez, voyageur; c'est à Jessid qu'un semblable ministre conviendrait.

JESSID.

Venez-vous le lui proposer?

LE PÉLERIN.

Ce n'est pas à vous que j'en ferais la confidence.

JESSID.

J'aime assez que l'on soit prudent. *(A part)* Il ne sait pas qui je suis.

LE PÉLERIN, *à part.*

Il ne croit pas être connu. *(haut)* Dites-moi, voyageur, sauriez-vous le chemin d'Ispahan?

JESSID.

Nous n'en sommes pas loin.

LE PÉLERIN.

Tant mieux; je veux y arriver à l'heure où, selon l'usage de ce jour, le roi fait ouvrir au peuple les portes de son palais. Ce jour-là, le soleil luit pour tout le monde.

LE PÉLERIN.

AIR : *Vous me traitez avec malice.* (Amour et Mystère.)

Jusqu'au trône la foule perce,
Et remplace maint courtisan.
Hélas ! le soleil de la Perse
Ne paraît qu'une fois par an.
D'épais nuages,
De noirs orages,
L'astre des cours est toujours entouré;
Mais l'influence
De sa présence
Raménerait un bonheur assuré.
Notre monarque, pour qu'on l'aime,
De son peuple se tient trop loin,
Et ce soleil aurait besoin
D'être éclairé lui-même.

JESSID.

Est-ce là ce que vous voudriez lui dire ?

LE PÉLERIN.

Encore de la curiosité ?

JESSID.

Pardon.... mais je vais moi-même à Ispahan ; si vous voulez, nous ferons route ensemble ?

LE PÉLERIN.

Oui, mais si vous allez vîte : je ne voudrais pas que vous me fissiez manquer l'heure de voir le roi.

JESSID.

Ne craignez rien ; j'y vais moi-même pour l'audience.

LE PÉLERIN, *à part.*

Je le crois bien.

JESSID.

Connaissez-vous quelqu'un dans cette ville ?

LE PÉLERIN.

J'y laissai des amis ; c'est une de ces choses qu'on n'est pas sûr de retrouver.

JESSID.

Quels étaient ces amis ?

LE PÉLERIN.

J'y connaissais Hassan.

JESSID.

L'ancien visir?

LE PÉLERIN.

Il ne l'est donc plus?... Qui le remplace ?

JESSID.

Hulkem.

LE PÉLERIN.

Hulkem ! cet ambitieux sans talens? Je gage que le roi s'est plus d'une fois repenti de l'échange qu'il a fait ?

JESSID.

J'aime votre entretien, mon ami; vous plairez au roi.

LE PÉLERIN.

Eh bien ! allons vers lui.

JESSID.

Un moment, j'attends ici quelqu'un.

LE PÉLERIN.

Ah ! ah !

JESSID.

Une jeune beauté.... Ah ! je doute que dans vos voyages vous ayez pu rencontrer un objet aussi parfait.

LE PÉLERIN.

Vous en êtes amoureux.

JESSID.

Elle va venir à la cour.

LE PÉLERIN.

Si elle est jolie, tant mieux pour la cour, tant pis pour la jeune fille.

JESSID.

JESSID.

C'est moi qui vais l'y mener.

LE PÉLERIN.

Seriez-vous un marchand d'esclaves?

SCENE XIII.

LES MÊMES, HULKEM, JANAGAR, *Suite du Roi*, LAZARES portant son palanquin.

HULKEM, et *Chœur d'Esclaves.*

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!* (*des Deux Savoyards.*)

Nous trouvons le prince en ces lieux;
Pour nous, quel moment plein de charmes
Plus de craintes, plus d'alarmes,
Mahomet le rend à nos vœux!

Chœur.

Nous trouvons, etc.

JESSID.

Eh bien! tu causais avec un roi.

LE PÉLERIN.

Et je lui ai dit la vérité.

HULKEM.

Prince, nous étions dans la plus vive inquiétude pour vos jours précieux..... Et moi, votre sujet le plus fidèle....

LE PÉLERIN, *à part.*

Hulkem!

HULKEM.

Quoi! vous étiez seul avec cet homme?

LE PÉLERIN.

Le prince a été quelquefois en plus mauvaise compagnie.

JESSID.

Tout est-il prêt pour le départ?

LE PÉLERIN.

Prince, nous allons faire route ensemble; c'est vous qui me l'avez proposé.

JESSID.

Oui; et ce que tu voulais demander à Jessid .... tu me le diras en route.

LE PÉLERIN.

A l'audience publique.

FINALE.

CHŒUR.

AIR *d'une marche persanne, arrangée par Daveaux.*

Allons, femmes du voyage
Les apprêts;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'hui qu'un roi sage
Donne accès
Dans son palais
A ses sujets.

SCENE XIV.

LES MÊMES, AZA, ZAIDE, FAKIRA, FEMMES.

AZA, ZAIDE voilée, FAKIRA, Femmes.

Ah! l'agréable voyage!
Dans ce jour,
Nous nous mettons en voyage.
Allons à la cour.
Ah! quel beau séjour!
C'est celui des ris et de l'amour.

LE PÉLERIN, *à part.*

Zaïde ! ô ciel !

CHŒUR.

Allons, allons.

LE PÉLERIN, *à part.*

Zaïde ! ô ciel !

CHŒUR.

Partons, partons.
Oui, oui, la cour
Est le séjour
Des ris, des jeux et de l'amour.

LE PÉLERIN, *à part.*

Suivons ses pas.

CHŒUR.

Allons, allons.

LE PÉLERIN, *à part.*

Suivons ses pas.

CHŒUR.

Partons, partons.
Allons, fesons du voyage
Les apprêts ;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'hui qu'un roi sage
Donne accès
A ses sujets
Dans son palais.

LE PÉLERIN, *à part.*

A la cour je suivrai ma sœur.
Je défendrai son jeune cœur,
Son jeune cœur.

HULKEM, *à part.*

Ce jeune objet si charmant,
Me cause ici bien du tourment :
Le roi serait-il son amant ?

JESSID.

Respectez ici
Cet objet si chéri.

Je veux que dans ce jour,
Pour embellir ma cour,
Zaïde y fixe son séjour.

CHŒUR.

Allons, fesons du voyage
Les apprêts;
Remettons-nous en voyage.
C'est aujourd'hui qu'un roi sage
Donne accès
A ses sujets
Dans son palais.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins du Roi; un pavillon au milieu des jardins.)

SCENE PREMIÈRE.

JANAGAR, AZA.

JANAGAR.

Eh bien! comment le seigneur Aza trouve-t-il le palais du roi?

AZA.

Fort bien.

JANAGAR.

C'est très-heureux! Ce n'est pourtant ici qu'une maison de plaisance; le roi y donne ordinairement son audience au peuple.

AZA.

Palais sont beaux, jardins bien arrangés; mais jardin et maison à maîtresse étaient bien jolis.

JANAGAR.

La belle comparaison! Que diras-tu demain, lorsque tu verras le palais magnifique où se donneront les fêtes pour la paix avec le Mogol? Mais tes yeux ne sont pas accoutumés comme les nôtres à la grandeur.

AIR : *du Vaudeville du Printems.*

Partout en ces lieux étincelle
L'or apporté de cent climats.

AZA.

Partout gardiens en sentinelle
Vous menacer de leurs damas.

JANAGAR.

Il est mille ruses traîtresses
Qu'il faut toujours appréhender.

AZA.

Moi, ne pas aimer des richesses
Qu'on a tant de peine à garder.

JANAGAR.

Tu es bien difficile. Ainsi, tu ne te plais pas chez le roi?

AZA.

Ce n'est pas lui qui a invité moi à venir.

JANAGAR.

Tu t'amusais donc bien dans ta forêt?

AZA.

Oh! moi toujours content!

JANAGAR.

Ici, tu n'auras rien à faire; là-bas, sans doute, tu travaillais toujours?

AZA.

Oh! que non.

AIR : *de Darondeau.*

Le soir, après pénible ouvrage,
Bonne Zaïde permettait
Esclaves danser sous l'ombrage,
Où doux plaisir nous attendait.
Dans tout cela point d'amourettes;
Tout seul avec jeune tendron,
Pour faire danser les fillettes,
Aza n'avait que ses chansons.
Voilà comme dansaient fillettes,
Quand Aza chantait ses chansons.

(*Il danse pendant le reste de la ritournelle.*)

JANAGAR.

Voilà une belle récréation !

AZA.

Même air.

Quelquefois avec indulgence,
Maîtresse présidait nos jeux;
Et, sans nous gêner, sa présence
Rendait esclaves plus heureux.
Et de grâce et de gentillesse,
Elle nous donnait des leçons;
Et pour faire danser maîtresse,
J'avais de plus belles chansons.
Voilà comme dansait maîtresse,
Quand chantais mes belles chansons.

(*Il danse encore.*)

JANAGAR.

Je te veux du bien; je parlerai de toi au maître, et tu seras gardien du sérail.

AZA.

Oh! moi ne garder personne; ai souvent trop de moi-même.

JANAGAR.

Un jour, tu pourrais avoir les mêmes honneurs que moi.

AZA.

Toi avoir donc des honneurs? et pourtant moi être égal à toi.

JANAGAR.

Ce coquin-là a raison... Mais voici Fakira; je ne sais comment me débarrasser d'elle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FAKIRA.

FAKIRA.

Ah! te voilà donc, Janagar! je te cherche par-

tout : tu n'es guère empressé ; tantôt, en présence du roi, tu étais bien plus aimable.

JANAGAR, *à part.*

La vieille folle !

FAKIRA.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Ah ! dis-le moi sans détour,
Est-ce l'usage en ce séjour ?
Cher enfant, l'air de la cour
Fait-il perdre l'amour ?
Mon cœur ne peut, tant il est né sensible,
Sans grand danger
Te voir changer.

JANAGAR.

Changer, hélas ! me serait impossible ;
Je le voudrais,
Mais, vains regrets !

FAKIRA.

Comment, tu le voudrais !

JANAGAR.

Je vous le dis sans détour :
Je ne puis avoir dans ce jour,
Aux champs, ainsi qu'à la cour,
Ni plus, ni moins d'amour.

FAKIRA.

Cela me rassure.

AZA.

Fakira, toi es dans l'erreur.

FAKIRA.

Qu'entends-je ! le seigneur Janagar aurait-il contracté des engagemens ?

JANAGAR.

Non, belle Fakira ; laissez dire cet imbécille, il ne connaît pas nos usages.

FAKIRA.

Ainsi, je puis espérer que bientôt mon mariage avec un des premiers officiers du roi....

JANAGAR.

Etoile du soir, espérez. Cependant.... certaines réflexions..... certains retours sur moi-même semblent m'en détourner.

FAKIRA.

Allons, point de timidité.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

L'hymen est un lien charmant.

JANAGAR.

L'hymen est-il fait pour un sage ?

FAKIRA.

Tu l'aimeras bientôt, je gage.

JANAGAR.

Comment parler de sentiment ?
Moi.... je ne fus jamais amant.

FAKIRA.

De tes beaux ans fais donc usage.

JANAGAR.

Je tremble en prenant votre main.

FAKIRA.

Va, je soutiendrai ton courage
Dans ce joli pélerinage.

JANAGAR.

Je crains bien qu'à moitié chemin,
Nous ne finissions le voyage.

FAKIRA.

Sois tranquille ; Mahomet veillera sur toi. Je vais donc devenir grande dame ! Je brillerai à la cour ; car Zaïde va s'y fixer.

AZA.

Tu crois? maîtresse rester ici?

FAKIRA.

Sans doute; le roi l'aime à la folie.

JANAGAR.

J'aperçois Hulkem.

FAKIRA.

Le visir!

JANAGAR.

Retirons-nous.

SCENE III.

HULKEM.

Quel est cet homme, qui, sous l'habit de pélerin, s'est introduit ici? Sa familiarité avec le roi.... ses mots hardis.... Quel est son but?... Que vient-il faire?.... Et cette petite Zaïde, remplacerait-elle ma sœur dans le cœur du roi?.... Mais j'ai tort de m'inquiéter : qui pourrait me faire perdre ma faveur? Je viens de terminer glorieusement une guerre funeste au royaume. J'ai reçu, il est vrai, des instructions du sage de l'Orient, du fameux Amram; j'ai su en profiter, sans en divulguer le secret. Voici Zaïde : ayons pour elle des égards; montrons-lui même de l'amitié, afin de me mettre bien dans son esprit.

SCENE IV.

HULKEM, ZAIDE.

HULKEM.

Venez, charmante Zaïde.

ZAÏDE, *à part.*

C'est Hulkem!

HULKEM.

Depuis votre arrivée, ces lieux brillent d'un nouvel éclat.

ZAÏDE.

On n'entend ici que des complimens.

HULKEM.

Eh quoi! vous parcourez l'enceinte du palais sans voile?

ZAÏDE.

Pourquoi pas?

HULKEM.

Nos mœurs le défendent.

ZAÏDE.

Ma foi, tant pis; j'ai cru que l'on ne devait cacher que la laideur.

HULKEM.

Alors Zaïde devrait se montrer.... Mais nos lois, la coutume....

ZAÏDE.

C'est différent.

AIR : *Maris jaloux, vous avez tort.* (Diable couleur de rose.)

D'obéir je ferai l'effort,
Je conviens ici que j'ai tort;
Mais j'ignorais l'usage.
Chacun se voile en ce séjour;
Les voiles sont bien à la cour;
Mais, dans ce cas,
Tous ne sont pas
Placés sur le visage.

HULKEM.

Zaïde, il y a encore un autre usage que vous paraissez ne pas connaître.

ZAÏDE.

Lequel ?

HULKEM.

Celui de ne pas parler avec autant de liberté.

ZAÏDE.

Même air.

Eh quoi ! faut-il penser tout bas,
Dire ce qu'on ne pense pas ?
La franchise m'inspire :
De l'usage qu'on suit ici,
Moi, je ne veux pas, dieu merci ;
Mais je comprends
Que bien des gens
Se parlent sans rien dire.

HULKEM.

La gaîté paraît vous plaire, et vous sied à merveille ; mais l'heure m'appelle ; je dois veiller aux préparatifs de la fête, et faire ouvrir les portes du palais. Adieu, Zaïde ; veuillez toujours me compter au nombre de vos amis les plus dévoués.

ZAÏDE.

Je n'en crois rien, seigneur Hulkem ; d'ailleurs, m'aimer serait de votre part une grande générosité, car je ne vous aime pas.

HULKEM.

Moi !

ZAÏDE.

Et j'ai de fortes raisons pour cela.

HULKEM.

La plaisanterie a mille grâces dans votre bouche.

SCENE V.

ZAIDE.

Il ne me salue pas de bon cœur..... A travers ses protestations d'amitié, je lisais dans ses yeux la crainte que je ne sois en faveur, et le projet de me nuire..... Suis-je en faveur?..... Ma foi, je crois qu'oui : si cela est, je fais ici une révolution. Il n'y a qu'une heure que j'habite ces lieux, et j'y ai déjà remarqué une foule d'abus..... Allons.... allons, point de ménagemens.... l'intérêt de l'état l'exige.

Air nouveau (de M. Henri Berton.)

L'injustice est extrême,
Et je veux, sans façon,
Faire servir l'amour même
De guide à la raison.
De ce voile incommode,
Je veux changer la mode;
Plus de maris jaloux,
De gardiens, de verroux.
Par mon ordre suprême,
Au sérail enchanté,
On verra la beauté
Se garder elle-même.

L'injustice est, etc.

Oui, déjà ma réforme
Frappe le courtisan,
Et tout, jusqu'au sultan,
A mes lois se conforme.
J'anime ce séjour;
Plus de froides tendresses,
Plus de fausses caresses;
On rit.... même à la cour.

L'injustice est extrême,
Et je veux, sans façon,

Faire servir l'amour même
De guide à la raison.

Cependant il vaudrait mieux employer mon crédit à faire rappeler mon frère..... Eh bien! je ferai d'abord revenir mon frère; après, je corrigerai les abus.

SCENE VI.

LE PÉLERIN, ZAIDE.

LE PÉLERIN, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la voir!

ZAÏDE.

Ah! c'est vous, bon pélerin; par quel hasard êtes-vous en ces lieux?

LE PÉLERIN.

C'est vous que j'y cherche.

ZAÏDE.

Moi! Est-ce que vous me connaissez? En effet, pendant la route, j'ai remarqué que vous aviez toujours les yeux fixés sur moi; et moi, j'écartais de tems en tems mon voile pour vous regarder à la dérobée, car je me sens de l'amitié pour vous.

LE PÉLERIN.

J'attendais le moment de vous parler sans témoin.

ZAÏDE.

Eh bien! voilà le moment; j'écoute.

LE PÉLERIN.

Zaïde, j'ai beaucoup voyagé, et je viens vous donner des nouvelles de quelqu'un qui doit vous intéresser.

ZAÏDE.

De mon frère! vous l'avez vu? Ah! bon pélerin, où est-il? Est-il heureux? Le reverrai-je, enfin?

LE PÉLERIN.

Hassan doit cacher encore le lieu de son séjour: il est heureux, car il sait l'être; son retour dépendra des événemens.

ZAÏDE.

Ah! parlez-moi de lui, racontez-moi quelques-uns de ses voyages. A-t-il bien souffert? a-t-il été bien loin? pensait-il à moi?

LE PÉLERIN.

Toujours, Zaïde. Il m'a confié ses plus secrètes pensées. Nous avons voyagé ensemble; ensemble nous avons éprouvé la bonne et la mauvaise fortune.

ZAÏDE.

Pauvre frère! Continuez, pélerin.

LE PÉLERIN.

A peine eut-il appris que la guerre avait éclaté entre la Perse et le Mogol, qu'il prit la résolution de servir son pays et d'y revenir ensuite, malgré les dangers qui l'y attendaient.... Zaïde, vous étiez pour beaucoup dans cette résolution.

AIR: *de la Sentinelle.*

Assis au bord du Gange impétueux,
Qui de ses flots au loin couvrait la plaine,
Le pauvre Hassan, d'un regard douloureux,
Le contemplait, en me contant sa peine:
Ah! dit-il, le torrent des cours,
Tel que ce fleuve en sa furie,
Ravage et détruit dans son cours.
Puissé-je, en lui livrant mes jours,
Sauver ma sœur et ma patrie!

ZAÏDE.

Combien ce récit m'intéresse!

LE PÉLERIN.

Même air.

De l'Arabie il passait les déserts,
En revenant de l'antique Idumée;
Il voit un jour s'élever dans les airs
Vile poussière, en tourbillons formée.
Ah! dit-il, le torrent des cours,
Tel que ce sable en sa furie,
Aveugle et détruit dans son cours.
Puissé-je, en lui livrant mes jours,
Sauver ma sœur et ma patrie!

ZAÏDE.

Ainsi, je dois m'attendre à le revoir bientôt.

LE PÉLERIN.

Bientôt, Zaïde.

ZAÏDE, *élevant la voix.*

O ciel! Hassan est peut-être près d'ici!

LE PÉLERIN.

Modérez ces transports.

ZAÏDE, *bas.*

Bon pélerin, conduisez-moi vers lui.

LE PÉLERIN.

Songez aux dangers qu'il pourrait courir; votre émotion vous trahirait.

ZAÏDE.

Oh! que non; j'ai du caractère, quand je veux.

Trio de Wicht (à voix basse.)

ZAÏDE.

Depuis ma tendre enfance,
Je n'ai point vu ses traits.
Ah! combien je vous chérirais,
Si vous me rendiez sa présence!

LE PÉLERIN.

Zaïde, silence,
Point d'imprudence.

ZAÏDE.

ZAÏDE.

Ah ! conduisez-moi dans ses bras.

LE PÉLERIN.

Songez qu'il ne doit pas
Du prince braver la défense.

ZAÏDE.

Au prince, à ce qu'on m'a dit,
Déjà je commence à plaire ;
Je veux avoir du crédit,
Afin de sauver mon frère.

SCENE VII

LES MÊMES, JESSID.

JESSID, *à part.*

Le pélerin !

LE PÉLERIN.

L'excellent cœur !

JESSID, *à part.*

Ecoutons bien.

LE PÉLERIN.

La bonne sœur !

ZAÏDE.

De vous dépend tout mon bonheur.

LE PÉLERIN.

Vous le voulez ?

ZAÏDE.

Plus de mystère.

HASSAN.

Zaïde, embrasse Hassan, ton frère!

ZAÏDE, *se jetant dans ses bras* ; JESSID, *à part.*

Mon } frère !
Son }

ZAÏDE, HASSAN.

ENSEMBLE.
Ah! quel doux moment pour ta sœur!
Ah! quel moment plein de douceur!
Je te presse donc sur mon cœur.

JESSID.

C'est Hassan! Zaïde est sa sœur!
La colère naît dans mon cœur!

HASSAN, ZAÏDE, *à part.*

Le roi!

JESSID, *à part.*

Hassan dans ces lieux!.... Mais ce jour est consacré à la clémence. Il me connaissait donc en m'abordant ce matin..... Dissimulons à mon tour. Pélerin, que fesais-tu ici seul avec Zaïde?

HASSAN.

Prince, vous appartient-elle pour que cela vous intéresse?

JESSID.

C'est toi qui m'interroges!

ZAÏDE.

Seigneur, il me donnait des conseils sur les dangers qui environnent ceux.... qui n'ont pas l'habitude de vous approcher.

JESSID.

Un pauvre pélerin! Est-ce qu'il a vu des rois?

HASSAN.

Il en connaissait, et souvent il en a été méconnu.

JESSID.

Qui ne s'offenserait de la rudesse que tu mets dans tes discours?

AIR : *Le fat jamais*, etc. (Amour et Mystère.)

Tristes censeurs, pourquoi donner toujours
A la raison un air sauvage?

Je le vois trop, c'est l'erreur de nos jours.
Est-on chagrin! on se croit sage.
Vous effrayez les trop faibles mortels
Par une rigueur qui les blesse;
Sachez de fleurs entourer ses autels,
Pour faire adorer la sagesse.

As-tu parcouru la ville? As-tu retrouvé ces amis dont tu me parlais ce matin?

HASSAN.

Je n'ai pas quitté ce palais.

JESSID.

Ainsi, tu n'a pas rencontré l'ancien visir Hassan?

ZAÏDE, *à part.*

Saurait-il?...

HASSAN.

Ne m'a-ton pas dit qu'il était exilé?

JESSID.

On prétend qu'il a eu l'imprudence de rentrer dans la Perse.

ZAÏDE, *à part.*

Nous sommes perdus.

HASSAN.

Cela ferait votre éloge, Prince.

JESSID.

Comment?

HASSAN.

S'il est revenu dans sa patrie, il faut qu'il compte beaucoup sur votre générosité, ou plutôt sur votre justice.

JESSID.

Il ne peut avoir aucun moyen de se justifier.

HASSAN.

Comment le savez-vous, puisque vous n'avez pas daigné l'entendre?

JESSID, *en colère.*

Il fut traître à son pays,

HASSAN.

Ses ennemis seuls l'en ont accusé.

JESSID.

Ses ennemis! en avait-il?

HASSAN.

Oui, puisqu'il a trouvé un successeur.

JESSID, *outré.*

Ce que tu avances est bien hardi.

HASSAN.

Je le prouverai.

JESSID, *surpris.*

Nous verrons..... Tu es l'ami intime d'Hassan; ne serait-ce point sa grâce que tu viens me demander?

ZAÏDE, *à part.*

Il ne l'a pas reconnu.

HASSAN.

Je n'ai point de grâce à vous demander.

JESSID.

Que viens-tu donc faire ici?

HASSAN.

Vous rendre un service.

JESSID.

Toi, pélerin!

HASSAN.

Oui, en vous faisant distinguer vos flatteurs de ceux qui sont véritablement attachés à votre personne.

JESSID.

Je crois beaucoup à ta science ; mais je doute fort qu'elle aille jusque-là.

HASSAN.

Vous allez donner votre audience au peuple ; c'est-là que vous verrez des gens mécontens de ce qu'ils ont, et disposés à l'être de ce que vous leur accorderez.

JESSID.

On vient.

SCÈNE dernière.

LES PRÉCÉDENS, HULKEM, AZA, JANAGAR, FAKIRA, SOLLICITEURS, GARDES.

CHOEUR.

AIR : *Ritournelle de la Sentinelle.*

Avançons tous.
Ah! quel heureux jour pour nous!
Dans ce palais
Nous recevrons des bienfaits,
Si Mahomet entend nos vœux,
Notre roi sera toujours heureux.

HULKEM.

Grand roi, cette année vos heureux sujets n'ont point de vœux à former. Les demandeurs sont en très petit nombre : en voici pourtant quelques-uns qui sollicitent des emplois.

JESSID.

Quelles sont les places que veulent ces gens-là?

Ier. SOLLICITEUR.

AIR : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Moi, je viens en demander une
Où l'on fasse bientôt fortune.

Je t'ai toujours servi, grand roi,
Avec loyauté, bonne foi.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Homme de loi.

JESSID.

S'il a été juste, il est pauvre : qu'on lui donne vingt bourses.

IIe. SOLLICITEUR.

Je viens demander du service;
Me rendre utile est mon desir.
Je puis commander ta milice.

HULKEM.

Mais la guerre vient de finir

LE SOLLICITEUR.

N'importe, moi je veux servir.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Je suis faquir.

JESSID.

Qu'il retourne à la Mosquée.

IIIe. SOLLICITEUR.

Donnez-moi privilége unique,
M'assurant débit
D'un écrit
Périodique
Et satirique.
On se verra sur mon papier,
Mordre, noircir, injurier.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc?

LE SOLLICITEUR.

Je suis fripier.

JESSID.

Qu'on lui donne.... la bastonnade.

IVe. SOLLICITEUR.

Que pour moi d'un poste on dispose ;
Moi, je veux être quelque chose.
De réussir j'ai le moyen.

HULKEM.

Qu'êtes-vous donc ?

LE SOLLICITEUR.

Je ne suis rien.

JESSID, *souriant.*

Confirmé dans son emploi.

HULKEM.

Moi, prince, pour les services que je vous ai rendus dans la guerre que je viens de terminer assez glorieusement, je ne demande que la permission de joindre au titre de visir celui de généralissime de vos armées.

JESSID.

Mais, Hulkem, tu ne joins pas, comme Hassan, ton prédécesseur, les talens militaires à ceux de la politique.

HULKEM.

Cependant, cette paix....

JESSID.

L'Empereur du Mogol ne l'a point encore signée.

HASSAN.

Grand roi, ce que vous demande Hulkem, un autre y a de véritables droits.

JESSID.

Qu'entends-je !

HASSAN.

La paix est l'ouvrage de cet Amram qui jouit

dans l'Orient de quelque réputation, et qui s'estime heureux d'avoir travaillé au bonheur de votre empire.

JESSID.

Que dis-tu ?

HASSAN.

Le traité est signé. Le souverain du Mogol a daigné charger Amram de vous l'apporter.... le voici.

JESSID.

Quoi ! pélerin, tu serais....

HASSAN.

Amram lui-même, ou plutôt Hassan. *(Il se jette aux pieds du roi. Mouvement de chacun.)*

CHOEUR.

(Excepté Hulkem et Jessid.)

AIR : *d'Honorine.*

Ciel ! c'est Hassan ! Mahomet nous le ramène
Eh quoi ? la paix
Serait un de ses bienfaits !

ENSEMBLE.

HULKEM, *à part.*

O ciel ! ma disgrâce est certaine ;
A l'instant quittons ce palais.

(*Il sort.*)

JESSID.

Hassan, nous te devons la paix :
Reprends tes droits dans ce palais.

CHOEUR

Ciel ! c'est Hassan, etc.

JESSID.

Quoi ! tu es Amram ?

HASSAN.

Vous aviez proscrit Hassan ; Amram a voulu recouvrer votre estime.

JESSID.

JESSID.

Je t'accusais.... que tu t'es noblement vengé! Aimable Zaïde, en vous offrant de partager mon trône, je ne fesais qu'acquitter une promesse que j'avais faite à votre frère.

ZAÏDE.

Il y a dix ans.... Faut-il être franche? je n'accepterais pas le trône, si le prince ne me plaisait pas.

FAKIRA.

Mon cher maître, je vous revois donc!

HASSAN.

Bonne Fakira!

AZA.

Maîtresse, toi être reine....

ZAÏDE.

Et toi libre, Aza.

AZA.

Moi toujours esclave à toi.

FAKIRA, *à Janagar.*

Maintenant, seigneur Janagar, vous allez faire de moi une grande dame.

JANAGAR.

Désespéré, belle Fakira, de vous manquer de parole.... mais j'ai fait vœu de mourir garçon.

VAUDEVILLE.

JESSID.

AIR *de Piccini.*

Je courais après le bonheur,
J'en voyais l'image trompeuse;
Les plaisirs abusaient mon cœur;
Mon âme n'était point heureuse.

Hélas ! j'avais jusqu'à ce jour
Trop de compagnes de voyage !
Mais j'arrive, grâce à l'amour,
Au terme du pélerinage.

HASSAN.

J'ai vu souvent plus d'un faquin,
Aux vices devant l'opulence,
Du haut d'un riche palanquin,
Insulter l'honnête indigence.
Ah ! bien loin d'en être abattu,
Je me dis : c'est assez l'usage ;
Ceux qui n'ont que de la vertu
Font à pied leur pélerinage.

JANAGAR.

Dites-moi pourquoi je suis né ;
Que fais-je, hélas ! dans cette vie ?
A l'amour j'étais destiné,
Et le bon vin me fait envie.
Je ne bois point ; je suis garçon....
Combien il est dur, à mon âge,
De n'avoir point de compagnon
Pour faire son pélerinage !

ZAÏDE, *au Public.*

Voyageant pour plaire, un auteur
Sur son chemin a plus d'un doute ;
Messieurs, que notre voyageur
Ne s'égare pas sur la route.
Ah ! que l'indulgence surtout
Soit sa compagne de voyage !
Daignez, vers le temple du goût,
Diriger son pélerinage.

FIN.

Dans les départemens, l'acteur chargé du rôle d'Aza, peut, après ces mots : *Esclave ! et plus encore,* placer cette romance*, que divers motifs ont fait retrancher à la seconde représentation.

AIR :

N'ai point d'espérance
Pour mon avenir ;
Et mon existence
Est morte au plaisir.

Brûlante jeunesse,
A tes feux ardens
J'attise sans cesse
Mes desirs naissans.
Ta flamme est rebelle ;
En moi le desir
N'est qu'une étincelle,
Qu'éteint un soupir.

N'ai point d'espérance, etc.

Belle que desire,
A moi vient s'offrir ;
Ma voix faible expire
Au gré du zéphir ;
Et, quand voudrais plaire,
Bonheur qui me fuit,
Est vapeur légère
Qu'un souffle détruit.

N'ai point d'espérance
Pour mon avenir ;
Et mon existence
Est morte au plaisir.

* M. Wicht la joindra à la partition.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT,

COMÉDIE EN UN ACTE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

T. F. A. d'

Par Monsieur D'AYMERY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 2 Août* 1809.

PRIX : 24 sous.

A PARIS.

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte D'ORVILLE.	M. ARMAND.
La Comtesse D'ORVILLE.	Mlle. ARSÈNE.
CONSTANCE, leur fille.	Mlle. BETZY.
Le Marquis DE CÉNEVAL, Capitaine de Dragons.	M. ST-ESTÈVE.
JUSTINE, suivante.	Mad. DÉVILLE.

La scène est à Paris, dans l'hôtel du comte.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Du petit Matelot.*

Quelquefois des talens novices,
Aidés par vous, ont pris l'essor ;
Nous vous présentons des prémices,
Daignez les accueillir encor.
Répondez à notre espérance,
Mais sur-tout, Messieurs, point de bruit,
L'auteur a besoin d'indulgence,
L'acteur, de présence d'esprit.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

Le théâtre représente un cabinet de toilette; la toilette est parée. Un tapis dessous.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, *seule.*

Ma foi, madame la comtesse trouvera peut-être que j'ai mis trop de temps pour faire les emplettes dont elle m'avait chargée; mais quand on est dans ce Palais-Royal, on n'en peut plus sortir.

Air *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Sur la terre et sur l'onde,
Courez en tous pays,
Ce magasin du monde
Ne se voit qu'à Paris.

Quel plaisir de faire une emplette
Dans ce galant et beau palais!
Et comment n'être pas coquette
En regardant si doux objets?

Sur la terre, etc.

Ah! si j'appartenais à une maîtresse comme il y en a tant... Mais madame la comtesse d'Orville n'est point coquette; très-peu d'emplettes, point de billets doux à faire passer, de rendez-vous à arranger, pas la moindre confidence, parconséquent, point de cadeaux pour la pauvre Justine, nul profit. Mes talens pour l'intrigue sont entièrement perdus; elle est si sévère qu'on ose à peine lui parler. On fait mal ses affaires avec madame la comtesse; pourtant elle est bonne et facile à servir. Restons chez elle en attendant mieux.... Mais à propos, il faut que j'aille renouveller l'ordre au suisse de ne laisser entrer personne ce matin; il est si négligent qu'il pourrait l'oublier, et l'on s'en prendrait à moi.

(*Elle sort par une porte.*)

SCENE II.

Le Marquis DE CENEVAL, *seul.*

(*Il entre par l'autre porte.*)

Air : *Près d'un ruisseau.*

Grace à l'Amour
Qui m'a guidé par ce détour,
Je suis à sa cour,
Dans son palais me voilà,
Là

Oui, je suis bien dans le cabinet de toilette de la belle comtesse d'Orville. Avec quel bonheur j'ai passé toutes les portes sans être vu! Le suisse, les lunettes sur le nez, lisait gravement le journal, pendant que sa femme médisait de ses maîtres avec les voisines; le gros chien, trop bien nourri, dormait profondément dans sa loge; les laquais jouaient aux cartes dans un coin de l'antichambre, et aucuns d'eux ne s'est donné la peine de se retourner pour voir qui pouvait entrer; jusqu'à la femme-de-chambre qui n'est point à son poste. O voilà un hôtel bien gardé. Hier, empressé auprès de la comtesse, je lui demandai la permission de venir ce matin prendre ses ordres, et lui faire mes adieux. Elle me répondit froidement qu'elle donnait toute sa matinée aux soins domestiques et à l'éducation de sa fille; mais qu'elle avait cercle le soir, cela ressemble fort à une défense positive; donc j'ai bien fait de me glisser chez elle adroitement: les momens me sont précieux; je pars demain pour mon régiment; je n'ai pas à moi le temps qu'exige un siège en règle.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Dans l'entreprise que je fais,
Peut-on me taxer d'imprudence?
Qui ne connaît pas du Français
La vivacité, l'assurance?
Au Champ de Mars il est vainqueur,
A Cythère il a même audace,
Rien ne l'arrête, et sa valeur
Prend d'assaut le cœur ou la place.

Ce temple paraît disposé à recevoir incessamment sa divinité; quel charme est répandu jusques dans l'air qu'on y respire!

Air : *Vous ne prononcez plus Edouard.*

Tout ce qui frappe ici mes yeux,
Appartient à celle que j'aime,
Ces fleurs ont touché ses cheveux,
Ce ruban fut son diadême,
Cette glace où... mais à regret
Sur cet autel je l'envisage,
Elle a cent fois peint ses attraits,
Et n'a pas gardé son image.

(Il renverse le miroir à plat.)

Mais on vient, c'est elle; c'est singulier je tremble... où fuir... Bon, ce n'est que Justine.

SCENE III.

LE MARQUIS et JUSTINE.

JUSTINE, *appercevant le Marquis.*

Ah! ciel.

LE MARQUIS.

Paix donc, mademoiselle Justine.

JUSTINE.

J'en suis suffoquée ! un officier de dragons ?

Air : *Ah ! mon dieu.*

Ah ! bon dieu, quelle conduite indigne !
Quoi ? sans s'annonçer,
Oser forçer
Notre consigne.
Ah ! grand dieu, quelle conduite indigne !
Je crois les démons
Moins dangereux que les dragons.

Je n'ai j'amais eu si peur de ma vie. Je vous ai pris pour un voleur.

LE MARQUIS.

Rassurez-vous ; les militaires n'en veulent qu'aux cœurs.

JUSTINE.

M. le Marquis, c'est un peu moins effrayant, mais je n'en suis pas encore remise ; eh ! comment donc avez-vous pu pénétrer jusqu'ici, sans que personne ne vous aie vu ? Auriez-vous surpris la clef de la terrasse qui donne sur la rue ? ce serait une indignité.

LE MARQUIS.

Air :

La porte est inutile à Mars
S'il assiège une citadelle ;
L'Amour suit les mêmes écarts
Alors qu'il attaque une belle.
Le guerrier se sert du canon,
L'enfant d'une légère flèche,
Et tous deux, dans le bastion,
N'entrent jamais que par la brèche.

Mais aujourd'hui je ne suis ni Mars ni l'Amour.

JUSTINE.

Le maudit suisse l'aura laissé passer ; apprenez donc que Madame a fait défendre, pour ce matin, sa porte à tout le monde.

LE MARQUIS.

Je le sais, elle me l'avait promis.

JUSTINE.

Si madame vous trouve ici, je suis perdue ; retirez-vous, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, si madame la comtesse se fâche, je saurai bien l'appaiser.

JUSTINE.

Vous me faites mourir de peur. Craignez, vous dis-je, sa colère.

LE MARQUIS.

Air *du Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Jamais une femme en colère,
Ne me fit reculer d'un pas,
En annonçant l'humeur guerrière,
Elle en a pour moi plus d'appas.
A notre aspect, quand une belle
Montre la fureur dans ses yeux,
C'est l'Amour qui, d'une étincelle,
Vient d'en allumer tous les feux.

JUSTINE.

Même air.

Aux propos vains d'un militaire,
Moi je répondrai sans façon :
Ne soyez pas si téméraire,
Ne faites pas le fanfaron.
Souvent une simple soubrette,
Sait contenir un indiscret,
Et la plus modeste grisette,
D'un héros rabat le caquet.

LE MARQUIS.

C'est ce qu'il faudra voir. Crois-tu que ta maîtresse tarde à venir ici ?

JUSTINE.

Vous me faites trembler ; elle va me croire d'accord avec vous, je ne puis m'empêcher, si vous ne vous retirez, d'aller la prévenir, pour n'être pas compromise.

LE MARQUIS.

Prends cette bague.

JUSTINE.

A la bonne heure, j'aurai une bague de plus ; mais je perdrai ma place.

LE MARQUIS.

Je ferai la paix avec ta maîtresse, et tu sera comprise dans le traité.

JUSTINE.

N'y comptez pas. Mais parlons raison ; que pouvez-vous espérer d'une femme qui adore son mari comme au premier jour de ses noces ? Si vos hommages s'adressaient à sa fille, à mademoiselle Constance..

LE MARQUIS,

Une enfant !

JUSTINE.

Quinze ans, le portrait en miniature de sa mère.

LE MARQUIS.

Oui ; on les prendrait pour les deux sœurs.

JUSTINE.

Attendez donc ; vous lui faites peut-être la cour pour épouser sa fille.

LE MARQUIS.

A mon âge, je serais fou.

Air : *du partage de la richesse.*

Jamais l'élève de Bellonne
Ne doit former aucun lien ;
Pour voler où la gloire ordonne,
La liberté fait tout son bien.
Tel que le papillon volage,
Qui voltige de fleur en fleur,
Pour jouir au printemps de l'âge,
Il doit errer de cœur en cœur.

JUSTINE.

Monsieur l'officier, vous avez bien l'esprit de votre état.

LE MARQUIS.

Je pars demain pour mon régiment, et je prétends avant. . .

JUSTINE.

Gardez votre galanterie pour les beautés de garnison ; vous ne réussirez pas auprès de Madame la comtesse d'Orville.

LE MARQUIS.

Quelle opinion vous avez de votre maîtresse ! mademoiselle Justine m'apprendra peut-être mon métier.

(*On entend dans la coulisse appeler Justine.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ciel ! c'est la voix de Madame. Commençons par nous cacher ; nous paraîtrons quand il en sera temps. (*Il se cache entre deux rideaux.*)

JUSTINE.

Je me sauve ; tirez-vous-en comme vous pourrez. (*Elle sort par la porte dérobée.*)

LA COMTESSE.

Où courrez-vous donc, Justine ?

JUSTINE.

Pardon, Madame, je reviens à l'instant.

LA COMTESSE, *elle s'assied négligemment devant la toilette, en examinant les différentes emplettes de Justine.*

Quel brouillon que cette fille ; elle oublie toujours quelque chose. (*Elle lit l'étiquette d'une fiole.*) Huile de rose de chez Berthelemot. Je ne m'étonne plus si Justine est restée si long-temps dehors ; elle a été jusqu'au Palais-Royal. Est-ce qu'il manque de marchands dans Paris ?.. Comme cette toilette est en désordre ! Elle n'a seulement pas dressé le miroir. Elle n'a peut-être pas mal fait, car j'y verrais une personne dont je suis bien mécontente.

LE MARQUIS, à part, en s'avançant tout doucement.

Je crains de lui faire peur.

LA COMTESSE.

Air : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Si la glace qui montre aux femmes
Le désordre de leurs attraits,
Pouvait, redressant leurs âmes,
En dévoiler tous les secrets;
Combien cette image fidèle
Serait humiliante à voir!
En la fixant, plus d'une belle
Soudain brisserait son miroir.

LE MARQUIS.

De la philosophie ! ô cela ne m'étonne pas.

LA COMTESSE.

Heureusement que ce jeune étourdi de marquis part demain.

LE MARQUIS.

Bon : on parle de moi.

LA COMTESSE.

D'honneur, il m'a obsédé chez la baronne de Tournon ; il y avait de quoi me donner un ridicule... j'ai bien fait de deffendre ma porte pour ce matin, de crainte qu'il ne fît la folie de venir comme il l'a dit hier.

LE MARQUIS.

La bonne précaution!

LA COMTESSE.

Qui plus est, pour ne pas le voir ce soir, j'ai bien envie de faire dire que je suis indisposée, et de contremander ma soirée.

LE MARQUIS.

Bon ; je passerai la journée, seul avec elle.

LA COMTESSE.

Au fond ce n'est pas que je le craigne ; un tout jeune homme, et puis, mon rang, mes principes bien connus ; mais en vérité il est extravagant. J'étais presque tentée de m'amuser à ses dépends ; mais il faut si peu de chose pour porter atteinte à notre réputation.

Air *du Vaudeville du Fandango.*

Une femme qu'on peut citer
Pour ses mœurs et pour sa prudence,
Avec grand soin doit éviter
La plus légère inconséquence.
Car l'apparence d'un faux pas
Est contre elle un triomphe unique,
Pour tant de coquettes, hélas !
Dont sa vertu fait la critique.

LE MARQUIS.

Que la morale sied bien dans la [illegible] folie femme.

LA COMTESSE.

Je tiens à ma résolution ; je n'aurai point de cercle aujourd'hui, c'est beaucoup plus prudent ; il n'y a pas d'instant où l'on puisse jouer sans danger avec l'amour, il finit par nous blesser.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas si dangereux qu'un éclat de bombe.

(*Il fait du bruit.*)

LA COMTESSE, *sans se retourner.*

Arrivez, mademoiselle Justine ; il y a une heure que je vous attends ; vraiment vous abusez de ma bonté.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me prend pour Justine.

LA COMTESSE.

Relevez-moi seulement ma tresse... formez quelques anneaux pour accompagner la figure. D'où vient, Justine, que je sens votre main trembler ? Vous venez sûrement de courir... Donnez-moi donc un miroir. A quoi pensez-vous de n'avoir pas seulement dressé celui de ma toilette ? .. Il est peut-être cassé... Votre silence me le ferait croire, vous êtes si étourdie... Allons, rassurez-vous, c'est un malheur facile à réparer... (*Elle prend un petit miroir à queue.*) Ce petit là peut me servir pour l'instant... A merveille ; je n'ai jamais été coiffée avec autant de graces. J'ai presque l'air de ma fille ; c'est mille fois trop bien pour aujourd'hui ; car, je vais faire déprier tout mon monde... Je ne serai visible absolument pour personne... A propos, si le marquis de Céneval, qui doit partir demain pour Strasbourg, venait prendre congé de moi, et me demander une lettre de recommandation pour ma cousine, dites-lui qu'il la recevra par le premier courrier : j'ai trop mal à la tête pour écrire aujourd'hui.

LE MARQUIS, *bas.*

Il le saura.

LA COMTESSE.

N'oubliez pas cette commission surtout : répondez-moi donc, êtes-vous devenue muette ? Comment ! parceque je vous ai grondé hier, de ce que vous parliez à tort à travers, est-ce une raison pour ne pas me répondre aujourd'hui ? Apprenez, mademoiselle, que je n'aime pas les boudeuses... Que vois-je ? Me trompai-je ? ô ciel !

LE MARQUIS, *rit.*

Ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE, *se lève.*

Duo de M. Doche.

Ah ! quel tour abominable !
S'introduire ainsi chez moi.

LE MARQUIS.

Madame, il est excusable,
Nécessité fait la loi.

LA COMTESSE.

Vit-on pareille imprudence ?
Comment vous la pardonner ?

LE MARQUIS.

Mais on écoute, je pense,
Avant que de condamner.
A-t-on jamais vu défendre
De présenter ses adieux ?

LA COMTESSE.

Je ne veux pas vous entendre,
Sortez, sortez de ces lieux.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez vous défendre
De recevoir mes adieux.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas vous entendre,
Sortez, sortez de ces lieux.

LA COMTESSE

Il faut que vous ayez gagné tous mes gens ! il n'y a point de doute que Justine ne soit du complot. Je vois pourquoi elle s'est sauvée, je vais à l'instant la chasser de chez moi.

LE MARQUIS.

Non, madame la comtesse, je vous proteste que la pauvre Justine est innocente, j'ai su échapper à la surveillance de vos gens ; un dieu puissant m'a protégé, l'Amour est le seul coupable.

LA COMTESSE.

L'Amour! qui vous a autorisé, à prononcer ce mot devant moi? Si je ne voulais pas éviter une esclandre, je vous ferais repentir de votre témérité ; mais vous êtes un jeune étourdi, vous méritez plus de pitié que de colère, c'est une espièglerie digne d'un page ; on ne compromet pas ainsi la réputation d'une femme.

LE MARQUIS.

Vous me voyez, madame, confus, anéanti, d'avoir pu vous déplaire, je prouverai par mon respect, ma soumission, toute la sincérité de l'Amour dont je brûle pour vous. (*A part.*) Il faut bien la calmer.

LA COMTESSE.

C'est sûrement une gageure... Le comble du délire.

LE MARQUIS.

Je vous jure....

LA COMTESSE.

Ne jurez pas ; pensez donc, jeune homme, que j'ai une fille en âge d'être mariée.

LE MARQUIS.

Et quand cela serait?

LA COMTESSE.

Mais cela est.

LE MARQUIS.

Air : *En deux moitiés, dit-on le sort.*

Vous croyez qu'on ne peut aimer
Quand on a le titre de mère?
Qui sait mieux encore enflammer
Que celle qui règne à Cythère?
Oui, de ses belles mains Cypris,
Pour éterniser sa tendresse,
Souvent aiguise avec son fils
Les traits dont le fripon la blesse.

LA COMTESSE.

Mais raisonnez donc une fois.

Air *du Roi et le Pélerin.*

L'Amour est fait pour le bel âge,
Vous lui devez tous vos momens;
Jouissez de cet avantage,
Il fuit sur les ailes du temps.
Moi, l'honneur veut que je l'évite,
Je pourrais plaire encore un jour;
Mais avant qu'Amour ne nous quitte,
Marquis, il faut quitter l'Amour.

LE MARQUIS.

Mais, belle comtesse, en vérité, à vous entendre...

LA COMTESSE, *bas.*

Avisons au moyen de m'en débarasser. (*Haut.*) Répondez-moi franchement: quelqu'un vous a-t-il vu entrer?

LE MARQUIS.

Personne absolument. Justine seule m'a trouvé ici.

LA COMTESSE.

C'est inconcevable!

LE MARQUIS.

C'est la vérité.

LA COMTESSE.

Malgré votre étourderie, je vous crois trop homme d'honneur pour vouloir me compromettre.

LE MARQUIS.

J'en serais au désespoir.

LA COMTESSE.

Après avoir défendu ma porte, à quoi ne m'exposeriez-vous pas si l'on vous trouvait seul avec moi, un domestique peut entrer, ma fille, mon époux, je serais perdue... je ne pourrais jamais me justifier. Eh! bien, je vous pardonnerai, si vous me promettez de m'obéir.

LE MARQUIS.

Ordonnez, madame, vos desirs seront pour moi des lois. (*Bas.*) Elle commence à s'appaiser.

LA COMTESSE, *va chercher une clef dans son secrétaire.*
Tenez, prenez cette clef, elle ouvre la porte de la terrasse qui donne sur une petite rue. Vous pourrez sortir sans être vu.

LE MARQUIS.

O transport de mon âme! rien ne s'oppose plus à ce que je reste quelques momens avec vous.

LA COMTESSE.

Comment! qu'osez-vous dire?

LE MARQUIS.

Que pour n'être pas surpris on peut d'abord fermer cette porte.

LA COMTESSE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Laissez moi faire; si quelqu'un vient, il y a ici mille endroits pour se cacher, ou bien je m'échapperai par là . .

LA COMTESSE.

Qui, moi, m'enfermer avec vous!

LE MARQUIS.

Je réponds de Justine; j'ai tout prévu.

LA COMTESSE, *indignée.*

Impudent! sortez à l'instant, ou . . .

LE MARQUIS.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

LA COMTESSE.

J'entends heureusement ma fille.

LE MARQUIS, *Il s'assied derrière la toilette.*

Je suis fort bien ici; elle ne me verra pas.

LA COMTESSE.

Je ne puis me remettre de l'effroi qu'il m'a causé.

SCÈNE V.

Les Mêmes, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Bon jour, ma chère petite maman, qu'avez-vous donc? comme vous paraissez émue!

LA COMTESSE.

Je m'impatientais de ne vous avoir point encore vu, je craignais que la révolution que vous a faite l'événement d'avant-hier, ne vous eût incommodée; j'allais vous chercher.

CONSTANCE.

Mille pardons, bonne maman, j'ai fait de la musique plus long-temps que je ne le croyais.

LE MARQUIS, *bas.*

Quelle est jolie aujourd'hui! fraîche comme la rose.

LA COMTESSE.

Vous avez l'air bien gaie. Votre grand chagrin est donc déjà passé ? Que tenez-vous à la main ?

CONSTANCE.

C'est la romance que le marquis de Céneval m'a faite sur la perte de mon serin. N'est-ce pas bien malheureux ? Ce petit ingrat d'oiseau, j'ai pris tant de soins pour l'élever, et puis zeste, il s'envole ; oh j'ai bien pleuré... Qu'il est aimable ce marquis ! Sa romance m'a de suite consolée. Les paroles en sont délicieuses et la musique divine... Qu'il a d'esprit et de talens ; il chante et danse à ravir, c'est un fort joli cavalier.

LE MARQUIS, *bas.*

Si je suis mal à mon aise, j'ai du moins l'avantage de m'entendre faire des compliments.

CONSTANCE.

Pas vrai, maman?

LA COMTESSE.

Oui... Mais c'est un esprit futile, sans aucun jugement... et étourdi.

CONSTANCE.

Je ne sais pas pourquoi il vous déplaît si fort... Mon père l'estime beaucoup, et dit qu'il fera un jour un bon général.

LE MARQUIS.

Elle me traite bien mieux que sa mère.

LA COMTESSE.

C'est assez, ma fille ; il ne convient pas, à votre âge, de faire l'éloge d'un jeune homme.

CONSTANCE.

D'accord ; mais il ne m'entend pas. Je n'oserai même chanter sa romance devant lui.

LE MARQUIS.

La charmante enfant ! Elle aura les grâces et l'esprit de la comtesse.

LA COMTESSE.

Vous la savez donc bien cette romance ?

CONSTANCE.

Oh ! je n'ai pas eu de peine à l'apprendre ; si vous voulez en juger . . .

LA COMTESSE.

Non, dans ce moment-ci.

LE MARQUIS, *bas à la comtesse.*

Pardonnez-moi ; la romance.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas tout-à-fait à mon aise.

LE MARQUIS, *bas à la comtesse.*

Ni moi non plus ; mais c'est égal, la romance ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle obstination ! (*Haut.*) Allons, ma fille, puisque cela vous fait plaisir, chantez.

CONSTANCE.

Bien volontiers, maman.

Air de M. Doche.

Constance élevait un serin,
C'était d'Amour un vrai modèle ;
A son réveil, dès le matin,
Il chantait son bonheur près d'elle.
Mais il arriva certain jour,
Que las d'un si doux esclavage,
Aussi perfide que l'Amour,
L'ingrat oiseau quitta sa cage.

LE MARQUIS, *bas.*

Elle l'a chantée comme un ange.

LA COMTESSE.

Fort bien, ma fille ; je ne vous ai jamais entendu chanter avec tant d'assurance... à présent, ma fille . . .

CONSTANCE.

Maman, il y a un autre couplet.

LE MARQUIS.

Je ne vous ferai pas grâce de la morale. Vous aimez la morale.

LA COMTESSE.

Allons, ma fille, voyons le dernier couplet.

CONSTANCE.

Même air.

Belles, pourtant ne croyez pas
Que l'Amour soit toujours volage ;
On séduit avec des appas,
Pour fixer il faut davantage.
Esprit, talent, vertu, douceur,
Rarement trouvent d'infidèles ;
Que le sentiment parle au cœur,
Et l'Amour oublira ses ailes.

LA COMTESSE.

Vous l'avez chantée avec tant de goût et d'expression, que vous ne pouviez manquer de la faire paraître jolie.

LE MARQUIS.

J'enrage de ne pouvoir l'applaudir.

CONSTANCE, *avec feu.*

C'est qu'elle est charmante.

LA COMTESSE.

L'air la fait valoir, car les paroles sont assez médiocres.

CONSTANCE, *avec humeur.*

Il n'y a que vous, maman, qui ne les trouviez pas bonnes, et cela parcequ'elles sont du pauvre marquis de Céneval, que vous ne pouvez souffrir.

LA COMTESSE, *avec sévérité.*

Eh ! bien, mademoiselle.

CONSTANCE, *bas.*

Je ne sais pourquoi maman, depuis quelque temps, déteste si fort le marquis ; il est cependant bien aimable.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

CONSTANCE.

Rien, maman.

LA COMTESSE.

Allez-vous mettre à dessiner ; dites que je ne suis visible pour personne, et envoyez moi Justine tout de suite.

CONSTANCE.

Ah ! maman la belle épingle que vous avez-là ! permettez que je la regarde.

LE MARQUIS.

O le joli pied que j'apperçois.

LA COMTESSE.

Allons, ma fille, ne vous amusez pas, il est tard.... Que faites-vous donc ?

CONSTANCE.

J'ai cru voir remuer la dentelle de la toilette, je voulais regarder si ce n'était pas mon oiseau qui fut revenu.

LE MARQUIS.

Le bon petit naturel !

LA COMTESSE.

Non ! non ! vous ne sentez pas que c'est le vent ; vous avez laissé la porte ouverte ; allez donc vîte dire à Justine que je l'attends.

CONSTANCE.

Oui, maman, et je vais dessiner toute la matinée.

SCENE VI.

LA COMTESSE et LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *en se relevant.*

Pour cette fois, je me croyais bien pris.

LA COMTESSE.

Qu'elle m'a fait peur. (*A part.*) Allons, débarassons-nous promptement du marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! me voilà un peu plus à mon aise.

LA COMTESSE.

Je vous conseille de vous plaindre, après tout ce que ma fille vous a fait entendre. Heureusement pour moi, pour elle, que vous partez demain.

LE MARQUIS.

Mon cœur peut-il être sensible à des louanges qui ne sortent pas de votre bouche ?

LA COMTESSE.

Vous parlez bien comme un enfant.

LE MARQUIS.

Air : *Je t'aime tant.*

L'Amour voulut rester enfant,
Pour inspirer, par sa faiblesse,
Un intérêt vif et pressant,
Propice à sa délicatesse :
Ce calcul fut assez heureux,
A Vénus on dit qu'il sut plaire ;
Ils s'en trouvèrent bien tous deux,
L'enfant ne quitta plus sa mère.

LA COMTESSE.

Ah ! laissons s'il vous plaît toutes ces folies.

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez pas l'excès de ma tendresse. Ah ! madame, souffrez. . . .

LA COMTESSE.

Modérez vos transports ; j'entends Justine.

LE MARQUIS.

Pourquoi l'avoir fait appeler. (*A part.*) Je serai toujours dérangé.

SCENE VII.

Les Mêmes, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame, voici la robe qu'il m'a fallu aller chercher chez la couturière.

LE MARQUIS.

Montrez-là moi Justine, elle est délicieuse. (*Bas à Justine.*) Mes affaires étaient en bon train, pourquoi venez-vous si vite ?

JUSTINE.

Je n'ai pas pu faire autrement.

LA COMTESSE.

Je n'étais pas pressée de cette robe ; mais vous avez pris ce prétexte pour sortir, et laisser le marquis seul ici. Apprenez qu'on ne me joue pas de la sorte ; ne paraissez plus devant moi, je vais donner l'ordre qu'on règle votre compte, et si vous dites un mot de ce qui s'est passé, je vous ferai punir comme vous le méritez.

JUSTINE.

Si c'est là ce qu'il appelle des affaires en bon chemin, c'est différent.

LE MARQUIS.

De grace, madame, écoutez-moi. Cette pauvre Justine..

LA COMTESSE.

C'est bien à vous d'intercéder pour elle.

JUSTINE.

Je vous jure, madame la comtesse, que ce n'est pas moi qui . . . . .

LA COMTESSE, *avec colère.*

Taisez-vous ! conduisez monsieur le marquis par la porte qui donne sur la terrasse, et rapportez-moi la clef; je verrai après ce que j'aurai à faire ; vous m'entendez, obéissez.

LE MARQUIS.

Je ne sortirai pas sans avoir obtenu la grace de l'innocente Justine.

LA COMTESSE.

Hé bien, vous m'y forcez, je vais sonner pour faire venir mes gens.

JUSTINE, *au marquis.*

Vous me perdez, retirez vous.

LE MARQUIS, *retenant la comtesse.*

Qu'allez-vous faire ?

JUSTINE.

Monsieur le comte.

LE MARQUIS.

Ciel ! c'est lui-même.

JUSTINE.

Restez-là,

(*Elle étend la robe, et le marquis se cache derrière.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes et LE COMTE.

LE COMTE, *en regardant la robe.*

Oh ! la jolie robe ! approchez donc, mademoiselle Justine.

JUSTINE.

Vous la verrez bien mieux quand elle sera sur madame la comtesse ; nous voulions vous surprendre.

LE COMTE.

Vous avez raison ; madame la comtesse a le don de tout embellir; permettez-moi seulement d'admirer la fraicheur de cette guirlande.

JUSTINE.

Eh ! monsieur le comte, laissez-là moi finir.

LE COMTE.

Allons, je ne veux pas être indiscret.

JUSTINE.

Monsieur le marquis l'échappe belle !

(*Justine après avoir fait entrer le marquis dans le cabinet, sort en courant, par la porte du milieu.*)

JUSTINE,

Ah ! le voici. Avancez donc ; il hésite. Quelle figure consternée !

JUSTINE.

Air : Le premier Pas.

Encore un pas,
Monsieur le militaire,
Nous prétendons vous tirer d'embarras.

LE MARQUIS.

Par ma démarche, et folle et téméraire,
Je suis réduit, hélas ! à n'oser faire
Encore un pas. (bis.)

SCENE XII.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

J'espère, monsieur, que j'ai, ce matin, par rapport à vous, éprouvé assez de désagremens.

LE MARQUIS.

Je n'ose paraître à vos yeux. Oui, je sens combien je suis coupable ; le danger que vous venez de courir, par mon imprudence, l'intérêt honorable que pour moi, monsieur le comte vient de témoigner, ont dessillé mes yeux ; oui, je renonce à un amour qui pourrait vous compromettre, et . .

LA COMTESSE.

Ah ! vous voilà donc raisonnable.

JUSTINE.

C'est différend.

LE MARQUIS.

Mais quand je fais, sur mon cœur, un effort aussi étonnant, ne me refusez pas le titre de votre ami.

JUSTINE, *à part.*

Ah ! l'hypocrite.

LA COMTESSE.

Un ami de votre âge !

Trio de M. Doche.

LE MARQUIS.

Le nom d'ami vous fait-il peur ?
Sans blesser la pudeur,
On peut le dire, on peut l'entendre.

LA COMTESSE.

Ce titre me fait moins de peur ;
Sans blesser la pudeur,
On peut l'entendre ;
Mais souvent on s'y laisse prendre.

LE MARQUIS.

L'amitié n'est pas de l'amour,
Vous en sentez la différence.

LA COMTESSE.

Souvent d'amour,
C'est un détour,
Et l'on voit fuir son innocence,
Tout en calomniant l'amour.

JUSTINE.

Ma maîtresse n'a pas tort,
Il faut fuir le précipice;
Car le pied le plus sûr glisse,
Quand on s'approche trop du bord.

LE MARQUIS.

Ah! ne soyez plus farouche,
Je veux être votre ami;
Qu'il sorte enfin de votre bouche,
Ce mot si doux, ce mot chéri.

LA COMTESSE.

C'est trop exiger aussi.

LE MARQUIS.

Je veux être votre ami;
Qu'il sorte enfin de votre bouche,
Ce mot si doux, ce mot chéri.

LA COMTESSE.

Eh bien! votre amitié me touche.

LE MARQUIS.

Le mot chéri,
Qu'il sorte enfin de votre bouche.

LA COMTESSE.

Partez, partez, mon jeune ami,
Mon jeune ami.

LE MARQUIS.

Je suis comblé, je suis ravi.
Oui, je suis votre jeune ami.
Dans l'ivresse qui me dévore,
Je veux sur votre main...

LA COMTESSE.

Qu'osez-vous exiger encore?
Vous m'implorez en vain.

LE MARQUIS.

Un doux baiser sur cette main.

LA COMTESSE.

Vous m'implorez en vain.

LE MARQUIS *aux genoux de la Comtesse.*

De celle que j'adore,
Accordez-moi la main,
Accordez-moi la main
De celle que j'adore.

SCENE XIII.

Les Mêmes, LE COMTE, *qui a paru à temps pour entendre la fin du trio.*

JUSTINE.

Qu'il est adroit et fin,
Voyez comme il colore
Un amoureux dessein.

LA COMTESSE.

Exigez-vous encore?
M'implorez en vain.

LA COMTESSE.

Vous ne pouviez arriver plus à propos.

LE COMTE.

(*Présentant le bouquet à sa femme.*)

Je regrette de n'en pas avoir eu second ; mais on peut le partager.

LE MARQUIS.

Sans doute...

LA COMTESSE.

Non pas... non pas... Mon jeune ami, offrez le bouquet entier à ma fille, à votre épouse.

LE MARQUIS.

Ah ! oui, tout entier.

VAUDEVILLE.

JUSTINE.

Air *de M. Doche.*

Ma foi je l'avoûrai tout bas,
Moi j'ai tremblé pour ma maîtresse ;
Je sais qu'il n'est pas d'embarras
Que ne surmonte la finesse ;
Mais rien ne la met en crédit
Comme la présence d'esprit. (bis.)

LE MARQUIS.

A d'autres il faut plus d'un mois
Pour arrêter un mariage,
Assez subitement, je crois,
Ici l'on m'a mis en ménage ;
A-t-on, quand tout nous réussit,
Besoin de présence d'esprit ? (bis.)

CONSTANCE.

En secret j'aimais mon époux,
Je desirais fort de lui plaire,
Le mot d'amour paraît si doux !
Pour que le cœur puisse le taire,
Il faut avoir, sans contredit,
Beaucoup de présence d'esprit.

LE COMTE.

Le Français, galant et vaillant,
Belles, en contemplant vos charmes,
A perdu la tête souvent ;
Mais voyez-le dans les alarmes
De Mars, bravant le feu, le bruit,
Garder sa présence d'esprit.

LA COMTESSE, *au Public.*

Ailleurs, le Public connaisseur
Veut de grands traits, un caractère,
Des scènes pleines de chaleur.
Chez nous, indulgence pléniaire...
Ce même Public applaudit
Un peu de présence d'esprit. (bis.)

FIN.

Dumolard, Henri François Etienne Elizabeth = Orcel

LE RIVAL PAR AMITIÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 6 septembre 1809.

PAR MM. DUMOLARD et FAVART.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1809.

PRÉFACE DES AUTEURS.

L'ANALYSE que nous avons trouvée dans le dictionnaire des théâtres, d'un opéra-comique de *Pannard*, que sa modestie l'avait empêché de faire imprimer, nous a inspiré le desir de rebâtir sur le plan d'un si bon architecte, et plût à Dieu que nous l'eussions mieux suivi ! En refaisant à notre manière ce petit ouvrage, nous n'avons donc voulu qu'essayer de rendre aux plaisirs du public une production perdue pour lui, et nous devons à la vérité de faire hommage de notre petit succès à l'auteur modeste et désintéressé que les gens de goût, plus justes envers lui qu'il ne l'était lui-même, ont mis au rang des pères du Vaudeville.

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve.	Mlle ARSÈNE.
LISETTE, soubrette.	Mlle BETZY.
HORTENSE, sous le nom et l'habit d'Eraste.	Mlle RIVIÈRE.
NÉRINE, sous le nom et l'habit de Frontin.	Mlle MINETTE.

La Scène se passe à Paris, dans l'appartement de Julie.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.* (*Chevilles de Maitre Adam.*)

L'Auteur de cette comédie
Tremble, et je vous en fais l'aveu ;
Mais pour assurer sa partie
Il cherche à se donner beau jeu.
Cependant quelques épigrammes
Mettraient ses calculs en défaut ;
Avec son quatorze de dames,
N'allez pas le faire capot.

LE RIVAL PAR AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LISETTE.

JULIE.

COMMENT suis-je ce matin, Lisette?

LISETTE.

Madame n'a jamais été si jolie.

JULIE.

Tu trouves donc mes yeux.....

LISETTE.

Plus vifs et plus doux que jamais.

JULIE.

Flatteuse! tu veux me faire ta cour.

LISETTE.

Moi, madame, je ne veux pas aller sur les brisées de vos adorateurs; tourmenter ces messieurs, n'est-ce pas le seul plaisir qui à vingt ans adoucisse un peu les ennuis du veuvage?

JULIE.

Quel plaisir trouves-tu donc à être obsédée?

LISETTE.

AIR: *On doit soixante mille francs* (des Dettes.)

On a vingt amans empressés,
Tous bien gauches, bien empesés,
C'est-là ce qui désole,

Ces messieurs parfois sont gênans;
Mais on peut rire à leurs dépens,
C'est-là ce qui console.

JULIE.

Là, vraiment, tu me trouves bien?

LISETTE.

Sans doute, madame; on voit bien que l'heureux Clitandre revient aujourd'hui de la campagne.

JULIE.

Comment? déjà!...

LISETTE.

Voilà un déja qui le rendrait encore plus sérieux qu'à son ordinaire.

JULIE.

Et tu peux croire qu'un pareil homme ait des droits sur mon cœur!

LISETTE.

J'avais cru que vous n'aviez accepté son portrait....

JULIE.

Il m'a tant priée de ne pas le refuser!

LISETTE.

Que les soins qu'il rend depuis six mois à madame....

JULIE.

Pouvais-je donc le chasser?

LISETTE.

Que le sacrifice qu'il vous a fait de son amour pour la jeune Céphise....

JULIE.

En l'acceptant, je n'ai voulu que lui rendre service. Depuis six ans il brûlait pour cette petite, de l'amour le plus ridicule.

LISETTE.

Clitandre est cependant parti persuadé que madame avait pris envers lui des engagemens.

JULIE.

Moi ? des engagemens ! tu me connais mal.

AIR *du Rondeau de Florian.*

A l'étourderie
Consacrer sa vie,
Voilà mon desir.

Des droits du veuvage,
Loin de l'esclavage,
Je prétends jouir.

Par le mariage
Femme qui s'engage
Voit fuir
Le plaisir.

Elle est si jolie,
L'aimable folie,
Faut-il la bannir ?

Aux fleurs du bel âge
Le temps fait outrage ;
Sachons les cueillir.

D'un amant trop tendre
Evitons d'entendre
Le triste soupir.

Leur vaine tendresse
Fort peu m'intéresse ;
Aimer c'est languir.

A l'étourderie, etc.

J'ai seulement voulu ménager ce pauvre Clitandre ; il m'a parlé d'un procès considérable qui l'inquiète, devais-je l'affliger encore par des rigueurs ? Il m'est revenu d'ailleurs, qu'il a par le monde, une certaine sœur qui protège Céphise ; cette sœur s'est flattée de rompre notre liaison, et tu sais que quand tu mets en jeu l'amour-propre d'une femme..... A propos, Lisette, que penses-tu du jeune Eraste ?

LISETTE.

Qui? M. Eraste, madame? serait-ce ce jeune militaire qui l'autre jour nous ramena du bal?...

JULIE.

Précisément, ne le trouves-tu pas bien aimable?

LISETTE.

Il m'a tout l'air d'un jeune étourdi.

JULIE.

La langueur des autres m'excède, et du moins la vivacité de celui-ci....

LISETTE.

Pourra divertir madame. M. Eraste, sera donc l'amant préféré.

JULIE.

Je ne dis pas cela, Lisette; une femme de mon âge a toujours le temps de se remarier.

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde* (de Fanchon)

Comme en fait d'époux, ma chère,
La femme la plus légère
Choisit tout au plus deux fois,
Je prétends peser mon choix.
Je ne suis pas difficile,
Mais en fait d'hommes, dit-on,
Il faut choisir entre mille
Avant d'en trouver un bon.

Voici l'heure où Eraste pourrait se rendre ici; viens m'habiller.

LISETTE, *à part.*

On veut se mettre sous les armes. Pauvre monsieur Clitandre, je crains bien de vous voler votre argent.

JULIE.

Eh! bien, venez-vous?

LISETTE.

Oui, madame.

(Elles sortent.

SCÈNE II.

NÉRINE, *sous l'habit de Frontin.*

Quel silence dans cette maison ! où donc est cette soubrette à qui madame m'a recommandé de faire la cour ? Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, pourvu cependant qu'il ne faille pas pousser les choses trop loin. Dans tous les cas, avec un peu d'effronterie l'on se tire aisément d'affaire.

AIR *du pas redoublé.*

Sans talent l'un trouve moyen
D'en avoir l'apparence.
Tel autre à qui l'on croit du bien
N'en a que l'apparence.
Cette prude à grande vertu,
S'en donne l'apparence.
Que de gens comme moi n'ont eu
Jamais que l'apparence !

Mais quel peut être le but de ma maîtresse ? Depuis trois jours prendre le nom et l'habit d'un jeune officier, et de Nérine que j'étais, me transformer en Frontin ? n'importe ; acquittons-nous de sa commission ? Cet habit m'inspire du courage, et je n'ai jamais si peu craint une aventure ; voyons cette soubrette, et pour peu que l'amour lui prête son bandeau, j'espère qu'avec cette tournure..... Holà, quelqu'un !

SCÈNE III.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

On y va.

FRONTIN.

Oh ! l'aimable personne !

daignerez-vous apprendre à votre fidèle Nérine le motif de notre travestissement ?

ÉRASTE.

Ecoute ; Clitandre, mon frère méconnaissant le bonheur qu'il pouvait trouver en s'unissant à la jeune Céphise, sa véritable amie et la mienne, s'est persuadé qu'il pourrait fixer la coquette Julie.

FRONTIN.

Oh ! ces hommes ! leur tête les égare aussi souvent que leur cœur.

ÉRASTE.

C'est justement ce qui est arrivé à mon frère. Depuis six mois il afflige, il abandonne une femme aimable et sensible, pour une femme légère et capricieuse, qui ne veut qu'attacher à son char un esclave de plus.

AIR : *De prendre femme un jour, dit-on.*

L'homme égaré par ses desirs,
Plus qu'il ne veut, parfois s'engage,
Et pour la chaine des plaisirs
Prend la chaine de l'esclavage.
Quand l'amour aveugle nos yeux,
De l'amitié la main plus sage
Peut-elle rien faire de mieux
Que de dissiper le nuage.

FRONTIN.

J'y vois clair maintenant ; pour détromper monsieur votre frère, vous vous faites son *rival par amitié*.

ERASTE.

Précisément, tu sais que l'autre soir au bal j'avais pris cet habit militaire, qui dès l'enfance m'est familier.

FRONTIN.

En effet, il vous sied à merveille.

ERASTE.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que Julie était de ton avis.

FRONTIN.

Cela ne m'étonne pas; moi qui vous parle, je me suis toujours senti du goût pour les militaires; et pour peu qu'ils soient étourdis....

ERASTE.

En sortant du bal, Julie accepta la main que je lui présentai, et déja l'on répond à mes billets. J'ai rendu compte à mon frère de mes succès; mais il prétend que l'on se moque de moi; ah! monsieur mon frère, je vous ferai voir que c'est de vous qu'on se moque, et quoique vous ne m'ayez donné que trois jours....

FRONTIN.

Le terme est court.

ERASTE.

Il sera suffisant.

AIR *du Rondeau de Sainte Foix, dans Une Journée chez Bancelin.*

Si l'Amour, ce dieu volage,
Naît et meurt en peu d'instans,
L'Amitié prudente et sage
Sait mettre à profit le temps.
Elle veille
Quand l'Amour sommeille
On s'en va languir
Au sein du plaisir :
L'infidèle
Fuit à tire-d'aile;
Quand sa sœur nous conduit,
C'est vainement que le temps fuit.

Si l'Amour, etc.

FRONTIN.

Pour un triomphe aussi rapide, vous n'avez pas l'air assez mauvais sujet.

ERASTE.

Tu me verras près de Julie.

AIR : *Vers le Temple de l'Hymen.*

Des hommes, pour réussir,
Je vais prendre le langage,
En exagérant l'image
Des maux qu'on me fait souffrir.
Pour exprimer ma tendresse,
D'abord je jouerai l'ivresse,
Puis je feindrai la tristesse
En étouffant un soupir.
Je vais protester que j'aime,
Que mon ardeur est extrême,
Ah ! comme je vais mentir. (*bis.*)

FRONTIN.

Mais à quelle marque monsieur votre frère se tiendra-t-il pour battu ?

ERASTE.

Il a donné son portrait à Julie, et si je puis obtenir que la coquette me sacrifie ce trophée de sa vanité, mon frère, sera complétement détrompé. C'est aujourd'hui le troisième jour, songe à bien me seconder.

FRONTIN.

Comptez sur moi, madame, et sur-tout sur la vertu de cet habit; il fertilise l'imagination : il n'est rien dont il ne rende capable.

ERASTE.

Sauras-tu t'y prendre pour en conter à la suivante ?

FRONTIN.

Je suis déja dans ses bonnes graces, et le rôle d'amoureux ne m'embarasse pas.

AIR : *Eh ! mais Oui-dà.*

Répéter deux douzaines
De termes usités,
Parler d'amour, de chaînes,
De charmes, de beautés,
Eh ! mais oui-dà,
Vingt fois par jour j'entends ces discours-là.

De ce nom de cruelle,
Qui nous charme sur-tout,
Appeler une belle
Qui ne l'est pas du tout,
Eh ! mais oui-dà,
Vingt fois par jour j'entends ces discours-là.

ERASTE.

Je compte donc sur toi ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LISETTE.

ERASTE.

Eh ! bien, ma chère Lisette, ta maîtresse est-elle enfin visible ?

LISETTE.

Elle va revenir dans l'instant, monsieur.

ERASTE.

Je sais trop ce que je lui dois, pour ne pas lui épargner cette peine.

(Il veut entrer.)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Doucement donc, monsieur.

FRONTIN.

As-tu peur que ta maîtresse ne te gronde?

LISETTE.

Non, mais elle ne m'eût pas envoyée ici...

FRONTIN.

Si elle eût voulu venir elle-même, c'est clair.

ERASTE, *lui donnant une bourse.*

Tiens, Lisette; si l'on te gronde, tu diras que je suis entré malgré toi.

FRONTIN.

Allons, fais comme tant d'autres, ouvre les mains et ferme les yeux.

ERASTE.

Tu m'attendras ici, Frontin.

(*Il entre.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! Lisette !

LISETTE.

Que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Te demander des nouvelles de mon cœur.

LISETTE.

De ton cœur !

FRONTIN.

Hélas ! oui, mon enfant, je l'ai perdu; et si tu voulais me permettre de le chercher.....

(*Il fait semblant de vouloir gesticuler.*)

LISETTE.

Tout beau, monsieur Frontin ; comme vous y allez !

FRONTIN.

Comme un amant prêt à rendre le dernier soupir. Qui n'a plus qu'un moment à vivre, n'a rien du tout à ménager.

LISETTE.

Voilà un désespoir bien subit !

FRONTIN.

Comme mon amour, mon enfant ; il croît à vue d'œil.

LISETTE.

A-peine est-il né.

FRONTIN.

Il est cependant déja si fort, que si tu ne viens à mon secours, il me fera mourir.

LISETTE.

J'en ai vu de plus malades qui se portaient bien.

FRONTIN.

Faites votre compte, mademoiselle Lisette, qu'il faut absolument que vous m'aimiez; je le veux, je le prétends, j'ai mis cela dans ma tête.

LISETTE.

Je n'aurais garde de désobéir à monsieur. Et sur quoi fonde-t-il cette belle prétention?

FRONTIN.

Sur deux titres inconstestables; mon amour, et ton bon goût.

LISETTE.

Monsieur Frontin est modeste!

FRONTIN.

J'imite mon maître, mon enfant.

LISETTE.

Encore, si tu étais fait comme lui.

FRONTIN.

Nous nous ressemblons assez, et je crois qu'on peut bien dire : Tel maître tel valet.

LISETEE.

Je suis peut-être au moins la vingtième à qui tu adresses ton hommage.

FRONTIN.

D'honneur, tu es la première femme...

LISETTE.

Que je t'écoute aujourd'hui, demain tu en diras autant à une autre.

FRONTIN.

Une princesse me ferait les avances, que ce serait inutilement.

LISETTE.

AIR : *Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes.* (de *Maison à vendre.*)

Fiez-vous, fiez-vous à ces belles sornettes,
Ecoutez ces messieurs et leurs tendres discours;
Pour mentir ce n'est rien près d'eux que des gazettes.
On le sait, et pourtant on s'y trompe toujours.

FRONTIN.

Il faut bien finir par là, mon enfant.

LISETTE.

Tu as beau dire, tu ne me persuaderas point.

FRONTIN.

Adieu donc, tigresse. En attendant mon maître, je vais chercher loin de de toi....

LISETTE, *ironiquement.*

La mort, sans doute.....

FRONTIN.

Je vais chercher quelque beauté qui ne laisse pas mourir ses adorateurs.

LISETTE.

Frontin!

FRONTIN.

Eh bien!

LISETTE.

Si tout ce que tu me dis est vrai, je ne sais ce que je dois faire.

FRONTIN.

Je sais bien ce que je ferai, moi. Adieu.

LISETTE.

AIR : *Parfois sous ta plume légère.* (de *Mad. Favart.*)

Eh ! quoi, monsieur, partir si vite !

FRONTIN.

Oui, n'espère plus m'abuser.

LISETTE.

Des hommes telle est la conduite,
Ils sont prompts à nous délaisser.

FRONTIN. (*Parlé.*)

Nous avons bien nos raisons pour cela mon enfant.

Fin de l'air.

La femme est, dit-on, comme l'ombre ;
La poursuivez-vous, elle fuit.
De ses suivans quittez le nombre,
Alors c'est elle qui vous suit.

LISETTE.

Vous le prenez sur ce ton là, monsieur Frontin ? comment voulez-vous qu'on vous aime si vous quittez la partie ?

FRONTIN.

Tu m'aimes donc ?

LISETTE.

Fripon, tu ne le vois que trop.

FRONTIN.

Et tu serviras mon maître près de Julie.

LISETTE.

Cela peut-il se demander ?

DUO.

Air nouveau, de Doche.

FRONTIN.

Ma Lisette !
O ciel ! tu m'aimerais !
O moment plein d'attraits !
Ma Lisette !
O ciel ! tu m'aimerais !
O moment plein d'attraits !
Douce flamme !
Quand tu me fais ce doux aveu
Je suis en feu.

LISETTE.

Frontin !
J'en conviens, tu me plais.
O moment plein d'attraits !
Frontin,
J'en conviens, tu me plais.
O moment plein d'attraits !
Règne sur mon ame,
Songe à quoi t'engage l'aveu
D'un si beau feu.

LISETTE.

J'entends ton maître ; sans adieu, mon cher Frontin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

FRONTIN, ERASTE.

FRONTIN.

Eh, bien ! madame, comment êtes-vous avec Julie ?

ÉRASTE.

Hier amant déclaré, ce matin amant aimé.....

FRONTIN.

Et ce soir, peut-être trop favorisé, voilà qui pourrait devenir embarrassant.

ÉRASTE.

Rassure-toi, Julie au fond n'est que coquette. Tu sais d'ailleurs que je ne vise qu'a ravoir le portrait de mon frère.

FRONTIN.

La voici, feignez de ne pas la voir, et laissez-moi la préparer à ne vous rien refuser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIE, *au fond du théâtre.*

FRONTIN.

Est-il possible, monsieur, que vous entendiez si mal vos intérêts; je ne puis me dispenser de vous en avertir: Julie n'est pas votre fait.

ÉRASTE, *bas.*

Continue, elle nous entend. (*Haut.*) Point mon fait, dis-tu; pourrais-je donc trouver une femme plus jolie?

FRONTIN.

Mais, monsieur, la comtesse.....

ÉRASTE.

Il est vrai qu'elle n'est pas mal.

ERONTIN.

Et puis, monsieur, cette femme là vous aime à la fureur.

ÉRASTE.

Il en est bien quelque chose.

FRONTIN.

Et vous l'abandonneriez! fi, monsieur, cela est honteux!

ÉRASTE.

Mons Frontin, savez-vous bien que je n'aime pas les remontrances.

FRONTIN.

Je ne puis souffrir, monsieur, que vous trahissiez une femme qui vous a fait tant de sacrifices, pour une coquette qui ne vous sacrifierait pas un seul des adorateurs dont elle est entourée.

ÉRASTE.

Maraud!

FRONTIN.

Non, monsieur; dussiez-vous me rouer de coups, je ne

puis me taire. Votre honneur m'est trop cher, et je prévois ce qui vous arrivera si vous épousez Julie; dans un mois, dans huit jours, le lendemain peut-être, ses charmes et sa coquetterie vous donneront un rival. La jalousie, l'honneur, l'amour feront dans votre ame un remue-ménage terrible; vous le rencontrez, ce rival; tic, tac, voilà un homme sur le carreau; madame accourt, crac, une femme de moins. La justice vient augmenter le trouble, on décrète, il faut partir, nous nous embarquons; l'orage, les vents, la grêle, les éclairs, le tonnerre, tous les diables se déchaînent; le vaisseau long-temps ballotté, s'entr'ouvre, il périt, nous voilà dans l'autre monde; et tout cela, monsieur, pour les beaux yeux de Julie.

ERASTE.

Ah! c'en est trop, coquin.

(Il le prend au collet.)

JULIE, *se montrant.*

Pourquoi donc maltraiter ce garçon, Eraste?

ERASTE.

Vous avez trop de bontés pour lui, madame. Ce faquin à l'audace de blâmer mon amour pour la plus belle personne.....

JULIE.

Peut-être cette personne n'est-elle pas de son goût?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis un garçon d'honneur, et je suis obligé de parler pour la comtesse. Je vais vous en faire juge.

AIR: *J'n'avions pas encore quatorze ans.*

Un nouveau présent chaque jour
A bien parler d'elle m'engage;
Il est bien juste qu'à mon tour
Ici je serve son amour.
Pour m'encourager davantage,
Une tabatière de prix

Par elle hier me fut remise ;
Je lui dois donc mon entremise.
Avec nous autres beaux-esprits,
N'est-ce pas ainsi qu'on s'arrange ?
Qui sait bien payer la louange,
N'en manqua jamais à Paris.

JULIE.

Tu as raison, mon ami ; tiens, voilà pour mettre ta conscience en sûreté.

(Elle lui donne une bourse.)

FRONTIN.

Fi donc, madame.

JULIE.

Prends, te dis-je.

FRONTIN, *prenant.*

Ne croyez pas, madame, que ce soit par intérêt ; mais quand on estime quelqu'un, on aime tout ce qui vient de lui. Non, c'est que mon maître s'imaginerait, peut-être.... *(Il pèse la bourse.)* Voilà qui est fait, monsieur ; je ne condamne plus votre nouveau choix.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Madame, M. Clitandre est là dedans.

JULIE.

J'y vais.

ERASTE.

Quel est ce monsieur Clitandre ?

JULIE.

Un personnage assez ridicule, qui malgré moi s'est mis en tête que je l'aime ; mais mademoiselle est d'une étour-

derie. Je n'y étais pour aucun homme, excepté pour monsieur, que je ne regarde pas comme les autres hommes.

FRONTIN.

Il y a bien de la différence, ma foi !

LISETTE.

Je vais réparer ma faute, et dire à M. Clitandre qu'une migraine subite empêche madame de le recevoir.

(Elle sort.)

JULIE.

Elle va faire quelques sottises ; permettez, mon cher Eraste, que j'aille congédier cet importun.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

Mon frère aura sans doute été impatient de savoir où nous en sommes.

FRONTIN.

AIR : *Ah ! que le jeu du Flageolet.*

Eh bien ! que dites-vous de moi ?
En êtes-vous contente ?

ERASTE.

Tu fais aussi bien cet emploi
Que celui de suivante.

FRONTIN.

Si j'ai bien rempli mon emploi,
Si j'ai surpassé votre attente,
Nérine vous tend cette main;
Cette autre sera pour Frontin.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine, tu auras ta bonne part de la gageure ?

FRONTIN.

Nous ne tenons pas encore le portrait.

ERASTE.

Elle l'aura peut-être mis pour recevoir la visite de Clitandre.

FRONTIN.

Nous n'aurons pas tant de bonheur.

ERASTE.

Je n'y vois rien d'impossible; elle est femme et coquette, elle doit chercher à ménager tous ses adorateurs.

FRONTIN.

La voici, madame; j'aperçois quelque chose à son cou; vivat, c'est un portrait. Allons, madame, de la jalousie, de l'humeur, secondez-moi bien.

ERASTE.

Etourdie!

JULIE.

Madame, aurais-je été prise pour dupe?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULIE.

FRONTIN.

Je vous dis, monsieur, que vous avez tort de prendre de l'ombrage, et qu'un Clitandre ne saurait l'emporter sur un joli homme comme vous.

JULIE.

Quoi! Frontin, ton maître serait jaloux de Clitandre? Que ne le connaît-il comme moi!

FRONTIN.

Je ne sais, madame; mais depuis que vous nous avez quittés, je ne puis en tirer une parole.

JULIE.

Eraste, qui a pu tout-à-coup vous rendre si pensif?

ERASTE.

Qu'on est fou d'engager son cœur !

AIR : *Du partage de la Richesse.*

De celle qui par-tout veut plaire,
L'amant inquiet, agité,
Du soupçon qu'il s'efforce à taire
Vivra sans cesse tourmenté.

FRONTIN.

Comment, avant le mariage,
Mon cher maître, combien d'époux
Qui ne prennent pas tant d'ombrage,
En ont plus de sujet que vous !

ERASTE.

Tant d'attraits ne justifient que trop ma crainte.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Bien débuté.

JULIE, *à part.*

C'est une femme, et sa ressemblance avec Clitandre... Voyons si ce ne serait pas sa sœur. (*Haut.*) Calmez-vous, Eraste; Clitandre n'est pas fait pour vous nuire; et tout entier au chagrin que lui cause la perte de son procès....

ERASTE, *avec émotion.*

Il a perdu son procès !

FRONTIN, *s'apercevant de son trouble.*

Ne vous réjouissez pas tant, monsieur; c'est une ruse qu'il aura imaginée pour intéresser le cœur de madame.

JULIE, *à part.*

C'est Hortense, je n'en doute plus; mais je vais avoir ma revanche. (*Haut.*) Rassurez-vous, mon cher Eraste, eussiez-vous cent rivaux, je serais fière de vous les sacrifier tous.

FRONTIN.

Oui, monsieur ; remettez-vous, et soyez persuadé qu'aucun de vos rivaux ne saurait vous causer le moindre chagrin.

ERASTE.

Que cet espoir a de charmes pour moi ! Daignez, belle Julie, pardonner aux transports d'un amant. (*Il lui baise la main et voit le portrait.*) Ciel ! que vois-je ! Ah Frontin !

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Eraste, qui peut vous agiter ainsi ?

ERASTE.

Plains ton maître, Frontin, et vois au cou de l'ingrate l'objet de ma fureur.

FRONTIN, *bas.*

Animez-vous, ferme !

ERASTE.

Je le connaîtrai ce Rival.

JULIE.

Quoi ! ce serait ce portrait qui cause tant de bruit !

ERASTE.

Je le vois sur votre sein, ne dois-je pas être jaloux de son bonheur ?

JULIE.

Eraste, en vérité, vous êtes d'un enfantillage... Allons, rassurez-vous. Ce portrait, je ne l'ai reçu que par complaisance, et il y a long-temps que je voudrais en être débarrassée.

ERASTE.

Et c'est par ces détours que vous prétendez m'abuser, perfide !

JULIE.

Je ne mérite pas cet emportement, Eraste ; je n'ai nuls reproches à me faire.

ERASTE.

Et moi, je m'en fais, madame, d'avoir sacrifié à une volage, une personne qui m'aimait tendrement.

FRONTIN, *bas.*

Appuyez.

ERASTE.

Oui, Frontin, je vais de ce pas me jeter aux pieds de la comtesse. Mais, que dis-je? il n'est plus temps. Ah! Frontin, j'ai tout perdu!

FRONTIN.

Il pâlit, il chancelle, sa vue se trouble; mon cher maître, dans quel état vous voilà! (*Bas.*) Soutenez votre rôle.

ERASTE.

Un rival viendra me ravir l'objet de mon amour! Téméraire! sais-tu qui je suis? Sais-tu que ce bras. (*Il frappe Frontin. Bas à Frontin.*) Suis-je bien dans mon rôle?

FRONTIN, *bas.*

Que trop, de par tous les diables. (*Haut.*) Ah! madame, à quoi m'exposez-vous? à quoi vous exposez-vous-même? Il ne connaît plus rien le délire, la fureur....

JULIE.

Calmez-vous, Eraste; je suis touchée de votre amour; et s'il ne faut pour vous en convaincre que le don de ce portrait, je vous jure que c'est pour mon cœur un bien léger sacrifice. (*Apart.*) Elle a joué son rôle à merveille.

ERASTE.

« Quelle voix me rappelle à la lumière? »

JULIE.

AIR : *La Résistance est inutile* (du Poète satyrique.)

Pour vous calmer je vous confie
Le portrait de ce fier rival.

(*Elle lui donne le portrait.*)

ERASTE.

Il serait vrai, belle Julie ?

FRONTIN, *regardant le portrait.*

Voilà donc ce portrait fatal !
Pour mon maître, je le parie,
Comme madame, bien des gens
Sacrifieraient en même temps
L'original et la copie.

Je vous en prie, monsieur.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

Laissez-moi voir cette figure.
Quels yeux ! quels traits ! ah le butor !
Je ne souffrirai pas, j'en jure,
Qu'il soit enchâssé dans de l'or.

ERASTE.

Monsieur Frontin, respectez les vaincus !

FRONTIN.

De la générosité ! vous voyez, madame, que vous l'avez rendu tout-à-fait à lui-même.

JULIE.

Monsieur, je suis charmée de vous voir plus tranquille. Quant à moi je ne le suis pas. Je sais que Clitandre a l'humeur assez pacifique pour ne pas prendre en mauvaise part le sacrifice que je vous fais ; mais il a des rivaux moins paisibles, et j'en connais un qui a juré de faire assommer le premier valet qu'il verrait approcher de ma maison.

FRONTIN.

Diable ! ce ne serait pas là mon compte.

JULIE.

Vous jugez quel traitement il ferait à un rival plus heureux que lui.

ERASTE.

Je suis tranquille sur ce point. A propos, Frontin, tu sais qu'il faut faire nos équipages.

FRONTIN.

Oui, monsieur, et je vais....

JULIE.

Ciel ! seriez-vous sur le point de rejoindre l'armée ?

ERASTE.

Mon semestre est prêt d'expirer, madame.

JULIE.

En ce cas, monsieur, nous n'avons pas un instant à perdre, et je vais envoyer chercher le notaire.

FRONTIN, *à part.*

En voici bien d'une autre !

JULIE.

Monsieur, j'espère qu'en attendant l'heureux moment, vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne ?

ERASTE.

Je suis confus de vos bontés, madame ; mais vous ignorez qui je suis.

JULIE.

Cela se voit de reste ; un officier français ne peut être qu'un homme d'honneur, et je suis décidée à conclure avec vous.

ERASTE.

Mais, madame.....

JULIE.

Point de mais, s'il vous plaît ; vous m'aimez, je vous aime ; je suis veuve, vous n'êtes point marié ; vous demandez ma main, je vous l'accorde : rien de plus naturel. (*Elle appelle.*) Lisette.

ÉRASTE, *bas à Frontin.*

Tâchons de nous tier d'ici.

SCÈNE XII et dernière.

LES MÊMES, LISETTE.

JULIE.

Faites préparer pour monsieur l'appartement de mon frère.

LISETTE.

Il est prêt, madame; car monsieur votre frère revient ce soir de la campagne.

JULIE.

Il sera enchanté de trouver ici son nouveau beau-frère.

ÉRASTE.

Son arrivée, madame, est pour moi un motif de refuser...

JULIE.

Pourquoi donc? deux jeunes gens ne peuvent-ils pas loger sous la même clef?

ÉRASTE, *à part.*

Où me suis-je fourré? (*Haut.*) Madame, je ne saurais accepter cette offre obligeante, et je vous prie de permettre....

JULIE.

Où voulez-vous aller? Il n'y a qu'un moment vous étiez si troublé!

LISETTE.

Non, monsieur; vous ne sortirez pas agité comme vous l'êtes. Ah! mon Dieu!

JULIE.

AIR: *Du haut en bas.*

Ménagez-vous,
Eraste, je vous en supplie,
Ménagez-vous,

LISETTE.

Monsieur demeurez près de nous.
Avec femme jeune et jolie,
C'est demain que l'on vous marie,
Ménagez-vous.

ÉRASTE, *à part.*

Comment leur échapper ?

JULIE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? et que sont devenus les transports que tantôt vous faisiez paraître ?

FRONTIN.

Madame, je vois ce qui l'embarrasse; en mariage, il faut autre chose que de la tendresse, et....

JULIE.

Serait-il vrai, mon cher Eraste; un vil intérêt vous occuperait seul en de si doux momens ?

ÉRASTE.

Je suis loin de cette pensée, madame; mais....

JULIE.

Il ne m'écoute pas, il ne daigne pas me répondre. Ah! Lisette, l'aurais-tu pensé ?

ÉRASTE.

Vous ne pouvez douter de mon amour, madame, mais je vous avouerai que le sort de Clitandre m'effraie ; et ce portrait que vous avez la bonté de me sacrifier en si peu de temps.....

FRONTIN.

En effet, il y a là de quoi donner à penser à un futur mari.

JULIE.

Si ce n'est que ce portrait qui vous inquiète, cessez de vous tourmenter.

AIR *du vaudeville du mariage de Figaro.*

Des mains de l'amour volage
L'orgueil a reçu ce don ;
Mais à l'amitié ce gage
Est rendu par la raison.
Du petit dieu, femme sage,
Fuit la trompeuse douceur
Pour obéir à sa sœur.

ÉRASTE, *à part.*

A sa sœur ! serais-je reconnue ?

JULIE, *à Lisette.*

Puisque nous voici tous d'accord, mademoiselle, allez chercher mon notaire.

FRONTIN, *à Eraste.*

Il n'y a pas moyen d'éluder la déclaration.

ÉRASTE.

Je vois bien, madame, qu'il faut vous avouer....

JULIE.

Ce que je sais aussi bien que vous, madame ; que vous êtes Hortense, sœur de Clitandre.

FRONTIN.

Hélas ! oui, madame, et moi Nérine, à votre service.

LISETTE.

Comment, Nérine !

FRONTIN.

Il est trop vrai, ma pauvre Lisette.

JULIE.

Pour moi, madame, résolue à conserver ma liberté, j'ai secondé de bien bon cœur les efforts que vous avez bien voulu faire pour me dégager d'avec monsieur votre frère, en le rendant à sa chère Céphise ; et il y a deux heures que je m'amuse de l'embarras où vous vous étiez jetée bien inutilement.

OUVRAGES NOUVEAUX qui se trouvent chez le même Libraire.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D***, 1 fr. 25 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude, 1 fr. 50 cent.

Les Avant-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

M. Lamentin, ou la Manie de se plaindre, comédie en un acte et en vers, par Dorvo, 1 fr.

Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, comédie en un acte et en vers, par Dumolard, 1 fr. 20 c.

Le Cousin de tout le monde, comédie en un acte et en prose, par Picard, nouvelle édition, 1 fr.

L'Ami de tout le monde, comédie en deux actes et en prose, par le même, 1 fr.

Le Mariage des Grenadiers, ou l'Auberge de Munich, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres, sixième année, 1809, 2 francs. Les cinq premières années se vendent chacune 2 fr.

Calembourgs et Jeux de Mots des Hommes Illustres, anciens et modernes, précédés d'un Eloge historique, par Auguste Couvret, 2 vol. in-12. 3 fr.

Des Glaires, de leurs Causes, de leurs Effets, et des indications à remplir pour les combattre, etc., par Doussin-Dubreuil, 1 vol. in-8°., sixième édition, 2 fr. 50 c.

On trouve chez le même libraire une collection nombreuse de costumes d'acteurs de tous les Théâtres de Paris, en différens rôles; ces gravures coloriées sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 30 centimes chacune.

LES

FEMMES RIVAUX,

ARLEQUINADE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

Par MM. ARMAND D'ARTOIS ET MARIE THEAULON.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le 18 Septembre* 1809.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CEPHISE DE VIEUXBOIS, vieille coquette sentimentale.	Mad. DUCHAUME.
LINDOR, amant d'Isabelle.	M. GUÉNÉE.
ISABELLE, jeune veuve, déguisée en officier; et sous le nom de Florval.	Mlle. RIVIÈRE.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle, déguisée aussi en officier, et sous le nom de Blincourt.	Mlle. MINETTE.
ARLEQUIN, valet de Lindor et mari de Colombine.	M. LAPORTE.

La Scène est à dix lieues de Paris.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

LES FEMMES RIVAUX.

Le Théâtre représente un bosquet. Un Berceau est a droite des spectateurs.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

A présent que nous sommes seules, je me permettrai de vous faire une question... Croyez-vous, ma chère maîtresse que ce déguisement m'ait ôté ma curiosité ?... « Colombine, me dites-vous, hier matin, partons pour » le château de Vieuxbois; il est à vendre, nous nous y » introduirons comme acquéreurs. » J'obéis, nous prenons la poste, nous arrivons, nous voilà depuis hier soir dans ce château; vous, sous le nom de Florval, moi sous celui de Blincourt, et j'ignore encore ce que nous venons y faire... De grace, ma chère maîtresse, contentez-moi en vous soulageant; confiez-moi un secret, qui doit vous coûter autant à garder que je suis fatiguée de la curiosité de l'apprendre.

ISABELLE.

Ton attachement mérite ma confiance; mais aumoins ne va pas blâmer ma conduite.

COLOMBINE.

Fi donc !.. suis-je si ridicule ?

ISABELLE.

As-tu remarqué ce jeune homme qui était sans cesse auprès de la maîtresse du château ?

COLOMBINE

Et qui vous regardait si attentivement ?

ISABELLE.

Justement... Avant que tu fusses entrée à mon service, il me vit, m'aima, et me fit entendre que son unique désir était d'obtenir ma main.

COLOMBINE.

Je me doutais bien que le cœur était de la partie.

ISABELLE.

Poursuivi pour une affaire d'honneur, il quitta Paris, et vint se cacher dans ce château... Depuis six mois qu'il l'habite, il m'a écrit constamment les lettres les plus tendres.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

L'amour respire en ses écrits ;
Hélas ! il me trompe, peut-être :
D'ailleurs, pour des cœurs bien épris,
Dis-moi ce que c'est qu'une lettre ?

COLOMBINE.

Madame, vous avez raison ;
L'amour le plus fort, je vous jure,
Souvent meurt d'inanition
Avec pareille nourriture.

Eh ! quel est votre projet en venant ici ?... Franchement une jeune et aimable veuve ainsi déguisée...

ISABELLE.

Je veux éclaircir de jaloux soupçons... J'ai appris, par un de ses amis, que mon amant fesait une cour assidue à la dame de ce château.

COLOMBINE.

A cette belle sentimentale ?

ISABELLE.

Elle est riche, et ce ne serait pas le premier qui aurait sacrifié l'amour à l'intérêt. Je veux, sous ce déguisement m'assurer des sentimens de Lindor.

COLOMBINE.

Sublime entreprise... Confidence pour confidence. J'ai trouvé ici de quoi livrer mon cœur à la haine et à la vengeance.

ISABELLE.

Comment ?

COLOMBINE.

Oui, j'ai retrouvé un perfide qui m'a abandonnée, ah ! si cruellement après. . . .

ISABELLE.

Quoi tu aurais poussé la faiblesse jusqu'au point. . . .

COLOMBINE.

D'épouser, madame ; ma faute est complette... Depuis six mois qu'Arlequin, mon mari, m'a quittée, j'étais parvenue à l'oublier, en femme de résolution. . .

ISABELLE.

Eh bien ?

COLOMBINE.

Je viens de découvrir qu'il est au service de votre amant, et que le traître se fait passer pour garçon.

ISABELLE.

Tu m'étonnes... Je croyais qu'un mari devait plutôt mourir que d'abandonner sa femme.

COLOMBINE.

Air *du Vaud. de l'Avare et son ami.*

Mourir ! ah ! quelle extravagance ;
Madame, ayez moins de soucis.
Jamais pour telle chose, en France,
On n'a vu mourir les maris.
Le Français, qu'un beau zèle enflamme,
Meurt sans regrets pour son pays ;
Il meurt encor pour ses amis,
Mais il ne meurt pas pour sa femme.

ISABELLE.

Si Arlequin te reconnait, il va faire manquer mes projets.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'il est bavard, mais il n'osera plus avouer qu'il est marié... D'ailleurs ce déguisement... Ne craignez rien.

ISABELLE.

Air *du Vaud de M. Guillaume.*

Ah ! je sens là que je tremble d'avance ;
Si Lindor n'était pas constant,
En découvrant son inconstance,
Hélas ! je perdrais mon amant.

COLOMBINE.

Ah ! plus que vous, Madame, je dois craindre ;
Vous perdez un amant chéri,
Mais, moi, jugez combien je suis à plaindre,
Je retrouve un mari.

SCENE II.

Les Précédens, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà nos acheteurs de château ; éclaircissons un peu le doute où je suis... Ce petit officier Blincourt ressemble à ma femme, d'une façon diabolique.

Air : *Vaudeville de Figaro.*

Serait-ce là Colombine ?
Je la vois dans chaque trait.

COLOMBINE, *à Isabelle.*

Arlequin nous examine,
Venez, quittons ce bosquet.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle a peur, c'est la coquine.

ARLEQUIN, *à part.*

Mon maître a du chagrin, cachons le mien, et tâchons de le consoler. (*Haut.*) Monsieur, quand on a du malheur, il est bien difficile de n'être pas malheureux ainsi...

LINDOR, *se promenant à grands pas, sans écouter Arlequin.*

C'est sur mon rival que doit tomber ma fureur.

ARLEQUIN, *suivant son maître.*

Monsieur.....

LINDOR, *de même.*

Quant à la parjure, je saurai la punir en ne lui donnant pas la satisfaction de voir mon dépit.

ARLEQUIN, *de même.*

Monsieur.....

LINDOR, *de même.*

Feignons d'aimer Cephise. Elle est vieille, mais elle est riche, et la jalousie d'Isabelle, la fera croire aisément à mon inconstance.

ARLEQUIN, *impatienté, se met devant Lindor qui se jette dans lui.*

Eh ! monsieur !...

LINDOR.

Que je suis à plaindre, mon cher Arlequin, ma maîtresse me trahit.

ARLEQUIN.

Ce n'est que cela?

LINDOR.

Comment?

ARLEQUIN.

Vous ne vous plaignez que d'une maîtresse, et moi, je me plains de ma femme, c'est plus sérieux.

LINDOR.

Tu es marié ?

ARLEQUIN.

Oui, je suis un peu marié... je l'avais caché jusqu'à présent, mais votre douleur m'arrache mon secret, et je crois que le vrai moyen de vous consoler est de vous faire connaître que je suis plus malheureux que vous.

LINDOR.

Quel est le sujet de ta peine.

ARLEQUIN.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

N'est-ce pas avoir du guignon ?
J'apprends que ma chaste compagne,
Avec un jeune et beau garçon,
Depuis six mois bat la campagne.
Ses [illegible] pour lui sont décidés,
Elle ne veut pas même feindre,
Jugez d'après ses procédés,
Si je ne suis pas.. (bis.) bien à plaindre.

LINDOR.

Et moi, mon cher Arlequin, la personne que j'adorais, m'abandonne, et se promène aussi par le monde, sans doute avec mon rival.

ARLEQUIN.

Le connaissez-vous votre rival?

LINDOR.

Oui, grace au ciel!... et je jure....

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, vous avez raison .. quant à moi pour me venger du séducteur qui en veut à mon front, je prétends l'assommer; il ira après s'il veut courrir le pays avec sa belle.. (*A part.*) Diable! ce projet n'est-il pas un peu violent?.. Oh! oui, il l'est un peu beaucoup... Je crois que je ferais mieux de tourner ma fureur du côté de ma femme.. (*Il éguise sa batte.*) Allons, allons, quelle me tombe sous la main, et je fais tomber sur son dos. . . (*Il sort.*)

SCENE V.

LINDOR, *seul.*

Croyez à la constance des femmes?

Air : *Du Vaud. de l'Amour Filial.*

Autrefois, avec leurs amans,
Les femmes étaient moins légères;
Elles savaient être sévères,
Mais en revanche elles aimaient long-temps;
Si leur rigueur était extrême,
Ce n'est plus de même à présent.
Elles nous aiment très-facilement,
Mais elles nous quittent de même.

On vient... C'est Céphise... éloignons-nous un peu, et tâchons de trouver le moment d'exécuter mon dessein. (*Il entre dans le berceau.*)

SCENE VI.

LINDOR, CEPHISE.

CEPHISE, *arrive d'une manière ridicule en cherchant partout, et sur l'air.*

CEPHISE.

Air : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.*

En vain je cherche dans ce bois,
Des amans le modèle.
Florval! Florval! entends la voix
De celle qui t'appelle.
Echo, redisant mes accens,
Porte le trouble dans ses sens;

Mon cœur, encor dans son printemps,
Lui cède la victoire.

LINDOR, *caché.*

Oh ! je vois bien qu'avec le temps,
Femme perd la mémoire.

CEPHISE.

Ce jeune homme m'adore, j'en suis certaine, et si ses intentions sont honnêtes et pures... Je ferai son bonheur.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Déjà j'ai surpris dans ses yeux
L'empreinte d'un amour extrême ;
Son cœur novice est amoureux,
Et moi, je suis celle qu'il aime.
Semblable à ce tendre oiseau,
A sa compagne si fidelle,
Florval sera mon tourtereau,
Et je serai sa tourterelle.

LINDOR, *toujours caché.*

O ! la bonne folie !

CEPHISE.

D'abord je pensais bien accorder ma main à Lindor.

LINDOR.

Grand merci.

CEPHISE.

Je lui ai tourné la tête... Sa constance méritait d'être recompensée, il brûle depuis six mois sans oser me l'avouer.

LINDOR.

Sans en avoir envie.

CEPHISE.

J'ai employé mon crédit pour terminer l'affaire qui le tourmente. Les lettres qui lui permettront de se montrer, ne peuvent tarder, et la joie que lui causera cette nouvelle, tempérera un peu l'extrême chagrin qu'il éprouvera de ma perte.

LINDOR.

La pauvre femme.

CEPHISE.

Alors je couronne les vœux de Florval, je l'épouse, et c'est avec lui... Je l'apperçois à travers les arbres... il vient ici.

LINDOR.

Bon ! c'est ce que je veux.

CEPHISE.

Cachons-nous pour le surprendre innocemment. (*Elle entre dans le berceau et y apperçoit Lindor.*) Ah ! qui vous savait là, monsieur ? (*Elle veut sortir.*)

LINDOR, *saisissant une de ces mains et la retenant.*

C'est un heureux pressentiment qui m'y avait conduit, puisque j'y trouve l'occasion de vous découvrir. (*Il tombe à ses pieds.*) Oui, madame, je vous aime.

CÉPHISE, *embarrassée.*

Je le savais. (*A part.*) que va penser ce jeune homme? (*Haut.*) Levez-vous.

SCÈNE VII.

Les Précédens, ISABELLE.

ISABELLE, *à part.*

On parle dans ce berceau.

CÉPHISE, *à Lindor.*

Taisez-vous, ou parlez plus bas.

LINDOR, *élevant la voix.*

Oui, madame, je vous adore.

ISABELLE, *à part.*

Lindor avec Céphise!

(*Elle s'avance doucement du berceau.*)

CÉPHISE, *à part.*

Voyons s'il est encore là... (*Elle se retourne pour regarder sur la scène, et se trouve nez-à-nez avec Isabelle.*)

ISABELLE et CÉPHISE.

Ah!

LINDOR, *à part.*

Je suis vengé!

ISABELLE, *à part.*

Air : *Belle au galant mystère.*

Ensemble.

Si j'en crois l'apparence,
Et leur maintien confus,
J'ai, de son inconstance,
Une preuve de plus.

LINDOR, *à part.*

Elle en croit l'apparence
De son maintien confus;
Et de mon inconstance
Elle ne doute plus.

CÉPHISE, *à part.*

S'il en croit l'apparence,
Et mon maintien confus,
Malgré mon innocence,
Il ne m'aimera plus.

ISABELLE, *piquée.*

Pardonnez mon étourderie,
Je me croyais seule en ces lieux.

CÉPHISE, *à part.*

Le dépit et la jalousie
Se peignent déjà dans ses yeux.

(*Reprise.*)

CEPHISE, *a Isabelle.*

Vous êtes interdit ?

LINDOR, *a part.*

Que va-t-elle lui dire ?

CEPHISE, *a Isabelle.*

Il faut faire cesser votre doute... Florval j'ai pénétré vos sentimens, monsieur est votre rival, il est vrai ; mais rassurez-vous, jusqu'à ce jour, il n'a pas même reçu de moi l'espoir d'une faveur.

ISABELLE, *piquée.*

Pourquoi faire un malheureux ?

CEPHISE, *à Isabelle.*

Vous paraissez fâché ?

ISABELLE.

Moi fâché ! Je n'ai aucune raison de l'être, madame... (*Avec intention.*) C'est une injustice d'ailleurs, de reprocher à quelqu'un de ne pas nous aimer, ou de cesser de nous trouver aimable.

LINDOR, *piqué.*

(*A part.*) La perfide. (*Haut.*) Je suis de votre avis, capitaine.

Air : *de la vigne à Claudine.*

D'une flamme éternelle,
A quoi sert le serment ;
On devrait à sa belle
Parler sincèrement,
Et dire : mon amie,
Crois que je t'aimerai,
Non pas toute la vie,
Mais tant que je pourrai.

ISABELLE, *à part.*

Le traître !

CEPHISE.

Terminons cette conversation... Vous m'aimez tous les deux, mais je ne décide rien... Je veux qu'amis plus que rivaux vous viviez en bonne intelligence, mon cœur sera à celui qui saura me paraître le plus aimable.

Air : *Du port Mahon.*

ISABELLE, *à part.*

O ciel ! quelle folie !

LINDOR, *à part.*

Où se niche la coquetterie ?

CEPHISE.

Souffrez que je vous fuie,
Je sens que la pudeur...

LINDOR.

Serviteur.

ISABELLE.

Serviteur.

CEPHISE, *à Lindor.*

Mais point d'emportement,
C'est encore un enfant;
Oh! point de jalousie.

(*A Isabelle.*)

Mon cœur est à vous pour la vie,
Mais il faut que je fuie.
Bientôt vous me verrez.

(*A Isabelle.*)

Espérez.

(*A Lindor.*)

Espérez.

(*Tendrement à Isabelle.*)

Espérez.

(*Elle sort.*)

LINDOR, *à part.*

Me voilà vengé d'Isabelle, elle croit à mon amour pour céphise... (*Haut.*) Capitaine, je vous félicite sur cette double conquête... Comment donc ?... Triompher à la fois du cœur d'une vieille coquête et de l'inconstance d'un jeune officier! vous êtes un homme sans pareil... (*A part.*) cherchons mon rival. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, *seule.*

Cours la rejoindre, ingrat, et moi je vais t'oublier pour jamais.

RONDEAU.

Non, plus d'amour;
Désormais de mon âme
Je le bannis sans retour.
Ce dieu, qui tout enflamme,
Me trompe enfin a mon tour.
Non, plus d'amour.

Pour égarer
Un cœur encor timide,
On voit ce dieu gémir, pleurer;
Avec plaisir on le laisse énivrer.
Oh! oui, l'amour est le plus joli guide
Pour s'égarer.

Non, plus d'amour, etc.

SCENE IX.

ISABELLE, ARLEQUIN.

(*Arlequin arrive sans voir Isabelle.*)

ARLEQUIN.

Ouf! respirons un peu.

Air : *De la parole.*

Ma femme, je puis le penser,
Désormais sera moins légère,
Je viens un peu de la rosser,
Pour ne pas crever de colère.
La correction, sûrement,
Sur son esprit fera merveilles.
Maintenant cherchons le galant;
Ah! dans mon transport violent,
Je veux lui couper (*bis*) les oreilles.

ISABELLE, *lui prenant le bras.*

Les oreilles!.. Ah! les oreilles! il faut, monsieur le faquin, que je vous fasse passer ce désir (*Elle tire son épée.*)

ARLEQUIN.

Eh! monsieur, doucement. Voilà qu'il est passé... Je ne savais pas que çà vous ferait de la peine.

ISABELLE.

De la peine, coquin!

ARLEQUIN.

Du plaisir, monsieur.

ISABELLE.

Du plaisir, faquin!

ARLEQUIN.

Eh! bien! monsieur, je ne savais pas que çà ne vous ferait ni peine ni plaisir.

ISABELLE.

Si j'ai bien entendu, tu viens de maltraiter Colombine?

ARLEQUIN.

Oh! monsieur, c'est ma femme... et une petite correction...

ISABELLE.

Scélérat! je veux joindre ma vengeance à celle de cette infortunée et te... *Elle fait un geste.*

ARLEQUIN.

Eh! non, non. (*à part.*) Je crois dieu me pardonne qu'il veut me tuer.

ISABELLE.

Que dis-tu?

ARLEQUIN.

Je dis que je n'ai point fait de mal à ma femme, je lui ai seulement reproché.

ISABELLE.

Tu lui as fait des reproches!

ARLEQUIN.

Eh! non, non. (*A part.*) S'il savait que je l'ai un tant soit peu rossée.

ISABELLE.

Explique-toi.

ARLEQUIN.

Ce sont des reproches si l'on veut... je lui ai dit seulement que vous êtiez un jeune homme... fort aimable.

ISABELLE.

Après.

ARLEQUIN.

Qu'elle était ma femme, et que j'étais parconséquent dans le cas d'être... son mari

ISABELLE.

Ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite, que si elle avait du goût pour vous, ce n'était pas bien... (*Isabelle fait un mouvement.*) bien surprenant.

ISABELLE.

Lève-toi.

ARLEQUIN.

Ouf!

ISABELLE.

Je saurai de Colombine ce qui en est pour décider de ta vie ou de ta mort. Justement la voici.

ARLEQUIN.

Aih! aih! je suis mort.

SCENE X.

Les Précédens, COLOMBINE.

ISABELLE.

Approchez, Colombine... je viens de trouver ici ce coquin prêt à exercer sur moi un reste de colère dont il vous a peut-être fait sentir les premiers effets.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! malheureux Arlequin, quelle couleuvre il te faut avaler.

ISABELLE, *à Colombine.*

Parlez, jusqu'à quel point a-t-il poussé la brutalité?

ARLEQUIN, *a Colombine.*

Écoute, ma chère femme, ne vas pas parler de ma petite vivacité, tu me ferais assommer.

COLOMBINE.

Assommer?

ARLEQUIN.

Rien que cela.

ISABELLE.

Répondez.

COLOMBINE.

Il est vrai que. . . . .

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Tais-toi, et je te pardonne le passé, le présent et l'avenir.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'il y a eu une entrevue entre mon mari et moi, mais cela s'est passé avec douceur.

ARLEQUIN.

Oh! oui, avec douceur. (*à part.*) Bonne petite femme.

COLOMBINE.

Je lui ai trouvé l'humeur que je devais en attendre.

ARLEQUIN.

Une humeur de mouton. (*à part.*) Comme elle est gentille!

COLOMBINE.

Et à quelques mauvais traitemens près...

ISABELLE.

Des mauvais traitemens! (*Elle fait un mouvement.*)

ARLEQUIN.

Eh! la, la. (*Bas à Colombine.*) Ah! chienne de femme! tu veux donc devenir veuve?

COLOMBINE.

Une femme bien née doit souffrir patiemment quelques petites vivacités de son mari.

ISABELLE.

Entends-tu, ta femme est la vertu et la douceur mêmes... je veux qu'en ma présence, elle te rende les mauvais traitemens qu'elle a reçus de toi, ou je te tue.

COLOMBINE.

Quoi, vous voudriez?... Ah! je n'en ferai rien.

ISABELLE.

En ce cas il faut qu'à l'instant. . . . .

(*Elle fait un geste.*)

ARLEQUIN.

Attendez donc un moment... Quel diable d'homme!... Ma chère Colombine, délivre-moi de cette extrêmité, par quelques coups de bâton.

COLOMBINE.

Comment? que j'oublie mon devoir au point. . . .

ARLEQUIN.

Quel diable de devoir! Aimes-tu mieux me voir tuer?

COLOMBINE.

Il en sera tout ce qu'il pourra; mais je te respecte trop.

ARLEQUIN.

Air : *Oui, noir n'est pas si diable.*

Ce respect, mon amie,
Vient bien mal-à-propos,
Venge-toi, je te prie,

(Il se met a genoux et lui donne sa batte.)

Frappe, voilà mon dos. (*bis.*)

COLOMBINE.

Non, vraîment j'aurais tort.

ARLEQUIN.

Mais tu veux donc ma mort?

ISABELLE.

Dépêchez-vous, ma chère,
Un effort pour me plaire,
Voulez-vous qu'on l'enterre,
Faute de quelques coups?

ARLEQUIN.

Chouchoux, (*bis.*)
Rosse un peu (*bis.*) ton époux.

COLOMBINE.

Méme air.

Puisque monsieur l'ordonne,
Et puisque tu le veux.
Je suis bonne personne,
Je vais combler tes vœux; (*bis.*)
C'est faire un grand effort.

(Elle frappe.)

ARLEQUIN.

Ne frappe pas si fort.

ISABELLE.

Pourriez-vous pour lui plaire,
Le ménager, ma chère,
Appaisez ma colère,
En redoublant vos coups.

(Elle frappe.)

ARLEQUIN.

Chouchoux, (*bis.*)
Ménage (*bis.*) ton époux.

ISABELLE

C'est assez je suis content.

ARLEQUIN.

Et moi je suis moulu.

COLOMBINE.

Adieu mon petit Arlequin... j'espère que tu me sauras gré de mon obéissance.

ARLEQUIN, *bas a Colombine.*

Vous avez frappé bien fort madame.

COLOMBINE.

Que veux-tu mon ami ? c'est la tendresse conjugale... quand il sagit de sauver la vie à un mari qu'on aime, on ne saurait s'y livrer avec trop d'ardeur.

(*Elles sortent.*)

SCENE XII.

ARLEQUIN, *seul, parcourant la scène a grands pas.*

Ah !.. ils ont bien fait de s'en aller, çà commencait diablement à m'ennuyer... c'en est fait, à présent je veux fuir les femmes de dix lieues.

Air : *du vaudeville d'arlequin Musard.*

De ces femmes de qui les charmes,
Sont si funestes aux humains,
De ces femmes qui de nos larmes
Se font des passe-temps malins,
De ces femmes que tout à l'heure
Mon cœur aimait encor si bien,
Colombine était la meilleure,
Et Colombine ne vaut rien.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LINDOR, *il est enveloppé dans une large redingotte qui cache ses armes.*

LINDOR, *a part.*

Je cherche vainement Blincour.

ARLEQUIN.

A cet air rêveur, on voit bien que votre nouvel amour ne va pas selon vos vœux.

LINDOR.

Quel nouvel amour ?

ARLEQUIN.

On dit que vous avez fait aujourd'hui une déclaration à madame céphise ; et l'on ajoute à cela des propos qui sont mortifians pour vous.

LINDOR.

Comment ?

ARLEQUIN.

Air : *que d'Etablissemens nouveaux.*

Vous connaissez Monsieur Florval,
Ce petit freluquet, ce drôle,
Monsieur, il est votre rival,
Et cela vraiment me désole ;
Il n'est pas très à craindre, mais
Vu son petit air hypocrite,
Si j'étais vous, je le tuerais,
Afin qu'il changeât de conduite.

LINDOR.

C'est à Blincourt que je prétends en faire changer.

ARLEQUIN, *a part.*

A ma femme !

LINDOR.

Va le trouver de ma part.

ARLEQUIN, *a part.*

De sa part.

LINDOR.

Dis-lui que je l'attends sous ce berceau.

ARLEQUIN, *a part*

Sous ce berceau !.. Est-qu'il voudrait aussi...

LINDOR.

Va donc.

ARLEQUIN, *a part.*

Oh ! oh ! je ne puis pas aller chercher ma femme, pour la mener sous un berceau.

LINDOR.

Dépêche-toi.

ARLEQUIN, *a part.*

Comme il a les yeux étincelants !.. *Haut.* Monsieur, qu'est-ce que vous en voulez faire ?

LINDOR.

Tu ne devines pas ?

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai peur de deviner.

LINDOR.

Sais-tu ce que c'est que Blincourt.

ARLEQUIN.

Hélas ! oui, monsieur. Je l'ai reconnu de suite.: c'est.

LINDOR.

Mon rival.

ARLEQUIN.

Votre rival !

LINDOR.

Oui, mon rival, et je l'attends ici, pour lui donner une leçon. (*Il entre dans le berceau.*)

ARLEQUIN.

Oh ! sangodemi ! la bonne méprise !.. Voilà l'occasion de me venger de certaine restitution qui me tient encore aux côtes. (*A Lindor.*) Certainement monsieur, il est votre rival. Il est même beaucoup votre rival. (*à part.*) Ah ! madame Arlequin, je vous apprendrai à donner un pareil crocq en jambe à l'honneur matrimonial. (*Haut.*) Ne l'épargnez pas, il y va de votre gloire. (*à part.*) Je vous ferai voir ce que c'est qu'un mari de ma trempe. (*Haut.*) Je cours le chercher. (*a part.*) Vite de peur que sa colère ne passe. (*Il sort.*)

ARLEQUIN, *court a son maître*

Monsieur. . . . .

COLOMBINE, *a part.*

Sonnons l'allarme. (*Elle tire son pistolet en l'air. Arlequin tombe.*)

ARLEQUIN.

Je suis mort.

SCENE XVI.

Les Précédens, ISABELLE, *accourant.*

ISABELLE.

Que vois-je? Un duel entre Lindor, et ma femme de chambre!

ARLEQUIN, *se relevant et se tatant.*

C'est singulier, j'ai cru avoir la tête offensée.

LINDOR.

Quoi! monsieur serait? . . .

COLOMBINE.

Colombine, femme de chambre de madame, et femme de ce coquin.

ARLEQUIN, *se tatant la tête.*

Je crois que j'en suis quitte pour la peur.

SCENE XVII.

Les Précédens, CEPHISE.

CEPHISE, *accourant.*

O ciel! que viens-je d'entendre?... Florval est-il vainqueur?

LINDOR, *a Céphise.*

Ah! madame! un mot de vérité sorti de votre bouche, va me rendre la vie... N'est-il pas vrai, madame, que je ne vous aime pas? et que je ne vous ai jamais aimée?

CEPHISE, *piquée.*

Est-ce là ce mot de vérité que vous demandez, Lindor?

LINDOR.

N'est-il pas vrai que ce n'est que d'aujourd'hui que je vous ai declaré mon amour?

CEPHISE.

C'est vrai. (*A Lindor.*) Mais je l'avais deviné.

LINDOR, *a Isabelle.*

Vous l'entendez? me croyant trahi, j'ai feint un amour. . . .

ISABELLE.

Mon cœur est satisfait.

CEPHISE.

Le mien va l'être bientôt... Lindor, votre duel est ar-

rangé, en voici la nouvelle ; en faveur de ce petit service vous ne trouverez pas mauvais que j'offre mon cœur et ma main à Florval, dont les sentimens me sont connus.

ISABELLE.

Je ne demanderais pas mieux que d'être votre époux, madame, mais un petit obstacle s'y oppose.

CEPHISE.

Et lequel ?

ISABELLE.

C'est que je vais devenir l'épouse de Lindor.

CEPHISE.

Vous seriez. . .

LINDOR.

Cette Isabelle, dont je vous ai si souvent parlé...

CEPHISE.

C'est fâcheux. *A Colombine.* Mais si monsieur, peut disposer de sa main ?. . . . .

COLOMBINE.

Impossible madame.

ARLEQUIN.

Monsieur, est ma femme.

CEPHISE.

Air : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Quel affront j'éprouve en ce jour,
Faut-il qu'ainsi l'on me délaisse ?
Avec un cœur fait pour l'amour,
Ne puis-je inspirer la tendresse ?

ARLEQUIN.

Vous vous en consolerez facilement.

On doit aimer dans son printemps ;
Mais ayez-en la certitude,
L'amour, quand on a soixante ans,
N'est plus qu'un péché d'habitude.

CEPHISE.

Je suis outrée de cette aventure !... Adieu, messieurs, après le tour que vous venez de me jouer, je ne veux jamais vous revoir. . . . . (*Elle sort.*)

LINDOR.

Je lui dois de la reconnaissance; elle a le cœur bon, et nous l'aurons bientôt appaisée.

ARLEQUIN.

Ainsi, madame était mon rival, tu étais le rival de monsieur ; allons, mon honneur ne courrait pas un grand danger. Heureux les maris qui n'ont que des femmes pour rivaux.

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Vicht, ou Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça?*

ARLEQUIN, *à Colombine.*

D'une noire perfidie
J'avais pu te soupçonner.
Dans mon injuste furie
Je voulais t'abandonner,
Je jurais de fuir l'empire
D'un sexe trop exercé,
Mais je suis contraint de dire :
C'est un projet insensé.

COLOMBINE.

Je veux, d'un avis fort sage,
Régaler tous les maris.
Il faut que dans leur ménage
Ils soient complaisans, soumis.
Vouloir, par la bouderie,
Eviter d'être placé,
Dans certaine confrérie,
C'est un projet insensé.

LINDOR.

Aux frontières de la France,
L'ennemi porte ses pas.
Insolemment il s'avance,
Le Français vole aux combats.
L'ennemi, dans son délire,
Le croit déjà terrassé ;
Mais le Français lui fait dire :
C'est un projet insensé.

ISABELLE, *au Public.*

Messieurs, c'est une sentence
Que vous prononcez ce soir ;
L'auteur, dans votre indulgence,
A placé tout son espoir.
Lorsqu'à vous faire sourire,
Son esprit est empressé,
Sur-tout n'allez pas lui dire :
C'est un projet insensé.

FIN.

LANTARA,

OU

LE PEINTRE AU CABARET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. Pierre Yves BARRÉ, L. PICARD, J. RADET, ET F. DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le Lundi, 2 Octobre 1809.

PRIX : 25 SOUS.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LANTARA, Peintre.	M. *Joly.*
JACOB, marchand de tableaux.	M. *Chapelle.*
BELLETÊTE, modèle.	M. *Hypolite.*
FRIBOURG, Suisse.	M. *Saint-Léger.*
VICTOR, fils de Jacob.	M. *Saint-Estève.*
THÉRÈSE, fille de Lantara.	Mlle. *Desmares.*
Mad. FRIBOURG.	Mad. *Hervey.*
Quatre marchands de tableaux.	M. *Etienne.* M. *Thériot.* M. *Carle.* M. *Justin.*

FRANÇOIS, garçon marchand de vin. (Personnage muet).

La scène est à Paris, au Jardin du Roi.

Le Théâtre représente l'entrée du Jardin des Plantes. A la gauche du spectateur, on voit une tente adossée à l'un des côtés du logement du Suisse, petite maison d'un étage, et dont la porte est sur le retour. A la droite, s'élèvent des arbres qui désignent une partie du jardin auquel on arrive par une grille à deux battans, et placée au fond de la scène qui, dans toute sa largeur, est terminée par un bâtiment représentant la Pitié. La tente est garnie de deux ou trois petites tables, d'un jeu de tonneau, et de quelques chaises de paille.

AVIS. — Tous les Exemplaires non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

LANTARA,

OU

LE PEINTRE AU CABARET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

Mad. FRIBOURG, *seule.*

Ah! Jesus Maria! il ne fait pas trop beau aujourd'hui; il viendra pas beaucoup de monde à notre Jardin du Roi. C'est un chose bien singulière que la destinée! je viens de Berne à Paris avec ma père qui était tambour dans les Gardes-Suisses. Je deviens l'amoureuse de M. Fribourg, il me demande à ma père, et voilà que M. la colonel il nous permet la mariage pour nous établir traiteurs à la grille du Jardin du Roi. Choli établissement! nous faisons bien nos affaires, et je m'amusse beaucoup de voir les jeunes messieurs et les jolies madames qui se promènent pour les rendez-vous, sous les arbres quand il fait beau, dans nos cabinets quand il pleut.

Air *du vaud. de Catinat.*

Cà fait que je voyais chez nous
Souvent société nombreuse;
Et de plus j'avais un époux
Qui me rend beaucoup bien heureuse:
Aussi je me plaindre jamais;
A mon Fribourg je rends justice:
Il est galant comme un Français,
Il est amoureux comme un Suisse.

Ah! voilà la cholie petite fille avec son porte-feuille, qui vient dessiner les fleurs. Le cheune homme qui vient pour étudier la potanique, il ne tardera pas à paraître; elle regarde s'il est déjà arrivé. Pas encore, pas encore, mamselle.

SCÈNE II.

Mad. FRIBOURG, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah!

Mad. FRIBOURG.

Eh! bien? vous avez peur, ma petite; rassurez-vous, je suis un bonne femme. Venez un peu causer avec moi, en l'atendant.

THÉRÈSE.

Mais, je n'atends personne, madame Fribourg.

Mad. FRIBOURG.

Et moi aus si, je n'atendre personne, autrefois; mais M. Fribourg il venait toujours. Jusqu'ici je vous avais jamais parlé, mais il y a long-tems que je vous avais remarquée, et que vous m'intéressez tous les deux.

THÉRÈSE.

Tous les deux!

Mad. FRIBOURG.

Oui, vous et le choli garçon. . .

THÉRÈSE.

Mais, madame. . .

Mad. FRIBOURG.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Je ne suis pas comme il se nomme.

THÉRÈSE.

Madame, il se nomme Victor.

Mad. FRIBOURG.

La figure de cet jeune homme...

THÉRÈSE.

Ah! son cœur est bien mieux encor.

Mad. FRIBOURG.

Soyez franche, Victor vous aime.

THÉRÈSE.

Il me le dit, et je le crois.

Mad. FRIBOURG.

Et vous l'aimez aussi de même?

THÉRÈSE.

Mais je le crois...

Mad. FRIBOURG.

Moi, je le vois.

THÉRÈSE *apercevant Victor.*

Ah ! madame, le voilà.

Mad. FRIBOURG.

Eh ! bien, tant mieux. Venez, venez monsieur chetne homme.

SCÈNE III.

Les Mêmes, VICTOR.

VICTOR.

Vous avez quelque chose à me dire, madame Fribourg?

Mad. FRIBOURG *à Thérèse.*

Votre nom, s'il vous plaît ?

THÉRÈSE.

Thérèse, madame.

Mad. FRIBOURG *à Victor.*

Mamselle Thérèse aussi, elle a quelque chose à vous dire.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur Victor, c'est une dame bien obligeante que madame Fribourg!

Mad. FRIBOURG.

Ah ça, voyons, mes chers enfants : vous vous aimez, c'est convenu, et c'est bien naturel, car je vous crois faits l'un pour l'autre ; vos vues sont honnêtes, j'en suis sûre ; mais quand on se donne tous les matins des rendez-vous au Jardin du Roi, c'est qu'on ne peut pas se voir ailleurs.

VICTOR.

Madame....

Mad. FRIBOURG.

Air *du ballet des Pierrots.*

Confiez-moi tout le mystère :
Est-ce le bien ? est-ce un tuteur ?
Est-ce un rival? est-ce une mère
Qui traverse votre bonheur ?
Une amie obligeante et tendre
Autre fois servit mon amour ;
Les bons soins qu'elle m'a su rendre,
Je veux vous les rendre à mon tour.

THÉRÈSE.

Eh ! bien, madame, puisque vous avez la bonté de prendre intérêt à nous....

Mad. FRIBOURG.

Un grand intérêt, et d'abord, vous allez me dire qui vous êtes.

THÉRESE.

Madame, je suis fille d'un peintre.

VICTOR.

Je suis fils d'un marchand de tableaux.

Mad. FRIBOURG.

C'est bien; voilà deux états qui se conviennent.

THÉRESE.

Mon père n'a pas de fortune.

VICTOR.

Le mien est riche.

Mad. FRIBOURG.

C'est chuste encore pour les deux états.

THÉRESE.

Mon père dépense tout ce qu'il gagne.

VICTOR.

Le mien est économe, et même...

Mad. FRIBOURG.

Un peu vilain. Toucheurs chuste; les arts et la trafic.

VICTOR.

Je n'ose avouer mon amour à mon père.

THÉRESE.

Le mien a surpris mon secret.

VICTOR.

Comment!... (*On entend Fribourg qui appèle*).

FRIBOURG.

Madame Fribourg...

Mad. FRIBOURG.

C'est mon mari qui m'appèle; comme c'est désagréable! j'allais tout savoir; mais je ne veux pas le faire atendre, nous nous reverrons, et si je peux vous être utile.... (*On appèle encore.*)

FRIBOURG.

Madame Fribourg...

Mad. FRIBOURG.

Eh! mon dieu, M. Fribourg, me voilà; j'y suis tout à c't'heure. (*Elle sort*).

SCENE IV.

VICTOR, THÉRÈSE.

VICTOR.

Ma chère Thérèse, comment votre père a-t-il pu découvrir?

THÉRESE.

Par un grand malheur.

VICTOR.

Un malheur !

DUO de M. Doche.

THERESE.

Hier soir, au déclin du jour,
Je lisais la lettre chérie,
Qui m'apprend que toute la vie
Vous aurez pour moi de l'amour.

VICTOR.

Oui, Thérèse, toute la vie
J'aurai pour vous le même amour.

THÉRÈSE.

Mon père arrive à l'improviste;
Il saisit la lettre... il la lit...
« Eh ! quoi, la fille d'un artiste
» Recevoir un pareil écrit ?
» Un billet d'amour ! quelle audace !
» Fille indigne, retirez-vous. »
Quel est le sort qui nous menace ?.
J'ai voulu lui parler de vous,
J'ai vu redoubler son courroux.

VICTOR.

Quoi ! mon nom l'a mis en courroux !

THERESE.

Hélas ! quel parti va-t-il prendre?

VICTOR.

A quoi devons-nous nous attendre ?

THERESE.

Mon père est bon, il cédera.
Mais le vôtre...

VICTOR.

Il s'attendrira,

THÈRÈSE.

Ah ! je crains bien...

VICTOR.

Et moi, j'espère,
Oui, quand il vous verra, ma chère,
Tout en vous l'intéressera;
Mais dût la fortune ennemie
Nous être contraire en ce jour,
Ma Thérèse, toute la vie,
J'aurai pour vous le même amour,

THÉRÈSE.

Mon cher Victor, toute la vie,
Jaurai pour vous le même amour.

ENSEMBLE.

Mon cher Victor, etc.
Ma Thérèse, etc.

LANTARA, *dans la coulisse.*

Hé, garçon! la maison.

THÉRÈSE.

Oh ciel! c'est la voix de mon père.

VICTOR.

M. Lantara! par quel hazard...

LANTARA, *dans la coulisse.*

Est-ce qu'il n'y a personne ici?

THÉRÈSE.

S'il me voit avec vous, je suis perdue; séparons-nous, je vais à mon ouvrage.

VICTOR.

Moi, au mien. Nous tâcherons de nous retrouver.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCENE V.

LANTARA, FRIBOURG.

LANTARA, *en entrant.*

Garçon!

FRIBOURG.

Comment, monsieur, c'est vous qui faites tout ce bruit, toute cette affaire?

LANTARA.

La carte.

FRIBOURG.

Je croyais, en vérité, que c'était au moins trois ou quatre mousquetaires.

LANTARA.

La carte.

FRIBOURG.

La carte, la carte... il a bien une tournure à demander la carte, celui-là.. la carte il n'est pas fait, monsieur.

LANTARA.

Eh bien, qu'avez-vous à me donner à déjeûner?

FRIBOURG.

Tout ce qu'il vous plaira: un morceau de fromage, un petit cervelas, un charet de veau, vous n'avez rien qu'à dire.

LANTARA.

Un jaret de veau! fi donc. Pigeons à la crapodine, cotelettes en papillotte, rognons au vin de Champagne, vin de Beaune pour l'ordinaire, et puis nous verrons.

FRIBOURG.

Ah, mon dieu ! ma femme.

LANTARA, *en s'asseyant.*

Malheureux Lantara! quand je me souviens que je suis père... Du vin avant tout.

FRIBOURG.

Un moment, monsieur.

SCENE VI.

Les Mêmes, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

FRIBOURG.

Vois-tu cet homme?

Mad. FRIBOURG.

Eh bien ?

FRIBOURG.

Il demande un grand déjeûner.

Mad. FRIBOURG.

Tant mieux.

FRIBOURG.

Je suis fort dans l'inquiétude.

Mad. FRIBOURG.

Pourquoi?

FRIBOURG.

Regarde sa mine et comme il est vêtu.

Mad. FRIBOURG.

Air *du vaud. des Amans sans amour.*

Il n'a pas trop bonne figure ;
Ainsi que vous je l'ai jugé :
Et je conviens qu'en sa parure
Il est beaucoup bien négligé.
Mais voulez-vous que je vous dise ?
C'est tant mieux pour notre intérêt :
Ce qu'un buveur épargne sur sa mise,
Il le dépense au cabaret.

FRIBOURG.

C'est vrai çà. Ma femme, elle a de l'esprit comme un diable.

LANTARA.

Il viendra, et quoique marchand de tableaux, il sera sensible.. oui, il sera sensible à la tendresse de nos en-

fans ; mais s'il ne l'était pas... si son cœur endurci... Du vin et deux couverts.

Mad. FRIBOURG.

Tu vois bien, ils seront deux.

FRIBOURG.

Ah! monsieur ne déjeûne pas seul ?

LANTARA.

Non, mes bons amis.... (*Les prenant chacun par une main.*)

Air : *Mon père était pot.*

Songez que celui que j'attends
Aime la bonne chère ;
C'est un de nos premiers gourmands,
Essayez de lui plaire.
Pour qu'il soit content,
Que votre talent
Aujourd'hui se signale
Servez-nous donc bien,
Et n'épargnez rien,
Car c'est moi qui régale.

FRIBOURG.

Ah, c'est monsieur qui payera la dépense! tiaple!

Mad. FRIBOURG.

Tais-toi donc, mon ami, il m'intéresse ce brave homme. Dans l'instant, monsieur, vous allez être servi. (*Elle sort.*)

FRIBORG.

Mad. Fribourg, elle ne se défera jamais du trop d'excès de son bon cœur. Allons. (*Il va pour sortir.*)

LANTARA.

Voilà la personne que j'attends.

FRIBOURG.

Ah! à la bonne heure, çà fait un homme comme il faut.

SCENE VII.

JACOB, LANTARA.

JACOB.

Bon jour, mon cher Lantara.

FRIBOURG, *en s'en allant.*

Quel dommage que ce ne soit pas celui-là qui ait invité l'autre !

JACOB.

Vous voyez que je suis exact au rendez-vous.

LANTARA.

Je vous en remercie, M. Jacob.

JACOB.

De quoi s'agit-il? d'une nouvelle esquisse, d'un nouveau dessin? Et votre grand tableau, quand le finirez-vous? Vous savez comme je traite, comme je sais apprécier le talent, le vôtre surtout; je suis le père des artistes.

LANTARA.

Père! souvenez-vous de ce mot là.

JACOB.

Vous dites donc?

LANTARA.

Que d'abord nous allons déjeûner.

JACOB.

Impossible, je suis venu pour parler d'affaires, comme vous me l'avez marqué, mais non pour déjeûner; j'ai un rendez-vous ici près, sur le boulevard, *à l'Arc-en-Ciel*, avec trois de mes confrères. C'est le petit Ducroc qui nous paie une matelotte sur un marché que nous lui avons laissé.

LANTARA.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

JACOB.

Et moi aussi; mais j'ai le tems de vous entendre : en quoi puis-je vous être utile?

LANTARA.

M. Jacob! mon ami....

JACOB.

Ah! sans doute, je suis votre ami, votre ami véritable! Quel est le sujet du dessin que vous voulez me vendre?

LANTARA.

Air *de la romance de Fodor.*

Je viens pour donner, non pour vendre;
Mais promettez-moi d'accepter.

JACOB.

Ce qu'on daigne me présenter,
Je suis toujours prêt à le prendre.

LANTARA.

A monsieur votre fils je veux
Donner ma fille en mariage.

JACOB.

Votre fille!

LANTARA.

Ce n'est pas mon dernier ouvrage,
Mais c'est ce que j'ai fait de mieux.

JACOB.

Ah çà, vous plaisantez.

LANTARA.

Je parle très-sérieusement; nos jeunes gens s'aiment.

JACOB.

Qui vous la dit?

LANTARA.

J'ai surpris dans les mains de ma fille, cette lettre de votre fils, qui ne me laisse aucun doute sur leurs sentimens réciproques. Ma fille m'est chère, j'estime votre fils, et je veux bien consentir à leur union.

JACOB.

Mais moi, je n'y consens pas du tout.

LANTARA.

Vous m'étonnez, pourquoi?

JACOB.

Pourquoi? ah! M. Lantara.

LANTARA.

Quoi?

JACOB.

C'est qu'a parler franchement, la mésalliance serait un peu forte.

LANTARA.

Mésalliance! monsieur le marchand.

JACOB.

Ma foi, monsieur le peintre, le mot m'est échapé; mais il est juste.

LANTARA.

Il vous sied bien, petit brocanteur.

JACOB.

Ne nous fachons pas, mon cher M. Lantara, je ne sais pas quelle dot vous comptez donner à votre fille; mais entre-nous..

Air *du vaud. de Florian.*

Votre mise, du haut en bas,
N'est pas celle de l'opulence.

LANTARA.

J'en conviens; mais n'en parlez pas.
Je vous la dois, mon indigence.
L'enfant des arts est généreux;
Tous les jours le marchand le triche:
Et je serais un peu moins gueux,
Si vous étiez un peu moins riche.

JACOB.

Mais je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi, ni vous ni vos confrères, et je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LANTARA.

Cela s'entend de reste.

Air : *Comment goûter quelques repos ?*

Avec très-peu d'argent comptant,
Vous nous achetez nos chef-d'œuvres,
Que par vos adroites manœuvres,
Vous vendez quatre fois autant.

JACOB.

Monsieur, dans l'état que j'exerce
Il faut cela pour être au pair ;
Payer très-peu, vendre très-cher,
C'est là tout l'esprit du commerce.

LANTARA.

Il ose en convenir !

JACOB.

Vous dois-je quelque chose ?

LANTARA.

Oui, tu me dois.

Air : *Voulant, par ses œuvres complettes.* (Voltaire chez Ninon.)

Je le dis avec amertume,
J'ai donné mes dessins pour rien ;
Tu me reproches mon costume,
Moi, je te reproche le tien :
A ta fastueuse élégance,
J'ai contribué comme un sot ;
Crois-moi, prends ma fille sans dot,
Pour l'acquit de ta conscience.

JACOB.

Monsieur, ma conscience ne m'a jamais rien reproché.

LANTARA.

Ta conscience ne t'a jamais rien dit ?

JACOB.

Non ; du moins je n'ai rien entendu.

LANTARA.

Ah ! tu fais la sourde oreille.

JACOB.

Voulez-vous me faire l'honneur de venir à *l'Arc-en-ciel* ?

LANTARA.

Non.

JACOB.

Nous sommes tous marchands de tableaux, vous serez bien reçu.

LANTARA.

Cruel Jacob ! ton fils.... ma fille.... l'amour paternel....

JACOB.

Encore !...

LANTARA.

Air : *Ah ! cessez, cessez, mon père.*

Quoi ! sur toi, père insensible,
La nature est sans pouvoir ;
Ton ame reste inflexible :
L'argent seul peut t'émouvoir !

JACOB.

As-tu des dessins à vendre ?

LANTARA.

Esprit trop matériel,
A mes vœux daigne te rendre.

JACOB.

Je me rends à l'*Arc-en-Ciel.*

LANTARA.

Ah ! j'étais bien fou de croire
Qu'il penserait comme moi ;
Va, tu n'es fait que pour boire
Avec des gens tels que toi.

JACOB.

Va, travaille pour la gloire,
Et compte toujours sur moi :
Genre, paysage, histoire ;
J'achetterai tout de toi.

ENSEMBLE.

Va, tu n'es fait que pour boire, etc.
Genre, paysage, histoire, etc. (*il sort.*)

(*Pendant la scène, on a servi.*)

SCENE VIII.

LANTARA, *seul.*

J'ai pourtant fait la fortune de cet homme là, et il refuse la main de son fils à ma fille ! et je travaillerais encore pour lui ! jamais ; pas la moindre gonache, pas le plus petit croquis : tu sentiras le tort que peut faire à un marchand la défection d'un artiste outragé.

SCENE IX.

LANTARA, FRIBOURG, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Le déjeûner de ces messieurs est servi.

FRIBOURG.

Le monsieur comme il faut, il est parti.

LANTARA.

Oui.

FRIBOURG.

Ah, mon dieu, ma femme!

Mad. FRIBOURG.

Faut-il ôter un couvert?

LANTARA.

N'otez rien.

Mad. FRIBOURG.

Ah! c'est qu'il va revenir.

LANTARA.

Et me forcer à déjeûner seul.

Air nouveau, de M. Doche.

Ah! que de chagrins dans ma vie!
Combien de tribulations!
Dans mon art, en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections!
Viens m'arracher à la misantropie,
Jus précieux, baume divin!
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain.

Sortons de cet état de douleur.

Même Air.

A jeûn, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peine à voir;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux, tout se peint en noir.
Mais quand j'ai bu, tout change de figure
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain.

Par exemple, je n'ai jamais d'apétit quand je suis seul; mais heureusement j'ai toujours soif.

SCENE X.

LANTARA, BELLETETE.

LANTARA.

Ah! c'est toi, mon cher Belletête, mon précieux modèle.

BELLETÊTE.

Oui, monsieur Lantara.

LANTARA.

Ah! mon ami, c'est le ciel qui t'envoye.

BELLETÊTE.

Eh! non, c'est la voisine qui m'a dit que vous étiez au

Jardin du Roi; j'allais chez vous, suivant vos ordres, poser pour la barbe de *Bélisaire*.

LANTARA.

Eh bien, mon ami, c'est ici que tu vas poser.

BELLETÊTE.

Ici?

LANTARA.

Des événemens cruels, inattendus, désolans... Mets-toi là.

BELLETÊTE.

Vous avez du chagrin?

LANTARA.

J'en ai beaucoup; mais ce n'est pas le moment d'y penser; quand nous aurons déjeûné.... mets-toi là.

BELLETÊTE.

Comment, moi, monsieur?

LANTARA.

Est-ce que tu n'as pas d'appétit?

BELLETÊTE.

Au contraire; mais le modèle avec son peintre!

LANTARA.

Pourquoi pas! je ne suis pas de ces gens qui parlent de mésalliance, moi.

BELLETÊTE, *s'asseyant et mangeant.*

M'y voilà, M. Lantara.

LANTARA.

Tu es un honnête garçon, qui fais ton métier de modèle chez mes confrères et moi de la manière la plus distinguée; j'ai besoin de toi, tu as besoin de moi; nous sommes faits l'un pour l'autre.

BELLETÊTE.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Que ces artistes ont bon cœur !

LANTARA.

Comme sa tête se colore !

BELLETETE.

Combien vous me faites d'honneur !

LANTARA.

Va, c'est moi-même que j'honore.
Je trouve *Bélisaire* en toi,
Pour le dessin que je veux faire :
Eh ! bien, quand tu bois avec moi,
Je crois boire avec *Bélisaire*.

BELLETÊTE.

Oui, mais *Bélisaire* étouffe.

LANTARA.

Buvons..... Ma fille! fille trop tendre! dangereux jeune homme! père barbare!....

BELLETETE.

Comment, est-ce qu'il y a un père?

LANTARA.

Oui . . non , ce n'est pas un père.... Buvons

Air : *Je suis heureux en tout, mademoiselle.*

Ah ! qu'il fait bon sous cet ombrage aimable,
Fraîcheur agréable ,
Liqueur délectable ,
Et point de souci ;
Aucun chagrin n'y peut être durable,
On l'envoie au diable
Quand on est à table
Avec un ami.
Tu te sens donc , le matin ?..

BELLETETE.

Faim.

LANTARA.

Et tu trouves ces pigeons?

BELLETETE.

Bons.

LANTARA.

Allons , un verre de vin.

BELLETETE.

Plein.

LANTARA.

Chez ce traiteur on est bien.

BELLETETE.

Bien.

LANTARA.

Et mais nous n'avons plus rien !

BELLETETE.

Rien.

ENSEMBLE.

C'est vrai ; nous n'avons plus rien.
Mais qu'il fait bon sous cet ombrage aimable,
Fraîcheur agréable, etc.

BELLETETE.

Demandons le dessert.

LANTARA.

Le dessert? mais je n'ai pas déjeuné.

BELLETETE.

Comment, est-ce que j'aurais tout mangé moi-même !

LANTARA.

C'est probable.

BELLETÊTE.

Eh bien, mangeons autre chose.

LANTARA, *appelant.*

Garçon.

BELLETÊTE.

Ne le dérangez pas, je vais à la cuisine.

LANTARA.

Reste, et bois, ces gens-là sont faits pour nous servir, garçon.

SCENE XI.

Les Mêmes, FRIBOURG, Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG, *il apperçoit Belletête*

Ah! bon, l'autre est revenu.. oh mon dieu, qu'elle tête!

LANTARA.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

Mad. FRIBOURG.

Cette belle tête là me fait peur.

LANTARA.

M. Fribourg, nous sommes enchantés, tout était excellent. (*à Belletête*) n'est-il pas vrai?

BELLETÊTE.

Excellent, voyez.

LANTARA.

A présent, chère hôtesse, auriez-vous une bonne poularde à nous donner?

BELLETÊTE.

Oui, une poularde.

Mad. FRIBOURG.

Justement, il y en a une à la broche.

FRIBOURG.

Taisez-vous, Mad. Fribourg, et laissez moi dire. Messieurs, vous ne savez pas une chose: c'est qu'il y a une petite usage dans ma maison.

LANTARA.

Eh bien! voyons M. Fribourg.

FRIBOURG.

C'est qu'auparavant de faire une seconde écot, il faut payer la première.

LANTARA.

Comment! payer avant de sortir ?

FRIBOURG.

Voilà la petite usage.

Mad. FRIBOURG, *apart.*

Je n'aurais pas dit moi-même, mais il a bien trouvé cela, mon mari.

LANTARA.

Eh bien, monsieur Fribourg..

FRIROURG.

Voilà la carte payante. (*Belletête prend la carte, Lantara la lui reprend.*)

LANTARA.

Laisse donc, cela ne te regarde pas.

BELLETÊTE.

C'est juste.

LANTARA.

Voyons ce que nous avons déjà dépensé, car il faut compter avec soi-même.

Mad. FRIBOURG.

Ah tu! vois bien, il n'y a rien à craindre.

LANTARA.

Total, huit livres quinze sols, cinq sols au garçon, neuf francs.. çà n'est pas trop cher.

BELLETÊTE.

Non, cela n'est pas trop cher.

LANTARA, *fouillant dans sa poche.*

Ah! ah! c'est singulier.

BELLETÊTE.

Quoi donc ?

LANTARA.

Belletête?

BELLETÊTE.

Monsieur.

LANTARA.

As-tu de l'argent sur toi ?

BELLETÊTE.

Oui, monsieur, qu'est-ce qui vous manque ? J'ai le reste d'une pièce de vingt-quatre sols.

LANTARA.

Tu n'as que cela ? c'est que je suis sorti sans argent.

BELLETÊTE.

Eh bien, monsieur, il n'y a pas loin d'ici chez vous.

LANTARA.

C'est que j'ai dans l'idée qu'il n'y en a pas chez moi.

Mad. FRIBOURG.

Ils se consultent.

FRIBOURG.

Mauvais signe.

BELLETÊTE.

Comment allons-nous faire, monsieur?

LANTARA.

Je vais arranger cela. M. Fribourg, vous m'avez parlé franchement, je vais faire de même: je vous avoue que ne comptant pas sur votre usage...

FRIBOURG.

Eh bien, monsieur?

LANTARA.

Je me trouve n'avoir point d'argent.

FRIBOURG.

Pas d'argent!

LANTARA.

Mais nous sommes gens de revue.

FRIBOURG.

Air : *Monsieur Beaussac est bien méchant.*

Venir déjeuner sans argent!
C'est indiscret, c'est imprudent.

LANTARA et BELLETETE.

Un honnête homme, bien souvent
Se trouve aujourd'hui sans argent.

FRIBOURG.

Encor' pousser l'effronterie
Jusqu'à choisir les morceaux fins,
Les morceaux chers, les meilleurs vins.

LANTARA.

Oui, j'en conviens, c'est une étourderie.

FRIBOURG.

Non pas, monsieur, c'est de l'effronterie.

LANTARA.

Entre nous deux
Nous n'avons rien; c'est malheureux.

FRIBOURG.

C'est affreux.

LANTARA.

Malheureux.

FRIBOURG.

C'est affreux.
Venir déjeûner sans argent, etc.

LANTARA et BELLETETE.

Un honnête homme, bien souvent, etc.

FRIBOURG.

Je n'entends rien à toutes ces choses-là : me payez-vous?

LANTARA.

Vous vous obstinez donc a être payé sur-le-champ ?

FRIBOURG.

Oui, monsieur, sur-le-champ, à présent, tout de suite.

LANTARA.

Eh bien, monsieur, vous allez avoir votre argent.. du papier.

FRIBOURG.

Comment, monsieur... qu'est ce que c'est ?

LANTARA.

Du papier, vous dis-je.

Mad. FRIBOURG, *bas à son mari.*

Il va écrire à un de ses amis pour qu'il lui envoye de quoi payer.

FRIBOURG.

C'est possible, je vais chercher le papier, toi, ma femme ne les perds pas de vue.

SCENE XII.

Les Précédens hors FRIBOURG.

LANTARA.

Voilà un événement bien cruel.

BELLETÈTE.

Epouvantable, inquiétant pour des gens honnêtes... et je suis presque désolé d'avoir accepté. (*Il boit.*)

Mad. FRIBOURG.

Je suis bien faché de la circonstance, messieurs, mais dans notre état.. quand on ne connaît pas les personnes... vous concevez...

LANTARA.

Point d'excuse, madame. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

SCENE XIII.

Les Précédens FRIBOURG.

FRIBOURG, *posant sur la table.*

Du papier, de la plume et de l'encre.

LANTARA.

C'est bon, laissez-nous.

FRIBOURG.

Mais, monsieur.

LANTARA.

Laissez-nous.

BELLETÊTE.

Laissez-nous.

Mad. FRIBOURG.

Laissons-les.

FRIBOURG.

C'est égal, je ferai sentinelle par le fenêtre. (*Il sort avec sa femme.*)

SCENE XIV.

LANTARA, BELLETETE.

LANTARA.

Mon ami, nous sommes dans l'embaras, il faut en sortir.

BELLETETE, *allant vers la porte.*

Oui, monsieur, il faut en sortir.

LANTARA, *le retenant.*

Ah... ah... tu vas poser, je vais dessiner, et c'est monsieur Jacob qui paiera l'écot.

BELLETETE.

M. Jacob, ce fameux marchand de tableaux?

LANTARA.

Ce vil brocanteur, cet avide corsaire qui m'ouvre sa bourse par spéculation, et qui me dédaigne par avarice.

BELLETETE.

J'entends ... Comment poserai-je ?

LANTARA.

Le verre à la main.

BELLETETE.

J'aime cette pose-là. (*Il se place sur le tonneau, en attitude, et le verre en main.*) Suis-je bien ?

LANTARA.

A merveille.

BELLETETE.

Air *de Marianne.*

Combien ma Barbe vénérable
Reproduit d'êtres différens !
Des monarques, des dieux, le diable ;
Tous les états et tous les rangs.
Moyse, Aaron,
Priam, Caron,
Le vieux Nestor, le fameux Diogène,
Le froid Caton,
Titon, Pluton ;
Le grand Saint-Pierre et le docte Platon.
L'un des jours de l'autre semaine,
J'ai représenté Jupiter ;
J'étais Agamemnon hier,
Et me voilà Silène.

LANTARA.

Oui, vrai Silène.

BELLETETE.

Çà va-t-il ?

LANTARA.

Je me sens en verve.

BELLETETE, *venant regarder.*

Oh ! comme je serai bien ! c'est de l'argent comptant.

LANTARA.

Je l'espère.

Air : *Un homme, pour faire un tableau.*

Ces marchands si fiers de leur bien,
Ces gros messieurs qui font la banque ;
Leur papier se réduit à rien
Sitôt que le crédit leur manque.
Le mien reste toujours entier,
Quelque sottise que je fasse ;
Et je reponds que mon papier
Ne perdra jamais sur la place.

BELLETETE.

Oui, je reponds que son papier
Ne perdra jamais sur la place.

Ah ! M. Lantara, si vous vouliez être riche !

LANTARA.

C'est fait.

BELLETETE.

Votre fortune est faite ?

LANTARA.

Mon dessin est fini.

BELLETETE.

Voyons.

LANTARA, *appelant.*

Garçon.

BELLETETE.

Ma foi, nous avons joliment réussi.

SCENE XV.

Les Précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.

Qu'est-ce que c'est?

LANTARA.

Vous connaissez *l'Arc-en-ciel ?*

FRIBOURG.

Oui, c'est ici tout près, sur le boulevard.

LANTARA.

Au moment ou je vous parle, il y a une société qui mange une matelotte.... Dans cette société, il y a un M. Jacob, remettez lui cela, et qu'il vous donne un louis.

FRIBOURG.

Un louis, cela?

BELLETETE.

C'est pour rien.

LANTARA.

Pas un sol de moins.

FRIBOURG.

Ah ça, qu'est-ce que cela signifie ?

LANTARA.

Allez.

BELLETETE.

Allez...

FRIBOURG.

A la bonne heure, mais je vais toujours prendre une petite précaution. (*Il appele.*) Ma femme.

SCENE XVI.

Les Précédens, Mad. FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Me voilà, mon ami.

FRIBOURG.

Tiens, regarde donc, je vais chercher un louis avec ce barbouillage.

Mad. FRIBOURG.

Ah! c'est drôle.

FRIBOURG.

Oui, c'est une petite drolerie de ces messieurs; mais toujours, reste en faction à mon place. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

Les Précédens, excepté FRIBOURG.

Mad. FRIBOURG.

Mon mari, il a beau dire, cet homme-là, il a in bonne figire, et le petit dessin il est bien gentil.

LANTARA.

Eh bien, madame, cette poularde ?

Mad. FRIBOURG.

Dans la minute, (*à part.*) je n'ose pourtant pas la servir avant que M. Fribourg il soit revenu.

LANTARA.

Eh bien, du vin en attendant.

(*Lantara et Belletête se remettent à table.*)

Mad. FRIBOURG.

Ah! du vin, à la bonne heure... François, du vin à ces messieurs.

BELLETÊTE.

Monsieur, monsieur, regardez donc ce jeune homme qui se promène dans cette allée, n'est-ce pas le fils de M. Jacob?

LANTARA.

C'est lui-même.

BELLETETE.

Il nous observe.

LANTARA *se levant.*

Il faut que je lui parle, j'ai besoin de lui parler... Monsieur Victor, ne vous cachez pas, approchez.

SCENE XVIII.

Les Précédens, VICTOR.

VICTOR.

Ah! c'est vous, M. Lantara.

Mad. FRIBOURG *à part.*

Eh bien! il connait le jeune homme de la petite fille.

LANTARA.

Que faites-vous ici, monsieur?

VICTOR.

Vous savez que j'y viens étudier tous les matins...

LANTARA.

Je le sais, monsieur, mais je sais aussi vos coupables intentions.

BELLETETE.

Comment! il a des intentions.

Mad. FRIBOURG.

Qu'est-ce que cela veut dire?..... Messieurs, voilà du vin et un verre.

BELLETETE.

C'est bon, le vin arrange tout.

LANTARA.

Verse, Belletête.

VICTOR.

Mais, monsieur, je ne sais pas...

LANTARA.

Buvez, monsieur, buvez.... A ta santé, mon ami.... connaissez-vous cette lettre?

VICTOR.

Oui, monsieur.

LANTARA.

A qui l'avez-vous adressée?

VICTOR.

Mais, monsieur...

LANTARA.

A qui l'avez-vous adressée?

VICTOR.

A mademoiselle votre fille.

Mad. FRIBOURG *à part.*

Ah! c'est le père de la petite.

LANTARA.

Tu rougis, tu détournes la vue, regarde-moi.

Air : *J' n'avions pas encor quatorze ans.*

Vois un artiste malheureux,
Que ta conduite désespère ;
Tu formas des complots affreux ;
Mais, non, ton cœur est généreux :
Va, je n'accuse que ton père.
Eloigne-toi...
Reviens à moi :
Que ta présence me console...
Hélas ! ton aspect me désole.
Que ton père garde son or,
Je garde ma fille chérie ;
Reste garçon toute ta vie,
Je t'aimais... je te hais; non, je t'aime encor.

BELLETETE.

Quelle sensibilité! il est tout âme.

VICTOR.

Eh bien, monsieur, puisque vous m'aimez encore, daignez m'entendre : d'abord, vous devez bien penser que je n'ai jamais eu sur Mlle. Thérèse, que des vues légitimes.

Mad. FRIBOURG *à part.*

Je l'avais bien pensé tout de même.

LANTARA.

Honnête garçon!.. mais ton père... Allons, bois encore, touche-là, et que je ne te revoye jamais.

VICTOR.

Mais, M. Lantara..

LANTARA.

Sortez, monsieur.

Mad. FRIBOURG, *bas à Victor.*

Obéissez, mais revenez bien vîte avec la petite.

VICTOR.

Vous avez raison. Adieu, M. Lantara.

LANTARA.

Adieu, mon cher ami. (*il l'embrasse et le renvoie.*) Va-t-en.... Il me fend le cœur.

BELLETETE.

Et moi donc! pauvre jeune homme! on est quelquefois bien malheureux d'être le fils de son père.

SCENE XIX.

Les Précédens, FRIBOURG.

FRIBOURG.

M. Lantara, car je sais votre nom à présent, et que je sais aussi que vous êtes un homme avec des talents beaucoup. M. Jacob, il a reconnu tout de suite votre petit ouvrage; il en est bien content, et toute sa compagnie aussi.

Mad. FRIBOURG.

Tu vois donc bien que j'avais jugé comme il faut.

FRIBOURG.

Seulement, il n'en offre que douze francs, je n'ai pas voulu le laisser sans vous prévenir; mais je vais lui reporter, n'est-ce pas?

LANTARA.

Donnez.

FRIBOURG.

Ah! vous allez y faire quelques petits enjolivements pour douze francs de plus... Comment! vous déchirez... et payer le dépense...

LANTARA.

Est-ce que vous n'avez plus de papier?

Mad. FRIBOURG.

Pardonnez-moi, monsieur, il y en a encore.

FRIBOURG.

Eh vîte, ma femme, une main de papier à monsieur.

(*Elle sort.*)

BELLETÊTE.

C'est bien, M. Lantara, c'est digne de vous.

FRIBOURG.

Eh quoi, monsieur! vous jettez comme cela douze francs à vos pieds!

LANTARA.

Cela vous étonne?

FRIBOURG.

Air : *Si Dorilas.*

Quoi ! douze francs ; c'est une extravagance.

LANTARA.

Et que m'importe un vil métal !

FRIBOURG.

Ce vil métal eut payé le dépense ;
Ce que vous faites est fort mal.

BELLETETE.

Il est toujours original.

LANTARA.

Des connaisseurs je cherche les suffrages;
Pour eux seuls je veux réussir.
Plutôt cent fois détruire mes ouvrages
Qu'un instant les voir avilir.

SCENE XX.

Les Précédens, Mad. FRIBOURG, VICTOR, et THERESE.

Mad. FRIBOURG.

Voilà la main de papier.

BELLETÊTE.

Qu'est-ce que vous allez dessiner à présent?

LANTARA.

Je n'en sais rien, ce qui me passera par la tête.

Mad. FRIBOURG.

Bon, voici déjà les jeunes gens revenus.

(*Les jeunes gens paraissent au fond du théâtre, et Mad. Fribourg va au devant d'eux.*)

Mad. FRIBOURG.

Air : *Porte à la pauvre mère.*

Venez, point de contrainte,
Aimables jeunes gens ;
Faites parler sans crainte
Vos cœurs intéressans.

THÉRÈSE.

Mon père est en courroux.

Mad. FRIBOURG.

Eh ! non, rassurez-vous.

LANTARA, *se parlant à lui-même.*

Ce corsaire en peinture
Méconnaît la nature !

VICTOR et THÉRÈSE.

Tombons à ses genoux.

LANTARA.

Laissez-moi,.. levez-vous.

ENSEMBLE.

LANTARA, *à part.*
O ciel! quelle contrainte!...
Qu'ils sont intéressans!
De leur touchante plainte
Redoutons les accens.

FRIB., Mad. FRIB., B. TETE.
Allons, point de contrainte,
Aimables jeunes gens;
Faites parler sans crainte
Vos cœurs intéressans.

VICTOR et THÉRÈSE.

Sensible à notre plainte,
Vous jugez nos tourmens;
Montrez-nous sans contrainte
De plus doux sentimens.

VICTOR, *à Lantara.*

M. Lantara, j'ai lu dans votre cœur, il est bon, vous ne serez pas inexorable.

THÉRÈSE.

Victor ne vous demande que le tems de fléchir son père.

LANTARA.

Ne cherchez pas à m'attendrir, je suis occupé... Ma fille, faites vos adieux à ce jeune homme, je vous défends de le revoir.

VICTOR.

Quoi! M. Lantara.

LANTARA.

Taisez-vous; éloignez-vous, monsieur... demeurez, mademoiselle.

THERESE.

Mais, enfin....

LANTARA.

J'ai tout dit.

THERESE.

Adieu, Victor.

VICTOR.

Adieu, ma chère Thérèse.

LANTARA, *jetant ses yeux sur eux.*

Un moment, mes enfans.

THERESE.

Vous vous attendrissez!

LANTARA.

Non; mais restez comme vous êtes... ton porte-feuille, ma fille... prolongez vos adieux.

Mad. FRIBOURG *donnant le porte-feuille à Lantara.*

Voilà le porte-feuille.

BELLETÊTE.

Comment faut-il poser?

LANTARA.

A genoux.

BELLETÊTE.

Me voilà pupitre.

FRIBOURG.

Ah! quel drôle de loustic!

Mad. FRIBOURG.

Oh! le joli dessin que cela va faire.

LANTARA *dessinant.*

C'est bien, ne quitte pas sa main, le regard bien tendre, ma fille.

TRIO de ma douceur insigne.

VICTOR.

Ecoutons votre père ;
Suivons bien ses leçons.

THÉRÉSE,

Mais que veut-il donc faire ?

VICTOR.

N'importe, obéissons.

Mad. FRIBOURG.

Ah ! quels touchans adieux !

LANTARA.

Que d'amour dans leurs yeux !

THERESE et VICTOR.

Faut-il qu'on nous sépare ?

LANTARA.

Père injuste et barbare !

FRIBOURG.

Comme il a du talent !

Mad. FRIBOURG.

C'est déjà ressemblant.

FRIBOURG, Mad. FRIBOURG, BELLETÊTE.

Ensemble.

Ce tableau m'interesse
Ah ! ces pauvres enfans !
J'éprouve leur tristesse,
Je ressens leurs tourmens.

THERESE, VICTOR.

Je t'aimerai sans cesse ;
Peut-être avec le tems,
Notre vive tendresse
Fléchira nos parens.

LANTARA.

Ma fille m'intéresse ;
Mais malgré ses tourmens,
Il faut que l'amour cesse
A la voix des parens.

LANTARA.

Ne vous impatientez pas, mes amis, c'est bien avancé.

VICTOR.

Oh! ne vous pressez pas, M. Lantara.

BELLETÊTE.

Il n'est pas pressé le jeune homme, je le crois; il ne me ressemble guère... moi qui pose tous les jours.

Air : *avec vous sous le même toit.*

J'ai tous les jours nouveaux ennuis,
Et je fais un métier fort triste,
Pourquoi cela ? c'est que je suis
Seul en face de mon artiste...
Les yeux fixés sur tant d'attraits,
Combien j'aurais de patience ;
Ah ! jamais je ne me plaindrais
De la longueur de la séance.

LANTARA.

Lantara fecit; ajoutons un titre: séparation, regrêts, désespoir de deux amans aussi intéressans qu'infortunés.

FRIBOURG.

Qu'est-ce qu'il a donc dans la tête, celui-là?

LANTARA.

Retournez à *l'Arc-en-ciel*, remettez ce dessin à M. Jacob.

VICTOR.

Eh quoi! mon père....

Mad. FRIBOURG *à part.*

La marchand de tableaux! il est son père.

LANTARA.

Qu'il vous en donne deux louis, et n'oubliez pas de lui dire ce que j'ai fait du premier.

FRIBOURG.

Comment! deux louis ? c'est juste. Dans l'autre, il n'y avait qu'un vieux visage, ici, il y a deux jolies figures.

Mad. FRIBOURG.

C'est moi qui me charge de porter le dessin.

FRIBOURG.

Mais, ma femme...

Mad. FRIBOURG.

Je veux être utile à cette jeunesse, reste, à ton tour, la sentinelle.

SCENE XXI.

Les Précédens, excepté Mad. FRIBOURG.

FRIBOURG.

Va tranquille, ma femme, la sentinelle à présent il n'est plus nécessaire. Brave homme... M. Lantara, la poularde quand il vous plaira.

LANTARA.

Ah! mon ami, je n'ai plus faim.

BELLETETE.

Oh! non; la sensibilité...

LANTARA.

La tendresse paternelle.

FRIBOURG *appelant.*

François, François. (*à Lantara.*) Vous entendez que je ne suis plus inquiet pour le dépense à présent. (*François vient.*) Ah! te voilà, écoute. (*Il lui parle bas, François sort.*)

VICTOR.

Mon père à *l'Arc-en-ciel*, un dessin que M. Lantara lui envoye! qu'est-ce que cela veut dire?

THERESE.

Je ne le sais pas plus que vous, mais j'ai bonne espérance.

VICTOR.

Moi, j'ai bien peur.

FRANÇOIS, *apportant une bouteille.*

Monsieur.

FRIBOURG.

C'est bon..... Monsieur le peintre, j'espère au moins que vous ne me ferez pas la disgrace pour pas accepter un verre de bon vin vieux de Volney; celui là, il sera pas sur la carte.

LANTARA.

Vous m'avez bien jugé, j'accepte.

BELLETÊTE.

Nous acceptons.

FRIBOURG.

Buvez-moi cela en connaisseurs.

LANTARA.

Oh! oh!

Air : *De tous les dîners le meilleur.*

C'est du Volney le plus exquis..

FRIBOURG.

Je n'en vends à personne :
Je le bois avec mes amis.

BELLETETE.

Et monsieur nous en donne.

FRIBOURG.

Sans le vin point de vrai bonheur !
Il inspire
Un joyeux délire !
Sans le vin point de vrai bonheur !
C'est la devise d'un bon cœur.

FRIBOURG, BELLETETE et LANTARA

Sans le vin, etc.

FRIBOURG.

Che suis aujourd'hui d'une gaîté...

Et vous, aimables tourtereaux,
Que l'amour il rassemble ;
En buvant oubliez vos maux,
Et chantons tous ensemble.

FRIBOURG, BELLETÈTE et LANTARA.

Sans le vin, etc.

THERESE et VICTOR.

Sans l'amour, point de vrai bonheur !
Il inspire
Un tendre délire !
Sans l'amour point de vrai bonheur !
Ces mots sont écrits dans mon cœur.

LANTARA, *embrassant Fribourg.*

Mon cher M. Fribourg, vous êtes bien le meilleur homme de Suisse, que j'ai jamais connu. L'excellente bouteille de vin que vous venez de me verser, est là. (*Mettant la main sur son cœur.*)

BELLETETE.

Oui, là.

FRIBOURG, *à part.*

C'est pourtant un brave homme que cet original-là. (*Haut.*) Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas une petite fortune honnête, avec le facilité d'avoir de l'argent tout de suite, sans en prendre aux autres ?

LANTARA.

Oh ! l'argent, qu'est-ce que l'argent ? mes coupons, ma palette, mon modèle...

BELLETÈTE.

Votre ami, M. Lantara.

LANTARA.

La considération d'un homme tel que vous...

[illegible]

Mais votre [illegible] blir.

[illegible]

Ah! [illegible] forcé d'en [illegible] jusqu'ici.

[illegible]

[illegible]

Eh bien, [illegible] je vois qu'à [illegible] un Suisse.

[illegible]

Achevons [illegible]

[illegible]

Les Précédens, [illegible]

[illegible]

Venez, [illegible] là ils sont dans le [illegible]

LANTARA, [illegible]

[illegible]

[illegible]

Vous appelez [illegible]

Mon père!...

Je tremble.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

est sacrée; j'ai mis moi-même le prix à mon dessin, vous ne l'auriez pas pour cent écus, M Jacob l'aura pour deux louis. (*A Fribourg.*) Tenez, payez-vous, je reviendrai pour le reste.

BELLETÊTE.

Oui, nous reviendrons.

FRIBOURG.

Ah ! pour le coup, c'est un brave homme.

LE PREMIER MARCHAND.

S'il voulait travailler pour moi !

LE SECOND MARCHAND.

Si je pouvais l'acaparer !

BELLETETE.

Quelle grandeur d'âme !

JACOB.

Un marchand n'aurait pas fait cela.

LE PREMIER MARCHAND.

M. Lantara, il faut absolument que vous fassiez affaire avec moi.

LE SECOND MARCHAND.

Avec moi.

LE TROISIEME MARCHAND.

Avec moi.

CHOEUR.

BELLETÊTE ET LES TROIS MARCHANDS.

Air : *Quand Dugueſclin.*

Quand aux beaux arts on veut être utile,
Il ne faut pas lésiner sur l'argent ;
Pour s'attacher un artiste habile
On ne saurait trop payer son talent.

LE PREMIER MARCHAND.

Je vous ferai les plus grands avantages.

LE SECOND MARCHAND.

La préférence, et vous serez content.

LE TROISIEME MARCHAND.

Au poids de l'or, je pairai vos ouvrages.

LE PREMIER MARCHAND.

[illegible]t de crédit, toujours argent comptant.

TOUS.

Quand aux beaux arts, etc.

LE PREMIER MARCHAND.

Venez chez moi ; bon gîte et bonne chère.

LANTARA.

Mes chers messieurs, que vous m'embarassez !

LE SECOND MARCHAND.

J'ai du bon vin que je n'épargne guère.

LANTARA.

Ah ! mon ami, que vous m'attendrissez !

TOUS.

Quand aux beaux arts, etc.

JACOB.

Messieurs, je lui propose plus que vous ne pourriez lui donner tous ensemble ; qu'il s'engage à ne travailler que pour moi, et je lui donne mon fils pour sa fille.

Mad. FRIBOURG.

M. Lantara, vous devez la préférence à M. Jacob.

LANTARA.

Cruel homme ! tu as trouvé le chemin de mon cœur, je suis tout à vous.

VICTOR.

Ah ! mon père.

THÉRÈSE.

Quel bonheur !

LE PREMIER MARCHAND.

Nous n'avons plus rien à faire ici.

LANTARA.

Allez, messieurs, vous serez de la noce. (*à Jacob.*) Vous voyez ce que peut l'amour paternel.

JACOB.

J'entends bien.

Air : *Un matin que Gros-René.*

Je veux croire qu'en effet
Vous êtes bon père ;
Mais comme il faut parler net
Pour finir l'affaire :
Que donnez-vous à nos enfans ?

LANTARA.

Je leur donne vingt mille francs,
En tableaux à faire.

JACOB.

Mais vous les ferez.

LANTARA.

J'en donne ma parole.

Mad. FRIBOURG.

Il vient de prouver, je crois, qu'elle était bonne.

JACOB.

Embrassez-moi, ma fille.

LANTARA.

Embrasse-moi, mon garçon. Mad. Fribourg nous ferons la noce chez vous.

Mad. FRIBOURG.

Ah! voilà le joli petit mariage qu'il est décidé... M. Lantara, a cause de l'événement, vous ferez le portrait de mon mari, n'est-ce pas?

FRIBOURG.

Non, mon femme, M. Lantara il nous fera un jolie enseigne.

Mad. FRIBOURG.

Eh bien, mon ami, ce sera ton bonne figure, et nous écrirons, au bon Suisse.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. DOCHE.

LANTARA.

Comme au cabaret qu'on fronde,
Mes enfans, songez-y bien,
Dans le commerce du monde,
Chacun doit mettre du sien.
D'argent, d'esprit ou d'adresse
Sachons donc nous faire un lot;
Car il faut avoir sans cesse
De quoi payer son écot.

BELLETETE.

Du talent, sur la finance,
L'avantage est éminent:
Tous ces riches d'importance
Ne peuvent rien sans argent.
Dans l'embarras qu'il éprouve,
Plus d'un eut été bien sot...
Lui, dans son crayon il trouve
De quoi payer son écot.

VICTOR.

Agnès est jeune et gentille ;
Elle épouse un vieux Crésus
Qui pour séduire la fille
A fait sonner ses écus.
Chez Plutus on le renomme,
Et bien ample est son magot,
Mais aura-t-il, le cher homme,
De quoi payer son écot ?

JACOB.

Malgré les fréquens reproches
Des mamans et des maris,
Nos élégantes, sans poches,
S'en vont partout dans Paris.
Cette mode, chez les femmes,
Contre nous est un complot ;
Car partout, avec ces dames,
Il faut payer leur écot.

Mad. FRIBOURG.

Le voisin et la voisine,
Avec leur petit cousin,
Bien souvent, à la sourdine,
Chez nous font un goûter fin ..
Le mari, d'humeur joviale,
Chante et rit comme un nigaud ;
Quand il croit qu'on le régale,
On lui fait payer l'écot.

FRIBOURG.

Vous voyez près d'un grisette
Ce Gascon grand babillard ;
Pour régaler la fillette,
L'i être toujours en retard...
Bien loin d'agir de la sorte,
Et presque sans dire un mot,
Bon Suisse toujours il porte
De quoi payer son écot.

THERESE, *au Public.*

De cette pièce nouvelle
Les auteurs ont fait les frais ;
Les acteurs ont mis du zèle
Pour obtenir un succès.
Tous ils ont voulu vous plaire ;
Applaudissez un peu haut
Et chacun dans cette affaire,
Aura payé son écot.

FIN.

Seguier, Armand Louis Maurice, baron

LAWATER,

COMEDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. MAURICE Seguier S***.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 19 Octobre, 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAWATER.	M. VERTPRÉ.
VALMONT, français.	M. AUGUSTE St.-ESTÈVE.
LE BARON DE STEINACH, vieil officier suisse.	M. CHAPELLE.
FRITZ, valet de Lawater.	M. JOLY.
GASPARD, valet de Valmont.	M. LENOBLE.
CLARA, orpheline.	Mlle. DESMARES.
BRIGITTE, gouvernante de Lawater.	Mad. DUCHAUME.

La Scène se passe à Zurich, chez M. Lawater.

Le Théâtre représente un salon de travail. Plusieurs figures représentant divers caractères, tels que l'ivrogne, la mélancolie, la gaîté, etc. sont accrochées aux murailles. A droite du spectateur, près de l'avant-scène, est une petite table de déjeûner, et une chaise à côté. Derrière cette table se trouve un pupitre sur lequel est ouvert le livre des *Essais sur les physionomies*. A la page 127, de ces Essais, doit y avoir écrit en grosses lettres : *Traits caractéristiques des bavards*, et à la page d'après, tournant le dos à celle-ci, la figure de Fritz en profil. Plus loin, à la page 230, *traits caractéristiques de la poltronerie*, et à la page d'après, tournant le dos a la page précédente, la figure de Fritz, vue de face. Enfin, à la page 400, *traits caractéristiques des libertins*. Tout-à-fait à droite il y a un socle prêt à recevoir le buste de Socrate.

A gauche du spectateur est une table de travail, et dessus, divers papiers, quelques dessins, des crayons et un carton. Dans une boëte sont des cartes sur lesquelles on a écrit des pensées. Tout-a-fait à gauche on voit un socle portant le buste de Platon.

La porte de la chambre de Clara est à droite.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LAWATER.

SCENE PREMIERE.

STEINACH, VALMONT.

STEINACH.

Entrons sans façon, les voyageurs à pied sont sans cérémonie. Eh ! bien, monsieur le Parisien, que dis-tu de notre petite promenade ?

VALMONT.

De Glaris à Zurich, elle est un peu longue !

STEINACH.

Bah !

Air : *du vaudeville de Jean Monet.*

Partout ailleurs qu'en voyage
En voiture c'est pitié !
En Suisse le paysage,
Exige qu'on aille à pied,
Autrement
Quel tourment ;
Il faudrait de sa voiture,
Pour admirer la nature,
Descendre à chaque moment.

VALMONT.

Nous voici donc, chez monsieur Lawater, chez le fameux auteur de l'*Essai sur les physionomies.*

STEINACH.

Oui, mon cher ; te voilà chez mon vieil ami, chez mon maître, chez celui qui en trois mois de leçons m'a si bien instruit, que du premier coup d'œil je devine les plus secrettes pensées des hommes.

VALMONT.

Et celles des femmes !

STEINACH.

Les unes comme les autres !

VALMONT.

Vous êtes bien habile.

Air : *nouveau de Doche*,
ou *Oh ! les Français savent bien çà.*

Plus de doute, plus de mystère,
Chaque trait est un caractère,
Le grand Lawater en a fait,
Mon cher, un alphabet complet.

VALMONT.

Sur ce point je crois qu'en effet,
Vous en êtes à l'alphabet.

STEINACH.

Au front d'un homme on peut tout lire.

VALMONT

Tout ce que nos fronts pourraient dire,
On sait qu'ils ne le disent pas.

STEINACH.

Moi je lis tout du haut en bas,
Sans embarras, sans embarras,
Moi je lis tout du haut en bas.

VALMONT.

Ce que nos cœurs pensent tout bas
Nos fronts ne le trahissent pas.

STEINACH.

Mais c'est surtout dans une femme,
Que l'œil est le miroir de l'âme ;
Dans ses yeux on voit sa candeur,
Son honneur avec sa pudeur.

VALMONT.

Je connais plus d'un œil menteur,
Comme le front l'œil est menteur.

STEINACH.

De nos traits Lawater a fait,
Mon cher un alphabet complet,
Et grâce, à ce bel alphabet
Le cœur n'a plus rien de secret.

Ensemble VALMONT, *avec intention.*

Quand notre cœur garde un secret,
Nul de nos traits n'est indiscret.
Sur ce point je crois qu'en effet,
Vous en êtes à l'alphabet.

STEINACH.

C'est pour cela, mon cher Valmont, que sans te connaître autrement que pour t'avoir regardé trois fois de face et deux fois de profil, je t'ai choisi pour te donner ma nièce et avec elle toute ma fortune. Heim ! quand on va savoir cette nou-

velle-là dans le monde, comme cela fera honneur à la théorie de mon ami Lawater.

VALMONT.

Air : *Voulant par ses OEuvres complettes.*

Ce projet qui vous accommode
Est vraiment aussi de mon goût,
La théorie est à la mode
C'est elle aujourd'hui qui fait tout ;
Or quand plus d'un sot se marie,
Par maint arrangement bannal,
Pour moi je trouve original
D'être épousé par théorie.

STEINACH.

C'est ça ! des expériences dans tous les genres !

VALMONT.

Surtout en mariage !

STEINACH.

Mais au moins tâche de rendre ma nièce heureuse, pour ne point faire mentir les infaillibles règles de la physionomie ?

VALMONT.

Soyez tranquille, ne joignez vous pas d'ailleurs à ce mariage toute votre fortune ?

STEINACH.

Oui, mon ami, trente bonnes mille livres de rente !

VALMONT.

Cela suffit, monsieur, je vous réponds de l'expérience ! je crains seulement une chose.

STEINACH.

Quoi donc ?

VALMONT.

C'est que votre nièce ne soit pas aussi versée que vous dans votre art. Si elle allait ne pas vouloir de moi !

STEINACH.

Y penses-tu ! lorsque du premier coup-d'œil je connais à fond les gens que je n'ai jamais vus, tu

veux que je ne connaisse pas ma nièce que je vois depuis plus de vingt ans. C'est, mon ami, la fille la plus douce, la plus obéissante, un vrai mouton pour le profil ! Tu verras, tu verras ! je vous conduis tous deux chez mon ami Lawater, je lui fais voir les heureux rapports que j'ai trouvé sur vos figures, il m'approuve et ce sera lui, ce sera ce digne ministre qui à l'instant même vous unira.

VALMONT.

Votre promptitude m'enchante, se voir, s'agréer, se marier, tout cela dans le même quart d'heure. Ma foi vive la Suisse. Je ne me sens déjà plus de ma fatigue.

SCENE II.

STEINACH, VALMONT, FRITZ, *portant un buste et parlant en dehors.*

FRITZ.

Air : *En revenant de Basle en Suisse.*

Messieurs, il n'en est pas en Suisse
Comme dans les autres pays,
Ici l'on dit sans artifice
Lorsque le maître est au logis.
Or par ce système,
Il est bien clair aussi,
Qu'on dit tout de même
Quand il est sorti.

Donnez-vous la peine de repasser. (*Il entre.*) Excusez ; messieurs, si je vous ai fait attendre ; mais j'étais occupé à renvoyer une troupe de curieux. (*Il pose le buste sur une table à côté de la porte.*) Ces gens-là me donnent un mal, ils sont plus indiscrets, plus têtus !... Ce n'est pas pour vous que je dis cela, monsieur le baron !

STEINACH.

Ah ! ah ! tu me connais donc ?

FRITZ.

Si je vous connais ! Vous que dans tout le pays on appelle le petit Lawater ?

STEINACH, *à Valmont.*

Tu vois, mon ami, tu vois le petit Lawater ! (*A Fritz.*) Et sais-tu si ton maître a reçu le petit billet que je lui ai écrit hier ?

FRITZ.

C'est moi-même qui le lui ai remis.

STEINACH.

De manière que je puis compter qu'il me donnera aujourd'hui la petite séance ?

FRITZ.

Sans doute ! j'ai ordre aussitôt que vous paraîtrez de renvoyer tout le monde et de vous introduire.

STEINACH.

A merveille ! (*A Valmont.*) Tâche de te tenir sur tes gardes ; car au besoin il a des moyens si singuliers pour juger son monde ! Il sait avec une histoire, une question imprévue, rendre à la phisiononnie la plus étudiée, son expression naturelle ! Tiens-toi bien. Mais pour ne pas perdre de temps, viens, mon cher neveu, viens que je te présente à tous mes amis de la ville. (*A Fritz.*) Toi, mon enfant, tu diras à ton maître que dans deux heures nous serons ici.

FRITZ.

Je n'y manquerai pas.

STEINACH, *prenant la tête de Fritz.*

La belle tête de valet !

FRITZ, *s'inclinant.*

Ah ! monsieur, monsieur.

(*Steinach sort.*)

VALMONT, *à Fritz.*

Rends moi un service ; j'ai donné rendez-vous

dans cette maison à un de mes valets, un certain Gaspard.

FRITZ.

Gaspard ! Gaspard est au service de monsieur?

VALMONT.

Tu le connais ?... J'ignore ce qui aura pu le retenir ; quand il paraîtra dis-lui qu'il ne s'écarte pas. (*Il sort.*)

FRITZ.

Oui, monsieur !

SCÈNE III.

FRITZ, *seul.*

Monsieur Gaspard devrait être ici et n'arrive pas ! je me doute, moi, de ce qui le retient. Il se rappelle certaine querelle, dans laquelle, *der teufel!* quelle valeur j'ai montré ce jour-là !

Air :

On prétendit que j'avais bu,
Au fait s'il faut être sincère,
Avant que de l'avoir battu,
J'avais vuidé certain grand verre.
Ce souvenir m'est importun,
A mon honneur il fait outrage ;
Et je prétends le battre à jeûn,
Pour justifier mon courage.

Mais ne perdons pas de temps, mettons d'abord ce buste à sa place. (*Il le met sur le socle à droite du spectateur.*) Ensuite sur la table du déjeûner, la liste des visites. (*Il l'étale.*) En voilà-t'il? depuis que monsieur Lawater a fait paraître son grand *Essai sur les physionomies*, c'est une affluence chez lui, une curiosité ! au fait il est bien naturel de desirer savoir à qui l'on ressemble.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

A la page où sont les méchans
Aucun ne veut se reconnaître,
A la page des bonnes gens,
On voit s'arrêter plus d'un traître ;

Avec les portraits les plus beaux
Chacun se compare à la ronde,
C'est à la page des badauds
Qu'on reconnait le plus de monde.

Ce n'est pas que mon maître se trompe quelquefois. Ne s'est-il pas avisé, un jour que je ne parlais pas, de me trouver la figure d'un bavard! Et une autre fois donc, en plein jour et en temps de paix, ne m'a-t-il pas trouvé les traits d'un poltron! de manière (*Il ouvre le livre des essais qui est sur le pupitre.*) que me voilà dans cet ouvrage, page 127, vu de profil avec les bavards, et puis page 230, vu de face avec les poltrons! comme si un poltron se voyait autrement que par derrière!

SCENE IV.

FRITZ, BRIGITTE, *en dehors.*

BRIGITTE.

Fritz!

FRITZ, *sans bouger.*

Mademoiselle Brigitte?

BRIGITTE.

Avec qui causes-tu là haut?

FRITZ.

Avec qui je cause? ce que c'est que la réputation!

BRIGITTE.

Descendras-tu?

FRITZ, *allant à la porte.*

Que me voulez-vous?

BRIGITTE.

Viens chercher le déjeûner de ton maître.

FRITZ.

Il faut que le déjeûner attende, et cela pour une bonne raison, parce que mon maître n'y est pas.

BRIGITTE.

C'est bon! bavard!

SCENE V.

FRITZ, *seul.*

Bavard ! allons, peste soit de la vieille grondeuse ! quand je suis tout seul, avec qui veut-elle que je cause ? ce sera avec ce buste peut-être ? (*Il l'examine.*) Comme il est laid le visage de ce monsieur là, et cependant mon maître ne cesse de le regarder.

Air : *Chacun avec moi l'avouera.*

Fritz, me dit-il dernièrement,
Socrate à la vertu fidèle,
Malgré ce front si repoussant,
Des sages fut le vrai modèle,
Oui, des sages le vrai modèle ;
Je ne veux pas lui disputer,
Ce titre qu'il sut mériter ;
Mais en regardant son visage,
Je me dis quand on est si laid,
Que chaque trait
Est contrefait,
Il est bien aisé d'être sage.

A cela, M. Lawater, me dit : Fritz ? — Plaît-il mon maître ? — Tu ne seras jamais physionomiste ? — C'est possible ?

Même air.

Quant aux hommes, oui, j'en convien,
On peut très-fort m'en faire accroire,
A leurs regards je n'entends rien,
Leur front pour moi c'est du grimoire,
Absolument du vrai grimoire ;
Mais les femmes c'est différent,
Dans leurs yeux je lis tout courant,
Tout comme on lit dans l'écriture ;
Il faut en convenir aussi,
Un front poli,
Minois joli,
Applique mieux à la lecture.

SCENE VI.

FRITZ, CLARA, *elle sort de la porte latérale à droite du spectateur.*

CLARA.

Monsieur !

FRITZ.

Mademoiselle ! (*A part.*) La jolie lecture qu'il y aurait à faire sur cette mine là !

CLARA.

Mon généreux protecteur est-il rentré ?

FRITZ.

Non, mademoiselle. Auriez-vous quelque chose à lui dire ?

CLARA.

Hélas ! oui.

FRITZ.

Vous soupirez. Je parie que je me doute de ce que c'est ?

CLARA, *vivement.*

Vous vous en doutez ?

FRITZ.

Hier, à votre arrivée j'en aurais mis ma main au feu.

CLARA, *inquiette.*

Est-il possible ! quoi !

FRITZ, *en confidence.*

Est-ce que tout le monde ici n'a pas à s'en plaindre ?

CLARA.

Et de qui donc ?

FRITZ.

De mademoiselle Brigitte.

CLARA, *se remettant.*

Ah !

FRITZ.

Je parie qu'elle vous aura déjà grondée ?

CLARA.

Et à propos de quoi ?

FRITZ.

D'abord, c'est que c'est son habitude ; et puis

elle dit comme ça qu'une jeune-demoiselle qui arrive dans une maison, toute seule, inconnue, sans recommandation.... Excusez, mademoiselle.

Air *de Lisbeth*,

C'est elle qui prétend cela,
Et son exigeance est extrême;
Pour moi, voyant ce minois là,
Tout à part, moi, j'ai dit voila
Qui se recommande so.-même;
Recommander des yeux si doux,
La méprise serait trop grande,
Et c'est le monde auprès de vous,
Bien plutôt (bis) qui se recommande.

CLARA.

Et M. Lawater, lui, que dit-il? vous a-t-il parlé de moi?

FRITZ.

Parlé! c'est bien lui qui parle! Figurez-vous qu'avant que moi ou Mademoiselle Brigitte ayons ouvert la bouche, il sait déjà sur notre physionomie ce que nous pensons, et voilà qu'il répond d'avance à ce que nous n'ayons pas dit. Jugez comme cela fait une jolie conversation.

CLARA.

Hier, j'étais si troublée! Etrangère dans cette ville, fatiguée d'une route pénible, et ne sachant où porter mes pas, je m'étais assise à la porte de cette maison; je pleurais. Tout-à-coup un vieillard, avec la figure la plus respectable, s'approche de moi; il me regarde, paraît s'intéresser à ma douleur, m'offre un asile; je le suis, c'était M. Lawater. Homme généreux! avec quelle simplicité, quelle délicatesse! Je sens que je lui dois des éclaircissemens, et ce matin je compte les lui donner.

FRITZ.

Des éclaircissemens! c'est inutile. Savez-vous où il m'a pris à son service?

CLARA.

Non.

FRITZ.

Devinez.

CLARA.

Je ne saurais.

FRITZ.

Oh ! vous chercheriez long-temps. Parmi une troupe de voleurs.

CLARA, *reculant.*

Oh ! mon dieu !

FRITZ.

Tel que vous me voyez, j'allais être... (*Il fait le signe d'être pendu.*)

CLARA.

Est-il possible.

FRITZ.

Foi d'honnête homme ! parole d'honneur ! je sortais de mon village ; je rencontre sur la grande route des gens de bonne mine, moi, aussitôt j'en fais mes amis ; tout-à-coup la maréchaussée fond sur nous, et en raison de l'amitié j'allais entendre ma sentence... quand, par un coup du ciel, M. Lawater paraît, ma figure le frappe : juges, s'écrie-t-il, il est impossible que la nature ait fait une pareille méprise ! avec ce front, ces yeux, cette tête, on fut toujours un honnête homme ! — Vous pensez comme je fus content de l'entendre ; on reprend mon procès, les juges me questionnent, l'affaire s'éclaircit, je ne suis plus que spectateur de l'opération, et pour comble de bonheur, M. Lawater me prend à son service.

CLARA.

Vous devez bien l'aimer après ce trait-là !

FRITZ.

Oh ! je vous en réponds, sans quelques autres découvertes qu'il a faites sur ma figure..... Mais..... c'est égal, je lui dois ma vie et cela répare tout, et puis, c'est un si brave homme !

CLARA.

Monsieur, dites-moi, lui auriez-vous quelquefois entendu parler d'une jeune orpheline, appelée Clara ?

FRITZ.

Mademoiselle Clara ? Certainement, fille d'un de ses parents établi à Glaris ; quand je dis sa fille pourtant, c'est à dire un de ces enfants qui viennent là tout bonnement, sans cérémonie, vous m'entendez bien ? Tant y a que ce n'est qu'en mourant que notre parent nous avoua le susdit petit enfant. Mon maître qui est le père à tous, s'est encore chargé de celui là (*Avec mystère.*) jusqu'au dernier événement. En auriez-vous connaissance ?

CLARA.

J'ignore ce qui aura pu se répandre.

FRITZ.

Chut ! personne ici ne sait encore rien ! ni mon maître, ni mademoiselle Brigitte ; mais un voyageur m'a tout raconté ce matin. Figurez-vous que cette jeune Clara..... Vous n'en direz rien ? C'est qu'on m'accuse d'être un peu bavard, voyez-vous.

CLARA.

vez tranquille.

FRITZ.

irez-vous donc que cette jeune Clara a fait ioureux. Ah! mon dieu oui, un très-joli

garçon ! elle a du goût ! mais un mauvais sujet. Or donc ce mauvais sujet lui a fait la cour. Mademoiselle Clara qui a le cœur tendre, l'a écouté ; le mauvais sujet a fait des protestations, a dit qu'il voulait épouser ; mademoiselle Clara a cru tout cela, les jeunes filles çà croit si facilement ; voyant qu'elle donnait dans le panneau, le mauvais sujet en a conté de plus belle. Si bien que les uns disent qu'un beau matin il l'a plantée là, les autres qu'il l'a enlevée ; ma foi, vous pouvez choisir. Eh ! bien qu'avez-vous donc ? vous vous trouvez mal ? Serait-ce par hazard l'histoire de ce mauvais sujet ? si j'avais su cela ! un verre d'eau... Mademoiselle, prenez quelque chose ?

CLARA, *se retirant,*

Ce n'est rien... un souvenir... certaines idées... Laissez moi.

SCENE VII.

FRITZ, *seul.*

Voilà une demoiselle d'une sensibilité !.. Eh ! mais qu'entends-je ? quel bruit à notre porte. (*Il va à la fenêtre.*) Diable ! la compagnie est aujourd'hui nombreuse, tous les enfans de monsieur Lawater, les infortunés de cette ville qui le reconduisent ! c'est qu'aussi il a une drôle de manière de secourir les gens ! au lieu de distribuer de l'argent qu'il n'a plus, il distribue de petites cartes où il met une pensée ; l'indigent s'en saisit et court tout de suite chez les gens riches de la ville qui dès qu'ils voyent le nom du célèbre Lawater payent ces cartes tout ce qu'ils veulent.

(*Il prend les cartes dans la table.*)

SCÈNE VIII.

LAWATER, FRITZ, UN PREMIER INDIGENT, Troupe d'Indigents.

TOUS LES INDIGENTS.

Air : *L'équipage le plus en usage.*

Tes pensées,
Partout ramassées,
Font notre soutien
Elles sont notre bien,
On les brigue,
Sois en donc prodigue,
Car chacun les prend
Pour de l'argent comptant.

LAWATER, *leur distribuant les cartes que Fritz lui donne.*

Amis, ménagez-en la source,
C'est là, ma dernière ressource.

LE PREMIER INDIGENT.

Elle durera plus que ta bourse,
Chacun sait qu'en fait d'écrits profonds,
Lawater est en fonds.

TOUS LES INDIGENTS.

Tes pensées, etc.

LAWATER.

Des meilleurs ouvrages qu'on cite,
La faveur se dissipe vite,
En un jour souvent elle est détruite.

LE PREMIER INDIGENT.

Ne crains rien, Lawater, tes écrits
Auront toujours leur prix.

TOUS LES INDIGENTS.

Tes pensées, etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

LAWATER, FRITZ.

FRITZ.

Monsieur, voici une lettre de Glaris.

LAWATER.

De Glaris ! donne ; c'est sans doute de la jeune Clara.

FRITZ.

Non, Monsieur, non. (*A part.*) Ah ! si ma réputation ne me retenait, comme je lui raconterais...

LAWATER.

Ah ! ah ! c'est de mon nouveau correspondant ; mais à propos, dis-moi, le baron de Steinach s'est-il déjà présenté ?

FRITZ.

Oui, Monsieur, je voulais le retenir ; mais il a dit qu'il repasserait.

LAWATER.

Il me tarde de le voir.

Air de l'Opéra-Comique.

Pour avoir pris de mes leçons,
Déja plus hardi que moi-même,
Il est dans ses décisions
D'une présomption extrême.
La science qu'il croit avoir
Augmente encor son impudence,
Je préfère au demi-savoir
Une franche ignorance.

Voyons ce que me dit cette lettre. (*Il lit.* « Je » vous préviens, Monsieur et respectable ami, » que pour remplir vos désirs, et completter » votre collection, je viens de charger à votre » adresse les portraits bien dessinés des six meilleurs buveurs du canton ; ils sont parfaitement » d'accord avec le portrait général que vous » en avez tracé. » Eh bien, qu'on me conteste encore mes principes ! (*Continuant de lire.*) » Il n'en est pas de même d'un jeune homme qui » vient de se rendre coupable ici de la séduction » la plus révoltante envers une jeune personne,

» dont le sort intéressait toute la ville. Ses traits » sont tellement en contradiction avec celui que » vous donnez du séducteur, dans vos *Essais*, que » cet événement vous fait le plus grand tort. Vos » amis ne savent comment vous défendre ; vos » détracteurs s'en autorisent, et les méchans, que » vous avez démasqués, vous calomnient. Pour » que vous en jugiez par vous même, je vous » enverrai son portrait par le premier courier. » (*Il ferme la lettre.*) A merveille ! c'est sur une exception que l'on me juge ! Comme si la nature n'avait pas aussi ses méprises, ses fautes d'impression ! — Ai-je eu beaucoup de visites ?

FRITZ.

Encore plus qu'hier. (*Il montre la liste.*) Tenez, voyez ; de plus un gros monsieur fort en colère.

LAWATER.

Et pourquoi !

FRITZ.

Air *du vaudeville Des Visitandines.*

Il vous accuse d'imposture,
Et pour le prouver il prétend
Que l'hypocrite a sa figure,
Et que c'est son portrait frappant.

LAWATER.

Les traits que mon crayon rassemble,
Aucun ne peut les dire a soi,
Et ce n'est pas ma faute a moi,
Si l'hypocrite lui ressemble.

FRITZ.

J'ai placé là ce nouveau buste de Socrate, que l'on vous envoie d'Italie.

LAWATER.

C'est bon. (*Fritz sort.*)

SCENE X.

LAWATER, *seul.*

Il me tardait de recevoir cette nouvelle copie ; on la dit plus exacte. Allons, toujours le même. Eh ! quoi, ce front méchant, ces traits ignobles, furent ceux de l'homme le plus vertueux de l'antiquité ! mes adversaires triomphent quand ils voient sa figure ! Eh ! bien qu'importe ?

Air *Nouveau.*

Socrate vainqueur de soi-même,
Résout aussi le grand problême
De notre liberté.
D'âge en âge cité,
Son exemple donne à la terre
L'éternelle leçon,
Que si soumise à la matière,
Notre âme habite une prison,
Elle en est la geolière.

SCENE XI.

LAWATER, BRIGITTE.

BRIGITTE, *apportant le déjeûner.*

Ah ! vous voilà tranquille.

LAWATER, *gaîment.*

Oui, bonne Brigitte, me voilà.

BRIGITTE.

Déjeûnez, monsieur, déjeûnez, je ne veux point vous troubler pendant ce temps-là, mais après je vous parlerai.

LAWATER, *déjeûnant.*

Parle, Brigitte, parle.

BRIGITTE.

Non, monsieur, non, tout à l'heure ; vous ne savez pas ce que j'ai à vous dire.

LAWATER, *toujours gaîment.*

C'est donc bien extraordinaire cette fois ci ! ne me fais pas attendre.

BRIGITTE.

Eh ! bien, puisque vous le voulez m'y voici. Permettez, monsieur, que je vous prie de chercher une autre gouvernante.

LAWATER.

Et pourquoi cela, Brigitte ?

BRIGITTE.

Pourquoi ? Parce que dans votre maison rien ne va comme cela devrait aller ! voilà huit jours que vous n'aviez déjeûné, à peine vous donnez vous le temps de dîner ! aussi dieu sait à quoi vous ressemblez !

LAWATER.

Moi, Brigitte, jamais je ne me suis mieux porté.

BRIGITTE.

Bien porté ! tous les jours plus maigre !

LAWATER.

Je vois d'ici que tu ne dis pas tout ! — Je parie qu'il s'agit de cette jeune demoiselle que depuis hier j'ai retiré chez moi ?

BRIGITTE.

Tout juste, monsieur. C'est bien quand on a votre fortune, qu'on retire du monde chez soi.

LAWATER.

Une personne de plus, ma bonne Brigitte, n'a jamais fait augmenter un dîner ; quant au logement, n'avais-je pas une chambre de reste ?

BRIGITTE.

Oui, en donnant, comme vous faites toujours, la moitié de votre appartement.

LAWATER.

En suis-je plus mal ? L'homme riche se croit plus à l'aise au milieu d'une douzaine de pièces ; il a beau faire, il n'en habite qu'une.

BRIGITTE, *à part.*

Ah ! si j'osais...

LAWATER.

Tu ne dis pas encore tout, et je vois quelque autre point qui te tourmente. Aurais-tu quelque chose contre cette demoiselle ?

BRIGITTE, *vivement.*

Belle question !

LAWATER.

Nous y voilà.

BRIGITTE, *avec volubilité.*

Une aventurière, à qui sans doute il est arrivé de ces événemens dont, à mon âge même, on ne saurait parler ; sans parens, sans amis, sans secours, sans recommandation...

LAWATER.

Tu penses donc que j'ai tort de l'avoir reçue chez moi ?

BRIGITTE.

Si vous avez tort !

DUO *de Doche.*

Qu'est-ce qu'une jeune fille,
Qui laisse là sa famille ?

LAWATER.

En effet. (*bis.*)

BRIGITTE.

Que personne ne connaît.

LAWATER.

En effet. (*bis.*)

BRIGITTE.

Et que dans une heure indue
On rencontre dans la rue!
Qu'en dites-vous ?

LAWATER.

Ce que j'en dis ?
Que l'on peut en être surpris !

BRIGITTE.

Ah vous voila de mon avis !
Ensuite auprès du monde,
Expliquez-moi pourquoi son air honteux!
Dites pourquoi son air honteux ?

LAWATER.

Auprès du monde un air honteux,
S'il faut que je réponde,
N'est pas un signe heureux.

BRIGITTE.

Vous convenez?

LAWATER.

Moi, je t'écoute! (*bis.*)

BRIGITTE.

Bientôt vous n'aurez plus de doute,
Monsieur, suivez-moi jusqu'au bout.

LAWATER.

Eh quoi ce n'est pas tout!

BRIGITTE.

Non, non, ce n'est pas tout.

LAWATER.
Apprends-moi tout. (*bis.*)

BRIGITTE.
Apprenez tout. (*bis*)

BRIGITTE.

De la chambre qui l'avoisine,
Cette nuit, tout doucement,
Je l'écoutais a la sourdine!

LAWATER.

Tu l'écoutais!

BRIGITTE.

Assurément!
Et puis a travers la serrure,
Ce matin, discrètement,
Je regardais sa figure.

LAWATER.

Tu regardais!

BRIGITTE.

Discrètement!

LAWATER.

Discrètement!

BRIGITTE.

Assurément!

LAWATER.

Tu l'écoutais!

BRIGITTE.

Tout doucement!

LAWATER.

Tu regardais!

BRIGITTE.

Discrètement!
Pouvais-je m'instruire autrement?

LAWATER.

Eh bien ?

BRIGITTE.

J'ai vu qu'un noir chagrin l'oppresse !
La nuit c'était des demi mots,
De gros soupirs et des sanglots ;
Dites pourquoi cette tristesse !

LAWATER.

Vraiment voila bien des raisons.

BRIGITTE.

Ne sont-ce la que des soupçons ?

LAWATER.

Brigitte !

BRIGITTE.

Eh bien, je vous écoute.

LAWATER.

Je prétends éclaircir ton doute,
En lui parlant devant toi.

BRIGITTE.

Quoi, monsieur, devant moi.

LAWATER.

Sans doute devant toi !

LAWATER.

Oui, devant toi !
Conduis-la moi.

BRIGITTE.

Quoi devant moi !
Quoi devant moi !

BRIGITTE.

Je cours la chercher !... Mais la voici.

SCÉNE XII.

LAWATER, BRIGITTE.

BRIGITTE, *sévèrement.*

Approchez, mademoiselle, là tout près, mon maître va vous parler, voyons, répondez ?

LAWATER, *avec douceur.*

Tu t'y prends mal. Approchez, mon enfant, bien, levez les yeux. Très-bien. — Regardez-moi ? A merveille ! Brigitte tu te trompes, cette figure-là n'a rien qui l'accuse.

BRIGITTE.

C'est une belle chose que la science !

LAWATER *à Brigitte.*

Approche toi à ton tour.

BRIGITTE, *s'approchant et levant la tête hardiment.*

Oh ! moi, c'est autre chose.

LAWATER.

Regarde moi !

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Ton front fait voir certain penchant,
A se froncer d'un air sévère,
Et ce sourcil un peu méchant,
Annonce un naturel colère.

BRIGITTE.

C'est vrai, monsieur, c'est vrai.

LAWATER.

Ta bouche offre encor mieux le trait
D'une femme qui toujours gronde ;
Tes yeux pourtant disent : elle est
La meilleure femme du monde.

BRIGITTE.

Eh ! bien, mes yeux ne savent ce qu'ils disent.

LAWATER.

Va, Brigitte, va. (*Brigitte sort.*)

SCÈNE XIII.

LAWATER, CLARA.

CLARA, *à part.*

Que de bonté ! ayons le courage de lui avouer qui je suis.

LAWATER.

Pourquoi vous tenir si loin de moi, je ne dois pas, je pense, vous inspirer de crainte ?

CLARA.

Non, sans doute ; mais...

Air : *daignez m'épargner le reste.*

Vous ne pouvez vous en fâcher,
Cette distance est nécessaire;
De vous comment me rapprocher,
Vous ne voyez qu'une étrangère.

LAWATER.

Ne faites donc rien à demi,
A votre âge on ne peut, ma chère,
Sans crainte et sans péril aussi,

Habiter avec un ami ;
Mais on demeure chez un père.
(*lui prenant la main.*)

J'ai d'ailleurs un service à vous demander.

CLARA.

A moi.

LAWATER.

Oui, sans doute. Ma collection de portraits n'est pas complette, et plus je vous regarde, plus je vois que j'ai besoin de votre visage.

CLARA.

Me peindre, moi ! Et sous quel rapport ? Ah ! Monsieur, je ne suis peut-être pas tout ce que je parais à vos yeux.

LAWATER.

Je le sais.

CLARA.

Quoi ! Monsieur, vous sauriez...

LAWATER.

Dans ma collection, mon enfant, j'ai des portraits de bien des sortes. Au premier rang j'ai mis la vertu et la beauté réunies pour servir de modèle.

CLARA, *rougissant.*

Et au second rang, Monsieur, qu'avez-vous placé ?

LAWATER.

Au second rang ! c'est justement là que certain portrait me manque. En vous dessinant, si je peignais l'innocence trompée !

CLARA.

Ah ! oui, monsieur, bien trompée. C'est ma faute aussi !

Air de Boche.

Pour me sauver sans ma détresse,
Me doutant peu de mon malheur,
J'avais pris ce moment la course,
Mais bien plus près j'avais mon cœur.
L'un disait, point de faiblesse,
L'autre disait, point de rigueur,

J'aurais dû croire la sagesse,
Hélas! je n'ai cru que mon cœur.

LAWATER.

Que sa naïveté a de charmes! Placez-vous-là! (*Il prend un crayon.*) Le moment est favorable! Votre physionomie a l'expression qu'il me faut! — Maintenant continuez!

CLARA.

Hélas! monsieur, que vous dirai-je de plus.

Même air.

Quand pour jamais à son bonheur,
Je venais de lier ma vie,
Il parut douter de mon cœur,
Il m'accusa de perfidie.
Ah! pouvait-il juger ainsi,
D'un cœur que le regret dévore,
Depuis ce temps il m'a trahi,
Et moi, depuis, je l'aime encore.

LAWATER.

(*A part et avec émotion en considérant l'esquisse qu'il vient de faire.*)

Clara a son âge, et possède dit-on la même beauté. Qui sait si peut-être...

CLARA.

Vous paraissez troublé.

LAWATER.

Je le suis en effet.

CLARA.

Je vais me retirer.

LAWATER.

Non, mon enfant, restez. Votre âge, votre situation me rappellent une jeune orpheline confiée à mes soins, mais parlons de vous.

CLARA.

Parlons plutôt de cette jeune orpheline. Il me semble que cela fera mieux. Sans doute elle vous aime, vous chérit à l'égal d'un père.

SCÈNE XIV.

LAWATER, CLARA, BRIGITTE.

BRIGITTE, *à Lawater.*

La nièce de monsieur le baron de Steinach,

arrive de la campagne, je l'ai rencontrée qui descendait à l'auberge de l'Epée ; elle vous prie de passer chez elle.

LAWATER.

La nièce du baron ! Eh ! quoi, n'est-elle pas venue avec son oncle ?

BRIGITTE.

Bon, est-ce qu'actuellement les enfants voyagent avec leurs parents ? mademoiselle Caroline est venue toute seule.

LAWATER.

Toute seule !

BRIGITTE.

Loin de désirer d'être avec son oncle, elle craint de le rencontrer chez vous, et c'est pour cela qu'elle vous prie de venir lui parler avant que vous l'ayez vu.

LAWATER.

Caroline a la tête vive ! sous une apparence douce et tranquille, elle cache le caractère le plus prononcé ?... Et t'a-t'elle dit le sujet ?

BRIGITTE.

Elle dit qu'il s'agit du bonheur de sa vie.

LAWATER.

J'y vais. (*Il va pour sortir.*)

BRIGITTE.

(*L'arrêtant, et lui montrant Clara.*)

L'avez-vous fait expliquer ?

LAWATER.

Sur quoi ?

BRIGITTE.

Sur tout, sur son pays, sa famille, son existence.

LAWATER.

Eh ! à quoi bon tout cela, Brigitte ? son état excite la pitié et non pas la curiosité.

BRIGITTE, *levant les épaules et sortant.*

Je vois que décidément cette affaire là me regarde. (*Elle sort par la porte du fond.*)

CLARA.

Vous sortez, monsieur.

LAWATER.

Pour un instant. — Tâchez de vous distraire, mon enfant. — Chassez des souvenirs pénibles. — Tantôt nous acheverons votre portrait !

CLARA.

Et nous parlerons encore de la jeune orpheline !

LAWATER.

Oui, mon enfant, oui nous en parlerons.

(*Lawater sort.*)

SCENE XV.

CLARA, *seule.*

Il me laisse ! combien sa bonté augmente encore mes torts ! Voilà pourtant l'homme que je n'ai pas craint d'affliger, et pour qui ?... Ah ! Valmont !...

SCENE XVI.

CLARA, BRIGITTE.

BRIGITTE, *sans être vue de Clara.*

Puisque mon maître n'a pas le courage de la renvoyer, c'est à moi à mettre l'ordre dans la maison.

CLARA, *se croyant seule.*

Air *dans l'âge d'or.*

Ils sont passés ces momens de tendresse,
Moments charmants, mais par malheur trop courts,
Le jour d'après dissipe leur ivresse,
Le jour d'après j'ai vu fuir les amours,
Quand ils s'en vont, hélas c'est pour toujours!

BRIGITTE, *à part et essuyant ses yeux avec son mouchoir.*

Elle a raison la pauvre fille, quand c'est passé c'est bien passé ! Reprenons ma fermeté. (*Haut.*) Mademoiselle?

CLARA.

Ah ! madame , vous qui avez les yeux si bons.

BRIGITTE.

Les yeux si bons !

CLARA.

Aidez-moi à confier à M. Lawater , qui je suis. Hélas ! il ne se doute pas qui il a reçu chez lui !

BRIGITTE.

Comment ! y en aurait-il encore davantage ? Ah ! mademoiselle , qui êtes vous donc ?

SCENE XVII.

CLARA , BRIGITTE , FRITZ.

FRITZ.

Mademoiselle Brigitte , mademoiselle Brigitte ! Ah ! mon dieu !

BRIGITTE.

Eh ! bien, qu'est-ce qui t'arrive ?

FRITZ , *tremblant.*

Voilà ce domestique que j'ai si bien rossé l'année dernière ! C'est lui , justement lui.

BRIGITTE.

Tu en parles comme si tu avais peur.

FRITZ.

Moi peur ! Ah ! mon dieu ! est-ce que vous croyez que j'ai peur ? Son maître , M. de Valmont est avec lui , et sans doute ils viennent ici.

CLARA.

Valmont ici ! Ah ! ma bonne , sauvez-moi ! c'est celui qui m'a trompée , qui m'a séduite ! ne m'abandonnez pas , ne me livrez pas à lui ?

BRIGITTE.

Allons , un séducteur maintenant dans la maison ! Oh ! ciel ! qu'allons-nous devenir ? Je tremble qu'il ne se passe ici des choses !... Venez , mademoiselle , venez , que je vous enferme , que je vous barricade , et si l'on voulait vous attaquer , c'est moi d'abord à qui l'on aura affaire.

FRITZ.

Permettez-moi de vous suivre ?

BRIGITTE.

(*S'enfermant avec Clara dans le cabinet.*)

Non, au contraire, fais face à l'ennemi.

SCENE XVIII.

FRITZ, *seul.*

Faire face à l'ennemi !... Le voilà qui monte ; ferme Fritz, du courage. — Un moment, pour mieux nous montrer, allons d'abord nous remettre un peu. (*Il sort par la gauche du spectateur.*)

SCENE XIX.

GASPARD, *seul.* (*Il entre avec précaution.*)

Comment ! il n'y est pas ? et moi qui craignais de monter ! Est-ce que par hasard il me fuirait ? Hum ! comme je donnerais quelque chose pour savoir si ce maudit Fritz est aussi courageux que je le suppose ! Que n'ai-je, à cet égard, le talent du maître de cette maison ! Que vois-je ?... (*Il regarde dans l'ouvrage de Lawater, qui est resté ouvert.*) Traits caractéristiques de la poltronerie. Voyons si je ressemble. (*Il lit.*) L'occiput comprimé. (*Il se tâte le crâne.*) Ai-je l'occiput comprimé ? Effectivement il me semble que mon crâne... Le menton en arrière. (*Il se tâte encore.*) Haie ! haie... ! la vue faible ; la mienne n'est pas très-longue.

Air *des Trembleurs.*

Examinons la gravure.
(*il tourne la page.*)
Oh ! ciel ! est-ce une imposture ?
De Fritz je vois la figure,
Je reprends un peu de cœur,
Puisque d'après le système,
Dont il m'offre ici l'emblême,
Il est un poltron lui-même,
Je crois que je n'ai plus peur.

Qu'il paraisse maintenant, et nous verrons. Le voici. (*Il met son chapeau de travers.*) Montrons-nous.

SCENE XX.

FRITZ, GASPARD.

FRITZ, *avec un couteau de chasse.*

Allons, Fritz, en avant. (*A part.*) Il a pris la moustache ! c'est égal. (*D'un ton insolent.*) Je suis bien aise, Monsieur.

GASPARD, *d'un ton plus haut.*

Et moi aussi, mon petit monsieur, je suis bien aise de vous trouver.

FRITZ, *à part.*

Mon petit monsieur ! qu'est-ce qu'il dit donc-là ?

GASPARD.

Vous aviez cru m'échapper !

FRITZ.

(*A part.*) M'échapper ! haie ! (*Haut et reculant.*) Monsieur, au contraire voit bien que c'est moi qui le cherche.

GASPARD.

Ah ! vous me cherchez. Suivez-moi à l'instant.

FRITZ.

Un moment s'il vous plaît ? (*A part.*) Je commence à croire que mon maître a raison. (*Haut.*) M. Gaspard, veuillez m'excuser ?

GASPARD.

Je n'excuse rien, à moins que tu n'avoues hautement que tu es un faquin.

FRITZ.

Tout haut !

GASPARD.

Oui, tout haut !

FRITZ.

Eh ! bien, oui, je suis un faquin.

GASPARD.

Un homme sans courage.

FRITZ.

Un..... un..... (*Vivement.*) Mais il en faut du courage pour convenir de çà !

GASPARD.

(*A part.*) Je crois qu'il se révolte, ne le poussons pas davantage. (*Haut.*) C'est bien, mon ami, c'est bien comme cela, je vais me modérer.

FRITZ.

En vérité je n'y conçois rien! Mon cher M. Gaspard, daignez au moins me dire comment il s'est fait que l'année dernière...

GASPARD.

L'année dernière, mon ami! (*A part.*) Je n'avais pas fait certaine lecture. (*Haut.*) J'étais aussi brave que cette année! mais aujourd'hui par un effet de ma bonté, je veux bien vous donner un conseil désintéressé. Ecoute : dorénavant, quand tu voudras déployer ton courage, ne laisse pas ce livre ouvert à la page.....

FRITZ.

230! La maudite page! ah! si j'avais su cela?

GASPARD, *lui tendant la main.*

Veux-tu m'en croire :

Air : aimé de la belle Nizon.

Vivons, mon cher, en bonnes gens,
C'est toujours un parti fort sage,
On en existe plus long-temps,
On en sommeille davantage.
D'une bravoure hors de saison,
Pourquoi se ferait-on l'apôtre,
Quand quelquefois le plus poltron
Est celui qui fait peur à l'autre.

FRITZ, *l'embrassant.*

Ma foi, tu as raison.

GASPARD.

J'entends mon maître.

FRITZ.

Je cours avertir le mien.

GASPARD.

Découvre-t-il nos autres qualités aussi bien que la poltronerie?

FRITZ.

Rien ne lui échappe. (*Il sort.*)

GASPARD.

Ah ! mon dieu ! mon pauvre maître !

SCENE XXI.

GASPARD, VALMONT.

VALMONT.

Ah te voici. (*Appercevant Gaspard, qui feuillète le livre des physionomies.*) Que fais-tu là ?

GASPARD.

Permettez, monsieur, tout-à-l'heure j'ai trouvé mon chapitre ; il est bon qu'actuellement je cherche le vôtre.

VALMONT.

Dans le livre des physionomies. Ah ! ah !... Et puis-je savoir à quel endroit M. Gaspard.....

GASPARD.

(*Sans regarder son maître et feuilletant.*)

Chapitre des gens sensés... Ce n'est pas celui-là ! — Gens modestes, ce n'est pas celui-là. — Libertins. (*Il s'arrête.*)

VALMONT.

(*S'approchant de Gaspard.*)

Serait-ce par hazard celui-ci ?

GASPARD.

Je ne dis pas cela. Mais il est toujours prudent de comparer.

VALMONT, *sévèrement.*

Gaspard !

GASPARD.

Mon cher maître, au moment de vous marier, faites donc attention ! si tout-à-coup M. Lawater, allait découvrir sur votre figure.....

VALMONT.

Quoi donc ?

GASPARD.

Votre dernière perfidie, monsieur ! une jeune demoiselle si douce, si innocente, si jolie !.....

VALMONT.

Imbécille.

Air : *je ne voudrais être géolier.*

Mais tu plaisantes à ton tour,
Et c'est sans doute un badinage,
Les caprices du tendre amour
N'ont jamais gâté le visage.
Mon cher, si l'infidélité,
Laissait des marques si cruelles,
Pour réunir tant de beauté
Avec tant de légèreté,
Comment font toutes nos belles?

GASPARD.

Il se peut, monsieur, que l'infidélité ne paraisse pas sur la figure des femmes, mais sur celle des hommes, prenez y garde.

VALMONT.

Mon pauvre Gaspard, tu es bien neuf.

Air : *aimer toutes les belles.* (Du Séducteur.)

Apprends à mieux connaître
Comme on plaît en aimant,
En amour le plus traître
Paraît le plus charmant;

La franchise insipide
N'offre rien de piquant,
Un sourire candide
Nous émeut faiblement,
Contre un regard timide,
Sans peine on se défend,
Mais plus l'œil est perfide,
Plus il est éloquent.

Amour tourne les têtes,
Écoutons sa leçon,
Ses plus belles conquêtes
Se font par trahison.

GASPARD.

Faites donc attention...

VALMONT.

Au lieu de tous tes sots propos, hâte toi de me faire le récit pathétique de ce qui s'est passé à mon départ de Paris?

GASPARD, *d'un ton douloureux.*

Que me demandez-vous, monsieur?

VALMONT.

Air : *Vaudeville du jaloux malade.*

Après ma fuite, que fit-elle?
Sans doute elle versa des pleurs?

Peins-moi dans un tableau fidèle,
Ma belle en proie à ses douleurs,
Montre-là moi pleine d'alarmes,
Qui toute entière au désespoir,
Ne trouve à soulager ses larmes
Qu'en pleurant devant un miroir.

GASPARD.

Il ne vous manquait plus, monsieur, que de plaisanter sur la douleur des femmes ! Ah ! monsieur, combien les voyages pervertissent. Vous qui à Paris étiez l'exemple du Marais ! vous qui ces jours derniers encore... Car enfin, vous l'aimiez de bonne foi ! Pauvre mademoiselle Clara ! quand j'y pense, le lendemain de votre départ... Ah ! j'en suis encore tout ému.

VALMONT.

Achève.

GASPARD.

J'avais été chez elle, lui faire vos derniers adieux ! Je frappe à sa porte ; l'infortunée ! elle n'y était plus ?

VALMONT, *vivement.*

Oh ! ciel ! que viens-tu m'apprendre ! Aurait-elle succombé ?

GASPARD.

Non, monsieur, mais elle venait de partir seule, à pied, par un temps affreux, abandonnant tout jusqu'à vos lettres, et l'on ignorait où elle avait porté ses pas.

VALMONT.

Laisser mes lettres ! Eh ! bien, Gaspard, voilà qui devient clair ! je devine où elle aura été.

GASPARD.

Où donc ?

VALMONT.

Chez cet inconnu généreux.

GASPARD.

Quel soupçon !

VALMONT.

Ne le mérite-t-elle pas ? Pourquoi s'obstiner à

me cacher de qui elle tenait ses moyens d'existence?

GASPARD.

Quelqu'un vient ?

VALMONT.

Garde-toi d'ouvrir la bouche !...

SCÈNE XXII.

VALMONT, GASPARD, LAWATER, STEINACH.

LAWATER.

Mon cher baron, je suis vraiment charmé de vous voir.

STEINACH.

C'est que notre amitié date de loin ! il est vrai que depuis nous avons pris un chemin un peu différent.

Air : *de Catinat.*

Mais pour le même but, tous les deux réunis,
Je me bats pour la Suisse, et toi tu la bénis,
Mes secours sont plus forts, les tiens plus consolans,
Je défends les dehors, tu sauves le dedans.

LAWATER.

Toujours gai ! monsieur est sans doute l'objet de ta consultation ?

STEINACH.

Oui, mon ami, voilà le jeune homme en question, celui que je destine à Caroline ; tu la connais ; entre elle et lui le plus parfait rapport, tous les deux, le front serein, les yeux tendres et un cœur tout neuf ! si ton jugement se rapporte au mien, dès aujourd'hui je les unis.

LAWATER.

T'es-tu d'ailleurs informé si le jeune homme....

STEINACH.

A quoi bon ? Ton art n'apprend-il pas tout ?

Air : *Vaudeville de l'avare.*

Quand le ciel forme un honnête homme,
Quand le diable fait un coquin ;
Dis, l'étoffe de l'honnête homme
Est-elle celle du coquin ?

Supposes-tu qu'un honnête homme
Puisse avoir les traits d'un coquin ?

LAWATER.

Non, mais quelquefois un coquin
Porte les traits d'un honnête homme.

VALMONT, *à Steinach.*

Vous entendez.

LAWATER, *à Valmont.*

C'est pour cela, monsieur, que ma science est nécessaire ! Malheureusement elle ne fait que de naître ; j'ai commencé, d'autres continueront.

STEINACH.

Le premier pas était le plus difficile !

LAWATER.

Le second me paraît quelquefois le plus embarrassant.

VALMONT.

Monsieur le baron est peut-être resté au premier.

STEINACH.

Des épigrammes ! (*A Lawater.*) Il faut te dire qu'il a le défaut d'être un peu incrédule sur ta science.

LAWATER.

Tant pis ! on en est ennemi que parce qu'on en redoute la lumière. (*Il examine Valmont.*) Monsieur pense donc qu'on ne saurait lire sur la figure des gens ?

VALMONT, *légèrement.*

Je crois que le plus habile n'y lit guères que ce qu'on veut bien lui laisser lire.

STEINACH.

Pour le convaincre, juge-le tout de suite.

LAWATER.

Mais Monsieur trouvera-t-il bon...

VALMONT.

Oh ! liberté toute entière.

LAWATER.

Puisque vous le permettez, établissons d'abord

le pays de Monsieur : la parole facile, l'air ouvert, le sourire sur les lèvres, beaucoup de confiance ; ou je me trompe fort, ou vous êtes français.

Air *du vaudeville de Catinat.*

Par la Providence classé,
Chaque peuple a son caractère,
Et l'observateur exercé
Le reconnaît à sa manière ;
Mais par un effet spontané
Qui tient à sa franchise extrême,
Lorsque tout autre est deviné,
Un Français se trahit lui-même.

STEINACH.

Voilà quant au caractère général ! passons maintenant au caractère particulier, c'est-là le principal.

VALMONT.

C'est aussi le plus difficile.

LAWATER.

Nous allons tâcher de nous tirer de notre entreprise. Puisque mon ami vous destine sa nièce, il désire que vous ayez les qualités qui peuvent la rendre heureuse ; c'est donc sur ce point qu'il faut diriger nos recherches.

STEINACH.

Oui, mon ami, c'est là-dessus.

VALMONT.

Air : *Trio du jaloux malade.*

Eh bien, de moi, dans un ménage,
Dites, monsieur, que pensez-vous ?

STEINACH.

Sera-t-il fidèle ou volage,
Bourru, complaisant ou jaloux ?

GASPARD, *à Valmont.*

Détournez un peu le visage,
Que ses regards glissent sur vous.

VALMONT, *à Gaspard.*

Bon ! il ne faut qu'un peu d'audace.

GASPARD, *à Valmont.*

Ne vous laissez pas voir de face,
Evitez ses regards perçants.

STEINACH.

Pour moi, je crois à sa constance.

A Gaspard.)

Trouves-tu mes yeux clairvoyants?
Heim! mes yeux sont-ils clairvoyants?
Réponds?

GASPARD.

Pour lire au front des gens,
Je suis, monsieur, plein d'ignorance.

STEINACH.

Ah! je le croi;
Mais quant à moi,
Je jurerais de sa constance.

VALMONT, *à part avec ironie.*

Comme ses yeux sont clairvoyants.

GASPARD, *à Valmont.*

Evitez ses regards perçants.

LAWATER, *à part.*

Il montre un front plein d'assurance,
Mais à travers sa contenance,
Certain trait de légèreté,
Pourrait trahir la vérité.

GASPARD, *à part.*

Il montre un front plein d'assurance;
Mais à travers sa contenance,
Je crains que sa légèreté
Ne trahisse la vérité.

VALMONT, *à part.*

Son art n'est qu'une conjecture,
Ce qu'il croit il se le figure,
Montrons-lui bien que par ses traits,
On peut ne se trahir jamais.

GASPARD, *à part.*

Moi je crains bien que sur ses traits
On ne lui fasse son procès.

LAWATER.

Ensemble. Montrons-lui qu'on peut par ses traits,
A l'homme arracher ses secrets.

VALMONT, *à part.*

Montrons-lui bien que par ses traits,
On peut ne se trahir jamais.

STEINACH.

Montre-lui qu'on peut par ses traits,
A l'homme arracher ses secrets.

STEINACH, *à Lawater.*

Tu ne parles pas! allons.

VALMONT, *ironiquement à Lawater.*

Ne trouvez-vous rien?

LAWATER, *froidement.*

J'étudie, je compare, (*A part.*) et le moment décisif, est toujours celui de la surprise.

STEINACH.

Comment diable! moi qui suis ton disciple je l'ai jugé du premier coup d'œil, et toi, après un quart d'heure, tu hésites encore!

LAWATER.

C'est que j'ai appris à me défier de moi-même.

VALMONT, *à Gaspard.*

Commences-tu à te tranquilliser sur mon compte?

LAWATER.

(*D'un air indifférent, et comme sortant de l'intention de la scène.*)

A propos, mon cher baron, vous arrivez de Glaris. (*Au mot de Glaris Valmont fait un léger mouvement.*) Donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur un événement où l'honneur de ma science se trouve dit-on, compromis. On m'écrit qu'un jeune homme, avec des traits aussi nobles que réguliers, vient de s'y rendre coupable d'une conduite infâme. (*Valmont fait un second mouvement, Lawater alors s'adressant à lui brusquement.*) Le connaîtriez-vous?

VALMONT, *surpris.*

Qui! moi?

LAWATER.

Sans doute! seriez-vous son ami?

VALMONT, *troublé.*

Son ami! et qui a pu vous dire?..

LAWATER, *avec calme.*

Mais c'est écrit sur votre figure.

STEINACH, *à Lawater.*

Qu'a donc fait ce jeune homme?

LAWATER, *avec force.*

Ce qu'il a fait? Cet homme indigne, ce lâche a abusé de la faiblesse et de l'innocence!

VALMONT, *de plus en plus troublé.*

Monsieur !

LAWATER, *d'un ton froid.*

Air : *de Fielding.*

Pourquoi ce ton, cette colère ?
Pourquoi ce changement de traits ?

VALMONT, *balbutiant.*

D'une personne qui m'est chère,
Je prends a cœur les intérêts.

LAWATER, *avec ironie.*

A quelque point que dans notre âme,
L'amour d'autrui soit affermi,
Ce grand transport qui vous enflamme,
Est bien marqué pour un ami.

VALMONT, *avec force.*

Monsieur, vous abusez...

LAWATER, *avec simplicité.*

De quoi ! ne m'avez-vous pas donné le droit de lire au fond de votre âme ? (*A part.*) C'est lui !

STEINACH, *à Valmont.*

Comment tu as des amis qui se conduisent aussi mal ? — Mauvaise compagnie que cela ! — Mauvaise compagnie !

LAWATER.

(*A part.*) Il me vient un soupçon ! cette jeune victime réfugiée chez moi, si par hazard. (*Il va prendre le portrait de Clara, qu'il a esquissé dans la scène précédente et le présentant à Valmont.*) Dites, monsieur, reconnaissez-vous ces traits ?

VALMONT, *confondu.*

Oh ! ciel !

LAWATER.

(*A part.*) C'est-elle ! (*Haut.*) Ces traits ne semblent-ils pas vous dire.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

A toi je dus mon imprudence,
Est-ce à toi de me condamner ?
Et pour ma juste récompense,
Devais-tu donc m'abandonner ?
Par quel sort, hélas ! déplorable,

De ta faute dois-je rougir ?
Par quel sort me vois-je punir,
Quand c'est toi qui fut le coupable.

STEINACH, *prenant l'esquisse.*

Eh ! quoi ! ce dessin dit tout cela ?

LAWATER.

Demande à monsieur, s'il n'en dit pas davantage. (*Il va dans l'appartement à gauche prendre Clara.*)

SCÉNE XXIII ET DERNIERE.

GASPARD, VALMONT, STEINACH, LAWATER, CLARA, BRIGITTE, *et ensuite* FRITZ, *qui écoute.*

LAWATER, *avec chaleur.*

Venez, mademoiselle, venez.

VALMONT.

Que vois-je ! Clara ?

LAWATER, *surpris.*

Clara ! que dit-il ?

STEINACH.

Mais c'est l'original du dessin !

GASPARD.

Voilà notre coup de grace.

BRIGITTE.

Oui, monsieur, reconnaissez-là, c'est cette jeune orpheline confiée à vos soins, elle m'a tout raconté. La pauvre enfant ! que les hommes sont perfides !

LAWATER.

Infortunée ! Ah ! pourquoi l'ai-je tenue loin de moi !

BRIGITTE.

Epargnez-lui vos reproches.

LAWATER.

Mes reproches, c'est bien plutôt moi qui redoute les siens !

CLARA.

Air : *Michel je m'en rapporte à vous.*

Quoi! monsieur, vous vous accusez;
Quand hélas! les torts sont pour elle.
A vos soins elle fut rebelle,
Et c'est vous que vous accusez,
Monsieur, (*bis.*) vous en fites assez.

LAWATER.

C'est en vain que vous m'excusez,
Une bonté plus paternelle,
Hélas! eut mieux veillé sur elle.
C'est en vain que vous m'excusez,
Non, non, (*bis.*) je n'en fis point assez.

CLARA.

Vos bienfaits prouvent votre zèle.

LAWATER.

Des bienfaits ne sont pas du zèle.

CLARA.

Qu'eût fait de plus un bon parent.

LAWATER.

Il eût veillé sur son enfant.

CLARA.

Hélas tous les torts sont pour elle,
Ne repoussez pas votre enfant.

Ensemble.

CLARA.

Quand on pardonne à son enfant,
On est bien père en ce moment;
Pour moi, quelle bonté nouvelle,
Il m'appelle encor son enfant.

LAWATER.

Cesse-t'on d'aimer son enfant?
Un père est un ami constant;
Sur ma tendresse paternelle,
Sans cesse compte mon enfant.

VALMONT, *à part.*

Voilà donc l'ami bienfaisant!
Ma honte augmente à chaque instant!
Ah! lorsque je me plaignais d'elle,
Les torts sont pour moi maintenant!

VALMONT.

Eh! quoi! mademoiselle! monsieur Lawater était cet ami caché?

LAWATER.

Je ne lis pas si vîte ! (*A Valmont.*) Prétendriez-vous vous justifier ?

CLARA , *à Lawater.*

S'il avait quelque bonne raison ?

LAWATER.

J'en doute !

VALMONT , *à part.*

Sa bonté achève de me confondre ! (*Haut.*) Clara, daignez oublier l'injustice de ma conduite ?

CLARA.

Je ne dépends plus de moi. Réfugiée chez un second père, je dois, pour prix de son asile, me soumettre à sa volonté. Tout ce que je puis faire, c'est de l'intercéder pour nous deux.

BRIGITTE.

(*S'approchant et séparant Valmont de Clara.*) Comment, mademoiselle, vous seriez assez faible...

VALMONT.

Bonne et chère dame....

BRIGITTE.

Ils veulent tous que je sois bonne !

STEINACH , *à Lawater.*

Et toi, vas tu aussi t'attendrir ?

LAWATER.

J'aime son embarras; il y a de la ressource ! et puis en sa qualité de Français, il est plus excusable qu'un autre !

STEINACH, *à Lawater.*

Ecoute donc, c'est que ce raccommodement ne me plairait pas du tout. (*A Valmont.*) Monsieur, je vous somme de votre parole !

CLARA.

signifie?

LAWATER.

mon ami, songes-y donc! le mariage est seule réparation légitime.

STEINACH.

Tout cela vous plaît à dire ; ma nièce compte sur lui.

LAWATER, *lui présentant une lettre.*

Ta nièce ! lis cette lettre qu'elle vient de me remettre il y a une heure !

STEINACH, *lisant :*

« Mon cher oncle, depuis les leçons que vous » avez prises chez M. Lawater, vous vous imaginez » deviner tout le monde, et ce que vous vous êtes » mis dans la tête, vous le lisez tout de suite sur la » figure des gens. » L'impertinente ! « M. de Val- » mont peut être fort aimable ; mais depuis long- » temps une personne, digne de mon estime, » prétend à ma main ; trouvez bon, mon cher » oncle, que je l'accepte aujourd'hui, premier » jour de ma majorité. »

GASPARD.

Voilà une demoiselle qui ne perd pas de temps.

FRITZ, *à Brigitte.*

Eh quoi ! c'était donc monsieur qui était le mauvais... Ah ! pardon !

VALMONT, *à Lawater.*

Daignez décider mon sort.

CLARA.

Mon père !

LAWATER.

Mes enfans, puissiez-vous lire long-temps sur la figure l'un de l'autre votre bonheur mutuel.

VAUDEVILLE.

LAWATER.

Air *Nouveau.*

Heureux qui connaît le moyen
De juger les traits et d'y lire,
Celui qui les consulte bien,
Apprend par eux à se conduire.
Pourquoi tant d'amis dans l'erreur,
Pourquoi tant d'unions si tristes ?
C'est que les hommes par malheur,
Ne sont pas physionomistes.

STEINACH.

Quand sur ma nièce j'ai porté
Un jugement plein d'ignorance,
Un arrêt si mal concerté
Ne fait pas tort à ta science.
Il n'accuse en moi que le temps,
C'est vainement qu'on lui résiste;
Près des belles à soixante ans,
On n'est plus physionomiste.

VALMONT.

Sur Lawater, sur son talent,
Il ne me reste plus de doute;
Mais je crois qu'un autre savant
L'avait précédé dans sa route.
Plus que lui cet autre y voit clair,
Il nous devine à l'improviste;
L'Amour fût avant Lawater
Le premier physionomiste.

GASPARD.

Conduite à l'autel un matin,
La jeune Agnès craignait pour cause,
Que sur ses traits le dieu d'hymen,
Ne se doutât de quelque chose;
Le soir augmente son souci,
La nôce eut pu devenir triste,
Heureusement que son mari
N'était pas physionomiste.

BRIGITTE.

Monsieur Purgon, grand médecin,
Déclare une fille hydropique,
Père et mère, oncle et sœur soudain,
Tout frémit d'un tel diagnostique.
La fille était dans la maison,
La seule qui ne fut pas triste,
C'est qu'elle savait que Purgon
N'était pas physionomiste.

FRITZ.

J'en ai connu qui me jugeant;
D'un' manière fort malhonnête,
Disaient c' garçon-là surement,
Sans lui fair' tort est une bête.
Parc'que j'ai l'air d'un innocent,
Des sots ils m'font grossir la liste!
Et v'là pourtant comme souvent
On s'prétend physionomiste.

CLARA, *au Public.*

Lawater dit dans ses écrits,
Chapitre de la bienveillance,
Que toujours les meilleurs esprits,
Sont plus enclins à l'indulgence;
Ils sont rares, point turbulens,
Un travail perdu les attriste;
Notre auteur vous croit indulgens,
Est-il bon physionomiste?

F I N.

N. B. *S'adresser pour la Musique, à* M. DOCHE, *au Théâtre du Vaudeville.*

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

L'INTRIGUE

IMPROMPTU,

OU

IL N'Y A PLUS D'ENFANS;

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 4 Novembre, 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le général D'HERMILLY.	M. ST.-LÉGER.
JULES, son neveu.	Mad. HERVEY.
M. DORVILLE, ancien militaire et gouverneur de Jules.	M. LENOBLE.
ISAURE, sa fille.	Mlle. ARSÈNE.
ZURICH, vieil intendant.	M. JOLY.
Mad. BERTRAND, femme de charge.	Mad. BODIN.
LA BRIE, CHAMPAGNE, } domestiques de M. d'Hermilly.	M. CARLE. M. DOISY.
DEUX JOCKEIS.	Mlles. CHAPELLE et THÉRÈSE.

La Scène se passe chez le général d'Hermilly.

Le Théâtre représente un salon; deux portes latérales, une dans le fond.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

L'INTRIGUE IMPROMPTU,

OU

IL N'Y A PLUS D'ENFANS.

SCENE PREMIERE.

ZURICH, Mad. BERTRAND.

ZURICH.

(*Il est occupé devant une table, à ranger des papiers.*)

Ça ira mal, Madame Bertrand, ça ira mal.

Mad. BERTRAND.

Pourquoi donc, monsieur Zurich?

ZURICH.

M. le général d'Hermilly, notre maître, est là dedans avec M. Dorville, le gouverneur de son neveu.

Mad. BERTRAND.

Eh! bien, après.

ZURICH.

Je ne suis qu'une grosse bête, madame Bertrand, si l'on n'y parle pas de mademoiselle Isaure, la fille de M. le gouverneur.

Mad. BERTRAND.

Que nous importe?

ZURICH.

Ah! ah! — Ça ira mal, ça ira mal.

Mad. BERTRAND, *se levant.*

Eh! mon dieu, à vous entendre, on dirait, qu'à son âge, M. d'Hermilly a des vues sur cet enfant.

ZURICH, *s'approchant d'elle.*

Il a ce qu'il a, madame Bertrand; il est riche, il est puissant, il est garçon... (*Il lui offre une prise de tabac.*) En usez-vous?

Mad. BERTRAND.

Quelquefois. — Mais, en vérité, depuis que nous sommes ensemble, dans cet hôtel, vous n'a-

vez jamais su vous occuper que de l'amour des autres.

ZURICH.

C'est vrai, madame Bertrand. (*A part.*) Il y a vingt-deux ans que j'ai envie de dire à cette femme que je l'adore, et je n'ai pas encore osé; elle a un certain...

Mad. BERTRAND.

Ce n'est pas, dieu merci, que j'aie jamais desiré que l'on me fît la cour.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Me jeter au devant des cœurs,
Fut toujours loin de ma pensée;
J'en fais certain cas; mais d'ailleurs
Qu'ai-je besoin d'être pressée?
On a quelque fraîcheur, je croi,
Un air fait pour séduire une âme,
Et surtout du tems devant soi.

ZURICH.

Tudieu! ce n'est pas, sur ma foi,
Le tems qui manque à Madame.

Mad. BERTRAND.

Je crois, dieu me pardonne, que vous vous avisez de me dire des douceurs.

ZURICH, *s'éloignant.*

Madame...

Mad. BERTRAND.

Je n'en suis pas fâchée.

ZURICH, *à part.*

Diantre, voici, je crois, le moment de lui toucher quelque chose. — (*Il s'approche d'elle.*) Il y a, en effet, vingt deux ans que je pense.....

(*On entend sonner dans la chambre voisine.*)

ZURICH.

Eh! mon dieu, c'est monsieur le général qui sonne. Je vais voir ce que c'est. (*Il entre dans l'appartement à droite.*)

Mad. BERTRAND.

Maudite sonnette. Voilà peut-être encore pour vingt-deux ans de silence! Ah! que ce suisse

indolent, et que tous les hommes en général entendent mal leurs intérêts et les nôtres : ils se plaignent des petites impatiences qui échappent quelquefois à notre vertu, et souvent c'est leur indifférence qui est notre premier écueil. Oh ! mon dieu, oui.

Air : *Une Fille est un oiseau.*

Fillette qu'en son printemps
L'hymen trop long-tems néglige,
Est une fleur sur sa tige
Abandonnée aux autans.
La prévoyante sagesse
Soutient d'abord sa faiblesse ;
Mais l'ennui vient, le temps presse,
Le désir est sur ses pas.
La pauvrette, hélas ! succombe ;
Il faut bien que la fleur tombe,
Lorsqu'on ne la cueille pas.

ZURICH, *sortant de l'appartement.*

Quand je vous disais, madame Bertrand, que ça irait mal.

Mad. BERTRAND.

Comment ?

ZURICH.

Monsieur le général est amoureux tout de bon. Il crie comme un diable qui veut épouser mademoiselle Isaure, et monsieur Dorville m'a sonné pour fermer les croisées.

Mad. BERTRAND.

Bon, bon, mademoiselle Isaure est promise à un autre, et monsieur Dorville, son père, gentilhomme respectable, gouverneur de monsieur Jules, ce neveu si cher à notre maître, parviendra à lui faire entendre raison.

ZURICH.

Nix, nix : la fille et bloquée, il faut qu'elle se rende. Est-ce qu'un général, comme monsieur d'Hermilly, écoute quelque chose ?

Air : *J'ai vu partout dans mes Voyages.*

Vainqueur des Kalmouks, des Cosaques,
De l'Esclavon, de l'Autrichien,

Rien ne l'arrête en ses attaques,
Bombes, canons, il n'entend rien.
Or, quand ce bruit est sans puissance,
Jugez quel sera le destin
D'un enfant qui n'a pour défense
Qu'un père qui parle latin.

Mad. BERTRAND.

C'est en effet bien peu de chose : mais peut-être, M. Zurich, cela ne dérangera point la pensée que vous aviez tout-à-l'heure.

ZURICH.

C'est vrai, madame, j'allais vous dire...

(*On entend sonner plus fortement.*)

Mad. BERTRAND.

Encore ! — Restez, M. Zurich ; ne perdez pas votre pensée, je vais revenir.

(*Elle entre chez le général.*)

ZURICH.

Eh ! mon dieu, est-ce que Madame Bertrand, voudrait enfin s'humaniser tout de bon. Oh ! ça arrive quelquefois..... Quand l'âge arrive.

Air : *de M. Guillaume.*

Dans son printemps, mainte beauté trop fière,
Craint de donner à l'amour un moment.
L'été l'a rend moins ménagère ;
L'hiver survient, quel changement !
Il n'est, hélas ! vieille fille à Cythère,
Brûlant alors de s'engager,
Qui ne donnât trente ans de la bergère,
Pour l'heure du berger.

Mad. BERTRAND, *revenant.*

Ah ! M. Zurich, vous aviez bien raison, il y aura du grabuge. M. Dorville, s'oppose avec ce flegme, et ce sang froid que vous lui connaissez, à toutes les idées de M. le Général. M. le Général extravague, il étouffe, et il a sonné pour faire ouvrir les croisées. Il y aura du scandale, c'est sûr ; mais c'est égal, parlons toujours de nos affaires. (*On entend sonner encore.*) C'est à moi.

ZURICH.

J'y vais.

Mad. BERTRAND.

Non, monsieur, j'y retourne.

ZURICH.

C'est à moi.

Mad. BERTRAND.

C'est à moi.

SCENE II.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL D'HERMILLY, M. DORVILLE.

LE GÉNÉRAL, *sortant d'un air très-animé.*

Retirez-vous. — Qu'on mette mes chevaux.

ZURICH.

Oui, monsieur. — (*A part.*) Pauvres bêtes; ça ira mal pour tout le monde.

(*Il sort avec Madame Bertrand.*)

LE GÉNÉRAL.

Ainsi, monsieur, vous regardez la proposition que je vous ai faite.....

M. DORVILLE.

Pardon, général, comme une folie.

LE GÉNÉRAL.

Si je veux être fou, moi.

M. DORVILLE.

Ce n'est pas une raison pour que je le sois aussi.

LE GÉNÉRAL.

Mais savez-vous bien, homme opiniâtre, que nous allons nous brouiller pour jamais?

M. DORVILLE.

Ce sera un malheur pour vous, général.

LE GÉNÉRAL.

Pour moi, monsieur, et comment, s'il vous plaît?

M. DORVILLE.

Parce qu'il y a quarante ans que vous m'honorez du nom de votre ami, et que je le mérite.

LE GÉNÉRAL.

Eh! morbleu, que m'importe votre amitié, si vous ne faites pas ce que je veux?

M. DORVILLE.

Que m'importe la vôtre, général, si vous me demandez ce que je ne puis faire.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne pouvez pas me donner la main de votre fille?

M. DORVILLE.

Ce n'est pas moi qui vous la refuse.

LE GÉNÉRAL.

Qui donc?

M. DORVILLE.

Ne vous l'ai-je pas dit? une puissance au dessus, et de vous et de moi, la nature.

LE GÉNÉRAL.

A d'autres.

M. DORVILLE.

Les convenances.

LE GÉNÉRAL.

Au diable.

M. DORVILLE.

Ce que vous devez à votre rang, à votre nom.

LE GÉNERAL.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DORVILLE.

Enfin, général, ma fille est très-jeune.

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai été.

M. DORVILLE.

Sans doute, mais...

LE GÉNÉRAL.

Mais, mais, je ne le suis plus, n'est-ce pas? Y a-t-il là un si grand mal?

Air *du Vaud. des Amans sans Amour.*

Malgré ces soixante ans qu'on blâme,
Voit-on reculer mes drapeaux?

Morbleu ! Bellone est une femme,
Elle sait bien ce que je vaux.
Quand un favori de la gloire,
Cueille un laurier au champ d'honneur,
On n'a jamais vu la victoire
Demander l'âge du vainqueur.

M. DORVILLE.

Ce raisonnement est superbe, général ; mais il est faux.

LE GÉNÉRAL.

Damnation !

M. DORVILLE.

Point de colère.

Même air.

Près de vous, aux champs de Bellone,
La gloire illustra mon printems :
Mais le laurier qui nous couronne,
N'arrête point la main du temps.
Ces cheveux blancs, que j'en dois croire,
N'éclairent que trop ma raison ;
L'honneur d'être enfant de la gloire,
N'empêchent pas d'être barbon.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! bien, barbon soit : je n'en épouserai pas moins votre fille. Je vous ai des obligations immenses : vous avez élevé mon neveu, l'idole de ma vie. Vous n'êtes pas riche, votre fille est belle, cela ne gâte rien ; je m'acquitte, en l'épousant, toutes les dettes de mon cœur, et je suis sûr de la rendre heureuse.

M. DORVILLE.

Vous, et comment ?

LE GÉNÉRAL.

Comment ! — Tête bleue ! Est-il quelqu'un au monde qui puisse m'empêcher de lui prodiguer mes biens, mes soins, mes honneurs, toute mon existence?

M. DORVILLE.

Ainsi, général, l'aimable Jules, ce neveu si intéressant, que je forme depuis dix ans à l'étude

de vos vertus, pour une vaine fantaisie de votre part, va se voir privé de toutes ses espérances !

LE GÉNÉRAL.

Qui ! mon Jules ? Tête bleue, l'héritier de mon nom, l'orgueil de ma famille ! Savez-vous bien, monsieur, que je l'aime dix mille fois plus que vous, plus que moi, plus que votre fille même. Mais c'est égal, ma fortune suffira à tout : et quand elle ne suffirait pas, mon neveu, tant que j'existe, a-t-il besoin d'autre chose ?

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Mon nom, mes nobles cicatrices,
Mes exploits, tout le soutiendra.
Si c'est trop peu des vieux services,
Morbleu ! les ennemis sont là.
Forçant bastions et murailles,
Je suis homme, croyez-moi bien,
A gagner encor vingt batailles,
Afin qu'il ne lui manque rien.

Ainsi, monsieur, vous voilà sans réplique.

DORVILLE.

C'est vrai, général, je n'en ai plus qu'une. Ma fille ne peut être à vous.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce à dire ?

DORVILLE.

Son cœur est engagé : sa main fut promise dès l'enfance, et, puisqu'il faut vous l'avouer, Isaure n'est sortie depuis huit jours de son couvent que pour se préparer à cet hymen.

LE GÉNÉRAL.

Oui dà. — Envoyez-moi mon rival... Nommez-le moi du moins, que je sache quel est l'effronté qui vient s'opposer à la meilleure action que j'aie cru faire dans ma vie ! — Son nom ?

DORVILLE.

Il a trop besoin de vos bontés pour que je le signale à votre colère.

LE GÉNÉRAL.

Corbleu, quelque blanc bec qui n'a encore tiré

son sabre qu'à la parade. Quels traits de bravoure l'ont fait connaître ?

DORVILLE.

Je ne les lui ai pas demandés, général.

Air : *Voila bien le mot ordinaire.*

Avec de vieux exploits, je pense,
Qu'aux belles on fait mal sa cour ;
En guerre, ce qui nous avance,
Souvent nous recule en amour.
L'art d'aimer, et l'art de la guerre
Diffèrent de but, de projets ;
Mars aime les soldats tout faits,
Et l'Amour les soldats à faire.

LE GÉNÉRAL.

O comble de l'ingratitude ! voilà pourtant un homme que mes bienfaits poursuivent depuis quarante ans ! oh ! il est temps que cela finisse.

M. DORVILLE, *avec fierté.*

C'est fini, général.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien adieu. (*Il revient.*) Mais j'épouserai votre fille.

SCENE III.

M. DORVILLE, ZURICH, LE GÉNÉRAL.

ZURICH, *entrant.*

Quand monsieur voudra, les chevaux sont mis.

LE GÉNÉRAL, *en sortant.*

Il suffit.

ZURICH, *d'un air joyeux.*

Recevez mon compliment, il paraît que M. Dorville est parfaitement d'accord avec M. le général.

M. DORVILLE.

Oui, mon ami, très-d'accord, je sors de cette maison.

ZURICH.

Ah ! j'entends, monsieur va prendre possession de cette petite terre, dans la Brie, que M. le général lui destine depuis si long-temps !

M. DORVILLE.

M. le général! je le quitte pour jamais. Il ... venez fort à propos pour m'aider dans les ... ratifs de mon départ.

ZURICH, *à part.*

Ah ! mon dieu ! je n'ai donc plus d'oreil

SCENE IV.

Les Mêmes, ISAURE.

ISAURE.

Eh ! bien, mon père, êtes-vous satisfa. votre conversation avec M. d'Hermilly ?

M. DORVILLE.

Oui, mon enfant, tout est terminé.

ISAURE.

Quel bonheur, je vais donc épouser mon de Melval ?

M. DORVILLE.

Oui, sans doute, tu l'épouseras ; mais préala ment nous allons quitter cet hôtel.

ISAURE.

Qu'entends-je ? M. le général n'approuve d pas ce mariage ? reprocherait-il quelque chos l'époux que vous me destinez ?

M. DORVILLE.

Non.

ISAURE.

Air : *vaudeville des petits Savoyards.*

Contre lui, quoiqu'on ose dire,
Je suis fière de votre choix ;
N'est-ce pas à vous que je dois
Le pur sentiment qu'il m'inspire ?
Je ne puis rougir en l'aimant,
Puisqu'il fut digne de vous plaire ;
Le véritable éloge d'un amant
Est d'être choisi par un père.

M. DORVILLE.

Je te dis qu'il ne s'agit point de M. Melval mais l'honneur ne nous permet pas de rester u

ı c ıı.

e porte à merveille.

Isaure.

ır, vous ici ! Que n'êtes-
départ, je vous aurais
vous auriez embelli sa
avec nous.

L L E.

ent permis.

S.

il n'y a rien au monde
urse.

E.

S.

s dans une plaine im-
ıs du soleil, trente,
prêts à se disputer la

e suisse.

ın, tran,

e éclatera.

nous abandonner ainsi, moi, mon maître, madame Bertrand, et monsieur Jules qui vous est si attaché ?

M. DORVILLE.

Je le dois !

ZURICH.

Ah ! quel dommage que cet aimable enfant ne soit pas ici ! quel dommage qu'une maudite fête, des courses chez je ne sais quelle Duchesse, nous prive de son secours ! c'est lui qui saurait bien se servir, pour vous retenir, de tout l'esprit que vous lui avez donné.

M. DORVILLE.

Pas plus qu'un autre.

ZURICH.

(On entend dans la coulisse un bruit de cor.)

Ah ! mon dieu, qu'est-ce que j'entends ? (*Il regarde en dehors.*) Quel bonheur ! c'est lui, c'est lui.

SCENE V.

Les Mêmes, JULES.

(Quatre petits jockeis portant des couronnes de laurier.)

JULES.

Oui, c'est moi. — Mon cher gouverneur. — (*Aux jockeis.*) Qu'on attache toutes ces couronnes à l'appartement de mon oncle ; ses chevaux, que je lui ai empruntés, sans lui en rien dire, m'ont valu ces lauriers ; il est juste que je lui en consacre l'hommage.

(Les jockeis attachent les couronnes à la porte de l'appartement du général, et sortent.)

ZURICH, *qui les a aidés.*

Oh ! que c'est beau. — Je suis sûr, monsieur Jules, que Bayard a bien fait son devoir.

JULES.

C'est vrai, mon ami, il est crevé. — Comment se porte mon oncle ?

ZURICH.

Pauvre animal. — Il se porte à merveille.

JULES, *à Isaure.*

Quoi, mon aimable sœur, vous ici ! Que n'êtes-vous arrivée avant mon départ, je vous aurais présentée à la Duchesse ; vous auriez embelli sa fête. — Vous auriez couru avec nous.

DORVILLE.

Si les convenances l'eussent permis.

JULES.

Vous croyez? — C'est qu'il n'y a rien au monde de délicieux comme une course.

ISAURE.

C'est ce qu'on dit.

JULES.

Pas assez. — Figurez-vous dans une plaine immense, aux premiers rayons du soleil, trente, quarante, cinquante rivaux prêts à se disputer la palme. — Ecoutez le signal.

Air *d'une Marche suisse.*

Tran, tran, tran, tran,
Parcourant
Chaque rang,
Le clairon
Met de front
L'escadron
Qui n'attend
Que l'instant
Où frappant
L'air troublé déjà,
Le fouet dans la plaine éclatera.
Cla, cla, cla, cla.
Le voilà
S'élançant,
Se pressant,
Se froissant;
L'éperon,
Vif et prompt,
Des plus lents
Mord les flancs.
Cavaliers,
Coursiers,
De fureur,
D'ardeur
Tout frémit
Et fuit.

L'œil les suit dans la carrière,
Est-il spectacle plus beau ?
Ce fracas, dans la poussière,
De la vie est le tableau.
Tel en avant
Croit souvent
Etre habile,
Devant lui file
Un plus savant :
Et, dans l'instant,
Un enfant
Plus agile
Confond ces héros d'un moment.

Pan, pan, pan, pan,
Applaudi,
Enhardi.
Haletant,
Palpitant,
Mais doublant
Son élan,
Le premier,
Au laurier,
D'un seul bond
Il fond ;
L'immortel fleuron
Orne son front.

Flon, flon, flon, flon,
La chanson,
Le clairon,
Mille cris
Réunis
Ont nommé,
Proclamé,
Tous en chœur,
Le vainqueur.
De bonheur,
D'honneur,
Il se sent mourir ;
Ah ! quel plaisir. (*bis.*)

ZURICH.

Oh ! mon dieu oui, quel plaisir, là bas ! mais ici.

JULES.

Eh bien ici ?

ZURICH.

Demandez à monsieur Dorville.

JULES.

En effet, mon ami, je vous trouve un air triste.

M. DORVILLE.

Ce n'est rien.

ZURICH.

Non ce n'est rien ! monsieur part à l'instant même de cette maison avec sa fille, pour n'y plus remettre les pieds.

JULES.

Est-il possible ?

ZURICH.

Monsieur le général...

M. DORVILLE.

Zurich...

ZURICH, *avec force.*

C'est parti. Monsieur le général veut épouser de force mademoiselle Isaure, et la ravir à votre ami Monsieur de Melval.

ISAURE.

Quoi ! mon père !

M. DORVILLE.

Vous ne l'auriez jamais su sans l'indiscrétion de cet homme.

JULES, *riant.*

Ah ! ah ! la bonne plaisanterie.

ISAURE.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas plus effrayé des projets de votre oncle ?

JULES.

Ma foi non ; je n'ai jamais été effrayé des choses impossibles ; je ne me connais pas en mariage, mais il me semble que l'union, dont vous parlez, n'a point d'exemple.

Air : *J'ai tout mis au pied du gros chêne.*

Nulle part la sage nature
N'a ce tort à se reprocher ;
Nous ne voyons pas la verdure
Ceindre les flancs d'un vieux rocher.
Sur un tronc sec, nul ne s'expose
A greffer de jeunes bourgeons :
Et je n'ai jamais vu de rose
Fleurir au milieu des glaçons.

ISAURE.

Ah ! M. Jules.

Air : *vaudeville de l'Avare.*

Voilà ce que toujours ignore,
D'un grand, l'orgueil présomptueux ;
Je conçois qu'il ignore encore
Ce qu'on gagne à tromper nos vœux ;
Mais ce qu'il saura, s'il s'efforce
A former ces nœuds singuliers,
C'est que l'on hait bien volontiers
Qui veut se faire aimer par force.

M. DORVILLE.

Notre départ saura tout prévenir.

JULES.

Non, monsieur, vous ne partirez pas ; je fais mon affaire de tout ceci.

ZURICH.

Bravo !

M. DORVILLE.

Vous, jeune homme !

JULES.

Et pourquoi non ?

M. DORVILLE.

Eh! qu'opposerez-vous à l'autorité de votre oncle?

JULES.

Sa tendresse pour moi.

M. DORVILLE.

A ses faux raisonnements ?

JULES.

Des raisons.

M. DORVILLE.

A sa folie ?

JULES.

Des folies : je suis son neveu. Il a soixante ans, je n'en ai que quinze, nous verrons qui sera le plus extravagant.

M. DORVILLE.

Adieu, Jules.

JULES.

Oui! (*Allant vers le fond du théâtre.*) Je consigne, M. Dorville, à toutes les portes de l'hôtel.

(*Revenant vers M. Dorville.*) Mon ami, se peut-il qu'un sage, tel que vous, ne juge pas mieux d'une erreur qui ne peut être que passagère ! Mon oncle n'est-il pas sensible et bon ?

M. DORVILLE.

Il est séduit.

JULES.

N'est-il pas honnête-homme ?

M. DORVILLE.

Il est puissant.

JULES.

Tant pis pour lui ; vous n'en partirez pas davantage : Non, monsieur, vous ne vous appartenez pas ; c'est vous qui m'avez dirigé jusqu'à ce jour dans la carrière de l'honneur. Il vous reste encore à faire. C'est vous que j'aime, que j'estime, que j'écoute : vous vous devez à votre ouvrage, et d'ailleurs, de quel droit voulez-vous ravir à votre famille, à vous même cette retraite honorable que quarante ans de service, auprès de mon oncle, vous ont méritée.

M. DORVILLE.

Ah ! n'en dites pas plus, voilà le trait qui me déchire. Le général n'a-t-il pas eu la cruauté de me reprocher tout-à-l'heure ce qu'il a fait pour moi ?

JULES.

Mon oncle !

M. DORVILLE.

Lui-même.

Air : *Vous reconnaîtrez les bontés.* (de la Vallée de Barcelonette.)

En humiliant l'amitié
Que je lui vouai pour salaire,
D'avance il a déprécié
Tous les dons qu'il voudrait me faire.
Quel plaisir pourrait en effet
M'offrir encor sa bienfaisance ?
Le premier charme du bienfait
Pour moi, c'est ma reconnaissance.

JULES.

N'importe, mon ami, ne m'enlevez pas le plaisir d'essayer mon pouvoir sur le cœur de mon oncle. Chère Isaure, daignez vous joindre à moi. — Faut-il, mon maître, que ton pauvre Jules tombe à tes pieds pour te fléchir?

M. DORVILLE, *le relevant.*

Aimable enfant, qu'exigez-vous?

JULES, *au fond du théâtre.*

Monsieur Dorville ne part pas. — Avez-vous fait connaître à mon oncle vos intentions en faveur de mon ami Melval?

M. DORVILLE.

Je n'ai pas dû le lui nommer.

JULES.

N'importe, si dans quelques heures je ne vous apporte pas d'heureuses nouvelles, vous redevenez libre; mais jusques là, votre parole, mon ami, que vous ne tromperez pas Jules.

M. DORVILLE.

A ces conditions, je vous la donne.

JULES.

Il suffit.

ZURICH.

C'est un ange.

SCENE VI.

JULES, *seul.*

Diantre, me voilà chargé d'une expédition périlleuse! Comment m'y prendre, et par où commencer pour empêcher l'ennemi d'agir? — Je ne puis pas consigner mon oncle.... Non, il ne le souffrirait pas; c'est bien dommage.

Air: *En guerre ces aventures.* (des Pages.)

Je l'aurais, par cette ruse,
Forcé de capituler;
Mais le code s'y refuse,
C'est de quoi se désoler.
Le code aurait dû permettre,

Qu'en de pareils intérêts,
Un petit soldat pût mettre
Son général aux arrêts.

Allons, allons; il faut recourir aux moyens doux. — Qui sait si le feu à l'hôtel.... Non, mon oncle est fait au feu. Il vaut mieux aller droit à son cœur. Il m'aime. Oh! oui, il m'aime. Il n'y a qu'un seul être au monde, auquel il soit capable de sacrifier son amour; et cet être c'est moi. Voilà mon moyen trouvé, je me fais son rival. Il me cède Isaure, je la rends à mon ami, et mon présent de noces est la récompense de mon gouverneur. — Oui, mais pour tout cela il faut faire l'amour, et comment le fait-on? Diable emporte si je le sais. Hola! Madame Bertrand? Madame Bertrand?

SCENE VII.

JULES, Mad. BERTRAND.

Mad. BERTRAND.

Monsieur, qu'y-a-t-il pour votre service?

JULES.

Venez ça, et dites-moi bien vîte ce que c'est que l'Amour?

Mad. BERTRAND.

L'amour, monsieur?

JULES.

Oui, oui, l'amour, vous devez savoir celà à votre âge.

Mad. BERTRAND.

Hélas! monsieur, je m'en suis toujours bien gardée, c'est un poison si dangereux. Je vais plutôt vous dire ce que c'est que la vertu, la morale...

JULES.

Je vous demande du poison.

Mad. BERTRAND.

Air: *Qu'en voulez-vous dire?*

Quoi, vous voulez absolument,
Monsieur, percer un tel mystère?

JULES.

J'en ai besoin dans ce moment.

Mad. BERTRAND.

Si jeune, c'est bien téméraire.

JULES.

Parlez toujours, et promptement.

Mad. BERTRAND.

Mais si l'amour n'est qu'un tyran,
A votre âge, mon cher enfant,
Qu'en voulez-vous faire? (*bis.*)

JULES.

Je ne sais pas ce qu'on en fait,
Mais je veux savoir ce que c'est.

Mad. BERTRAND.

Eh bien, monsieur, quoique je n'aie jamais eu l'honneur de le voir de trop près, je vais vous dire par-ci par-là ce que j'ai pu en attraper.

JULES.

Voyons.

Mad. BERTRAND.

Air : *vers le temple de l'Hymen.*

L'Amour est un petit dieu,
Vrai Prothée en sa malice;
Pour séduire un cœur novice,
Sans cesse il change de jeu.
Sous mille formes nouvelles,
Il se glisse auprès des belles,
Il vole ou rampe autour d'elles;
Il fait le jeune ou le vieux,
Le sage ou le petit maître;
Mais si je sais m'y connaître,
C'est l'enfant qu'il fait le mieux.

JULES.

Fort bien; je ne comprends pas un mot à tout celà. Mais c'est égal, dites moi maintenant comment on fait l'amour ?

Mad. BERTRAND.

Ah! monsieur, c'est autre chose.

JULES.

Vîte, l'autre chose.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur, mes connaissances ne vont guères plus loin de ce côté.

JULES.

Dites toujours.

Mad. BERTRAND.

Puisque vous l'ordonnez, lorsque l'on a rencontré l'objet que l'on veut aimer ; voici, à-peu-près, je crois l'ordre des procédés.

Air : de Lisbeth.

D'abord la déclaration,
Billets doux, amoureux colloque,
Tendres égards, soumission,
Rendez-vous, protestation ;
Puis enlèvement réciproque ;
Et puis quand on tient tout cela
D'une beauté trop enchantée,
Quelquefois on la plante là,
Et voilà,
Et voilà
Où j'en suis restée.

JULES.

A la bonne heure, faites-vous une déclaration.

Mad. BERTRAND.

Moi, monsieur!

JULES.

Vous-même ; il faut bien que j'apprenne de quels termes on se sert.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur, c'est impossible.

JULES.

Pourquoi donc ?

Mad. BERTRAND.

La modestie ne permet pas à une jolie femme de se dire à elle-même qu'elle s'adore, et si j'avais auprès de moi un galant, un jeune homme qui...

JULES.

Un jeune homme ? — Zurich ? Zurich.

SCENE VIII.

Les Mêmes, ZURICH.

ZURICH.

Monsieur?

JULES.

Dépêchez, mon ami, faites à madame une déclaration d'amour.

ZURICH.

Plaît-il?

JULES.

Faites une déclaration d'amour à madame.

ZURICH.

Eh! mon dieu, monsieur, quelle idée!

Mad. BERTRAND, *à part.*

Elle est ravissante son idée.

ZURICH.

Vous ne connaissez donc pas madame Bertrand?

JULES.

Que m'importe? Ne pouvez-vous lui dire que vous l'aimez?

ZURICH.

Tu dieu, monsieur, je ne demanderais pas mieux. — Mais elle va m'étrangler.

JULES.

C'est égal, faites-lui toujours les doux yeux.

ZURICH.

Elle va me les arracher.

JULES.

Un rien vous arrête. Je veux être obéi.

TRIO *de Déche.*

Vous êtes, vous, le jeune amant.

ZURICH.

Monsieur le veut, c'est bagatelle.

JULES.

Madame, vous êtes la belle.

Mad. BERTRAND.

Monsieur le veut, c'est suffisant.

JULES.

Allons, parlez.

ZURICH

Voici comment
Se comporte le jeune amant;
D'abord du tabac qui lui reste
Sous le nez ou sur le jabot,

Il se défait d'une main leste :
Puis, aux genoux de la beauté modeste,
Il tombe, tousse, et lui dit aussitôt :
« Depuis vingt ans, vous que j'adore,
» Hélas ! ne voyez-vous pas bien,
» Que pour peu que je brûle encore
Mon cœur sera réduit à rien ? »
Voilà ce qu'on dit à sa belle.

JULES, *à Madame Bertrand.*

A ce discours que répond-elle ?

Mad. BERTRAND.

Composant son air, son maintien,
Elle répond : ce cœur fidèle
Ne vaut guère mieux que le tien.

Mad. BERTRAND, ZURICH. JULES.

Bien, bien, Bien, bien,
Par ce moyen prospère Déjà ceci m'éclaire ;
J'avance mon affaire, Mon oncle aura beau faire,
Oui je la tien. Oui je le tien.

JULES, *à Madame Bertrand.*

Est-ce là tout ?

Mad. BERTRAND.

Non pas, j'espère.
A cet aveu doux et flatteur,
Succède une faveur légère.

JULES.

Zurich, obtenez la faveur.

ZURICH.

Quoi ? Monsieur.

JULES.

Embrassez Madame.

ZURICH.

Vraiment, c'est de toute mon âme. *(Il l'embrasse.)*

ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur !
Ah ! quel bonheur !

JULES, *à Zurich.*

Est-ce là tout ?

ZURICH.

Non pas, j'espère.
Et si chacun le voulait bien...

(il s'approche de Madame Bertrand.)

Mad. BERTRAND, *le repoussant.*

Non, non, Monsieur ne veut plus rien ;
Pour lui, c'est assez de lumière,
Terminons là cet entretien.

JULES.

Bien, bien,
C'est assez de lumière,
Mon oncle aura beau faire,
Je le tien.

ZURICH, Mad. BERTRAND.

Bien, bien,
Par ce moyen prospère
J'ai vu qu'on peut lui plaire,
Et je le tiens.

JULES.

Mes amis ; je vous marie dans trois jours et je vous fais présent de deux mille écus, si vous m'aidez à persuader à mon oncle que je suis amoureux de mademoiselle Isaure.

Mad. BERTRAND.

Deux mille écus, et un mari !

JULES.

Guettez d'abord le retour de mon oncle, et confiez lui, d'un air bien mystérieux, que je suis le rival qu'on oppose à son bonheur. Je vous dirigerai pour le reste de la campagne et vous prescrirai tous les mouvemens que la manœuvre de l'ennemi rendra nécessaires.

ZURICH.

Le bon petit général.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur Jules, tromper un brave homme comme M. d'Hermilly !

JULES.

Soyez tranquilles, revenu de son erreur, il sera le premier à nous en remercier.

Air *du vaudeville de Florian.*

Par un mensonge officieux
Nous servons toute une famille :
Mon oncle redevient heureux,
Nous sauvons un père et sa fille.
Mes amis, croyez-en mon cœur,
Faisons d'abord ce qu'il commande :
Trompons les gens pour leur bonheur,
Et prions Dieu qu'on nous le rende.

ZURICH, *sautant de joie.*

Allons, madame Bertrand... Si le cœur vous...

Mad. BERTRAND.

Allons donc, M. Zurich, touchez-là.

JULES.

Paix, voilà Isaure. — Ah ! si mon oncle pouvait me surprendre avec elle.

ZURICH.

Il ne doit pas tarder à revenir.

JULES.

Eh ! bien, à votre poste ; deux coups dans la main quand mon oncle sera prêt d'entrer ici.

(Il les pousse dehors.)

SCENE IX.

ISAURE, JULES.

JULES.

Ah ! c'est vous, ma chère Isaure !

ISAURE.

Pardon, monsieur, j'avais cru entendre ici madame Bertrand : je voulais la prier de me rendre un bon office.

JULES.

Lequel ?

ISAURE.

Mon père m'a permis d'informer monsieur de Melval de ce qui se passe.

JULES.

Eh bien, donnez-moi votre billet !

ISAURE.

Je n'en ai point.

JULES, *à part.*

Diable, tant pis ; il aurait peut-être pu me servir.

ISAURE.

C'est de vive voix que je voudrais le faire prévenir de se rendre tout de suite chez ma tante, où je vais tâcher d'aller aussi.

JULES.

Mauvais moyen ; il ne faut jamais mettre des valets dans sa confidence. Ecrivez, je me charge de votre lettre.

ISAURE.

Mais, monsieur...

JULES.

Puisque votre père le permet.

ISAURE.

Je ne sais pas écrire à un homme.

JULES.

Air *du vaudeville du Jaloux Malade.*

Eh quoi! vous ne sauriez écrire
Au digne objet de votre amour,
Que pour lui votre cœur soupire,
Et que vous l'aimerez toujours?

ISAURE.

Non, et cela me désespère;
Pourtant, ce tort n'est pas le mien;
Je l'ai dit vingt fois à mon père,
Au couvent nous n'apprenons rien.

JULES.

Je vais dicter. (*Isaure se met devant une table.*) « Mon ami, notre amour est menacé des plus » grands dangers. » — N'est-ce pas cela?

ISAURE, *écrivant*

Mon dieu, oui.

JULES, *après avoir un peu cherché.*

» Il faut donc prendre un parti sérieux; ren- » dez vous sur-le-champ où vous savez, chez votre » tante.

ISAURE.

Oui, oui, il le sait.

JULES.

» Vous ne tarderez pas d'y voir arriver votre » fidèle Isaure. »

ISAURE, *pliant la lettre.*

Bon! maintenant l'adresse.

JULES, *prenant la lettre.*

Il n'en faut pas; si mon oncle surprenait ce billet dans les mains de madame Bertrand, il découvrirait un nom que votre père lui a caché.

ISAURE.

Ah ! M. Jules, que je vous aurai d'obligations.

JULES.

Rassurez-vous, petite sœur, vous ne serez jamais ma tante.

ISAURE.

Oh ! ce n'est pas que je dédaigne monsieur le général d'Hermilly, non asssurément.

Air *de Claudine.*

Ce cher oncle, qui vous aime,
Est digne de tous nos vœux :
C'est l'honneur, la valeur même,
Le cœur le plus généreux.
C'est la vertu la plus pure
Que l'on adore ici bas ;
Mais faites, je vous conjure,
Que je ne l'épouse pas.

JULES, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ne craignez rien, j'ai mieux que cela à vous offrir. (*A part.*) Mon oncle n'arrive pas.

ISAURE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Jules, vous paraissez tout agité ?

JULES.

Ce n'est rien. (*A part.*) Ah ! que mon oncle tarde à rentrer.

ISAURE.

Air *du Pas redoublé.*

Un secret vous tient en souci,
Du moins je le soupçonne.

JULES.

Je ne prétends avoir ici
De secrets pour personne.

ISAURE.

Parlez-moi donc sans vous troubler,
L'amitié le commande.

JULES, *regardant vers le fond du théâtre.*

Ce n'est pas tout que de parler,
Il faut que l'on m'entende.

ISAURE.

Mais, Monsieur, me voilà prête.

(*On entend frapper deux coups dans la coulisse.*)

LE GÉNÉRAL.

Tête bleue, je vous... Répondez, monsieur, que faisiez-vous là tout-à-l'heure aux pieds de cette jeune personne?

JULES.

Quoi là! oh! presque rien, mon oncle; j'appaisais une petite querelle que mon départ avait fait naître; ces femmes sont d'une exigeance.

LE GÉNÉRAL.

Comment, audacieux, il est donc vrai que vous aimez la fille de votre gouverneur?

JULES.

Depuis six mois j'en suis fou.

LE GÉNÉRAL.

Et c'est d'aujourd'hui que je l'apprends!

JULES.

En effet, j'avais oublié de vous en parler; j'étais si assuré que cet amour vous comblerait de joie, que j'allais toujours. Convenez qu'elle est jolie? Heim!

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vous vous êtes flatté.....

JULES.

Pourquoi non? la fille de votre ami, de mon gouverneur, d'un homme qui a consacré sa vie entière à votre bonheur! quel moyen plus doux d'acquitter ce que nous lui devons. Oui, morbleu! me suis-je dit: voilà une occasion de faire la cour à mon oncle; je le connais, il est noble, généreux. Si la Nature l'eut jetté quarante ans plus tard dans ce monde, il s'attacherait à cette enfant, l'épouserait; mais mon oncle est raisonnable, judicieux; il sait qu'il lui est impossible aujourd'hui de remplir un tel devoir, je m'en charge; de se donner un tel plaisir, je le prends.

LE GÉNÉRAL.

A-t-on jamais vu un morveux plus effronté que celui-là?

JULES.

Qu'avez-vous donc mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Ce que j'ai ? — Que vous ayez à renoncer sur-le-champ à ce fol amour.

JULES.

Moi, mon oncle, impossible.

LE GÉNÉRAL.

Il vous sied bien, à votre âge, de vouloir vous charger du bonheur d'une femme.

JULES.

Que me manque-t-il donc ?

LE GÉNÉRAL.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

A quinze ans former de tels vœux,
Est une épreuve extravagante.
Ce n'est qu'au chêne vigoureux
Qu'on voit s'unir la jeune plante.
Avant d'offrir à l'arbrisseau
Le soutien qu'il cherche et qu'il aime,
Apprenez, fragile roseau,
Qu'il faut se soutenir soi-même.

JULES.

Eh bien, mon oncle, nous nous soutiendrons ensemble.

Air : *La boulangère a des écus.*

A l'âge heureux où nous voilà,
Quelle force est la nôtre !
Lorsque l'amour s'est niché là,
L'amour, ce bon apôtre,
Espoir, chagrin, plaisir tout va,
Tout va l'un portant l'autre,
Tout va,
Tout va l'un portant l'autre.

LE GÉNÉRAL.

Oui, sans considération, sans honneur, sans emploi.

JULES.

Sans emploi ?

Même air.

L'homme adroit dit : placez-moi là,
Mon gain sera le vôtre ;

On le place, il paye et déjà
D'un autre il est l'apôtre :
Entre bons cœurs ainsi tout va,
Tout va l'un portant l'autre,
Tout va, etc.

LE GÉNÉRAL.

Voilà une fort belle vie.

JULES.

La vie, mon oncle ?

Même air.

La vie en tous les tems sera,
Un banquet comme un autre ;
Chacun y rit, boit et boira,
Ou mon vin, ou le vôtre :
Et puis le soir chacun s'en va,
S'en va l'un portant l'autre ;
S'en va, etc.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Corbleu ! comme j'embrasserais de bon cœur ce petit drôle, s'il ne voulait pas me souffler ma femme. (*Avec amitié.*) Ecoute, Jules.

JULES.

Plaît-il, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Ne nous fâchons plus.

JULES.

Il ne tient qu'à vous.

LE GÉNÉRAL.

Parlons raison.

JULES.

C'est mon fort.

LE GÉNÉRAL, *le tenant dans ses bras.*

Tu es un joli garçon.

JULES.

C'est vrai, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Tu as un esprit du diable.

JULES.

Quelquefois.

LE GÉNÉRAL.

Tu es fait pour parvenir à la gloire la plus brillante.

JULES.

Je le sais, je n'ai qu'à vous suivre.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Coquin ! — Eh ! bien, mon ami, malgré toutes ces belles qualités, Isaure, ne t'aime pas.

JULES.

Erreur.

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur, elle ne vous aime pas : pour l'avoir vue quelquefois au château d'Hermilly, chez sa tante, ou au couvent, croyez-vous avoir laissé dans son cœur une impression bien profonde ? Vous connaissez bien mal les femmes.

JULES.

Ça viendra.

LE GÉNÉRAL.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Mille amans courent offrir
Leur hommage à la plus belle ;
Sais-tu ce qu'on obtient d'elle ?
A peine un froid souvenir :
A nos vœux inattentive,
La beauté fuit et s'esquive,
Nul effort ne la captive.
Tel un ruisseau dans son cours ;
Des fleurs bordent son rivage,
Il réfléchit leur image,
Mais ses flots coulent toujours.

JULES.

Je ne crains pas les flots.

LE GÉNÉRAL.

L'obstiné. — Et s'il se présente un rival.

JULES.

Je le ferai sauter.

LE GÉNÉRAL.

Si c'est moi ?

JULES.

Si c'est vous, mon oncle, je ne vous tuerai pas, mais j'épouserai Isaure.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que nous verrons.

JULES.

C'est ce que vous verrez. — L'amour ne connaît pas d'obstacle : nous fuirons plutôt ensemble au bout du monde, nous vous empêcherons de commettre une injustice : vous le sentirez, vous me rappellerez, et vous finirez par dire : ce petit drôle est plus sage que moi.

LE GÉNÉRAL.

Insolent ! retirez-vous dans votre chambre, et jusqu'à nouvel ordre gardez-y les arrêts.

JULES.

Les arrêts ! c'est juste, mon oncle, le code est pour vous : mais cela ne me rendra ni moins fidèle, ni moins aimé. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL.

Oh ! j'y mettrai bon ordre. Holà Zurich ? Mad. Bertrand, La Brie, Champagne, tout le monde?

SCENE XII.

LE GÉNÉRAL, Mad. BERTRAND, *quatre domestiques.*

Mad. BERTRAND.

Monseigneur, nous voici.

LE GÉNÉRAL.

Que dès ce moment personne n'entre dans l'hôtel ou n'en sorte sans mon ordre. Allez. (*Les domestiques sortent.*) Et vous, Madame, répondez.

Mad. BERTRAND.

Mon dieu, Monsieur, vous m'épouvantez.

LE GÉNÉRAL.

Comment se fait-il que je n'aie pas été instruit plutôt de ce qui se passe chez moi ?

Mad. BERTRAND.

Que se passe-t-il donc?

LE GÉNÉRAL.

Ce qui se passe ? un drôle qui s'avise à quinze ans d'être amoureux.

Mad. BERTRAND.

Ma foi, monseigneur, c'est le bel âge.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! vous n'êtes qu'une folle.

Air *du petit Matelot.*

Ne voyez-vous pas que cet âge
N'a que des défauts effrayans,
Défauts d'habitude et d'usage,
D'expérience et de bon sens ?

Mad. BERTRAND.

C'est vrai ; mais faibles que nous sommes,
A nos yeux, hélas ! trop flattés,
Tous ces défauts là, chez les hommes,
Sont leurs plus belles qualités.

LE GÉNERAL.

Vous ne savez ce que vous dites. — Croyez-vous que Isaure soit réellement éprise de mon neveu ?

Mad. BERTRAND.

Je me doute qu'il en est quelque chose.

LE GENERAL.

Cela n'est pas vrai. — Mais qui diable a osé favoriser chez moi de pareils amours ?

Mad. BERTRAND.

Oh ! pour çà, Monsieur...

LE GENERAL.

Vous mentez.

Mad. BERTRAND.

J'avoue, monsieur, que ces deux enfants sont bien intéressans ; mais, à moins que M. Zurich ne s'en soit mêlé lui même...

LE GENERAL.

Zurich ? c'est impossible.

SCENE XIII.

LE GÉNÉRAL, Mad. BERTRAND, ZURICH.

ZURICH.

(*Il entre en tenant un papier.*)

(*Pendant cette scène et les suivantes, on voit de temps en temps Jules paraître à la porte du fond : c'est lui qui fait entrer les domestiques.*)

Monsieur Jules, voici pour vous. (*appercevant le général.*) Ah !

LE GENERAL.

Qu'est-ce ?

ZURICH.

Monsieur, ce n'est rien.

LE GENERAL.

Vous cachez un papier ?

ZURICH.

C'est vrai, Monsieur.

LE GENERAL.

Je veux le voir.

ZURICH.

Mais, Monsieur, ce n'est pas à vous qu'il s'adresse.

LE GÉNERAL.

Qui vous l'a remis ?

ZURICH.

Hélas ! c'est mademoiselle Isaure, qui, venant d'apprendre que M. Jules était aux arrêts, s'est hâtée de lui écrire un petit mot : c'est bien naturel.

LE GENERAL.

Comment, traître ! vous vous chargez de pareil message !

ZURICH.

Hélas ! monsieur, j'y ai bien été forcé.

LE GENERAL.

Et comment ?

ZURICH.

Par une petite bourse que mademoiselle Isaure avait mise sous la lettre.

LE GENERAL.

Sur ta vie, remets-moi ce papier.

ZURICH.

Oh ! je n'ai rien à refuser à monsieur le général. — Voilà le billet.

LE GÉNÉRAL.

Voyons. (*Il lit.*) « Mon ami, notre amour » est menacé des plus grands dangers : il faut

» donc prendre un parti sérieux : rendez vous sur-
» le-champ où vous savez ; vous ne tarderez pas
» d'y voir arriver votre fidèle Isaure. » C'est clair, il est aimé : mais tête bleue, il ne tient que les avant-postes, et je le forcerai bien à en rester là. — Dussai-je poser vingt sentinelles autour de sa chambre, il n'ira pas au rendez-vous.

SCENE XIV.

Les Mêmes, LABRIE.

LABRIE.

Monseigneur ?

LE GENERAL.

Qu'y a-t-il ?

LABRIE.

M. Jules, vient de s'échapper de son appartement.

LE GENERAL.

Mille bombes ! l'effronté ! l'audacieux ! Et comment s'est-il sauvé ?

LABRIE.

Il a sauté par la croisée.

LE GENERAL.

Oh ! mon dieu, ne s'est-il pas blessé ?

LABRIE.

Non, monseigneur, grace au ciel et à mes épaules.

LE GENERAL.

Qu'est-ce à dire ?

LABRIE.

Air des Pierrots.

Je passais là, Monsieur m'appelle,
J'avance et vais sous le balcon ;
Lui, me prenant pour une échelle,
Vers moi se glisse sans façon.
Mais moi, voyant ce qu'il médite,
Je prends ma course tout d'un coup ;
Or, jugez si j'ai couru vite,
J'avais ses jambes à mon cou.

LE GENERAL.

Malédiction. — Empêchons du moins que la perfide n'aille le rejoindre.

SCENE XV.

Les Mêmes, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monseigneur ?

LE GENERAL.

Encore !

CHAMPAGNE.

Mademoiselle Isaure vient de sortir par la petite porte du jardin (*Il sort.*)

LE GENERAL.

Oh ! il n'y a plus à balancer : je cours moi-même après eux. — (*à mad. Bertrand.*) Où est-il ce rendez-vous d'enfer ?

Mad. BERTRAND.

Dame, Monsieur, je ne connais que ceux que je donne.

LE GENERAL.

Voulez-vous bien parler ? — Si ce drôle allait faire un coup de tête, me quitter ; qu'est-ce que je deviendrais ? (*A Zurich.*) Parleras-tu ?

ZURICH.

Eh ! monsieur, donnez-lui mademoiselle Isaure, et qu'il vous laisse tranquille.

LE GENERAL.

Oui dà : deux bataillons, un escadron de cavalerie, vont me répondre d'eux.

Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

En vain ce couple rebelle,
De mes lois se fait un jeu.
Je fais enlever la belle,
Et j'enferme mon neveu.
J'ai trente ans au moins encore
Pour aimer cet enragé ;
Mais pour épouser Isaure,
Qui sait, morbleu ! ce que j'ai ? (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ZURICH, Mad. BERTRAND, JULES.

JULES, *en regardant sortir son oncle.*

Pauvre oncle! pourquoi faut-il être obligé de tourmenter ainsi le meilleur des hommes!

(*A Zurich et à madame Bertrand.*)

Mes amis, je suis content de vous; mais tout n'est pas fini.

ZURICH.

Non vraiment, car monsieur votre oncle vous cherche pour vous faire enfermer.

JULES.

Et il le ferait comme il le dit; mais j'y ai pourvu. Puisqu'il ne se rend pas aux preuves de mon amour, à celles de l'amour d'Isaure, il faut frapper les grands coups.

ZURICH.

Aie, aie, aie, ça ira mal.

JULES.

Retenez bien ma dernière leçon.

Mad. BERTRAND.

Quoi donc monsieur?

JULES.

Mon oncle est sûrement allé chez la tante d'Isaure, où il ne trouvera personne; il va rentrer furieux, je me présente à lui, et quoique je dise, quoique j'invente, quoique j'allègue, dites oui, toujours oui, rien que oui: après quoi vous irez prévenir mon ami Melval.

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui, monsieur.

JULES.

Sans celà point de mariage, point de dot.

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui, oui, oui, oui.

SCENE XVII.

Les Mêmes, M. DORVILLE, ISAURE.

M. DORVILLE.

Eh ! bien, Jules, qu'avez-vous à me dire ?

JULES.

Ah ! mon ami, tout va le mieux du monde.

M. DORVILLE.

Votre oncle ?...

JULES.

J'en fais ce que je veux : il est d'une douceur charmante ; il me met aux arrêts, me fait sauter par les fenêtres et court après moi pour me faire enfermer.

M. DORVILLE.

Que voulez-vous dire ?

JULES.

Que dans une heure votre élève aura comblé vos vœux et les siens.

ISAURE.

Mais, monsieur, cet amour que vous avez pour moi....

JULES.

Oh ! cet amour va à merveille.

ISAURE.

Mais, monsieur, si votre oncle venait à penser...

JULES.

Tant mieux.

Air : *Mais ma mère est-c'que j'sais ça.*

De sa bonté naturelle,
Espérez tout en ce jour ;
Mon oncle, quand il s'en mêle,
Est plein d'égards pour l'Amour.
Il dépêche sur ses traces,
Quelquefois deux bataillons,
Et pour protéger les grâces,
Un régiment de dragons.

ISAURE.

Quelle extravagance !

JULES.

Il n'y a que celà.

Air : *Vaudeville de Jean Monet.*

La folie est de tout âge,
C'est l'esprit du monde entier;
La raison la plus sauvage,
Sous son sceptre doit plier.
C'est son lot;
En un mot
Je ne connais dans la vie,
Qu'un défaut à la folie,
C'est de nous quitter trop tôt.

DORVILLE.

Ah! doucement. Je lui en connais un plus dangereux, c'est d'aller toujours trop loin.

Air *du vaudeville de Lasthénie.*

La gaîté sert l'esprit français;
Suivez-la, votre âge l'exige;
Mais dans ses plus brillans accès,
Qu'un peu de bon sens la dirige.
Retenez cette vérité :
Les plus beaux feux de la jeunesse
Embellissent moins la gaîté
Qu'un seul rayon de la sagesse.

JULES.

Air : *Jean Jeanot; jaloux risible.*

Digne appui de ma jeunesse,
Fiez-vous donc à ma foi;
Ce qu'ici votre tendresse
Me prescrit, n'est rien pour moi.
Un rayon de la sagesse!
Mon ami, j'en aurai deux,
Mais quand vous serez heureux.

ZURICH, *accourant.*

Monsieur, monsieur, j'entends jurer dans la cour.

JULES.

C'est mon oncle! (*A Dorville.*) Voulez-vous tenir encore une heure la parole que vous m'avez donnée...

DORVILLE.

Mais, mon ami...

JULES, *à Isaure.*

Vous, chère sœur, voulez-vous épouser demain mon ami Melval?

ISAURE.

Eh ! mon dieu ! monsieur, je ne suis ici que pour cela.

JULES.

Eh bien, entrez là dedans ; entrez, je vous conjure. (*M. Dorville entre chez lui avec sa fille.*)

SCENE XVIII.

JULES, Mad. BERTRAND, ZURICH.

JULES.

Vous, Madame, dans ce fauteuil, tremblante, effrayée, le mouchoir sur les yeux. — *A Zurich.* Toi, un air de désordre... cette perruque de côté...

ZURICH.

Hein !

JULES.

Une joie bête sur la figure... Plus bête que ça donc.

ZURICH.

Diantre, vous êtes difficile.

JULES.

Tu viens de faire une action terrible, et tu avoueras à mon oncle...

LE GÉNÉRAL, *en dehors.*

Malédiction !

JULES.

Le voilà. (*Il prend Zurich au collet.*) Scélérat ! tu ne mourras que de ma main.

SCENE XIX.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *à Jules.*

Comment ? — Qu'est-ce ? — Vous voilà donc, Monsieur ?

JULES.

Oui, mon oncle : justice, justice de cet infâme.

LE GÉNÉRAL.

Qu'a-t-il donc fait ?

JULES.

L'action la plus noire, la plus lâche, la plus atroce, dont vous serez vous-même indigné, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce donc ?

JULES.

Il m'a réduit au dernier désespoir, il m'a plongé un poignard dans le cœur... il s'est permis, à l'aide de quelques misérables de son espèce, d'enlever Isaure au détour du jardin, et de la conduire je ne sais où.

LE GÉNÉRAL, *à Zurich.*

Comment tu as fait celà !

Mad. BERTRAND, *à part.*

Que dit-il donc ?

ZURICH, *en regardant Jules qui lui fait des signes.*

Oui, monsieur. — Ah ! ça ira mal !

LE GÉNÉRAL.

Bravo, je double tes gages.

ZURICH, *à part.*

Diantre, ça n'ira pas si mal.

JULES.

Quoi, mon oncle, vous applaudissez à une telle indignité.

LE GÉNÉRAL.

Oui, sans doute, j'y applaudis.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Morbleu ! sa découverte
M'épargne un grand tourment ;
Jeune fille est alerte,
Et fuit trop aisément.
Il vaut mieux à mon âge
Tenir, pour ses projets,
De tels oiseaux en cage,
Que de courir après.

JULES.

Eh ! bien , mon oncle, apprenez que cette violence...

LE GÉNÉRAL.

Est légitime.

JULES , *il se jette aux pieds de son oncle.*

Inutile. — Perdez si vous le voulez un infortuné neveu , perdez l'intéressante Isaure ; mais vos espérances , vos efforts , vos projets contre elle sont superflus , Isaure est mon épouse.

LE GÉNÉRAL.

Quoi !

Mad. BERTRAND , *à part.*

Bon dieu qu'elle idée !

LE GÉNÉRAL , *avec le plus grand étonnement.*

Isaure est votre épouse ? — C'est impossible.

JULES.

Hélas ! mon oncle , demandez à ces deux serviteurs qui vous sont si dévoués.

LE GÉNÉRAL.

Quoi traîtres...

JULES , *à Zurich.*

Allez donc.

ZURICH

Oui , monsieur. — (*A part.*) Ah ! ça ira mal.

JULES.

Sans eux , sans leurs conseils ; j'avoue que je n'aurais jamais su former un tel lien : mais perdu d'amour au château d'Hermilly , pendant votre dernière campagne contre les Kalmouks... N'est-ce pas ?

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui , monsieur.

JULES.

Trop persuadé que M. Dorville , qui destinait sa fille à mon ami Melval , ne m'accorderait jamais sa main , j'ai osé l'épouser en secret.

LE GÉNÉRAL.

Millions de canons, je ferai casser ce mariage comme une baguette.

Air : *Dorilas contre moi des femmes.*

Et vous, misérables complices,
Dont les conseils l'ont dirigé,
De vos coupables artifices
Les lois m'auront bientôt vengé.
Sortez ; fuyez de ma demeure.

JULES, *à Zurich et à madame Bertrand, à part.*

Allez vous unir au plutôt.

LE GÉNÉRAL.

Vous serez pendus dans une heure.

JULES, *en leur donnant sa bourse.*

Mes amis, voilà votre dot.

LE GÉNÉRAL, *l'appercevant et avec la plus grande surprise.*

De l'argent ? Et tout-à-l'heure il voulait l'étrangler ! Je suis joué.

JULES, *bas à Zurich, en le poussant dehors.*

N'oubliez pas de prévenir Melval : dites-lui bien qu'il sera l'époux d'Isaure.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Melval l'époux d'Isaure ! — Plus de doute l'enlèvement, le mariage, l'amour, tout est faux.

SCENE XX.

JULES, LE GENERAL.

JULES, *d'un air bien contrit*

Eh ! bien, mon cher oncle.....

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Et cet air hypocrite !..... Oh ! oui, oui, je suis joué... (*Avec la joie la plus marquée.*) Respire, général, respire.

JULES.

Que décide votre cœur généreux ?

LE GÉNÉRAL, *à part*

Laissez-moi. — Mais quel a été son but ? Me tourner en ridicule ! Voyons celà bien vîte. — (*A Jules.*) Marié à quinze ans !

JULES.

Eh ! bien, mon oncle, ...
violence...

LE GÉ...

Est légitime.

JULES, *il se jette aux mé...*

Inutile. — Perdez ...
tuné neveu, perdez ...
vos espérances, vos ...
elle sont superflus, Isa...

LE ...

Quoi !

Mad...

Bon dieu qu'elle ...

LE GÉNÉRAL ...

Isaure est ...

Hélas ! ...
teurs qui ...

Quoi ...

Alle...

Oui.

Sa...
n'a...
d'a...
de...
p...

LE GÉNÉRAL.

Et par hazard, qu'elle est la dot que monsieur s'est promise? Ma terre d'Hermilly, mon marquisat d'Avranche, ma baronnie de Saint-Lo ?

JULES.

Vous êtes trop généreux, mon oncle. Quand on a fait une faute, il faut être modeste. Vous possédez, dans la Brie, une petite terre que vous avez surnommée, je crois, la Retraite d'un Ami...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah !

JULES.

C'est là que mon gouverneur a commencé mon éducation, il s'y plaisait beaucoup et moi aussi...

LE GÉNÉRAL.

Eh ! bien ?

JULES.

Air : *Et j'en rends grace à la nature.*

Ce simple asile me suffit,
Le sage aime la solitude :
De vertus le cœur s'y nourrit,
Elle est favorable à l'étude.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Ah ! le coquin ! l'aimable tour !
Je vois trop bien ce qu'il projette ;
Il veut, avec son faux amour,
De l'amitié payer la dette.

JULES.

Eh ! bien, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Je suis furieux. — Holà ! M. Dorville ?

JULES, *à part.*

Que va-t-il faire ?

SCENE XXI.

LE GÉNÉRAL, JULES, M. DORVILLE, ISAURE, Mad. BERTRAND, ZURICH.

M. DORVILLE.

Me voici, général.

LE GÉNÉRAL, *appercevant Isaure.*

Et vous aussi, mademoiselle ? Tant mieux ; vous ignorez, monsieur, ce qui se passe autour de vous ?

Il n'a que vingt ans ;
Mais à sa griffe héréditaire,
On sent dès long-tems
Qu'au palais il n'est plus d'enfans ;
Vivent, etc.

ZURICH.

Luc,
Epoux caduc,
Depuis dix ans, à perdre haleine,
S'escrime au métier
Qui lui promet un héritier.
Rien ne vient, hélas !
Et Luc bien las
De tant de peine,
Dit entre ses dents :
Tertef ! il n'est donc plus d'enfans.
Vivent, etc.

ISAURE.

Tout, dit-on, languit,
Pâlit,
Vieillit,
Tombe en ruines ;
Que ces médisans
Lisent nos chefs-d'œuvre du tems,
Nos petits romans,
Et nos bluettes enfantines,
Nos vers innocens,
Diront-ils qu'il n'est plus d'enfans ?
Vivent, etc.

Mad. BERTRAND.

Trois enfans jadis
Mettaient tout Paris
En goguettes ;
Mais c'est bien changé,
Le plaisir a déménagé,
Il court les brelans ;
Le pauvre hymen est en lunettes,
L'amour sur les dents.
Non vraiment il n'est plus d'enfans.
Vivent, etc.

JULES, *au Public.*

Un autre marmot,
Que l'on appelle Vaudeville,
Pour quelque bon mot,
D'orgueil a bien aussi son lot.
A la ville, aux champs,
Il court, intrigue, se faufile,
Mord petits et grands ;
Non vraiment il n'est plus d'enfans ;
Mais tous ses
Succès
Prouvent votre bonté facile ;
Les cœurs indulgens
Font aisément grace aux enfans.

F I N.

BENOIT,

OU LE

PAUVRE DE NOTRE-DAME;

COMEDIE-ANECDOTE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. JOSEPH PAIN ET D.***

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 23 *novembre* 1809.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

1809.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
BENOIT.		M. Vertpré.
DORSEY, jeune Avocat.		M. St.-Estève.
CONSTANCE.		M.elle Rivière.
MARGUERITE, vieille Gouvernante.		M.me Duchaume.
M. JOBELIN, Commissaire du quartier.		M. Fontenay.
LOUISON, sa fille.		M.elle Bodin.
CORNET, clerc du Commissaire.		M. Joly.
DESCARRIERES.		M. Sevestre.
M.me BOURDON, fruitière, femme du sonneur de Notre-Dame.		M.me Blosseville.
MARIE-JEANNE, poissarde.		M.elle Minette.
M. et M.me JOBELIN.	Cousins du Commissaire.	M. Etienne.
		M.elle Thérèse.
M.me PICHARD.		M.elle Chapelle.
LE PETIT JOBELIN.		M.elle Jenny.
LE PETIT PICHARD.		M.elle Virginie.
Parens.		
Poissardes.		
Soldats du guet.		
Un violon.	Personnages muets.	
Deux hommes en manteaux.		

La scène, à Paris, en 1764.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Contre le donneur d'eau bénite,
Si, critiquant hors de saison,
La cabale aujourd'hui s'agite,
Exorcisez bien ce démon ;
Vous savez qu'un succès l'assomme.
Aux bravo d'un parterre entier,
Ah! qu'elle se démène comme
Un diable dans un bénitier.

BENOIT,

OU LE

PAUVRE DE NOTRE-DAME.

ACTE I.er

(Le théâtre représente la place Notre-Dame. Sur la droite du spectateur, on voit un coin du portail de la cathédrale : de l'autre côté, près de l'avant-scène, une maison avec une fenêtre à balcon au premier, garnie d'une jalousie. En bas, la boutique de fruitière, et au-dessus, ces mots, en lettres noires et rouges alternativement : *Chambres et cabinets garny à loué.*)

SCENE PREMIERE.

Madame BOURDON, MARIE-JEANNE, *écossant des pois à la porte de la boutique*

MARIE-JEANNE.

AIR :

G'n'y a pas d' sot métier
Quand on le fait avec sagesse.
Voyez c'gros banquier
Qui perd en un jour sa richesse ;
C'malheureux joueur
Qui croit au bonheur ;
Et la p'tit' maîtresse qui brille
Aux dépens de plus d'un' famille....
Il vaut mieux, je crois,
Ecosser des pois.

ENSEMBLE.

Il vaut mieux, etc.

Madame BOURDON.

Tu as raison, Marie-Jeanne.

Même air.

Ce fier spadassin
Rencontrera queq' jour son maître;
C'banqueroutier malin,
En Grève on le verra paraître;
C't avare amass'ra
Puis on l'volera;
Et c't' Agnès à l'air hypocrite,
On saura bientôt sa conduite.....
Il vaut mieux, je crois,
Ecosser des pois.

ENSEMBLE.

Il vaut mieux, etc.

Madame BOURDON.

Encore un litron, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE.

Eh! pour qui donc, madame Bourdon?

Madame BOURDON.

Pour un plaideur qui donne à dîner à son juge.

MARIE-JEANNE.

Il gagnera son procès : ça vaut bien un écu pour lui.

Madame BOURDON.

Le reste est pour un sous-fermier qui doit souper avec une danseuse de l'Opéra.

MARIE-JEANNE.

Un sous-fermier! ma commère.... Six francs le litron.

Madame BOURDON.

Pardin'! c'est du nouveau.

MARIE-JEANNE.

En ce cas, il faut le faire payer.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

C' n'est qu' par ses piquans attraits
Qu' la nouveauté plaît aux hommes,
Et dans c' bon sieq' où nous sommes,
Mon dieu, comme on court après !
Mais on n'a point de sagesse,
Et dans une folle ivresse,
Pour l'obtenir on se presse.....
Chacun, dans sa vive humeur,
Va tant à la découverte,
Qu'à st'heure il faut être alerte
Pour avoir de la primeur.

Madame BOURDON.

On en fait quand on n'en a pas; c'est le fin du métier.... Mais tu es bien gaie, ce matin.

MARIE-JEANNE.

Est-ce que j'suis jamais triste, donc? J'ai dix-huit ans, l'cœur sensible, d'l'amour dans la tête, pas le sou dans ma poche.... Mais je vais me marier.

Madame BOURDON.

Pour te rachever ?

MARIE-JEANNE.

Faut ben s'donner du contentement : ce ne sont pas l'z écus qui en donnent... Sans aller plus loin... Ne vois-tu pas mamzelle Jobelin, un gros bonnet du quartier, la fille du commissaire, rien que ça; eh ben! ça vous a ses trente ans, et ça n'se marie pas.

Madame BOURDON.

Ah! mon dieu si; elle se marie.... aujourd'hui même.

MARIE-JEANNE.

Il était temps. Pauvre jeunesse!... ça lui fera du bien : et qu'est-c'qu'elle épouse ?

Madame BOURDON.

Un joli garçon, ma foi; celui qui demeure là, M. Descarrières.

MARIE-JEANNE.

Tiens ! le faraud du quartier Notre-Dame ! Il n'a donc pas le sou ?

Madame BOURDON.

Non ; mais il a des dettes.

MARIE-JEANNE.

C'est toujours ça. Et M. Cornet, le clerc du commissaire, qu'est-ce qu'il dira ?

Madame BOURDON.

M. Cornet !.... Est ce qu'il faisait les yeux doux à mamzelle Jobelin ?

MARIE-JEANNE.

Pardin ! on ne parlait que de ça.

Madame BOURDON.

Tiens ; il nous le dira lui-même : le voilà qui va, comme de coutume, se faire coiffer chez maître André, le perruquier du coin....

SCÈNE II.

LES MÊMES, CORNET, *le dessous noir, la camisolle d'indienne, les cheveux roulés, le chignon relevé, portant sa boîte à poudre.*

CORNET, *sans faire attention aux autres.*

Allons chez le poëte perruquier ; il doit avoir fini hier soir son Tremblement de terre de Lisbonne.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

Ce grand homme sait en coiffant,
Chaque matin dans sa boutique,
Réciter d'un air triomphant
Les vers de son œuvre tragique.
C'est en rasant qu'il faut le voir ;
Mais son geste me met en peine ;
S'il allait prendre son rasoir
Pour le poignard de Melpomène !

Madame BOURDON.

Eh ! M. Cornet, par ici, on a à vous parler.

CORNET.

De quoi s'agit-il? présentez votre requête. Y a-t-il matière à plainte criminelle ou civile ?

MARIE-JEANNE.

Eh! non, imbécile. On veut te dire un petit bonjour en passant.

CORNET.

Marie-Jeanne a toujours le propos jovial.

MARIE-JEANNE.

Sûrement, petit brutal. Si on te parle, c'est qu'on t'aime. Allons, dis-nous donc un chose : tu laisses donc marier la fille de ton commissaire ?

CORNET, *soupirant.*

Contre la loi de la nécessité on voudrait en vain faire rebellion.

MARIE-JEANNE.

Il a de l'esprit comme un petit lion.

Madame BOURDON.

A quelle heure donc le mariage ?

CORNET.

La bénédiction pour dix heures, le festin pour midi ; ainsi qu'il a été arrêté entre les parties contractantes, hier, en l'étude de maître Jobelin, notaire, cousin-germain du commissaire, mon patron.

Madame BOURDON.

Eh ben, Marie-Jeanne, il n'y a pas de temps à perdre pour les bouquets.

MARIE-JEANNE.

Et vous, madame Bourdon, allez donc dire à votre homme de tenir prêt son carillon.

CORNET.

Ah ! que d'affaires cette noce-là me donne ! Le père Jobelin ne met plus les pieds à l'étude ; tout m'y regarde maintenant. Y a-t-il dans le quartier une dispute, une arrestation, un vol, des coups de bâton, tout roule sur moi.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Enquête, dossier, chemise,
Rien ne se fait sans Cornet.
Faut-il que l'on verbalise,
On n'écrit point sans Cornet.
L'innocent qu'on noircissait,
Qui le rendra blanc et net ?
C'est Cornet. (*bis*)
Le commissaire, en effet,
Ne peut se passer de Cornet.

Madame BOURDON.

C'est vrai qu'il a du mal dans cette place-là.

CORNET, *soupirant.*

Ah ! madame Bourdon !

MARIE-JEANNE.

Ma fin' ! je croyais qu'il aurait pour sa peine la fille et la charge.

CORNET, *soupirant encore.*

Ah ! Marie-Jeanne ! qui est-ce qui a fait le succès de l'étude de M. Jobelin ?

Madame BOURDON, *à Marie-Jeanne.*

C'est bien lui.

CORNET.

Qui est-ce que l'on charge des affaires épineuses?

MARIE-JEANNE.

Tiens, c'est toi.

CORNET.

Encore hier, cette importante affaire que mon-

seigneur le lieutenant de police a tant à cœur.... ; à qui l'a-t-on remise ? à moi.

Madame BOURDON.

Qu'est-ce que c'est que c't'affaire là?

CORNET.

Chut ! un mystère politique.

MARIE-JEANNE.

Un mystère ! conte-nous ça, mon chou.

CORNET.

Vous êtes des femmes.

Madame BOURDON.

Point du tout : nous sommes vos voisines, vos amies, et d'une discrétion.... Marie-Jeanne, t'ai-je jamais dit que Jean-Louis allait chez Madeleine ?

MARIE-JEANNE.

Ah ! jarni, je ne savais pas cela. Comment....

Madame BOURDON.

Paix donc. Et vous, M. Cornet, vous ai-je appris que mamzelle Jobelin allait tous les soirs sur le Pont-Rouge avec M. Descarrières ?

CORNET.

Tandis que je lui faisais la cour ! Se peut-il? La perfide !

Madame BOURDON.

Vous n'en saviez rien... et je le voyais tous les jours. Vous ai-je jamais dit que le père Benoît, le donneur d'eau bénite de Notre-Dame....

CORNET.

Benoît.... Qu'a-t-il donc fait ?

Madame BOURDON.

Rien, rien... C'est un être bien original que ce Benoît... On est loin de le connaître dans le quartier... Moi, je sais bien... Mais il faut être discret.

CORNET.

C'est pour cela que je ne vous dirai rien.

Madame BOURDON.

AIR : *Courez vîte et cherchez le patron.*

Ne craignez point ici d'trahison,
Dit' nous c' myster'-là sans façon.

CORNET.

Non.

MARIE-JEANNE.

Quoi! s'méfier de nous sans raison!
Conte-nous donc ça, mon garçon.

CORNET.

Non.

MARIE-JEANNE.

J'te donne un bouquet,
Mon cher Cornet.

Madame BOURDON.

Moi, des petits pois;
J' vous fais crédit pendant un mois.

MARIE-JEANNE.

Qui : quand nous l' saurons,
Nous t'fleurirons,
Nous t' régal'rons,
Et tout' deux nous t'embrasserons...

ENSEMBLE.

Mad. BOURD. } Ne craignez point ici d'trahison,
MARIE-JEAN. } Ne crains pas ici de trahison,

{ Dit'nous c'mystèr'-là sans façon,
{ Dis-nous. . . . . .

Quoi ! s' méfier de nous sans raison !

Contez } nous donc ça, mon garçon.
Conte }

CORNET.

Non.

Si vous saviez de quelle importance est cette affaire!

Vous avez entendu parler du fameux masque de fer ?

Madame BOURDON.

Je crois bien !

CORNET.

Vous n'avez jamais su qui c'était ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non ; eh bien ?

CORNET.

Eh bien ! ni moi non plus. Vous avez entendu dire que M. de la Tude s'était échappé de la Bastille ?

LES DEUX FEMMES.

Oui, oui ; eh bien ?

CORNET.

Vous ne savez pas comment ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non.

CORNET.

Ni moi non plus. On vous a dit que madame de Pompadour était morte...

Madame BOURDON.

Il y a quelques jours.

CORNET.

Vous ne savez pas de quoi ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non.

CORNET.

On prétendait qu'on voulait l'empoisonner... Et M. de la Tude imagina d'envoyer à madame de Pompadour un petit paquet de cendres.

MARIE-JEANNE.

Tiens, des cendres !

CORNET.

Il y a long-temps de cela. C'était une plaisanterie : on prit la chose au sérieux, et l'on mit M. de la Tude à la Bastille, d'où il s'est sauvé..... On le cherche... Aujourd'hui même je dois faire des visites domiciliaires... Vous voilà bien contentes... Je vous tiens quittes toutes les deux de vos cadeaux, et je vais me faire friser pour la noce... Ne me compromettez pas! (*Il sort.*)

SCENE III.

MADAME BOURDON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

La drôle d'histoire, madame Bourdon!

Madame BOURDON.

Ça fera du bruit... Mais je n'ai pas bien compris...

MARIE-JEANNE.

Je l'ai bien entendu, moi : il s'agit de chercher M. de la Tude, qui a voulu empoisonner le masque de fer....

Madame BOURDON.

Dont madame de Pompadour est morte....

MARIE-JEANNE.

Avec un paquet de cendres.

Madame BOURDON.

Et qui s'est sauvé de la Bastille....

MARIE-JEANNE.

Par ordre de M. le lieutenant de police....

Madame BOURDON.

Et l'on ne sait pas qui c'est.

MARIE-JEANNE.

C'est ça, c'est clair! Quelle histoire! Nous en aurons pour quinze jours à conter dans le quartier.

Madame BOURDON,

Mais l'heure s'avance : vas avertir tes camarades et préparer les bouquets.

MARIE-JEANNE.

Et vous, montez vîte à la tour pour prévenir votre mari. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

Madame BOURDON.

Il en a bien besoin le cher homme!

AIR : *Vaudeville du Printems.*

Depuis dix ans je suis la femme
De monsieur Bourdon le sonneur;
Dans l' commenc'ment, à Notre-Dame,
Il s'en tirait avec honneur;
Tant d'exercice en conscience
A bien fatigué c' pauvr' Bourdon,
Et maint'nant faut l' prév'nir d'avance
Pour mettre en train son carillon.

Ah! voilà Benoît qui sort de Notre-Dame.

SCENE V.

Madame BOURDON, BENOIT.

Madame BOURDON.

Et ben, père Benoît, v'la une aubaine pour vous: le mariage de mademoiselle Jobelin.

AIR : *Consultons le registre* (du Prix).

Je vous vois avec zèle
Offrant vot' goupillon,

Disant qu' la femme est belle
Et l' mari beau garçon,
Q' d'ailleurs, avec son mérite,
Il n' manq'ra pas d'être heureux....
Enfin vous vendrez au mieux
Votre eau bénite.

BENOIT.

Ah ! que dis-tu, ma chère !
Dans le siècle présent
Mon état ne va guère;
On le fait trop en grand.
Gens avec, ou sans mérite,
Adroits marchands de crédit,
Ont plus que moi le débit
De l'eau bénite.

Madame BOURDON.

Toujours le petit mot pour rire !.. Ah çà, père Benoît, dites-moi donc la chanson où vous avez mis votre histoire.

BENOIT.

Une autre fois, madame Bourdon, une autre fois; j'aperçois quelqu'un à qui je veux parler.

Madame BOURDON.

Pas de gêne entre nous, père Benoît.... Moi je vais retrouver notre homme. (*Elle fredonne en s'en allant.*)

Car maint'nant faut l' prév'nir d'avance
Pour mettre en train son carillon.

(*Elle sort. Dorsey paraît.*)

SCENE VI.

BENOIT, DORSEY.

Dorsey s'avance sans voir Benoît.)

BENOIT.

(*à part*) Il paraît plus rêveur qu'à l'ordinaire;

accomplissons mon projet, et tâchons de l'aborder. (*haut*) Monsieur....

DORSEY, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est toi, Benoît? je ne t'ai rien donné aujourd'hui. (*Il fouille dans sa poche*).

BENOIT.

Gardez votre argent, monsieur. J'ai sur le cœur toutes les pièces de douze sous que vous m'avez données; chacun son tour, et je veux m'acquitter envers vous en tâchant de vous être utile.

DORSEY.

Qui t'a dit que j'eusse besoin de quelqu'un?

BENOIT.

J'en suis sûr, et me voilà.

DORSEY.

Allons, tu extravagues.

BENOIT.

Je n'eus jamais autant de bon sens; je prie monsieur Dorsey de le croire.

DORSEY.

Tu sais mon nom?

BENOIT.

Comme le mien, et je n'ignore aucune particularité de votre vie.

DORSEY.

Comment?

BENOIT.

Vous allez voir.

AIR: *De Haine aux Femmes.*

Dans le midi de la France
On vous vit naître, je crois,
L'an mil sept cent trente trois.
Orphelin dès votre enfance,
Avocat plein d'éloquence,

Votre début au palais
Fit présager vos succès;
Vous avez de la conduite,
De l'esprit et du talent,
De l'honneur et du mérite;
Mais vous n'avez pas d'argent.

DORSEY.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis.

BENOIT.

Vous désirez une charge dans la magistrature.... Elle coûte trente mille francs; je veux vous les faire trouver.

DORSEY.

Toi, mon pauvre ami?

BENOIT.

Moi-même.

DORSEY, *souriant.*

Allons donc!

BENOIT.

Même air.

Çà, ne méprisons personne;
Car, si petit que l'on soit,
On rend lorsque l'on reçoit;
Au pauvre celui qui donne
A son bon cœur s'abandonne:
Mais ce qu'on donne au hasard
Se retrouve tôt ou tard;
De payer un bon office
Quelque fois le moment vient:
Un grand oublie un service;
Mais un petit s'en souvient.

DORSEY.

Je veux croire à ton bon cœur, à ta reconnaissance; mais trente mille francs....

BENOIT.

Cela fait dix mille écus.

DORSEY.

Et tu peux me les faire avoir?

BENOIT.

BENOIT.

Aujourd'hui même.

DORSEY.

(*à part*) Je ris malgré moi de la folie de ce brave homme. (*haut*) Tu es donc riche, Benoît?

AIR:

Les présens de plus d'un fidèle,
Chez toi feraient-ils rouler l'or?
Crésus d'une espèce nouvelle,
Ouvre donc pour nous ton trésor.
Il faut venir à ton école;
Tu sus, par un art singulier,
Détourner dans ton bénitier
Une des sources du Pactole.

BENOIT.

Monsieur croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est que le Pactole?

Même air.

Je pourrais dire qu'en Lydie
Ce fut un fleuve trop vanté;
Mais laissons là l'allégorie,
Ne disons que la vérité.
Des dons d'une fortune amie
Chacun peut jouir constamment,
Et de l'homme sage et prudent
Le Pactole est l'économie.

DORSEY, *à part.*

Il m'étonne.

BENOIT.

Mais je ne vous ai pas dit que j'étais riche... J'ai des amis qui le sont, et sur ma recommandation...

DORSEY.

Ah! sur ta recommandation....

BENOIT.

Elle n'est pas mauvaise, et ce ne serait pas la première fois....

DORSEY.

Mais quel homme es-tu donc?

BENOIT.

Les uns m'appellent un original, les autres Benoît le donneur d'eau bénite.

DORSEY.

Et tu es....

BENOIT.

L'un et l'autre... A propos, Monsieur, où en est votre affaire avec le premier ministre?

DORSEY, *à part.*

Serait-ce un traître?

BENOIT.

Ah! dame; plaider contre le parent d'un homme tout-puissant, et gagner sa cause encore!

DORSEY, *à part.*

Suis-je bien en sûreté avec lui?

BENOIT.

Vous vous méfiez de moi... Fi donc! Monsieur. Ma figure ne promet-elle pas un honnête homme? Eh bien! je tiens sa parole.

DORSEY.

Mon ami, tu ne veux pas me perdre?

BENOIT.

Au contraire.

DORSEY.

Eh bien! je t'avouerai que je suis dans des transes continuelles. J'ai su de bonne part qu'il y a quelques jours le ministre a parlé de moi, et qu'il a menacé de recommencer ses poursuites.

BENOIT.

Eh bien! je ne savais pas cela.

DORSEY.

J'ai été obligé de me cacher en arrivant à Paris.

BENOIT.

On vous cachera encore. Tranquillisez-vous, nous verrons cela. Vos craintes ne vous donnent guères de prudence : hier encore, cette querelle avec Descarrières...

DORSEY.

Tu l'appelles Descarrières ?

BENOIT.

Oui, Monsieur.

DORSEY.

J'espère bien en tirer vengeance, et aussitôt que je saurai sa demeure....

SCENE VII.

LES MÊMES, CORNET, *coiffé, de la poudre sur la figure*, DESCARRIÈRES.

CORNET, *sous la fenêtre de Descarrières.*

AIR : *Du Calife de Bagdad.*

(*à part*)

Le futur, je le crois, ne se dépêche guères.
Appelons-le bien fort. Hé ! monsieur Descarrières !

(*Descarrières paraît à la fenêtre.*)

Eh quoi ! déjà manquer au rendez-vous !
On ne saurait se marier sans vous.
On vous attend....

DESCARRIÈRES.

Eh mon dieu ! l'on y va.

DORSEY, *à part.*

Il demeure là; bon, je lui remettrai mon car-

tel. (*Il prend dans sa poche une lettre, qu'il resserre un moment après.*)

CORNET.

Se faire attendre un jour de mariage!

DESCARRIÈRES, *à part.*

S'il savait que je ne peux pas sortir.... Maudite lettre de change!

CORNET.

Je vous préviens que mademoiselle Jobelin est très-pressée, entendez-vous?

DESCARRIÈRES.

Monsieur Cornet, j'attends mon tailleur et mon cordonnier. (*à part*) Que vois-je! Dorsey! raison de plus pour ne pas sortir. (*Il ferme sa fenêtre.*)

CORNET.

Bonjour, Benoît. (*à part*) Quel est cet homme-là? (*à Descarrières*) Je vais vous annoncer.... (*regardant encore Dorsey*) Il a l'air de se cacher de moi. (*à Descarrières*) Vous allez venir, n'est-ce pas, monsieur Descarrières?... Adieu, Benoît. (*à part, en s'en allant*) Cet homme-là m'est très-suspect. (*Il sort en attachant les yeux sur Dorsey.*)

SCENE VIII.

DORSEY, BENOIT.

BENOIT.

Avouez, Monsieur, que vous êtes bien aise de savoir la demeure de Descarrières, pour lui porter le cartel qui est dans votre poche.

DORSEY.

Qui te l'a dit?

BENOIT.

Qu'importe ?

DORSEY.

Tu as donc un démon familier qui t'apprend tout ?

BENOIT.

J'espère que ce sera votre bon génie, Monsieur. Si vous n'aviez pas perdu votre temps à chercher votre adversaire, vous auriez été ce matin, comme à l'ordinaire, vous promener au Jardin du Roi.

DORSEY, *à part.*

Allons, encore !

BENOIT.

AIR : *Morgué ! qu'ta mère est donc sauvage.*

La botanique, je parie,
En ce lieu ne vous conduit pas ;
Ce n'est pas la ménagerie :
L'amour seul y guide vos pas.
Le mystère y mène sans crainte
L'objet qui sait vous captiver ;
Et vous n'allez au labyrinthe,
Que pour vous y mieux retrouver.

DORSEY.

Tu sais encore cela !

BENOIT.

C'est une fort jolie demoiselle qui va se promener avec sa gouvernante : aujourd'hui, peut-être, on vous aura cherché.

DORSEY.

Tu crois ?

BENOIT.

Tenez, Monsieur, tenez ; la voilà qui revient du labyrinthe, et Thésée n'y était pas.

DORSEY.

Que vois-je ? Constance ! (*Il va au-devant d'elle.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, CONSTANCE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *se mettant brusquement entre Dorsey et Constance.*

Monsieur, votre servante.... Bonjour, monsieur Benoît.

CONSTANCE, *à Benoît, affectueusement.*

Bonjour, mon ami.

BENOIT.

Votre serviteur, Mademoiselle.

DORSEY.

(*à part*) Il la connaît. (*haut*) Vous venez, sans doute, du Jardin du Roi?

MARGUERITE.

Monsieur l'a deviné.... La promenade était charmante.

CONSTANCE.

Que dis-tu donc, Marguerite? (*jetant un coup-d'œil sur Dorsey*) Je n'y ai vu personne.

MARGUERITE.

Ah! oui, personne de connaissance.

BENOÎT, *faisant un signe à Marguerite.*

Ah! Mademoiselle a des connaissances au Jardin du Roi?

MARGUERITE.

Oui, père Benoît; nous y voyons Monsieur de temps en temps; il est si honnête pour moi, si galant avec Mademoiselle... Avec cela, il est si instruit : il nomme tout ce que l'on voit au Jardin du Roi; il parle de fleurs avec Mademoiselle, et d'ani-

maux avec moi. C'est charmant.... En vérité, c'est bien dommage que Monsieur ne soit qu'une amitié de promenade....

DORSEY.

Eh! bonne Marguerite, ne faut-il pas qu'on se voie quelque part?

AIR: *Si malgré moi je fais naître des plaintes* (Chaumière Moscovite)

Par une rencontre imprévue
La sympathie agit sur nous.
D'abord on se connaît de vue,
Puis le hasard arrange un rendez-vous.
Si les cœurs sont d'intelligence,
Le doux lien est bientôt affermi,
Et d'une simple connaissance
On fait un véritable ami.

BENOIT, *à part.*

Fort bien.

CONSTANCE.

Vous allez un peu vîte, Monsieur.

AIR : *Du Divorce* (de Chardini).

Vous croyez à la sympathie,
A la puissance d'un regard:
Mais l'amitié, doux charme de la vie,
N'est point la fille du hasard.
A cette légère influence,
Bien loin que les cœurs soient soumis,
Souvent on cesse d'être amis
Dès que l'on a fait connaissance.

DORSEY.

Mademoiselle parle généralement?

BENOIT.

Eh! sans doute. (*bas à Constance*) Ma chère amie, comment trouvez-vous ce jeune homme?

CONSTANCE, *bas.*

Mais....

BENOIT, *de même.*

Point de mais.... Je l'estime beaucoup.

CONSTANCE, *de même.*

Je puis donc l'estimer aussi?

BENOIT, *de même.*

Comme vous voudrez.

CONSTANCE, *de même.*

Vous savez bien que je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

BENOIT.

(*bas à Constance*) Je n'en ai qu'une; c'est de te rendre heureuse. (*haut*) Mais que nous ne vous arrêtions pas plus long-temps.

MARGUERITE.

Oui, nous avons affaire à la maison. Vous verra-t-on bientôt, monsieur Benoît?

BENOIT.

J'en ai le projet.

CONSTANCE, *à Benoît.*

Sans adieu, mon bon ami.

BENOIT.

Mademoiselle, je vous salue.

DORSEY.

J'espère, Mademoiselle, que j'aurai le bonheur de vous voir demain matin?

MARGUERITE.

Oui, oui, s'il ne pleut pas.

CONSTANCE.

Ma bonne, je crois qu'il fera un temps superbe.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

BENOIT, DORSEY, *peu après* DESCARRIERES.

DORSEY, *qui a reconduit les deux femmes, revenant précipitamment.*

Mon ami, mon cher ami, que je t'embrasse!

BENOIT.

Volontiers, Monsieur; mais pourquoi?

DORSEY.

Tu es un ange que le ciel m'envoie.

BENOIT.

Je suis tout ce qui vous plaira; mais encore...

DORSEY.

Tu connais Constance, tu peux me présenter dans la maison. Une fois introduit, j'ai une proposition à te faire. J'ai remarqué certains signes que tu faisais à Marguerite.

BENOIT, *effrayé.*

Quoi! Monsieur, vous avez deviné....

DORSEY.

Que tu étais amoureux de la gouvernante.... Tu m'as l'air d'être encore un luron.

BENOIT.

Vous êtes bien honnête.

DESCARRIÈRES, *à part, entr'ouvrant sa fenêtre.*

Encore Dorsey sous ma fenêtre! Penserait-il à notre dispute d'hier?

DORSEY.

Allons, mon ami.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Usons dans cette maison
D'un innocent artifice;

Au mariage,
C'est l'usage;
Et chacun, en mouillant son doigt,
Donne quelque chose à Benoît.

Madame BOURDON, *revenant.*

Voilà, voilà la noce qui s'avance, etc.

(*La noce paraît. Benoît entre à Notre-Dame.*)

SCENE XII.

DORSEY, à l'écart; MADAME BOURDON, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, MADAME PICHARD, LE COUSIN ET LA COUSINE JOBELIN, LA PETITE PICHARD, LE PETIT JOBELIN, CORNET, DESCARRIERES, PARENS, UN VIOLON conduisant la noce, DEUX HOMMES en manteaux dans le fond du théâtre.

TOUS.

AIR : *Du Droit du Seigneur.*

Descends, amour,
Dans ce séjour;
Pour toi quel beau jour!
Viens doubler leur ivresse,
Couronner leur chaste tendresse;
De nœuds, de fleurs
Et de faveurs
Enchaîne ces deux cœurs.
Qu'hymen dans le fond de leur âme
N'éteigne point ta flamme.
Amour, charmant amour,
Descends dans ce séjour.

(*La noce s'arrête.*)

JOBELIN.

Mais, que diable! mon gendre est bien paresseux!

Madame PICHARD.

Et l'on ne peut rien faire sans lui.

Mademoiselle JOBELIN.

Ah! mon père, j'ai des pressentimens affreux.

J'ai rencontré hier un chat noir, la salière s'est renversée à souper, et j'ai rêvé cette nuit de perles défilées.

Le cousin JOBELIN.

Très-mauvais signe.

CORNET, *sous la fenêtre de Descarrières.*

M. Descarrières, votre tailleur est-il venu?

DESCARRIÈRES, *entr'ouvrant sa jalousie.*

Je vous suis; allez à l'église, j'y suis aussitôt que vous. (*à part*) Toujours ce Dorsey!

(*Il referme sa fenêtre.*)

Mademoiselle JOBELIN.

Je ne me sens pas bien.

JOBELIN.

Rassure-toi; il nous dit qu'il va venir.

Fanfan JOBELIN, *à la cousine Jobelin.*

Maman, le mariage va-t-il bientôt commencer?

Félicité PICHARD.

Taisez-vous donc! est-ce qu'un enfant fait de ces questions-là?

La cousine JOBELIN.

En vérité, les hommes sont plus longs à leur toilette que les femmes.

Le cousin JOBELIN.

Et cependant, mon cœur, vous êtes parfaitement mise.

JOBELIN.

Allons, messieurs, allons.

Le cousin JOBELIN.

Violon, un coup d'archet.

DESCARRIÈRES, *passant la main pardessus son épaule.*

Donnez, je sais ce que c'est.... Oh! comme cela sent le cartel!

Madame BOURDON.

Eh bien! vous n'êtes pas plus habillé que cela?

DESCARRIÈRES.

C'est bon, c'est bon.

Madame BOURDON.

Et cette pauvre jeunesse qui vous attend!

DESCARRIÈRES.

Fermez la porte.

SCENE XV.

DESCARRIERES.

Quand je lirai, je sais d'avance ce qu'il y a dans ce billet. Un style malhonnête, et une invitation de se couper la gorge... Ah! mon dieu! quand les duels ne seront-ils plus à la mode? Je ne me corrigerai jamais d'être mauvaise tête... Voyons pourtant la prose du petit avocat. (*au moment de décacheter, il aperçoit l'adresse*) O ciel! *A monsieur Dumont!* la lettre que Benoît a remise tout à l'heure à Dorsey! Il y a trente mille francs et la main de Constance pour le porteur... O fortune!... Profitons de la méprise... Le joli cartel!... Et ces hommes qui sont toujours là... N'importe; je puis sortir à la nuit tombante. Je me présente chez M. Dumont, je reçois les trente mille francs, et mademoiselle Constance vaut bien mademoiselle Louison.

AIR : *Allez-vous en, gens de la noce.*

Attendez-moi, gens de la noce,
Vous pourrez m'attendre long-temps;

Gardez

Gardez votre beauté précoce
Qui m'attendait depuis trente ans.
Au bal vous comptiez tous d'avance
Danser au son des gais flons-flons,
Des cotillons,
Des rigaudons.
Gens de la noce, plus de danse;
Pourtant vous paierez les violons.

Je les entends; enfermons-nous.

(*Il ferme sa fenêtre.*)

SCENE XVI.

BENOIT, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, MADAME BOURDON, CORNET, LE COUSIN ET LA COUSINE JOBELIN, MADAME PICHARD, PARENS, VIOLON; peu après, DORSEY; ensuite MARIE-JEANNE, POISSARDES.

CORNET.

Une fois, deux fois, trois fois, monsieur Descarrières, venez-vous?... Hein? point de réponse... Oh! le monstre!

AIR : *Ah! quel scandale abominable!*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

Le cousin JOBELIN, *sortant de Notre-Dame.*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

Madame PICHARD, la cousine JOBELIN, *de même.*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

JOBELIN, *soutenant mademoiselle Jobelin, qui, de l'autre côté, est appuyée sur le petit Jobelin et la petite Pichard. Ils sont suivis des parens et du violon.*

Ah! c'est vraiment
Un tour pendable!

TOUS.

Quel déshonneur pour cet enfant!

(*Pendant ce chœur, madame Bourdon va chercher une chaise dans sa boutique. Mademoiselle Jobelin s'assied au milieu du théâtre.*)

Madame RICHARD, *à Jobelin.*

AIR : *Voici la Saint-Crépin.*

Que ce tour est vilain,
Mon cousin!

La cousine JOBELIN.

Quelle triste aventure!

Le cousin JOBELIN.

Pour le nom Jobelin,
Mon cousin,
C'est d'un bien triste augure,
Mon cousin.
Ce trait inhumain
Nous présage la fin
De votre race future.

JOBELIN.

AIR : *Je suis encor dans mon printemps.*

Quel affront pour mes cheveux blancs!
Ah! croit-il que je lui pardonne!

Mademoiselle JOBELIN.

Ma force, en ces cruels instans,
Comme mon futur m'abandonne.

DORSEY *accourant, bas à Benoît.*

Benoît, l'on en veut à mes jours.

Mademoiselle JOBELIN, *à mi-voix.*

Venez, venez à mon secours;
Voici le dernier de mes jours.

ENSEMBLE.

DORSEY, *bas à Benoît.*
Venez, venez à mon
BENOIT.
Comptez, comptez sur mon
TOUS LES AUTRES.
Allons, allons à son
} secours.

(*On entoure mademoiselle Jobelin. Benoît emmène Dorsey.*)

MARIE-JEANNE, POISSARDES.

(*Marie-Jeanne, à la tête des poissardes, écartant la foule, et arrivant auprès de mademoiselle Jobelin.*)

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai, gai, gai, v'là des bouquets,
J'en apportons un' dose;
Pour la mariée ils sont ben faits;
Comme elle ils sont tout frais.

MARIE-JEANNE, *mettant brusquement une rose sous le nez de mademoiselle Jobelin.*

Voilà ce que j'propose
A monsieur vot' époux,
Un jour de noce un' rose
Vaut ben un' pièc' douz' sous.

MARIE-JEANNE, poissardes.

Eh! gai, gai, gai, v'là des bouquets,
J'en apportons un' dose;
Pour la mariée ils sont ben faits,
Et comme elle ils sont frais.

(*A l'avant-dernier vers, on entend le bourdon de Notre-Dame, qui frappe jusqu'à la fin.*)

JOBELIN.

AIR : *Ah! quel carillon!*

Quel carillon!
Ah! fuyons tout ce tapage!
Maudit bourdon!
Retournons dans la maison.

CORNET.

Comme un démon,
Ici je vais faire rage,
Chez ce luron
Je vais faire carillon.

(*Il frappe à la porte de Descarrières.*)

ENSEMBLE.

CORNET.

Comme un démon, etc.

MARIE-JEANNE et poissardes.

Eh ! gai, gai, gai, v'là des bouquets, etc.

LES AUTRES.

Quel carillon ! etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente la chambre de Benoît : une table sur laquelle est un manuscrit.)

SCENE PREMIERE.

BENOIT, *entrant chez lui, et portant de la lumière.*

Il est temps de rentrer ici. (*tirant une grosse montre d'argent*) Sept heures et demie : mon jeune homme ne tardera pas à venir. Il ne s'attend pas aux suprises que je lui ménage, et mon appartement fera aujourd'hui son effet. Je n'emploie ce coup de théâtre qu'aux bonnes occasions, et il faut être de mes intimes pour avoir part à ma confidence. La manière dont je jouis de ma petite fortune m'amuse beaucoup.... Vous me direz qu'il est ridicule de se piquer de singularité; qu'il est étrange surtout de.... Eh ! mon dieu, Messieurs, chacun a sa marotte.

AIR : *L'erreur gagne de jour en jour.*

Heureux dans ma bizarre humeur,
J'ai mes goûts, vous avez les vôtres;
Nul n'est blessé de mon bonheur;
Je ne fais pas comme tant d'autres.
Je sais, caressant la gaîté,
Et me dérobant à l'envie,
Avec originalité
Filer le roman de ma vie.

Mais il n'arrive pas.... Il est nuit, et je lui ai bien

indiqué... Je crois l'entendre. (*Il prend le bougeoir qu'il avait posé quelque part, et va à la porte.*) Est-ce vous, M. Dorsey ? Par ici ; prenez garde au tournant, ne lâchez pas la corde... Bon... Ah ! le voici.

SCÈNE II.

BENOIT, DORSEY.

BENOIT.

Eh bien ! comment trouvez-vous mon hôtel?

DORSEY.

Ah ! mon ami, que ne te dois-je pas ! tu m'as arraché au danger le plus pressant. Avec quelle adresse tu m'as fait passer au milieu des gens qui me guettaient!

BENOIT.

Je n'ai vu qu'un homme qui semblait vous épier.

DORSEY.

Ils étaient six.

BENOIT.

D'ailleurs, êtes-vous bien sûr que ce soit vous qu'ils cherchaient?

DORSEY.

Ce n'est pas la première fois....

BENOIT.

Ecoutez donc.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Sur nous on sait quel est l'empire
Et du desir et de la peur.
On voit, dans leur noble délire,
Par plus d'un prestige trompeur,
Devant soi ce que l'on desire,
Derrière soi ce que l'on craint.

DORSEY.

Oui, mais en vain l'un nous attire,
Quand souvent l'autre nous atteint.

BENOIT.

Comme il vous plaira. Et moi aussi je vous ai fait suivre, espionner..... J'avais mes raisons ; c'est comme cela que j'ai été instruit des particularités qui vous ont étonné ce matin, entre autres du procès où vous avez plaidé contre un parent du premier ministre. Mais je ne sais pas bien la cause...

DORSEY.

Ah! mon ami, la cause la plus juste; l'abus le plus révoltant du crédit et de l'autorité. Le marquis de Noircourt veut priver d'une terre qui lui plaît la personne qui en est propriétaire légitime... Une trame infernale, testament supposé, faux témoignages... Quelle cause pour le début d'un jeune avocat!

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

De cette femme, avec succès,
Je prends à l'instant la défense;
Bientôt je gagne son procès,
Et fais triompher l'innocence.

BENOIT.

Oui, monsieur l'avocat, j'entends;
Votre âme à l'amour s'abandonne.

DORSEY.

Mon cher, elle avait cinquante ans.

BENOIT.

Ah! sa cause était donc bien bonne!

DORSEY.

Le marquis veut se venger; son parent lui en donne les moyens. Je viens à Paris, on me poursuit, je me cache... On paraît m'oublier... Bientôt on se ressouvient de moi... Mais dans cette retraite

il me semble que je puis braver la vigilance de mes ennemis.

BENOIT.

Ils ne pourraient pas plus y pénétrer que le soleil, qui n'y est jamais venu.

DORSEY.

Maudit contre-temps! Ici, je ne pourrai profiter de ta lettre de recommandation, me présenter à M. Dumont, voir la charmante Constance....

BENOIT.

Il ne faut désespérer de rien; vous la verrez peut-être bientôt.

DORSEY.

Ah! mon ami, quel bonheur!.. Jusqu'à ce moment, que le temps va me paraître long!

BENOIT.

Eh bien! Monsieur, vous pourrez causer avec moi quand je vous tiendrai compagnie. Je vous occuperai encore, si vous le voulez, pendant mon absence... Vous pourrez parcourir ce recueil de notes, qne je me suis amusé à rassembler dans des momens de loisir.

DORSEY.

Comment, Benoît, tu es donc auteur?

BENOIT.

Dieu m'en garde; je n'écris que pour moi.

DORSEY.

Mais tu es donc instruit?

BENOIT.

J'ai un peu lu... Sans la lecture et la réflexion, que les journées seraient longues dans le poste que je garde! J'avais toujours, sous mon psautier, quelques livres de choix, que me prêtait un bouquiniste de mes amis.

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Après l'heure de la prière,
J'avais *Bossuet*, *Massillon*;
Quelquefois aussi *la Bruyère*
Venait se joindre à *Fénelon*.
Ah! qu'*Esther* me semblait divine!
Sans doute au Seigneur je plaisais,
Lorsque devant lui je lisais
Les vers qu'il dictait à *Racine*.

DORSEY.

Vous m'étonnez, Benoît.

BENOIT.

Il faut que je vous quitte.

DORSEY.

Quoi! déjà?

BENOIT.

Et si j'allais m'occuper de vous...

DORSEY.

Comment?

BENOIT.

Si j'allais chez M. Dumont...

DORSEY.

Allez vîte, Benoît; ne perdez pas de temps..... Que ne puis-je, comme vous, être admis auprès de Constance! Que ne puis-je prononcer à ses pieds le serment de l'adorer toute ma vie!

AIR : *En parcourant les doux climats* (de Lemoine).

Ah! puisque vous allez la voir,
Mon ami Benoît, de grâce,
Pour peindre l'amour et l'espoir,
Sachez vous mettre à ma place.
Du tendre cœur qu'elle enivra
Dites-lui bien le délire.

BENOIT.

Je pense encor ces choses-là,
Mais je ne sais plus les dire.

BENOIT.

Adieu; vous me reverrez plutôt que vous ne pensez. (*Il sort.*)

SCENE III.

DORSEY.

Voilà donc l'asile que je dois habiter... Dieu sait combien de temps! Benoît, à ce qu'il paraît, n'est pas ami du luxe. Je ne puis revenir de la surprise que me cause cet homme. Un donneur d'eau bénite, un... mendiant, avoir un langage et des manières... Et puis les vues qu'il a sur moi, les renseignemens qu'il s'est procurés, les obligations que je lui ai déjà... En vérité, cela sent l'aventure, et si j'avais la tête tant soit peu romanesque..... (*Il se trouve près de la table.*) Voilà sans doute le manuscrit dont il m'a parlé. (*Il le parcourt*) Oui; j'y retrouve sa gaîté, sa finesse d'observation. (*il tourne quelques feuillets*) Que vois-je! mon nom! (*lisant*) « Du 19 avril. Dorsey est peut-être l'homme que » je cherche... Du 10 mai. Les renseignemens sur » Dorsey sont bons.... Du 14. » (*s'interrompant*) C'était hier. « Dorsey épousera Constance. » Il écrit comme il parle. Ma foi, si je dois espérer le bonheur, il faut convenir que la fortune se sert, pour m'y conduire, d'un singulier moyen. N'importe.

AIR : *A voyager passant sa vie.*

Il faut croire à cette promesse,
Et ne désespérer de rien.
Tantôt j'étais dans la détresse,
Et le ciel m'envoïe un soutien;
Je croyais perdre ma Constance;
On veut que je sois son époux.

Voilà, voilà, sans qu'on y pense,
Comme tout change autour de nous.

(*Avant la répétition du dernier vers, la boiserie du fond s'entr'ouvre et se replie sur elle-même. Le théâtre représente un salon assez bien décoré et éclairé.*)

Remettons ce manuscrit... O ciel! où suis-je? Est-ce une illusion? Je rêve, sans doute.... Je suis entré dans une misérable petite chambre, et je me crois dans un salon fort bien meublé. (*il parcourt le salon*) Tout ceci est réel... et je me sens bien éveillé... Allons, je suis au pouvoir d'un enchanteur; il veut me conduire de surprise en surprise... Ah! du moins, si, grâce à sa puissance magique, il me transportait dans la maison qu'habite Constance!... Chère Constance!

SCENE IV.

DORSEY, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Qui m'appelle?

DORSEY.

Duo du prisonnier.

O ciel! ô ciel! Constance dans ces lieux!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc qui vous étonne,
Puisque je demeure en ces lieux?

DORSEY.

Je ne puis en croire mes yeux!
Est ce bien la même personne?

CONSTANCE.

Qui donc vous amène en ces lieux?

ENSEMBLE.

CONSTANCE.

Que parle-t-il de ressemblance?
Ne reconnaît-il plus Constance?
Puisse-t-il voir, pour être heureux,
Son cœur d'accord avec ses yeux!

DORSEY.

Quelle étonnante ressemblance!
Est-ce bien vous, ô ma Constance!
Puissé-je voir, pour être heureux,
Mon cœur d'accord avec mes yeux!

DORSEY.

Avez-vous le don de magie?

CONSTANCE, *approchant.*

Je n'en sais rien, en vérité.

DORSEY.

C'est un prestige, une féerie.

CONSTANCE.

C'est bien une réalité.

(*Dorsey lui prend la main.*)

ENSEMBLE.

CONSTANCE.

Il tient ma main, il la presse;
Faut-il donc montrer du courroux?
Ah! plus de crainte, de tristesse!
Il me chérit, quel sort plus doux!

DORSEY.

Ah! cette main que je presse
M'assure à présent que c'est vous:
Ah! plus de crainte, de tristesse!
Fut-il jamais un sort plus doux?

(*Dorsey se jette à ses pieds.*)

SCENE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Comment, Mademoiselle, un homme à vos pieds!... C'est vous, Monsieur! Comment êtes-vous entré ici?

DORSEY.

Comment?... En vérité, je n'en sais rien.

MARGUERITE.

(*à part*) Je le crois. Vous n'en savez rien : ceci est nouveau. Parlez, Monsieur, que venez-vous faire ici ? Comment vous êtes-vous introduit dans ce salon ?

DORSEY.

Je n'en sais rien encore.

MARGUERITE.

Songez que la garde de Constance m'est confiée, et retirez-vous.... ou plutôt rentrons, Mademoiselle ; appelons quelqu'un...

DORSEY.

Marguerite, vous me connaissez.

MARGUERITE.

De vue, Monsieur, et cela ne suffit pas.

CONSTANCE.

Vois ; il a une physionomie si honnête !

MARGUERITE.

Cela m'est égal.

AIR *de Claudine.*

Je n'aime pas qu'on se fie
Aux gens qu'on ne connaît pas.
De la physionomie,
Moi, je ne fais pas grand cas.
Des airs honnêtes nous frappent ;
Et, comme on sait bien cela,
Les fripons ne nous attrappent
Qu'avec ces figures-là.

DORSEY.

Vous pourriez me prendre...

MARGUERITE.

Ma foi, Monsieur, en fait d'amour, je vous

crois bien capable de voler ce que l'on ne vous donne pas... Et puis après, la belle avance ! pour être trahie, abandonnée comme les autres.

DORSEY.

Je vous atteste...

CONSTANCE.

Ah ! ma bonne, quelle mauvaise pensée !

MARGUERITE.

Voyez cette pauvre mademoiselle Jobelin !... c'est la nouvelle du quartier.

CONSTANCE.

Quelle différence ! j'ai bien des années de moins qu'elle.

DORSEY.

Et tant d'attraits de plus !

MARGUERITE.

Si Pauline est dans l'indigence,
Combien jeunesse est confiante !

CONSTANCE.

Ah ! voilà le dicton banal !
Il faut avoir l'âme méchante
Pour soupçonner toujours le mal.
Pourquoi vieillesse qu'on renomme
Veut-elle mal juger de tout,
Et voir un trompeur dans un homme...

MARGUERITE.

Ah ! c'est qu'elle en a vu beaucoup !

DORSEY.

Quelle sévérité !

MARGUERITE.

J'ai mes raisons pour cela. Quand on a de bonnes intentions, on ne s'introduit pas furtivement... Et d'ailleurs, ce n'est pas à Mademoiselle, c'est à M. Dumont qu'il faut s'adresser.

DORSEY.

C'est justement ce que je veux.

MARGUERITE.

Vous le voulez? (*appelant*) Monsieur Dumont! monsieur Dumont! Nous allons voir, Monsieur, comment vous vous en tirerez. (*à part*) Le pauvre jeune homme! (*appelant*) Monsieur Dumont! monsieur Dumont!

SCENE VI.

LES MÊMES, BENOIT, en robe de chambre, une visière verte sur les yeux.

BENOIT.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Voilà quelqu'un...

BENOIT.

(*à part*) Inquiétons-le. (*haut*) Que demande Monsieur?

DORSEY.

Voici une lettre de recommandation.

BENOIT.

De quelle part?

DORSEY.

De la part de votre ami, monsieur Benoît.

BENOIT, *ironiquement.*

Qu'est-ce que c'est que monsieur Benoît?

DORSEY.

Monsieur, c'est...

BENOIT.

Ah! j'y suis; sans doute monsieur Benoît le banquier?

DORSEY.

Non, Monsieur.

BENOIT.

Ah ! peut-être monsieur Benoît le receveur-général ?

DORSET.

Mon dieu, non. C'est.... le donneur d'eau bénite de Notre-Dame.

BENOIT, *ironiquement.*

Le donneur d'eau bénite...

DORSEY.

Comment ! ne le connaîtriez-vous pas ?

BENOIT, *de même.*

Je crois qu'oui. On prétend qu'il est mon voisin.

DORSEY, *à part.*

Se serait-on moqué de moi !

MARGUERITE.

Oui : il demeure dans le petit escalier à côté de nous.

CONSTANCE, *à part.*

Je n'y comprends rien.

DORSEY.

Mais, Monsieur, c'est lui qui m'a introduit ici, c'est-à-dire dans sa chambre, où il m'offrait un abri contre mes persécuteurs. Tout-à-coup je ne sais comment je me suis trouvé...

BENOIT, *l'interrompant.*

Voyons cette lettre de recommandation.

DORSEY.

La voici. (*Il la lui présente*)

BENOIT, *lisant.*

« Vous êtes un insolent...

DORSEY.

DORSEY.

Ah! mon dieu! Mais, Monsieur...

BENOIT.

Permettez. « Et vous voudrez bien vous trouver » à six heures derrière Notre-Dame, pour me ren» dre raison de vos propos injurieux. » Ah! voilà le style de M. Benoît?

DORSEY.

Je vous assure....

BENOIT.

Comment, Monsieur, vous venez ici m'insulter?

MARGUERITE.

Faut-il appeler au secours?

CONSTANCE.

Ma bonne... (*bas à Dorsey*) Par quel hasard, ou plutôt quelle étourderie...

DORSEY.

Pardon, Monsieur; cette lettre n'est pas de Benoît... C'est moi qui l'ai écrite.

BENOIT.

Comment! il faut que je me batte avec vous!

DORSEY.

Et non, non : tout se déchaîne aujourd'hui contre moi. Daignez m'écouter; voici l'exacte vérité. J'ai été insulté hier par un fat, à qui j'écrivais le cartel que vous venez de lire. J'adore la charmante Constance : j'espérais me faire connaître et mériter sa main. Benoît s'est dit votre ami, m'a donné une lettre de recommandation pour vous. J'en ai fait un échange qui cause votre erreur et mon désespoir. Le hasard me persécute... Je sens que je suis né malheureux.... Je n'espère plus rien.... Je vais trouver mon adversaire, me battre en désespéré, et mourir pour mettre fin à tout cela.

BENOIT.

Voilà un dénouement un peu sérieux.

DORSEY.

Ce coquin de Benoît a sans doute voulu s'amuser à mes dépens; mais j'en tirerai vengeance.

BENOIT.

Jeune homme, vous avez la tête vive.!. Calmez-vous. Je veux bien croire à votre méprise. Benoît vous a donné, dites-vous, une lettre de recommandation. C'est un original que ce Benoît.... N'importe; vous vous recommanderez sans doute vous-même. Quelle est votre fortune?

DORSEY.

Ma fortune ?

AIR : *De la belle Marie.*

Monsieur, j'ai quelque savoir,
Du zèle et de la jeunesse.

BENOIT.

Ah ! monsieur n'a pour richesse
Que le projet d'en avoir?

DORSEY.

Au barreau, j'ai l'espérance
Qu'un jour une honnête aisance
Deviendra la récompense
Du plus noble des métiers.
Je ferai pâlir le vice
Et triompher la justice.

BENOIT.

Que je plains vos héritiers !

DORSEY.

Oh ! Monsieur, j'espère bien avoir une charge dans la magistrature. J'en sais une vacante...

BENOIT.

Est-elle bien chère ?

DORSEY.

Trente mille francs.

BENOIT.

Et vous les avez ?

DORSEY.

Il ne me manque que cela.

BENOIT.

Monsieur croit peut-être qu'on lui fera crédit ? Et sans doute ce Benoît vous aura prévenu que je donnerai à Constance quarante mille francs ?

DORSEY.

Il ne m'avait dit que trente.

BENOIT, *à Constance.*

Allons, mon enfant, dites-nous ce que vous pensez de la proposition de monsieur.

CONSTANCE.

Mais....

BENOIT.

Voilà une réponse très-positive. Monsieur, ne vous chagrinez plus d'avoir perdu votre lettre de recommandation. Je vous attendais.

DORSEY.

Moi !

BENOIT.

Je sais comme Benoît tout ce qui vous est arrivé.

DORSEY.

Daignez m'expliquer...

(*On entend sonner.*)

MARGUERITE.

On sonne à la porte de la rue.

BENOIT.

Vois qui ce peut-être.

(*Marguerite sort.*)

DORSEY.

Monsieur, l'on me poursuit... Si c'était....

CONSTANCE, BENOIT.

Comment ! on vous poursuit....

BENOIT.

Constance, rentrez dans votre appartement. Vous, Dorsey, suivez-moi.

(*Il le conduit dans un cabinet.*)

SCENE VII.

MARGUERITE, DESCARRIERES.

MARGUERITE.

Entrez ici, Monsieur, je vais avertir monsieur Dumont.

DESCARRIÈRES.

Allez, respectable gouvernante.

MARGUERITE, *à part, en s'en allant.*

Respectable ! je n'aime pas cet homme-là.

SCENE VIII.

DESCARRIERES.

Je suis sorti sans être aperçu de mes espions.... Maudite lettre de change ! Mais j'espère que monsieur Dumont la paiera. Je viens donc me présenter à la place de ce petit querelleur de Dorsey qui voulait se battre avec moi. Le tour n'est pas maladroit. On dit la jeune personne fort jolie, et tout annonce que le père est dans l'opulence. Trente mille francs de dot ! Courage, Descarrières..... Pourtant il y a quelque danger : on s'apercevra tôt ou tard du quiproquo.... Bah ! le mal sera fait ; j'aurai plû, reçu l'argent du papa, volé le cœur de la demoiselle....

Cette alliance vaut bien mieux que celle de l'estimable mademoiselle Jobelin.

AIR : *Adieu, Marton* (Epreuve villageoise).

Adieu, Louison, noble héritière
Du commissaire;
Vos antiques appas sur moi n'ont plus de droits.
Je n'en veux faire
Aucun mystère.
Ici, je suis certain de plaire,
Et je dois me défaire
D'un petit amour trop bourgeois.
Oui, d'un amour (*bis*) trop bourgeois.

« Joseph, me disait ma grand'mère,
» Tu seras heureux, je l'espère;
» Le hasard est l'ami des sots... »
Je méprisais de tels propos;
Et pourtant il me favorise.
Mais ce hasard, dont on médit,
Je viens prouver, sans contredit,
Que, s'il protége la sottise,
Il favorise aussi l'esprit.

Adieu, Louison, etc.
Mets sous ta loi
D'autres que moi;
Fais un heureux
Si tu le peux.

J'entends quelqu'un : de l'audace.

SCENE IX.

DESCARRIERES, BENOIT, avec sa visière verte.

BENOIT, *à part.*

Si je ne me trompe, c'est Descarrières.

DESCARRIÈRES.

J'ai sans doute l'honneur de saluer monsieur Dumont?

BENOIT.

C'est moi-même.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Je crois avoir vu cette figure-là quelque part.

BENOIT, *à part.*

C'est bien lui.

DESCARRIÈRES.

Monsieur, je ne vous dirai pas le motif qui m'amène ; cette lettre de recommandation, où l'on a la bonté de faire mon éloge, vous apprendra suffisamment et le peu que je vaux, et l'intérêt qui me conduit chez vous.

BENOIT, *à part.*

La lettre que j'ai remise à Dorsey !

DESCARRIÈRES.

Elle a été écrite par un de mes meilleurs amis, qui se dit aussi le vôtre.

BENOIT.

(*à part*) Le coquin ! (*haut*) Donnez.

DESCARRIÈRES, *la lui présentant.*

Daignez en prendre lecture.

BENOIT, *lisant la signature.*

Benoît... Ah ! c'est Benoît qui vous l'a donnée.

DESCARRIÈRES.

Ce matin... Benoît est mon ami... Il est vrai qu'il m'a certaines obligations.

BENOIT, *à part.*

L'impudent ! Changeons le sens de ma lettre pour effrayer ce drôle-là.

DESCARRIÈRES.

Je lui ai prêté de l'argent qu'il ne m'a pas rendu.... Mais je suis au-dessus de cela.

BENOIT.

Voyons la lettre.

DUETTO.

BENOIT, *lisant.*

» L'homme qu'ici je vous adresse

» Est bien le plus mauvais sujet.... »

DESCARRIÈRES.

D'où vient donc cette impolitesse ?

BENOIT.

Laissez-moi lire, s'il vous plaît.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Quoi ! ces mots sont dans le billet !

BENOIT.

« Il fait des dettes sans cesse,
» Et ne s'acquitte jamais... »

DESCARRIÈRES.

Mais, monsieur, permettez...

BENOIT.

Paix.
« Perturbateur des familles,
» Il séduit toutes les filles ;
» Il a trompé dernièrement
» Une jeune et charmante enfant... »
(*s'interrompant*)
Eh quoi ! monsieur, est-il possible ?

DESCARRIÈRES.

Ah ! pour moi, quel moment terrible !

BENOIT.

Perfide, infâme suborneur !

DESCARRIÈRES.

Monsieur, croyez à mon honneur.

ENSEMBLE.

BENOIT.

Comment punir ce trait infâme ?
Ah ! que je ris de sa frayeur !

DESCARRIÈRES.

Ce reproche trouble mon âme.
Ah ! qu'il me cause de frayeur !

DESCARRIÈRES.

Je vais expliquer ma conduite.

BENOIT.

Laissez-moi donc lire la suite.

(*lisant*) « En lieu sûr, mon cher, s'il vous plaît,

» Enfermez ce mauvais sujet,
» Jusqu'à ce que le commissaire
» En tire vengeance exemplaire. »

DESCARRIÈRES.

Ces mots-là sont dans le billet?

BENOIT.

C'est-là ce que dit le billet.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Au lieu de venir le remettre,
Que ne restais-je à ma fenêtre!

ENSEMBLE.

BENOIT.

Ah! comme j'ai bien lu ma lettre!
Ici je trompe le trompeur.
Ah! que je ris de sa frayeur!

DESCARRIÈRES.

Je suis perdu. Maudite lettre!
Adieu l'argent et le bonheur.
Ah! qu'il me cause de frayeur!

DESCARRIÈRES, *à part.*

Tâchons de m'échapper.

BENOIT.

Un moment, monsienr Descarrières. (*élevant la voix*) Marguerite, fermez toutes les portes.

DESCARRIÈRES.

Comment, Monsieur, vous prétendez...

BENOIT.

Exécuter l'ordre que renferme cette lettre.

DESCARRIÈRES.

Me voilà en chartre-privée. Malheureux jeune homme!

BENOIT.

Avouez que votre ami Benoît, à qui vous avez prêté de l'argent, vous rend un grand service.

DESCARRIÈRES.

Monsieur Dumont, vous avez l'air d'un bien honnête homme.

BENOIT.

Je n'écoute rien.

DESCARRIÈRES.

N'ayez pas la barbarie de me livrer au ressentiment de M. Jobelin.

BENOIT.

Malheureux père !...

DESCARRIÈRES.

J'ai fait une lettre-de-change.

BENOIT.

Tu seras vengé...

DESCARRIÈRES.

Je suis décrété de prise de corps.

BENOIT.

Le séducteur puni.

DESCARRIÈRES.

Le pauvre Descarrières...

BENOIT.

Et l'honneur de ta fille...

DESCARRIÈRES.

Couchera en prison.

BENOIT.

Réclame ma sévérité.

DESCARRIÈRES, *se jetant aux genoux de Benoît.*

Monsieur Dumont, il faut vous avouer mon stratagême : la lettre que je vous ai apportée n'a pas été écrite pour moi ; je suis venu à la place d'un autre... Le ciel me punit, et...

SCENE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! Monsieur, quel événement ! La maison est pleine de gens de justice. On fait des visites chez tous les locataires.... On parle d'un prisonnier échappé....

BENOIT, *à part.*

Serait-ce Dorsey ?

MARGUERITE.

D'un mauvais sujet que l'on cherche.

DESCARRIÈRES.

C'est moi. Monsieur Dumont, cachez-moi, par pitié !

BENOIT.

Comment sauver Dorsey ?

MARGUERITE.

Miséricorde ! je les entends.

DESCARRIÈRES, *après avoir cherché des yeux.*

Sauvons-nous dans ce cabinet.

(*Il s'élance dans le cabinet où est Dorsey.*)

MARGUERITE.

Les voilà : je vais m'enfermer avec Mademoiselle.

(*Elle sort par une porte latérale.*)

SCENE XI.

CORNET, LES SOLDATS DU GUET, BENOIT.

CORNET.

AIR : *Poursuivre avec sévérité* (du Diable en vacance).

Je viens ici de par le roi ;

Ne faites pas résistance avec moi.
A la porte,
J'ai main forte.
Monsieur de Sartine est adroit.
Comme il connaît les gens, à nous il s'en rapporte,
Et moi je suis son bras droit.

LES SOLDATS DU GUET.

Monsieur Cornet, oui, Cornet est son bras droit.

CORNET, les Soldats du Guet.

Cherchez / Cherchons bien } le coupable.

Soyez / Soyons tous } vigilans ;

Et songez / Et songeons } qu'en tout temps

Le guet doit etre inexorable.

BENOIT, *à part.*

Quel embarras !

CORNET.

(*à part*) Ah ! si je pouvais trouver ici M. de la Tude ! (*haut*) Nous avons appris que quelqu'un que l'on cherche par ordre de M. le lieutenant de police est entré dans cette maison.

BENOIT.

(*à part*) C'est lui. (*haut*) Messieurs, il n'y a personne ici....

CORNET.

Ne cherchez point à éluder, on l'a vu.

DESCARRIÈRES, *élevant la voix dans le cabinet.*

Qu'est-ce à dire ?

DORSEY, *de même.*

Vous êtes un lâche.

CORNET.

Qu'entends-je là-dedans ?

BENOIT.

(*à part*) Quel contretemps ! (*haut*) C'est.... ma fille qui gronde sa gouvernante.

DORSEY, *élevant la voix dans le cabinet.*

Un bon coup d'épée...

CORNET.

Comment, Monsieur, votre fille donne des coups d'épée !

BENOIT.

Je vous assure...

CORNET.

Entrons. (*aux soldats*) Entrez.

SCENE XII.

LES MÊMES, DORSEY, DESCARRIERES.

DORSEY, *sans voir le guet, et sortant du cabinet, en tenant Descarrières au collet.*

Oui, vous m'en rendrez raison. (*apercevant le guet*). Que vois-je !

CORNET, *à part.*

Mon homme de ce matin !

DESCARRIÈRES, *sans voir le guet.*

Monsieur, j'ai de très-bonnes raisons à vous donner.

CORNET.

Monsieur Descarrières !

DESCARRIÈRES.

Hélas ! oui.

CORNET.

Que le diable vous emporte! Je me croyais débarrassé de vous. Mademoiselle Jobelin aurait peut-être consenti à m'épouser, et il faut que je vous retrouve ici.

DESCARRIÈRES.

Eh bien! renvoyez-moi, je ne demande pas mieux.

CORNET.

Non ; le devoir avant l'amour. (*examinant Dorsey, et jetant alternativement les yeux sur un papier qu'il tire de sa poche, et qu'un des gardes examine avec lui. A demi-voix*) Voyons le signalement..... C'est cela.... Cependant... hein?.. (*au garde*) Regarde donc; pas de doute, c'est lui, c'est monsieur de la Tude. (*à Dorsey*) Pour vous, Monsieur, je m'empare de votre personne.

DORSEY.

De quel droit, s'il vous plaît?

CORNET, *à demi-voix.*

Non, la police n'est pas instruite!.. Je suis peut-être une bête... La Bastille.... les fossés.... une échelle de corde. .. Eh bien! y êtes-vous maintenant?

DORSEY.

Non, pas encore; je n'y comprends rien.

BENOIT.

Mais, Messieurs...

CORNET.

Le commissaire vous dira le reste.... à tous les deux; car Monsieur ayant été trouvé ici.... je dois arrêter monsieur Dumont.

BENOIT.

Comme vous voudrez; je n'ai rien à craindre.

DORSEY, *bas à Benoît.*

Et c'est à cause de moi...

BENOIT, *bas à Dorsey.*

Soyez tranquille.

CORNET, *bas à l'un des Soldats.*

Vas sur-le-champ prévenir monsieur et mademoiselle Jobelin que Descarrières est ici.

LE SOLDAT.

J'y cours. (*Il sort.*)

DESCARRIÈRES.

Monsieur Cornet, monsieur le guet, je voudrais vous dire un mot en particulier.

CORNET.

De quoi s'agit-il?

DESCARRIÈRES, *après avoir amené sur le devant de la scène Cornet et le guet.*

Chut. Vous avez trouvé celui que vous cherchiez; moi, que vous ne cherchiez pas, vous n'êtes pas forcés de m'avoir trouvé. Si vous voulez me laisser décamper, je vous promets... je vous promets...

CORNET.

Eh bien! quoi donc?

DESCARRIÈRES.

Je vous promets...

(*Pendant ce temps, Benoît, après avoir fait signe à Dorsey, referme la cloison secrète. Les lumières étant dans l'autre partie du théâtre, l'avant-scène reste dans l'obscurité.*)

SCENE XIII.

CORNET, DESCARRIERES, LE GUET.

CORNET.

Eh bien! qui est-ce qui éteint les lumières? (*en se retournant, le guet et lui heurtent la cloison*).... Ah! mon dieu! que veut dire ceci?

MORCEAU D'ENSEMBLE,
Musique de Doche.

ENSEMBLE.

CORNET, le Guet.
O ciel! quelle aventure
Mais où sommes-nous donc?
Nous croyons faire une capture,
Et c'est nous qu'on met en prison!
DESCARRIÈRES.
Messieurs les faiseurs de capture,
Ainsi que moi sont en prison.

CORNET.
Holà! morbleu, de la lumière!
Holà! quelqu'un : se moque-t-on de nous?

DESCARRIÈRES.
Parbleu! la chose est assez claire.

CORNET.
Claire.... pas trop. Redoutez mon courroux :
Ouvrez-nous, ouvrez-nous.

TOUS, *excepté Descarrières,*
Ouvrez-nous.

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADAME BOURDON, sa chandelle à la main, entrant par la petite porte latérale.

Mad. BOURDON, *mettant son bougeoir sous le nez de Cornet.*

Benoît! Benoît! Eh quoi! monsieur Cornet, c'est vous!
(*Elle approche également sa lumière de chaque soldat du guet.*)

CORNET.

Ah ! madame Bourdon, dites, où sommes-nous ?
Eclairez-nous ;
Prêtez-nous ici vos lumières.

Mad. BOURDON, *de même à Descarrières.*

Que vois-je ! monsieur Descarrières....
Le guet.... En veut-on à Benoît ?

SCENE XV.

LES MÊMES, BENOIT, dans son premier costume, un bougeoir à la main, et entrant par la petite porte.

BENOIT.

Que vient-on faire chez Benoît ?

TOUS, *excepté Benoît.*

Eh quoi ! nous serions chez Benoît !

BENOIT.

Au pauvre donneur d'eau bénite,
Pourquoi, pourquoi cette visite ?

CORNET.

Se peut-il donc qu'en cet endroit
Loge Benoît ?

Mad. BOURDON.

Oui, c'est ici, je vous le jure.
Je venais causer avec lui
Sur les affaires d'aujourd'hui ;
Car il a la mémoire sûre.
Il sait, près de son bénitier,
Tout ce qu'on fait dans le quartier ;
Enterremens et mariages ;
Il entend tous les jours
Mille nouveaux discours ;
Les affaires des ménages,
Les baptêmes, les repas ;
De tous nos voisins les tracas.
On aime à causer sans médire,
Rien seulement que pour s'instruire.

CORNET.

Paix ! oh ! la langue de serpent !

Madame BOURDON.

Ecoutez encore un moment.

TOUS,

TOUS, *excepté Benoît.*

Paix donc, bavarde !

Mad. BOURDON.

Quelle injure !
Oh ! que le guet est brutal !

CORNET.

Allons de cette aventure
Dresser un procès-verbal.

TOUS, *excepté Benoît et Descarrières.*

Allons de cette aventure
Dresser un procès-verbal.

BENOIT.

Veuillez m'expliquer cette affaire.

CORNET.

Sans doute on te l'expliquera,
Mais, morbleu ! chez le commissaire.

BENOIT.

Ah ! quel malheur m'arrive là !

Mad. BOURDON.

Pourquoi diable arrivez-vous là ?

CORNET.

J'ai la mémoire fraîche et sûre ;
Mais pendant que l'on est en train,
On fait bien mieux son écriture.
Or, pour écrire, allons soudain
Au cabaret voisin.

CORNET, le Guet.

Oui, pour écrire, allons soudain
Au cabaret voisin.

ENSEMBLE.

DESCARRIÈRES.

Ah ! pour moi quelle aventure !
Maudit Benoît ! billet fatal !

CORNET, le Guet.

Là, de cette aventure
Nous ferons le procès-verbal.

Mad. BOURDON.

Moi ! bavarde ! quelle injure !
Ah ! que le guet est brutal !

BENOIT, *à part.*

Racontez votre aventure,
On rira du procès-verbal.

SCENE XVI.

LES MÊMES, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, LE COUSIN JOBELIN, MARGUERITE, CONSTANCE, DORSEY, derrière la cloison.

JOBELIN.

Holà ! monsieur Cornet ! Qu'est devenu mon clerc ? Ouvrez, ouvrez de par le roi !

BENOIT.

(*à part*) De par le roi ! j'obéis. (*haut, élevant la voix*) Marguerite, faites ouvrir la cloison. Messieurs, rangez-vous.

(*La cloison se replie. Surprise de Jobelin et de ses parens. Tableau.*)

CORNET.

Ah ! nous voilà délivrés. Monsieur Jobelin, que vous êtes venu à propos !

DESCARRIÈRES, *à part.*

Non pas pour moi.

JOBELIN, *à Descarrières.*

Vous voilà donc ! Corbleu ! nous allons avoir beau jeu ! Et ces cloisons mobiles, ces portes secrètes...

DESCARRIÈRES.

Monsieur Jobelin...

Mademoiselle JOBELIN.

Que faisiez-vous ici, infidèle ?

JOBELIN.

Paix, ma fille ! Il s'agit bien de cela maintenant !

CORNET.

Monsieur Jobelin, j'ai arrêté monsieur de la Tude.

JOBELIN.

Ah! ah! excellente capture!

Le cousin JOBELIN, *à Dorsey.*

Eh quoi! c'est vous, Monsieur?

DORSEY.

Moi-même.

Le cousin JOBELIN.

Il y a un mois que vous n'êtes venu à mon étude; j'ai bien des choses à vous dire de la part de madame Darmincourt.

DORSEY.

Cette veuve dont j'ai gagné la cause!

Le cousin JOBELIN.

Elle a fait votre paix avec le ministre.

JOBELIN.

Cousin, est-ce que vous connaissez monsieur de la Tude?

Le cousin JOBELIN.

Quoi! vous prenez Monsieur... Eh! c'est un jeune avocat; il se nomme Dorsey.

CORNET.

Et pourquoi monsieur se cachait-il chez monsieur Dumont?

JOBELIN.

Où est-il ce monsieur Dumont, que je l'interroge?

BENOIT.

Me voici, monsieur Jobelin.

JOBELIN et DORSEY.

Comment! Benoît!

BENOIT.

Oui, moi-même.

CORNET.

Eh mais! oui, c'est la même figure. Monsieur Jobelin, cet homme est Benoît, et cependant c'est monsieur Dumont.

JOBELIN.

Diable ! Cornet, mettez-vous à cette table, et verbalisons.

BENOIT.

Monsieur Jobelin, je vais en deux mots vous expliquer...

JOBELIN.

Paix ! ne parlez que lorsque vous serez requis de le faire. Plaçons-nous. Pourquoi vous appelez-vous Benoît et Dumont ?

BENOIT.

L'un est mon nom de baptême, l'autre mon nom de famille.

JOBELIN.

Que signifie cette cloison secrète ?

BENOIT.

Elle sépare mon salon du petit cabinet que j'habitais lorsque j'étais pauvre.

JOBELIN.

Vous êtes donc riche ?

BENOIT.

Non : mais je jouis d'une certaine aisance.

JOBELIN.

D'où vient votre fortune ?

BENOIT.

Tout le monde me l'a donnée.

JOBELIN.

Que faites-vous ?

BENOIT.

Je donne de l'eau bénite à ceux qui en veulent.

JOBELIN.

Vous allez me faire croire qu'à ce métier....

BENOIT.

Rien n'est plus vrai : ma petite fortune est le miracle de l'économie... Voulez-vous écouter mon histoire ?

TOUS.

Oui, oui, oui.

BENOIT.

Je vous demanderai la permission de la chanter.

JOBELIN.

La chanter! vous moquez-vous de la justice?

BENOIT.

Je ne serai pas le premier avocat qui aura chanté en plaidant.

JOBELIN.

Chantez votre cause.

BENOIT.

ROMANCE.

AIR NOUVEAU DE ROCHE.

Premier couplet.

Le petit Benoît à douze ans
Avait la voix assez jolie;
Il était pauvre et sans parens:
On l'aimait à la sacristie.
Il eut l'emploi d'enfant de chœur.
Au ciel, adressant sa prière,
Benoît chantait de tout son cœur
Le Dieu qui lui servait de père.

Deuxième couplet.

Benoît chanta jusqu'à vingt ans;
Mais sa voix cessa d'être claire;
Puis on le vit, en peu de temps,
Sonneur, bedeau, porte-bannière.
L'âge vint, et, par tant d'états,
Il perdit sa vigueur première;
Pourtant Benoît ne voulut pas
Quitter la maison de son père.

Constance, veuillez chanter le troisième couplet.

CONSTANCE.

Troisième couplet.

De ce vase où chaque chrétien
Va puiser une eau salutaire,
On nomma Benoît le gardien.
Doux et tranquille ministère!

Vieux, à la jeunesse aujourd'hui
Prêtant un abbé tutélaire,
Il faut et que l'on fit pour lui;
D'une orpheline il est le père.

TOUS.

Une orpheline!

DORSET.

Que voulez-vous dire?

BENOIT.

Que ma chère Constance n'est point ma fille, et que sa tante, madame Darmincourt, qui vous doit sa fortune, achevera l'ouvrage de Benoît.

DORSET.

Quoi! cette dame est la parente...

LE COUSIN JOBELIN.

Je réponds de ses intentions; je puis vous les montrer par écrit dans mon étude.

BENOIT.

Sachez que j'ai agi d'accord avec elle.

CONSTANCE.

Cher Benoit, que ne vous devons-nous pas!

BENOIT.

C'est à l'éloquence, au courage de l'avocat que vous devez tout. Mon jeune ami, vous n'avez plus besoin de moi; mais j'espère que vous ne dédaignerez pas d'accepter de Benoit le prix de votre charge. J'aime à tenir parole, je ne donne pas de l'eau bénite de cour. Je quitte pourtant mon bénitier, et je vais présenter Constance à sa tante, si pourtant monsieur le commissaire me permet de faire le voyage.

JOBELIN.

Je ne m'y oppose point, Benoît; la cour vous renvoie sans frais, ni dépens.

CORNET, *aux pieds de mademoiselle Jobelin.*

Maintenant, aimable Jobelin, acceptez mon cœur

et ma main, et songez qu'en remplaçant un infidèle, je jure de ne l'être jamais.

Mademoiselle JOBELIN.

Et Descarrières?

JOBELIN.

Je vais le renvoyer à ses parens qui paieront ses dettes, et en feront ce qu'ils pourront.

DESCARRIÈRES.

Mais monsieur Jobelin...

JOBELIN.

Sortez, Monsieur... Et toi, ma fille, je te conseille d'épouser Cornet.

CORNET.

Prononcez mon arrêt.

Mademoiselle JOBELIN.

Soyez donc heureux.

VAUDEVILLE.

AIR : *De M. Sauvage.*

BENOIT.

J'étais un donneur d'eau bénite;
Ce n'est pas un poste brillant.
Chacun, dans sa sainte visite,
Me donnait l'aumône en passant.
Par une adresse peu commune,
J'ai pourtant amassé du bien.
Dans ce siècle, en fait de fortune,
Il ne faut s'étonner de rien.

Mademoiselle JOBELIN.

D'une femme jeune et jolie,
Le trop volage époux Damon
Délaisse sa charmante amie
Pour courtiser une laidron.
Vingt Adonis pour Isabelle,
De plaire cherchent le moyen....
Un magot enflamme la belle....
Il ne faut s'étonner de rien.

JOBELIN.

Le vieil Orgon demande Laure,
Afin d'avoir des héritiers;

Mais c'est son cousin qui l'adore,
Qu'elle épouserait volontiers.
De calmer leur douleur amère
Les amans trouvent le moyen....
Un beau jour Orgon devient père.
Il ne faut s'étonner de rien.

MARGUERITE.

Ils sont passés ces jours de fête,
Et je n'espère plus charmer:
Mais si quelque jeune homme honnête
S'avisait encor de m'aimer!
D'éclairer sa jeune ignorance,
Je retrouverais le moyen.
Avec un peu d'expérience,
Il ne faut s'étonner de rien.

DORSEY.

En vain, infidèle à la gloire,
Grossissant son flot irrité,
Un fleuve arrête la victoire....
Le fleuve bientôt est dompté.
Mars, au sein même des obstacles,
De triompher a le moyen.
Après de semblables miracles,
Il ne faut s'étonner de rien.

CORNET.

J'ai vu, par un hasard unique,
Un Beaunois vraiment esprit fort;
Un Gascon toujours véridique;
Un Picard qui disait jui tort;
Une prude à l'amour rebelle;
Un procureur homme de bien;
Enfin, une épouse fidèle....
Il ne faut s'étonner de rien.

CONSTANCE, *au Public.*

Auteurs, comme acteurs, à vous plaire,
Consacrant leur talent, leur jeu,
Ont vu souvent que le parterre
Daignait se contenter de peu.
De doubler leur reconnaissance,
Dans vos mains est un sûr moyen;
Prouvez-leur qu'en fait d'indulgence
Il ne faut s'étonner de rien.

FIN.

Moreau, [illegible]

RELACHE

POUR LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE

DE

FERNAND CORTEZ,

OU

LE GRAND OPÉRA EN PROVINCE;

PARODIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MOREAU, ROUGEMONT et JULES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Jeudi 21 Décembre 1809.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théâtre du Vaudeville, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1819.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TÉLESCOP, régisseur du théâtre de Saulieu.	M. LENOBLE.
FLORVAL, habitant de Saulieu.	M. SÉVESTE.
DÉVERGONDILLY, sœur de Télescop.	Melle. MINETTE.
UN COSTUMIER.	M. JOLY.
UN MACHINISTE.	M. FONTENAY.
UN COMÉDIEN.	M. GUENEE.
UNE DUEGNE.	Melle. BODIN.
UN MAITRE DE MUSIQUE.	M. ETIENNE.
LAURENT, garçon de théâtre.	M. CARLE.
BAZILE, INNOCENTIN, IGNACE, (sous le costume des trois Innocens, dans la pièce de ce nom.)	M. JUSTIN. M. THERIOT. M. NEVEU.
FERDINAND.	M. EDOUARD.

Ecuyers de sa suite.
Comédiens et Comédiennes du Théâtre de Saulieu.

La Scène se passe sur le Théâtre de Saulieu, dans le Département de la Côte-d'Or.

Quand la toile se lève, le Théâtre représente une chambre rustique. (*Comme dans le Maréchal Ferrant.*) Pendant la seconde Scène on enlève la Toile du fond, et l'on ôte la forge. Une table, des chaises, etc.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits, et tout Contrefacteur sera poursuivi.

RELACHE
POUR LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE.
DE FERNAND CORTEZ.

SCENE PREMIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES QUI SE TROUVENT A LA FIN DU MARÉCHAL FERRANT.

TÉLESCOP.

Air *du Vaudeville du Maréchal Ferrant.*

» Je suis un pauvre maréchal
» Et je me donne bien du mal ;
» Pour achalander ma boutique,
» Prouvez que vous êtes contens
» Et faites voir qu'en bons chalands,
» Vous m'accordez votre pratique,
» Tot, tot, tot,
» Battez chaud
» Tot, tot, tot, bon courage,
» Il faut avoir cœur à l'ouvrage. »

(*Après avoir repris en chœur la fin du couplet, les acteurs saluent le public et se retirent. Télescop qui joue le Maréchal Ferrant, s'avance sur le théâtre, fait trois saluts et dit au public :*)

Messieurs et mesdames, les comédiens ordinaires du théâtre de Saulieu, dont je suis régisseur, ont l'honneur de vous prévenir, que, sensibles à l'accueil que vous avez bien voulu leur faire, ils vont donner relâche pendant trois jours, et que jeudi prochain ils tâcheront de jouer sans faute la première représentation de Fernand Cortez, ou la conquête du Mexique, grand opéra en trois actes qui vient d'obtenir le plus brillant succès à l'Académie Impériale de Musique, à Paris ; cet ouvrage sera orné de danses, de marches, d'évolutions militaires, de combats à outrance, embelli de la destruction du temple du Soleil, et de l'incendie de la flotte. Pour éviter les inconvéniens qui résultent de l'odeur de la poudre, nous avons l'honneur de prévenir ces dames que le bombardement de Mexico *se fera à l'arme blanche.* (*Il fait trois saluts et se retire ; on va pour baisser la toile.*

TÉLESCOP, *aux garçons.*

Ne baissez pas ; ne baissez pas... et n'éteignez rien ; le spectacle a fini de bonne heure, le public est parti, nous allons répéter.

TOUS LES COMÉDIENS.

Comment répéter!

UN COMEDIEN.

Après avoir joué le Maréchal Ferrant?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *se levant dans l'orchestre.*

Mais, M. Télescop, vous n'y pensez pas, il est neuf heures et demie, moi, je ne puis pas garder mes musiciens.

TELESCOP.

Eh! bien, monsieur, nous répéterons au quatuor, gardez-en seulement une demi-douzaine

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous annoncez la pièce pour jeudi... et je n'ai pas seulement la partition.

TELESCOP.

Un rien vous embarrasse, montez au bureau de musique, prenez toutes les partitions que vous trouverez, nous en arrangerons une. (*Aux acteurs.*) Nous ne sommes pas ici à Paris, messieurs, et il faut souvent des nouveautés pour faire de l'argent, dans le département de la Côte d'Or; d'ailleurs le danger qui nous menace exige de votre part un entier dévouement, vous savez qu'un nouveau venu de je ne sais quel endroit, directeur d'un spectacle inconnu jusqu'à préseut aux habitans de Saulieu, et se disant élève d'un écuyer célèbre appelé Franconi, s'est flatté d'envahir notre théâtre et d'exploiter à son tour la mine d'or qui nous enrichit depuis si long-temps. Déjà même l'affiche de son théâtre annonce aujourd'hui pour l'ouverture, *la Famille des Innocens*, pantomime équestre, et pour comble d'infortune, ma sœur Devergondilly, l'ingénuité de la troupe, au mépris d'un engagement signé du directeur, est allée se jetter à la tête de nos fiers ennemis en sortant de jouer l'autre jour, le Départ pour Saint-Malo; elle nous abandonne.. Faut-il, mes camarades, que j'aie à rougir à vos yeux de la conduite de cette jeune princesse, si bien appréciée dans toute la Côte d'Or.

Air : *Ah! ma fille, que faites-vous?*

Ah! ma sœur, qu'avez-vous fait là?
Quitter un théâtre,
Où le public vous idolâtre,
Mon cœur me dit d'oublier çà,
Mais le devoir parle et mon cœur se taira
(*Aux comédiens.*)
Remplaçons (ter.) là,
Pour plaire
Au parterre,
Une ingénue est nécessaire,
Cherchons-en, (ter.)

LA DUÈGNE.

N'est-ce que çà?
Je puis au besoin tenir cet emploi là.

TELESCOP.

Je sais bien que vous jouez les travestissemens; mais ne perdons pas une minute.

UN COMÉDIEN.

C'est çà, nous montons à nos loges nous déshabiller et nous revenons à l'instant.

TÉLESCOP, *les retenant.*

Non, non pas, non pas, messieurs, vous avez presque tout le magasin sur le corps et nous choisirons en répétant les costumes de la pièce nouvelle.

UN COMÉDIEN.

Mais voyons le poëme, au moins les rôles sont-ils longs?

TÉLESCOP.

Ils ne sont pas copiés.

UN COMÉDIEN.

Voilà comme vous êtes.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

C'est avoir aussi trop de zèle,
Pourquoi promettre aux abonnés,
Encore une pièce nouvelle,
Les rôles n'en sont pas donnés.
Plein d'une confiance extrême,
Sitôt qu'un ouvrage a paru,
Vous l'annoncez sans qu'il soit su.

TELESCOP, *gaîment.*

Vous le jouèz souvent de même.

UN COMÉDIEN.

Je vous conseille de vous plaindre! trouvez des comédiens qui fassent le métier que nous faisons. Enfin pour moi je ne quitte pas les planches.

Air : *De la Catacoua.*

Portant le casque et la livrée,
Marquis, père noble, ou Crispin,
Je fais dans la même soirée,
Orosmane et monsieur Pepin.

LA DUEGNE.

N'ai-je pas encor, plus alerte,
Joué du soir au lendemain,
Psiché, Manon,
Nina-Vernon
Cateau, Vénus,
Proserpine et de plus,
La jeune prude, Guerre ouverte,
Lucrèce et la mère Camus.

TELESCOP.

Eh! mon dieu! je rends bien justice à votre zèle, mais convenez aussi que j'ai une manière noble d'encourager le talent et de reconnaître par de petites gratifications les efforts de mémoire que vous êtes obligés de faire de temps en temps.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Au travail êtes vous ardens,
D'être généreux je me pique,
Monsieur n'a t-il pas eu neuf francs,
Pour le rôle du Magnifique,
Et Madame, que ses talens
Laissent à Saulieu sans rivale,
N'a t'elle pas eu dix huit francs,
Pour avoir joué (*bis.*) la Vestale.

Je ne serai pas plus ingrat cette fois-ci... Laurent! Laurent!

SCENE II.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Monsieur!

TELESCOP.

Tenez, voici la clef, allez ouvrir aux autres comédiens qui jouaient dans la Veuve du Malabar et dans les Fausses infidélités et que j'ai eu soin d'enfermer au foyer pour qu'ils ne s'en allassent pas avant la fin du spectacle. Dites ensuite au machiniste et au costumier, que je les attends sur le théâtre.

LAURENT.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

TÉLESCOP.

Mais voici justement le maître de musique.

SCENE III.

LES MÊMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, *apportant un grand nombre de partitions.*

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Ouf! voilà tout ce que vous m'avez demandé... Mais que diable voulez-vous faire de toutes ces partitions là?

TELESCOP.

Ce que j'en veux faire!.. Eh! parbleu la musique de notre opéra nouveau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

De la musique nouvelle avec ces vieilles pièces!

TELESCOP.

Sans doute .. Allons, mettez-vous-là.

Air : *Voilà la vie.*

Prenez dans Chimène,
Dans Anacréon,
Dans Œdipe, Alcmène,
Castor, Démophon,
Voilà,

La manière
De faire, (bis.)
Voilà.
La manière,
De faire
Un opéra.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Même air.

Mais c'est un scandale,
Que ces larcins là.

TELESCOP.

Dans la capitale,
Chacun vous dira
Que c'est la manière
De faire, (bis.)
La bonne manière,
De faire un opéra.

TOUS.

Oui, c'est la manière, etc.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Ma foi si j'avais su cela plutôt, il y a long-temps que j'en aurais fait un.

UN COMEDIEN.

Mais, M. Téleseop, le journal que vous nous avez lu ce soir fait un grand éloge de la musique de Fernand Cortez.

TELESCOP.

Et je la crois très-bonne aussi, je sais ce qu'on peut attendre de l'auteur de la Vestale. Mais je ne crois pas faire injure à ce jeune compositeur en remplaçant sa musique, par celle de nos plus grands maîtres... Voici fort à propos le reste de la troupe.

SCENE IV.

LES MÊMES, TOUS LES COMÉDIENS *dans la coulisse.*

(*Les uns sont habillés comme dans la Veuve du Malabar, les autres comme dans les Fausses Infidélités*)

Air : *Dérouillons, ma commère.*

Descendons, (bis.) cher confrère,
Descendons, (bis.) savoir çà.

UNE FEMME.

Par quel caprice nous faire
Garder ces costumes là?

TELESCOP.

Pour répéter, je l'espère,
Chacun de vous restera.

TOUS.

En ce cas, cette nuit, cher confrère, (bis.)
Personne ici ne reposera, (bis.)

UNE FEMME.

Quoi! toute la nuit entière,
Sans dormir se passera?

TELESCOP.

Nous ne répétons, ma chère,
Que trois actes d'opéra.

TOUS.

En ce cas, cette nuit, cher confrère, (bis.)
Comme à l'ordinaire, (bis.)
On dormira. (bis.)

TELESCOP.

Eh! sans doute! Ah! ca, mes amis, j'ai un petit secret à vous confier. J'ai promis au public de Saulieu, Fernand Cortez, opéra... Mais le poème n'est pas encore arrivé.

TOUS.

Comment allons nous faire ?

TELESCOP.

Un rien vous alarme. Ne vous souvient-il plus de l'adresse avec laquelle je me suis vingt fois tiré de pareils embarras? Dernièrement encore n'ai-je pas, en ajoutant quelques bons morceaux de musique au *Réveil du Charbonnier*, persuadé au public qu'on lui représentait *Koulouff ou les Chinois*? N'ai-je pas, en allongeant quelques scènes d'*Arlequin Hulla*, trouvé moyen d'en faire *Gulistan* ou *le Hulla de Samarcande* ? N'ai-je pas affiché la *Revanche*, et joué les *Projets de Mariage*? Avec le *Double Veuvage* de Dufresny, n'ai-je pas fait le petit opéra comique du *Grand Deuil* ?

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai !

TELESCOP.

Eh bien, Messieurs, nous ne serons pas plus embarrassés aujourd'hui. Je n'ai pas Fernand-Cortez, opéra, j'en conviens, mais j'ai Fernand Cortez, tragédie de Piron ?

TOUS

Mais ces deux ouvrages ne se ressemblent pas ?

TELESCOP.

Non, sans doute.

Air : *C'est ce qui me console.*

Tous deux naquirent à Paris,
Au milieu, des jeux et des ris
Voilà la ressemblance.
Le premier des long-temps est mort,
Le second ne l'est pas encor
Voilà la différence.

Mais, à l'aide du journal que j'ai reçu ce matin, et qui donne les plus grands détails sur la première représentation de l'opéra, j'ai déjà arrangé une partie de la pièce de Piron. Je mets la révolte du quatrième acte au premier ; je supprime le rôle de Montezuma ; j'arrange mon dénouement sur celui d'*Iphigénie en Tauride* ou de la *Veuve du Malabar* ; je mêle à tout cela quelques beaux vers, des chœurs

tron, *tron*, des marches, *pan*, *pan*, *pan*, des danses, *trala déridera*; des canons, *pon*, *pon*; des pétards, des fusées, *feh*, *feh*, *feh*, et vous m'en direz des nouvelles.

TOUS.

Bravo! bravo!

LA DUÈGNE.

Air : *Pour la baronne.*

Tout comme un autre,
Auteurs, Monsieur vous prouvera,
Que son talent vaut bien le vôtre,
Et qu'il sait faire un opéra,
Tout comme un autre.

TELESCOP.

Tenez, mes amis, voici plusieurs exemplaires de la tragédie de Piron. Amusez-vous tous à copier vos rôles.

TOUS.

Donnez, donnez; cela sera bientôt fait. (*Ils se rangent tous sur les côtés du théâtre, et écrivent sur leurs genoux, ce qui forme un tableau grotesque.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MACHINISTE ET LE COSTUMIER.

LE MACHINISTE.

Je vous dis que c'est moi, que c'est le machiniste qu'on demande.

LE COSTUMIER.

Et moi, je vous dis que c'est le costumier.

LE MACHINISTE.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Il s'agit d'un opéra,
Le décor est nécessaire.

LE COSTUMIER.

Mais les costumes, j'espère,
Passent encore avant çà.

LE MACHINISTE.

Sans mon décor, que l'on cite,
Adam, malgré son mérite,
Serait mort deux fois plus vite,
Je lui sauvai ce danger.

LE COSTUMIER.

Il me dût cette victoire.

TELESCOP.

N'en disputez pas la gloire,
Vous pouvez la partager.

Eh! messieurs, messieurs, je fais autant de cas des talens de l'un, que de ceux de l'autre, et j'ai de tous les deux un besoin indispensable.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Lorsque je monte un opéra,
Je suis les anciennes routines,
Je sais que dans ce genre-là
On n'a jamais trop de machines,
Car du poème le mieux fait,
Maint exemple à Paris l'atteste,
Si par malheur on supprimait
Costumes, décors et ballet,
On ne viendrait pas pour le reste.

Commençons donc par vous, monsieur Deshabillé... il s'agit de me remettre à neuf un corps de danseuses.

DESHABILLÉ.

Diable ! monsieur !... c'est que je n'ai rien pour çà, moi.

TELESCOP.

Comment, monsieur Deshabillé, vous qui avez été vingt-cinq ans costumier du magasin de l'Opéra, vous ne savez pas comment on rajeunit les objets qui commencent à vieillir un peu ?

DESHABILLÉ.

Il me faut d'abord, monsieur, vingt-cinq aunes de fleurs, c'est indispensable.

TEPESCOP.

Comment ! comment ! et les guirlandes de roses que j'ai fait faire pour le dernier mélodrame ?

DESHABILLÉ.

Çà n'est plus présentable ; monsieur, écoutez donc, un petit théâtre n'est pas aussi avantageux qu'un grand.

Air *du ballet des Pierrots.*

De votre scène trop bornée,
Le spectateur est si voisin,
Qu'une rose semble fanée,
Presqu'en sortant du magasin ;
Mais grâce à l'optique infidèle,
L'opéra jouit d'autres droits,
Et la rose y paraît nouvelle,
Après avoir servi vingt fois.

TELESCOP.

Eh ! bien, on fera la dépense des fleurs.

DESHABILLÉ.

Ce n'est pas tout, monsieur.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Il faut pour les costumes,
De ce nouveau ballet,
De la gaze et des plumes.

TELESCOP.

Alte-là s'il vous plaît ;
De ce que je fournis,

J'ai mon traité pour baze ;
En les engageant à Paris,
Toutes ces dames m'ont promis,
De se passer de gaze.

Comme à l'Opéra.

DESHABILLÉ.

Eh! bien, monsieur, qu'est-ce que vous voulez donc que je vous fasse?

TELESCOP, *lisant.*

Il me faut d'abord quatre figurans mexicains, trois espagnols, six indiens Tlascaltêtes.

DESHABILLÉ, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est que çà? six indiens Tlascaltêtes?... ah! je vois ce que c'est, ce sont des espèces de chinois... Bon, j'ai mon ballet de Kokoli que je ferai blanchir. Après?

TELESCOP, *lisant toujours.*

Six femmes mexicaines.

DESHABILLÉ.

Est-ce que vos mexicaines ne seraient pas bien avec nos habits turcs de la Caravanne.

TELESCOP.

Mais non, ce sont des habits de sauvages qu'il vous faut faire à mes danseuses.

DESHABILLÉ.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Ah! pour ces demoiselles,
Daignez m'en dispenser,
Il me faut avec elles,
Toujours recommencer.
D'ajuster leurs corsages,
J'ignore le moyen,
Les habits de sauvages,
Ne leur vont jamais bien.

TELESCOP.

Défaut d'habitude. Elles s'y feront.

LE COSTUMIER.

Allons, monsieur, j'arrangerai tout cela pour le mieux.

Air : *Rendez-moi mon écuelle.*

Je vais retourner mes magasins,
Et votre affaire est faite,
Espagnols, sauvages, mexicains,
J'ai tout ça dans la tête,
Et prenant des pièces, des morceaux,
Puisqu'enfin il faut s'y résoudre,
Pour vous faire des habits nouveaux,
Je m'en vais en découdre.

TELESCOP.

Un mot encore, M. Deshabillé.

DESHABILLÉ.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

TELESCOP.

Toute ma troupe est employée dans l'Opéra nouveau, et vous savez que dans les cas urgens nous avons recours à vous pour chanter les grands prêtres.

DESHABILLÉ.

Et vous savez que je m'en acquitte avec plaisir. Quand un tailleur a habillé et deshabillé pendant vingt-cinq ans, les grands prêtres, il lui en reste toujours quelque chose.

TELESCOP.

Vous descendrez pour la fin de la répétition.

DESHABILLÉ.

C'est entendu, monsieur, et je m'arrangerai moi-même un costume.

(*Il sort en chantant.*)

« Apollon, est sensible à nos gémissemens !
» Et des signes certains m'en donnent l'assurance. »

SCENE VI.

LES MÊMES, hors DESHABILLÉ.

TELESCOP.

Ah ! ça, à nous deux, monsieur le machiniste.

LE MACHINISTE.

Quand vous voudrez, monsieur, je vous attends.

SCENE VII.

LES MÊMES, FLORVAL.

FLORVAL.

Eh ! bon soir, mes amis ; mon cher Télescop, je vous salue.

TELESCOP.

C'est vous, M. Florval, le plus fidèle de nos abonnés ! déjà de retour de Paris !

FLORVAL.

Je suis arrivé il y a deux heures. Mon oncle le sous préfet, qui vient de rentrer du spectacle, m'ayant annoncé que vous alliez passer une partie de la nuit à faire une répétition de l'Opéra de Fernand Cortez, que je viens de voir jouer à Paris, je suis venu pour comparer....

TELESCOP.

Monsieur... (*A part.*) En voici bien d'un autre.

LE MACHINISTE.

Quand vous voudrez, monsieur, je vous attends.

FLORVAL.

Savez-vous bien que c'est un véritable cadeau que vous allez nous faire-là. Un ouvrage superbe ! admirable ! qui a déjà une vogue !.. Les loges sont retenues pour dix représentations.

TELESCOP.

(*A part.*) Tâchons de détourner la conversation. (*Haut.*) Mais si je ne me trompe ; on parle d'un début à l'Opéra-Comique ; qui attire au moins autant de monde.

FLORVAL.

Oui, sans doute, Ambroise a fait faire de bonnes journées et nous avons retrouvé Suzanne.

Air : *d'Ambroise.*

Aimable enfant, par héritage,
Tu joins aux grâces de ton âge,
Ce ton vrai, cet accent enchanteur,
Qui charment l'oreille et le cœur.
Thalie, en te voyant, ignore
Comment ses secrets sont les tiens,
Dans l'âge où l'on les cherche encore, (*bis.*)
Toi tu les tiens, oui, tu les tiens. (*bis.*)

LA DUÈGNE, *se relevant.*

Ah ! M. Florval, dites-moi, je vous prie, la princesse est-elle bien intéressante ?

FLORVAL.

Amazilly... n'est-ce pas ?

TELESCOP, *embarrassé.*

Oui, Amaz... Amazilly.

FLORVAL.

On ne peut plus intéressante, mais il faut convenir que son rôle est joué dans la perfection.

Air : *De la Sentinelle.*

N'espérez pas vous approcher jamais,
Du beau talent qui créa la Vestale,
Digne soutien de l'opéra français,
Amazilly, n'aura point de rivale.
Du bon goût, modèle charmant,
Elle surpasse notre attente,
Et par un double enchantement,
C'est Melpomène en déclamant,
C'est Euterpe quand elle chante.

LA DUÈGNE.

C'est un rôle fait à ma taille je vois cela d'ici ; et le costume ?

FLORVAL.

Américain.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Chaque Mexicaine jolie,
De l'art, ignorant les secrets,
Met toute sa coquetterie,
A ne pas cacher ses attraits,
C'est Vénus, au sortir de l'onde.

TELESCOP.

Fort bien, je comprends, mon ami,
Qu'on s'habille dans l'autre monde,
Comme on s'habille en celui ci.

LA DUÈGNE.

Bon, mon ancienne tunique d'Azémia et mon manteau de Rodogune, je serai à peindre.

TELESCOP, *à part.*

Comment diable tromper celui-ci ?

LE MACHINISTE, *à Télescop.*

Quand vous voudrez, monsieur, je vous attends.

TÉLESCOP.

Tout-à-l'heure, c'est bon.

FLORVAL.

Ah ! ça, que je ne vous interrompe pas. Continuez, je vous en prie, je sais ce que c'est qu'une répétition d'opéra, j'ai vu celle de Fernand Cortez à Paris.

TELESCOP, *embarrassé.*

Mais c'est que nous n'avons pas encore nos habits et nous voulions répéter avec les costumes.

FLORVAL.

Pourquoi donc ? pourquoi donc ? un opéra ! cela se répète en bonnet de nuit.

LE MACHINISTE.

Quand vous voudrez, monsieur, je vous attends.

TELESCOP.

Vous dites donc que Fernand Cortez ?..

FLORVAL.

Offre un spectacle magnifique. Des changemens de décor, des chevaux qui font l'exercice, des soldats qui font la parade, un clair de lune auprès du temple du soleil, une flotte qu'on brûle, une femme qu'on immole... C'est charmant, délicieux, d'honneur, c'est à mourir de plaisir si l'on n'y étouffait de chaleur.

UN COMEDIEN.

Monsieur, indiquez-moi la manière de jouer le rôle de Cortez ?

FLORVAL.

Eh ! mon ami, ne savez-vous pas ce que c'est qu'un héros de l'opéra ?

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

De Quinault disciple fidèle,
L'auteur nous y montre toujours,
Un guerrier, que la gloire appelle,
Et que retiennent les amours ;
On devrait se faire un scrupule,
D'affadir ainsi les héros,
Quand on nous représente Hercule,
Ce n'est point avec ses fuseaux.

UN COMEDIEN.

Mais dans le quatrième acte il n'est pas amoureux ?

FLORVAL.

Comment, le quatrième acte? mais il n'y en a que trois.

TELESCOP, *à part.*

Tout va se découvrir.

UN COMEDIEN, *déclamant, et tenant à la main la tragédie de Piron.*

« L'or fut le seul objet pour qui vous soupirâtes,
» Vous me suivites moins en guerriers qu'en pirates. »

FLORVAL.

Que diable dites-vous donc là ? Permettez-moi de voir. (*Il lui prend la tragédie.*) Mais c'est le Fernand Cortez de Piron ?

TELESCOP, *à part.*

Il n'y a plus moyen de reculer. (*Haut.*) Il faut vous l'avouer : n'ayant pu me procurer le poème de l'opéra nouveau, et n'écoutant que le désir d'être agréable à un public éclairé, qui ne s'est jamais aperçu de ces petites supercheries-là....

FLORVAL.

Le tour eût été plaisant ; mais entre nous, Piron n'est guère tragique.

Air : *Eh, zon, zon, zon, Lisette.*

Digne fils d'Apollon,
Que la Métromanie,
Plaça sur l'Helicon,
Qui lit Cortez s'écrie :
Eh ! non, non, non,
Ce n'est plus son génie,
Eh ! non, non, non.
Ce n'est pas là Piron.

TELESCOP.

Que voulez-vous ? il me faut des nouveautés.

FLORVAL.

Rassurez-vous ; un amateur qui veut comprendre les paroles d'un opéra, doit toujours avoir le poème dans sa poche... J'ai le mien, et le voici. (*Il le lui donne.*)

TOUS.

Nous sommes sauvés!

FLORVAL.

Le voilà le véritable poème! celui qu'il faut jouer, et dont je vous garantis le succès.

TELESCOP, vivement.

Ah! M. Florval! quel service vous nous rendez là! c'est pour le coup que nous allons répéter. Mais d'abord, puisque vous venez de Paris, aidez-moi à donner les ordres à mon machiniste.

LE MACHINISTE.

Quand vous voudrez, Monsieur, je vous attends.

FLORVAL, *tenant le poème.*

Tout le premier acte se passe dans le camp des Espagnols.

LE MACHINISTE.

C'est bon. J'ai là haut les tentes de la fille Hussard.

FLORVAL.

Au second acte le théâtre représente les environs de Mexico. On aperçoit sur la droite un pont.

LE MACHINISTE.

Bon, j'ai le pont du diable qui fera mon affaire.

FLORVAL.

On doit voir dans le fond le grand temple des sacrifices.

TELESCOP.

Ah çà, mais le troisième acte est sans doute le plus beau?

FLORVAL.

Superbe! c'est l'intérieur du temple des vengeances où vous voyez...

Air : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

L'autel des prêtres du Mexique,
Qui pour mieux effrayer encor,
Est porté, par des tigres d'or;
Puis pour ajouter à l'optique,
Au beau milieu du temple indien,
Le dieu du mal qui fait fort bien. (*bis.*)

LE MACHINISTE.

Ah! quant à vos tigres, j'ai la biche de Geneviève, le lion d'Androclès, le taureau de Clodomir; nous ne manquons pas de bêtes depuis que nous jouons le mélodrame.

TELESCOP.

Diable!... un temple... un autel.., cela coutera fort cher, et je voudrais pourtant bien éviter la dépense. Ah! ça, mais nous devons avoir encore quelques décorations d'Opéra?

LE MACHINISTE.

Certainement, monsieur.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Nous avons un temple de Gnide,
Au magasin, depuis vingt ans,
Nous avons la gloire d'Armide,
Qui peut encor durer long-temps,
Les Bardes, Hécube, Olympie;
Tout cela de mode est passé;
Mais j'ai l'autel d'Iphigénie,
Que le temps n'a pas renversé.

TELESCOP.

Va pour l'autel d'Iphigénie, il en vaut bien un autre. Faites-nous le descendre.

LE MACHINISTE.

Allons, monsieur, je vais visiter tous nos décors; vous m'appellerez quand vous voudrez, je vous attends.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté LE MACHINISTE.

LA DUCHE.

Ah! çà, mon cher régisseur, commençons donc... puisque monsieur veut bien nous donner l'intention des rôles.

FLORVAL.

Sans doute. (*Au régisseur.*) Où sont vos soldats espagnols?

TÉLESCOP.

Les voilà tous les trois.

FLORVAL.

Bon, vous arrivez deux à deux, vous vous placez sur le devant du théâtre et vous criez à tue tête. (*Il chante sur l'air : Il faut quitter, quitter Golconde.*)

Quittons, quittons, quittons ces bords. (*bis.*)

LES TROIS ESPAGNOLS.

Quittons, quittons, quittons ces bords, (*bis.*)

(*Ils vont pour sortir.*)

FLORVAL, *les arrêtant.*

Eh! bien, où allez-vous donc? Vous dites vingt fois quittons ces bords; mais vous restez toujours en place.

TÉLESCOP.

Ces gens-là n'ont pas la moindre intelligence.

FLORVAL.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Que voulez-vous, cher régisseur?
V'la c' que c'est qu' d'avoir un chœur,

Tout le temps, qu'un opéra dure ;
Sa voix fausse et dure,
Manque la mesure,
Et vient étourdir l'auditeur,
V'la c' que c'est qu'd'avoir un chœur, (*bis.*)

TÉLESCOP, *aux espagnols.*

Mais une fois pour toutes, pénétrez-vous donc de l'esprit de vos rôles.

Même air.

Chanter la gloire du vainqueur,
V'la tout c' que doit faire un chœur,
Sitôt qu'une fête,
S'apprête,
De l'air le moins bête,
Soulever la tête,
Et le bras du côté du cœur,
V'la tout c' que doit faire un chœur, (*bis.*)

UN DES TROIS ESPAGNOLS.

Le bras droit, monsieur, c'est bon, on s'en souviendra.

FLORVAL.

Même air.

Exprimer à froid la fureur,
V'la tout c' que doit faire un chœur,
Appuyé contre la coulisse,
Chanter sans malice,
Ce qu'a dit l'actrice,
Ou ce qu'a récité l'acteur. (*bis.*)
V'la tout c' que doit faire un chœur, (*bis.*)

UN AUTRE ESPAGNOL.

Çà n'est pas difficile, on s'y conformera.

FLORVAL.

Passons à l'entrée de Fernand Cortez.

UN COMÉDIEN. (*Récitatif.*)

Compagnons de Cortez, depuis quand sa présence
Vous fait-elle éprouver ce trouble, cet effroi?

Que vous manque-t-il donc?

(*L'orchestre joue la fin de l'air de Sargines la Parole.*)

FLORVAL.

N'en dites pas davantage, vous étudierez le reste... ici les reproches de Cortez touchent le chœur qui s'écrie :

(*Il chante.*)

« Cortez, nous te suivrons au bout de l'univers. »

(*Au comédien.*)

C'est votre replique.

LE COMÉDIEN. (*Récitatif.*)

Vous me l'aviez promis.

(*L'orchestre joue l'air : Souvenez-vous en.*)

FLORVAL.

Le chœur : (*Récitatif.*)

« Nous le jurons encore. »

LE COMÉDIEN. (*Récitatif.*)

J'ai perdu mes soldats.

FLORVAL.

Ici le chœur se jette par terre, en s'écriant : Ils sont à tes genoux.

(*Au chœur.*)

Plus bas, plus bas !

(*A l'Acteur.*)

Dès que vous ne voyez plus leur figure vous les reconnaissez, et vous dites :

LE COMÉDIEN, *récitatif.*

» Mon cœur vous reconnait à ce noble langage. »

FLORVAL.

C'est bien, voilà les intentions. Vous avez ensuite une scène avec votre confident, qui ne sert à rien. Où est la jeune princesse ?

LA DUÈGNE.

Me voilà !.. Me voilà !..

FLORVAL, *récitatif.*

« Vers nous, Amazilly s'avance. »

SCENE IX.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *à Télescop.*

M. Télescop ! M. Télescop !

TÉLESCOP.

Eh ! bien, qu'est-ce qui vient nous interrompre ?

LAURENT.

Mademoiselle Devergondilly, votre sœur, est là qui demande à vous parler.

TÉLESCOP.

Ma sœur !

LAURENT.

Elle est accompagnée de trois jeunes gens que je soupçonne de la troupe de ce jeune écuyer, notre rival.

TÉLESCOP.

Que peut-elle me vouloir ? Ah ! mon cher M. Florval, faites-moi l'amitié de monter au foyer avec ces messieurs, et d'y continuer la répétition pendant que je vais faire à ma sœur, une petite scène indispensable.

FLORVAL.

De tout mon cœur.

TÉLESCOP, *à ses acteurs.*

Air : *Du carillon de Dunkerque.*

Répétez avec zèle,
Cette pièce nouvelle,
Et songez, aujourd'hui,
Que Cortez est notre appui.

TOUS.

Répétons, etc.

TÉLESCOP.

L'argent doit vous séduire,
Cortez va vous conduire,
Pour prix de vos travaux,
A des succès nouveaux.

TÉLESCOP et FLORVAL.

Répétez avec zèle, etc.

LES COMÉDIENS.

Répétons avec zèle, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

TÉLESCOP, DEVERGONDILLY, BAZILE, INNOCENTIN et IGNACE, *ils se tiennent dans le fond du théâtre.*

DEVERGONDILLY, *récitatif d'opéra.*

Cher Telescop, daigne m'entendre.

TELESCOP.

Après votre escapade, Mademoiselle, je ne vous connais plus.

DEVERGONDILLY.

Air : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis Devergondilly,
Je suis ta sœur, ta sœur chérie,
Je suis Devergondilly,
Par mes larmes sois attendri.

TELESCOP, *tragiquement.*

De notre cruel ennemi,
Elle partage la furie,
C'est une autre Amazilly.

TELESCOP.

Ensemble.

Non, non, Devergondilly,
N'est plus ma sœur, ma sœur chérie,
Non, non, Devergondilly,
N'est plus qu'une autre Amazilly.

DEVERGONDILLY.

Je suis Devergondilly,
Je suis ta sœur, ta sœur chérie.
Je suis Devergondilly,
Par mes larmes sois attendri.

DEVERGONDILLY, *déclamant.*

Je venais t'apporter des paroles de paix.

TELESCOP.

La paix! avec celui qui veut m'enlever mon théâtre. Ah! ça, parlons raisonnablement: qu'est-ce que cette conduite-là signifie? Comment! un nouveau théâtre vient s'établir à côté du nôtre à Saulieu, et quand nous redoublons de zèle et d'efforts pour empêcher qu'il ne nous enlève nos abonnés, vous quittez votre frère, vos camarades, pour aller vous jetter à travers les chevaux.

(*Récitatif.*)

Et c'est toi, c'est ma sœur qui conduit leur furie!

DEVERGONDILLY.

Ne te souvient-il plus que sur ce même théâtre, le jour de la première représentation d'Adam, je reçus quatre pommes cuites, j'en aurais reçu dix sans ce jeune écuyer arrivé de la veille, qui, se trouvant par hasard au parterre, tapa si bien de droite et de gauche, qu'il mit en un clin d'œil tous les cabaleurs à la porte. (*D'un ton très-naturel.*) Est-ce que tu comptes cela pour rien?

TELESCOP.

Toi qui tenais ici l'emploi des travestissemens, des princesses et des ingénuités... Tu renonces à tout cela pour le saut du tremplin... Car je sais ce qui se passe dans ton nouveau théâtre. Ah! ma sœur!

Air: *Morgué qu'ta mère est donc sauvage.*

Pouvez-vous, d'un air de conquête,
Debout, sur un fier animal,
Passer autour de votre tête
Les guides de votre cheval?

DEVERGONDILLY.

Mon cher frère, ne vous déplaise,
Ce langage est celui d'un fou;
Jeune fille est toujours bien aise
D'avoir la bride sur le cou.

TELESCOP.

Je me suis toujours bien douté que c'était cela qui vous avait tourné la tête.

DEVERGONDILLY.

Ah! Télescop! si vous pouviez voir mes triomphes dans l'équitation!.. Figurez-vous un cirque magnifique, rempli d'une foule immense.. Attends que j'ôte ma douillette.

Air: *Lison dormait.*

Soudain m'élançant dans l'arène,
Je salue en faisant trois pas;
Puis à cheval je me promène
Les pieds en l'air, la tête en bas.

SCENE XI.

TÉLESCOP, FLORVAL, LES COMÉDIENS.

TELESCOP.

Air : *R'lan tan plan tire lire.*

Qu'on les saisisse à l'instant,
En plein, plan, r'lan tan plan,
Tirelire en plan,
Et qu'on sache lestement
Ici les reconduire.

LE CHOEUR.

Faisons ce qu'il désire,
Et pour mieux les réduire,
Menons-les, tambour battant,
En plein plan, etc.

(*Ici on amène les trois Innocens sur le devant de la scène à la droite du théâtre.*)

TELESCOP.

Grand dieu ! je suis triomphant.

LES TROIS INNOCENS.

Juste ciel ! quel martyre !

TELESCOP.

Mais pour mieux les réduire,
Chargeons-les sans vain dire,
De trois chaines de fer-blanc,
En plein plan, etc.

LES INNOCENS.

Quoi ! des chaines de fer-blanc ;
Ça n'est donc pas pour rire.

SCENE XII.

LES MÊMES, UN COMÉDIEN *accourant.*

LE COMÉDIEN.

La princesse nous est échappée.

TELESCOP.

Je suis d'une colère... Ah çà, mais reprenons notre répétition.

FLORVAL.

Je viens d'indiquer à vos acteurs toute la marche du poème ; mais voyons un peu votre ballet ; vous savez que je suis connaisseur et que j'ai dansé la gavotte dans les cercles de Saulieu, avec quelque succès.

TELESCOP.

Quoi, M. Florval, vous voudriez prendre la peine?...

FLORVAL.

C'est un plaisir, je vous assure.

TELESCOP, *à Florval.*

Je suis confus. (*à la cantonnade.*) Que l'on prie toutes ces dames du ballet de vouloir bien descendre.

FLORVAL.

Vous n'imaginez pas, mon cher, à quel dégré de perfection la danse est portée à Paris, et quand madame Gardel paraît sur le théâtre :

Air : *Du premier pas.*

Son premier pas captive le parterre ;
De l'admirer on ne se lasse pas,
Et l'on devine à sa grâce légère,
Que Terpsicore autrefois lui fit faire
Son premier pas.

(*Trois enfans, vêtus en danseurs, dansent un pas sur l'air de la contredanse de Psyché.*)

FLORVAL.

Pas mal, pas mal ; mais cependant pas assez d'abandon.

Air : *de la ronde du départ pour Saint-Malo.*

Pourquoi cet air de nonchalance,
Et ces yeux si froids,
Et tous ces corps si droits,
De l'Opéra suivant les lois,
Trémoussez-vous,
Amusez-nous,
Trémoussez-vous, c'est le privilège de la danse,
Trémoussez-vous bien,
Et le public n'y perdra rien.

On reprend en chœur la fin de chaque couplet, et l'on danse.

Certain de son obéissance,
Au grand Opera
Quand fillette entrera,
Savez-vous ce qu'on lui dira :
Trémoussez-vous,
Belle aux yeux doux ;
Trémoussez-vous, c'est le privilège de la danse,
Trémoussez-vous bien,
Et le public n'y perdra rien.

Ce joli mot a pris naissance
Au jardin d'Eden,
Où le démon malin,
Dit au père du genre humain :
Trémoussez-vous,
Amusez-vous,
Trémoussez-vous, c'est le privilége de la danse,
Trémoussez-vous bien,
Et le monde n'y perdra rien.

TELESCOP.

Tout le monde pour le troisième acte ; l'autel est-il prêt ?

LE COSTUMIER, *en habit de grand-prêtre.*

Me voici, me voici.

LE MACHINISTE.

Quand vous voudrez, Monsieur, on vous attend.

FLORVAL.

Ah ! ça, il vous faut pour cet acte là, trois espagnols enchaînés.

TELESCOP.

Ah ! diable ! c'est que tout mon monde est employé.

FLORVAL.

Eh ! mais parbleu voilà trois gaillards qui restent là les bras croisés. C'est positivement ce qu'il faut pour un opéra.

TELESCOP.

Idée lumineuse, ils paieront pour ma sœur. (*Aux trois Innocens.*) Messieurs, voulez-vous bien nous faire l'amitié d'accepter chacun un petit rôle dans l'opéra que nous montons ?

LES TROIS INNOCENS *rient bêtement.*

Nous ? laissez donc, nous ne jouons que la pantomime.

TELESCOP.

Air : *Messieurs les démons, etc.*

Mes amis,
Nous sommes ennemis,
Soyez soumis,
Puisqu'on vous a pris.

LES TROIS INNOCENS.

On ne peut nous forcer, dieu merci,
A jouer des rôles ici.

TELESCOP.

Si.
Sur tous les trois
Nous avons des droits.
Oh ! vous chanterez
Et vous jouerez,
Figurerez;
Il nous faut ici trois espagnols
Qui chantent ma foi comme de petits rossignols.

LES TROIS INNOCENS.

Dans l'opéra pouvons-nous briller ?

TELESCOP.

Eh ! morbleu, sans vous faire prier
A l'unisson,
Sans tant de façon,
Chantez seulement un canon.

LES TROIS INNOCENS.

Non.

TÉLESCOP.

Non. Eh ! bien, vous allez voir beau jeu, à moi Laurent, Michel, François !..

LES TROIS INNOCENS, *s'avancent sur le devant de la scène, en levant les bras en même temps. L'orchestre joue la ritournelle et les premières mesures de l'*ô SALUTARIS DE GOSSEC.

O Salut...

FLORVAL, *les arrêtant.*

Eh ! bien, voilà tout ce qu'on vous demande, attendez seulement qu'on joue la ritournelle; ici l'orchestre exécute une musique barbare et le chœur s'empare des prisonniers, qu'il tourmente à faire plaisir

LE COSTUMIER, *en habit de grand prêtre.*

Air: *Avant d'y passer, sans te faire presser.* (De Jocrisse aux enfers.)

Allons, mes garçons,
Avançons,
Sans façons,
Et puisque nous vous tenons,
Soyez, mes amis, tous les trois en ce jour,
Nos victimes tour à tour.

LES TROIS INNOCENS.

I g'nia qu' dans les opéras
Qu'on voit des bamboch's pareilles;
N'm'écorchez donc pas les bras,
C'est ben assez des oreilles.

CHOEUR.

Allons, etc.

SCENE XIII.

Les Mêmes, DEVERGONDILLY.

DEVERGONDILLY, *récitatif.*

Barbares, arrêtez,
Des Innocens je viens briser la chaine!

TÉLESCOP., *froidement.*

C'est encore toi, comme la voilà faite.

DEVERGONDILLY.

Écoutez tous, quand j'ai vu que vous aviez arrêté les trois hommes qui m'accompagnaient tantôt, et parmi lesquels se trouve Bavard, l'illustre frère de mon amant.

LE COSTUMIER.

Bavard ! c'est sûrement celui dont on ne peut tirer une parole.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE XIV *et dernière.*

LES MÊMES, FERDINAND, *sous le costume de Dom Quichotte, est monté sur un âne ; il est suivi de six écuyers montés sur des ânes de bois.*)

FERDINAND.

Air *de la Galopade.*

Ah ! le maudit animal ;
Il s'arrête,
Je le fouette ;
Mais le maudit animal
N'en va, je crois, que plus mal.
A la fin vous me voyez ;
De crainte
Qu'en cette enceinte
Vous ne la sacrifiez,
J'ai fait feu des quatre pieds

TOUS.

Des ânes! quel prodige !

TÉLESCOP.

Arrêtez, arrêtez, mon théâtre n'en pourra jamais porter tant que cela !

FERDINAND.

Vous alliez l'immoler, cruels ?

DEVERGONDILLY, *à Ferdinand.*

Laisse donc tranquille! est-ce que je me serais laissée faire ? c'est le dénouement de Fernand Cortez.

FERDINAND, *descendant de son âne.*

Ah ! bien, ma foi, puisque j'y suis, je m'empare de ce théâtre, et désormais j'y ferai mes exercices.

TÉLESCOP.

Il est sans gêne.

FERDINAND.

Eh ! bien, monsieur le régisseur, qu'en dites-vous ?

TÉLESCOP, *récitatif.*

Respecte ma douleur, elle est trop légitime.

(*Parlé.*)

Ah ! quelle charge !

FERDINAND.

C'est une petite charge de cavalerie.

(*Récitatif.*)

Apprends à me connaître ;
C'est par mes bienfaits seuls que je veux t'enchaîner.

(*Parlé.*)

Ecoute, Télescop, je suis directeur d'un théâtre qui peut faire beaucoup de tort au tien. Je me trouve dans ce moment-ci à la tête d'une douzaine d'ânes...

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Avec vous, sous le même toit,
Permets-nous de passer la vie,
Et que Dévergondilly soit
L'objet qui nous réconcilie.
Par l'effet de ces doux liens,
Qu'en tous les yeux la gaité brille,
Et que tes sujets et les miens
Ne forment plus qu'une famille.

TÉLESCOP.

Diable, cela demande réflexion!

DÉVERGONDILLY.

Mon frère!

FLORVAL.

Ma foi, mon cher Télescop, je vous conseille d'accepter; il vous fallait des chevaux pour monter comme à Paris l'Opera de Fernand Cortez; ces modestes animaux les remplaceront ici et tout bien calculé le marché qu'on vous propose est fort avantageux pour vous.

TÉLESCOP.

Vous croyez ? en ce cas là...

(*Récitatif.*)

Je cède à la reconnaissance,

(*A Ferdinand.*)

Et tes vertus ont subjugué mon cœur.

FERDINAND.

Voilà ce qui s'appelle parler, et vous verrez que nous ferons de bonnes affaires ensemble.

VAUDEVILLE.

FERDINAND.

Air : *D'une ancienne ronde de Porro.*

Dans leurs opéras nouveaux,
Tous nos modernes poètes
Introduisent des chevaux,
Dont les grâces sont parfaites.
Ils figurent dans les fêtes,
En acteurs intelligens,
Les figurans et mes bêtes,
Tout ça passe (ter.) en même temps.

TÉLESCOP.

Quand d'un drame sérieux
Un auteur nous gratifie,
Le vaudeville joyeux,
Le tourne en plaisanterie.
Ainsi le plaisir varie,
Mais après quelques instans,
Le drame et la parodie
Tout ça passe (ter.) en même temps.

FLORVAL.

Chacun mène son bateau
Sur le fleuve de la vie,
Pour suivre le fil de l'eau,
Chacun double d'industrie.
On se heurte, on s'injurie,
Mais, faibles jouets des vents,
Amour, sagesse, folie,
Tout ça passe (ter.) en même temps.

LE COSTUMIER.

C'est un pays enchanteur,
Que le pays des coulisses,
Là pour charmer l'amateur,
Que de piquans artifices.
Tout brille, tout est délices,
Mais après quelques instans,
Costumes, décors, actrices,
Tout çà passe (ter.) en même temps.

LE MACHINISTE.

Pour les décors d'opéra,
Ce n'est pas moi qu'on attrappe,
Tout ce qu'il me faut est là,
A mon coup-d'œil rien n'échappe;
Et du pied, lorsque je frappe,
Cieux, enfer, palais, torrens,
Soudain, par la même trappe,
Tout çà passe (ter.) en même temps.